



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



IN

LIQUAIRES



7-2611
1284/1311
STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

AUG 17 1977

BULLETIN

DE 14

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE

TOME XII

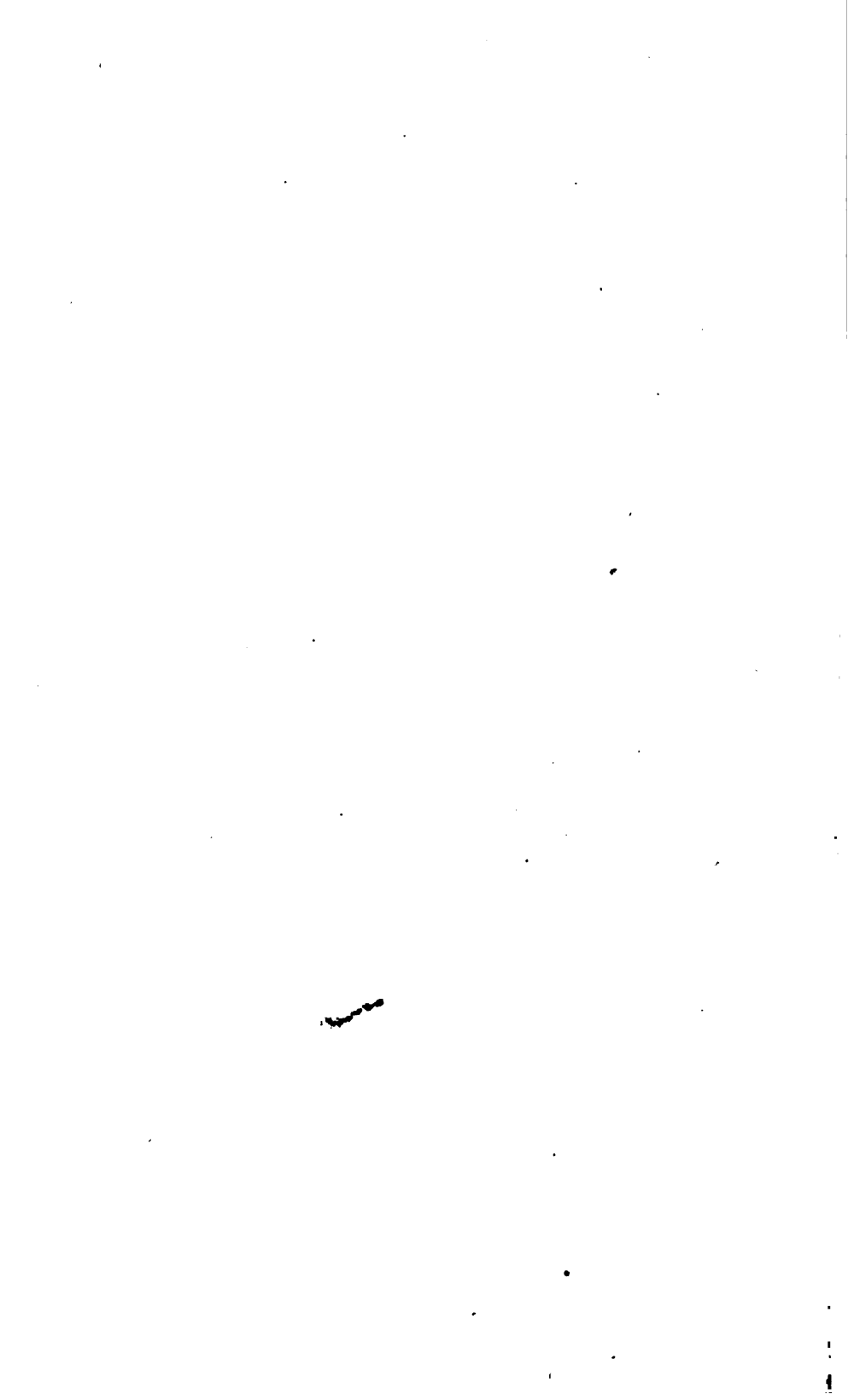


CAEN

V. DE BLANC-HARDEL RUE FROIDE, 2

ROUEN, 100 MÉTÈRE ; SOUS DE LE BRUMENT
PARIS, 100 MÉTÈRE ; QUAI MALAQUAIS, 15

1884



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES
DE NORMANDIE



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES

DE NORMANDIE

TOME XII



CAEN

F. LE BLANC-HARDEL, RUE FROIDE, 2

ROUEN, CH. MÉTÉRIE, SUCC^r DE LE BRUMENT

PARIS, HONORÉ CHAMPION, QUAI MALAQUAIS, 15

—
1884



DES
CARACTÈRES ET DE L'EXTENSION
DU PATOIS NORMAND

PAR
Charles JORET

DES

CARACTÈRES ET DE L'EXTENSION

DU PATOIS NORMAND

L'idiome parlé dans la région qui s'étend, sur une largeur plus ou moins considérable, des côtes occidentales de la Normandie jusqu'aux confins des pays de langue flamande, se distingue du français proprement dit et des dialectes de l'est et du centre par la manière dont le double *c* latin y a été traité ; tandis, en effet, que le *c* guttural s'est changé en *ch* en français, il a persisté dans le patois de cette contrée ; pendant que le *c* palatal s'est transformé, dans le français, en spirante dentale *s* (*c*), il s'est modifié en chuintante *ch* dans l'idiome du nord-ouest. Ainsi *cattus*, qui a donné *chat* en français, est resté *cat* dans ce même idiome ; *centum*, au contraire, y a donné *chent*, mais est devenu *cent* en français. On pourrait se demander, d'après cela, si on ne devrait pas former du parler populaire de cette contrée un groupe phonétique particulier ; mais la modification de *e* long et de *i* bref latins accentués et la forme de l'article et du possessif féminin, différentes suivant qu'on s'avance à l'est ou à l'ouest des pays compris

entre les vallées de la Bresle et de la Béthune (1), oblige de diviser cet idiome au moins en deux groupes bien distincts. A droite de ces vallées, en effet, c'est-à-dire dans la région picarde, ces voyelles se sont, en général, changées en *oi*, comme dans le français ; à gauche, au contraire, c'est-à-dire dans la région normande, elles sont devenues *ei*, puis *e* fermé, demi-fermé ou ouvert. De plus, dans la région picarde, l'article et le possessif n'ont qu'une forme pour le singulier, comme pour le pluriel, féminin et masculin ; dans la région normande, au contraire, ils en ont deux, de même qu'en français. Ainsi, *fîdes* a donné *foi* dans la première région ; dans la seconde, *fei*, *fè* ; *tela* a donné respectivement dans ces deux régions *toile* et *teile* (*tèle*). Enfin si on dit dans la région normande *l' père*, on y dit, comme en français, *la mère* ; mais, dans la région picarde, on dit également *l' père*, *l' mère*.

La division de la contrée du nord-ouest de la France en deux régions linguistiques est-elle le dernier terme auquel on puisse ou doive s'arrêter ? Et, pour ne parler ici que de celle qui est à l'ouest de La Bresle ou région normande, faut-il admettre qu'on n'y parle qu'un seul et même patois et que ce patois soit propre à la Normandie tout entière ? Les auteurs de glossaires normands l'ont admis tacitement, quand ils les ont composés sans signaler de différences dialectales entre les formes qu'ils enregistraient ; les éditeurs d'anciens textes normands ont partagé et partagent parfois encore cette erreur, et ils sont même allés plus loin en confondant

(1) On verra plus loin pourquoi je prends à la fois pour limites ces deux vallées et non pas une seule.

si souvent l'idiome roman parlé en Angleterre depuis le XI^e siècle, c'est-à-dire l'anglo-normand, avec le normand proprement dit parlé dans l'ancienne Neustrie. J'ai protesté, il y a longtemps déjà, contre la seconde de ces manières de voir; mais, dans mon étude sur le *c* dans les langues romanes, j'ai paru accepter la première (1); elle ne soutient guère cependant l'examen. Une observation même superficielle montre que l'idiome parlé dans notre province offre des différences considérables, suivant qu'on l'étudie au sud ou au nord, à l'est ou à l'ouest. En quoi consistent ces différences? Quels caractères, en d'autres termes, distinguent les patois, s'il y en a plusieurs, usités dans les diverses parties de la Normandie? Enfin quelles sont les limites dans lesquelles se trouve renfermé chacun de ces patois, ou, ce qui revient au même, quelles bornes faut-il assigner aux diverses particularités linguistiques qu'on peut signaler dans le parler populaire de notre province? Tel est l'objet de l'étude que j'entreprends aujourd'hui.

Mais, avant de l'aborder, il n'est pas inutile de prévenir une objection qu'on a, dans ces derniers temps, faite à ce genre de recherches. Peut-on, a-t-on demandé, parler d'un patois ou d'un dialecte comme d'une individualité linguistique déterminée, quand tout idiome de cette nature a nécessairement un certain nombre de caractères identiques avec les dialectes ou patois de la langue commune à laquelle il se rattache ainsi qu'eux, et quand, même dans le domaine qui paraît lui être propre, on arrive si vite à une région

(1) « Je donne le nom de normand, y ai-je dit, p. 234, à l'idiome parlé dans l'ancienne province de Normandie. »

incertaine et flottante dont le parler populaire offre un mélange composite des caractères des patois limitrophes ? Cette objection est grave, mais il n'est pas impossible d'y répondre. D'abord, la communauté de caractères qu'on peut signaler entre les patois d'une même langue est la conséquence naturelle de ce qu'ils sont les espèces diverses d'un même genre linguistique, dont cette langue est le type commun ; il n'y a donc là rien de contradictoire et il suffit pour établir l'individualité de chacun de ces patois qu'on puisse y découvrir quelque caractère particulier, qui en est le signe spécifique, absolument comme on distingue une espèce végétale ou animale des espèces congénères par un ou plusieurs caractères qui lui sont propres (1). De

(1) Je crains que les romanistes qui ont refusé aux dialectes ou aux patois la « réalité propre » que possèdent les « individus des règnes de la nature » et ne veulent y voir, comme vient de le faire M. A. Darmesteter, en développant les idées de M. Paul Meyer (*Revue critique*, 1881, II, 325), que « des espèces créées par notre esprit et délimitées arbitrairement », ont trop perdu de vue comment on établit les espèces du règne végétal ou animal ; les dialectes se définissent absolument comme ces espèces ; et comme ces espèces aussi ils ont une existence réelle, plus réelle du moins que les langues dont ils font partie. Celles-ci, en effet, n'ont, suivant la remarque si juste de Heyse (*System der Wissenschaft der Sprache*. Je cite d'après Ad. Bartoli, *Storia della letteratura italiana*, I, 175), « d'existence naturelle que dans les dialectes » ; elles ne sont véritablement, et ici la restriction de M. Darmesteter est parfaitement exacte, « qu'une moyenne de tous les faits linguistiques », propres à ceux-ci ou à quelques-uns de ceux-ci. Qu'est-ce, par exemple, que le français ? Dans quelle partie de notre pays est-il la langue du peuple ? Ce n'est ni dans l'Ile-de-France, puisque, au nord de cette province, comme je le montrerai plus loin, on parle picard, ni dans la Champagne, l'Orléannais, le Maine, etc., puisque l'idiome de ces provinces renferme des particularités inconnues

même, de ce que les patois d'une même langue, dans la région moyenne où ils se touchent, présentent le plus souvent une grande ressemblance de caractères et tendent ainsi à se confondre, il n'en résulte point qu'on ne puisse pas, en parlant des différences idiomatiques que présente cette langue dans les diverses régions où elle est parlée, la diviser en plusieurs dialectes ; dans le fait, c'est toujours ainsi qu'on a procédé ; toujours ou presque toujours on a distingué, dans un même idiome, des dialectes ou sous-dialectes différents ; mais, ce qu'on n'a pas toujours fait et ce qu'il importe pourtant de faire avec soin, c'est de déterminer aussi exactement que possible quelle est la région où l'on trouve les caractères distinctifs propres à chacun

au français proprement dit. Notre langue n'a point d'existence propre, « n'est point un produit naturel, mais tout simplement le résultat d'un compromis », d'une fusion, pour me servir de l'expression de Heyse, entre les dialectes parlés dans les provinces qui avoisinent Paris. Mais tandis que le français, à l'état spontané, ne se rencontre ainsi, à vrai dire, nulle part, dans le pays dont il est la langue, il y a en France des contrées nombreuses dont l'idiome local, produit à la fois naturel et populaire, présente des caractères spécifiques constants, et qui le distinguent de celui des régions voisines ; la seule question est de savoir quelle est au juste l'extension des caractères de chacun de ces idiomes, et quelles sont les limites dans lesquelles ils sont renfermés. On voit donc que je ne suis qu'en apparence et sur la question de principe en opposition avec MM. Paul Meyer et A. Darmesteter, et que dans la pratique je partage entièrement leur manière de voir. Il y aurait d'ailleurs moyen de s'entendre complètement : ce serait de ne pas comparer les patois ou dialectes d'une même langue ou même les langues d'une même famille à des espèces végétales ou animales, mais à des flores ou à des faunes naturelles, lesquelles sont caractérisées par certains types particuliers, comme les patois le sont par les faits phonétiques qui leur appartiennent en propre.

d'eux et dans quelles limites elle est renfermée. Sans doute, ces limites n'ont rien de précis; elles sont, au contraire, le plus souvent flottantes et indécises; mais est-il possible de distinguer dans le spectre solaire la limite exacte des sept couleurs qu'on y reconnaît? Non certes, et entre chacune d'elles il y a une région indéterminée où deux couleurs consécutives se confondent; on n'en parle pas moins avec beaucoup de raison des sept couleurs du spectre, et, s'il y a des régions intermédiaires où il serait difficile de dire à laquelle de deux couleurs successives elles appartiennent, il n'en est pas moins vrai aussi que chaque couleur a un domaine qui lui est propre et où il est impossible d'hésiter sur sa nature et sur son caractère. Il en est de même des dialectes ou patois. Ainsi pour le normand, s'il y a au sud de la province où on le parle une région dont l'idiome populaire ne paraît guère plus lui appartenir qu'aux patois du Maine, il est tout aussi vrai qu'au nord de la Normandie on se sert d'un idiome, qui, malgré des différences parfois considérables, surtout en ce qui concerne la valeur des voyelles, présente aussi des caractères fixes et communs, et peut dès lors être considéré comme constituant un groupe linguistique ou un idiome particulier (1), qu'il est possible en même temps qu'avantageux d'étudier dans son ensemble (2).

(1) Et cela indépendamment de toute limite géographique ou politique; ainsi on parle à Jersey et à Guernesey un patois incontestablement normand, encore que ces îles n'appartiennent pas à la France et soient séparées du continent par une étendue de mer considérable.

(2) C'est ce qu'a fait, dans le premier volume de son *Archivio glottologico*, M. Ascoli, pour les dialectes ladins; c'est ce que je voudrais

I.

Ces différences idiomatiques des patois parlés en Normandie, dont la détermination est un des objets de cette étude, ne sont d'ailleurs que la conséquence naturelle des différences qu'offrent, à côté de caractères constants et généraux, la géographie et l'ethnographie de l'ancienne Neustrie. Deux causes, en effet, ont dû influencer sur la formation et le développement du patois usité dans notre province : la population qui l'a parlé depuis son origine, et la nature, la configuration du pays où on le parle et l'a parlé. Il ne sera donc pas inutile de faire précéder mes recherches phonétiques d'un court aperçu sur la géographie physique et l'histoire de la Normandie. Quand on jette les yeux sur la carte de la région située au sud de la Manche et bornée à l'est par le Ponthieu, le Beauvaisis et le Vexin français ; au sud, par le pays des Carnutes et des Cénomans ; à l'ouest, par la Bretagne et la mer, — ce sont les limites que les anciens chroniqueurs assignent déjà à notre vieille province (1), — un fait frappe tout d'abord, c'est qu'elle appartient à deux versants principaux, le versant de la Manche et celui de l'Océan. Le premier comprend le bassin principal de la Seine avec ses affluents l'Epte, qui la sépare de l'Ile-de-France, l'Andelle et la rivière de Cailly à droite, l'Eure à gauche, et les bassins secondaires de la Bresle, de

essayer ici, avec une moins grande abondance d'informations et en me bornant à quelques caractères phonétiques, pour les patois normands.

(1) Chronique de Malaterra, citée par Depping, *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, 1^{re} édit., 1826, II, 418.

l'Yères, de la rivière d'Arques (formée de la réunion de l'Eaulne, de la Béthune et de la Varenne), de la Sanne, du Durdant, de la Rille avec son affluent la Charentone, de la Touques, de la Dives avec son affluent la Vie, de l'Orne, de la Vire, ainsi que des cours d'eau du Cotentin, la Douve, la Taute et la Saire à l'est, la Divette au nord, l'Ay, la Sienne, la Sée et la Sélune à l'ouest. Le versant de l'Océan comprend la partie du bassin de la Loire formé par les vallées supérieures de la Varenne et de son affluent l'Egrenne, de la Mayenne, de la Sarthe avec son affluent le Sarton, enfin de l'Huisne. La Varenne passe à Domfront, la Sarthe à Alençon, l'Huisne traverse le Perche et baigne Mortagne; on voit ainsi que, des quatre villes du département de l'Orne, trois avec la plus grande partie de leur circonscription se trouvent dans le bassin de la Loire. De plus, ce bassin est séparé des bassins secondaires du versant de la Manche par une chaîne de hauteurs assez élevées, connues sous le nom de collines de Normandie, et qui se ramifient entre la partie supérieure de la plupart de ces derniers bassins; la région que traversent ces collines est généralement boisée; c'est là que se trouvent les plus grandes forêts de la Normandie, comme la forêt de Bellême, celle d'Andaines, de St-Sever, et, avant que le défrichement eût fait disparaître nos landes et nos futaies, on ne peut douter que toute cette région ne fût encore beaucoup plus couverte de bois qu'aujourd'hui. « Le Perche, a pu dire M. A. Le Prévost d'un des pays de sa partie orientale (1), n'était qu'une forêt avant

(1) A. Le Prévost, *Anciennes divisions territoriales de la Normandie*, in-4°, 1860, p. 57.

l'invasion normande. » J'ajouterai que le sol d'une partie de cette même région est humide et de qualité inférieure au point de vue agricole (1). Quant au versant de la Manche, il présente des vallées ouvertes sur la mer, très fertiles et merveilleusement propres au pacage, entrecoupées de plaines où réussissent les cultures les plus diverses. On voit par là quelle variété de sites, d'aspects, de vie agricole, présente la Normandie, conséquence nécessaire de la diversité qu'offre sa constitution géologique et sa configuration générale. Aussi se divisa-t-elle naturellement en un certain nombre de *pays* (pagi), distincts les uns des autres par la nature du sol, de la culture et la disposition des vallées ou des collines qui s'y trouvent. En allant de l'ouest à l'est, ces pays sont : 1° le Cotentin, qui comprend dans son entier la presqu'île de ce nom avec la Hague au nord-ouest et le val de Saire au nord-est ; 2° le Bessin entre la Vire et l'Orne inférieure ; 3° le Bocage plus au sud, entre la vallée supérieure de la Vire, le cours moyen de l'Orne et le Noireau ; 4° la plaine de Caen entre l'Orne et la Dives inférieure ; 5° le Pays-d'Auge entre la Dives et la Touques inférieures ; 6° l'Hiémois entre le cours moyen de l'Orne et de la Touques, comprenant ainsi la partie méridionale des vallées de la Dives et de la Vie (2) ; 7° le Lieuvin compris entre la mer, la Touques, la Rille inférieure et la Charentonne ; 8° le Roumois entre le

(1) M. H. Baudrillart, *Les populations agricoles de la France. — La Normandie*, Paris, in-8°, 1880, p. 203.

(2) L'Hiémois a été souvent considéré, en particulier par Wace, comme s'étendant jusqu'à la mer ; il comprenait ainsi, outre la région que je lui assigne, toute la plaine de Caen.

cours inférieur de la Rille et celui de la Seine ; 9° le pays d'Ouche au sud du Lieuvin, entre la Charentonne et la Rille ; 10° la campagne du Neubourg au sud du Roumois, bornée par le cours moyen de la Rille et de l'Eure ; 11° le pays de Caux entre la mer, la rive droite de la Seine, la rivière de Cailly et la Varenne (1) ; 12° le pays de Bray avec le comté d'Eu entre la vallée de la Varenne à l'ouest, la Bresle et l'Epte supérieure à l'est ; 13° le Vexin normand, formé par une partie du bassin de l'Andelle et compris entre la forêt de Lyons, l'Epte inférieure et la Seine, depuis son confluent avec celle-ci jusqu'à l'embouchure de la Cailly. Dans la partie méridionale de notre province on trouve : 14° la campagne de St-André, traversée par l'Iton, entre l'Eure, l'Avre et la Rille supérieure ; 15° le Haut-Perche ou Corbonnais, qui comprend la partie supérieure du bassin de l'Huisne, de l'Iton et de la Sarthe ; 16° la Marche ou campagne d'Alençon, comprenant le bassin supérieur de l'Orne ; 17° le pays d'Houlme au sud du Noireau, formé par les vallées de l'Egrenne, de la Varenne, de la Vée et de la Rouvre ; 18° enfin l'Avranchin à l'est du Couesnon, formé par la double vallée de la Sélune et de la Sée.

Non seulement chacun de ces pays a sa physionomie à part et qui le distingue des pays voisins, on y trouve

(1) Entre le pays de Bray et le pays de Caux, dans la vallée inférieure de la Béthune, M. A. Le Prévost indique le pays de Talou, plus tard comté d'Arques et rattaché au pays de Caux (*Anciennes divisions territoriales de la Normandie*, p. 4). Il comprend l'angle nord-ouest de la Normandie, en particulier les vallées de l'Yères et de l'Eaulne ; c'est, on le voit, le nord du pays de Bray.

aussi le plus souvent une manière de vivre, un genre de culture ou une industrie particuliers ; il faut ajouter parfois une population d'origine différente. Sous la ressemblance générale que l'on remarque, en effet, entre les habitants des diverses parties de la Normandie, on peut signaler entre eux aussi des dissemblances profondes, qui frappent quand on passe d'une région à l'autre de notre vieille province et qui tiennent à la différence même des races qui l'ont successivement ou simultanément occupée et peuplée. Les plus anciens habitants dont on peut signaler d'une manière certaine l'existence persistante en Normandie sont les tribus galates du Nord de la Gaule (1). Subjuguées par les Romains, elles adoptèrent la langue de leurs vainqueurs, et le latin populaire importé par les colons italiotes devint, à partir du I^{er} siècle de notre ère, l'idiome des populations indigènes de la Neustrie comme de presque tout le reste de la Gaule. Mais au V^e siècle commença l'invasion germanique ; elle ne changea pas sans doute complètement l'état de choses antérieur, du moins au point de vue linguistique, mais elle le modifia toutefois, et d'abord elle eut évidemment pour effet de hâter la transformation du latin, transformation qui fut d'autant plus profonde que les envahisseurs s'établirent en plus grand nombre dans les pays conquis ; plus leur nombre fut grand aussi, et cela était inévitable, plus grand fut celui des mots qu'ils donnèrent à l'idiome de leur nouvelle patrie, et tandis que le gaulois, langue des premiers habitants, avait disparu sans laisser à peine de

(1) Voir ce qu'a dit à ce sujet, d'après le docteur Lagneau, M. Levasseur dans la *Revue politique et littéraire* (année 1880, p. 354).

traces dans le latin qui le supplanta, l'allemand, idiome des nouveaux vainqueurs, disparut aussi sans doute, mais en laissant à la langue vulgaire, issue du latin, un nombre considérable de vocables germaniques. En cela, il n'y a rien qui ne soit arrivé dans toute la France et en particulier dans le nord de notre patrie; mais voici ce qui est particulier à la région maritime du nord-ouest.

Toutes les tribus allemandes qui s'établirent en Gaule, même en laissant de côté les Wisigoths, ne parlaient pas le même dialecte germanique; les Francs Saliens, qui habitaient avant l'invasion les marécages de l'embouchure de l'Escaut et de la Meuse et qui de là paraissent s'être établis surtout dans l'Artois, la Picardie et le nord de l'Île-de-France, parlaient un dialecte bas-allemand, tandis que la langue des Francs Ripuaires se rattachait plutôt au haut-allemand et que l'idiome des Bourguignons, habitants de la région de l'est, comme ces derniers, n'était que haut-allemand (1). Mais les Francs Saliens ne furent pas les seuls peuples germaniques de langue bas-allemande qui se fixèrent au nord-ouest de l'ancienne Belgique; du III^e ou VI^e siècle, les Saxons, peuple qui parlait un dialecte de cette langue, visitèrent les côtes de la Manche, et la dénomination de « rivage Saxon » (*Littus saxonicum* ou *Otlingua saxonica*), donnée au Bessin, rappela longtemps le souvenir des établissements qu'ils y fondèrent (2), de même que la

(1) Paul Piper, *Die Verbreitung der deutschen Dialekte bis um das Jahr 1300, mit einer Karte*, in-4°, Lahr, 1881, p. 6 et 7.

(2) « In comitatu Bajocense, in pagello qui dicitur Otlingua saxonica. » Cf. B. Depping, *Histoire des expéditions maritimes des Nor-*

présence de radicaux tirés de leur idiome dans certains noms de lieu témoigne encore aujourd'hui de leur séjour comme colons dans cette contrée, qu'ils avaient ravagée d'abord comme pirates.

On voit donc que dans la région du nord-ouest de la France se fixèrent des tribus germaniques dont la langue avait un caractère autre que celle des Allemands établis à l'est, et l'on comprend qu'elles aient pu et dû modifier d'une manière différente l'idiome alors en formation de cette contrée. L'invasion normande, qui remplit presque tout le IX^e siècle et ne finit qu'au commencement du siècle suivant par la cession de la Neustrie à ces hardis pirates, ne put qu'agir dans le même sens ; mais probablement leur influence se fit sentir bien avant l'époque qu'on lui assigne d'ordinaire. Quoi qu'en aient pu dire les anciennes chroniques, en effet, les futurs conquérants de la Neustrie ne durent pas se borner, pendant un siècle d'expéditions, à piller les pays où ils abordaient, sans vouloir jamais s'y établir. Il n'est pas vraisemblable que leurs flottes si nombreuses, véritables armées, dont leur dernier historien, M. Steenstrup, a fait l'énumération complaisante (1), et qui pendant de si longues années remontèrent tous les fleuves de la France occidentale et en particulier de l'ancienne Neustrie, n'aient toujours visité nos côtes que pour les ravager ; il ne l'est pas davantage, que ces pirates audacieux, très avides sans doute, mais gens aussi très positifs, n'aient songé

mands, etc., in-8°, 1843, 2^e édit., p. 43. — Du Cange, *Glossarium*, s. v. *otlingua*. — J.-M. Lappenberg, *Geschichte von England*, II, 2.

(1) *Indledning i Normannertiden* af Joh. C. H. R. Steenstrup, Kjøbenhavn, 1876, p. 214.

dut servir à protéger contre les entreprises des indigènes du voisinage un poste établi par les Normands, à l'extrémité de La Hague : sorte de place d'armes, isolée dans cette presque île artificielle et que les pirates, maîtres de la mer, avaient, suivant leur habitude (1), mise ainsi, grâce à ce retranchement gigantesque (2), à l'abri d'un

(1) « Normanni devastata... Hlotarici regni regione... sepibus, more eorum, munitione capta, securi consederunt. » *Ann. Fuldenses*, année 891. Apud Du Chesne, *Historia Francorum scriptores*, II, p. 579. Cf. aussi Wallingford, cité par de Gerville (*ibid.*) : « Sub diversis eorum irruptionibus consederant (Dani) in variis promontoriis et locis ad munitiones aptis, et ea optime munierant nullius incursum metuentes. »

(2) Depping est le premier, à ma connaissance, qui ait parlé du Hagedike comme d'un poste militaire destiné à protéger un campement de Normands, mais il ne l'avait pas découvert, puisque la direction en était déjà indiquée, bien imparfaitement, à la vérité, sur la carte de Cassini. Cinq ans après Depping, en 1831, M. de Gerville reprenait la question, et, dans ses « Recherches sur le Hagedike et les premiers établissements des Normands sur nos côtes » (*Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, VII, 193), il s'efforça de montrer que le retranchement, connu sous le nom de Hagedike était un « fossé d'isolement » analogue aux ouvrages de fortifications qu'on trouvait sur les divers rivages visités par les Normands. Ce rempart, avec les redoutes dont on voit les vestiges autour du petit port d'Omonville, faisait de la pointe nord-ouest de La Hague une espèce de camp retranché d'environ 4,550 arpents métriques, d'après M. de Gerville ; quant au rempart lui-même situé à 1 kilomètre environ de Beaumont et à 9 kilomètres du cap de La Hague, il avait près de 6 kilomètres de long ; sa hauteur, entre la route de Beaumont à Jobourg et celle de Beaumont à Omonville où il est le mieux conservé, est en moyenne de 6 à 8 mètres, sur une largeur moyenne de 10 à 12. M. Pluquet, pharmacien à Cherbourg et petit-fils de l'auteur de l'*Essai historique sur la ville de Bayeux*, qui l'a visité au printemps de 1881, m'écrit que, dans le voisinage de la

coup de main du côté de la terre. Ces ruines de fortifications, comme celles des monts Castre, situées au milieu de la presqu'île du Cotentin (1), mais de construction romaine, en nous reportant à un passé dont elles sont le seul témoin, sont la preuve éclatante et manifeste de conquêtes que nous ignorerions sans elles, puisqu'aucun annaliste ne les a racontées ou consignées; mais n'est-il pas possible que ce qui s'est passé sur ce coin de terre soit aussi arrivé sur d'autres points, et qu'avant l'occupation définitive de la Neustrie par Rollon, les Normands aient eu à l'embouchure des cours d'eau les plus importants de cette province, dans des positions naturellement fortes ou fortifiées par eux, plus d'un établissement commercial ou militaire (2)? S'il en avait été autrement, c'est-à-dire si des envahisseurs normands ou saxons n'étaient venus de longue date s'établir dans la Neustrie, on ne s'expliquerait pas comment la population de notre province, au moins dans les vallées du versant de la Manche, aurait un caractère germanique aujourd'hui encore si universel et si pro-

route de Beaumont aux Clerges, il atteint aux proportions vraiment gigantesques de 12 mètres de hauteur sur 20 de large. Plus loin il s'abaisse à partir de la ferme de Préfontaine, et n'est plus vers la mer qu'un simple parapet; il en est de même du côté d'Herqueville où les coteaux escarpés qu'il suit le rendaient à peu près inutile. M. Pluquet estime à près de 150,000 mètres cubes le volume total de cet immense remblai.

(1) Il y a un mont Castre près et à l'est de Montebourg, et un autre non loin et au sud de Lithaire, canton de La Haye-du-Puits.

(2) Il est remarquable qu'il y ait aussi un *digue hague* près Ver, dans le Bessin, non loin de l'embouchure de la Seulles. (V. F. Pluquet *Contes populaires, préjugés, patois, noms de lieux de l'arrondissement de Bayeux*, 2^e édit., Rouen, in-8°, 1884, p. 139.)

noncé; évidemment les 20,000 compagnons de Rollon, entre lesquels il partagea sa conquête « au cordeau » (funiculo), suivant la remarque de Guillaume de Jumièges (1), n'auraient point suffi pour modifier à ce point le caractère gaulois de la population primitive de cette province; laquelle n'était point d'ailleurs, quand elle fut cédée, du moins dans sa partie orientale (2), au célèbre Viking par le traité de Saint-Clair-sur-Epte, aussi déserte que l'affirme le vieux chroniqueur (3), puisque au bout d'une génération les anciens habitants avaient, en adoptant en retour un certain nombre de vocables norois, imposé leur idiome roman à leurs vainqueurs (4). Il semble aussi que, si l'élément non gaulois de la population neustrienne remontait seulement aux compagnons de Rollon, elle devrait présenter partout les mêmes types, tandis qu'au contraire elle en offre une très-grande diversité, de germaniques au nord, de gaulois au sud (5). Dans presque toute la partie

(1) *Historia Normannorum* dans Duchesne, *Historiæ Normannorum scriptores antiqui*, p. 232, Cf. Steenstrup, *Indledning*, p. 298.

(2) V. p. 14, note 1.

(3) « Terra..... Normannica, ob diuturnos paganorum excursus, silvis undique adultis, a cultro et vomere torpebat inculta. » Cité par Ed. Duméril, *Dictionnaire*, p. XLIII. Cf. Benoît, *Chronique rimée*, 6613.

(4) Cela était inévitable; le nombre de femmes venues avec les envahisseurs dut être bien restreint; le mariage des Normands avec des Gauloises, ainsi que leur conversion au christianisme, les amena naturellement à abandonner leur langue et à adopter le français. « Omnis eorum Nortmannorum qui juxta Franciam inhabitaverunt multitudo, ait Ademar, fidem Christi suscepit et, gentilem linguam omittens, latino sermone assuefacta est. » Labb's, *Nova bibl. manuscriptorum*, II, 166.

(5) Cette différence entre la population du nord et du sud de la

septentrionale de la Normandie, en effet, comme je viens de le dire, la race a aujourd'hui encore dans son ensemble un caractère germanique incontestable; que de fois il m'est arrivé d'être surpris, en entendant un normand de la vallée d'Auge ou du Cotentin parler français, quand je l'aurais pris, tout le temps qu'il avait gardé le silence, pour un voyageur anglais? Mais ce n'est pas seulement avec nos voisins d'outre-Manche que les types normands présentent des ressemblances frappantes, ressemblances qu'on pourrait d'ailleurs essayer d'expliquer autrement que par la communauté d'origine germanique ou scandinave; il y a en particulier dans le type des habitants du Bessin, l'ancienne *Otlingua saxonica*, un trait bien caractéristique, une distance exagérée entre le nez et la lèvre supérieure, dont j'ai retrouvé l'analogue en Hollande; ce qui ne doit pas surprendre, puisque dans les deux pays se trouvent des populations de même race.

Mais les choses changent quand nous quittons les vallées du nord de la Normandie pour nous avancer dans les parties boisées ou montueuses du sud ou du sud-ouest: ici ce n'est plus l'élément germanique qui prédomine, mais l'élément celtique. Ce fait m'a frappé depuis longtemps. Il y a plus de vingt ans, dans un séjour que j'ai fait à St-Hilaire-du-Harcouët, j'avais déjà remarqué combien le type d'une partie des habitants de cette contrée différait de celui qu'on rencontre

Normandie n'a pas encore été remarquée que je sache; dans l'article, cité plus haut, de M. Levasseur, on lit, p. 537, que « les grandes races blondes, Galates et Germanes....., sont dans toute la Normandie »; cela est bien peu exact; la population du Mortainais, du Houlme, du Corbonnais, n'est point blonde, ni toujours grande.

dans le Cotentin et dans le Bessin : l'ovale du visage, le nez allongé et effilé, la couleur des cheveux, surtout chez les femmes, couleur intermédiaire entre le roux et le châtain, et que je n'ai vue en France que dans ce coin de la Normandie et en Bretagne, tout annonce une race celtique ou plutôt bretonne (1), mais non germanique, et il est facile de distinguer des représentants de cette race les descendants probables des Normands qui ont pénétré jusque dans cette région. Ce que je viens de dire des habitants de cette contrée s'applique à ceux de presque tout le sud du département de l'Orne ; les types n'y sont pas les mêmes sans doute et ils diffèrent quand on passe d'un arrondissement à un autre ; mais s'ils n'ont pas le caractère breton, comme aux environs de St-Hilaire, ils paraissent encore dans leur ensemble bien celtiques ou gaulois, et n'ont dans la plupart des localités, certainement rien de germanique.

Ainsi au nord et au midi de l'ancienne Neustrie habitent des populations certainement d'origine différente ; au midi, nous trouvons en général une race celtique (2) qui, sur la frontière du sud et du sud-ouest, se rapproche du type manceau ou breton ; au nord, au contraire, nous rencontrons une race germanique ou fortement mêlée de sang germain, race d'autant plus pure malgré les différences qu'elle présente, quand on va de l'est à l'ouest, qu'on s'éloigne moins de la mer et

(1) Le mot Harcouët lui-même est breton au moins par son second élément *couet* (br. *coet*), qui signifie bois.

(2) Il n'y a, à vrai dire, d'exception que pour la vallée supérieure de l'Orne et la campagne d'Évreux et de St-André.

qu'on l'observé dans les vallées formées par les cours d'eau du versant de la Manche. C'est cette partie septentrionale de notre province aussi qui a été le berceau de la civilisation franco-normande (1) ; si l'on excepte Falaise , située au milieu des terres et à l'extrémité méridionale de la plaine de Caen , ce sont les villes plus septentrionales , comme Coutances , Bayeux , Caen , Rouen , qui ont été le foyer de l'activité politique et intellectuelle des Normands , aux premiers temps de leur domination ; c'est des environs de Coutances que partirent les fils de Tancrède de Hauteville pour aller conquérir Naples et la Sicile , c'est à Bayeux que fut méditée et projetée la conquête de l'Angleterre , à Caen que reposent les restes de Guillaume le Bâtard et de Mathilde , sa femme ; à Rouen que Rollon et ses premiers successeurs résidèrent. C'est dans les contrées où se trouvent ces villes , ainsi que dans les régions limitrophes , dans les pays de Caux , le Roumois , le Lieuvin , les pays d'Ouche et d'Auge , la plaine de Caen , le Bessin et le Cotentin que se développa et que fleurit surtout l'architecture romane transformée par le génie sévèrement original et inventif des anciens Normands et à laquelle ils ont donné leur nom (2) ; c'est là que

(1) De cette partie septentrionale , on peut vraiment affirmer ce que M. Steenstrup a dit , en exagérant , de toute notre province , qu'elle est « une colonie noroise. » *Indledning* , cap. VIII. *Normandiet som dansk Koloniland*.

(2) « Le goût des Normands pour les grandes constructions est connu ; il était tel , dit un chroniqueur , qu'ils croyaient avoir perdu leur journée quand ils ne l'avaient pas consacrée à quelque ouvrage magnifique. » *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie* , VII (1884-88) , p. xvi. Quant à l'originalité qu'ils portaient dans leurs œuvres ,

furent construites les plus belles églises romano-normandes et les plus riches abbayes de notre vieille province (1). Enfin, c'est dans ces contrées que se trouvent le plus grand nombre de noms de lieu empruntés au vocabulaire des langues germaniques, preuve manifeste de « l'influence septentrionale écrite partout sur le sol (2). »

Ce fait trop négligé a cependant attiré dès longtemps et à plusieurs reprises l'attention des érudits. Il y a soixante ans, dans ses « Observations sur un voyage fait en Normandie pendant l'automne de 1819 » (3), un savant danois, M. Estrup avait relevé un certain nombre de noms de localités qui l'avaient frappé par leur forme scandinave ; — et comment un norois n'aurait-il pas reconnu tout d'abord tant de vocables semblables et parfois même identiques, comme nous allons le voir, en tout ou en partie à des mots de son propre idiome ? — Quatre ans plus tard, un homme qui a fait des recherches curieuses sur l'histoire, les coutumes, les usages de notre province, Fr. Pluquet, consacrait un chapitre de son livre sur les « Contes populaires, préjugés, patois, proverbes, etc. », de l'arrondissement de

elle a été mise en lumière, d'après une savante étude de M. Worsaae (*De Danskes Kultur i Vikingetiden*, par M. Maury (*Revue des Deux-Mondes*, sept. 1881).

(1) On trouve des églises romano-normandes et de fort belles plus au sud, comme à Mortain, mais elles sont rares et isolées, tandis que, au nord, elles abondent et se rencontrent dans le plus grand nombre des anciennes communes.

(2) Ed. Duméril, *Dict. du patois normand*, introduction, 53.

(3) *Bemærkninger paa en Reise i Normandiet i Efteraaret 1819* af H. F. J. Estrup, Kjöbenhavn, 1821, in-12.

Bayeux (1), aux « noms de lieu » du Bessin « dérivés des langues du nord »; presque en même temps Depping, dans une note étendue de son « Histoire des expéditions maritimes des Normands » (2), abordait à son tour, et en l'élargissant la question. Ces premiers travaux devaient naturellement encourager à poursuivre l'étude d'un sujet aussi attrayant, et, afin de le mieux approfondir, un des savants qui ont fait le plus d'honneur à l'érudition normande, M. A. Le Prévost, adressa en 1833, à la Société des Antiquaires du Nord, une série de questions sur « l'origine, l'étymologie et la signification primitive de quelques noms de lieu en Normandie »; l'archiviste de la société, M. Petersen, fut chargé d'y répondre dans la *Nordisk Tidskrift for Oldkyndighed*, et son travail, bientôt traduit par M. de La Roquette, a été publié dans le troisième volume du Bulletin de la Société de géographie. Les explications données par M. Petersen sont loin d'être toujours satisfaisantes, mais elles n'en sont pas moins dignes d'être lues, et, avec les recherches de Depping, elles offrent une base précieuse pour une étude plus complète de la question (3).

(1) 1825, 2^e édit., in-8°, p. 133. Le même sujet se trouve traité dans son *Essai historique sur la ville de Bayeux*, Caen, 1829, p. 394.

(2) En 1826, p. 339, t. II de la 1^{re} édit., p. 540 de la 2^e édit.

(3) Dans l'introduction, si riche parfois en aperçus ingénieux, de son *Dictionnaire du patois normand* (1849), M. Ed. Duméril est revenu à son tour sur ce sujet (p. 40 et 53-55), mais sans y ajouter rien de bien nouveau et même sans essayer de le traiter sous toutes ses faces. Il faut en dire autant des deux *Lettres sur les noms des lieux primitifs de Normandie*, adressées en 1841, par M. de Gerville, au secrétaire de la Société des Antiquaires de cette province (*Mémoires*, XIII, 1842-43, p. 265-283). Pour être complet, j'ajouterai qu'on trouve encore sur le sujet quelques renseignements utiles dans la savante introduction

Un reproche que l'on doit adresser surtout à Petersen , c'est d'avoir négligé de faire ce que j'appellerai la géographie des noms de lieu , non latins ou romans de notre province , de n'en avoir point examiné la répartition dans les différents *pays* normands (1) ; cette répartition très inégale offre pourtant le plus grand intérêt et peut servir à montrer dans quelle partie de la Normandie les envahisseurs saxons ou norois s'établirent de préférence. La simple inspection de ces noms confirme d'ailleurs entièrement les conclusions auxquelles je suis arrivé jusqu'à présent , à savoir que c'est presque exclusivement dans les vallées et les plaines du versant de la Manche qu'ont dû se fixer les pirates normands , comme leurs prédécesseurs saxons ; et leur diversité , non moins que la prédominance dans certaines régions de formes particulières , semble bien indiquer aussi que ces vocables ne remontent pas tous à la même époque ou n'ont pas été apportés par les mêmes tribus de conquérants.

de Thomas Stapleton aux *Magni rotuli scaccarii Normanniæ sub regibus Angliæ* (2 vol. in-8°, London, 1840), ainsi que dans les « Recherches sur les traces des hommes du Nord dans la Normandie », par Adam Fabricius (*Mém. de la Société des Antiquaires de Normandie*, ann. 1856, XXII, p. 4-10) et dans une note bien curieuse, p. 182, du *Danske Erobring* de M. Worsaae (1863). Enfin , M. Le Héricher a abordé à son tour la question dans deux mémoires que j'ai le regret de n'avoir pas connus avant d'avoir fini cette étude, d'abord dans sa « Philologie topographique de la Normandie » (*Mém. de la Société des Antiquaires de Normandie*, ann. 1863, XXV, p. 261-272), puis dans « Les Scandinaves en Normandie », *ibid.*, ann. 1877, XXIX, p. 44-164.

(1) Depping, il faut le reconnaître, avait indiqué rapidement dans quelle partie de notre province se trouvaient au moins les noms en ville.

Parmi ces noms, les uns par leur forme n'appartiennent pas plus au norois qu'au haut ou bas-allemand, mais peuvent être aussi bien saxons que norois ; d'autres, au contraire, paraissent plutôt saxons que norois, enfin un certain nombre sont plutôt d'importation noroise que saxonne et dès lors datent probablement de la conquête de Rollon ; ceux-ci se reconnaissent en ce qu'ils ont d'ordinaire conservé leur forme originelle presque sans modification (1). Aux premiers appartiennent les composés de *land* et peut-être de *houle*, puisque *land* et *hol* d'où ils viennent sont communs à tous les idiomes germaniques ; ils sont d'ailleurs relativement assez peu nombreux ; je ne connais parmi les noms de localités dérivés de *land* que Heuland, village du pays d'Auge, Landigou (Houlme) (2), et probablement Landisacq (*ibid.*) (3).

Le vocable *land* (terre, pays), en effet, ne pouvait guère entrer dans la composition de noms de lieux, ce qui se comprend de reste (4) ; mais il pouvait servir, au contraire, et, en réalité, a servi à dési-

(1) Il faut en excepter les noms d'hommes qui, soit seuls, soit employés comme premier ou second élément de mots composés, ont subi le plus souvent de fortes contractions et ont été traités comme des vocables latins. On en verra des exemples plus loin.

(2) *Landa Ingulfi*, carte des *Magni rotuli scaccarii Normannia*.

(3) *Landisac*, charte de 1182 (*Mém. de la Société des Antiquaires de Normandie*, XII, 115).

(4) Toutefois, s'il n'y est point entré sous la forme *land* et avec sa signification primitive de terre, pays, il a servi sous sa forme dérivée et féminine *lande* et avec la signification de terre inculte, qu'il paraît déjà avoir prise dans Landigou (*Landa Ingulfi*), à former un certain nombre de noms de lieu, comme la Lande (Roumois), la Lande-d'Airon (Avranchin), la Lande-de-Groult (Houlme), la Lande-de-

gner des champs, des terres, etc. ; Pluquet en a cité plusieurs exemples dans le Bessin ; ainsi le Foland, le Friland, le Groland, la Hœland à Molles, la delle de la Verland à Villiers, mots dont le premier élément est pour la plupart obscur et d'ailleurs assez rare. Il faut en excepter *heu* ou *hæ* (1), première partie des vocables Heuland et Hœland, radical qui n'est autre, ce semble, que le nor. *hā-r*, ags. *heah*, dan. *høi*, et qu'on retrouve encore sans doute, comme le remarque Depping (2), dans Jordheue, Huchheue, Trentheue, Ledheue, noms de diverses éminences ou forteresses situées au delà du *Haguedike*, autour du port d'Omonville. Quant à *hol* transformé en *houle*, il sert à former

Lougé (ibid.), la Lande-Patri (ibid.), Lande-Péreuse (Ouche), Lande-Pourrie (Avranchin), Lande-sur-Drome (Bessin), la Lande-sur-Eure (Corbonnais), la Lande-St-Siméon (Houlme), la Lande-Vaumont (Bocage), etc. On trouve aussi les diminutifs le Landin et la Landelle.

(1) Voici cependant comment on peut essayer de les expliquer : *fo* est peut-être le mot *for* (fossé), *fri* pourrait bien être une simple atténuation de *fridh-r* (beau), *gro* une modification du mot *grjot*, b. a., *grott* (pierre, gravier, carrière), radical qu'on retrouve sans doute sous sa forme complète dans *grot*, nom d'un lieu de Cardonville ; enfin *ver* est sans doute le nor. *ver* (mer, station de pêche ou de chasse), qu'on trouve seul dans Ver, nom d'une commune voisine de l'embouchure de la Seulles, d'un fief de Chambray-sur-Eure, et d'une localité du Cotentin située près du confluent de l'Airon et de la Sienne, ainsi que dans Vêret, hameau de Formigny (Bessin). V. plus loin.

(2) Op. cit., p. 541. M. de Gerville qui, après Depping, a décrit ces forteresses, mentionne aussi, à la pointe de La Hague, un certain nombre de tumuli qu'il croit d'origine scandinave. *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, VII (1831-34), 214. Le premier élément de Jordheue, qui est écrit parfois Jardheue, est sans doute le radical jor*d* (terre). *Led* paraît être le norv. *led* pour *lid* (nor. *hlid*), pente.

un certain nombre de lieux ou de terres, comme Houlegate, village du Pays-d'Auge, et delle à Tour près Bayeux, Catte-houle, delle à Longues (1), Cathehoule ou Catehoule, ancien nom de la rue de Geôle, à Caen (2); Pluquet cite aussi une delle du Houl, à Argouges près Bayeux; il y a également les Houles au nord de Monte-en-Bessin; mais on trouve ce mot bien ailleurs que dans le Bessin; ainsi il y a une Houle près Granville, le Houl à Catteville (Hague), les Houles, fiefs et hameaux du Roumois et de la plaine St-André, Houles-sur-Roullours (Bocage), etc. C'est ce radical encore qui sert de premier élément à Houlbec, nom de communes ou de hameaux du Roumois, de l'Evrecin (3), et de La Hague (4).

Malgré la difficulté phonétique que présente cette dérivation, Pluquet attribue la même origine qu'à *houle* au mot *haule*, qui d'après lui, sert à désigner des

(1) Pluquet, *Essai historique sur la ville de Bayeux*, p. 397. Il est question d'un Gaultier de Catehoule, dans une charte du prieuré de Sainte-Barbe. Léchaudé-d'Anisy, *Archives du Calvados*, I, 130.

(2) *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, année 1877-78, IX, 112. On a signalé aussi (*Mém. de la Société des Antiquaires de Normandie*, XXV, 262), une rue Holgate à Carentan et Houlegate à Rouen.

(3) Holbec (*Magni rotuli scaccarii Normanniæ*), Houllebec, 1264 (*Cart. du Bec*) M. le marquis de Blosseville indique quatre Houlbec (*Dictionnaire topographique du département de l'Eure*, s. v., Paris, 1878).

(4) Carte de Cassini. Il y a trois Holbæk et deux Holbækgaard en Danemarck. Le mot *houle* n'est pas particulier à la Normandie; mais tous les *Houles* ne dérivent pas nécessairement de *hol*, ainsi on trouve dans l'Artois un Houle dont la plus ancienne forme est *Hunela*, 855, (*Cart. de Bertin.*).

restes de retranchements, comme la Haule de Surrain, de St-Laurent-sur-Mer, etc.; mais ce mot se rencontre ailleurs encore et dans les localités où rien n'indique qu'il y ait eu des fortifications, pas plus qu'il ne semble y en avoir eu du reste à Surrain ou à St-Laurent; ainsi le Dictionnaire topographique de l'Eure mentionne plusieurs fiefs ou hameaux du nom de Haule, entre autres la Haule, fief au Bec-Hellouin, la Haule, hameau d'Aclou, la Haule à Hauville, etc., dans le Roumois, Trouville-la-Haulle dans le même pays (1); il y a aussi une Haulle au Val (Cotentin) (2), et Cassini indique des Haules à St-Martin-de-la-Besace (Bocage). Quant à l'étymologie de ce mot, j'incline à la trouver dans le nor. *hall-r*, got. *hallus* « colline, déclivité », pierre, radical très usité dans la formation des noms de lieu scandinaves. *Gate*, que nous venons de rencontrer dans Houlegate et qui se retrouve aussi dans Holgate, « lieu » de Deux-Jumeaux (Bessin) et hameau du Cotentin (3), ainsi vraisemblablement que dans Hiégate, nom d'une torre à Neuilly (4), et dans Gatteville (val de Saire) vient ou du nor. *gata* ou du sax. *gat* (passage).

Les vocables germaniques qui précèdent sont tous,

(1) *Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v. — La Haulle, 1492.

(2) Il est question d'une seigneurie de la Haulle dans un titre de la Meaulle, de 1561 dont je dois la communication à M. Le Pingard, secrétaire de la Société des Sciences et des Lettres de St-Lo.

(3) Cartes de Cassini et de l'État-Major.

(4) Pluquet, *Op. cit.*, p. 398. On le rencontre aussi sans aucun doute dans Sangate, nom d'un village des environs de Calais, dont le premier élément paraît bien être le radical *sand* (sable). — *Sangata*, 1118 (*Chron. d'Andres*), *Santgate*, XIII^e siècle (*Fonds d'Artois*). Renseignement communiqué par M. Ricouard.

comme je l'ai dit, de *land* et de *houle* d'un usage assez restreint dans la formation des noms de lieu, il n'en est pas de même de *bosc*, *bos* (ags. *bosc*, a. a. *busk*, nl. *bosch*, *bos*, b. l. *boscus*) (1); ce radical soit seul, soit comme suffixe ou comme premier élément de mots composés, se rencontre dans tous les pays du nord de la Normandie, mais plus particulièrement toutefois dans la région de l'est; ainsi le Bosc, ancien nom de la forêt du Neubourg et noms de fiefs nombreux du Roumois, de la plaine du Neubourg, etc.; Bricquebosc (Hague), Grimbosq (plaine de Caen), Bonnebosq (Auge), Bonnebosc (Roumois), Ecambosc (Evrecin), Auzebosc, Colbosc, Ham-bosq, etc. (Caux), Neufbosc, Rébosc, etc. (Bray); puis le Bosc-André (Neubourg), le Bosc-Asselin (Roumois), le Bosc-Bénard (id.), le Bosc-Béranger, le Bosc-Bordel, le Bosc-Edeline, le Bosc-Geffroy (Bray), le Bosc-Groult (Roumois), le Bosc-Guéraud (Bray et Roumois), le Bosc-Harel (Neubourg), le Bosc-Hyon (Bray), le Bosc-le-Hardi (Caux), le Bosc-Mesnil (Bray), le Bos-Morel (Ouche), le Bosc-Normand (Roumois), le Bosc-Renard près Torteval (Bocage), le Bosc-Renault en Ouche et le Bosc-Renault en Roumois, le Bosc-Roger (Bray, Roumois, Evrecin), etc.; enfin St-Léger-en-Bosc (Auge), St-Nicolas-du-Bosc (Neubourg), Hodeng-en-Bosc (Bray), etc. Au lieu de *bosc* on rencontre aussi *bos* avec la chute du *c*, conformément à la prononciation ordinaire de ce mot; ainsi, Bosbénard, Bosgouet, Bosguérard, le Bos normand, Bos Robert (Roumois), le Boshion

(1) Ainsi, *Boscus Bernard*, 1089 (Bosbénard), *Boscus Gerardi*, *Boscus Goet*, 1175 (Bosgouet), *Boscus Hugonis*, 1196 (Boshion), *Boscus Normanni*, 1247, *Boscus Osberni* (Bosc-Aubé), *Boscus Rogeri*, 1261, etc. (*Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.).

(Ouche), Bos Røger (Neubourg), etc. Par contre, la gutturale a persisté dans le dérivé Bosquentin (Lyons) et le diminutif Bosquet, nom d'un hameau du Roumois, les Bosquets, localités de la même région (1). *Bosquet* s'est d'ailleurs assez vite atténué, soit en *bouquet*, forme qui se trouve dans Bouquetard (Neubourg) et sans doute aussi dans Bouquetot (Roumois) (2), soit rarement en *boquet*, ou même en *boquette*; ainsi, les Boquets, non d'une ferme du Roumois et du Vexin, la Boquette, maison isolée à St-Mards (Lieuvin) (3). A côté de ces formes en *o*, il y en a d'autres bien moins communes, il est vrai, en *u* (4), ainsi : Alvimbusc, Bornambusc, Elvimbusc (Caux), Busc, hameaux du Lieuvin et du Roumois, Busquet, fief de ce dernier pays, Buquet, hameaux et fiefs de l'Évrecin et de l'Ouche. Quelle est maintenant l'origine véritable de ce vocable *bosc*, si usité sous sa forme simple ou dérivée ? Depping a supposé qu'elle pouvait être franque, parce que *busk* existe dans l'ancien allemand (5); mais cette hypothèse n'est guère admissible; on ne voit pas, en effet,

(1) Cette forme évidemment populaire prouve que le substantif *bosquet* a existé anciennement dans le dialecte normand; quant à son atténuation en *bouquet*, il y a là quelque chose d'analogue à ce que présentent les mots *Tostain* et *Toutain*.

(2) Depping a considéré ce mot comme formé de *bouque* à l'aide du suffixe *tot*, ce qui est peu vraisemblable, encore que *bouque* se retrouve dans Bouquelon (*Boscus longus*), commune du Roumois et hameau de la plaine du Neubourg.

(3) *Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.

(4) Cf. Du Cange, *Glossarium*, s. v. *buschus*.

(5) Ce radical toutefois n'a été signalé que dans l'a. h. a. *bramal-busc* (*rubus*), et il n'apparaît vraiment comme nom commun que dans le moyen allemand. Cf. Grimm, *Deutsches Wörterbuch*, s. v., *busch*.

pourquoi un mot franc serait si fréquent dans une région où le peuple qui l'aurait importé ne paraît pas, tant s'en faut, s'être établi en plus grand nombre que dans les pays voisins, par exemple dans le Beauvaisis et le Ponthieu, où les Francs furent toujours plus nombreux sans doute qu'en Neustrie et n'y furent pas remplacés par les Normands; aussi encore que ce radical n'existe pas en norois (1), il faut, je crois, lui attribuer une origine sinon scandinave, du moins bas-allemande (2). Quant aux noms en *bois*, Bois-Anzeray (Perche), le Bois-Hubert (Évrecin), Bois-Maillard (Perche), Bois-Normand (ibid., et Évrecin), Bois-Penthou (Perche), etc., qu'on rencontre dans la même région que les noms en *bosc* ou *bos*, mais en général cependant plus ou sud, ils ont évidemment la même origine que ceux-ci; mais la forme *bosc* se trouvant dans un milieu plus francisé ou

(1) Ed. Müller, il est vrai, dans son *Etymol. Wörterbuch der englischen Sprache*; mentionne le v. nor. *bushr*, *buski*, comme Grimm du reste; mais j'ignore où il a pris ce mot; l'*Icelandic-english Dictionary* de Cleasby-Vigfusson ne le donne pas, pas plus d'ailleurs que l'*Ordbog over det gamle norske Sprog* de Joh. Fritzner. L'équivalent de *bush* dans la langue des Eddas est *skogr*, suéd. *skog*, dan. *skov*, d'où Depping a dérivé à tort Ecouves (Escouves, *Scopas*), nom d'une forêt de la plaine d'Alençon. *Bush* existe, il est vrai, en suédois et en danois, mais il paraît d'origine récente dans cette dernière langue, comme me l'a fait remarquer M. Sophus Bugge. Quant à la présence de ce radical dans le sud de la France, en Italie et en Espagne, elle prouve l'ancienneté du mot dans les idiomes germaniques, car il n'a pu être porté dans ces contrées que par les Goths et les Lombards.

(2) La double forme *bosc* et *busc* s'explique par un traitement différent de l'm de *bush*; dans le premier cas, cette voyelle a été traitée comme brève en position ou « entravée »; dans le second, comme longue.

moins normand n'a pu persister, tandis que plus au nord les mots *bosc* et *bois* étant dans un milieu plus germanique ont persisté sans modification (1).

Si *bosc* paraît être plutôt d'origine bas-allemande que scandinave, *ham* probablement ne peut qu'être bas-allemand ou anglo-saxon, le mot équivalent étant *heim* en norois comme en haut-allemand. Ce vocable s'emploie soit seul, — comme dans le Ham-sur-Dives (Auge), Ham, presque de l'Orne, non loin du Bo, Ham-augroult, Ham-sur-Merderet (Cotentin) (2), — soit le plus souvent comme suffixe, par exemple dans Êtreham (Bessin), Ouistreham (plaine de Caen) (3), et peut-être Cannehan (Bray), Cahan (Bocage), Escalhan, hameau du Cotentin et Grohan (Évrecin). On le retrouve encore sans doute dans les noms de delles ou de lieux, Croham, Goham et Groham, mentionnés par Pluquet (4). C'est

(1) On peut admettre aussi que quelques-unes de ces dénominations étant relativement récentes ont pris naturellement la forme française, la seule presque qu'aient reconnue les actes officiels depuis le XIII^e siècle.

(2) Il y a également une localité du nom de *Ham* dans la Mayenne, une en Seine-et-Oise, une dans la Somme, deux dans le Pas-de-Calais et enfin Ham-sur-Meuse dans les Ardennes (*Dictionnaire des Postes*). Il y a aussi un Ham près Charleroy (Hainaut). Dans la région picarde, ce radical se présente le plus souvent sous la forme *hem*.

(3) Êtreham (Estreham) paraît être *Sturham* (Cf. Etreville (Eure) *Sturvilla*), Ouistreham vient peut-être de *ham* et de l'ags. *ostra*, ang. *oyster* (huitre). Une charte de l'abbaye d'Ardennes 1367 (*Archives du Calvados*, n° 222, donne déjà Oistrehan.

(4) *Op. cit.* L'm n'est pas sûr et Grohan, surnom d'un Plessis dans l'Évrecin, ne l'ayant pas, on ne voit pas pourquoi le Groham du Bessin le prendrait; mais l'orthographe *Oistrehan* montre que m a

ce radical, on le sait, qui a formé avec le diminutif roman *ellus*, le substantif *hamel* (hameau), employé souvent en Normandie comme nom propre de lieu, ainsi que son diminutif *hamelet* (1). Le radical *crofte* ne paraît guère pouvoir venir aussi que de l'ags. *croft* « prædiolum » Etm. 404, ang. *croft* « enclos contigu à une maison (2) » ; ce mot, fréquent dans le Bessin, sert à désigner un herbage entouré de haies ; « une pièce de terre en

pu faire place à ». Croham est un lieu ou hameau de Cahagnes (Bessin). Cohan est un lieu du Bocage indiqué par Cassini, près du Noireau.

(1) Il y a 33 Hamel et 21 localités du nom de Hameau dans le seul département de l'Eure et on y compte 5 Hamelet (*Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.) ; ces noms ne sont guère moins communs dans les autres pays normands ; le *Dictionnaire des Postes* mentionne 3 Hamel dans le Calvados, 7 dans la Manche, 8 dans l'Orne, 6 dans la Seine-Inférieure, qui compte aussi 5 Hamelet. Dans le supplément de son Dictionnaire, M. Littré, suivant M. d'Arbois de Jubainville, rejette comme étymologie de *hameau* le got. *haims*, ce en quoi il a sans doute raison, et l'ags. *ham*, parce que « les Anglo-Saxons n'ont pas colonisé la France », pour le dériver du franc *ham* ; mais de ce que *ham* appartient au dialecte franc, il n'en résulte pas qu'il ne soit pas saxon, comme le prouve le nom de Hambourg, ville située en territoire non franc, mais saxon ; pour mieux dire, ce mot est bas-allemand, voilà pourquoi on le rencontre exclusivement dans la région du nord-ouest, où se sont établies des tribus bas-allemandes ; à l'est il a pris la forme *Hom* : ainsi Hombourg, Homboerc, 4210. (Haut-Rhin et Moselle), tout comme Hombourg près Francfort.

(2) « In quodam croto juxta peribolum quod ædificavit venerabilis Landricus abbas. » (*Cart. de S. Père*, cité par M. Léopold Delisle. *Études sur la condition de la classe agricole... en Normandie au moyen âge*, in-8°, Évreux, 1851, p. 37.) Ce radical semble toutefois avoir existé dans les langues celtiques ; ainsi gaél. *croite* « clôture », *cródh* « enclore. » Ed. Müller, *Etym. Warterbuch der englischen Sprache*, s. v. *croft*.

herbe, nommée la *Crotte*, située à Lingèvres », lit-on dans le *Progrès Bayeusain* du 3 janvier 1882 (1). C'est sans doute par une extension du même sens qu'une vavassorerie du Roumois a pris le nom de « les Crottes. » Il est probable que ce radical se retrouve dans Haincrotte ou les Haincrottes, nom d'une partie de la forêt de Bleu (Vexin) (2), ainsi que dans Roucrotte, lieu du pays de Caux. Le mot crotte se rencontre d'ailleurs dans tous les pays normands (3) ; il est fréquent dans celui de Caux, dans la Hague, le Cotentin, etc. Dans ces deux derniers pays, il affecte la forme *croute* : ainsi la Croute-Pépin à la Meauffe près St-Lo, la Grande-Croute, à Teurthéville (4). On trouve aussi des Croutes près Vimontiers (5), ainsi que dans le Bocage, à Annebecq.

Viennent maintenant un certain nombre de radicaux qui semblent pouvoir être indifféremment d'origine saxonne ou noroise, tels que *delle*, *dale*, *crique*, *fleur*, *dike* ou *digue*, *hague*, *hom(e)*, *hou* et *dieppe*. Delle n'est employé que seul et comme nom commun pour désigner une portion de terre labourable ; il est très usité dans le Bessin. Pluquet indique une vingtaine de delles de l'arrondissement de Bayeux (6), dont les surnoms

(1) On trouve dans le cadastre de la commune de Bayeux le « pré des Crottes » et « les Crottes » (herbage).

(2) *Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.

(3) « La croute, dont le nom est resté à un grand nombre de nos champs. » Léop. Delisle, *op. cit.*

(4) *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, XXII, 170.

(5) *Cruptæ, Crottæ* (Pouillé du diocèse de Lisieux. *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, III, 58). *Crotas*, 1195 (*Ibid.*, XV, 86).

(6) Il n'est presque pas de communes qui n'en renferment souvent

paraissent en partie d'origine germanique ou scandinave : comme la delle de Canneberg, de la Horse, du Her, du Hervlix, du Mildrach, des Norreis, des Saisnes, de la Verland, etc. (1). Quant au mot *delle* lui-même, on peut le dériver soit de l'angs. *dæl*, soit du nor. *deila* ; comme on le rencontre surtout dans un pays colonisé par les Saxons, peut-être est-il préférable de lui attribuer la première origine ; mais, en supposant qu'il en ait été ainsi, on comprend que les Normands aient dû l'adopter sans peine, puisqu'ils l'avaient dans leur langue. *Dale*, au contraire, vient sans doute plutôt du norois *dal-r* que du saxon ou de l'anglo-saxon *dāl*, supposition que rend encore plus vraisemblable la région où il se trouve. Il s'emploie d'ailleurs soit seul, comme dans les Dales (Caux) (2), la Dale, hameau de l'Évrecin ; soit le plus souvent comme déterminant, ainsi Becdal, hameau et ruisseau du Roumois, Verdal (*ibid.*), Bruquedale, Croixdale, Dieppedale, Oudale (3), Sensedale, dans le pays de Caux, Dieppedale, à Rauville, près St-Sauveur-

plusieurs ; le cadastre de Bayeux en indique quatre. En voici une dont le nom nous donne l'ancienne forme normande du mot chardonneret, c'est la delle du Cardonnet ou Chardronnet, à Colombiers-sur-Seulles.

(1) Canneberg paraît composé du nor. *berg* (roc, mont) et de *kanna* (marque) ; horse est peut-être le nor. *hross*, ang. *horse* ; her paraît être le nor. *herr* (armée, foule) ; *norreis* est la forme normande de norrois, et *saisne* signifie saxon. J'ai déjà expliqué Verland, j'ajouterai que *ver* qui signifie aussi barrage a pour équivalent l'ang. *weir*. Quant à Mildrach, il pourrait bien être composé du nor. *mild-r* (doux) et de *drag* (pente).

(2) Il y a les Grandes et les Petites-Dalles, près Sassetot.

(3) *Hulvedala*, 1027 (Charte de Richard II, *Neustria pia*, p. 210.)
Ouvedale, 1180 (*Magni rotuli*, 19, 2. *Mémoires*, XV).

le-Vicomte (Cotentin) (1) ; soit enfin comme déterminé dans Daubent (Neubourg et Vexin) (2).

Dike qu'on trouve dans Hagedike peut venir, je l'ai dit plus haut, du nor. *diki* comme de l'anglo-saxon *dîc* ; mais le pays où se trouve le Hagedike et la nature des ruines que ce mot sert à désigner doivent sans doute lui faire attribuer une origine scandinave. J'ai cité précédemment, d'après Pluquet, la crotte Dighague à Ver (Bessin), où *dike* apparaît affaibli en *dig(ue)* ; c'est sous cette forme, on le sait, que ce radical a passé en français et qu'il a donné les dérivés le Diguet, dénomination d'un lieu à Louviers, et la Digois, nom d'une pointe de terre au nord de Pont-de-l'Arche. Sous sa forme primitive et masculine, *dik* a d'ailleurs servi aussi à désigner un certain nombre de lieux où semblent avoir été établies des défenses, ainsi le Dicq à Criquetot (Caux), le Dick à la pointe sud de Guernesey, etc. *Hague*, un des éléments constitutifs de deux des noms que je viens de citer et qui sert à désigner la région nord-ouest de la presqu'île du Cotentin, est aussi signalé par Pluquet comme nom d'une delle située à Ellon (Bessin), et paraît

(1) Carte de Cassini. — Il semble bien qu'on le rencontre encore dans un nom de lieu indiqué par Pluquet (*Op. cit.*) sous la forme *Crodaille*. Depping et Petersen ont vu aussi dans Danestal, autrefois Darnestal (Auge), et Darnétal (Caux), deux dérivés en *tal* ; mais comment expliquer la présence de ces formes haut-allemandes à côté des formes bas-allemandes en *dal* ? Il y a là une difficulté qui serait insoluble, si la forme *Danestal* ne montrait que la dernière syllabe *tal* de ces noms est, non le radical *tal*, mais la finale de *stallum* (fonds, Du Cange, s. v., 3°).

(2) Dictionnaire topographique de l'Eure. *Dalbued*, *Dalbuoth*, 1011, *Dalbodum*, 1026.

également être entré dans la composition du nom d'un clos de Saon (*ibid.*) appelé Bihague. On le rencontre certainement dans Etohague, nom d'un hameau d'Imbleville (Caux) (1). Il est vraisemblable que le Haguet, nom d'un hameau du Roumois, n'est aussi qu'un diminutif de ce radical. Quoi qu'il en soit, hague répond, je l'ai dit plus haut, au norois *hagi* ou au saxon *haga*; mais, s'il est probable que les Normands aient employé ce mot pour désigner les localités où il se trouve encore aujourd'hui, il ne l'est pas moins qu'il avait dû pénétrer en Gaule bien avant eux; seulement latinisé en *haga* il avait été traité comme latin et transformé en *haye*, forme qui se rencontre d'ailleurs aussi en Normandie dans des noms de localités et avec un sens qui rappelle celui du nor. *hagi* « pâturage clos »; ainsi la Haye-du-Puits (Cotentin), la Haye-Pesnel (Avranchin), etc. Cette double forme prise par le radical *hag*, comme par *bosc*, montre d'une manière évidente quel sort différent ont éprouvé les mots d'origine germanique ou scandinave, suivant qu'ils ont été importés en Gaule du V^e au VI^e siècle ou à l'époque de l'invasion normande au IX^e ou au X^e siècle, ou bien encore, comme je l'ai déjà remarqué, suivant qu'ils ont été adoptés par une population généralement romane ou dans une contrée profondément germanisée.

Le radical *fleur*, anciennement *flue*, *fleu*, quelquefois même *flet* ou *floth* (2), employé comme suffixe, a été

(1) J. Bunel et Tougard, *Géographie du département de la Seine-Inférieure*. Rouen, 1870-1875, 5 v. in-8°.

(2) Ainsi, *Honneflu* (*Cartulaire normand*), *Fiquesfleu*, 1221, *Fiquesfleu*, 1255 (*Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.). — *Harefleu*, 1419 (*Bréquigny, Rôles normands et français*, n° 962, dans les *Mé-*

dérivé du norois *flodh* (flot) ou de l'anglo-saxon *flodh*, mais il y a plus de raison, vu les lieux où on le rencontre, de le tirer du premier idiome que du second, et de le faire venir, non de *flodh*, mais de *floi*, suéd. *flo*; on le trouve dans Barfleur (Cotentin), Fiquefleur, Honfleur (Lieuvin), Harfleur, Vittefleur (Caux) (1), etc., c'est-à-dire surtout dans la vallée de la Seine. Le radical *hou* est aussi employé comme déterminant, mais on le rencontre presque exclusivement dans les noms de lieu de la presqu'île du Cotentin (2) : ainsi le Hou, îlot situé au nord-ouest de Guernesey, Lihou, nom d'un cap de la côte occidentale, Tribehou ou Tripehou (3), Néhou, commune de la Hague, et Néhou, lieu du val de Saire, St-Vincent de Bléhou, à Éterville, Quettehou, Tatihou, île voisine de St-Vaast, les Ecréhous, nom de rochers situés à l'est de Jersey, Burhou, Coquelihou,

moires de la Société des Antiquaires, XXIII, 154. *Barbaflucto*, 1199, *Barfleu*, 1228 (*Cartulaire de l'abbaye de Cherbourg*, ap. de Gerville. « Répertoire ou recueil de chartes, extraits de cartulaires ou dépôts publics et particuliers du département de la Manche. ») Je dois à M. Dolbet, neveu de M. de Gerville, la communication de ces précieux manuscrits d'un des savants qui ont le plus contribué à faire connaître le passé de notre province.

(1) *Honne* vient peut-être du nor. *horn*, dial. norv. *honn* « promontoire, coin »; *bar* et *har* semblent être des noms propres de personne; *vitte* paraît être le nor. *hvitr* (blanc).

(2) Le mot Penthou qui se termine en *hou* ne paraît renfermer ce suffixe que par une bizarrerie de l'orthographe moderne; l'ancienne forme est Pentol et Pontol (*Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.).

(3) *Tribohou*, 1184, *Tribehou*, *Tribehout*, 1217 (*Cartulaire de l'abbaye de la Luzerne*, n° 25, 26); *Tripehou*, 1228 (*Cartulaire de Hambye*, ap. de Gerville). Ce mot viendrait-il du nor. *threp* (norv. *trip*) « élévation »?

rochers voisins d'Aurigny, Brecquehou (1), petite île située au sud de Guernesey, Bréhou, Bunehou, Gethou, îlots situés, le premier à l'ouest de Serk, le second au nord-ouest d'Aurigny et le troisième au sud de Herm, ainsi que dans Catehou, fief du pays d'Ouche (2). Quelle est l'origine de ce radical ? Depping et Petersen ont supposé qu'il venait du nor. *holm*r, ags. *holm*, b. l. *hulmus* D. C. (île); mais, si Tatihou et Brecquehou sont des îles, Quettehou (3) et Néhou ne le sont pas, encore moins Lihou (4); d'un autre côté, on ne voit pas pourquoi l'*m* de *holm* serait tombée dans ces mots après la vocalisation de l'*l* précédente quand il a persisté dans les autres dérivés de ce radical;

(1) Li paraît être le nor. *hlidh* (pente boisée), *né* est la contraction de Néel (Nigellus), *bur* est le nor. *bur* (habitation), *coque* désigne une bucarde, *brecque* est le français brèche; *tati* serait-il le nor. *tata* (sein), ang. *teat*?

(2) Une charte du XIII^e siècle lui donne le nom *Khetehou*; on en a fait les *Quatrehoux*, en 1840 (*Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.).

(3) Une charte de 1231 donne *Chatoeou* sans *h* à la terminaison, une autre de 1247, *Katheou*, où l'*h* semble également manquer (*Cart. normand* de Léop. Delisle). Stapleton, l'éditeur des *Magni rotuli scaccarii Normanniæ*, indique, je ne sais d'après quelle autorité, la forme *Katehulmus*. Une charte de l'abbaye de Cerisy (1042, ap. de Gerville, I, 26), donne la forme *Chetellehou*, comme si ce mot était composé de *Chetel(le)*, *Ketil* et de *hou*.

(4) Il faut dire toutefois que Lihou est un promontoire avancé, baigné de presque tous ces côtés par la mer, et que Tribehou se trouve dans un marais entouré de trois rivières. Une charte de l'abbaye de Montebourg du XII^e siècle donne la forme *Nealhou* (de Gerville, *Répertoire*). On trouve dans les *Magni rotuli*, p. 45, 47, *Niahou*, *Neauhou*, 1195.

il faut donc chercher ailleurs l'étymologie de *hou* ; on peut la trouver, je crois, dans le nor. *hóll* (colline), b. l. *hullus* D. C. Quant à *holm*, si fréquent dans la géographie scandinave, il a servi à former un certain nombre de noms de lieu, comme le Hom (Hulmus, 1206) dans la plaine du Neubourg, le Hom, ferme d'Englesqueville (Bessin), le Home, près Cabourg et près Beuville (Auge), le Homme (Hume, 1180), nom de fiefs nombreux du Roumois, de l'Ouche (1), etc., le Houlme, commune du pays de Caux, le Homme, ancien nom de l'île Marie, près Carentan, le bois du Homme, près Jurques (Bocage), le Hommel, hameau du Cotentin, le Hommet (Hague et Cotentin) et îlot situé à l'est de Jersey, le Hommet-Benest et le Gros-Hommet, îlots situés au nord-est de Guernesey (2) ; le Hommey, fief de l'Ouche, le Houmet presqu'île au sud-est d'Aurigny, Lyhoumet, îlot situé à l'ouest de Guernesey, etc. Il y a encore Robehomme (Auge) (3) et Catholme (Bocage). Enfin il faut ajouter probablement Engohomme, île de la Seine située en face de Martot, et Torholm, ancien nom de l'île d'Oissel, ainsi que Corholm, dont on a fait (Grand)-

(1) Le Homme au Vaudreuil est un terrain entouré d'une part par l'Eure, de l'autre par le bras de Morte-Eure ; on en a fait « Isle-l'Homme » (*Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.).

(2) Métivier (*Glossaire*) dit qu'on donne à Guernesey le nom de *hommet* à une « presqu'île ou aux pâturages situés au bord de l'eau. » C'est aussi le nom d'une presqu'île d'Aurigny (Le Rouge, *Les isles de Gerscy, Guernesey et Aurigny*, Paris, 1756), et certains rochers de la Manche le portent également, comme les Hommets devant Montfarville.

(3) Raimberthomme, 1250 (*Archives du Calvados*. Abbaye de Troarn, n° 113, 86). Non loin de là, Cassini indique le lieu Subomme.

Couronne (1). C'est ce radical qu'on retrouve aussi dans le Homme ou Houlme, nom du pays situé, nous l'avons vu, entre le Noireau, la Rouvre, la Varenne et l'Egrenne (2). Un autre nom de localité normand, tiré de la nature même des lieux est celui de Dieppe (3); il est dérivé du nor. *djupa*, ags. *deðp*; on le retrouve dans Dieppedale, commune voisine de Rouen, St-Vaast-Dieppedale, localité de l'arrondissement d'Yvetot et Dieppedale, hameau de Cotentin (4). D'après Duméril, ce radical est employé aussi comme nom commun, pour désigner les bas-fonds, les Dièpes, de la Seine (5). Il paraît avoir eu aussi le sens de courant (6).

J'arrive à présent aux noms propres qui paraissent, comme les composés ou dérivés de *holm*, de *hou* et de *fleur*

(1) « Quæ insula Oscelli vel Turholmi dicitur. » Charte de 1080 citée par l'abbé Cochet, (*La Seine-Inférieure historique et archéologique*, Paris, in-8°, 1876, p. 157). *Insulam quam nominant Corthutmin*, 1080. (*Neustria pia*, p. 413.) — Cochet, *Ibid.*, p. 151. « Couronne, appelé *Corholm* dans les chartes au XI^e siècle. » *Coroma*, 1200 (*Magni rotuli*, XV, 51, 2^o).

(2) Il faut rapprocher de cette dénomination celle de Ile-de-France, donnée au pays situé entre la Seine, la Marne, l'Aisne et l'Oise.

(3) *Dieppa*, 1200 (*Magni rotuli*, *Mémoires*, XV, 89, 2), *Depa*, 1206 (*Cart. normand*, n° 132).

(4) Il y a en Norwège un grand nombre de Djupdal (Dieppedale) : ainsi Djupdal dans le Gudbrandsdal, Djupedal dans le Hedal, etc. Il y a aussi Djupadal près de Ronneby et Djupa Dalen non loin de Trollhättan en Suède.

(5) *Glossaire du patois normand*, p. LIV.

(6) « La moitié de la Seine, jusqu'au *diep* ou fil de l'eau, leur appartenait » (aux moines de Jumièges). Ch. de Robillard de Beaurepaire, *La vicomté de l'eau de Rouen au XIII^e et au XIV^e siècle*. Évr., 1856, in-8°, p. 149.

d'ailleurs, ne bien pouvoir être que norois (1) ; un des plus curieux et un des plus obscurs à première vue est le radical *beuf*, employé seulement comme suffixe, et qui se présente dans les anciens textes sous les formes *bued*, *buet*, *buoth*, *bot*, *bos*, *bo*, *boe*, *bue*, *bu*, *bei*, *boue*, enfin *bof*, *boef*, *buf*, et *beuf* ; lat. *bodum*, *botum*, *bodium*, *boium* (2). D'où dérive ce suffixe qu'on rencontre surtout dans les noms de localités des pays colonisés plus spécialement par les Normands, en particulier dans le Lieuvin, le Roumois et le pays de Caux ? Cette circonstance doit déjà induire à le chercher dans le scandinave et les formes qui précèdent permettent de l'identifier avec le nor. *budh*, dan. *bod*, ang. (a) *bode* (boutique et demeure passagère) (3). Ce suffixe est assez commun dans les noms géographiques de la Haute-Normandie : ainsi Belbeuf, Bolbeuf, (Caux), Criquebeuf-la-Campagne (Neubourg), Criquebeuf-sur-Seine (Roumois), Criquebeuf-en-Caux, Daubeuf (Auge), Daubeuf-la-Campagne (Neubourg), Daubeuf près Vatteville (Vexin), Daubeuf-

(1) Voir plus loin la restriction qu'il y a à faire pour *bec*.

(2) Ainsi *Limbof*, v. 1040, *Crichebot*, 1063, *Quelibos*, v. 1018, *Chlibei*, XI^e siècle, *Limbuef*, 1115, *Guitebof*, v. 1140, *Guitebuette*, 1148, *Limboth*, *Marbuef*, XI^e siècle, *Chilebo*, *Chilebuc*, 1170, *Marbodium*, 1181, *Guitebo*, 1190, *Kilebuf*, 1197, *Krikboe*, 1198, *Vitcbuef*, 1200, *Mareboe*, 1202, *Crikebu*, 1203, *Quiteboue* 1204, *Quitebeuf*, 1225, *Marbotum*, 1225, *Criquebodium*, 1231, *Criquebore*, 1233, *Crikebuc*, 1240, *Marboe*, 1250, *Criquebeuf* 1277 et 1291, *Yquebuef*, 1284. (*Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.). *Corliboe*, 1196, *Corlibof*, 1206. (*Magni rotuli*, XV, 200 et 177.)

(3) C'est aussi l'opinion de M. Axel Falkman qui en rapproche l'anc. suéd. *both*, (*Falsterbuthe* 1477) l'ang. *booth* et l'a. m. *bude* (*Ortnamnen i Skåne. Etymologiskt försök*. Lund, in-8°, 1877).

Serville (Caux), Elbeuf (Roumois), Elbeuf-en-Bray, Elbeuf-sur-Andelle, Limbeuf (Neubourg), Lindebeuf (Caux), Marbeuf (Neubourg), Marquebeuf, Quillebeuf (Roumois) (1), Quittebeuf (Evrecin), Rébeuf et Vibeuf (Caux). Il faut peut-être ajouter Tubeuf (Corbonnais) (2). Dans la Basse-Normandie je ne connais que Coulibeuf près Falaise et Quillebeuf, hameau du Val de Saire.

Un mot qui paraît très différent de *beuf* au premier aspect, mais qui au point de vue étymologique lui est presque identique (3), est le radical *bu(t)*, *bÿe*, dérivé du nor. *bu*, dan.-suéd. *by*, ngs. *bye* (maison) et conservé, on le voit, presque sans modification (4); il s'emploie seul ou comme suffixe et n'appartient en propre à aucun *pays*; on le trouve, en effet, également dans la Basse et la Haute-Normandie : ainsi Hambye (Cotentin) (5),

(1) Cf. *Killeboda* en Suède, *Killebo* (1624), *Keldabotha* (1836). A. Falkman, *Op. cit.*, s. v. *bod*.

(2) Tubeuf pourrait être un nom d'homme, il est question d'un Robert Tuebeuf dans une charte de 1200 (*Magni rotuli*, XV, 66, 2).

(3) M. J. Quicherat, dans son *Traité de la formation française des anciens noms de lieu* (Paris, in-12, 1867), p. 30, a aussi assigné la même « origine scandinave », à ces deux radicaux, mais sans dire laquelle.

(4) Par exemple *Tornebu*, 1172, *Tournebeu*, 1253, *Tournebutum*, 1291, *Tournebue*, 1419 (*Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.). Ce radical est très-fréquent dans la composition des noms de lieu du Danemark et de la Suède; ainsi Kirkeby (D), Hoby, Wasby, (S.), etc. — *Tornebu*, dan. *Tornby*, ang. *Thornby* vient du nor. *thorn* (épine) et de *bu*.

(5) Il y a une localité du nom de Hambu dans le département du Nord (*Dictionnaire des Postes*, s. v.). Les anciennes chartes ne connaissent que la forme *Hambeia* (Cart. de l'abbaye de la Luzerne, p. 37, et de l'abbaye de Hambye, I, 2, ap. de Gerville).

Houguebye (Jersey), Carquebut (Cotentin), Bourguébus (1) et le Bû-sur-Rouvres (Plaine de Caen), Saint-Martin-du-But et Saint-Pierre-du-Bû, près de Falaise, Bu, prieuré dépendant de l'abbaye de Jumièges et chef-lieu de canton du pays de Madrie (2), Tournebu fief du Roumois et du Vexin et commune de la vallée de la Laize, Appeville et St-Germain-de-Tournebut dans le Cotentin. A côté des noms en *beuf* et en *by* prend place (1e) Bo (3), nom d'un village de la plaine de Caen, situé sur les bords de l'Orne, et qui est, ou le primitif *bod* de *beuf* réduit à *bo* par la chute du *d*, ou le nor. *bái*, dan. *bo*, norv. *bu* (ferme) (4).

Voici maintenant un radical—*crique*,—qu'on trouve, comme *bu*, dans divers pays de notre province, mais qui, comme *beuf*, se rencontre le plus fréquemment dans le bassin de la Seine proprement dit. Ce radical dérivé du nor. *kriki*, (ang. creek), est d'ailleurs employé soit seul, soit comme premier ou même comme second élément de noms composés : ainsi la Crique

(1) *Carquebu* (*Cart. de Lessay*, ap. de Gerville); *Kirkebi*, 1204 (*Magni rotuli*, 121, 2). *Querquebu*, 1390 Léop. Delisle (*Mémoires*, XIX, 65). La prononciation populaire est encore *Querquebu*. *Borguesbu*, 1180, *Neustria pia*, p. 629. M. de Pontaumont (*Mémoires*, XII, 163) a indiqué un lieu dit planche Kerby à Digoville.

(2) Merlet (*Dictionnaire topographique d'Eure-et-Loir*, s. v.). Le pays de Madrie est situé entre l'Eure et la Seine.

(3) M. Vaultier (*Mémoires de la Société des Antiquaires*, XII, 273) dit que « le Bo est probablement pour le Bosq », mais il ne donne lui-même que la forme *Bo*.

(4) On pourrait rapprocher de ces radicaux le mot *bur*, qu'on trouve dans Bures (Bray et Auge), Bur-le-Roi (Bessin), Buron (ibid.), Burey (Neubourg); mais ce mot n'est pas plus norois qu'allemand (s. a. *bur*, nor. *bur*), et n'est pas particulier à la Normandie.

(Caux), Criquebeuf (Caux), (Nenbourg et Roumois), Cricquetot (Caux et Neubourg), Cricqueville (Caux et Bessin), enfin, Yvecrique (Caux) et Vatecriq aux Iles Normandes. *Crique*, on le sait, est devenu un nom commun et a été adopté par le français. Le mot *hogue*, d'origine scandinave comme crique, — il vient du nor. *haugr* (hauteur), — n'a pas été adopté par notre langue, mais il est très usité dans la Normandie septentrionale pour désigner une éminence ; ainsi les Hogues de Baucy, d'Isigny, etc. (Bessin) (1), la Hogue de Fontenay-le-Marmion, près Caen, la Hogue des Frênes, à Cabourg (Auge), etc. En conservant ce sens, hogue ou son diminutif hoguette est devenu un nom de localité qu'on rencontre dans la Basse et la Haute-Normandie : ainsi la Hogue, hameau du Cotentin, la Hougue, fort du val de Saire, et hameau près de Gatteville ; les Hogues, hameaux, communes ou lieux nombreux du Cotentin, du Bessin, du Bocage, du pays de Caux et du Vexin (2) ; la Hoguette, village près de Falaise et hameau de la commune de Hamars et de Vire, et les Hoguettes, fief du Roumois, la delle des Hoguettes à St-Patrice, près Bayeux. Pluquet a rattaché à ce mot celui du Hoc, nom d'un petit promontoire du Bessin, près Grand-camp (3), ainsi que de l'extrémité du cap de la Lézarde

(1) Pluquet, *Contes populaires*, etc. p. 439.

(2) Par exemple les Hogues à Saint-Loup, près Bayeux, le bois des Hogues, près Vattetot-en-Caux, les Hogues, auprès du Havre, les Hogues à Granville, etc. Il y a aussi des Hougues à Guernesey. (G. Dupont, *Hist. du Cotentin*, I, 436).

(3) La carte de Cassini lui donne le nom de *Hog*, mais évidemment par erreur.

et d'une « pointe » de la côte de Jersey (1); mais on a ici certainement un autre radical, le nor. *huk*, angle, pointe de terre (2). Près de la « pointe du Hoc » (3) en Caux se trouve d'ailleurs le cap du Hode, mot qui vient, je crois, de l'ags. *hod*, a. ang. *hode* (capuchon), ou du radical du dan. *hoved* (tête), prononcé *houd*.

Hogue est employé seul et presque comme nom commun; un autre radical, emprunté comme lui au norois et qui a pris et conservé dans notre idiome la forme *torp* et la signification de village qu'il a en danois et en suédois, joue le même rôle dans l'onomastique normande: ainsi le Torp, nom d'une localité du Roumois; le Torp-Mesnil, le Torp, hameaux du Pays de Caux; le Torps, près Villers-Canivet et le Torp, près Billy (plaine de Caen); le Torp, hameau de Saint-Floxel (Cotentin) (4), Torgistorp, hameau de la paroisse de Clitourp, près Saint-Pierre-Église (5) (Val de Saire); le Tourp, hameau de la commune d'Anneville (ibid.) et ferme d'Omonville (Hague) (6) et le Torpt, village du Lieuvin, écrit abusivement aujourd'hui avec un *t*. Inutile de dire que ce nom ne se termine point par cette lettre

(1) Il y a aussi le « cul du Hoc » sur la côte septentrionale du Cotentin et le collet du Hoguet, à Herqueville.

(2) Il y a précisément un *Huk* dans le fiord de Christiania.

(3) Cette dénomination montre que de bonne heure on oublia sur nos côtes la signification du mot *hoc*.

(4) Apud Turpum, XII^e siècle, (*Cart. de l'abbaye de Montebourg* ap. de Gerville, I, 406.)

(5) *Cart. de l'abbaye de Cherbourg*, 1199, ap. de Gerville. — *Magni rotuli* (*Mémoires*, XV, 84, 2).

(6) Une ferme voisine, — une hauteur, dit M. de Gerville (*Mémoires*

dans les anciennes chartes ; mais dans l'une d'elles il est écrit Trop (1), forme curieuse qui confirme l'étymologie got. *thaurp*, nor. *thorp* que M. J. Storm a donnée du mot *trop* et de *troupe* (2).

Quoiqu'il soit ainsi passé, on le voit, presque dans la langue vulgaire, *torp* est assez rare comme nom de lieu ; il en est de même de *gard* (nor. *gardhr*, got. *gards*, maison, dan. *gaard*), radical du nom commun norm. *gardin*, fr. *jardin*, lequel n'est employé que comme second élément des noms de lieu composés Auppegard, près Dieppe, Epegard (plaine du Neubourg), simple modification d'Auppegard (3), sans doute aussi Fisigard, autre localité voisine de Dieppe, et peut-être Vingart, nom, suivant Pluquet, d'une pièce de terre sise à Commes (Bessin). *Gard* a été employé comme suffixe, le radical *quette* ou *cate*, *cathe*, *catte* que nous avons déjà rencontré (4) sous sa première forme dans Quettehou, sous la seconde dans Catehou,

de la Société des Antiquaires de Normandie, VII, 214) — s'appelle le Tourplin. Carte du canton de Beaumont, par Bitouzé Dauxmesnil, géomètre en chef du cadastre, 1823.

(1) Ann. 1449 (*Dict. topographique de l'Eure*, s. v.).

(2) *Romania*, I, 450. Cf. *ibid.* IX, 588. Les composés danois de ce nom présentent d'ailleurs la même métathèse de l'r : ainsi Steens-trup, Glos-trup, Bos-trup, etc. ; il est, au contraire, resté sans modification en Suède et en Norwège ; dans ce dernier pays on trouve même la forme archaïque *Thorpe*.

(3) Une charte de 1181 désigne cette localité sous la forme Auppegard ; une bulle de 1109 donne la forme Alpegard (*Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.). — Dans une charte de l'abbaye de Montebourg (n° 330, ap. de Gerville), il est question d'un seigneur nommé André d'Applegart. Cf. dan. *Atilgaard*, ang. *Applegard*.

(4) Voir plus haut, p. 27 et 37.

Catehoulle ou Cathehoulle, ancien nom de la rue de Geôle à Caen, Cattehoule, delle à Longues, joue au contraire, comme on le voit, le rôle de préfixe. On le retrouve encore, sous cette double forme, dans Quettetot (Hague), Quetteville (Auge), Catteville (Cotentin), Catteholm (Bocage); enfin, atténué en *ca*, dans Cabourg (1), nom d'une commune du pays d'Auge située à l'embouchure de la Dives, de « lieux » du Bessin à Colleville et à Sainte-Honorine et d'un lieu dit à Réville (Val de Saire). Quant à l'origine de ce radical il faut la chercher dans le nor. *kati* (bateau), ang. *cat*, gol. *katils*, ags. *celet* (bassin) (2), mot qui entre dans la composition d'un certain nombre de noms de lieu scandinaves (3).

Les deux radicaux dont il me reste à parler sont comme les précédents d'origine scandinave, mais ils sont d'un usage bien plus fréquent et peuvent d'ailleurs s'employer seuls ou comme suffixes. Le premier est *bec*, dérivé du nor. *bekkr* (ruisseau), ags. *bac*, dan. *baek*, n. ang. *beck*, b. l. *beccus*, et employé primitivement pour désigner un petit cours d'eau (4); on le rencontre à la fois

(1) Cathurgus, ann. 1273 (*Cart. normand*, n° 826). Cf. suéd. *Katathorp*, *Kat(h)orp*. (Falkman, *op. cit.*, s. v. *Kati*.)

(2) Cleasby-Vigfusson, *op. cit.*, s. v.

(3) Cleasby-Vigfusson cite *Kata-nes*, dont il rapproche *Cuithness*. Peut-être est-ce tout simplement un nom d'homme, rune *Kati*. Cf. Falkmann, *ibid.*

(4) « In Normannia est quidam locus, qui dicitur *Beccus* et ita vocitatur a rivulo decurrente. » *Chron. de l'abbaye du Bec*, citée par Ed. Duméril, *op. cit.*, p. 54. — « Qui a rivo illic marante *Beccus* appellatur » (Willelmus Gemeticensis). — « Est *Beccum* monasterium... situm super rivulum qui *Beccus* dicitur a quo et nomen accessit »

dans la Basse et dans la Haute-Normandie, mais surtout dans celle-ci et dans les pays les plus incontestablement colonisés par les Normands (1) ; ainsi le Houlbec (2), affluent de la Divette (Hague), Trottebec, petit ruisseau qui passe à Tourlaville, près Cherbourg, Carbec, affluent de la Saire, Visebec à Anneville-en-Saire, Clerbec aux sources d'un petit affluent du Sinope, Filbec à Vaudreville sur un autre affluent de cette

(Biogr. de Lanfranc). Cf. A. Le Prévost, *Mémoires et notes pour servir à l'histoire du département de l'Eure*, in-8°, Evreux, 1862-69, I, 228.

(1) C'est précisément parce que les noms en *bec* se trouvent dans une région essentiellement normande que je les regarde comme d'origine noroise ; ce radical, en effet, n'est pas particulier aux langues et aux noms de lieu scandinaves, on le rencontre dans une portion assez considérable du nord-ouest de l'Allemagne, en particulier dans le bassin de l'Elbe jusque vers Halberstadt : ainsi Handsbeck près Hambourg, Fischbeck et Quarnebeck près Tangermünde, Schonbeck, au sud, et Walbeck à l'ouest de Magdebourg, Schwanebeck au nord de Halberstadt. Il y a aussi Basbeck près Stade en Hanovre, Scharmbeck près de la Hame au nord de Breme, Lubeck, etc. Au sud d'Halberstadt la forme *beck* fait place à la forme haut-allemande *bach*, la limite méridionale de la première paraît partir du confluent de la Saale et de l'Elbe, elle suit le cours de la Ruhr, jusqu'à son confluent avec le Rhin ; puis, s'inclinant brusquement vers le sud, elle atteint la Meuse vers Liège, et va de là gagner l'embouchure de la Canche, en Artois. Quoi qu'il en soit, comme tous les noms de lieu en *bec*, ayant le sens de ruisseau, si l'on excepte les pays de langue flamande, sont propres à la Normandie, je crois qu'il faut leur attribuer une origine scandinave. Il n'en est pas de même naturellement des noms où *bec* a le sens de pointe, comme on en trouve quelques-uns même en Normandie, par exemple sur les côtes du Cotentin ; ici *bec* a, je n'ai pas besoin de le dire, une origine celtique.

(2) Cassini indique « la planche de Houlbec. »

même rivière, et Housbec à Neuville, près d'un ruisseau qui se jette dans le Merderet, Briquebec, le pont Colbec, sur un affluent de l'Ouve, le Houlbec, ruisseau qui se jette également dans l'Ouve, et Filbec, lieu sur le Houlbec, Mobec, Varanguebec (Cotentin) (1), Rolbec, nom d'un ruisseau qui baigne La Folie (Bessin) (2), Annebecq (Asnebec, M. R.), Rubec, petit affluent de la Souleuvre (Bocage) (3), Clarbec, Druhec (Auge), Carbec, Foulbec, Orbec, l'Orbiquet, rivière qui passe à Orbec (Lieuvin), le Bec, nom de plusieurs fiefs ou cours d'eau du Roumois et du Vexin, le Bec-Hellouin (Roumois), Becdal, hameau et ruisseau du même pays, le Becbéquet, le Bec-Thomas dans la plaine du Neubourg, Houlbec, communes et hameaux ou fiefs du Roumois et de l'Évrecin, le Bec ou le Ru-du-Bec, ruisseau et moulin à Ailly (Madrie), le Becquet, le Bec-au-Cauchois, le Bec-de-Mortagne, Bolbec, Daubec, Saint-Martin-du-Bec, Caudebec-en-Caux, Caudebec-lès-Elbeuf (4), Caudebecquet (Caux),

(1) Cartes de Cassini et de l'état major. Cf. Morbecque (Flandre).

(2) Cassini l'appelle le « douet de Raullebec » ; c'est un affluent de l'Esque.

(3) Carte du diocèse de Bayeux par Jaillot, 1736.

(4) *Caudebec*, 1195 (*Magni rotuli*, dans les *Mémoires*, XV, 56, 4). — Le nom moderne Caudebec, dit l'abbé Cochet (*La Seine-Inférieure historique et archéologique*, p. 477), apparaît pour la première fois en 815 dans une charte où Louis le Débonnaire confirme à l'abbaye de Fontenelle une donation de Charlemagne, son père ; « *Calidum beccum cum aquis et portu.* » Le 21 mars 853, Charles le Chauve étant à Kiersy renouvela ce legs avec mention de « *passagiis et transverso.* » Il y a là un petit roman qui fait plus d'honneur à l'imagination qu'à l'esprit d'exacritude du savant antiquaire normand ; la charte de 815, telle que la donnent dom Bouquet (*Recueil des historiens des Gaules et*

Robec (4), rivière des environs de Rouen, Saffimbec,

de la France, VI, 482) et Martène (*Veterum scriptorum amplissima collectio*, I, 61) ne renferme pas la moindre mention du *Calidum beccum*, ni rien même qui se rapporte à cette localité ; il en est question, on peut le dire, je crois, avec assurance, pour la première fois dans la charte de Charles le Chauve de 853 (*Recueil des historiens*, etc., VIII, 522) : « *Calidum beccum*, cum integritate et omnibus ad eam pertinentibus, cum aquis et portu, pilagiis, consuetudinibus ac transverso. » Il faut le dire toutefois, une confusion analogue à celle de l'abbé Cochet avait déjà été faite par l'auteur de la *Neustria pia* ; prenant, par une méprise singulière, la charte de Charles le Chauve pour un acte de Charlemagne, il en avait cité tout le passage relatif à *Calidus beccus* comme étant de ce dernier prince. Mais cette erreur est de 1663 et depuis Martène et dom Bouquet ont rétabli la vérité des faits.

Il était important de bien fixer ces dates, on le comprendra sans peine ; car, si *Calidus beccus* avait figuré dans un acte de 845, il eût été impossible d'attribuer au mot *bec* une origine scandinave ; il n'en est plus de même à la date de 853, c'est-à-dire huit ans après que les Normands avaient fait leur première apparition dans la Seine, pris et pillé Rouen sous la conduite d'Oscher et brûlé l'abbaye de Jumièges. En 857, ils devaient se fixer dans l'île d'Oïssel ; il n'est pas impossible que dans l'intervalle ils aient fondé quelques établissements sur les bords de la Seine ; *Calidus beccus* en était-il un ? La charte qui en fait mention est-elle bien authentique ? Quelle est enfin la signification du premier élément de ce nom ? Je passe sur les deux premières questions ; quant à la troisième, M. Ed. Duméril l'a résolue sans hésitation : « On trouve, dit-il (*Dictionnaire*, p. xiv), dans de vieux documents « *fluvius qui dicitur Caldebec* » et *hald* signifie froid en islandais ; sans doute, mais *calidus* signifie chaud en latin : lequel de ces deux mots faut-il choisir pour expliquer *calde*, *caude* ? Si l'ancienne ferme *Eschaudebec*, donnée dans la *Géographie du département de la Seine-Inférieure*, est bien authentique, il est certain que c'est le dernier ; en tous cas, la présence du même élément *caude*, *calde* dans des noms du Neubourg et du Vexin, comme *Caudecotte*, empêche d'y voir un dérivé de *Calctum*, nom gaulois du pays de Caux.

(4) Supra *fluvium Rodebecum*, 1030 (*Neustria pia*, 413).

hameau de la même région, Beaubec, Dambec, Houlbec (1), dans le pays de Bray (2).

Bec, on le voit, se rencontre principalement dans la région où l'on trouve les noms formés du suffixe *fleur* c'est-à-dire dans le bassin de la Basse-Seine et dans le nord du Cotentin ; c'est là aussi qu'apparaissent surtout les dérivés ou composés de *tot*, le dernier radical d'origine scandinave dont j'ai à parler (3), et celui qu'on pourrait regarder, avec le suffixe *ville* que j'étudierai tout à l'heure, comme caractéristique des établissements norois. *Tot* vient du nor. *topt* « a grassy place », ang. *toft*, dan. *tot*, b. lat. *toftum* ; on le retrouve dans presque tous les pays du nord de notre province, mais plus spécialement dans le Roumois et le pays de Caux, soit seul et défiguré en *Tôl* (4) par l'orthographe moderne (ö), soit employé

(1) Bunel et Tougard, *Géographie du département de la Seine-Inférieure*, s. v. Beaubec est évidemment *bellus beccus*.

(2) Le Bec-Hellouin et le Bec-Thomas étant pour le bec d'Hellouin et le bec de Thomas, nous avons là une construction essentiellement française, qui semble bien prouver, ainsi que l'emploi de l'article devant ce mot, que bec a dû être employé autrefois comme nom commun. La dénomination de Ru-du-Bec (ruisseau du ruisseau) nous montre, au contraire, que le sens de ce vocable fut oublié assez tôt dans le pays de Madrie ; ce qui n'a pas lieu de surprendre, ce pays se trouvant au sud-est de notre province, dans une région où durent pénétrer peu de colons normands.

(3) Je l'avais cru du moins, mais on en trouvera, plus loin, plusieurs autres que je n'avais pas d'abord remarqués.

(4) On trouve aussi *thot* dans la ferme du *Thot* à Saint-Vaast.

(5) Dans son *Itinéraire descriptif, historique et monumental...* (de la Normandie » (in-8°, Caen, 1828), L. Dubois donne le *Tot* ; c'est aussi cette forme et non le *Tost* qu'on trouve dans une charte de 1281, (*Cart. normand*, n° 967) « in territorio du *Tot* in parrochia de Petitvilla in Caeto. » A la terminaison, ce radical se présente

comme suffixe ; ainsi le Tot dans le Val-de-Saire (il y en a deux), le Grand et le Petit Tot à Vauville, le Tot près Equeurdreville (Hague), le Tot dans le pays de Caux (il y en a huit), puis la Haye-d'Ectot, Gratot, Herquetot, Holtot, Prétot, Quettetot, Sciottot, le Vrétot, Yvetot, dans le Cotentin ; Cristot, Ectot, Holtot, Plumetot, Putot dans le Bessin, Maltot près Caen, Carnetot sur l'Oudon, Garnetot sur la Monne, dans l'Hiémois ; Hébertot, Héritot, Hernetot, Hottot, Putot, Victot dans le pays d'Auge ; Appetot, Brestot, Colletot, Fourmetot, Lilletot, Martot, Routot, Tinnetot, Valletot (1), Ytot dans le Roumois ; Ecquetot, Vitot (2) dans la plaine du Neubourg ; Abbetot, Anctot, Autretot, Beautot, Bennetot, Butot, Critot, Criquetot, Ectot-l'Auber, Ectot-les-Baons, Ecullot, Ecuquetot, Eletot, Eprétot, Fullot, Gonnetot, Hautot, Hautot-le-Valois, Hautot-St-Sulpice, Hautot-sur-Mer, Hautot-sur-Seine, Houdetot (3), Hou-

toujours aussi sous la forme *tot* ou exceptionnellement *toth* : ainsi *Eschetoth*, XI^e siècle, *Eschetot*, 1186, *Esketot*, 1206 ; *Apletot*, 1258 ; *Breitot*, XII^e siècle ; *Braetot*, 1250, etc. (*Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.). *Formetot*, 1183 (*Magni rotuli*, XV, 45, 2).

(1) *Marethot*, v. 1160, *Maretot*, 1197, *Maltot*, 1738, *Licteltot*, 1060, *Littetot* (*Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.). *Roetot*, 1195 (*Magni rotuli*, XV, 45, 2). — In parocchia de *Wattetot*, 1290 (A. Le Prévost, *op. cit.*, III, 321). M. A. Le Prévost, après avoir dérivé (*ibid.*, II, 377), Marbeuf de *mar* « cheval », a (*ibid.*, p. 394) fait venir Martot de *Marinitofta*, tout en se demandant, il est vrai, si *mar* ne seruit point « aussi un nom de lieu » ; la forme *Maretot*, montre que ce nom vient sans doute du nor. *marr*, b. l. *mara* (mare).

(2) On trouve aussi le diminutif Vitotel (Neubourg). Ecclesia de *Witotel*, XI^e siècle (A. Le Prévost, *op. cit.*, III, 388).

(3) *Butetot*, *Bramatot*, *Huldetot*, Charte de Richard II, 1027 (*Neustria pia*, 217 et 218). Quant à Beautot il vient incontestablement de *bellum tostum*.

quetot, Lanquetot, Lintot, Nointot, Prétot, Raffetot, Routot, Robertot, Sassetot, Turretot, Vattetot-sur-Mer, Vattetot-sous-Beaumont, Vergetot, Yvetot, etc., dans le pays de Caux, mais surtout dans sa partie occidentale; dans la partie orientale, au contraire, ils sont rares, ils ne dépassent guère l'arrondissement d'Yvetot (1), et je n'en connais ni dans le Vexin, ni dans le pays de Bray.

Enfin j'arrive au suffixe *ville*, si commun dans les noms de lieu normands, mais non pas toutefois dans toute l'étendue de notre province; on ne le trouve guère, en effet, que dans les pays du Nord et encore bien inégalement; très-répandu dans le pays de Caux et sur tout le littoral du Cotentin, commun dans le Roumois, la plaine du Neubourg, le Lieuvin, le pays d'Auge, la plaine de Caen et le nord du Bessin, on ne le rencontre pas dans l'Avranchin, ni dans le Houlme; il est rare dans le Bocage, où il n'est représenté à ma connaissance que dans les noms Carville, Cauville et Neuville au sud, Anctoville et Banneville au nord (2); on trouve aussi dans l'Hiémois quelques noms où il entre, comme Francheville sur la Lance, Tanville près des sources de la Thouanne, la Neuville-près-Séez, Pomainville au nord d'Argentan, Habloville sur la Baize, Ticheville et Canapville dans la vallée de la Touques. Le pays d'Ouche boisé et montueux et le sud

(1) Il faudrait à ces noms de communes ajouter les noms presque aussi nombreux de lieux dits ou de hameaux, comme Cartot, Maltot, Ostot (Saire), Baudretot (Hague), Ectot (Ouche), Alventot, Ansetot, Berquetot, Brametot, Enitot, Etaintot, Ferretot, Runetot, etc. (Caux).

(2) Anctoville est situé près de Caumont et doit se rattacher dès lors plutôt au Bessin; Banneville se trouvant au sud-est de Villers-Bocage prend place naturellement dans le Bocage.

du Lieuvin n'en renferment, à ce que je sache, que deux ou trois : Corneville près Bernay, Réville sur la Charentone et Guernanville entre la forêt de Conches et celle de Breteuil ; la plaine de St-André en offre un certain nombre, surtout dans sa partie septentrionale : ainsi Francheville, Couville, Damville, Gondreville dans la vallée de l'Iton ; Guichainville, Morainville, Moisville, Fourcraiville, Neufville, Orgeville, Angerville-la-Campagne, Cracouville, Fauville, entre l'Iton et l'Eure ; Heurdeville, Aigleville, entre l'Eure et la Seine ; on en rencontre peu dans la partie orientale du Vexin, on n'y trouve guère que Berthenonville, Bichereville, Hacqueville, Darnouville, Doudeauville, Grainville, Mainneville, jusqu'aux Andelys ; mais à l'ouest de cette ville ils deviennent très nombreux : ainsi Cuverville, Herqueville, Sonnevillle, Vatteville, Heuqueville, Houville, Orgeville, Douville, Igoville, Grainville, Renneville, Amfreville, Cressenville, Touffreville. Dans la partie du pays de Bray située à l'est de la Varenne et même de la Béthune, ils sont assez peu fréquents, au contraire, et sont comme perdus au milieu de noms de formation toute différente et probablement nouvelle, encore que quelques-uns, comme les Bosc, les Hodeng, et les Soreng (1), qu'on y rencontre, soient bien germaniques ; j'ai relevé seulement dans cette région Vatierville, Mézangueville, Normanville, Conteville, Mathonville, Compainville, Fréauville, Guimerville,

(1) Ainsi Hodeng, Nesle-Hodeng (canton de Neufchâtel), Hodengen-Bosc (canton de Blangy), Soreng (ibid.). Ce suffixe *eng* (*enc*), — *aing* dans l'Artois, — représente la désinence *ing* germanique. Cf. J. Quicherat, *Op. cit.*, p. 52.

Preuseville, Guerville dans l'arrondissement de Neufchâtel ; Intraville, Cuverville, Tocqueville, Touffeville, Béville, Brunville, Belleville, Bellingreville, Freulleville, Neuville, dans la partie orientale de l'arrondissement de Dieppe ; ils sont bien autrement nombreux dans sa partie occidentale, ainsi que dans l'arrondissement de Rouen et dans les arrondissements d'Yvetot et du Havre, c'est-à-dire dans le pays de Caux, où les suffixes *ville* et *tot* forment la presque totalité des noms de lieu.

On trouve par exemple dans la partie occidentale de l'arrondissement de Dieppe, à l'ouest de la Varenne, dans les vallées de la Scie et de la Saane : Appeville, Varengeville-sur-Mer, Quiberville, Longueville, Ouvreille-la-Rivière, Offranville, Tourville-sur-Arques, Manneville, Manéhouville, Anneville, Crosville, Sauqueville, Hermanville, Bertreville, Lammerville, Longueville-sur-Scie, Dénestanville, Omonville, Bacqueville, Rainfreville, Greuville, Tocqueville-en-Caux, Biville-la-Rivière, Royville, Lestanville, Gonnevillle, Benouville, Hengleville, Thiédeville, Auzouville-sur-Saane, Imbleville, Biville-la-Baignarde, Eurville, Belleville-en-Caux, Colleville, Vassorville, Anglesqueville-sur-Saane, Bourdainville, Varneville, Bretteville, Gueuterville, etc. L'arrondissement de Rouen nous offre Estouteville, Esteville, Ratiéville, Motteville, Gouville, Bierville, Blainville-Crevon, Grainville-sur-Ry, Epreville, Martainville, Auzouville-sur-Ry, Quévreville, Tourville-la-Rivière, Sotteville-sous-le-Val, Igoville, Amfreville-la-mi-Voie, Sotteville-lès-Rouen, Déville-lès-Rouen, Ambourville, Hénouville, Blacqueville, Carville-la-Folletière, Bretteville, Fréville, Bouville, Anceaumeville,

Sierville, Emanville, etc. Dans l'arrondissement d'Yvetot nous rencontrons Sotteville-sur-Mer, Manneville-les-Plaines, Blosseville, Gueutteville, Cailleville, Néville, Ingouville, Corteville, Auberville, Malleville-les-Grès, Vinemerville, Venesville, Canouville, Clasville, Ocqueville, Sasseville, Anglesqueville-le-Bras-Long, Hermonville, Bourville, Hébertville, Bretteville-St-Laurent, Boudeville, Doudeville, Harcanville, Berville, Anvéville, Amfreville, Ouville-l'Abbaye, Bourdainville, Ancrétieville-St-Victor, Hugleville-en-Caux, Auzouville-l'Esneval, Yerville, Flamanville, Touffreville-la-Corbellière, Norville, Guerbainville, Vatteville-la-Rue, Touffreville-la-Cable, Allouville, Valliquerville, Ecretteville-les-Baons, Cléville, Auzouville-Auberbosc, Ricarville, Fauville, Hattenville, Trémauville, Tocqueville-Bénarville, Limpville, Normanville, Ypreville-Réville, Serville, Sarquinville, Cliponville, Thiouville, Cleuville, Carville-Pot-de-Fer, Vauville-les-Baons, Etaleville, Gonzeville, Oherville, Beuzeville-la-Guérand, Ourville, Thiétreville, Thiergeville, Fiquainville, Gerponville, Bertheauville, Grainville-la-Teinturière, Mautheville, Bertreville, Hocqueville, Ouainville, Ecretteville-sur-Mer, Ancrétteville-sur-Mer, Senneville-sur-Fécamp, Angerville-la-Martel, Colleville, etc. L'arrondissement du Havre ne présente guère moins de composés en *ville* (4) ; ainsi Ganzeville, Froberville, Hainneville, Bénouville, Gerville, Auber-ville-la-Renault, Annouville, Mentheville, Manniquerville, Epreville, Tourville, Tocqueville-Bénarville, Angerville-Bailleul, Gonfreville-Caillot, Bretteville,

(4) Si le nombre de ces composés n'y est pas tout à fait aussi considérable, c'est que celui des composés en *tot* l'est davantage.

Ecrainville, Cuverville, Villainville, Gonneville, Anglesqueville-l'Esneval, Goderville, Grainville-Ymauville, Hirville, Roiaville, Bolleville, Trouville, Auberville-la-Campagne, Anquetierville, Tancarville, Ymonville (St-Vigor d'), Sandouville, Rogerville, Gainneville, Gonfreville-l'Orcher, Graville-Ste-Honorine, Ingouville, Bléville, Octeville, Épouville, Sainneville, Graimbouville, Angerville-l'Orcher, Rolleville, Hermeville, Cauville, Heuqueville, Emelleville (St-Sauveur), Beuzeville-la-Grenier, Manneville-la-Goupil, etc.

Comme on doit s'y attendre, les composés de *ville* ne sont pas moins fréquents sur la rive gauche de la Seine que sur la droite, surtout dans la plaine du Neubourg, dans le Roumois et dans la partie septentrionale du Lieuvin. Dans le nord du pays de Madric, entre la Seine et la Basse-Eure, on trouve déjà Reuville, Écardenville, Heudreville, Pinterville; plus à l'ouest, entre le Bassin et l'Eure, se rencontrent Normanville, Bréville; enfin, dans la plaine du Neubourg proprement dite, nous voyons : Cauville-la-Campagne, Claville, Berville-la-Campagne, Pithiéville, Sacquainville, Tourneville, Brosville, Bérengenville, Bernienville, Émanville, Épreville-près-le-Neubourg, Sémerville, Écauville, Houdouville, Amfreville-sur-Iton, Canapville, Crosville la-Vieille, Amfreville-la-Campagne, Thibouville, Surville, Grasville, etc. Dans le Roumois, nous trouvons : Mandeville, Surtauville, Fouqueville, Tourville, Malleville-sur-le-Bec, Bonneville, Thierville, Voiscreville, Boscherville, Infreville, Thouberville (St-Ouen de), Barneville, Gue-nonville, Epréville-en-Roumois, Thibouville, Basville, Berville-en-Roumois, Illeville-sur-Montfort, Appeville, Corneville-sur-Rille, Cauverville-en-Roumois, Etreville,

Bourneville , Tocqueville , Trouville-la-Haùlle , Manneville-sur-Rille , Blacarville (St-Mards-de). Enfin , dans le nord du Lieuvin , on rencontre : Plainville , Bonnainville , Thiberville , Barville , Duranville , Folleville , Boissy-Lamberville , Berthouville , Hermanville , Neuville-St-Aubin , Tourville-sur-Pontaudemer , Triqueville , Toutainville , Martainville , Roulleville , Fort-Morville , Manneville-la-Raoult , Equainville , Conteville , Berville-sur-Mer , Fatouville-Grestain , Gonneville-sur-Honfleur , Ableville , Equemauville , Vallerville , Hennequeville , Barneville-la-Bertrand , Trouville-sur-Mer , Fourneville , Englesqueville , Honneville-sur-Touques , Canauville-sur-Touques , Surville , Bonneville , Manneville-la-Pipard , etc.

Dans le pays d'Auge , les noms en *ville* ne sont fréquents qu'au nord , sur le littoral ; au sud , on n'en rencontre quelques-uns que dans les vallées de la Dives et de la Touques , ainsi : Chiffreville , Auquainville , dans la seconde ; Ammeville-sur-l'Ondon , Berville , Douville , Hiéville , Thiéville , Bretteville-sur-Dives , Ouville , Quétiéville , Biéville-en-Auge , dans la première ; sur le littoral et dans les vallées secondaires du nord , ces noms sont fréquents , au contraire , ainsi Vauville-la-Haute , Tourgeville , Deauville , Bénerville , Blonville , Auberville , Glanville , Branville , Bourgeauville , Cressenville , Goustranville , Basseneville , Douville , Angerville , Cricqueville , Trousseauville , Gonneville-sur-Dives. Si les composés de *ville* sont beaucoup plus fréquents au nord qu'au sud de la plaine de Caen , on en trouve cependant relativement un assez grand nombre dans la partie méridionale de ce pays , en particulier aux environs de Falaise , où l'on rencontre , nous l'avons vu , des

noms de lieu en *Bu*, et dans les vallées secondaires des affluents de la Dives et de l'Orne : ainsi Pertheville, Angloischeville dans la vallée de la Traine ou de son affluent ; Damblainville, Versainville, dans celle de l'Ante ; Cossesseville, sur l'Orne ; Annoville, Martainville, Acqueville, Grainville, Urville, Bretteville-le-Rabet, Bretteville-sur-Laize, dans la vallée de cet affluent de l'Orne ; Croissanville, sur le Laizon ; Cléville, sur la Dives ; puis, dans la plaine proprement dite, Fierville-la-Campagne, Conteville, Secqueville, Chicheboville, Grentheville, Manneville, Bellengreville, Emiéville, Janville, Banneville-la-Campagne, Sannerville, Demouville, Mondeville, Giberville, Cuverville, Touffreville, Escoville, Hérouville(ttes), Ranville, Bréville, Petitville, Varaville, Gonneville-sur-Merville, Amfreville. A l'ouest de l'Orne, dans la vallée de l'Odon, nous trouvons : Mondrainville, Grainville-sur-Odon, Tourville, Bretteville-sur-Odon ; puis entre l'Orne inférieure et la Hue, affluent de la Seulles, Hérouville, Blainville, Biéville, Bénouville, Beuville, Colleville-s.-Orne, Hermanville, Tailleville, Bretteville-l'Orgueilleuse. Dans le Bessin, nous ne trouvons de noms en *ville* que sur la côte et dans les vallées du nord, mais ils y sont nombreux ; ainsi Secqueville-en-Bessin, sur la Thue, affluent de la Seulles, Rucqueville, Tierceville, Bazenville, Barbeville, Mandeville, Engranville, Aignerville, Écrammeville, Bricqueville, Longueville, Colleville-s.-Mer, Vierville, Englesqueville, Cricqueville, Jucoville, Cardonville, Lestanville, Osmanville, Monfreville, noms auxquels il faut joindre ceux de Vidouville, Lamberville, Biéville, situés dans la Manche, mais qui se trouvent dans la vallée de la Drome.

Si l'on excepte la partie du sud-est par laquelle

elle touche au Bocage, région où ils sont rares, ainsi d'ailleurs qu'au centre, la presqu'île du Cotentin présente un très-grand nombre de composés en *ville*, en particulier sur les côtes ; ils s'avancent même dans la vallée de la Vire, beaucoup plus au sud que dans la région correspondante du Bessin ou du Bocage ; ainsi nous y trouvons : Bretonville, Giéville, Guillerville, presque en plein Bocage. Par contre, on n'en rencontre aucun dans les vallées supérieures de la Sienne et de la Soule ; mais, dans leur région inférieure, ainsi que sur la côte occidentale à partir de Granville, ces noms apparaissent en foule ; ainsi nous y voyons : Douville, Longueville, Bréville, Coudeville, Bricqueville-sur Mer, Lingreville, Quettreville, Annoville, Hauteville-sur-Mer, Hérenguerville, Régneville, Hengueville, Bricqueville (sur la Soule), Tourville, Blainville, Brainville, Gouville, Ancteville, Gouville, Anneville, Munerville. Dans la partie supérieure du bassin de la Taute et du Lozon je ne connais d'autre composé en *ville* que Hauteville ; mais, à partir de l'embouchure de la Taute à l'est et au nord, de l'Ay à l'ouest, ces noms sont fréquents dans toute l'étendue du reste de la presqu'île cotentinaise et ils n'y sont pas moins nombreux que dans le pays de Caux et le Roumois ; ainsi on trouve sur la basse Taute, Petiville, Angoville, Vierville, Brucheville, Oudouville ; puis, sur la côte orientale et dans la vallée du Merderet, St-Germain et St-Martin de Varreville, Bouteville, Hiesville, Houesville, Blosville, Sébeville, Turquerville, Écoqueneauville, Appeville, Houteville, Cretteville, Liesville, Picauville, Amfreville, Gourbesville, Beuzeville-au-Plain, Foucarville, Ravenoville, Azcville, Émondeville, Fresseville, Joganville, Ecausseville,

Hauteville, Urville, Flottemanville, Sortosville, Morville, Ozeville, Quinéville, Vandreville, Huberville, Tamer-ville, Octeville-la-Venelle, St-Germain-d'Audouville, Aumeville, Crasville, Videcosville. Dans la vallée de l'Ouve et sur la côte occidentale on trouve Annoville-sur-Ay, Gerville, Bretteville-sur-Ay, Surville, Denneville, Baudreville, Belleville, Douville, Beuzeville-la-Bastille, Étierville, la Bonneville, Rauville, Grosville, Neuville-en-Beaumont, Catteville, Reigneville, Biniville, Golleville, Magneville, Fierville, Besneville, Canville, Ourville, Barneville, Sortosville-en-Beaumont, Sénoville, Surtainville, Pierreville, Négreville, etc. Dans la Hague, nous trouvons : Flamanville, Tréauville, Benoitville, Breuville, Sotteville, Helleville, Siouville, Héauville, Virandeville, Theurteville, Sideville, Novainville, Vasteville, Acqueville, Biville, Vauville, Herqueville, Auderville, Omonville, Digulleville, Éculleville, Gréville, Urville, Nacqueville, Branville, Tonneville, Querqueville, Équeurdreville, Renneville. Enfin dans le Val de Saire on rencontre : Tourlaville, Bretteville, Digoville, Carneville, Fermanville, Cosqueville, Vrasville, Angoville, Rétoville, Néville, Gouberville, Gatteville, Tocqueville, Montfarville, Valcanville, Anneville, Réville et Theurteville (1)

(1) A cette liste de noms de communes en *ville*, il faudrait ajouter celle presque aussi longue des noms de lieux, de fiefs, etc. de même formation, comme Craville, Rauville, Danneville, Bertauville, etc. (Val de Saire) ; Forville, Gamborville, Vaulaville, Catteville à la pointe du Thar, Ancteville, Biqueville, près Granville, etc. (Cotentin) ; Houteville, Douville, etc. (Bessin) ; Croville (Bocage) ; Hongreville, Thibouville, etc. (Roumois) ; Auberville, Catteville, Marfauville, Touffreville, Arbouville, Auzouville, Froberville, Infrainville, Hardenville, Hableville, Hainville, Hougerville, etc. (Caux).

Ainsi les dérivés en *ville* se trouvent surtout accumulés dans le bassin de la Basse-Seine, dans le pays de Caux et le Roumois, puis sur les côtes du Lieuvin, du pays d'Auge, de la plaine de Caen et du Bessin, mais surtout sur celles du Cotentin; au sud de la Normandie, au contraire, il y a une large bande de terrain formée par l'Avranchin, le Houlme, la plaine d'Alençon, la partie méridionale de l'Hiémois et le Corbonnais, dans laquelle ces mots ne se rencontrent point ou, comme dans l'Hiémois, n'apparaissent qu'exceptionnellement; au sud-est, ils sont rares aussi, ainsi qu'à l'est (1). Comment expliquer cette inégale répartition des noms en *ville* sur le sol de la Normandie et quelle en est l'origine (2)?

Le suffixe *ville* est roman; quant au radical il est de nature diverse :

1° Tantôt, ce qui est le cas le plus rare, c'est un nom commun, ordinairement germanique; ainsi Bricqueville : *Brikevilla*, XIII^e siècle, M. R., ags. *bricg* (pont).

(1) La carte mise en tête de l'édition des *Magni rotuli scaccarii Normanniae* d'Appleton et du t. XVI des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, peut donner une idée générale de la distribution de ces noms dans notre province.

(2) Au lieu de *ville* on rencontre le mot roman *mesnil* (b. l. *mesnillum*) dans un grand nombre de noms de lieu, dont il forme d'ordinaire le premier élément : ainsi Mesnil-Auzouf (Bocage), Mesnil-Angot (Cotentin), Mesnil-Esnard (Caux), Mesnil-Mauger (Auge), Mesnil-Asselin (Lieuvin), Mesnil-Patry (Bessin), Mesnil-Touffrey (plaine de Caen), Mesnil-Rainfray (Avranchin), le Bosc-Mesnil (Bray), etc. On voit que ce radical se rencontre indifféremment dans tous les pays normands; dans la région de l'est en apparaît un autre, employé, lui, comme suffixe, c'est *court* (*cortis*, ferme); ainsi, Boncourt, Hardencourt (Evrecin), Haricourt, Bazincourt, Heudécourt, Hébecourt, Sancourt, Amécourt (Vexin), Haucourt, Guémicourt, Dancourt, Grandcourt (Bray).

- Canapville : *Canapevilla*, 1196, D. E., nor. *knapp* (1).
 Criqueville : nor. *kriki*, (crèche, crique) + *villa* (2).
 Longueville : *Longavilla*, 1180, M. R.
 Querqueville : nor. *kirkja* (église) + *villa* (3).
 Vatteville : *Wattivilla*, 1031, D. E. (nor. *vatn*, eau), etc.
 2° Tantôt, et c'est le cas ordinaire, c'est un nom propre, le plus souvent un nom d'homme, par exemple :
 Amfreville : *Ansfredivilla*, 1091, *Ansfrevilla*, M. R.
 Angerville : *Ansgervilla*, 1160, D. E., 1136, H. S.
 Anglesqueville : *Angliscavilla* (4), *Engleskevilla*, 1193, M. R.
 Angoville : *Ansgotivilla*, *Ansgovilla*, M. R. XI^e siècle.
 Auzouville : *Alzulphivilla*, *Osulfvilla*, 1073 (5).
 Bacqueville : *Bascavilla*, 1035, D. E.
 Barneville : *Barnevilla*, 1079, D. E. *Barnovilla*, M. R.
 Benzeville : *Bosevilla*, XI^e siècle, 1180, M. R. *Buesevilla*.
 Doudeauville : *Dudelvilla*, XII^e siècle, *Dodenvilla* 1214.
 Douville : *Dovilla*, *Detvilla*, 1096, D. E.
 Épreville : *Espervilla*, *Aspervilla*, 1203, D. E.
 Étreville : *Esturvilla*, v. 1148, *Sturvilla* 1179, D. E.
 Flamenville : *Flenmencvilla* 1215, C. N. *Flamenvilla*.

(1) C'est l'anglo-saxon *cnæp*, l'anglais *knæp*, (éminence). Un herbage de Formigny, qui domine le ruisseau de la Chapelle, s'appelle *Knæpe*. On trouve en nor. *Knappi-dalr*.

(2) *Criquevilla*, (*Cart. de l'abbaye de Cérisy*, ap. de Gerville, I, 28). Cf. *Crikhoc*, 1198 (Criquebeuf). *Dict. topogr. de l'Eure*.

(3) *Kerhavilla*, XII^e siècle. (*Cart. de l'abbaye de Lessay*, apud de Gerville, I, 219).

(4) Ville de l'anglais, c'est-à-dire de l'anglo-saxon (*englisc*).

(5) *Répertoire archéologique du département de la Seine-Inférieure*, par l'abbé Cochet, 1872, s. v. Il faut rapprocher de ce nom celui de Mesnil-Auzouf, commune du Bocage.

- Franqueville : *Francavilla, Franquevilla*, 1314 (1).
 Frédeville : *Fredisvilla*, (Charte de Robert I^{er}), D. E.
 Gouberville : *Golbertivilla* (2).
 Grimbouville : *Grimbodivilla*, XI^e siècle (3).
 Hacqueville : *Haracavilla*, 1130 (4), D. E.
 Hermanville : *Hermannivilla, Hermenvilla*, M. R.
 Hérouville : *Haraldivilla*.
 Ingouville : *Ingulfivilla* (5), *Yngovilla*, 1271, D. E.
 Montfarville : *Morfurvilla*, 1274, G. (6), 1335, H. S.
 Normanville : *Normanivilla*, 1195, D. E.
 Omonville : *Osmundivilla*, XIII^e siècle, *Osmunvilla*.
 Orgeville : *Otgerivilla*, XII^e siècle, *Ogervilla*, 1218,
 D. E. Helvis de *Ogiervilla* (7).
 Onfreville : *Humfrevilla*, 1206, D. E.
 Osmanville : *Osmannivilla*.
 Parville : *Patervilla*, 1196, *Paternivilla*, 1251, D. E.
 Rauville : *Radulfvilla*, 1423, G. (8).
 Réville : *Villa Remigii*, v. 1000, D. E.
 Rouville : *Rouvilla*, 1152, *Rosvilla*, 1195, D. E.
 Tancarville : *Tancarvilla*, 1031, *Tanquervilla*, 1182.

(1) Charte de Richard II. (*Cart. du Mont-St-Michel, Mém. de la Société des Antiquaires de Normandie*, XII, 109.)

(2) Cf. Gouberti hamellum (Ouche). *Dict. topogr. de l'Eure*.

(3) *Cartulaire de Préaux*, fol. 115, apud A. Le Prévost, *Mémoires et notes*, etc., II, 209.

(4) Cf. Herqueville : *Harachivilla*, 1150, D. E.

(5) Cf. Landigou : *Landa Ingulfi*, 1180, M. R. (*Mémoires*, XV, 14, 2). L'n de *Ingulfi* a persisté dans Ingouville, faubourg du Havre, et hameau de la Plaine de Caen.

(6) *Cart. de l'abbaye de Montebourg*, ap. de Gerville, II, 1.

(7) *Cart. de St-Amand*, ap. A. Le Prévost, *Op. cit.*, II, 510.

(8) *Cart. de l'abbaye de Lessay*, ap. de Gerville.

- Thibouville : *Theboltvilla*, 1090, D. E. *Thiboldivilla*, 127, N. C. (1).
 Thouberville : *Tubervilla*, 1175, D. E.
 Touffreville : *Torfredivilla*, 1269, C. N. *Turfrevilla*, 1190, D. E.
 Tourville : *Turvilla*, 1112, *Turrevilla*, 1142, D. E.
 Toutainville : *Turstinivilla*, 1034, H. S. *Tustinivilla*, 1180, M. R.
 Tréauville : *Trehelvilla*, 1136, H. S.
 Trouville : *Turotvilla*, v. 999, *Turovilla*, v. 1060, *Turovilla*, 1174, D. E.
 Valliquerville : *Walekiervilla*, 1195, M. R.
 Varengeville : *Warengervilla* (2), 1195, M. R. 1222, C. N.
 Yville : *Yvilla*, 1277, C. N. (3).

Comme cela est vraisemblable, ces noms se rencontrent à la fois, souvent dans un ou plusieurs pays différents ; ainsi il y a deux Amfreville dans la Hague, deux dans la plaine du Neubourg, un dans le Vexin, un dans le pays de Caux, un dans le pays de Bray ; on trouve un Bricqueville dans le Bessin et deux dans

(1) 1031. *Normannia nova chronica*, 3, 2. (*Mém. de la Société des Antiq. de Normandie*, XVIII). — *Archives de Mortain*, 1182, ap. Léchaudé d'Anisy (ibid., XII, 105).

(2) Un nom semblable se trouve dans l'arrondissement de Nancy, une charte de 770 l'appelle *Warengesi villa*. (*Dictionnaire topographique de la Meurthe*, s. v.)

(3) *Dictionnaire topographique de l'Eure* (D. E.). — *Cartulaire normand* (C. N.). — *Histoire du château et des sires de St-Sauveur-le-Vicomte* (H. S.), suivie de pièces justificatives, par Léop. Delisle, Valognes, 1867. — *Magni rotuli scaccarii Normanniae sub regibus Angliæ* (M. R.) (*Mém. de la Société des Antiquaires de Normandie*, XV). — Répertoire ou extraits des chartes, etc. du département de la Manche, par de Gerville (G.). — *Normannia nova chronica* (N. C.).

le Cotentin ; il y a un Tocqueville dans la Hague, deux dans le pays de Caux, un dans le comté d'Eu et un aussi dans le Roumois, etc. Mais, ce qu'il y a un plus grand intérêt à noter, c'est que les radicaux qui entrent dans la composition des noms en *ville* se retrouvent également dans des vocables formés à l'aide de suffixes non plus romans, mais germaniques ou norois, ayant une signification analogue à celle de *ville*, ou jouant du moins le même rôle dans la composition, comme *Bricquebosq* (Hague) et *Bri(c)queville* (Bessin et Cotentin), *Criquebeuf* (Roumois) à côté de *Criquetot* (Caux) et de *Criqueville* (Bessin), *Daubeuf* (Neubourg et Vexin) et *Dauville* (Auge), *Étreham* (Bessin) et *Étreville* (Roumois), *Herquebec* (Caux), *Herqueville* (Roumois et Hague), *Rébeuf* (Caux) et *Réville* (Ouche), *Sothevast* (Hague) et *Sotheville* (Caux), *Vattetot* (Caux) et *Vatteville* (Caux et Roumois), *Vibeuf* (Caux) et *Vitot* (Neubourg), etc. (1). Quelle est la raison de ces formations diverses et — ce dont j'ai déjà parlé plus haut — de l'inégale répartition dans les différents pays normands des noms de lieu que je viens de passer en revue, en particulier des noms en *ville* ? La réponse à cette double question se trouve dans l'histoire même des établissements des Saxons et des Danois dans l'ancienne Neustrie. J'ai dit que de bonne heure des colons saxons s'établirent sur les côtes de cette province; ces colons durent donner

(1) On voit par là que ce qui a été dit de la composition des noms en *ville* s'applique parfaitement aux noms en *tot*, *beuf*, etc. ; le premier élément en est ou un nom commun, ordinairement germanique, comme dans *Daubeuf* (nor. *dul*), *Vattetot* (nor. *vata*), etc., ou, mais plus rarement, un nom propre de personne, comme dans *Houdeiot* (*Huldeboldi toftum*. Cf. *Huldeboldi villa*, 1027, *Neustria pia*, p. 217).

au moins à une partie des stations qu'ils occupèrent des noms germaniques (1), et cette introduction de vocables non romans se prolongea sans doute de longues années, comme l'invasion qui les apporta. Plus tard, arrivèrent les Normands qui, après de longs efforts, finirent par se fixer sur les côtes de l'ancienne Neustrie; ils durent évidemment donner aux établissements qu'ils fondèrent d'abord dans cette région des noms empruntés à leur idiome; cela était d'autant plus naturel que, païens encore ou mal convertis, ils n'avaient point de raison pour renoncer à leur langue nationale. C'est à cette époque vraisemblablement que remontent, au moins en partie, la fondation des localités dont le nom est formé à l'aide des suffixes *bec*, *tot* et peut-être *fleu(r)*, ainsi que ceux en *torp*, *hogue* et *gatte*. Mais bientôt à une occupation violente succéda une cession formelle; un partage régulier du territoire concédé eut lieu entre les conquérants; Rollon et ses compagnons avaient renoncé au paganisme; en acceptant la foi chrétienne, ils adoptèrent aussi, sans oublier sans doute de longtemps complètement leur propre idiome, la langue dans laquelle elle leur était enseignée et qui désormais sera la langue officielle de leurs ducs; il en devait résulter qu'ils donnèrent nécessairement le plus souvent, à partir de cette époque, aux localités qu'ils fondèrent, des noms tirés de cette langue, c'est-à-dire du roman ou du latin.

C'est là ce qui explique l'origine et la fréquence des noms en *ville* (2), au moins de la plupart d'entre

(1) Parmi ces noms il faut plus que vraisemblablement ranger les composés de *ham*.

(2) Un autre radical employé soit seul, soit le plus souvent comme

eux (1). Quant à la répartition si inégale de ces noms sur le sol normand, elle tient à ce que les conquérants ne s'établirent pas indifféremment et également dans les divers pays de l'ancienne Neustrie ; cédant à leurs habitudes de vie, à leurs goûts, guidés par la nature du sol, ils se répandirent d'abord sur les côtes, dans les plaines et les vallées fertiles du bassin de la Seine et de ses affluents (le pays de Caux, le Roumois, le Neubourg), dans les bassins inférieurs de la Touque et de la Dives, dans la plaine de Caen, enfin sur les côtes du Bessin, ainsi que sur celles du Cotentin, occupant ainsi, on le voit, les pays septentrionaux de la province ; ils négligèrent, au contraire, les parties boisées de la région du sud, trop éloignées de la mer, trop peu fertiles en général, on ne s'y fixèrent que sur quelques points isolés. Voilà ce qui explique pourquoi on rencontre si peu de noms d'origine germanique au sud de notre province, tandis qu'un si grand nombre le sont dans la région du nord ; voilà encore pourquoi, dans cette dernière, les noms géographiques sont, les uns entièrement, les autres seulement en partie germaniques ; les premiers étant plus anciens et antérieurs la plupart à la conversion des Normands au christianisme,

suffice dans les noms de lieu est *vast* (*vastum*, désert, terrain inculte) ; on le rencontre surtout au nord du Cotentin ; ainsi le Vast, Hardinvast, Martinvast, Sottevast, Tollevast (Hague), Brillevast (Cotentin), le Vast (Lieuvin, Ouche, Evrecin), etc.

(1) Quelques-uns, en effet, sont sans doute d'origine moderne, comme d'autres peuvent être antérieurs à l'invasion normande ; M. A. Le Prévost remarque (*Op. cit.*, II, 253) qu'en 816 un personnage du nom d'Hildebodus était archichapelain du palais de Louis le Débonnaire ; est-ce à un membre de sa famille qu'il faut rapporter la fondation d'Heudebouville (*Hildebodivilla*) ?

les autres plus modernes et tous postérieurs à cet événement (1). Après cette digression je reviens à l'étude des noms de lieu normands d'origine non romane.

Tout nombreux que puissent paraître, d'après ce qui précède, les noms géographiques d'origine saxonne ou noroise dans les pays du nord de notre province, je suis loin, il s'en faut, d'avoir épuisé la liste de ceux qui s'y rencontrent : ainsi, pour ne pas parler, parce que ce radical est commun à presque tous les idiomes germaniques, des composés, si fréquents en Normandie, de bourg (goi. *baurgs*, a.s. *buruh*, nor. *borg*), comme Cherbourg, Jobourg, Valbourg, Montebourg, Cabourg, Neufbourg, Ennebourg, Pont-Erembourg (2), Bourg-Achard, Bourg-Beaudoin, Bourg-l'Abbé, Bourg-Théroulde, etc., en voici quelques-uns encore qu'il faut citer. Le Havre (nor. *höfn*, *hafn* (3), ags. *hafen*, nl. *haven*, dan. *havn*), vocable adopté comme nom commun par le français ; Fécamp (b.l.

(1) Il est vraisemblable que quelques-uns au moins des radicaux que je viens d'étudier continuèrent, après la conversion des Normands, d'être employés pour former des noms de lieu, comme *bec*, *bosc*, etc., qui furent sans doute usités assez longtemps comme noms communs.

(2) La carte de Cassini donne à cette localité le nom bizarre de Pont-à-Rembourg ; les *Magni rotuli* mentionnent à la date 1211 (*Mémoires*, XV, 138, 2) *Eremborc*.

(3) L'ancienne forme française était *hafne*,

Braz fu de mer, hafne i avoit...

Lat de Gugemer.

Un certain nombre de lieux des côtes normandes portent le nom de Havre, comme le Havre de Quinéville (Cotentin), le Havre de Survy, le grand Havre, le Havre de Goury, le Havre de Bombec (Hague) ; mais le nom qu'on rencontre le plus souvent est celui de Hable et son diminutif Hablet ; ainsi le Hable de Dieppe, de Veulettes, d'Honfleur, de Grandcamp (Bessin) ; le Hable au nord d'Omonville, le Hablet d'Eculleville (Hague), etc.

Fiscannum, nor. *fisk-r*, ags. *fisc*), à qui l'orthographe moderne a donné une terminaison romane, pour remplacer le suffixe *an* (? *enc*) incompris (1) ; Falaise (nor. *fjall*, « montage », confondu peut-être avec l'aha. *felisa* « rocher »), nom de la ville où naquit Guillaume-le-Conquérant, — ville dont le château est bâti sur des rochers escarpés, — ainsi que d'un hameau du Vexin et du pays de Caux (2).

Il semble bien que nous ayons encore un double composé scandinave dans Etainhus (Caux), vocable qu'on peut décomposer en *étain* (*estain*)=*stein* (pierre) et *hus* (maison) (3). Mais Etainhus n'est pas le seul nom de lieu normand qui renferme le radical *hus*, on le trouve encore vraisemblablement dans Lihus, hameau des Grandes-Ventes (Caux), ainsi peut-être que dans Lihut, lieu à St-Saens (Bray), et dans Sahurs, anciennement Salhus (Caux) (4). Quant à *stein*, on le rencontre dans un certain nombre de noms de localités, soit comme déterminé dans Etainpuis, Estaintot et Estainmare, près St-Valery (Caux), soit comme déterminant dans Gouestain, lieu au Theil (Cotentin) d'après Cassini, Grestein, lieu du Bessin ; Grestain, nom d'une abbaye célèbre de l'ordre de saint Benoît et d'une ancienne paroisse

(1) On trouve déjà dans la *Normannia nova chronica*, *Fiscampnese*, p. 22 (*Mém. de la Société des Antiquaires de Normandie*, XVII).

(2) *Falesia*, 1016 (*Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.). — Carte de Cassini.

(3) C'est-à-dire habitation construite sur un terrain pierreux. Il y a un Steenhus en Danemarck. Auprès d'Etainhus se trouve le « lieu » Heroboc, nom évidemment germanique, peut-être le « hêtre du peuple » (nor. *herr*, peuple, et *bok*, hêtre).

(4) *Lihus*, XI^e siècle. — *Salhus*, v. 1050 (Ch. de Guill.-le-Conq^t).

aujourd'hui réunie à celle de Carbec (Caux), et sans doute le Grétin, fief à Fontaine-Bellanger (Evrecin) (1). Quant au premier élément de ces derniers noms, il paraît être l'a. h. a. *grioz* (grès) (2). *Stein* étant commun à tous les idiomes germaniques, on ne peut dire de prime abord si les quelques noms de lieu dans lesquels il apparaît sont norois, plutôt que francs ou saxons, et le premier élément de Grestain ne permet pas de résoudre la question, puisqu'il paraît haut-allemand. Quant à Estaintot et Estainmare, comme les suffixes sont norois, on doit admettre que les composés le sont également. En est-il de même pour les deux suivants, dans la composition desquels entre le vocable *kirke* (église), Querqueville (Hague, *Kirkavilla*, XII^e siècle) (3) et Carquebut (Cotentin, *Kerkebu*, *Querquebu*, 1390) (4)? Pour le dernier du moins, l'origine noroise de son second élément ne permet pas de ne pas y voir un nom scandinave, et, pour le premier, il est naturel aussi d'en reporter l'origine à l'époque normande (5). On peut en dire autant des noms beaucoup plus nombreux en

(1) *Dictionnaire topographique de l'Eure*, B. M. de Grestain, v. 1050, *Gresten*, 1185; *Grestain*, 1157; le *Grétin*, 1871.

(2) Ce radical se retrouve sans doute dans les Grex, noms de lieu de l'Evrecin, de l'Ouche et du pays de Caux, ainsi que dans Greland, à Tracy-Bocage.

(3) V. pl. haut, p. 64.

(4) *Mémoire sur les baillis du Cotentin*, par Léop. Delisle (*Mém. de la Société des Antiquaires de Normandie*, XIX, 65). Cf. plus haut, p. 43, note 2.

(5) Il est à peine besoin de rappeler que les noms de lieu dans la composition desquels entre le radical *kirk(e)* sont très-nombreux dans toute la région flamande.

vic, ver et mare, ainsi que des composés de *londe*, de *hoult* et de *tuit*.

Ce n'est pas, il s'en faut, que tous les noms de lieu en *vic* aient une origine germanique ; dans le midi de la France, ils dérivent évidemment de *vicus* ; mais il n'en est pas de même dans la région du nord, où *vicus* eût donné *vi* et non *vic* (1) ; ici, en particulier sur le littoral, ces noms dérivent du nor. *vik* (b. a. *wick*) ; c'est évidemment le cas pour Sanvic (*Sand-vik*) commune située au fond d'une crique tout près du Havre (2) ; Victot (Auge), Viquemare (Caux), Kapelvic, transformé en Cap Lévy, petite anse du Val-de-Saire voisine de Cherbourg, où débarqua Henri II, en 1177 (3), l'île de Vic devant Cosqueville, Plainvi(c), Pulvic, Solvic, Survic (Hague), Vic (Bocage) et sans doute aussi Vicques (plaine de Caen) (4). Un radical tout différent,

(1) Il ne serait pas absolument impossible toutefois que le *c* eût persisté dans quelques-uns d'entre eux par suite d'une influence savante.

(2) Cf. *Sangatte*. Le radical *sand* se retrouve peut-être aussi dans Sandouville (*Sandovilla*, M. R. ; il apparaît certainement dans Wissant (*Wissand*, 933). — Il y a un grand nombre de *Sandvik* dans les pays scandinaves ; ainsi Sandvig dans la baie de Flensbourg (Sleswig), Sandvik dans le Statland (Norwège), Sandviken (*ibid*), dans le fiord de Christiania ; quant aux noms en *vik* et aux autres composés scandinaves de ce radical, comme Ervik, Laurvik, Landvik, ils sont presque innombrables.

(3) De Gerville, *Mém. de la Société des Antiquaires de Normandie*, VI, 35. Tout près, un récif porte le nom essentiellement norois de Bierrock.

(4) On rencontre des *vic* ailleurs qu'en Normandie, ainsi Vic-sur-Seulle et Moyenvic (Meurthe), Vicq (Haute-Marne), Vieuvic (Eure-et-Loir), Vic (Sarthe), Vicq (Seine-et-Oise), Vic-sur-Aisne (Aisne), Vic (Nord) ; mais c'est surtout sur la côte de la Picardie et de l'Artois

quoiqu'il se rapproche par la forme, sinon par la signification, de *vic*, — *vi*, nor. *vê*, ags. *wig* (maison) — paraît aussi se rencontrer dans quelques noms de lieu normands, comme Vibeuf, Vimont (plaine de Caen), Vimoutiers (Auge), Vilot et Vitotel (Neubourg) (1).

Si *vic* n'est pas nécessairement d'origine bas-allemande ou scandinave, *ver* au contraire semble bien ne pouvoir être que norois ou saxon ; ce radical, qui signifie station de pêche, barrage, a servi à désigner, comme je l'ai déjà remarqué (2), un sief de l'Evrecin, une commune du Bessin et du sud du Cotentin. J'ai cru le voir aussi dans Véret, hameau de Formigny ; et on le retrouve également sans doute dans le Véroquène (Ver au chêne), gué de l'Aure au-dessus de Bayeux (3), et peut-être dans Trévières (*Treveris* 1274 (4), *Treveriis*). J'incline également à voir dans les vocables en *mare*, si communs dans notre province, des noms pour la plupart

que ces noms abondent, par exemple le Wicq, lieu dit à Wimille, les Wicqs, lieu dit à Desvres, Badewic, devenu aujourd'hui Baduy, Ostrowic, Salperwic, etc., noms où *vic* est évidemment d'origine germanique. (*Dict. topographique de l'arrondissement de Boulogne*, dans les *Mémoires de la Société académique de Boulogne-sur-Mer*, t. XI, ann. 1881. Boul. in-8°).

(1) *Wilot*, 1234 ; *Witotel*, 1210 (*Cart. du chap. d'Evreux*). M. A. Le Prévost (*Op. cit.*, III, 386) a fait venir, avec Huet, ce préfixe de l'ags. *wit* « blanc » ; c'est le premier élément des noms de lieu scandinaves Viborg (Danemarck), Viby (Suède). Cf. Cleasby-Vigfusson, *an icelandic-english dictionary*, s. v. *vê*, et Falkmann, *Op. cit.*, p. 96.

(2) Voir plus haut, p. 26, note 2. — *Ver* 1026, *Magni rotuli*, éd. Stapleton, I, p. 68.

(3) J'ai eu tort évidemment dans mon Dictionnaire du patois du Bessin de voir dans ce mot une corruption de *ré-au-quène*.

(4) *Cartulaire de l'abbaye de Montebourg*, ap. de Gerville, II, 1.

d'origine noroise. Le mot *mare*, il est vrai, a été considéré par Diez et par Littré (1), comme dérivé du latin *maria*; mais il semble bien que *maria* n'aurait pu donner que *mairie*, comme *mare* est devenu *mer* (2); aussi je crois préférable de dériver *mare* du nor. *marr*, got. *marei*, a. h. a. *mari* (mer) (3), pris dans le sens d'étang, de marais, ordinaire à ces mots (4). Quoi qu'il en soit, ce radical a servi, non pas seulement isolé et comme nom commun, ce qui se rencontre dans presque tout le nord de la France (5), mais comme premier ou

(1) Diez, *Etymologisches Wörterbuch*, I, 264, s. v. *marā*. Littré, *Dictionnaire*, s. v. M. Littré s'est d'ailleurs borné à enregistrer l'opinion de Diez, sans se préoccuper de ce qu'elle pouvait avoir de plus ou moins plausible.

(2) Comment se ferait-il d'ailleurs, si *maria* avait donné *mare*, que ce mot ne se rencontrât ni en italien, ni en espagnol ou en provençal ?

(3) B. I. *marā*, Du Cange, s. v. Il est remarquable que les plus anciens textes où ce mot apparaît soient d'auteurs normands ou anglo-normands, comme Guillaume de Jumièges.

(4) Förstemaun, *Altdeutsches Nomenclar*, II, 2, *Die Ortsnamen*, p. 1053.

(5) Une fois adopté par le français, ce mot devait naturellement être employé dans l'onomatistique générale des pays de langue d'oïl; mais il est à remarquer qu'on le rencontre surtout dans les provinces voisines de la Normandie. Quant au latin *mare*, il a servi aussi à former des noms de lieu, après avoir pris le sens diminutif propre au radical germanique, c'est-à-dire la signification d'étang, de marécage; c'est lui qu'on trouve, il semble, dans les noms de Cambremer (1036, H. S.) Courtemer, Landemer, Mortemer (*Willemus de Mortuomari*, 1204, *Magni rotuli*, XV, 121, 1), Truttemer (*Troitemer*, dans de Caumont, *Statistique monumentale du Calvados*, s. v., probablement de *tructæ mare*: *mare truitée*, c'est-à-dire trouble), etc. Toutefois les noms de lieu en *mer* ne renferment pas tous le radical *mare*; un certain nombre, comme Pont-Audemer (Pons *Aldemari*), etc., viennent de noms de

second élément de noms composés, — ce qui n'apparaît à mon su qu'en Normandie, — à former un nombre considérable de noms de lieu de notre province : ainsi Alvimare, Beaumare, Binemare, Blésimare, Boismare, Brétamare, Briquemare, Brumare, Collemare (v. 1284) Croixmare (1), Cliquemare, Drumare, Eneumare, Estainmare (Cassini), Estennemare (*Géographie de la Seine-Inférieure*), Etemare, Flammare, Flinquemare, Frémare, Jeanmare, Limare (Vaux de) (2), Longuemare, Mélamare, Oudemare, Parfondemare, Péromare, Réponmare, Rétimare, Roumare, R(o)uquemare, Rumare, Saussemare, Tennemare, Vaucremare, Vaumare, Videmare, Vignemare (Caux), Houdemare, Lignemare, Mainemare (Bray), Normare, Botremare, Ingremares (Evrecin), Vandrimare (3), Ymare (Vexin), Aumare,

personnes, dans lesquels la syllabe finale *mer* représente l'aha. *māri* (Illustre), radical commun d'ailleurs aux langues celtiques et aux langues slaves. Dans ces dernières il prend la forme *mir*. Cf. Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, I, *die Personennamen*, s. v. *mar*.

(1) Walterus de *Croismara*, 1180 (*Magni rotuli, Mémoires*, XV, 48, 2). — Regnaldus de *Drumara* (ibid., 20, 2). — Willelmus de *Romara* (ibid., 85, 2). On trouve aussi (ibid., 19, 2) *Bordemara*.

(2) Nous retrouvons ici ce radical *Li* que nous avons déjà rencontré dans Lihou, Lihoumet, Lihus, Lihut : il est certain, comme je l'ai supposé déjà dans une note de la page 37, que nous avons ici le nor. *hlidh*, norv. *lid* (Ivar Aasen, *Norsk Ordbog*, s. v.), suéd. *lid*, « pente boisée, hauteur escarpée ». Cf. Lihult en Scanie (Falkman, *op. cit.*, s. v. *lid*) Lidhult, en Halland ; Lidköping, sur les bords du lac Wener, Lidgaard, dans le Gudbrandsdal (K. Bædeker, *Schweden und Norwegen*, in-12. Leipzig, 1882). — Förstemann (*Altdeutsches Namenbuch*, II¹, 856), dit que l'ags. *hlid* signifie « colline, penchant d'un mont. »

(3) *Vandrimara*, 1251. *Dict. topographique de l'Eure*, s. v.

Eclomare, Finemare, Germare, Himare, Homare, Landemare, Honguemare (1), Rondemare, Mandemare, Quatremare (2) et Trottemare (Roumois), Flammare, Londemare, Inglemare, (Nenbourg), Intremare (Lieuvin), Boquemare à Putot (Auge), Gattomare à Gatteville et Inglemare (Val-de-Saire), enfin la Mare-Auger (Ouche), la Mare-Auvart, fief du Roumois, la Mare-Broc, fief et la Mare-Flaquemare, hameau du même pays, la Mare-Godart, la Mare-Hareng, la Mare-Hébert, la Mare-Osmont (ibid.), etc. (3). On retrouve probablement encore, comme je l'ai fait remarquer plus haut (4), le mot *mar* comme premier élément des composés Marbeuf et Martot. Tandis que *marr* (mer) est entré dans la composition d'un nombre si considérable de noms de lieu, le radical nor. *vatr* (eau) n'y a joué qu'un rôle insignifiant; on le rencontre cependant dans quelques-uns, comme Vattetot-sur-Mer (Caux et Roumois), Vatteville (Caux et Roumois), Vatecriq (Guernesey), Valletot (5), commune du Roumois et fief du pays d'Ouche et Vatteport, ile du Roumois.

(1) *Hangamara* (Cart. de St-Georges-de-Boscherville), *Hangumara* (Charte de Guillaume-le-Conquérant, apud A. Le Prévost, *Notes et Mémoires*, II, 361).

(2) *Guitricmara* (Charte de Raoul, comte d'Ivry). *Dict. topographique de l'Eure*, s. v. — *Iglemara*, 1239, ibid.

(3) Carte de Cassini. — Bunel et Tougard, *Géographie du département de la Seine-Inférieure*, s. v. Nombre de hameaux, de lieux dits et de pièces de terre en Normandie portent aussi le nom de la Mare, des Mares ou des Marettes. Le seul département de l'Eure renferme 62 localités du nom de la Mare, 19 Mares, 7 Marettes. *Dict. topographique de l'Eure*, s. v.

(4) V. p. 53, note 1.

(5) Voir plus haut, p. 45, 54 et 63. Galfridus de *Watetot*, M. R.

Si *mare* a été jusqu'ici considéré comme un nom exclusivement latin, *londe* a toujours été regardé comme un nom germanique ; mais on n'y a vu le plus souvent qu'une modification dialectale de *lande*, tout comme *busc* est une autre forme de *bosc*. Il y a à cela une difficulté phonétique à laquelle n'ont point pensé les savants qui ont accepté ou proposé cette étymologie. Si le changement de l'*u* de *busc* en *o* s'explique sans peine, il n'en est pas de même de celui de l'*a* de *land* en *o* ; d'un autre côté, l'ancienne forme *lunda* de *londe* (2) que présentent les anciens textes ne permet pas l'identification des formes *londe* et *lande* (*landa*) ; il faut donc chercher au premier de ces noms une autre origine : cette origine n'est autre évidemment que le nor. *lund-r* (bocage), radical très-fréquent dans les noms de lieu scandinaves, ainsi que dans la partie du nord de l'Angleterre, colonisée par les Norois. En Normandie *lund*, transformé en *londe*,

Cf. *Dict. topographique de l'Eure* et A. Le Prévost, *Op. cit.*, s. v.) On peut rapprocher des composés de *vatn* les deux suivants, Veules et Veulettes (Caux), qui paraissent dérivés de l'ags. *vell* (ang. *well*, source), nor. *vella*, bouillonner. *Vellettes*, M. R. XIII^e siècle (*Mémoires*, XV, 158, 2).

(2) Ainsi dans les *Magni rotuli scaccarii Normanniæ*, publiés par Léchaudey d'Anisy, ann. 1204, *Ballivum de Lunda*, *Balliva de Lunda* et de *foresta*, *Essarta inter Lundam* et *Butoraldum*. (*Mém. de la Société des Antiquaires de Normandie*, XV, 107, 2). Mais (*ibid*, 90, 2.) *Londa*. On trouve aussi *Lunda*, XI^e siècle, pour le nom de l'ancienne commune de la Londe, aujourd'hui réunie à Farceaux (Vexin) et qu'une charte de Philippe-Auguste (*Dict. topographique de l'Eure*, s. v.) appelle *le Lunde*. M. de Blosseville remarque (*ibid.*) qu'aujourd'hui encore le hameau de la Londe à Herqueville est communément appelé *le Londe* ; il y a là comme un souvenir persistant du genre primitif de ce mot.

a servi à désigner un nombre considérable de noms de « lieux » ou de communes : ainsi la Londe, hameau de Valliquerville, d'Escretteville et des Grandes-Ventes (Caux), Étalondes (comté d'Eu) (1), la Londe, commune et forêt du Roumois, la Londe, fief du Vexin, la Londe, nom de hameaux du même pays, ainsi que de la plaine du Neubourg, du Lieuvin, du pays d'Auge, du Bessin, de la Plaine de Caen, du Bocage et de l'Hiémois (2), Saint-Ouen-de-la-Londe (Roumois), les Londes (Evrecin, Lieuvin, Ouche), la Londe et la Petite-Londe à Cambes (plaine de Caen), la Londe à Formigny et à St-Germain-d'Elle, les Hautes-Londes à Tour (Bessin), etc. On trouve aussi le diminutif la Londelle et même la Londette, le Londel et le Londin (Caux, Roumois, Hiémois, Bessin) (3).

A côté de *londe* prend naturellement place le radical *hout*, dérivé du nor. ags. *holt* « bois », (a. *holz*) ; ce radical, qui se rencontre fréquemment dans les noms de lieu scandinaves et dans ceux de l'est et du nord-est de l'Angleterre (4), est rare en Normandie et personne, que je sache, ne l'y a signalé jusqu'ici ; il est facile de le

(1) *Estene(unda)*, 1139 (F. d'Eu), *Stenelonda*, 1180, M. R.

(2) Par exemple la Londe, fief à Louviers, la Londe, hameau d'Heu-dreville-sur-Eure, la Londe, vavassorie à Saint-Maclou, la Londe à Tourgeville et près de Robehomme (Auge), la Londe à Saint-Germain-le-Vasson (plaine de Caen), le Bois de la Londe à St-Georges (Bocage), la Londe à Caligny (*ibid.*), etc.

(3) Carte de Cassini. — *Dict. des Postes*. — *Dict. topographique de l'Eure*, s. v.

(4) Il se rencontre aussi fréquemment dans les pays occidentaux de langue allemande, en particulier dans la région néerlandaise ; ainsi Bochohl, Burcholt, Forenholt, Marholt, Turholt, etc. Cf. Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, II³, 861.

reconnaître cependant dans le second élément des noms de « lieux » ou de hameaux, le Canihout de Jumièges et le Canihout du Mesnil-Jouxte (Caux) (1). Est-il d'origine noroise ou saxonne ? Sa présence dans une région éminemment normande rend la première supposition la plus vraisemblable ; mais comment se fait-il qu'il soit d'un usage aussi restreint dans notre province, quand il est si fréquent dans une partie au moins de la région picarde (2) ? Il est vraisemblable que c'est l'emploi du mot *bosc* (*busc*), qui a empêché l'adoption du vocable *holt* : nouvelle preuve que *bosc* devait être familier aux populations noroises qui s'établirent en Normandie.

Des composés normands si rares de *holt* il faut rapprocher *tuit* (*thuit*) et ses dérivés. Ce mot, qui sert à désigner concurremment avec (*es*)*sart*, à ce qu'il semble, des lieux défrichés, se rencontre presque exclusivement dans la région si noroise de la Basse-Seine (3) : ainsi le Thuit, commune voisine des Andelys ; le Thuit, hameaux du Roumois et fiefs du Vexin ; Thuit-Agron, le Thuit-

(1) Carte de Cassini. *La Géographie du département de la Seine-Inférieure* écrit Conihout et appelle le second de ces hameaux Conihout du Mesnil-sur-Jumièges.

(2) Par exemple *Bocholt*, *Buchout* 1127 (*Chr. d'Andres*), aujourd'hui Bouquehault ; *Lintershout* : *silvam quæ dicitur Launtershout*, 1107, (*Chr. d'Andres*) ; *Malshout*, ancien nom de lieu. (*Dict. topographique de l'arrondissement de Boulogne*, s. v.) Hoult, comme on le voit par l'exemple de Bouquehault, pouvant se changer en *hou(l)t*, il n'est pas impossible que ce radical se retrouve dans le second élément de Nihault, hameau voisin de Bayeux.

(3) Quant au mot *essart* il se rencontre dans tous les pays normands, comme dans presque tout le nord de la France ; ainsi il y a des *Essarts* dans le Cotentin, le Bessin, le Roumois, le pays de Caux, etc.

Anger (1), le Thuit-Hébert, le Thuit-Signol, le Thuit-Simer (Roumois), Ecricquetuit (*Escraketuit* 1207), fief du Vexin, Blaquetuit, Bracquetuit, Brennetuit, Briquetuit, Gonnetuit, Longtuit, Milthuit au Petit-Couronne, Monthuit, Régnétuit, Vautuit, Bois-Tortuit, Notre-Dame et St-Nicolas de Bliquetuit (Caux) (2), Notre-Dame-du-Thuit (3) dans la forêt de Cinglais (Plaine de Caen). Quelle est l'origine de ce mot qui se présente sous une forme si singulière (4). Elle est évidemment scandinave ; *tuit* vient du nor. *thveit* « une pièce de terre » comme traduit Vigfusson (5), n. ang. *t(h) wait* « bois défriché », *tveit*, *tved*, *tvet*, dans les dialectes norvégiens et suédois, lequel signifie « abattis d'arbres » (6), et s'emploie fréquemment soit seul, soit comme second élément d'un composé pour former des noms de lieu dans les pays scandinaves (7).

(1) Il est question aussi d'un *Tuit Bernardi* dans les *Magni rotuli* publiés par Stapleton, I, 492, *Tuit Bernard* 1195 (M. R., *Mémoires*, XV, 44, 2). *Tuit* 1224, *Tuit Ansgar* v. 1180, *Tuit Ansgari* v. 1203, *Teut Angier* 1224. — *Tui Herbert* 1216. — *Tuit Sinol* 1180. — *Tuit Symer* 1259. (*Dict. topographique de l'Eure*, s. v., A. Le Prévost, *Notes et Mémoires*, s. v.)

(2) *Géographie du département de la Seine-Inférieure*, s. v.

(3) Carte de Cassini. — Il y a aussi Bosc-en-Tuit (Roumois).

(4) La diphthongue *ui* semble indiquer une forme latine antérieure *ue*; il n'est pas surprenant aussi que dans le *Necrologium Ebroicense* on ait transformé *tuit* en *teuctum*.

(5) *An icelandic-english dictionary*, s. v. *thveit*.

(6) D'après Ivar Aasen (*Norsk Ordbog*, s. v. *tveit*), la signification du nor. *thveit* serait incertaine; il pense qu'elle était sans doute : « défrichement dans un bois, lieu où des arbres ont été abattus », en *Rydning i Skoven*, et *Sted hvor træer ere fældede*.

(7) Ivar Aasen donne entre autres exemples *Breidriveit*, dont on peut rapprocher Longtuit; quant aux autres noms normands, Bri-

Cette liste si nombreuse est bien loin d'épuiser cependant tous les noms de lieu d'origine noroise ou saxonne qu'on rencontre en Normandie ; c'est surtout sur les côtes, en particulier sur celles de la Hague et du Val de Saire, qu'ils abondent. Il y a là comme un souvenir ou une trace de l'habitude qu'avaient les Scandinaves de désigner par des noms empruntés soit au règne animal, soit aux objets dont ils se servaient, les accidents des rivages de leur pays. C'est ainsi que les rochers qui bordent la côte nord-ouest du Cotentin portent le nom d'*esnèques* (1), vocable qui représente évidemment le nor. *snrkkja*, ags. *snace*, « vaisseau rapide et de forme allongée », comme le définit Cleasby-Vigfusson (2) ; l'image est frappante et convient très-bien aux rochers granitiques du littoral contentinai. Cassini y indique un *Esnèque* devant le havre de Goury, à la pointe d'Auderville, ainsi que le *Longuesnèque*, le *Quesnèque*, dans l'anse d'Escalgrain ; enfin le gros et le petit *Snéquet* devant Gouvville. Si Houffet dérive de *hûf-r* (3), « carcasse de vaisseau », ce nom d'un rocher de La Hague présenterait une formation de même genre.

quetuit, Monthuit, Vauthuit, s'expliquent sans peine ; Braquetuit correspond à Braktveit « bois défriché » et le premier élément de Brennetuit semble bien être le nor. *brenna* « brûler. »

(1) Cassini écrit *senèque*, mais il donne lui-même *guesnèque* (*gué* + *(e)snèque*) et *longuesnèque*, noms évidemment dérivés du premier, lequel doit donc être *esnèque* ou *snèque*. La carte de l'état-major n'indique aucun nom de ce genre.

(2) Le v. fr. *esnèque* est défini par Diez : vaisseau pourvu d'un bec ; Du Cange se borne à rapprocher ce mot de *naca* (a. *nachen*). La définition de Vigfusson convient très-bien aux vaisseaux des Vikings. « Piraticis navibus quas *snechas* appellamus. »

(3) Avec *hûf-r* toutefois, on s'attendrait plutôt à une forme *huffet*.

Un nom plus expressif encore est celui d'un rocher de la même région, appelé Flotoman, c'est-à-dire sans doute le matelot, vocable qu'on retrouve probablement dans Flottemanville (1). Ba(u)veskien, nom d'un écueil de la côte orientale, n'est pas moins curieux ; peut-être faut-il le décomposer en *bald-r*, « en avant », et *veski*, « sac, chose gonflée. » Quant au nom de l'île de Serk (2), on pourrait peut-être aussi y voir le nor. *serk-r*, « chemise, capuchon. » Pour le « Long-Hecquet » devant Blainville, c'est « la longue barrière (3) », comme le Haguet devant Guernesey est « la haie (4). » Le Bréquet d'Herqueville s'explique aussi facilement : c'est « le rocher ébréché. » Quant au Houquet et aux Huquets, deux formes différentes, ce semble, d'un même radical, ils rappellent le *hoc* que j'ai signalé sur certains points de nos côtes. Enfin, si Cauf est véritablement le nom d'un promontoire du Cotentin, comme on l'a dit, il représente le nor. *kalf-r*, « veau (5). » Un rocher situé

(1) Un autre rocher situé devant Herqueville s'appelle le Sidman ou, comme écrit Cassini, Sydman. Que peut bien signifier *sid* ? Je l'ignore. Serait-ce l'aga. *sidh* « voyage » ?

(2) *Serk*, 1042, *Cart. du Mont-St-Michel*, ap. Léopold Delisle. (Pièces justificatives de l'*Hist. du château de St-Sauveur-le-Vicomte*, p. 19.)

(3) Il y a aussi un lieu dit du nom de Hecquet à Créances, et Cassini indique des Hecquets à Néhou.

(4) C'est encore au même ordre d'idées qu'est dû le nom de Haise donné à un rocher voisin de Gatteville et à des écueils situés au nord de Herm, et auxquels Cassini donne aussi le nom de Prékreries. Quant à l'origine de ce mot, il paraît être un dérivé de *haga* (GL *Mém. de la Société de Linguistique*, V, 52). Pour Hecquet, il faut y voir un diminutif de *hec*, « bas de porte », a. *heck*. De même Bréquet est le diminutif de *brèque* « brèche », nl. *breke*.

(5) Peut-être les « Caux » des Minquiers de certaines cartes sont-ils

devant Granville s'appelle d'ailleurs le Videcoq, c'est-à-dire la bécasse, et à l'ouest de Chaussey se trouvent les Épecs (les pics) (1).

Une dénomination très-fréquente sur toutes les côtes des pays scandinaves ou colonisés par les Norois est celle de *nez*, servant à désigner un cap (nor. *nes*, ags. *naes*, aug. *ness*), mot évidemment de même origine que *nos* (ang. *nose*, lat. *nasus*) ; on ne doit donc pas être surpris de le rencontrer sur nos côtes (2) ; on y trouve aussi le Nez des Voidries, le Nez de Carteret, le Nez de Jobourg et de Querqueville, le gros Nez de Flamanville. Il y a également un gros Nez à Jersey, et un rocher situé au nord de Serk s'appelle le Nez (3). Un nom de lieu de

pour les *Caufs* des Minquiers. Il est vrai qu'on pourrait aussi dériver *cauf* de *calvus*.

(1) Ce dernier nom n'est peut-être pas ancien, pas plus que « la Vache » et « les Chevaux », noms donnés à d'autres rochers à l'est de la même île de Chaussey, et qui, eux, sont évidemment modernes ; mais tous ils répondent à la même manière de concevoir les choses.

(2) Comme *nez*, nor. *nes*, se confond avec *nez*, dérivé de *nasus*, on pourrait voir dans ces dénominations des mots de formation romane ; mais ces noms ne se rencontrant que sur les côtes colonisées par des Norois ou des Saxons, il est préférable, je crois, d'attribuer ici au mot *nez* une origine germanique ; le nom roman et moderne est différent, c'est *grouin* qu'on rencontre entre autres à l'extrémité de La Hague et près de Cancale, dénomination qui a d'ailleurs son analogue dans le nor. *máli* « a jutting crag », suivant la définition de Vigfusson. Il faut joindre à ces vocables le nom *pou* indiqué sur la carte du diocèse de Coutances par G. Mariette de La Pagerie, le Pou de Flamanville et du Rozel, et qui est probablement une modification particulière de *podium*.

(3) On trouve aussi le cap Gris-Nez et le Blanc-Nez sur la côte du Boulonnais, c'est-à-dire d'un pays dont l'onomastique offre, comme nous le verrons, la plus grande ressemblance avec celle de la Normandie.

formation analogue, à ce qu'il semble, est celui du cap de La Hève, voisin de l'ancien *caput Caleti*, sinon identique avec lui, et dans lequel j'incline à voir un dérivé du nor. *höfudh*, « tête » (1). C'est sans doute encore une dénomination du même genre que nous présente le mot Heu, nom d'un promontoire du Val de Saire, qui rappelle les *heues*, « hauteurs » de La Hague dont j'ai parlé plus haut (2), il en est de même de Catheue, nom d'un banc de sable qui s'étend devant Montmartin. Descendons-nous du rivage pour nous avancer dans la mer, nous rencontrons sur les côtes du nord-ouest du Cotentin, là même où nous avons trouvé les Snèques, d'autres rochers appelés Gruns et Grunes ; il faut voir dans ces noms des dérivés du nor. *grunn*, « haut-fond, écueil (3). »

Si nous abandonnons les côtes (4) pour rentrer dans les terres, nous y pourrions recueillir encore un certain

(1) Le *dh* ferait une difficulté, s'il ne tombait aussi dans les dialectes norvégiens. Toutefois, il est possible que *hève* soit une simple modification du nor. *hof*, comme le norv. *hov*, qui signifie « hauteur, promontoire. » Mais on s'attendrait plutôt à *heuve* qu'à *hève* dans cette hypothèse.

(2) P. 26. Peut-être à Heuland, que j'ai cité plus haut, faut-il rattacher Heland, hameau du pays de Caux, et Heland, lieu de La Hague.

(3) Il y a le banc des Grunes devant Carteret, la Grune à Jobourg, la Grunette à Flamanville, la Grande et la Petite-Grune devant Goury, le Grun dans l'anse de St-Martin (Hague) et à l'est de Guernesey, les Grunes de Bretteville (Val de Saire), la bonne Grune, près de Herm, etc. C'est ce radical qui forme probablement le second élément de Langrune (*Lingruna* C. N.), commune en face de laquelle s'étend une ligne de « rochers plats. »

(4) Il y aurait sur nos côtes bien d'autres noms à signaler, mais dont l'explication dépasse mes forces ; ainsi, Vari (la Goulette de), près l'ort-en-Bessin ; Varoc, à Grancamp ; Néeœ, à l'est de Gréville (Hague) ;

nombre de vocables norois ou anglo-saxons qu'il faut ajouter à ceux que j'ai déjà signalés. Les accidents de terrain devaient naturellement attirer l'attention ; ils reçurent les noms les plus divers : les *dales*, nous l'avons vu, désignèrent les vallées arrosées par des *becs*, les dépressions du sol furent des *houles*, les hauteurs des *ho(u)gues* ou des *heues* (1) ; souvent aussi elles furent appelées *berg*, mot changé parfois en *bert* : ainsi, Vimbergue (val de Saire), Cannebert, près Liltray et Rhimberg, lieux du Bessin, le Mont-Cabert, à Harfleur, Godebert, à St-Aubin-Routot (Caux), etc. (2). Peut-être est-ce une dénomination du même genre que nous trouvons dans Monbrocq, mot dont le second élément paraît être le norv. *brok*, « terrain escarpé (3). » Le radical *klif* (rocher), vocable de même espèce, est aussi entré dans l'onomastique normande ; le vignoble de Saint-Michel-d'Evreux, appelé aujourd'hui la « Côte

le Guerfa, à Flamanville ; le rocher du Fliart, près d'Auderville ; le Lek, à Jersey ; l'Yauncelle, à Rétoville ; le Houin, à Blainville ; le Run, à St-Vaast ; le banc d'Amfar, devant Houffleur, etc. Le run fait penser au nor. *runi*, « sanglier » ; le lek est peut-être le nor. *lek-r* ; mais qu'est-ce que les autres noms, ainsi que les Sambus de Jersey, le Humfre de Guernesey, le Sam d'Aurigny, etc. ?

(1) On pourrait rapprocher de ces dénominations le mot Heaume, nom d'un lieu voisin de Veulettes-en-Caux.

(2) Il pourrait se faire toutefois que Godebert fût un nom d'homme formé à l'aide du suffixe *bert*.

(3) J'avais été tenté de considérer Hamars, nom d'une commune du Bocage, située aux sources de l'Ajon et dont la « butte » est connue, ainsi que Hamart, nom d'un quartier de Louviers, comme pouvant venir du nor. *hamar-r*, colline pierreuse, rocher, vocable très-usité dans la formation des noms de lieu scandinaves ; mais la présence du *t* et de l'*s* (z) dans les plus anciens textes : — ainsi *Hamart* (*Magui rotuli*, dans *Mémoires*, XV, 78), *Hamarz* 1176 (*Archives du*

Blanche », s'appelait autrefois « Witeclive », (1) nom formé, on le voit, d'un double radical norois, *hvit* (blanc) et *klif*. S'il n'est pas certain qu'on retrouve le premier de ces mots dans Viteffleur, comme l'a cru Petersen (2), le second se rencontre dans quelques noms de lieux de la Basse-Seine; ainsi Verclives ancienne paroisse du Vexin (3).

C'est encore une dénomination du même genre qu'on retrouve dans le mot *hot*, lequel signifie « élévation, petite hauteur » dans les dialectes norwégiens; Hot est le nom d'un hameau du Bocage et il semble être aussi le radical de Hottot, commune du Pays-d'Auge et hameaux de Lessay et de St-Georges (Cotentin). Mais qu'est-ce que le Focq-du-Haut et le Focq-du-Bas, à

Calvados, Abbaye d'Aulnay n° 17, 96, *Hamarz* et *Hamaraz* 1204 (*Magni Rotuli*, XV, 53), — me fait croire maintenant qu'on a plutôt là un dérivé de *ham*, formé à l'aide du suffixe *ard*.

(1) « Rocha quæ vocatur Witeclive », dit un document de 1224 (1.e Prévost, ap. de Blosseville, *Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v. Côte-Blanche). — « Rupem quæ dicitur Witeclive » lit-on également dans une charte de 1060 (A. Le Prévost, *Mémoires et notes pour servir à l'histoire du département de l'Eure*, in-8°, Evreux, 1862, I, 132, 2).

(2) *Op. cit.*, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2^e série, 1835, III, 56. — « Il est présumable, dit l'abbé Cochet (*Répertoire archéologique du département de la Seine-Inférieure*, Paris, in-4°, 1872, s. v.), que l'ancien nom de ce lieu fut *Quitestleda* »; l'ancien nom de Viteffleur a dû être *Vitefflue*, *Vitefflu* (*Witeffluvio*, 1180, M. R., *Mémoires*, XV, 22, 2).

(3) In villa quæ dicitur *Warclyva*. Charte de Richard II, apud A. Le Prévost, *op. cit.*, II, 406). Il faut rapprocher de ce nom, celui d'un promontoire de Jersey, le Verclud (sgs. *clád*, rocher). Dans les *Magni rotuli*, à l'année 1183, il est fait aussi mention d'un lieu du nom de Risledclif (*Mémoires*, XV, 33, à Conteville (Caux).

St-Christophe-du-Foc (Hague) ? Je n'ose trop y voir le mot norois qui a passé dans notre langue maritime (1). Nous avons un nom plus facile à expliquer dans Cotte et son dérivé Cottin. Ce vocable vient évidemment du nor. *kot*, ags. *cot*, « petite habitation » ; il a passé de bonne heure dans le langage usuel (2) et son second dérivé *cottage* a été adopté par l'anglais, d'où il nous est revenu, on le sait, après avoir été oublié ou délaissé chez nous. Ce mot a servi seul à désigner un certain nombre de noms de lieux dits ou de hameaux. Il y a, par exemple, des Cottes à Malaunay et à Cany, dans le pays de Caux (3), les Cottes, lieu à St-Martin-le-Hébert (Contentin), et le Dictionnaire topographique de l'Eure indique un Cottin, hameau de l'Evrecin, et un Cottin, fief de la même région. Mais cotte n'est pas uniquement employé seul, il a servi encore, comme déterminant ou déterminé, à former un certain nombre de composés ; ainsi Cau-

(1) On pourrait en rapprocher la Hague (dan. *flag*), lieu à St-Martin-le-Gréard (Hague). Desbuissons (*Carte du département de la Manche*) indique aussi un Focq à Condé-sur-Vire, le « Ménil-Grimot-du-Foc » de Cassini. Il y a dans cette même région la Meauffe, Terra de *Melfa*, 1182, (Charte de Henry, évêque de Bayeux, *Mémoires*, XII, 115) ; *Melfa*, 1172 (Cart. de l'abbaye de St-Lô, ap. de Gerville, I, 250) ; Meautis, *Meltis*, 1172 (*ibid.*), noms qui semblent bien germaniques ; mais quelle en est l'origine ? Il faut pour la forme rapprocher de Meauffe, Nêuphe, *Neelfa*, 1190 (*Mém.*, XV, 22, 2). Cf. *Nidalfu* (*Polypt. Irm.*, 51).

(2) Du moins, comme dérivé. « Tenementum, quod pater suus tenebat de ipsis apud Martini ecclesiam, tanquam *cotagium*, tam ad campum quam ad villam. » Cart. de la cathédrale de Rouen, cité par M. Léopold Delisle (*Etudes sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au moyen âge*, Evreux, 1851, p. 37, note 35).

(3) *Géographie du département de la Seine-Inférieure*, II, s. v.

decotte, Vaucotte (Caux), Caudecotte, hief et manoir du Lieuvin (1), Cottebrune et Canticotte, hameaux voisins de Lessay (Cotentin) (2).

Lorsque *kot* (habitation), a pris place ainsi soit seul, soit comme partie d'un composé, dans l'onomastique normande, on peut se demander si le radical nor. ags. *tûn* (enclos, ferme), qui se rencontre si fréquemment dans les noms de lieu de la côte orientale de l'Angleterre et dans ceux des pays du nord de la région picarde (3), a été aussi employé dans notre province ainsi que son congénère ; faut-il supposer qu'il a servi à former le nom de Than, commune de la plaine de Caen (4)? Cela est peu probable, la diphthongaison de l'*û* de *tûn* en *ao* n'étant guère possible en normand ; mais *tûn* me paraît bien être le second élément de Cottun (Bessin), qu'on rencontre sous la forme *Coltun* dans une charte de 1036 (5). Tandis que *tûn* est ainsi à peine entré dans la formation des noms de lieu nor-

(1) *Caldecota*, 1030 (Charte de Robert, *Magni rotuli*, de T. Stapleton, I, 108), *Caldecote*, 1180 (*Mémoires*, XV, 20, 2). L'étymologie de ce mot paraît avoir embarrassé les copistes du moyen âge ; l'un (en 1209), l'a traduit par *calida tunica* : un autre, suivant A. Le Prévost, par *calva costa*. *Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.

(2) Carte de Cassini.

(3) Il y est employé comme suffixe et sous la forme actuelle *thun* : ainsi Audincthun, Landrethun, Offrethun, Werfincthun, etc. Je reviendrai plus loin sur ce point.

(4) *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, XII, p. 114, *Taun*, 1147 (Bulle du pape Eugène III), *ibid.*, p. 115, 1187, « In terra de *Taen* » (Charte de Henry, évêque de Bayeux).

(5) « Terram Oschetilli de *Coltun* » (Charte de Hugues, évêque de Bayeux, v. 1036), p. 15 des pièces justificatives de l'histoire du château et des sires de St-Sauveur-le-Vicomte.

mands, un autre radical norois de signification analogue, *ból*, *böl* « terrain cultivé, ferme », d'après Vigfusson (1), a servi à en désigner un grand nombre ; est-ce lui qui forme le premier élément de Bolbec (Caux), Bolleville (Caux et Cotentin) (2), Boulleville (Roumois) (3), ou n'est-ce point plutôt le radical *boli* (laureau) ou *bolli* (boule), employé comme dénomination de personne, qu'on rencontre dans ces noms ainsi que dans le suédois *Bulltofta* (*Boltofta*, 1494) (4) ? Je ne veux point décider cette question ; mais c'est bien de *ból* ou mieux de *böl* que dérivent les *boels*, si fréquents dans les divers pays normands avec « le sens de cour, mesure » (5) et aussi de « portion de champ », que *böl* a déjà dans l'ancien danois et le suédois (6) ; ainsi le Boel, hameau

(1) Vigfusson rapproche de ce mot l'ags. *boll* ou *bolt* et y voit l'équivalent de l'ang. *built*, mais il n'a pas très-bien montré l'identité de *ból* et *böl*. Falkman, *op. cit.*, p. 27, les rattache au verbe *bo* « habiter. » C. J. Schlyter (*Gloss. ad corpus juris aneo-goteorum antiqui*, p. 79) définit *bol* : *gaard* (cour, ferme), ou *bo*, *boning* (habitation). Vigfusson remarque que *böl* est très-fréquent dans les noms danois de lieu (en Angleterre) et qu'il peut servir à établir la limite des établissements scandinaves ; on voit qu'il en est de même en Normandie.

(2) Rogerus de *Bolevilla* (M. R., 49). Walter de *Bolebec* (ibid., 21, 2).

(3) *Bollivilla*, 1040, *Beollevilla*, v. 1166 (*Dict. topogr. de l'Eure*, s. v.).

(4) Falkman, *op. cit.*, p. 112.

(5) Léopold Delisle, *Etudes sur la condition agricole... en Normandie*, p. 396. « On assignait aux colons des *boels* ordinairement plus longs que larges, d'où le nom si répandu de *Longs boels*. » Cf. D. C., s. v., *boel*.

(6) « Boel Kaldis En Andeel i Marken », *Gloss. juris datici*, apud Falkman, *op. cit.* C'est aussi une petite terre, « en mindre jordejendom. » O. Kalkar, *Ordbog til det ældre danske Sprog*, s. v., *bol*.

de l'Evrecin, peut-être aussi le Boesle, fief voisin de Beaumont-le-Roger; le Long-Boel, à St-Etienne-de-Renneville (Evrecin); la forêt du Longboel, au nord de l'Andelle et de la Seine (1); la delle des Longs-Boels, à Condé (Bessin) (2); le champ du Long-Boel, à Audouville (Cotentin), etc.

Je termine ici cette énumération bien longue et pourtant incomplète (3) des noms d'origine noroise

(1) *Long Boel*, 1206; *Longus buellus*, 1256 (*Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.). — Gislebertus de *Boel*, 1180, M. R.

(2) « Apud Conde, in dela quæ dicitur Lons boeals » (*Cart. de Montdaye*, apud Léop. Delisle, *ibid.*). — « Pecia terre au Loncbouel » 1256, à St-Etienne-de-Renneville (L. Delisle, *ibid.*).

(3) J'aurais pu entre autres ajouter encore à cette liste le Pollet, nom d'une commune voisine de Dieppe et d'un lieu de Guernesey, vocable qu'on a dérivé du nor. ags. *pol*; mais, ce radical étant, paraît-il, d'origine celtique, il n'y a pas lieu de faire ici entrer son dérivé en ligne de compte. Il n'en est pas de même de Heuze, et de son dérivé Heuzet, noms qui servent à désigner, le premier des hameaux du pays de Caux; le second une localité de la Hague. Mais ici nous n'avons pas un nom de lieu ordinaire; Heuze vient du nor. ags. *hosa* « pantalon » et a été d'abord un nom ou plutôt un surnom d'homme avant d'être un nom de lieu; il est question d'un *Osbertus de Hosa* dans une charte de l'abbaye de Cerisy (ap. De Gerville, I, 92). Les *Magni rotuli* à la date de 1204 (*Mémoires*, XV, 172) parlent aussi d'une « terre de la Heuse, » appellation où nous voyons le nom d'homme Heuse devenu un nom de lieu. Dans le Haut Cotentin se trouve même, d'après Cassini, un lieu Heuzebrocq, autre nom d'homme appliqué à une localité et dont le second élément paraît être le nor. *brok* qui signifie « vêtement de couleur » et par extension « bigarré. » Broc a d'ailleurs été employé comme nom d'homme; une charte de 1048, citée par A. Le Prévost (*Mémoires*, I, 446), fait mention d'un Goffredus Broc. A cette même classe de noms de lieu tirés de noms de personnes, il faut rattacher encore Turgis indiqué par Cassini avec Engerbald dans le Bocage, et qu'on retrouve avec sa signification première dans Torgistorp.

qu'on rencontre dans notre province : que de vocables de même source on pourra encore relever, quand nous aurons les Dictionnaires topographiques promis et si vivement attendus de la Seine-Inférieure et de la Manche ! Les mots que j'ai cités suffisent déjà à montrer quelles traces profondes les populations noroises ont laissées de leur passage ou de leurs établissements dans toute la partie septentrionale de l'ancienne Neustrie ; mais ils n'en sont pas, tant s'en faut, la seule preuve (1). Leur séjour y est encore attesté par la fréquence des noms propres d'hommes d'origine non romane qui se rencontrent dans cette région, ainsi que par la présence dans l'idiome populaire d'un certain nombre de vocables tirés de l'ancien norois et qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

Parmiles noms d'homme on peut citer entre autres (2) : Anger (*Ansger*, 1136, H. S.) ; Angérard (Bayeux) ; Angot (*Ansgot*, L. C.) ; Anquetil (*Anschitil*, M. R., 112, *Ansquetil*, 1060, H. S., *Ansquetil*, 1115, *ibid.*) ; Asselin (*Anslin*, *Ascelin*, 1277, C. N.) ; Auber, (*Osbern*, 1135, H. S.) ; Aubert (*Osbert*, 1180, M. R.) ; Auvray (*Alve-*

(1) Ces établissements sont encore révélés par les noms de Norrey (Bessin, plaine de Caen), Noron (Bessin), comme ceux des Saxons sont indiqués par les noms de Sasseville, Sassetot (Caux), Saon (Bessin).

(2) Tous ces noms ne sont pas nécessairement norois ou saxons ; on trouve par exemple dans le *Polyptychum Irminonis abbatis* (Paris, 1844) : Rodgerius, Thetbaldus, Herbertus, ce qui prouve que ces noms sont aussi bien francs que norois ; Hermann appartient à tous les dialectes germaniques, ainsi que plusieurs autres qu'on trouvera dans ma liste. Cf. O. Abel : *Die deutschen Personennamen*, Berlin, 1850, in-8°, Förstemann, *op. cit.*, et Eug. Ritter, *Les noms de famille*, in-8°, Paris, 1875, ch. II et IV.

red, 1042, G.); Aze, (nor. *áss*); Beaudouin (*Balduin*, 1048, H. S.); de Baudre (nor. *baldr*, « princeps »); Baudry (*Balderic*, 1180, M. R.); Beuselin (L. C.); Bigot (*Bigoth*, 1061, H. S.); Brument (v. plus loin); Burnouf (*Burnulf*, 1180, M. R., *Burnof*, 1136, H. S.); Ernouf (*Arnulph*, 1026, H. S.); Dérembert (*Erembert*, 1015, H. S.); Estrumen (C. N., 1217, nor. *styrimadhr*); Fromont (*Frotmond*, 1162, H. S.); Godefroy (*Gostfrid*, 1115, H. S.); Gosselin (*Goscelin*, 1025, *Gotzelin*, 1034, H. S.); Hamon (id., 1204, N. R.); Hardouin (*Hard-win*); Hardel, Havart (id., 1284, C. N.); Hébert (*Herbert*, 1033, H. S.); Hellouin (*Herluin*, 1035, H. S., *Herloyn*, 1237 *Arch. Calv.*); Herman (1015, H. S., *Her-mann*); Hérault (*Harold*, H. S.); Heuzebrocq, Heuzey, Du Homme, Du Hommet, 1179 (Th. de *Hometo*, C. N.); Hotteman, le Hot, Holot (1), Lamare, Létourmi (*L'estourmi*, L. C., nor. *storm-r*); Mauger (*Maalger*, cart. du Mont-St-Michel, *Mémoires*, XII, 108); Néel (*Nigel*, 1027, *Niel*, 1026, H. S.); Omont (*Osmond*, 1015, H. S.); Onfroy (*Hunfred*, 1035, H. S.); Quétel, Couétel (nor. *Ketil*); Renouf (*Ranulf*, XI^e siècle); Robert (*Rotbert*, 1015, H. S.); Roger (*Rotger*, 1027, H. S.); Rouselin (*Rotzelin*, 1040, H. S., *Roscelin*, 1180, M. R.); Taljevast, Tanquerey (*Tankered*, N. P.); Tesselin (*Tescelin*, 1015, H. S.); Thi(é)baut (*Theobald*, 1188, C. N., *Tiebald*, 1193, N. R.); Théroutde (*Tuold*, L. C.); Tostain, Toustain, Toutain (*Turstin*, 1035, H. S.); Turgis (id., C. N., 1269); Turquétil (*Torchetil*, 1081, H. S.); Varin

(1) On pourrait ajouter la Lande, encore que ce nom se retrouve dans presque toute la France; qu'il me soit permis seulement de remarquer que l'astronome Lalande, que tous les dictionnaires biographiques font naître à Bourg, est de Monthuchon, près Coutances.

(nor. *vari*, « caution »), Ygouf, Ingouf à St-Lo (*Ingolf*, 1170, H. S.) (1), etc.

Voici maintenant quelques noms communs propres surtout aux patois normands : bête ou bèque « appât », nor. *beyta*; bruman « fiancé », nor. *brudhr-madhr*; cherène « vase où l'on met la crème », ags. *cerin*; cottin « cabane », nor. *kot* (v. plus haut); crique « point du jour », ang. *creek* ou *creak* (id.), b. a. *krik* (lueur); crote (v. plus haut), delle (ibid.), dellage; diguer « piquer »; diguet, « poinçon », ags. *dic*; doque, « patience », ags. *docke*; drané, « filet », ang. *dragnet*; éfouqui, éfouchi, « effarouché », *ex* + ags. *folc*; fale, « jabot d'un oiseau, sein », nor. *fiall*, norv. *fall*, ags. *fel*; fel, « courageux », ags. *fell*; fifote, « astérie » (2), ags. *fife* + *föt*; flondre, « espèce de barbue », nor. *flydhri*, ang. *flounder*; gnaquer, « mordre », nor. *gnoga*; gamer, « recevoir dans la main », ags. *gaman*; déganer, « contrefaire », *dis* nor. *gana*; hà, « squalé », nor. *hå-r*; hague « fruit de l'aubépine, à Cherbourg », ags. *haga*,

(1) *Histoire du château et des sires de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, (pièces justificatives), H. S. — *Cartulaire normand*, C. N. — Liste des compagnons de Guillaume à la conquête de l'Angleterre, en 1066 par Léopold Delisle, 1862, L. C. — *Neustria pia*, N. P. — *Répertoire* de M. de Gerville, G. — *Magni rotuli scaccarii Normanniæ*, M. R. — J'ai supprimé la terminaison latine des chartes. Cette liste pourrait être singulièrement grossie, si on relevait dans les anciens documents les noms propres d'hommes aujourd'hui disparus; ceux qui précèdent suffisent pour donner une idée de la persistance de l'élément scandinave ou saxon dans l'onomastique normande.

(2) Le mot *fifote* aujourd'hui incompris a été remplacé dans le Bessin par le mot roman, de formation analogue, *chin dèe* (cinq doigts, au lieu de cinq pieds).

dan. *hag(torn)* (1); havette, « espèce d'ondine malfaisante » (Val de Saire), nor. *haf* (mer); hec « bas de porte », a. *hecke*; loquet, « clef », nor. *loka* (fermer), ang. *lock*; mielle, « dune, banc de sable » (2), nor. *mel-r* (id.) (3); milgreux, « nom du *Psamma arenaria* », nor. *melgras*, dan. *melgræs* (4); papi, « coquelicot », ags. *papig*; roque, rogue, « œufs de poisson », nor. dan. *rogn*; tangué, « sable mêlé d'alluvions » (5) et tangon, « fucus du genre laminaire » (6), nor. *thang*

(1) *Cratæus oxyacantha*, H. Jenssen-Tusch : *Folhetige (nordiske) Plantenavne* (Köbenhavn, in-8°, 1867-71), p. 67.

(2) La dénomination de *mielle* est particulière au nord et à l'ouest de la presqu'île du Cotentin; du moins les anciennes cartes n'indiquent de mielles que dans cette région, et M. Léopold Delisle (*Études sur la condition de la classe agricole... en Normandie*, p. 289) n'en mentionne pas ailleurs; il y a les mielles de Tourlaville, de Vauville, de Sciottot, de Barneville, de Gefosses, les Grandes-Mielles, à Guernesey, etc. M. Léopold Delisle parle des mielles de St-Jean-le-Thomas, St-Rémy, Denneville. Desbuissons (*Carte du département de la Manche*) indique aussi un lieu du nom de Miellette, à Pirou.

(3) Cf. *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, V, 56.

(4) Le nor. *melgras* est le nom de l'*Elymus arenarius* et non du *Psamma arenaria*, lequel ne se rencontre pas, paraît-il, en Scandinavie, — du moins Jenssen-Tusch ne l'indique pas, — ni sans doute en Islande. M. Léop. Delisle qui parle du *Psamma* (*Op. cit.*, p. 289) l'appelle *millegreux*.

(5) Cf. *Romania*, IX, 303. — *Tanga*, charte de 1186 (Léopold Delisle, *op. cit.*, p. 269). — « Excepta tangua, 1190, » (*Cart. de la Luzerne*, p. 53).

(6) C'est plus spécialement aux stipes des *Laminaria Cloustoni* et *Alexicantis*, que s'applique, dans la Hague et le Val de Saire, le nom de *tangon*, comme le remarque M. Aug. le Jolis (*Mémoires de la Société des Sciences naturelles de Cherbourg*, ann. 1855, III, p. 251) et comme je l'ai moi-même constaté; la fronde s'appelle plutôt *vélingue*.

(algue) ; vachicoter, « agiter l'eau », ags. *vascan* (laver) ; varibot « boubier », nor. *vari* (eau) ; varou « garnement », suéd. *varulf* ; vaton « levier », nor. *vatta* (lever) ; vatre « boue liquide », nor. *vatn*, s. *water* ; viquet « guichet », nor. *vik* (coin) ; vitecoq « bécasse », nor. *vidh-r*, ags. *vudu* pour *vidu* (bois) et *cocc* ; v(a)ôle « gaule », vôlier, « chanceler », got. *valus*, fr. *walu*, « bâton », etc. (1).

A ces mots, dont il serait plus que facile de grossir la liste en relevant les vocables d'origine noroise ou saxonne qu'on rencontre dans les anciens textes normands, il faudrait ajouter ceux que le dialecte de notre province a donnés au français ou du moins qu'il peut revendiquer comme lui ayant vraisemblablement d'abord appartenu, parce qu'ils sont dérivés de l'anglo-saxon ou du scandinave ; en voici quelques-uns : babord, nor. *bak-bordhi*, ags. *bæcbord* ; bateau, ags. *bât* ; bief, ags. *bed* ; brette, nor. *bredda* (?) ; canif, nor. *knif-r*, ags. *cnif* ; cingler, nor. *sigla* ; crabe, nor. *krabbi* ; cracher, nor. *hrâki*, « salive » ; crique, nor. *kriki* ; digue (2), nor. *dik*, s. *dic* ; écore, ags. *scor* ; écraser,

(1) Cf. *Essai sur le patois du Bessin, suivi d'un Dictionnaire étymologique*, Paris, 1881, s. v. Ed. Duméril avait cherché déjà dans les langues scandinaves l'origine d'un grand nombre de mots normands ; mais ses explications sont le plus souvent inexactes, comme l'a montré M. L. Collin dans son « Examen critique des étymologies islandaises proposées dans le Dictionnaire du patois normand de MM. Duméril. » In-4°, Lund, 1864. M. Le Héricher a aussi abordé la question dans les deux Mémoires que j'ai cités plus haut, ainsi que dans son *Histoire et Glossaire du normand*, etc., 3 v. in-8°, Avranches, 1862. Je me suis efforcé de ne donner que des formes dont la dérivation fût aussi certaine que possible.

(2) Tandis que *dik* s'est affaibli en *digue* en français, il a conservé

ex + nor. *krasa* ; v. fr. écopir, *ex* + nor. *skopa* (1) ; élingue, ags. *slingan* ; éperlan, a. *spierling* ; esnéque, nor. *snekkja* ; estruman, nor. *styri-madhr* ; falaise (v. plus haut) ; foc, nor. *fok*, dan. *fok* ; gaber, nor. *gabba*, éc. *gab* ; gruon, ags. *grut* ; guichet (v. plus haut) ; guivre, ags. *wifer* ; (sou)hail, *subtus* + nor. *heit* ; hameau, ags. *ham* ; hanebane, nor. *hæna-bani* ; v. hourdel, nor. *hurdh*, got. *haurds* ; hune, nor. *hunn* ; joli, nor. *jol* ; mare, nor. *marr* (v. plus haut) ; marsouin, nor. *mar-svin* ; nans, nor. *nám* ; orphie, nor. *hornfisk-r* (2) ; tiliac, nor. *thilja* ; tille, nor. *telgja* (3) ; tanguer, nor. *tangi*, « pointe » (4) ; tribord, nor. *stjörn-bordhi*, ags. *stéorbord* ; vague, nor. *vág-r* ; varangue, nor. *röng*, suéd. *vränger* ; varech, nor. (*v*)*rek*, ang. *wrack* ; vigre, nor. *vigr* ; etc. (5).

Ces vocables d'origine scandinave qui ont passé en si grand nombre dans le français sont une preuve encore vivante de l'influence profonde que la civilisation norroise a dû exercer sur la culture française. Cette influence cessa enfin d'agir et à partir du XIII^e siècle ce fut l'influence française qui se fit sentir à son tour et d'une

assez longtemps au moins la forme *dic* dans le dialecte normand, et comme tel il a servi à désigner les endiguements faits sur le littoral au XII^e, XIII^e, XIV^e siècle (Léopold Delisle, *Etudes sur la condition de la classe agricole... en Normandie*, 292).

(1) *Mémoires de la Société de linguistique*, V, 57.

(2) Cf. *Romania*, IX, 125.

(3) Cf. *Romania*, IX, 435.

(4) Cf. *Romania*, IX, 303, note 2.

(5) Cf. Diez, *Grammatik der romanischen Sprachen*, I, 61, et *Etymologisches Wörterbuch*, s. v. Je ne sais où le savant linguiste a trouvé le nor. *bredda* ; Cleasby-Vigfusson ne le donne pas dans son *Icelandic-english dictionary*. C'est ce dernier ouvrage que j'ai suivi en général pour établir mes étymologies scandinaves.

manière toute puissante en Normandie, en particulier sur le dialecte de cette province. Celui-ci sans doute l'avait déjà subie auparavant, ou pour mieux dire il dut y avoir longtemps lutte entre les tendances noroises des nouveaux habitants et les habitudes romanes des anciens ; les premiers finirent par adopter la langue des seconds et, s'il fallait en croire Benoît, du vivant même de Guillaume Longue-Épée, c'est-à-dire dès le milieu du X^e siècle, on ne parlait déjà plus le norois à Rouen (1) ; mais Benoît exagère ; Dudon dit simplement qu'à Rouen on se servait alors de la langue romane plutôt que du norois, tandis qu'à Bayeux au contraire on parlait plus ordinairement norois que roman (2). Ainsi les Normands ne renoncèrent pas à l'idiome de leurs ancêtres aussitôt après leur conversion et leur établissement définitif en Neustrie, ils continuèrent à l'employer concurremment avec le français, surtout dans les localités du nord où ils étaient en majorité, pendant un temps assez considérable, absolument comme les Francs, qui eux aussi avaient adopté

(1) *Chronique des Ducs de Normandie*, II, 11520.

Si a Roem le faz garder
Et norir gaires longement
Il ne saura parler neient
Daneis ; kar nul nel'i parole...
Mes a Baiues en a tanz
Ki ne sevent se Daneis non.

(2) « Quoniam quidem Rotomagensis civitas Romana *potius* quam Dacisca utitur eloquentia, et Bajocacensis fruitur *frequentius* Dacisca lingua quam Romana. » *De moribus et actis primorum Norman-niæ ducum*, p. 221. (Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, an. 1858, XXIII.)

le latin, conservèrent l'usage de leur langue, comme nous le savons par des documents nombreux et certains, pendant de longues années (1). Ce n'est pas là d'ailleurs une supposition gratuite; à cette époque où Benoit nous dit qu'on ne parlait plus norois à Rouen, nous voyons le duc Hermann de Saxe s'entretenir dans cette langue (2), — évidemment parce qu'il ne savait pas le français, comme son interlocuteur ignorait l'allemand, — avec Guillaume Longue Épée, preuve que ce dernier n'ignorait point la langue de ses ancêtres. Aussi quand ses vassaux lui donnèrent le conseil d'envoyer son fils à Bayeux, c'était sans doute surtout afin que celui-ci fût élevé dans une ville moins accessible à la civilisation et aux influences françaises que ne l'était la grande cité rouennaise (3).

Sans cet emploi prolongé et ininterrompu du norois par les conquérants de la Neustrie, il serait évidemment impossible d'expliquer qu'autant de noms de lieu de cette province aient conservé des dénominations scandinaves et que tant de vocables d'origine noroise aient persisté dans le dialecte normand, pour passer en partie de cet idiome dans le français proprement dit. Ce sont là

(1) Diez, *Grammaire des langues romanes*, I, 409, traduction. Brachet, *Grammaire historique du français*, Introduction, p. 33.

(2) Dudo, *ibid.*, 198. « Regibus secretius colloquentibus cœpit affari Dacisca lingua ducem Willemum Saxonum dux Herimannus. »

(3) On peut comparer à ce sujet ce qu'a si bien dit M. Steenstrup (*Indledning*, 176); je ne puis cependant admettre avec lui que les « Danois » aient surtout peuplé le Bessin et le Cotentin; ceci est déjà invraisemblable *a priori* et les noms de lieu d'origine scandinave si fréquents dans le pays de Caux, le Roumois, le Lieuvin, prouvent qu'ils s'établirent au moins en aussi grand nombre dans ces pays.

autant de témoins de l'usage que firent plusieurs générations de l'ancien norois ; mais cet emploi du scandinave se révèle encore à nous par d'autres faits et dut laisser d'autres traces que l'introduction de vocables non latins, dans le dialecte roman de l'ancienne Neustrie ; il dut y favoriser l'admission temporaire de sons étrangers au latin et la conservation de sons latins que les dialectes voisins ont transformés. On trouve par exemple, dans une charte de l'an 1015, *thesauri*, écrit avec un *th*, *tethauri* ; à cette occasion, M. Léopold Delisle remarque, non sans grande raison, que « cette orthographe semble indiquer quelle était la prononciation du *th* en Normandie au commencement du XI^e siècle » (1) ; elle montre que cette lettre de l'ancien norois, inconnue au latin et qui a disparu complètement des idiomes scandinaves modernes, s'était conservée quelque temps (2) dans le dialecte normand, au moins dans les noms propres (3). Mais, si l'ancien dialecte de notre province adopta ou conserva ainsi pour un temps plus ou moins long des sons étrangers au latin, il dut à plus forte raison, on le comprend, conserver des sons communs au latin et au norois, comme le *c* vélaire

(1) *Histoire du château de St-Sauveur-le-Vicomte*, pièces justificatives, 1, 2.

(2) Combien de temps ? Cela est difficile à dire ; il est remarquable que *tuit*, auquel l'orthographe moderne donne parfois un *th*, soit déjà écrit avec un simple *t* dans les documents du XII^e siècle.

(3) Il est singulier qu'on trouve, au XI^e siècle, *Cathburgus* écrit avec un *th*, encore que le mot *Kati* d'où dérive *Cath* n'ait qu'un *t*. Ce *th* qu'on retrouve dans *Caithness*, d'après Vigfusson, apparaît aussi dans le nom suédois *Kathathorp* (1283), plus tard *Katathorp* (1305) et *Kadorp* (1872), aujourd'hui *Katturp* (Falkman, *op. cit.*, p. 150).

qui subsiste encore aujourd'hui dans l'idiome de la région septentrionale, la seule vraiment normande, de notre province, que les mots où on le rencontre d'ailleurs soient d'origine romane, scandinave ou saxonne. Mais je reviendrai plus loin sur ce point.

II.

Quand tout dans la partie septentrionale de la Normandie, population, monuments, noms de lieu, et l'on peut ajouter dans une certaine mesure le vocabulaire, diffèrent à ce point de ce qu'on trouve dans le sud de la province, on ne doit pas être surpris que l'idiome qui y est parlé présente certains caractères particuliers inconnus au patois de la région comprise dans le bassin de la Loire ou dans l'ancienne Marche de Bretagne. Toutefois, ce n'est pas seulement, comme nous le verrons plus loin, en allant du nord au sud qu'on rencontre des différences dialectales profondes dans le parler populaire de notre province, on en trouve aussi en allant de l'est à l'ouest de non moins caractéristiques, quoique d'une autre espèce, et qui constituent autant de sous-patois particuliers dans le patois général de la Normandie. Quels sont ces patois ? quel domaine faut-il attribuer à chacun d'eux et aux caractères qui les distinguent ? Telles sont les questions qu'il me faut maintenant résoudre. Il y a huit ans, j'avais déjà abordé ce sujet, mais d'une manière générale et comme en passant. Amené dans mon essai sur le *c* dans les langues romanes à rechercher les transformations de cette gut-

turale dans les dialectes français, j'ai montré qu'elle a été traitée en normand, comme on savait qu'elle l'avait été en picard, c'est-à-dire, ainsi que je le disais au commencement de cette étude, qu'elle a conservé sa valeur gutturale, quand elle est vélaire; qu'elle s'est, au contraire, changée en *ch*, quand elle est palatale; mais, et en cela j'ai eu tort, j'ai implicitement supposé qu'il en était de même dans toute la Normandie. J'ai peut-être eu tort aussi, pour distinguer entre eux le dialecte ou patois normand et le picard, qui se ressemblent ainsi par le traitement des gutturales, de me borner à un seul caractère phonétique, le changement de *ē* et de *ī* accentués, transformés en *oi* dans le picard, en *ei* au contraire, dans le normand; modification qui n'appartient en propre, ni au normand, ni au picard. Des recherches que je fis bientôt après sur le patois du Bessin me montrèrent ce qu'il y avait d'inexact ou d'incomplet dans ma manière de voir et m'amènèrent à penser qu'on devait rencontrer des différences idiomatiques, quand on passe d'une région à une autre de notre province. « Bien que les divers patois normands aient tous des caractères communs, disais-je alors en reconnaissant mon erreur (1), ils en offrent aussi quelques-uns qui sont particuliers à chacun d'eux. » Mais les différences que je signalais ainsi, je ne les avais indiquées que d'une manière générale et en paraissant croire qu'elles n'existaient presque exclusivement qu'entre le patois de la Basse et de la Haute-Normandie; un article de la *Romania*, du mois de janvier 1878 (VII, 137),

(1) *Essai sur le patois normand du Bessin*, p. 7, note 1. (*Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, III, 216.)

rappela mon attention sur ce problème non résolu et a été le point de départ des recherches d'où est sorti ce travail.

Rendant compte d'une étude très-remarquable de M. G. Lucking, sur les anciens dialectes français (1), dont il combattait cependant quelques aperçus, en particulier au sujet du traitement du *c*, l'auteur de cet article, M. Gaston Paris, demandait si les patois de notre province avaient tous modifié les gutturales latines, comme elles l'étaient dans quelques-uns d'entre eux. « Croit-on, par exemple, disait le maître des Romanistes en France, en résumant sa pensée dans une dernière objection, que la limite linguistique, au point de vue de la persistance du son *k*, coïncide avec la limite politique de l'ancienne Neustrie. » Cette question me touchait, et je résolus aussitôt de la résoudre; toutefois, désespérant d'y parvenir à moi seul dans l'éloignement où je me trouvais et me trouve encore actuellement de la Normandie, je songai à faire faire par autrui l'enquête nécessaire à cette solution; mais, le concours sur lequel je comptais m'ayant fait défaut, je me suis hasardé à entreprendre seul cette recherche que personne n'avait voulu tenter à ma place ou avec moi. Elle n'a, il s'en faut de beaucoup, rien perdu de l'à-propos qu'elle pouvait avoir à l'époque de l'article de M. Gaston Paris; les questions qu'elle soulève continuent même de préoccuper de plus en plus les savants d'outre-Rhin, et depuis lors M. Suchier, un des premiers romanistes d'Allemagne, et après lui son élève, M. Schulzke, ont, agrandissant le problème, essayé, par l'étude des anciens

(1) *Die ältesten französischen Mundarten*, in-8°, Berlin, 1877.

textes, d'établir l'existence d'un dialecte normand méridional qui entre autres lieux se serait parlé, s'il ne se parlait pas encore, à Fougères et à Rennes (1). Il est temps de mettre un terme à ces étranges confusions et, ce qui ne peut être fait qu'en France et peut-être seulement par un normand, de chercher enfin à délimiter rigoureusement le domaine du patois de notre province et des variétés qu'il présente ou, seul moyen d'atteindre une complète exactitude, de déterminer l'extension des caractères qui distinguent le parler populaire des divers *pays* dont se compose la Normandie.

Pour arriver à la solution de ce problème, je me suis livré depuis deux ans et demi à une enquête minutieuse et, quoique je ne veuille pas dire que les résultats auxquels je suis arrivé présentent tous une certitude absolue, je crois que dans leur ensemble ils sont incontestables et ne pourraient être modifiés que dans le détail ou sur des points secondaires. Voici d'ailleurs comment j'ai conduit mes recherches. Après avoir parcouru moi-même, au mois de mars de l'année 1880, toute la région sur laquelle, à ce que je croyais, devaient porter mes investigations, — je ne voulais alors que fixer la limite méridionale de la région du traitement non français des gutturales, — j'ai fait adresser, par l'intermédiaire des inspecteurs primaires des arrondissements de Coutances, St-Lo, Avranches, Vire, Falaise, Argentan, Lisieux, Bernay, Evreux, Les Andelys, aux instituteurs de ces circonscriptions des questionnaires imprimés à cet effet. Ces questionnaires renfermaient

(1) *Zeitschrift für romanische Philologie*, II, 291. — Paul Schulzke, *Bezontes e + i und o + i in der normannischen Mundart*, in-8°, Halle, 1879.

quelques vocables présentant les caractères que je voulais étudier et il suffisait d'y répondre par oui et par non. Rien n'était donc plus simple que de les remplir.

Malheureusement, et déjà M. Ed. Duméril faisait cette remarque en 1849, notre patois se perd tous les jours ; aussi, j'ai dû me résigner à ne pas obtenir toujours les réponses sur lesquelles je croyais pouvoir compter et j'en ai reçu parfois de toutes différentes ou de contradictoires. Il fallait donc les contrôler, les comparer soigneusement entre elles, avant d'en tirer aucune conclusion ; il fallait aussi, autant que possible, en vérifier par moi-même le degré d'exactitude. Dans ce but aux mois d'août et de septembre suivants (1880), j'ai fait un second voyage en Normandie ; mais cette fois je ne me suis pas borné à visiter la région où devait se trouver la limite méridionale de la conservation probable du *k* que je voulais surtout déterminer ; m'étant bien vite aperçu, dans le courant de mes recherches, que le patois normand offrait, quand on passait d'une région à une autre, les différences dialectales les plus grandes, je pensai qu'il y avait avantage à étendre le cercle de mes investigations et à ne plus les faire porter seulement, comme je l'avais fait tout d'abord, sur l'extension des formes non françaises des gutturales, mais sur les caractères phonétiques si différents que j'avais entrevus en parcourant les divers *pays* de notre vieille province.

Je résolus donc de la visiter cette fois en son entier et dans tous les sens depuis les frontières de la Bretagne jusqu'à celles de la Picardie, depuis le fond de la presqu'île du Cotentin jusqu'aux confins du Maine ; en même temps j'adressais de nouveaux questionnaires plus complets que les précédents aux inspecteurs pri-

maires que j'avais déjà consultés et à ceux de plusieurs autres arrondissements, tels que Dieppe, Neufchâtel (1), Beauvais, Mortagne, Alençon, Domfront et Mortain, pour lesquels je n'avais pas encore de renseignements (2). Les renseignements que j'ai ainsi recueillis dans cette double enquête m'ont fourni tous les éléments dont j'avais besoin pour la solution du problème que je voulais résoudre; et en relevant soigneusement les réponses qui avaient été faites aux demandes de mes divers questionnaires, en les comparant avec mes

(1) C'est un devoir pour moi de rendre témoignage à l'empressement que j'ai rencontré auprès des inspecteurs auxquels je me suis adressé : je citerai en particulier M. Yon, des Andelys, qui m'a envoyé tout un travail personnel sur la question; M. Genevrais, de Neufchâtel, qui a dirigé avec le plus grand zèle l'enquête dont il s'était chargé; M. Garjault, d'Évreux; M. Devisme, alors à Bernay; MM. Marie-Cardine, à Lisieux; Durand, à Vire; Aubin, à St-Lo; Férard, à Coutances; Lemoine, à Domfront; Follet, à Argentan; Boulet, à Alençon et Desroziers, à Mortagne. De simples instituteurs ont tenu aussi à concourir à mon enquête : je dois surtout mentionner celui de Mesnil-Auzouf, M. Morice, qui m'a envoyé sur le patois de sa commune les renseignements les plus curieux et les plus exacts. Je n'ai point envoyé de questionnaires dans les arrondissements de Rouen, Yvetot, le Havre, Pont-Audemer, Pont-l'Évêque, Caen, Bayeux, Valognes et Cherbourg. Mais, à Cherbourg, M. Le Boullenger m'a donné quelques renseignements précieux sur le patois de La Hague; j'en ai reçu aussi d'intéressants de M. Henri Moisy de Lisieux sur quelques faits linguistiques de son arrondissement.

(2) Au singulier, *ellus* avait d'abord donné *el* dans tous les dialectes français, le normand a purement et simplement laissé tomber l'*l* final; en français, au contraire, le son *a* s'est développé devant *l* d'où *eal* et, après le changement de *l* en *u*, *eau*. En picard, outre cette double transformation, l'*e* de *ellus* a été changé en *i*, d'où *iau*, c'est-à-dire *i+o*, comme on prononce encore sur quelques points; ailleurs *au* s'est atténué en *eu*, où *el* s'est diphthongué en *iel*, d'où *ieu*.

propres observations, il m'a été enfin possible de montrer, ce qui n'avait jamais été fait ni essayé, comment le patois normand varie quand on va de l'est à l'ouest ou du nord au sud, et de fixer l'extension des divers caractères distinctifs qu'on y peut signaler.

Mes demandes ne portaient d'abord que sur le traitement des gutturales et sur la transformation de *ē* et de *ī* accentués ; dans mes seconds questionnaires, j'en ajoutai une au sujet de la transformation du suffixe *ellus*, transformation si curieuse, surtout dans le normand moderne, où il s'est réduit à *é* au singulier et est devenu *id* au pluriel, tandis qu'il a donné *io* ou *ieu*, *ið* en picard, *eau* (*o*), *eaux* (*ø*) en français. Le caractère tiré de cette modification se retrouve, quoique bien inégalement, dans presque tout le domaine normand et on peut dès lors le regarder comme distinctif de l'idiome général de notre province ; il n'en est pas de même d'une autre transformation non moins curieuse que j'avais déjà signalée dans le patois du Bessin (1), la modification de *o*+*i* et de *ē*+*i* (*e*), et dont l'extension — elle est propre à la Basse-Normandie — m'a permis de diviser le patois de notre province en deux sous-patois bien distincts.

A la même région que cette dernière forme ou à peu près appartient aussi une autre modification phonétique, récente, à ce qu'il semble, puisqu'on ne la rencontre pas dans les noms propres, et dont j'ai cru aussi devoir rechercher l'extension : c'est l'affaiblissement en *e* de *a* atone suivi de *r* et précédé ou non de *k*. Ces formes

(1) *Romania* (1876, V, 492. — *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, III, 224.

sont les seules que j'ai eu à étudier dans tout le domaine normand ; mais , sur la frontière orientale de notre province on en rencontre une autre jusqu'ici à peu près ignorée et dont il m'a fallu reconnaître la présence et fixer aussi l'extension. Un des caractères du dialecte picard, comme on le sait et comme je l'ai rappelé au commencement de cette étude, est que l'article et l'adjectif possessif ont une seule et même forme pour le masculin et le féminin singulier ; or ce trait distinctif se retrouve précisément dans une partie de la région orientale de la Normandie, dont le patois dès lors ne peut pas être considéré comme vraiment normand ; il importait de rechercher jusqu'où cette forme picarde pénétrait dans notre province ; aussi faisait-elle, pour les questionnaires envoyés dans les arrondissements de Neufchâtel et de Dieppe, l'objet d'une septième demande particulière ajoutée aux six que renfermaient les questionnaires des autres arrondissements. Voici quelles étaient ces demandes :

Dit-on, dans la commune de *** :

1° <i>mé, té</i>	pour moi, toi,
<i>fré</i>	— froid,
<i>sé</i>	— soif,
<i>père, tête, etc.</i>	— poire, toile, etc.,
2° <i>can, cat</i>	— champ, chat,
<i>vaque</i>	— vache,
3° <i>carue</i> ou <i>quérue</i>	— charrue,
<i>carette</i> ou <i>quérette</i>	— charrette,
<i>carpenquier</i> ou <i>querpenquier</i>	— charpentier
<i>merque</i>	— marque, etc.
4° <i>chendre</i>	— cendre,
<i>chent</i>	— cent,

<i>cherise</i>	pour cerise,
<i>chin(q)</i>	— cinq,
<i>chinture</i>	— ceinture, etc.
5° <i>agné</i> , pl. <i>agnîâ</i>	— agneau,
<i>baté</i> , <i>baquiâ</i>	— bateau,
<i>couté</i> , <i>coutîâ</i>	— couteau,
<i>morsé</i> , <i>morsiâ</i> , etc.	— morceau, etc.,
6° <i>nîeu</i> (<i>gneu</i>)	— nuit,
<i>nîeure</i> (<i>gneure</i>)	— nuire,
<i>tieule</i> (<i>queule</i>)	— tuile,
<i>sîeu(v)re</i>	— suivre,
<i>bri</i> , <i>pis</i>	— bruit, puits, etc.
7° <i>l'</i>	— la,
<i>m'</i> , <i>s'</i> , <i>t'</i>	— ma, sa, ta (1).

Voici maintenant à quelles conclusions m'a conduit la comparaison des réponses faites à mes questionnaires.

Des caractères précédents, un seul appartient à tout le domaine normand ou à peu près, en le dépassant même de beaucoup au sud : c'est la transformation de

(1) On voit sur quoi portaient mes questions : la première avait pour but de déterminer la manière dont *e* long et *i* bref accentués ont été traités en Normandie ; la seconde et la quatrième, de fixer les limites du traitement non français des gutturales ; la cinquième, de savoir ce que *ellus* et *ellos* sont devenus dans nos patois ; la septième, de fixer la ligne de démarcation entre le domaine picard et le domaine exclusivement normand ; la sixième, d'indiquer comment *o + c*, *e + q(g)* et *u + c* ont été traités dans notre province et par suite d'établir la limite entre le patois bas-normand qui change les deux premiers groupes en *ieu*, *îé*, etc. et le haut-normand qui les transforme en *ui* ; délimitation à laquelle devait conduire aussi la troisième question. Plus tard, j'ai encore adressé une huitième question, afin de savoir comment le groupe *e + i* avait été traité dans nos patois.

e, *i* accentués en *ei* et ses atténuations *é* ou *è* ; on les rencontre dans l'Avranchin , comme dans le Cotentin ; dans le pays d'Houlme , la campagne d'Alençon et le Perche normand , comme dans le Bocage , le Bessin , le pays d'Auge et le Lieuvin ; dans le pays d'Ouche et la plaine du Neubourg , comme dans le Roumois et le pays de Caux. Mais dans l'est du pays de Bray , du Vexin et le sud-est de la plaine de Saint-André , cette forme n'apparaît plus que mêlée aux formes picardes et françaises en *oi* ; c'est ce qui a lieu en particulier dans le patois des cantons de Blangy , d'Aumale , de Forges , de Gournay , de Gisors , d'Ecot , de Vernon , de Pacy-sur-Eure et de Nonancourt. Ce fait n'a pas besoin d'être expliqué et il se reproduit , ainsi que nous allons le voir , pour les différents caractères que j'ai choisis comme distinctifs des patois normands : à la limite de la région qui est leur domaine propre , ils disparaissent peu à peu et font place successivement aux caractères spécifiques du patois de la région limitrophe , avec lesquels on les retrouve mêlés dans la contrée intermédiaire qui sépare leur territoire respectif ; l'idiome populaire de cette contrée moyenne participe ainsi à la fois des caractères des patois voisins , et on peut le comparer à ces hybrides que présentent certains genres en botanique , lesquels possèdent à la fois les caractères de deux ou de plusieurs espèces voisines.

Si le caractère tiré de la transformation de *ē*, *ī* accentués disparaît peu à peu à mesure qu'on se rapproche de la frontière orientale de la Normandie , l'observation n'en présente néanmoins aucune difficulté ; il n'en est pas de même pour le caractère tiré de la modification du diminutif *ellus* ; ce suffixe , je l'ai déjà dit , s'est , dans

le patois moderne, atténué en *é* au singulier, transformé en *id* au pluriel ; mais à côté de la forme *é* on rencontre encore fréquemment *io*, forme qu'on regarde comme propre au picard, mais que présentent aussi les patois du Maine ; de là une source presque inévitable d'incertitudes ; c'est cette raison aussi qui, en fin de compte, m'a fait prendre, de préférence au singulier *ellus*, le pluriel *ellos* transformé, comme signe spécifique du patois normand ; mais la forme *id* qu'il donne faisant elle-même souvent place à *id*, il ne m'a pas toujours été facile, vu l'incohérence des renseignements que j'ai reçus, de déterminer avec une entière certitude la limite du domaine linguistique qu'elle caractérise. Voici ce qu'on peut dire de plus exact à cet égard.

Les formes *é*, *id* sont propres à toute la partie septentrionale de la Basse-Normandie sans exception ; au sud, on les retrouve jusque dans l'Avranchin, quoique vers la frontière méridionale de l'arrondissement de Mortain, en même temps que *é*, *id*, apparaissent aussi *io*, *id* ; mais c'est *é*, *id*, que l'on rencontre dans le Bocage ; dans le pays d'Houlme, cette forme m'a été également signalée dans plusieurs localités, à Beauchêne, Juvignisous-Andaine, la Chapelle-Moche ; cependant à *é* s'est aussi substitué non pas *io*, mais *ia* avec le son final *a* affecté par le patois de cette région et d'une partie de la campagne d'Alençon. Ici, toutefois c'est plutôt *io* qu'on trouve d'ordinaire à la place de *é* ; il en est de même dans le Corbonnais et même dans le Lieuvin, où l'on rencontre d'ailleurs concurremment *é* ; mais le pluriel est encore le plus souvent *id*, le Corbonnais peut-être excepté ; à partir du Lieuvin, dans le Roumois, le pays d'Ouche, la campagne d'Evreux, le Vexin et le

pays de Caux, la forme la plus générale est *io*, *id*; cependant on y rencontre encore *é*, *id* (1), et M. Alfred Baudry m'a dit qu'à Rouen en particulier on ne connaissait pas dans son enfance d'autre forme que *id*. M. Yon, inspecteur primaire des Andelys, m'a fait une remarque analogue pour son arrondissement, où autrefois la forme *é* était très-usitée, tandis qu'aujourd'hui elle a le plus souvent fait place à *io* (2). On peut appliquer au pays de Bray ce que je viens de dire des autres pays de la Haute-Normandie; seulement, vers la frontière orientale sur quelques points des cantons de Gournay, de Forges et d'Aumale, à la place de *io* apparaît une forme différente, la terminaison picarde *ieu*. Quoi qu'il en soit, on voit par ce qui précède que les formes *é*, *id* se retrouvent surtout aujourd'hui dans la partie de la Basse-Normandie qui appartient au versant de la Manche. L'observation d'un autre caractère $o + i(c) = ieu$, dont j'étudierai plus loin l'extension, nous conduira à un résultat analogue.

Il en est tout autrement du traitement des gutturales, dont l'étude mérite une attention particulière. Ce n'est pas que l'observation en soit difficile, tout au contraire elle est de la plus grande simplicité; mais elle soulève diverses questions que j'ai déjà examinées autrefois, mais qui, reprises depuis, ont reçu parfois une solution différente de celle que je leur avais donnée. Il

(1) Quelquefois on entend *é* dans une commune et *io* dans la commune voisine, c'est ce que je constatais au mois d'avril dernier (1882) à Glos-Montfort (Lieuvain).

(2) A Longchamps (Vexin) on m'a signalé encore les formes *baté*, *coudé*.

importe donc de les étudier à nouveau. Ce que j'appellerai le traitement normanno-picard ou plus simplement normand des gutturales se rencontre également, avec quelques différences toutefois pour la vélaire (1), dans la Basse et dans la Haute-Normandie, mais seulement dans la partie septentrionale de la première de ces régions ; le rencontrait-on jadis dans le patois de la partie méridionale de cette région ? en d'autres termes, ses limites actuelles sont-elles encore aujourd'hui celles qu'il atteignait autrefois ? voilà une première question qui n'a encore été ni posée ni à plus forte raison résolue par personne et dont il est inutile de faire remarquer l'importance. Une autre question non moins intéressante, c'est de savoir si le traitement des gutturales est le même dans le normand actuel que dans l'ancien dialecte ; je l'ai admis jadis dans mon Essai sur les transformations du *c* latin, et M. Lücking, dans son excellent ouvrage sur les anciens dialectes français, s'est rangé entièrement à mon opinion ; mais, depuis lors, M. Suchier (2) a paru mettre en doute quelques points de ma théorie ; il convient donc de l'exposer une fois de plus et de l'appuyer, s'il est possible, par de nouvelles raisons. Commençons par la vélaire.

Dans le picard actuel et dans la région septentrionale de la Normandie, *c* suivi de *a* persiste, tandis qu'il se change en *ch* en français ; il est certain qu'à l'origine, dans tout le domaine français et provençal, *c* avait dans ce cas la valeur *k*, qui n'était autre que celle du

(1) Non pas toutefois pour la vélaire suivie de *a*, mais pour la vélaire suivie de *o* ou de *u* modifiés.

(2) *Zeitschrift für romanische Philologie* (1878), II, 295.

latin conservée encore dans les idiomes hispaniques, roumains et italiens proprement dits, le florentin excepté; mais à partir du VIII^e ou du IX^e siècle le *c* développa, ce semble, après lui le son *i* et de vélaire il devint ainsi palatal, pour se changer ensuite en *tch* (1), son que nous rencontrons encore en même temps que le *c* palatal, dans les dialectes roumanches et ladins; *tch* existe aussi avec la forme congénère *ts* dans les dialectes provençaux modernes; mais il y a plus, dans le patois actuel du Cotentin et du Bessin, *tch* a pris naissance toutes les fois qu'après la vélaire, même suivie de *o* ou de *u* primitifs, le son *i* s'est développé (2) et, dans le Bessin du moins, les deux formes coexistent souvent ensemble: ainsi j'entendais encore au mois de septembre dernier (1881)

(1) Le *t* de *tch* n'est point un *t* dental ordinaire, mais un *t* cérébral, (t² de Brücke), alvéolaire (t¹) ou même dorsal (t³). Peut-être est-ce ce son que plusieurs de mes correspondants ont représenté à défaut de mieux par *q*. « Je ne puis, m'écrivait le 17 octobre 1881 M. Emile Legrand, professeur à l'Ecole des langues orientales, au sujet de la prononciation de *tchin* à Fontenay-le-Marmion, rendre ce mot avec notre alphabet, c'est une sorte de renforcement du *c* que je n'ai entendu nulle part ailleurs, quelque chose comme *qchin*. » Il est facile d'après cela d'établir la suite des transformations subies par le *c* vélaire, c'est tout simplement :

h, h', hy, hch ou *tch*

et non comme l'enseignerait, d'après M. Cornu (*Romania*, X, 402), « la phonétique la plus élémentaire »,

h, (h'), hy, ty, tch

(2) Il n'est point nécessaire que le son *i* se développe après *u* pour que *h* se change en *tch*, il suffit que *u*(ou) soit devenu *ü*; il n'est pas plus nécessaire que la gutturale soit *c(h)* pour qu'elle puisse se transformer, dans les patois du nord du Cotentin *qu* peut également devenir *tch*, par exemple *tchinze* (quindecim).

dire simultanément dans le canton de Trévières *quied* et *tché* (chez).

On voit par là qu'il y a dans les dialectes franco-provençaux et ladins une tendance toujours vivante à transformer la vélaire en *tch*. J'ai montré autrefois (1) comment cette valeur *tch* avait jusqu'au XII^e et XIII^e siècle été en français celle du *ch* actuel, sorti de la vélaire transformée ; par contre, j'ai admis, au moins tacitement, que la valeur actuelle de la vélaire du picard et du normand était aussi celle que cette consonne avait eue de tout temps dans ces deux idiomes ; la preuve en est, je crois, dans l'impossibilité physiologique presque absolue qu'il y aurait à ce que, après avoir passé du son *k* au son *tch* ou *ch*, le *c* fût revenu à sa valeur primitive, quand on ne rencontre, à ma connaissance, dans les idiomes français aucun exemple d'un semblable retour d'un son de consonne modifié à sa valeur primordiale (2). D'ailleurs, il faudrait admettre que ce retour aurait eu lieu, non-seulement dans le français, mais encore dans l'anglais, où un grand nombre de mots d'origine normande conservent encore aujourd'hui la vélaire, comme *candle*, *cap*, *cupon*, *captain*, *car*, *carpenter*, *castle*, *cat*, etc. (3).

(1) *Du c dans les langues romanes*, in-8°, 1874, p. 178.

(2) En espagnol, les chuintantes ou linguales *ch* et *j* issues d'une gutturale modifiée (*g*, *i*) ont depuis le XVI^e siècle la valeur *x* qui est un son plus intérieur et guttural ; mais les sons *ch*, *j*, ne sont pas revenus à leur valeur primitive *g*, *i*. En français, la substitution de *qu(i)é* à *tié* est le seul exemple que je connaisse du passage d'un son plus extérieur à un autre plus intérieur ; mais il s'explique par la plus grande facilité qu'il y a à articuler *k(i)é* que *tié*.

(3) Cf. *Du c dans les langues romanes*, p. 252.

Cette difficulté n'a pas arrêté M. Suchier ; toutefois, il faut le reconnaître, il n'est pas allé jusqu'à dire que le *c* vélaire normand a jamais eu autrefois la valeur (*t*)*ch* pour revenir ensuite au son *k* qu'il avait évidemment à l'origine, comme il l'a actuellement ; non, le savant romaniste de Halle a été moins radical ou affirmatif, il s'est borné à prétendre que le *c* vélaire dut, vers le XII^e siècle, prendre la valeur *k'*, — *ky* d'après sa notation, — valeur qui aurait été représentée au moyen du signe *ch* par les copistes de textes normands (1). Il n'est pas impossible sans doute qu'à l'origine *ch* ait eu une autre signification que (*t*)*ch* et ait, dans certains cas, comme l'a pensé M. Schuchardt (2), pu représenter le son *ky* ; mais cela ne prouve pas qu'il en a partout ou longtemps été ainsi, ni que cette valeur *ky* était celle qu'attribuaient exclusivement au *ch* les scribes du nord de la France au XII^e siècle ; cela ne prouve pas davantage que dans le dialecte de la Normandie septentrionale, de la Picardie ou de l'Artois, le véritable *c* vélaire ait jamais eu un autre son que le son actuel *k*.

• Comment expliquer, remarque M. Suchier, qu'aujourd'hui encore on dise *kiose* dans la contrée d'Arras, qu'on trouve *kievion* dans le texte picard du Barlaam, *kierkiés* dans Renard-le-Nouvel, *eskievin* et *kieville* dans les chartes des Vermandois ? » J'avoue ne pas voir la difficulté ; si on dit *kiose* aux environs d'Arras (3), on le

(1) *Zeitschrift für romanische Philologie*, II, 295.

(2) *Romania*, III, 283. Il est à peine besoin de remarquer qu'en avançant ce fait M. Schuchardt avait en vue le français proprement dit et non le normand ou le picard.

(3) Je pourrais demander à M. Suchier s'il est bien sûr qu'on dise *kiose* dans la contrée d'Arras. M. Abel Bergaigne, qui est originaire de

dit comme *guien* en Normandie, et cela prouve seulement que le *c* vélaire latin, devenu palatal par la transformation en palatale de la voyelle gutturale ou labiale suivante, est resté tel et ne s'est pas ultérieurement transformé en chuintante *tch*; cela montre de plus que l'ancien picard n'a pas eu recours à de signe particulier ou autre que *k* pour représenter la palatale. A-t-elle été représentée autrefois en normand par *ch*? Cela est certain (1) et en se servant de cette notation les scribes ne faisaient que se conformer à un usage ancien, adopté par les copistes de chartes ou de textes latins (2); toutefois, et M. Suchier le reconnaît lui-même, *ch* a eu un autre emploi que celui-ci dans le normand, mais je ne puis admettre avec lui que ç'aît été seulement d'éviter la prononciation *ts*; les exemples *unches*,

cette ville, m'a affirmé ne connaître que la forme *cose* et c'est aussi *cose* ou plutôt *cosse* seulement que j'ai entendu au mois de septembre dernier (1882). Il faut convenir, d'ailleurs, que prendre, pour établir une théorie, un mot, comme *causa*, dont la gutturale fait le plus souvent exception aux lois de transformation, — il n'a donné que *chose* dans tous les patois normands, — c'est donner à cette théorie une base bien ruineuse.

(1) Si on entend toutefois par palatale tout simplement *k* ou *qu* suivi de *e* ou de *i*, et non « un *c* en voie de passer au son *tch* », comme le dit M. Suchier.

(2) C'est ainsi que, dans les pièces justificatives de l'*Histoire du château et des sires de St-Sauveur-le-Vicomte* publiées par M. Léopold Delisle, on trouve à chaque instant *ch* à la place de *qu*; ainsi, p. 35, *Anschitillo* ou *Ansquitili*, *Jurches* (Jurques), *Felcherolles* (Feuguerolles); mais on y trouve déjà comme aujourd'hui, p. 72, *Clinchamp*, v. 1165, ce qui semble prouver qu'à cette date le *c* vélaire de ce mot était déjà changé sans doute en chuintante et que *ch* était employé pour représenter cette consonne.

esdrechanz, tirés du Psautier d'Oxford et cités par lui, montrent que *ch* devait représenter tantôt le *k* palatal, — valeur qu'il a dans les textes où il est employé pour le mot *chi* = *qui*, — tantôt un son figuré ailleurs par *ce*, — ainsi *esdreceanz* du même Psautier 34, 13, — et qui ne peut être ou que ce même son assibilé *ts* (1), lequel, d'après M. Suchier, il ne saurait représenter, ou la chuintante *ch*, ce qu'il n'admet pas davantage (2).

On le voit, si le savant romaniste a eu raison de reconnaître, comme il l'a fait, que sa théorie n'est point à l'abri de toute objection en ce qui concerne le picard, elle ne l'est pas davantage pour le normand. D'ailleurs, et c'est là une objection à laquelle il faudrait répondre, comment se fait-il que les plus anciens manuscrits normands, s'ils offrent parfois *ch* devant *a*, n'ont pourtant le plus souvent que *c* pour signe de la vélaire (3)? Comment serait-il possible encore que le *ch*

(1) En disant ceci, je me place, on le voit, au point de vue de M. Suchier.

(2) Un élève de M. Suchier, M. Varnhagen, a repris la question dans la *Zeitschrift für romanische Philologie* (III, 161), et a essayé de la résoudre par l'étude des signes employés dans le Psautier d'Oxford, mais sans arriver à aucune solution, comme cela était à prévoir. Il est douteux d'ailleurs que le double accent qu'on trouve dans ce texte ait été employé pour indiquer la prononciation du *c*, puisqu'il n'est que très-exceptionnellement placé sur cette lettre, — j'ai constaté moi-même le fait au mois de septembre 1881, — et qu'on ne voit pas, s'il avait remplacé l'*h* de la notation *ch*, pourquoi on s'en serait servi avec cette même notation. Je n'insiste pas ici d'ailleurs davantage sur ce point, me proposant d'y revenir prochainement.

(3) Cette objection n'a point arrêté M. Varnhagen, qui déclare sans hésiter (*ibid.*, p. 177) que « la notation *ca*, lat. *ca*, ne prouve rien pour la valeur vélaire du *c*. »

eût dans les textes picards ou normands une valeur si différente de celle que lui reconnaissent certainement les copistes contemporains de textes français, c'est-à-dire *tch* (3). Je crois donc pouvoir rejeter, comme en désaccord avec les lois de la phonétique et ne reposant sur aucune preuve historique certaine, les conclusions de M. Suchier, et dire que, selon toute vraisemblance, le son *k* actuel du *c* vélaire normand et picard est celui qu'il a eu de tout temps, quand la voyelle suivante est restée *a*, *o*, *ou*; au contraire, quand cette voyelle s'est diphthonguée ou que devant elle s'est développé le son *i*, la vélaire s'est changée en même temps et certainement à une époque très-reculée en la palatale *k'*, laquelle a ou subsisté ou sans doute très-récemment, — cette modification se produit encore tous les jours, — s'est transformée en *tch*: ainsi *quien* ou *quin* (canis) dans la Haute-Normandie, *tchin* dans la Basse. Je reviendrai d'ailleurs sur ce point. Je passe maintenant au traitement de la palatale latine dont l'histoire présente plus de difficultés.

Ici, en effet, il n'y a pas simple conservation, mais transformation du son latin. Comment s'est opérée cette transformation? Diez a supposé que le *c* palatal s'était dans tout le domaine français d'abord changé en *ts*,

(4) Un romaniste d'ordinaire plus circonspect, M. Cornu, n'a pas été arrêté, il est vrai, par cette double objection et dans une note d'un court article de la *Romania* (X, 401), dirigé contre M. Varnhagen, il a déclaré que *ch* ainsi que *c* sans accent ou avec un double accent représentait le son *ky* dans le Psautier, comme dans la chanson de Roland; malheureusement, M. Cornu a oublié de nous dire comment, dans cette hypothèse, *ch* pouvait avoir la valeur *ky* dans les mots comme *esdrechanz*, *esdrecean*: du Psautier.

atténué plus tard en *s* ; cet *s* aurait persisté dans la région de l'est et du midi ; au nord-ouest au contraire , c'est-à-dire dans la région picarde et normande , il se serait , — à quelle époque ? le savant linguiste a oublié de nous le dire , mais sans doute avant la chute du *t* — épaissi en *ch*. J'ai expliqué autrement cette transformation et j'y ai vu le dernier terme du changement du *c* palatal latin en *tch* , — valeur actuelle encore , on le sait , de cette gutturale transformée en italien et en roumain , — changement qui aurait eu lieu vers le V^e ou le VI^e siècle et aurait été suivi vers le XII^e ou le XIII^e de l'atténuation en picard et en normand de *tch* en *ch*.

Quoi qu'il en soit de la valeur de ces deux explications , qui ne conduisent d'ailleurs à des résultats différents que pour la période la plus ancienne de la langue , et quelle que soit celle que l'on accepte , on est forcé d'admettre que la chuintante *ch* est très ancienne dans nos idiomes du nord-ouest ; si le signe qui la représente n'apparaît pas toujours dans les monuments picards , et si on ne le trouve pas dans les plus anciens textes normands , ce n'est pas à dire , je crois , comme j'ai essayé de le démontrer autrefois (1) , que ce son n'y existât pas déjà (2) ; d'ailleurs , on trouve de très-bonne heure , dans les textes normands tout comme dans les picards , *ch* substitué à *c* latin suivi de *e* ou

(1) *Du c dans les langues romanes*, p. 250.

(2) Comment expliquer sans cela la présence du *ch* dans les mots anglais *cherry*, *chibolle*, *chives*, et peut-être *chervil* et *chisel* (ces deux derniers existant dans l'anglo-saxon ont pu en être tirés), si non par l'existence au XI^e siècle du son *ch* dans le normand ? Cf. *Du c dans les langues romanes*, p. 291.

de *i* (1); mais quelle en était la valeur? M. Suchier prétend qu'au XII^e siècle le *c* suivi de *e* ou de *i* avait en normand le son *ts* et que le signe *ch* des mots *menchunge* Cambr. Ps., p. 4 ou *cumenchad* Q L R, p. 69 représentait ce même son *ts* et non celui de *tch*, ainsi que je l'ai dit (2); mais c'est là une simple affirmation, qui n'avance en rien la question, et la démonstration tentée depuis par M. Varnhagen ne lui a pas fait faire un pas de plus, puisque ses conclusions sont purement négatives (3). D'ailleurs il aurait fallu commencer par montrer, ce que personne n'a fait jusqu'ici, pourquoi la spirante, issue du *c* palatal latin ou de *ti* assibilé, se serait en picard et en normand transformée en *ch*, tandis que l'*s* latin aurait persisté sans aucune modification (4). Ce qu'il

(1) La valeur *k* attribuée si souvent à *ch* devant *i*(*e*), par les copistes normands, dut les empêcher longtemps sans doute de s'en servir, surtout dans les chartes, pour représenter la chuintante; il semble que pour éviter toute confusion ils aient employé dans ce cas *g*, ainsi *Catorciæ*, v. 1000, est écrit, dans une charte de 1025, *Cadurges*, *Kaorches* au XIII^e siècle comme aujourd'hui (*Dict. topogr. de l'Eure*, s. v.). Dans la charte de fondation de l'abbaye de Cerisy, 1032 (De Gerville, I, 25), on trouve déjà « in monte *Pinchon* » avec *ch*, mais nous n'avons ici qu'un *vidimus*, ce qui empêche de rien affirmer.

(2) *Ibid.*, II, 295. A la page précédente, M. Suchier dit pourtant que l'addition de *h* (à *c*) indique que « la prononciation *ts* doit être évitée »; comment prétend-il concilier ces deux affirmations contradictoires?

(3) Elles sont assez curieuses pour les faire connaître ici : 1^o le *c* latin suivi de *a* conservé ou transformé a pris un son qui reste à déterminer plus exactement (qu'on ne l'a fait); 2^o le *c* latin assibilé (*c* lat. suivi de *e* *i*) a le même son ou du moins un son qui n'en est pas essentiellement différent (*ibid.*, p. 177).

(4) Il faut reconnaître toutefois que le *z* germanique = *ts* s'étant

eût été bon aussi d'examiner, et ce qu'on n'a pas fait davantage, c'est pourquoi le prétendu épaissement de *ts* ou *s* en *tch* ou *ch* (1) aurait affecté seulement le patois normand de la région septentrionale et non celui du sud.

Mais je n'insiste pas davantage sur cette question, qui ne se rapporte qu'indirectement au sujet que je traite (2) et j'arrive à ce qui fait l'objet de la première de mes recherches, à la détermination des limites de la région linguistique où le normand conserve la vélaire latine et remplace la palatale par *ch*; région qu'on peut à certains égards regarder comme formant le domaine du normand proprement dit, et parce qu'elle coïncide, on va le voir, avec celle où la population est le plus exclusivement germanique, et parce que l'idiome qu'on y parle présente réunis tous les caractères par lesquels notre patois diffère du français.

Cette région est beaucoup plus restreinte qu'on ne pourrait le croire au premier abord et qu'on ne l'a géné-

transformé en (*t*)*ch*, il aurait pu en être de même pour *ts* sorti du *c* palatal latin.

(1) M. Suchier n'admet pas que le *ch* provenant de la transformation du *c* palatal, c'est-à-dire suivi de *e* (*i*), ait jamais eu la valeur *tch*; ce qui implique que *ch* ne se serait produit qu'après la réduction de *ts* à *s*; mais alors pourquoi les *s* provenant de l'atténuation de *ts*, issu du *c* palatal, se seraient-ils épaissis en *ch*, tandis que les *s* primitifs auraient persisté sans modification? Le savant professeur a oublié de le dire.

(2) C'est cette considération qui m'empêche de parler d'une thèse d'un élève de M. Varnhagen, M. Wilhelm Buhle (*Das c im Lumb-springer Alexius, Oxforder Roland und Londoner Brandan. Inaugural-Dissertation. Greifswald, 1881*), thèse où la question a été reprise à nouveau, mais sans avoir été plus complètement élucidée.

ralement, — et moi tout le premier, — mais il est vrai sans examen, admis jusqu'à présent ; elle se trouve tout entière au nord du chemin de fer de Granville à Paris, en s'écartant même notablement de celui-ci à partir de Flers et surtout d'Argentan, où il s'incline vers le midi. Voici, d'ailleurs, quelle en est la limite exacte en allant de l'ouest à l'est. La ligne qui la marque part des bords de la Manche, non loin de Granville, à Coudeville, canton de Bréhal, passe par Ver, où elle traverse la vallée de la Sienne, et Montaigu-les-Bois, puis, remontant un peu au nord, à son entrée dans l'arrondissement de St-Lo, elle passe par Percy et Montabot, pour atteindre le Bocage près de Pont-Farcy, au confluent de la Drôme et de la Vire. On voit que la limite méridionale de la région où la vélaire persiste et où la palatale se change en *ch*, — région que j'appellerai, pour plus de simplicité, *domaine normand*, — coïncide presque avec celle du Cotentin, et qu'elle laisse en dehors tout l'Avranchin et en particulier les vallées ou bassins de la Sée et de la Sélune. Dans le Bocage, elle coupe en deux parties presque égales l'arrondissement de Vire ; après avoir, en effet, remonté la vallée de la Vire jusqu'au delà de Campeaux, elle suit le cours de la Souleuvre jusque vers Montchauvet, gagne ensuite et descend la vallée de la Drouanne, qu'elle quitte pour atteindre et remonter le cours de l'Orne jusqu'aux confins du département auquel cette rivière donne son nom, à St-Marc-d'OUILLY. De là elle remonte vers le nord, passe à Martigny, laisse Falaise à droite, c'est-à-dire au sud, et après avoir atteint Sassy, elle traverse la Dives au-dessous de St-Pierre-sur-Dives et entre dans le pays d'Augo ; puis, inclinant une fois encore vers le

sud, elle entre d'abord dans la vallée de la Viette, puis de la Vie, qu'elle atteint à Ste-Foy-de-Montgommery, entre Vimoutiers et Livarot. De là, gagnant le Lieuvin, elle traverse la vallée de la Touques, en pénétrant peut-être dans l'Orne à Ticheville; puis, passant par Family, elle arrive au département de l'Eure et au pays d'Ouche. Mais avant de suivre plus loin dans la Haute-Normandie la frontière linguistique de notre patois, il convient de discuter les résultats auxquels je suis arrivé et d'examiner les questions diverses qu'ils peuvent soulever, entre autres celles de savoir si cette limite actuelle que j'assigne au domaine normand a été de tout temps sa frontière linguistique du côté du sud, et si en particulier elle peut s'appliquer au dialecte usité dans notre province au moyen âge.

A dire vrai sur certains points et dans l'état actuel du patois normand, la limite que j'ai donnée se trouve reportée trop au sud, du moins dans le Cotentin et dans le Bocage. En effet, dans le patois de la partie méridionale de ces deux *pays*, les gutturales modifiées ont pris le plus souvent la même forme qu'en français; pour les trouver telles que le normand proprement dit les a traitées, il faut remonter plus au nord que je ne l'ai fait et aller jusqu'à Hambye et à Maupertuis, dans la vallée moyenne de la Sienne; mais à partir de là et plus on s'avance vers la partie septentrionale du Cotentin, plus on retrouve aussi, en dépit de l'influence de l'école, fidèlement conservé le double caractère tiré de la transformation ou de la conservation des gutturales; mais, je le répète, dans la partie méridionale de ce *pays*, sur une bande de terrain assez peu large, il est vrai, ce caractère ne se rencontre, au contraire, qu'imparfaitement et

exceptionnellement ; ou, pour mieux dire, si la gutturale vélaire y est encore en général conservée, la palatale n'a plus que la forme française *ç*. Les choses se présentent sous le même aspect dans le Bocage ; mais ici il faut même remonter jusque vers Aunay, dans la vallée de l'Odon, tout au nord de l'arrondissement de Vire, pour rencontrer la transformation du *c* palatal latin en chuintante *ch*, tandis que la vélaire est conservée dans le patois de la vallée de la Drouanne, c'est-à-dire au sud-ouest de ce même arrondissement. Il y a donc de ce côté de la Normandie une région où l'on parle un idiome d'une nature toute particulière et dont l'existence n'avait point encore été signalée ; idiome qui traite l'une des deux gutturales, la vélaire comme le normand et la palatale comme le français (1).

L'existence de ce patois semble contredire ce que j'ai avancé autrefois (2), hypothétiquement il est vrai, à savoir qu'il y a une espèce de solidarité entre le traitement des deux gutturales, que quand *c + a* par exemple donne *cha*, *c + e(i)* donne *s(ç)*, que quand, au contraire, *c + a* conserve sa valeur gutturale, *c + e(i)* devient *ch*. Mais je crois que cette contradiction n'est qu'apparente et que nous sommes là en présence d'un phénomène récent ou, pour mieux dire, d'une simple déformation de notre patois. Comment se présentent les faits, en effet ? Vers la limite méridionale que je viens

(1) On trouve ainsi la seconde des quatre combinaisons que M. Gaston Paris (*Romania*, VII, 135) a établies pour le traitement des gutturales ; la première est celle du français, la troisième celle du normand et du picard ; je donnerai plus loin un exemple de la quatrième.

(2) *Du c dans les langues romanes*, p. 280.

d'assigner au domaine normand, les gutturales sont loin d'avoir reçu toujours le traitement que je regarde comme distinctif de notre patois proprement dit : ainsi *c + a* n'y donne pas toujours *ka*, mais tantôt il a persisté sous cette forme, tantôt, au contraire, il s'est changé en *ch*. Par exemple, dans la commune de St-Denis-le-Gast, au sud du Cotentin, on dit bien *cat*, *quérue*, *querpanti* pour *chat*, *charrue*, *charpentier*, mais on dit *châ*, non *câ*, pour *chaud* ; à Cérances, en même temps que *châ* pour *chaud*, on dit, non pas *cat*, mais *chat*, comme en français ; à Coudeville, le *c* vélaire ne paraît, au contraire, persister que dans *cat* ; dans les autres mots il a pris la forme chuintante *ch* du français : ainsi, *châ*, *cherpanquié*, etc. C'est aussi la forme française *ç* qu'affecte seule dans ces trois communes le *c* palatal, sa transformation en *ch* n'apparaît qu'à Hambye et non dans tous les mots : ainsi, tandis qu'on dit *chan* (centum), *chîn* (quinque) dans cette commune, on y dirait, d'après un de mes correspondants, comme en français, *cendre*, *ceinture*. Il n'y a là rien de surprenant ; je me souviens avoir entendu moi-même, au mois d'août de l'année 1880, des habitants de Contrières, village situé à quatorze kilomètres au sud de Coutances, dire en même temps *cauchon*, mot où l'on trouve à la fois la double forme prise par les gutturales en normand, et *chapé* avec une chuintante au lieu de la gutturale normande, *icin* avec la spirante française, au lieu du *ch* normand. J'aurais des observations analogues à faire pour le patois usité au sud du Bocage et dans la partie méridionale de la plaine de Caen. Ici on trouve bien les deux formes normandes de la gutturale jusqu'à St-Marc-d'Ouilly, tout à la limite du Calvados et de

l'Orne ; mais plus à l'est vers Falaise , à Martigny, la gutturale palatale a pris la forme française ç.

On voit par ce qui précède que , dans la partie moyenne de la Basse-Normandie où notre patois présente tous ses caractères distinctifs, les formes normandes des gutturales ne sont pas générales cependant, elles sont battues en brèche par le français, et plus on approche de la frontière linguistique que j'ai tracée, plus rares elles sont et plus communes, au contraire, apparaissent les formes françaises, à tel point que les premières, surtout en ce qui concerne le traitement des gutturales, n'ont persisté parfois que dans un ou deux mots (1), et qu'on peut prévoir le moment où elles disparaîtront complètement (2). Cette hésitation, cette lutte entre des formes dialectales opposées se rencontre aussi dans les noms propres ; ainsi à côté de Campeaux, Campagnolles, La Roque, etc., où la gutturale a persisté, on trouve, dans la même région du Bocage, Montchamp, Montchauvet, Chênedollé, etc., dans lesquels elle s'est changée en chuintante, ce qui prouve que le passage aux formes françaises remonte déjà très-loin dans le passé. Toutefois, aucun nom propre de cette région que je sache ne présente la forme *ch* pour *c*+*e*(*i*) ; il faut, pour la trouver, remonter dans le Cotentin

(1) Il y a longtemps déjà que les formes françaises existent dans cette région, comme le montre le mot Chanteloup, commune du sud du Cotentin, où l'on trouve le *ch* dès 1229. « Falco de Chanteloup apud Bricquevilla. » (*Cartulaire de l'abbaye de Hambye*, I, 2, ap. de Gerville.)

(2) Dans certaines localités, ces formes ne se rencontrent déjà plus d'ailleurs que dans la bouche des personnes âgées.

jusqu'aux environs de Coutances (1), où l'on rencontre, dans le canton de Cerisy-la-Salle, Montpinchon, — le Montpinchon du Bocage et du pays d'Auge.

Nous ne devons pas être surpris que ce qui est arrivé pour les noms propres de lieu se soit produit aussi dans les noms communs et que dans ceux-ci comme pour les premiers, surtout dans la région où le patois tend à disparaître depuis longtemps déjà devant le français, la forme normande *ch* du *c* palatal latin ait fait place à sa modification française *ç*. Et ce n'est point là une supposition gratuite, les faits confirment de tous points, comme je le dirai tout à l'heure, cette manière de voir; mais, avant de le montrer, il me faut examiner cette question posée plus haut, celle de savoir si la limite que j'ai assignée au domaine normand était la même autrefois qu'aujourd'hui; si, en d'autres termes, le patois normand, avec tous ses caractères, ne se parlait pas jadis plus au sud que de nos jours.

A priori cela semble déjà vraisemblable; la limite que j'ai donnée est tout artificielle et plus au sud, vers Avranches, dans la vallée de la Vire, surtout dans celles de l'Orne et de la Dives, habitent des populations généralement de même origine que celles qui se trouvent dans la partie inférieure de ces bassins; il n'y a donc point de raison à prime abord pour que les unes et les autres n'aient point parlé autrefois le même idiome. D'un autre côté, au sud de la ligne que j'ai tracée comme servant de limite méridionale à notre patois, on trouve un certain nombre de noms de lieu ayant

(1) Coutances n'a plus du reste que la forme française, au lieu de la forme normande *Coutanche* qu'on rencontre dans d'anciens textes.

des formes normandes, tels que Campagnolles, La Roque, Cagny, dans le Bocage, et même La Bazoque, sans doute aussi Cahan et Caligny (1), dans la vallée du Noireau, la Carneille (2), dans celle de la Rouvre au nord du pays d'Houlme, c'est-à-dire dans une région dont le patois actuel ne connaît pas la persistance de la vélaire. Ceci semble montrer déjà qu'on a dû se servir autrefois des formes normandes de la gutturale beaucoup plus au sud de notre province qu'on ne le fait aujourd'hui (3). Quelques noms propres de personnes viennent confirmer ce fait; ainsi on trouve à Vire des Castel, des Cantrel; et, si la preuve a moins de valeur ici, par suite de l'ignorance où je suis de l'origine véritable de ces familles, la forme de leurs noms n'est pas moins une présomption très-grande en faveur de la persistance, dans l'ancien idiome de cette région, de la gutturale vélaire (4). Cette persistance, ainsi que le

(1) *Caligneio*, 1187 (Charte de Henry, évêque de Bayeux (*Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, XII, 115). *Caligneium*, XIII^e siècle (*Magni rotuli*, *ibid.*, XV, 177, 1). Cf. *Caliniacum*, Chaligny, près Nancy. (*Dictionnaire topographique de la Meurthe.*)

(2) *Carneliis*, 1180 (*Magni rotuli*, *Mémoires*, etc., 27, 1). Cf. Charnelles (*Carnelia*, v. 1180), près Verneuil. (*Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.)

(3) Je dis semble montrer, en effet il a pu se faire qu'un ou plusieurs noms propres aient conservé par tradition (car à l'origine tous l'avaient) la gutturale, tandis que l'idiome local l'a transformée en *ch*; c'est ce qui a eu lieu au sud du Bocage, nous venons de le voir; c'est ce qui a lieu aussi, mais il est vrai peut-être à cause de la forme masculine *sec*, dans *Secquevat*, (*sicca vallis*). *Polypt. Irminonis*.

(4) A ces noms que j'ai relevés moi-même il faut ajouter celui d'Olivier *Bachelin*, forme donnée d'après un manuscrit par M. Gaston Paris (*Chansons du XV^e siècle*, LVI, p. 57', et qui cadre d'ailleurs

caractère normand de cet idiome, nous est d'ailleurs démontrée directement par des textes anciens. Malheureusement ces textes sont rares et, dans l'état où ils se trouvent, sont loin de pouvoir toujours conduire à des conclusions certaines ; mais ils n'en sont pas moins précieux par les indications qu'ils nous fournissent.

Le premier que je citerai, ce sont les *Chansons normandes* du XV^e siècle, publiées par M. Gasté (1). Ces chansons n'ont pas toujours au point de vue phonétique un caractère populaire, il est vrai, et, toutes *normandes* que le savant éditeur (2) les ait appelées, la langue, ce qu'il ne paraît pas avoir assez remarqué, en est presque constamment française ; (3) mais de temps en temps un heureux provincialisme a échappé au poète anonyme et l'on peut ainsi relever dans ces chansons un certain nombre de formes normandes bien authentiques ; par exemple, *gay* (geai, I, 9), *pinchon*, *cahu* (chat-huan, XVI, 11), *cheindray* (ceindray, LX, 1, et LXIV, 1), *forteresche* (forteresse, LVIII, 1), *panches* (panses, LXI, 14), forme normande suivie immédiatement de la forme française *pois* (4), *agacher* (agacer, XCIII, 5) ; *vecy*

parfaitement avec celle de *Bachelet* qu'on trouve fréquemment dans le nord de la Normandie.

(1) *Chansons normandes du XV^e siècle publiées pour la première fois sur les manuscrits de Bayeux et de Vire avec notes et introduction*, Caen, in-12, 1866.

(2) « Ce qui le prouve, dit M. Gasté en parlant de l'origine viroise de quelques-unes de ces chansons, ce sont les expressions normandes dont elles sont remplies, et le nom de Vire qu'on y rencontre jusqu'à sept fois. Soit, mais la langue ne le prouve qu'exceptionnellement.

(3) Ainsi les formes *voy*, *moy*, *mois*, *royne* (ch. XIV), *doigts*, *soulloye*, *voisin* (XI).

(4) Ces godons, *panches d pois*.

(voici, LXXX, 1) et la forme si répandue dans le Bocage *o* (avec, IV, 7; XCIII, 5). Ainsi, à l'époque où ont été composées ces chansons, le patois de Vire où quelques-unes d'entre elles ont plus que probablement été écrites connaissait les deux formes normandes de la gutturale latine, formes qu'il ignore aujourd'hui.

On ne les trouve pas davantage dans le *Rendez-vous du départ*, une pièce en patois virois de M. Lalleman, publiée en 1820 (1). La langue de cette petite comédie est bien normande au point de vue du vocabulaire et elle présente aussi presque tous les caractères de notre parler populaire (2), excepté toutefois en ce qui concerne les gutturales, lesquelles y sont traitées comme en français. Il semble donc qu'entre la fin du XV^e siècle et le commencement du XIX^e le patois de la région viroise, c'est-à-dire du sud du Bocage, a subi une transformation et s'est en partie francisé (3); mais l'inspection du texte des *Chansons normandes*, ainsi que des noms propres tant de lieu que de personne, nous permettent de conclure qu'avant cette époque il a dû vraisemblablement être entièrement et exclusivement normand, et il faut attribuer sans doute à l'influence du français qu'il n'en soit plus de même aujourd'hui.

Les choses se sont-elles passées de même au sud du Cotentin et dans l'Avranchin, c'est-à-dire le patois de

(1) Vire, Adam impr. du roi, in-8°. Je dois à l'obligeance de M. Gasté la communication de cet opuscule.

(2) Ainsi *mé, té, avé, qué, sieus* (suis), *do* (avec).

(3) Cette francisation a affecté même certains noms de lieu; ainsi *Montchauvet*, qui est dans Orderic Vital *Montcauvet* (De Monte Calvet, II, 38). La forme *Montchauvet* apparaît déjà en 1277. (*Cart. norm.*)

cette région, qui n'est aujourd'hui qu'imparfaitement normand, l'a-t-il été complètement autrefois et a-t-il en particulier présenté le traitement caractéristique des gutturales ? Les noms de lieu nous apprennent peu de choses ici, et je ne saurais dire si dans cette région, comme dans le Bocage, le traitement normand des gutturales se rencontrait autrefois plus au sud qu'aujourd'hui (1) : il y a plus, un texte fort ancien, celui du *Roman du Mont-Saint-Michel*, de Guillaume de Saint-Pair (2), tend à faire conclure tout autre chose. Dans ce texte, en effet, le *c* vélaire apparaît partout, excepté dans *kalles* (chaies, v. 1457), transformé en *ch*, et si le *c* palatal y est représenté, par exemple au v. 900, dans le mot *chierge*, par *ch*, il est difficile de tirer de ces faits isolés aucun renseignement sur la langue de ce poème ; comme le vocalisme en est normand, supposant trop facilement, il est vrai, que le consonnantisme devait l'être aussi, j'ai autrefois (3) regardé comme « probable qu'on a ici un texte remanié ou modifié. » Rien ne justifie cette assertion que l'histoire seule du manuscrit d'ailleurs pourrait confirmer ; mais si l'on remarque que le patois actuel de l'Avranchin n'a rien du consonnantisme normand, et si l'on admet, ce

(1) On pourrait peut-être admettre que *Carolles*, dans le canton de Sartilly, au nord-ouest d'Avranches, a conservé la gutturale ; mais, ignorant l'origine véritable de ce mot, je ne puis rien affirmer. On trouve déjà *Carolles*, en 1217. (*Cortulaire de la Luzerne*, LVIII.)

(2) *Le Roman du Mont-Saint-Michel*, par Guillaume de Saint-Pair, poète anglo-normand du XII^e siècle, publié pour la première fois par Francisque Michel, avec une étude sur l'auteur par M. Eugène de Beaurepaire, in-8°, Caen, 1856.

(3) *Du c dans les langues romanes*, p. 245.

qui est assez vraisemblable, que Guillaume de Saint-Pair a écrit son roman dans son idiome natal, on sera amené à penser, non pas que nous sommes en présence d'un texte modifié, comme je l'avais cru, mais d'un texte relativement correct, et il en faudra conclure que le consonnantisme de l'ancien dialecte de l'Avranchin, ainsi que celui du patois actuel de cette région, n'était point normand.

Il est évidemment inutile d'insister sur l'importance d'une pareille conclusion; elle renverse en particulier complètement la théorie de M. Léon Gautier sur la langue et l'origine de la chanson de Roland; comme on le sait, le savant professeur de l'École des Chartres a admis que ce texte a été écrit dans le dialecte avranchin, sans dire, il est vrai, quels peuvent être les caractères de ce dialecte; on vient de voir qu'aujourd'hui et, suivant toute vraisemblance, autrefois aussi cet idiome n'avait pas un consonnantisme normand; mais la gutturale vélaire, de l'aveu même de M. Gautier, a persisté dans le texte du Roland; ce texte n'est donc pas écrit dans le dialecte de la région d'Avranches (1). Mais je reviens à la question dont je poursuis la solution, celle de savoir quelles ont été autrefois les limites du domaine normand, quels changements elles ont pu éprouver, et comment on peut en expliquer les caractères particuliers présentés par le patois actuel dans la

(1) M. L. Gautier suppose, il est vrai, que la vélaire n'aurait persisté que devant *a* non transformé; mais cette supposition, au reste peu justifiée, ne fait rien ici. Il importe peu également que le manuscrit du Roland ait été écrit en Angleterre; les textes anglo-normands ne connaissant guère la persistance de la vélaire, on ne peut attribuer au copiste sa présence dans notre texte.

région méridionale de la Basse-Normandie où on le parle.

Il ressort évidemment de ce que j'ai dit plus haut que le normand se parlait jadis avec tous ses caractères au sud de la limite que j'ai assignée au patois actuel ; tandis par exemple qu'aujourd'hui, à Vire, le peuple se sert encore des formes normandes *couté*, *marté*, *mé*, *té*, *ma fé*, *j' sieté*, il emploie les formes françaises *cent*, *chut*, etc. ; mais il n'en a pas sans doute été toujours de même et il y a eu une époque où l'on a dû dire très-probablement *chent*, *cat*, etc., comme l'on disait d'ailleurs *panche*, *pinchon*, *Castel*, etc. Mais, si dans une région où elles ont complètement disparu de nos jours les formes normandes ont existé autrefois, elles doivent à fortiori avoir existé dans la région intermédiaire et plus septentrionale où on ne les rencontre qu'en partie aujourd'hui, c'est-à-dire que là où, par exemple, comme à Campeaux, Montchauvet, etc., on emploie les formes normandes *cat*, *querpentier*, etc, à côté des formes françaises *cent*, *cendre*, etc., on a dû probablement autrefois se servir à la place de ces dernières des mots normands *chent*, *chendre*, etc. Ainsi, dans la région où les deux gutturales obéissent aujourd'hui à des lois différentes, elles en suivaient jadis une seule, celle de la phonétique normande, et la contradiction que leur traitement actuel infligeait à ma théorie n'était qu'apparente et tenait seulement aux modifications que l'influence française a produite dans notre patois, en particulier en ce qui concerne le traitement des gutturales ; cette influence a tendu et tend encore aujourd'hui à les ramener à ce qu'elles sont dans la langue écrite ; mais il semble que dans cette lutte la vélaire ait présenté plus de résistance, elle

a persisté du moins, alors que la chuintante issue de la palatale a fait place à la spirante française (1).

Ainsi, partout où nous trouvons aujourd'hui une des deux gutturales traitées comme dans le normand proprement dit, nous pouvons affirmer vraisemblablement que l'autre, à une époque plus ou moins reculée, a été traitée de la même manière, et, si le patois de la région présente les caractères du vocalisme normand, on peut dire que ce patois est du normand plus ou moins modifié. De même, là où l'histoire de la langue nous montre qu'autrefois le patois a dû présenter, quoiqu'il les ait perdus de nos jours, les caractères normands des gutturales, s'il en présente encore les caractères de voyelles, on peut affirmer que l'on a affaire à un ancien idiome normand. C'est ce que j'ai fait à propos du patois parlé au Bocage et sur la frontière nord-ouest de l'Houlme. Mais jusqu'où faut-il et peut-on, dans cette région, reporter la limite méridionale du domaine normand? Évidemment, on ne peut être en droit de se prononcer que là où d'anciens textes ou bien la forme des noms de lieu nous permettent de retrouver

(1) Je ne connais à ce fait qu'une exception apparente ; à Sainte-Foy de Montgomery, canton de Livarot, on ne m'a guère signalé que des formes françaises de la vélaire, ainsi *chd* (*calidus*), *champ*, *chat*, *chérue*, *chérutte*, *vache*, etc., tandis que dans presque tous les exemples qui m'ont été donnés la palatale présente la forme normande comme *chendre*, *chent*, *cherise*, *chin*. Si mes renseignements étaient exacts, nous aurions donc là la quatrième des combinaisons de formes que peuvent présenter les gutturales et dont j'ai parlé plus haut, note 1 de la page 92 ; mais j'apprends qu'on dit encore parfois à Sainte-Foy *capé* en même temps que *chapiau*, *candelle* pour *chandelle* ; il en résulte que les formes *chd*, *champ*, *chat*, *chérue*, etc., sont des modifications probablement récentes de *cd*, *camp*, *cat*, *quérue*, etc.

en entier les caractères du patois aujourd'hui effacés en partie ; mais il me parait impossible d'aller plus loin ; par exemple, bien que le vocalisme du patois du pays d'Houlme présente dans son ensemble les caractères du normand, comme son consonnantisme ne les a point et que rien n'autorise, dans l'état actuel de nos connaissances, à dire qu'il les a eus autrefois, je ne regarderai pas l'idiome de ce pays comme normand.

Le même raisonnement peut évidemment s'appliquer au parler populaire de la partie méridionale du Cotentin et de l'Avranchin. Dans la région moyenne du premier de ces pays, où le patois montre encore quelques-uns des caractères normands des gutturales, comme le vocalisme est aussi normand, on peut sans hésiter regarder ce patois comme certainement normand dans son ensemble ou comme l'ayant été autrefois, et ceci est vrai à peu près de tout le sud du Cotentin (1) ; mais, comme rien n'indique que dans l'idiome de l'Avranchin les gutturales aient jamais présenté un caractère normand authentique, comme, au contraire, le texte du poème de Guillaume de Saint-Pair conduit à une conclusion toute différente, je mets cette région en dehors du domaine normand proprement dit, encore que du côté de Mortain et de Sourdeval le vocalisme soit entièrement normand.

(1) Il est probable toutefois que, dans le patois de cette région, il y a eu dès longtemps, sinon de tout temps, un mélange de formes françaises et normandes : ainsi Chanteloup, commune du canton de Bréhal, apparaît dès le commencement du XIII^e siècle sous la forme française. *Cartulaire de l'abbaye de Hambye* : Falco de Chanteloup, 1229. Apud de Gerville.

On peut faire encore le même raisonnement au sujet du patois de la partie méridionale de la plaine de Caen et du pays d'Auge. Comme on ne connaît pas dans cette partie de la Normandie de nom de lieu qui montre soit la persistance de la vélaire, soit la transformation en chuintante de la palatale, rien n'autorise, je crois, à dire qu'on a autrefois employé ces formes des gutturales au sud de l'arrondissement de Falaise et encore moins dans l'arrondissement d'Argentan; et pourtant comment admettre que dans la ville où est né Guillaume le Bâtard, que dans la partie moyenne de la vallée de l'Orne, dont la population paraît encore si normande, on n'ait jamais parlé un dialecte normand analogue, sinon entièrement semblable à celui du nord de la plaine de Caen? On voit qu'il y a là un point obscur. Pour Falaise, cité ancienne, avec ses monuments si curieux, avec tant de noms de lieu dans les environs d'origine évidemment noroise, on peut vraisemblablement supposer, quand on parle normand à quelques kilomètres de distance, qu'on y a dû aussi autrefois parler notre patois; l'hypothèse devient moins permise pour Argentan, et il peut se faire que dans cette ville relativement moderne la population normande ait trouvé la langue déjà modifiée et l'ait acceptée, sans lui imposer le caractère archaïque de la conservation de la vélaire et de la transformation en chuintante de la palatale. On peut en dire autant de l'idiome populaire d'Avranches, cette ville témoin de la pénitence et de l'absolution de Henri II et qui a joué, avec l'abbaye voisine du Mont-Saint-Michel, un rôle considérable dans l'histoire de l'ancien duché de Normandie, mais dont la population d'origine normande trop peu nombreuse

adopta le parler des Celtes ou des Bretons romanisés qu'elle avait trouvés dans la contrée.

Après cette digression un peu longue, je reprends la détermination ou le tracé de la limite qu'on peut assigner au domaine normand, à partir de la vallée de la Touques, c'est-à-dire surtout dans la Haute-Normandie (1). Mais ici la question se complique ; dans sa partie orientale, en effet, la Normandie ne *joûte* plus seulement à des pays de langue française, mais encore aux pays de langue picarde, ce qui modifie la nature du problème, et pour sa solution exige la prise en considération de nouveaux éléments et l'étude de faits nouveaux. Mais voyons d'abord comment les choses se passent dans la partie méridionale du département de l'Eure, c'est-à-dire du pays d'Ouche et de la campagne d'Évreux. Les renseignements incomplets que j'ai reçus sur cette région, que je connais peu par moi-même, m'ont rendu la fixation de la limite du patois, surtout entre la vallée de la Charentonne et l'Eure, particulièrement difficile. Sans doute, le normand se retrouve avec ses principaux caractères au nord de ces deux pays, et le 17 septembre 1880 par exemple, à la halle au poisson de Bernay, j'entendais les marchands se servir des formes de notre patois autant qu'on le fait peut-être dans aucune autre ville du nord de la Normandie, mais il n'en est pas de même au sud et il ne m'a pas toujours été possible de suivre les dégradations de notre idiome et de fixer d'une manière précise la limite où il

(1) La vallée de la Touques est située dans ce qu'on appelait Haute-Normandie ; mais, au point de vue phonétique, elle se rattache plutôt à la Basse.

cesse d'être employé pour faire place définitivement au français. Il y a là, et ceci ne doit pas surprendre, comme du sud du Cotentin, du Bocage et de la plaine de Caen, une bande de terrain où le normand et le français se confondent, et où le second tend depuis longtemps à se substituer au premier et y est en partie parvenu.

Cette confusion, ce mélange de formes normandes et françaises existe déjà pour les noms de lieu, tandis qu'au nord du département de l'Eure, dans le Lieuvain, le Roumois et encore dans la campagne du Neubourg, ces noms ont franchement une forme normande, comme la Roque, Bazoques, Caumont, Campigny, Carsix ou Carsis (*Caresis*, 1180), Planquay, etc. ; au sud, au contraire, à côté de formes normandes, ces noms en présentent aussi, et d'autant plus nombreuses qu'on se rapproche davantage de la frontière méridionale du département, de purement françaises ; ainsi Calleville, Camfleur, Caorches (*Katorciæ*, v. 1000), Capelles, Carneton, Grandcamp, dans l'arrondissement de Bernay ; Cailly-sur-Eure, dans celui de Louviers ; Caer (*Cader*, 1035), etc. ; formes normandes à côté des formes françaises Chamblac (*Campus Blaaque*, 1237), Chambrais (*Cambretium*, 1238), Chambray (*Cammeragus*, v. 1015), Champigny, Champignolles (*Campenoli*, cart. de l'Estrée), Chanteloup, Chanu, Châtelier (*Castelerium*, fin du XII^e siècle), Chavigny (*Calvenaium*, 1164), Charnelles, (*Car-neliæ*, v. 1180) ; Chennebrun, etc. (1). Il y a donc lieu de

(1) *Mémoires et notes de M. Aug. Le Prévost pour servir à l'histoire du département de l'Eure*, publiés par Léopold Delisle et L. Passy ; Evreux, 3 v. in-8°, 1862, et *Dictionnaire topographique du département de l'Eure*, etc., par M. le marquis de Blosserville. Paris, in-4°, 1878, s. v.

s'attendre à trouver dans le patois de cette région une grande hésitation entre le français et le normand, ou pour mieux dire un mélange constant des formes de ces deux idiomes. C'est aussi ce qui est arrivé.

Dans la partie méridionale du pays d'Ouche et surtout de la campagne de Saint-André, en particulier dans les cantons de Rugles, de Verneuil, de Nonancourt, le normand a disparu à peu près complètement, et la substitution de formes françaises à celles du patois remonte très-haut dans le passé, si quelques-unes mêmes ne sont pas indigènes. Ainsi, on trouve la forme *Champignolum* dès 1220, *Chavigneium* dès 1143, *Chesnebrut* en 1168, *Charnelles* en 1170, etc. Cependant, on trouve encore *Calvenaïum* en 1164, *Carneliæ*, en 1180; la forme normande est donc ici primitive et ce n'est que vers la fin du XII^e siècle qu'elle a fait place à la chuintante française. De même Châtelier, dans le canton de Beaumesnil, a conservé la forme Castelier jusqu'au XIII^e siècle et, au milieu de ce même siècle, Chauvincourt, commune du canton de Gisors, se disait encore Cauvincourt (*Dict. top.*), Chambray s'appelait même encore *Cambray* en 1390. Pour d'autres vocables la transformation est même toute récente; c'est le cas en particulier pour le nom de la Charentonne, la *Carentona* d'Orderic Vital, qui figure encore comme *Carentone* sur les cartes géographiques du commencement de ce siècle (1).

Ce qui est arrivé à ces noms de lieu et à celui de cette rivière a dû arriver aussi plus ou moins tard à un grand nombre de noms communs; aussi, dans le pays d'Ouche,

(1) La plus ancienne mention que je connaisse de la forme Charentonne est de 1805. (*Dictionnaire topographique de l'Eure.*)

la forme normande des gutturales n'a persisté que dans un nombre assez restreint de vocables, par exemple dans les mots *catcher* (chasser), *déjuquer*, *déquercauchier*, *pincher*, *pinchette*, *pouquette*, *vêche*, etc., que je relève dans la traduction d'une fable de La Fontaine, faite en patois par M. Veucelin, imprimeur à Bernay (1). Mais dans cette même version se trouvent les mots *cherdrons*, *vache*, *chemin*, *chien*, *mijoe*, *ça*, etc. Or, puisque ce patois est donné comme parlé à Montreuil, on doit admettre que la limite méridionale du domaine normand atteint, au sud de ce village, la vallée de la Charentonne ; mais je ne saurais dire, faute de renseignements suffisants, en quel endroit au juste elle traverse la vallée de la Rille et celle de l'Ilton. A en juger par quelques notes de M. Quevilly sur le parler populaire de Beaumesnil (2), le patois n'aurait qu'imparfaitement persisté dans ce canton ; je relève pourtant, dans la liste de mots qu'il a donnés, les formes normandes *canille* (lentille d'eau), (?) *cabres* (débris), *capucher* (tailler), (?) *s'écaniller* (se découvrir), *encanter* (renverser à demi), *galinette* (jeu), *jouquer* (jucher), *mangurias* (mangeurs), *péquer* (patauger), *pincher*, *pinchettes*, et le nom de l'auteur lui-même (Quevilly = Chevilly) nous offre un exemple de la persistance, dans l'idiome local, de la vélaire. On doit donc encore comprendre ce canton dans le domaine normand (3) ; mais il est probable que la limite

(1) L. Favre, *Revue historique de l'ancienne langue française*, 1878, p. 126.

(2) *Notice historique et statistique sur Beaumesnil*, p. 97-104.

(3) On doit d'autant plus l'y comprendre que l'on y trouve le nom de lieu à forme si normande de Montpinchon, ancienne commune réunie à Epinay. (*Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.)

de ce domaine laisse au sud les cantons de Rugles, de Verneuil et de Nonancourt, peut-être aussi, au moins en partie, ceux de Breteuil (1), de Damville (2) et de St-André (3); elle se rapproche, à ce qu'il semble, du chemin de fer de Paris à Cherbourg, là où vers Conches il s'incline vers le midi, pour l'atteindre définitivement vers Bueil, localité où apparaissent encore quelques traces du patois normand (4); de là, remontant vers le nord, elle suit quelque temps la vallée de l'Eure et va gagner vers Vernon le cours de la Seine. Si dans cette ville le patois a disparu, comme plus ou moins dans tous les centres un peu considérables de cette région, on m'a assuré que les paysans des environs le parlaient encore, et j'ai reçu en particulier de St-Pierre-d'Autels, localité du voisinage, la forme *écaches*, qui présente la double modification des gutturales en normand (5).

Au delà de la Seine, la limite de la région où les gutturales prennent la forme normande court parallèlement à son affluent l'Epte ou plutôt se confond avec le cours de cette rivière jusqu'au delà de Gisors, ville qu'elle paraît toutefois laisser de côté. Ainsi on m'a signalé à Gasny, sur l'Epte même, *canille* (chenille),

(1) A Francheville, canton de Breteuil, on m'a signalé les formes normandes, *quérette* et *pinchette*.

(2) Dans ce canton, *Chanteloup* était encore désigné sous le nom de *Cantilupus*, en 1195. (*Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.)

(3) La disparition des formes normandes dans ce canton serait d'autant moins surprenante que St-André est au centre d'un pays de plaine où en général le patois a moins résisté.

(4) On m'y a signalé entre autres la forme *cat*.

(5) Une forme singulière qui m'a été signalée dans la même commune est *caristade* (charité).

gachère (jachère) ; à Berthenouville, également sur l'Epte, *vèche*, *chitrouille* ; à Noyers, près du même cours d'eau, *cat*, *quien* (chien), *quève* (chèvre), *voque* ; à Néaufles, non loin de Gisors, *vague* ; à Neufmarché, commune du canton de Gournay, située encore sur l'Epte, *can*, *cat*, *carue*, *carpanquié*, *vague*, *mucher*, etc. Toutefois, les formes normandes sont rares et presque à l'état sporadique dans le canton d'Ecos, qui forme la partie occidentale de la vallée inférieure de l'Epte (1) ; mais la persistance de la gutturale dans les noms propres, comme *Cahaignes* — cf. Chaignes, Chaaignes, canton de Pacy, — *Cantiers* -- cf. le Chantier, hameau des Andelys, — ne laisse pas de doutes sur le caractère normand du dialecte de ce canton.

Ce caractère apparaît encore plus manifestement dans le dialecte du canton de Gisors, encore qu'il soit inconnu au chef-lieu ; on dit par exemple *cat*, *chendre*, *chent*, *ching*, *chinture*, à Bazincourt, sur l'Epte, à quelques kilomètres au nord de Gisors ; *can*, *cat*, *quérué*, *quérette*, *chendre*, *chent*, *cherise*, *chin(q)*, *chinture*, etc., à Martagny. Il va de soi que dans les cantons d'Etrépagny et surtout de Lyons-la-Forêt, plus éloignés de la frontière française, le caractère dialectal du parler vulgaire est, si possible, encore plus marqué ; ainsi à Morgny, Longchamps, Neuve-Grange, Puchay, dans le canton d'Etrépagny ; à Fleury-la-Forêt, à Bosquentin, etc., dans celui de Lyons, les formes normandes des gutturales se retrouvent dans presque tous les mots. Ces

(1) Un vocable bien curieux de cette région est *calève*, — certainement pour *calèvre* ou *caleuvre*, comme *quève* pour *quèvre* (chèvre) et *coulève* pour *couleuvre*, — nom du génévrier, lequel semble supposer une forme latine, *caliperus* ou *caniperus*.

cantons sont donc compris en entier dans le domaine normand et il n'y a pas lieu de les faire entrer en considération dans la détermination de sa limite orientale que je cherche à fixer en ce moment. C'est à elle que je reviens.

Tandis qu'au sud de la Normandie la limite de la région où la vélaire persiste et où la palatale se change en *ch*, loin de coïncider avec la frontière politique de notre province, se trouve reportée plus ou moins au nord, il en est tout autrement du côté de l'est. Jusqu'à Gisors, j'ai dit qu'on pouvait regarder le cours inférieur de l'Epte comme servant de limite linguistique au domaine normand ; ici donc frontière politique et frontière linguistique se confondent ; mais plus loin, vers le nord, la seconde ne tarde pas à dépasser la première et le domaine du patois empiète ainsi sur le domaine français. Cela était facile à prévoir ; l'Epte n'est pas une frontière naturelle assez importante pour établir une séparation bien tranchée entre les populations qui habitent sur ses deux rives ; d'ailleurs, à partir de Gournay, elle cesse même de servir de limite aux deux provinces, et tout son cours se trouve en Normandie. Il y a donc toute espèce de raisons pour que sur la rive gauche ou orientale de cette rivière on retrouve le patois normand ou du moins quelques-uns de ses caractères ; c'est aussi ce qui a lieu : à Ferrières, Gaucourt-St-Etienne, Doudeauville (canton de Gournay), à Grumesnil, Haucourt (canton de Forges), communes situées à l'est de l'Epte, les gutturales ont été le plus souvent traitées comme dans le normand ; ainsi on dit par exemple, à Ferrières, *can*, *cat*, *carrue*, *carpentier*, *vaque*, *chendre*, *chent*, *chin(q)*, *chinture*, *capé*, c'est-à-

dire que dans ce village, comme perdu au milieu du département de l'Oise, on parle un patois qui présente dans son ensemble les caractères distinctifs du traitement normand des gutturales. Ceci amène naturellement à se demander si, dans ce département qu'aucune frontière naturelle ne sépare ici de celui de la Seine-Inférieure, on ne parlerait pas un patois analogue à celui de ce dernier. Cette question est d'autant plus légitime que les noms de lieu des deux départements offrent une très-grande ressemblance de formes ; ainsi nous trouvons dans l'arrondissement de Beauvais les noms à formes normandes (1) Campeaux, Canny, Cauvigny, Romescamps, Courchelles, Herchies (?), Mouchy (?), Parcheux, Ponchon ; dans celui de Clermont, Bucamp, Cambronne, Camprémy, Catenay, Catheux, Catillon, Cauffry, Rocquencourt, Ronquerolles, Vacquerie (La), Auchy, Fléchy, Fumechon, Luchy ; dans l'arrondissement de Compiègne, Cambronne, Campagne, Cannes, Cauly, Carlepont, Attichy, Freniches (?), Vauchelles, près Noyon ; enfin, je trouve même Rocquemont dans l'arrondissement de Senlis (2).

(1) Il faudrait ajouter : ou picardes, attendu que à cet égard le picard et le normand se ressemblent, et que, comme nous allons le voir, le patois du Beauvaisis tient à la fois de ces deux idiomes.

(2) On trouve aussi au nord et au nord-ouest du département de l'Aisne des noms de lieu dans lesquels les gutturales n'ont pas été traitées comme en français ; cela s'explique sans peine, puisque deux au moins des arrondissements de ce département sur cinq — ceux de St-Quentin et de Vervins, au nord — formaient la partie orientale de l'ancienne province de Picardie ; il est donc naturel de retrouver dans les noms propres de ces deux arrondissements des formes du dialecte picard ; ainsi La Capelle, *Capella*, 1179 ; Cauvigny, *Calveniacum*,

On voit par là que dans une partie considérable du département de l'Oise un grand nombre de noms présente, à douze à quinze lieues de Paris, des formes non françaises; on doit donc s'attendre à ce que le parler populaire, au moins d'une portion de ce département, lui aussi, ne soit pas français; c'est, en effet, ce qui a lieu. Dans le nord de l'arrondissement de Beauvais, pour ne parler que de celui-là, le patois a traité les gutturales, comme elles le sont dans l'arrondissement voisin, mais normand, de Neufchâtel: ainsi à la Landelle, canton de Coudray, à l'ouest-ouest-sud de Beauvais, la vélaire persiste déjà presque toujours, quoique la palatale soit représentée encore le plus souvent par une spirante, comme en français (1); mais à Hannaches, au Crocq, à Pisseleu, à Mureaumont, à Cempuis, à Mesnil-Conteville, etc., localités situées au nord du chemin de fer de Beauvais à Gournay et à l'est de la Bresle et de l'Epte, les deux gutturales ont sans exception la même forme qu'à l'ouest de ces deux rivières; la frontière linguistique, on le voit, ne coïncide plus ici avec la frontière politique, le patois la déborde de beaucoup et s'étend sans doute jusque vers la limite orientale du département de l'Oise et peut-être même au delà (2). Mais quel est ce patois? Sans doute

1158, etc., et en particulier le nom de la Thierache, *Terascia*, 882. (*Dictionnaire topographique de l'Aisne*, s. v.)

(1) Nous avons donc ici, comme au sud du Bocage normand, une région mixte dont le patois a un consonnantisme moitié picard et moitié français.

(2) De cette extension des formes picardes ou normandes de la gutturale dans le nord de l'Ile-de-France, il résulte évidemment que des textes dont l'origine, à cause des caractères de leur consonnantisme, a

il traite les gutturales comme le normand ; mais c'est le seul caractère qu'il possède aujourd'hui vraiment en commun avec cet idiome ; quant aux autres, il n'en présente presque aucun , tandis qu'on y trouve à peu près tous ceux qui distinguent le picard , tel que *oi* pour *ê*, *i* accentués et surtout l'emploi de la forme masculine de l'article et de l'adjectif possessif à la place de la forme féminine. Le patois du nord de l'Oise peut et doit donc être regardé comme un patois picard. On voit par là que ce dernier patois a dépassé de beaucoup, du côté du sud, la limite de la région à laquelle il appartient (1) ; mais en est-il de même du côté de l'ouest ?

Nous avons vu qu'à partir de Gournay et même au-dessous il n'y avait plus lieu de chercher en Normandie la limite de la région où la vélaire persiste et où la palatale se change en *ch*, cette région comprenant tout le Beauvaisis et s'étendant bien au delà ; mais évidemment il y a encore moins lieu d'y chercher cette limite à partir d'Aumale , c'est-à-dire du point où notre province confine à la Picardie ; seulement, la question qu'on peut et qu'on doit se poser maintenant c'est de savoir si les caractères, autres que le traitement des gutturales, du patois de la région orientale de la Normandie sont

dû être regardée comme non française, ont très-bien pu avoir été écrits ou recopiés dans un pays de langue *francienne*.

(1) Au sud, la région picarde comprend ainsi tout le Beauvaisis, la partie septentrionale du Valois, le Noyonnais et le Laonnois, c'est-à-dire tout le nord de l'Île-de-France, démembré, il est vrai, de l'ancienne Picardie. J'ai donné, p. 145, pour le Beauvaisis et le Noyonnais des exemples de noms de lieu qui le prouvent ; dans le Laonnois on peut citer Catillon, *Castellio*, 1145, Caumont, *Calmont*, 1075, Chéry, *Ciriacum*, 1145, etc. (*Dictionnaire topographique de l'Aisne*, s. v.)

tous normands et s'il n'en renferme point de picards. J'ai déjà eu occasion de dire, mais d'une manière générale, qu'à la frontière méridionale et orientale de la Normandie les caractères distinctifs du patois présentaient une grande confusion ; c'est sur ce point qu'il me faut revenir, du moins en ce qui concerne la région de l'est, c'est-à-dire le Vexin et le pays de Bray.

Considéré dans son ensemble, on peut dire que le patois du Vexin est normand ; *e*, *i* accentués y sont le plus souvent représentés par *é* (1) ; on y trouve aussi, par exemple à Longchamps, la forme *é* pour *ellus* : ainsi *baté*, *couté*, *marté* ; mais, à côté de ces caractères propres au normand, l'idiome populaire du Vexin en présente au moins un autre qui est étranger à ce dialecte, mais qu'on trouve dans le picard ; comme dans ce dernier, en effet, on rencontre dans le parler vulgaire de certaines localités de ce pays *au* substitué à *ol* latin ; par exemple *fau* (follis), *mau* (mollis), *cau* (collis), formes du canton d'Ecos recueillies dans les communes voisines de l'Epte (2). Mais c'est surtout dans le patois du pays de Bray que s'accroît la ressemblance avec le picard ; sans doute dans les cantons d'Argueil, de Forges-les-Eaux, de St-Saëns, de Gournay même, ce sont les formes normandes qui prédominent (3) ; mais

(1) J'écris toujours *é*, mais il est bien entendu que le son peut être, suivant les localités, plus ou moins ouvert.

(2) Cette transformation *au* de *ol* m'a été aussi signalée dans le patois de Courtonne-la-Ville (Lieuvin) ; elle est donc moins propre au patois picard qu'on ne l'a cru.

(3) « Bien que les deux patois (normand et picard) s'y parlent » (à Doudeauville, au nord du canton de Gournay), remarque un de mes correspondants, « c'est cependant le normand qui domine. »

dans la partie orientale des cantons de Neufchâtel, de Londinières et d'Envermeu, et dans ceux d'Aumale (1), de Blangy et d'Eu, le patois picard prend un caractère de plus en plus picard; on regarde même dans le pays l'idiome populaire des vallées de la Bresle et de l'Yères comme étant, non pas normand, mais picard (2).

Ce dernier idiome s'étend même bien plus à l'ouest, et dans la contrée située entre la Bresle et la vallée de la Béthune, le caractère qui le distingue par excellence, la substitution du masculin *l(e)*, *m(e)*, *s'e)*, *l(e)*, au féminin *la*, *ma*, *sa*, *ta*, se rencontre presque partout. Cependant on trouve encore dans cette même région *è*, *ï* remplacés parfois par la forme normande *é* (*è*); ainsi *frè*, *mè*, *tè*, à Wanchy-Capval, à Fresnoy; à Sauchay, Meulers, *mè*, *tè*; à Assigny, Tocqueville-sur-Eu même et à Villy-le-Bas, *mè*, *tè*, etc. On y rencontre aussi, au moins dans quelques mots, la forme *é* (*ellus*), à côté de *io* et du *ieu* picard; ainsi *râté* m'est indiqué à St-Pierre-en-Val, Mesnil-Réaume, Tocqueville, Sauchay, Meulers, Beaufresne, etc.; *capé* à Fresnoy, Wanchy, Maucomble, Ferrières, etc. (3); *mouché* (*mouneau*), à

(1) Le patois d'Aumale a été l'objet d'une courte étude dans *Le pays de Bray, communes et paroisses, histoire et archéologie, topographie et statistique*, par M. Dieudonné Dergny, I, Paris-Rouen, 1870, in-8°.

(2) Je trouve dans une lettre du 26 octobre 1880 d'un autre de mes correspondants la remarque suivante: « le patois normand vient jusqu'à Fresnoy, mais ne s'étend guère au delà; ainsi Londinières a encore un peu de ce patois, mais on y emploie surtout le brayon. » On voit par là que le patois du canton de Blangy tout entier se rattache au picard.

(3) *C'apé* se trouve presque partout, soit seul, soit à côté de *capio*, et alors il fait au pluriel *capets*; il semble donc qu'il y a eu deux diminutifs de *cappa*, l'un en *ellus*, d'où le français *chapeau*, norm. *capé*, pic.

Haucourt. On a donc là un patois particulier qui tient à la fois du picard et du normand, tout en étant, dans la partie orientale, beaucoup plus picard que normand.

Quant au vrai patois normand, c'est-à-dire à celui qui, outre le traitement des gutturales propre à cet idiome et au picard, connaît deux formes de l'article et du possessif, substitue *é* à *ē* et *ī* accentués, et *é*, *iá* à *ellus*, *ellos*, il ne commence qu'à une assez grande distance de la frontière orientale de la Normandie, à la vallée de la Béthune ; sa limite remonte à peu près le cours de cette rivière, jusque vers le chemin de fer de Rouen à Amiens, d'où elle gagne l'Epte et le chemin de fer de Dieppe à Paris ; de là jusqu'auprès de Gisors, cette rivière lui sert à peu près de limite, bien qu'à l'ouest de son cours on rencontre encore quelques caractères du patois picard, comme *io* pour *é* (1) et *oué* pour *ē=ē*, *ī* latins ; au contraire, depuis Gisors et même un peu avant cette ville jusqu'à la Seine, l'Epte est véritablement la limite du patois, et c'est même à partir de là seulement qu'on peut en indiquer une pour le traitement des gutturales ; plus au nord, en effet, la frontière linguistique de ce caractère, bien loin, comme je l'ai dit, de coïncider avec la frontière poli-

capio, *capien*, l'autre en *ettum*, d'où *capet*. C'est ce dernier mot qui a servi de surnom au fondateur de la dynastie des Capétiens, fait d'où semble bien résulter qu'à la fin du X^e siècle on disait *cap(et)*, non *chap(et)*, au moins dans une partie des états de Hugues. Cela n'a rien qui doive surprendre, puisque dans le pays de Noyon, où il fut couronné, la gutturale, nous l'avons vu, persiste encore aujourd'hui.

(1) En ce qui concerne ce caractère, il est impossible de lui assigner une limite aujourd'hui, à cause de l'empiètement ou du développement du son *io* dans toute la Haute-Normandie.

tique de la Normandie, doit être reportée tout à l'est de la région picarde.

III.

En achevant ainsi de fixer la limite de l'extension du traitement normand-picard des gutturales, j'approche du terme de l'étude que j'ai entreprise; elle n'aura pas été, je l'espère, sans utilité pour la connaissance générale du parler populaire actuel ou même ancien de notre province; elle montre qu'il ne peut être question d'un dialecte ou patois normand, considéré comme un idiome un et présentant partout les mêmes caractères phonétiques, puisque le parler populaire des pays du nord de la Normandie en a un en particulier: le traitement des gutturales, qu'on chercherait en vain dans ceux du sud. Mais si les patois du nord de notre province offrent tous la persistance de la vélaire et le changement de la palatale en *ch*, et si dès lors on peut les considérer avec raison comme formant un groupe linguistique déterminé, n'y a-t-il point néanmoins à établir entre ces patois des différences, en d'autres termes, ne trouve-t-on point dans toute la région du nord de la Normandie des caractères phonétiques divers et quelle est l'extension de chacun d'eux?

Telle est la question qu'il me faut maintenant résoudre. En y répondant, j'achèverai de rectifier ce qu'il y avait de trop général et d'erroné dans ce que j'ai dit du dialecte normand, lorsqu'il y a huit ans je me suis efforcé d'en retrouver les caractères principaux. Si je puis dire non sans satisfaction que, malgré les

doutes que quelques romanistes allemands ont paru vouloir élever au sujet de ma théorie, elle subsiste dans ses points essentiels ; elle avait toutefois un défaut qu'on n'a point signalé, mais que je dois relever : je ne m'étais pas alors assez préoccupé de savoir si les caractères que je donnais comme distinctifs du normand se retrouvaient bien dans tous les patois de notre province ; on vient de voir qu'il n'en est rien en ce qui concerne le traitement des gutturales et qu'à cet égard il faut sévèrement séparer les patois du nord de ceux du sud de la Normandie. Mais si l'on ne se borne pas à ceux que j'avais choisis alors, avec le traitement des gutturales, pour caractériser le dialecte normand, — le changement de *ē, ī* latins en *é (ei)* et celui de *ellus, ellos* en *é, id*, — et qu'on en prenne d'autres en considération, on verra bientôt que l'extension n'en est pas la même pour tous et qu'il y a lieu dès lors d'établir entre les patois normands des différences dialectales, non moins profondes quand on va de l'est à l'ouest que quand on s'avance du nord au sud. Parmi les caractères nouveaux que je veux étudier, j'en prendrai trois principaux : l'un tiré du traitement de *a* atone entravé, suivi de *r* ; l'autre de la transformation de *o* bref + *c(i)* ; le troisième de la modification de la gutturale initiale suivie de *ieu, ié, ü*.

L'*a* atone entravé ou en position, c'est-à-dire suivi de deux consonnes, a toujours persisté dans le français proprement dit, quelles que soient d'ailleurs ces consonnes ; dans les patois normands, quand la première consonne qui suit *a* est *r*, que celle qui le précède soit ou ne soit pas *c*, cet *a* a reçu un traitement différent ; sur la rive droite de la Seine, dans les patois des pays de Caux et de Bray et dans le nord du Vexin, il a

persisté, au sud du Vexin (1) et dans tous les pays situés sur la rive gauche de la Seine, au nord comme au sud de la Normandie, dans le Roumois, les plaines de St-André et d'Évreux, dans le Lieuvin, l'Ouche et le Corbonnais, dans l'Auge et l'Hiémois, la plaine de Caen et celle d'Alençon, dans le Bessin, le Bocage et le Houlme, enfin, dans le Cotentin et l'Avranchin, il s'est presque toujours affaibli en *é* (2); ainsi :

carbonem : *carbon*, Br. C., *querbon*, Bs. Cot., *cherbon*, H. A.

carruca : *carue*, Br. C., *quérué*, Bs. Cot., *chérue*, H. A.

carpentarium : *carpenquié*, Br. C., *querpanquié*, Bs. Cot., *cherpenquié*, H. A.

marca : *marque*, Br. C., *merque*, Bs. Cot., H. A.

tardicare : *tarjié*, Br. C., *terjié*, Bs. Cot., H. A., etc.

Ainsi ce premier caractère permet de diviser les patois normands en deux groupes, ceux de la rive droite de la Seine dans lesquels *a + r* persiste (3), ceux beaucoup plus nombreux de la rive gauche où *a + r* donne *er*. La transformation de *o* bref + *c(i)* permet de subdiviser ceux-ci en plusieurs groupes secondaires.

Comme on le sait, *o + c(i)* a donné *ui* dans le français proprement dit (4), mais il est loin d'en être de même

(1) Dans le canton d'Écos, et dans une partie au moins du canton de Gisors, d'Étrepagny et des Andelys.

(2) Cette modification n'est pas particulière aux patois de la Normandie occidentale, on la retrouve aussi dans d'autres patois de l'Ouest, par exemple dans ceux du Maine. Cf. De Montesson, *Vocabulaire du Haut-Maine*, in-12, Le Mans (Paris), 1859, p. 36.

(3) En disant ceci, je fais abstraction des deux ou trois cantons du Vexin dont le patois atténue *ar* en *er*.

(4) Je ne fais pas ici entrer en ligne de compte le groupe *o + l + i + voy.*, lequel, excepté dans le mot *olea* (huile), ne donne que *euil*

dans les patois normands, où il a pris les formes les plus variées; pour les mieux étudier, il convient d'examiner séparément les principales combinaisons dans lesquelles $o + c$ (i) peut se trouver. Ce groupe peut d'abord être latin, i étant d'ailleurs séparé de o par une consonne qui tombe, comme dans *hodie*, ou qui persiste, soit en devenant finale, comme dans *corium* (cuir), soit en restant médiale, comme dans *ostrea* (huitre); ou bien il est roman et provient de la transformation de c ou de j , par exemple *troja* (truite), le c pouvant être suivi ou d'une voyelle palatale, comme dans *nocere*, *nocet*, (nuire, nuit), ou d'une consonne comme dans *noctem* (nuit), *coxa* = *cocsa* (cuisse); ou bien encore il est précédé d'une consonne, comme dans *posc* pour *post* (puis).

Dans tous ces cas, $o + i$ et $o + c$ ont donné *ui* dans le dialecte de l'Ile-de-France et dans le picard; il en est de même dans les patois du pays de Bray, du pays de Caux et du Vexin, c'est-à-dire dans les patois normands de la rive droite de la Seine où en général a atone suivi de r a persisté; mais comment se comportent ces groupes dans les patois des pays situés à l'ouest de la Seine? Pour toute la région qui s'étend de la Seine à la Touques ou du moins à la Rille, je n'ai eu, à cet égard, que des renseignements peu complets; tous s'accordent à dire que dans cette région, comme dans celle de l'est, $o + i$ et $o + c$ se sont transformés en *ui*. En est-il de même dans le pays d'Ouche? S'il n'est pas invraisemblable, le fait

en français, comme *feuille* (folia), *deuil* (dolium), etc., pas plus que le groupe $o + c$ final dans lequel, *lieu* (locus) excepté, $o + c$ donne *eu*, comme *feu* (focus), *jeu* (jocus), etc.

n'a peut-être pas été général, car on m'a indiqué dans plusieurs communes la forme *sieû* (suis) (1). De même il n'est pas impossible que, dans la partie orientale du Lieuvin, la forme *ui* se présente encore; mais une formation nouvelle apparaît dans le patois de ce pays, c'est *ieu*; ainsi *sieû*, *pieû* (posc), *nieu* (noctem), etc. (2). C'est cette forme seule (3) que connaissent les patois des pays d'Auge et de la plaine de Caen, du Bessin et du Bocage (4); par exemple, *nieu* ou *gneu* (noctem), *nieure* ou *gneure* (nocere), *pieû* (posc), *quieusse* ou *tcheusse* (cōxa), *tcheu*, (coctum et corium), Bessin, etc. Au lieu de *ieu*, on trouve *u*, au moins dans le Bessin, dans *true* (troja), et dans *s'ennuer* (s'ennuyer), Bessin et Bocage, et *i* dans *sie* (nor. *sôtig-r* de *sot*, ang. *soot*). Cette forme *i* s'emploie aussi, concurremment avec *ieu* dans *pis* (posc). Nous la retrouverons tout à l'heure dans les patois de la presqu'île du Cotentin (5).

(1) Par exemple aux Jonquerets, à Broglie, etc., en même temps, il est vrai, que son atténuation vraisemblable *seû* à Bernay, etc. Dans le sud de la plaine du Neubourg, on trouve *sée* à Beaumont-le-Roger; dans le Bocage, le Val-de-Saire, *sis* et même à Cahagnes, *sâ*. On voit combien ce mot est polymorphe.

(2) M. H. Moisy m'a indiqué aussi les formes *nieule*=nuile (nebula) et *sieu*=suif (sebum), mais ici *ieu*=ui a une autre origine. Au Pin (N. E. de Lisieux) on dit, paraît-il, *nile* ou *nêle* pour *nuile*.

(3) Toutefois huit de *octo* fait exception.

(4) La diphthongue *ieu* ne provient pas seulement de *o+c(i)*, elle est encore sortie de *e+qû*, *e+gu* et *e+cons.+u*, ainsi *sieu(v)re* (sequere), *tieula* (tegula), *nieule* (nebula), *sieu* (sebum); *nieule* et *tieule* se trouvent dans la même région que *ieu* issu de *o+c(i)*, *sieu(v)re* se rencontre dans le domaine normand tout entier, le nord du Cotentin excepté.

(5) C'est en cette forme aussi que s'est atténué *ui*, provenant de

Quant à ceux-ci, ils ont traité *o + c(i)* de la manière la plus variée ; ainsi dans une partie de l'arrondissement de St-Lô, en particulier dans le canton de Torigny, on trouve encore la forme *ieu* ; mais, plus à l'ouest, les choses changent ; à la place de *ieu* on trouve *eu* et même *u* : ainsi à Heugneville on dit *nu* (nocel), *cure* (coquere), *tchu* (corium) et même *chue* (sue) (1) ; mais *nocte* y fait *ni*. Plus au nord, dans le canton de La Haye-du-Puits, nous trouvons *nuure* (nocere), *cuure* (coquere), *cuu* (corium), *niîë* (noc-tem) (2). Dans le Val-de-Saire, on trouve *tchuë* (corium), *tchuesse* (coxa), *tchue(r)ë* (coquere), *nue(r)ë* (nocere). Enfin, dans le patois de La Hague, nous rencontrons les formes *niê* (noc-tem), *niêre* (nocere), *tchiê* (corium), *tchiêre* (coquere), *suê* (sue), *suêre* (suivre) et *suête* (suite) (3).

u + c(i), mais non pas seulement dans la Basse, mais souvent aussi dans la Haute-Normandie ; ainsi, *bri* (*b*)rugitus m'est indiqué à Tocqueville-sur-Eu, Villy-le-Bas (Bray), Gasny (Vexin), dans le Bessin, le Bocage et le Cotentin ; *fri* (fructus), se dit dans le Bessin, le Cotentin, la Hague ; *pis* (puteus), à Meulers (Bray), à Gasny (Vexin), dans le Corbonnais, la plaine d'Alençon (La Lacelle), le Bessin, le Bocage, le Cotentin. *Ducere*, au contraire, a donné seulement *duire*, sans doute pour éviter une confusion avec *dire* (dicere), mais ses dérivés ont *i*, du moins dans le Cotentin, ainsi *condire*, *condite*, etc. On dit aussi *plie* (pluvia) dans le Cotentin ; cette forme m'est même indiquée à Gasny (Vexin).

(1) On y dit de même *tuile* pour *tuile* et *seure* pour *suivre*.

(2) Je dois ces renseignements à M. Siméon Luce, de l'Académie des Inscriptions ; *niîë* ne forme qu'une syllabe, le pluriel est *nis*.

(3) Ces formes curieuses m'ont été indiquées par M. Le Boulanger, de Cherbourg ; c'est probablement un son plus ouvert que *iê* que Métivier a représenté par *iet* dans *niet* (nuit¹), pl. *nis*, comme le peut

Cette forme *iē* qu'a pris ainsi *o* bref $+c(i)$ dans le patois de La Hague ressemble à celle que $\tilde{e}+c(i)$ a donnée dans la même région (1): ainsi *diē* (decem), *siē* (sex); c'est un son plus ouvert ou plus long qu'on rencontre au sud de la presqu'île du Cotentin et dans le Bessin, *diē* ou *diée*, *siē* ou *siée*, on dit de même *égliēze* (église), mais l'*e* est fermé dans *lié* (lectum). Jusqu'où cette forme s'étend-elle vers l'est? On la rencontre encore dans la plaine de Caen et dans le pays d'Auge, au moins pour quelques mots; ainsi à Croissanville on m'indique les formes *lié* (lectum), *pière* (pejor); cette dernière forme est encore usitée aux environs de Lisieux; les autres y paraissent inconnues; la Touques paraît donc être la limite orientale de cette modification, tandis que la transformation de $o+i$ en *ieu* la dépasse. Quoi qu'il en soit, on voit que les transformations de $o+c(i)$ établissent entre les patois de la Basse et ceux de la Haute-Normandie — si on étend la première jusqu'au delà de la Touques — une différence tranchée; les secondes lui donnant la forme *ui*, les premiers *ieu* ou une forme dérivée *iē*, *eu*, *u*. Mais ce n'est pas là, on va le voir,

faire supposer *siēre* (suivre), il est vrai à côté de *siddin* (suite). D'après lui, *suie* se dit *sie* dans le patois de Guernesey, comme dans celui du Bessin, etc. Il faut encore rapprocher de ces formes de *suivre* la suivante qui m'est indiquée à Cabagnes (Bocage), *suēre* et son dérivé *suēte*.

(1) Cette confusion ne paraît pas avoir existé dans l'ancien parler bagueais; à en juger par les quelques exemples que nous offre le texte de la vie du B. Thomas de Biville, $c+c(i)$ y donnait *iu*; $c+c$, *iē*; ainsi *pius* (posc), p. 149, *pius* (posco), p. 159, *niut* (noctem), p. 162, mais *delietie* (delectat), p. 164. Il est vrai qu'on y trouve aussi les formes *suiete* (secuta), p. 163, *nuicre* (noccre), p. 165.

le seul caractère qui permette d'établir une distinction entre les idiomes populaires de notre province.

Si on compare le traitement des gutturales dans les divers patois de la Basse et de la Haute-Normandie, en comprenant cette fois dans celle-ci le Lieuvin et le pays d'Auge, on trouvera entre eux une différence profondément marquée; dans les premiers, c'est-à-dire dans les patois des pays de Bray et de Caux, du Vexin, de l'Evrecin, du Roumois, de l'Ouche et du Lieuvin, la gutturale persiste toujours; au contraire, dans les patois bas-normands de la plaine de Caen, du Bessin et de la presqu'île du Cotentin, elle se change en *tch* devant *ieu*, *ié*, *u* et même parfois devant *i* (1). Ces changements sont d'ailleurs de plus en plus fréquents, à mesure qu'on s'avance de l'est à l'ouest; dans la plaine de Caen, par exemple, et dans presque tout le Bessin la gutturale persiste ou se change presque indifféremment; ainsi on entend très-bien dire, comme je l'ai déjà remarqué, dans la même commune de ces deux pays, *quieû* et *tcheû* (casis), *quieû* et *tchin* (canis); dans l'ouest du Bessin, les formes en *tch* prédominent déjà et presque tous les mots mêmes où *c* est suivi de *u* les présentent: ainsi *tcheu* (corium et coctum), *tcheure* (coquere), *tcheusse* (coxa), *tcheuzéne* (coquina), *tchié* (cacare), *tchu* (culus), *tchure* (cura), *tchuré* (curare), *tchuve* (cupa), etc.

Dans le Cotentin, ces formes reparaissent aussi presque toutes (2), mais ce qui est plus remar-

(1) On voit qu'il s'agit ici de la gutturale palatale, mais d'une palatale d'origine récente, puisqu'elle est restée vélaire dans le haut-normand.

(2) On a vu plus haut des cas où, dans certaines localités de ce

quable, le patois de cette région change *qui* en *tch* ; ainsi dans La Hague, le Val de Saire et une partie au moins du Cotentin on dit : *tchîn* (quinque) *tchinze* (quindecim), *tchitte* (quietus), etc. (1). On voit donc que les patois des *pays* septentrionaux (2) de la Basse-Normandie sont caractérisés à la fois par le changement de la gutturale palatale en *tch* et la transformation de *o + c* (*i*) en *ieu*, *ié*, etc. Le patois du pays d'Auge et du Lieuvin l'est seulement par cette dernière modification (3), tandis que celui des autres pays de la Haute-Normandie ne connaît que la forme française *ui* de *o + c* (*i*) modifié.

Ces différences ne sont pas, toutefois, les seules qu'on peut établir entre les patois des diverses régions de la Normandie ; il en est d'autres qui tenant à la valeur particulière des voyelles, même à celle de certaines consonnes, permettent ou obligent de distinguer ces patois les uns des autres et montrent que, si le parler populaire de la région vraiment normande de notre province présente partout certains caractères identiques, on y rencontre aussi presque toujours, quand on passe d'un pays à un autre, des variétés phonétiques. Si donc l'on veut arriver à une connaissance

pays, *c* suivi de *u* persiste, probablement parce que le son *i* ne s'est pas développé devant *u*.

(1) Cette transformation si singulière de *qui* en *tch* n'est pas particulière au patois du Cotentin ; dernièrement, M. Motheré, professeur d'anglais au lycée Charlemagne, me l'a indiquée comme existant aussi dans un patois de la vallée de l'Armançon, en particulier à Héry.

(2) Je parlerai plus loin des patois méridionaux.

(3) Je laisse de côté la transformation de *é + i* en *ié*, laquelle ne se rencontre dans le Lieuvin qu'à l'état sporadique.

vraiment scientifique de notre patois, il faut étudier à part celui de chacun des pays qui composent la Normandie. L'on sera ainsi amené à distinguer le patois du pays de Bray à moitié picard dans la partie orientale de cette contrée, celui du pays de Caux aux sons ouverts et nasaux, tous deux conservant d'ailleurs fidèlement les gutturales et les *a* atones; le patois du Vexin offrant le caractère picard du changement de *al* en *au*, et atténuant déjà *a* atone en *e*; le patois de l'Evrecin si français dans la région du sud (1); celui du Roumois avec des sons ouverts presque jusqu'à la diphthongaison (2); celui de la plaine du Neubourg aux sons également ouverts, tandis que le patois du pays d'Ouche est caractérisé par des sons fermés (3); le

(1) Les renseignements que j'ai reçus, comme je l'ai déjà remarqué p. 438, sur les patois de la partie de la Haute-Normandie comprise entre la Seine et la Charentonne ont été trop incomplets, et j'en ai une connaissance personnelle trop insuffisante pour qu'il me soit possible de les caractériser, toujours d'une manière définitive. Quant à trouver sur ce point quelque indication dans le *Dictionnaire du patois normand en usage dans le département de l'Eure*, il ne fallait pas y songer; les auteurs de ce glossaire, recommandable à d'autres égards, se sont montrés trop étrangers aux notions les plus élémentaires de la phonétique romane; ils ont eu trop peu de souci d'indiquer la vraie forme des mots qu'ils enregistraient et ont trop méconnu les différences dialectales si profondes de l'idiome populaire qu'ils voulaient faire connaître, pour que j'aie pu trouver dans leur dictionnaire la moindre donnée sur la nature du patois de la plaine de Saint-André ou des autres pays du département de l'Eure.

(2) Les auteurs du *Dictionnaire du patois normand en usage dans le département de l'Eure*, MM. Robin, Le Prévost, A. Passy et de Blosserville, n'ont pas hésité à représenter *é* sorti de *d* par *ai*, mais sans dire quelle valeur ils attribuaient, à vrai dire, à ce signe.

(3) « *e* grave et circonflexe », dit avec un peu d'inexpérience pho-

patois du Lieuvin, intermédiaire entre ceux de la Haute et de la Basse-Normandie, lequel tend à transformer *ellus* en *io*, et traite les gutturales comme les patois de l'est normand, mais transforme déjà *o + c* (*i*) en *ieu* comme ceux de l'ouest; le patois du pays d'Auge, le patois de la plaine de Caen et du Bessin où apparaît le changement de la palatale en *tch*; le patois du Bocage, aux sons nasaux se réduisant presque tous à *in*, et qui comme celui du Bessin mouille les groupes *cl*, *gl*, *pl*, *bl*, *fl* initiaux; enfin le patois du Cotentin caractérisé par le son de plus en plus ouvert de l'*e* issu de *a* latin accentué, lequel *e* se diphthongue même au nord de la presqu'île, dans La Hague (1), tandis que dans le sous-patois du Val de Saire il s'est transformé en *a* ou en *o* (2): ainsi *bontai* (bonté), *montai* (monter) H., *bonto*, *monto* (monter) et *montâ* (montée) (3).

On voit par là quelle diversité existe entre les patois de la région septentrionale, — celle que j'ai regardée comme seule vraiment normande, — de notre province; mais quels caractères présentent les idiomes

nétique, M. Vauelin, l'auteur de la traduction de la fable du « Meunier, son Fils et l'Ane » est toujours aigu et se prononce du bout des lèvres. *Revue historique de l'ancienne langue française*, 1878, p. 124.

(1) Il en est de même dans le patois de Guernesey. Cf. Métivier, *Dictionnaire franco-normand*, 1870.

(2) La transformation de *a* latin en *o* se retrouve à l'extrémité nord-ouest de La Hague, dans le patois d'Auderville et de St-Germain-des-Vaux. Cf. *Mémoires de la Société de linguistique*, V, 60.

(3) Dans ce dernier patois, *r* est tombé ou s'est transformé en *y*; il se fait aussi à peine entendre dans le patois de La Hague. Cf. *Mémoires de la Société de linguistique*, V, 65.

populaires des pays de la région méridionale ? Si je les ai laissés jusqu'ici en dehors de mes recherches, ce n'est pas qu'on n'y rencontre quelques-uns des caractères propres aux patois du nord, c'est parce que la population de ces pays n'est pas normande, ou n'est qu'exceptionnellement normande et que, le traitement des gutturales y étant exclusivement français, je ne pouvais les faire entrer dans l'étude des patois de la région où elles ont reçu les formes normano-picardes. J'y arrive maintenant. Au reste, j'ai déjà parlé de quelques-uns d'entre eux, de ceux qui sont usités au sud de l'Evrecin, dans cette contrée mixte, où population et idiome ne sont plus vraiment ni français ni normands. Je me bornerai donc à examiner les patois de la partie de la Normandie qui s'étend du pays d'Ouche à la Bretagne, c'est-à-dire des vallées supérieures de l'Eure, de l'Iton et de la Rille à la baie du Mont-Saint-Michel, et comprend le Corbonnais, la Marche ou campagne d'Alençon, l'Hiémois et le pays d'Houlme, avec le sud du département de la Manche, c'est-à-dire l'Avranchin et le Mortainais. Au point de vue linguistique, on peut diviser cette contrée en deux régions : celle de l'est, comprenant le Corbonnais, l'Hiémois et la Marche, où *o + c(i)* a été traité comme dans la Haute-Normandie ; celle de l'ouest, comprenant le pays d'Houlme et l'Avranchin, où ce groupe a été transformé d'une manière analogue à ce qui a eu lieu dans le nord de la Basse-Normandie. Je les examinerai aussi tour à tour et à part.

Il y a peu de chose à dire de la première région, sinon que l'Hiémois, si on lui fait comprendre tout

l'arrondissement d'Argentan, a probablement eu autrefois, au moins dans sa partie septentrionale où sa population paraît en majorité normande, un patois plus normand qu'aujourd'hui (1). Mais, à ma connaissance, il ne reste plus trace, dans le parler populaire actuel de cette contrée, du traitement des gutturales distinctif du patois des vallées septentrionales (2). Sans doute, *ê* et *ï* accentués y sont en général représentés par *é*, *è*, et *a* atone y a fait place à *e*; mais ces caractères se retrouvent aussi dans le patois du Haut-Maine, et *ellus* y donnant encore *io* comme dans celui-ci, il n'y a pas lieu de conclure ici à l'existence d'un patois particulier à cette région et dont les limites puissent être nettement déterminées. Il en faut dire autant du parler populaire de presque toute la Marche. Mais les choses changent quand on arrive aux confins du Houlme; déjà à La Lacelle, dans la vallée de la Mayenne, on rencontre les formes du patois plus septentrional du Bocage *nieu* (nuit), *nieure* (nuire), etc., à côté de *sie* (soie) (3). Plus loin, dans les environs de Domfront, cette diphthongue *ieu* pour *ui* français provenant de *ê* + *c(g)* + *u* apparaît encore; ainsi *sieuvre* (séquere) et son dérivé *sieute*, *tieule* (tégula); on y dit aussi *sieu*

(1) On trouve dans cette région, *Tanques*, où la vélaire paraît avoir persisté. Cf. *Tincques* (Pas-de-Calais), *Tenkes*, 1193, Cart. d'Aubigny. Il faut remarquer aussi la forme *Scocceium* C. N. d'Écouché.

(2) Je dois dire toutefois que la forme *chitrouille* m'a été indiquée dans le canton de Mortagne.

(3) Non loin de là, à St-Ellier, près Carrouges, on m'a indiqué aussi la forme *coutid*. Une forme curieuse, qui m'est encore signalée dans le patois de cette commune et dans celui de la Lacelle, c'est *men*, *mo* pour *mé* (me), moi.

(sebum) (1); mais à la place de *o* + *c(i)* on trouve, non pas *ieu*, mais *é*, *è*; par exemple, *né* (nocte), *nère* (nocere) et son dérivé *nésant*, *quère* (côquere), *qué* (coctum), etc. (2).

Je n'ai pas besoin de faire remarquer que *è*, *ï* ont donné *é*, *è*; — ainsi *bère* (hîbere), *crère* (crêdere), *nère* (nîgrum), *ser* (sêrum), *vère* (vidêre); — mais *ellus* y a donné *ia* pour *io* (3), — comme *chapia* (cappellus), *coutia* (cultellus), *devantia* (de + abante + ellus), — à côté, il est vrai de *é*, forme qui m'a été indiquée à Beauchêne, Juvigny, la Chapelle-Moche. On voit par là combien le patois de l'Houlme se rapproche du bas-normand et en particulier du patois du Bocage méridional, dont le Houlme n'est d'ailleurs qu'une espèce de prolongement. Un autre point de ressemblance, c'est le changement de *l* dans le groupe *cl*, *gl*, *pl*, *bl*, non pas, il est vrai, en *l* inouillé, mais en *i* (4): ainsi *kiou* (clavus), *kieu* (clavis), *pion* (plumbum), etc (5). Inutile de dire que le vocabulaire des deux pays a les plus grands rapports, et si,

(1) On y trouve également *sieu* (solium), comme on a dans le Bessin *fioule* (folia).

(2) On dit de même *sée* pour *scie* (seca[re]).

(3) Le patois du Houlme, au moins vers le sud, paraît affectionner cette terminaison *a* ou *â* pour *ai* (*d*) ou *o*; on dit, par exemple, dans le canton de Passais, *j'êdâ*, *j'âtâ*, *j'fêdâ*, etc., formes qu'on retrouve aussi d'ailleurs dans le patois manceau.

(4) Cette modification se retrouve du reste sur plusieurs points du Cotentin, en particulier dans La Hague.

(5) Une forme très-curieuse du patois du Houlme est *cieux* (casis, che:), analogue au *cis* du patois guernesien, et qui montre, comme ce vocable, la gutturale vélaire atténuée en *s*, dernier terme de la série de transformations *h*, *tch*, *ch*, *s*.

comme l'inspection des noms de lieu le rend vraisemblable, les gutturales ont été autrefois traitées au nord du Houlme comme dans le domaine normand, on voit que le patois de ce pays paraît devoir, en partie du moins, lui être rattaché, tandis que celui de la Marche et du Corbonnais se rapporte plutôt à l'idiome manceau.

Je n'ai reçu que peu de renseignements sur le patois du Mortainais et de l'Avranchin; ceux que j'ai recueillis montrent que *ellus* y est, au moins dans la région du nord, remplacé par *é*; il va de soi que *ē*, *ī* accentués y sont représentés par *é*, *è* et *a + r* s'y est aussi atténué en *er*; mais les gutturales, je l'ai dit plus haut, y ont, comme dans les divers pays de la Normandie, reçu le même traitement qu'en français. Quant à *o* bref + *c(i)* il s'est, ainsi que dans le patois de Domfront, atténué en *é (è)*; ainsi *nè* (noctem), *quère* (cöquere), *què* (coctum), *quesse* (coxa), etc.; mais *ieu* venant de *ē + qu* y a persisté, et on dit, comme dans presque tout le reste de la Normandie (1), *sieuvre*, *sieure* ou même *sieuvi(r)* (2). Nous avons donc ici un patois intermédiaire entre le normand proprement dit et celui du Maine et de la Bretagne.

Cette variété de formes présentées par quelques-unes des modifications phonétiques de l'idiome parlé en Normandie montre qu'il est impossible de regarder

(1) La forme *sieuvre* appartient aussi au patois du Haut-Maine. Dans l'Avranchin, comme dans le Houlme, on dit d'ailleurs *sieu* pour *suif* (sebum).

(2) On m'a indiqué la forme *lé* (lectum) dans le canton de Pontorson.

cel idiome comme un et identique, et par suite combien il serait peu scientifique de vouloir donner un glossaire du patois de notre province tout entière. Car non-seulement le vocabulaire du parler populaire des différentes régions de la Normandie n'est point le même, mais encore la physionomie et l'aspect différent, pour ainsi dire, que prennent les mêmes mots, quand on passe de l'une de ces régions à l'autre, doivent jeter une confusion et une incertitude inévitables dans toute œuvre semblable. La seule chose faisable, à mon sens, c'est de donner, pour chacune des divisions naturelles ou *pays* que comprend notre province, un glossaire particulier; et souvent même, si l'on veut arriver à une exactitude vraiment scientifique, il faudra prendre une région beaucoup plus restreinte, un simple canton, parfois même le territoire d'une seule commune, puisqu'il s'en rencontre comme Auderville et Saint-Germain-des-Vaux par exemple, villages situés à l'extrémité nord-ouest de La Hague, qui ont un patois distinct, entre autres par le changement de *à* final en *o*, du parler populaire des communes voisines (1). Mais au-dessus de ces différences locales on retrouve, il est vrai, certains caractères semblables ou analogues; c'est en m'appuyant sur quelques-uns d'entre eux que j'ai divisé le patois de la région vraiment normande de notre province en différents groupes comprenant, le premier, les patois des pays de Bray et de Caux et

(1) V. plus haut, p. 161. Le patois d'Auderville est d'ailleurs différent de celui de St-Germain, comme le reconnaissent les habitants mêmes du pays.

du Vexin septentrional; l'autre, ceux de la région comprise entre la Rille et la Seine; un troisième composé des patois du Lieuvin, de l'Ouche et de l'Auge; un quatrième comprenant les patois de la plaine de Caen et du Bessin avec celui du Bocage septentrional; le cinquième enfin composé des différents patois de la presqu'île du Cotentin.

Y a-t-il lieu d'étendre cette division aux patois du sud de la Normandie? Peut-on d'abord diviser les patois normands en patois méridionaux et patois septentrionaux? Il y a trois ans, un élève de M. Suchier (1), M. Schulzke, en s'appuyant sur les transformations de $\check{e} + c$ (i) et de $o + c$ (i), a admis, après son maître, l'existence à la fois d'un dialecte normand général et d'un dialecte normand méridional, le premier ayant été celui de textes d'origine assez diverse, et le second parlé ou ayant été parlé au sud-ouest de notre province, en particulier dans l'Avranchin, ainsi qu'en Bretagne, aux environs de Fougères et de Rennes, dialectes caractérisés d'ailleurs, l'un par le changement de $\check{e} + c$ (i) en *i* et de $o + c$ (i) en *ui*, l'autre, par celui de $\check{e} + c$ (i) et de $o + c$ (i) en *ié* (2); si, comme cela est vraisemblable, les formes actuelles ne sont que le développement de formes anciennes, on voit combien cette division répond peu à la nature des choses, partant combien elle est arbitraire ou du moins peu en rapport avec la phoné-

(1) V. plus haut, p. 103, ce que j'en ai déjà dit.

(2) P. Schulzke, *Betontes e + i und o + i in der normannischen Mundart*, p. 21 et 30. Cf. *Romania*, IX, 258.

tique des patois normands. La seule distinction réelle qu'on puisse établir entre le normand du nord et celui du sud repose sur le traitement des gutturales; quant à la transformation des groupes $\tilde{e} + c$ (*i*) et $o + c$ (*i*), elle divise, ainsi que je l'ai montré plus haut, nos patois actuels, comme elle a dû diviser déjà sans doute notre ancien dialecte, non en septentrional et méridional, mais en oriental et occidental.

Quelle est la raison de ces différences dialectales? En ce qui concerne les modifications de $\tilde{e} + c$ (*i*) ou de $o + c$ (*i*) et d'une manière générale les formes si diverses du vocalisme normand, je crois qu'elles ne peuvent s'expliquer que par des influences locales qu'il est difficile de saisir et qui ne se sont peut-être pas toujours exercées dans le même sens; mais il n'en est pas de même, je crois, pour le traitement des gutturales, qu'on rencontre sans la moindre exception dans tout le nord de la province, tandis qu'il n'apparaît pas au sud, et qui se présente ainsi avec un caractère de généralité et de fixité que n'offre point le vocalisme de nos patois; il semble bien, dans ce cas, que ce soit une même cause qui ait agi dès longtemps dans un sens déterminé. Cette cause, quelle est-elle? Pour ce qui est de la persistance de la vélaire propre, nous l'avons vu, non pas seulement au littoral normand, mais à toute la région française du nord-ouest, il me semble qu'on ne peut la trouver que dans le caractère et la nature même de la population qui habite cette région. Au centre, la population de la France est, comme à l'ouest, surtout gauloise; à l'est, l'élément gaulois est mêlé à la race bourguignonne qui parlait un dialecte haut-allemand, et à

des Francs Ripuaires (1) dont l'idiome avait un caractère mixte ; au contraire, les habitants de la région du nord sont issus du mélange des Gaulois et des Francs Saliens dont la langue était bas-allemande (1). Il en était de même de l'idiome des Saxons qui se sont

(1) Il faudrait ajouter probablement à des Alamans, qui de l'Alsace débordèrent sans doute sur plusieurs points au delà des Vosges, et à des Chattes, confédération franque établie au nord des Alamans et dans le bassin de la Moselle. Quant aux Francs Ripuaires, établis sur les bords du Rhin, depuis la Brohl jusqu'à l'Erfst, ils s'étendaient à l'ouest jusqu'au delà de la Meuse (supérieure), d'après Weinhold, (*Mittelhochdeutsche Grammatik*, Paderborn, 1877, p. 118). Le caractère haut-allemand de la population de la Lorraine est indiqué par les noms en *bach* et en *thal* qu'on y rencontre ; par exemple Albach, Altbach, Forbach, Herkenbach, Holbach, Rohrbach (Moselle), Ramesbach, 1187 (*Dictionnaire topographique de la Meuse*, s. v. Rembercourt) ; Crauthal, Friendthal (*Dictionnaire topographique de la Moselle*, s. v.)

(1) V. plus haut, p. 14. « Les anciens dialectes bas-allemands (sont) le saxon, le bas-frank, le frison et l'anglo-saxon... L'ancien dialecte bas-frank, parlé par les membres septentrionaux de la grande confédération de tribus réunies sous le nom de Francs, joûtaît à l'est, au pays des Saxons Westphaliens, et au sud, à celui des Francs Ripuaires, en s'étendant à peu près du confluent de l'Erfst et du Rhin (près Neuss), sur les deux rives de ce fleuve, jusqu'à la mer, ainsi qu'à l'ouest, jusqu'au milieu (durch) du Brabant et de la Flandre. » Moritz Heyne, *Kleine altsächsische und altniederfränkische Grammatik*, Paderborn, 1873, in-8°. Introduction, p. 1. M. Heyne aurait pu dire jusqu'en Artois. D'après M. P. Piper (*op. cit.*, 7), « le domaine bas-franc s'étend de la rive gauche du Rhin, par delà la Meuse, jusqu'à l'Escaut » ; il faudrait dire jusqu'à la mer. J'ajouterai qu'au nord de l'Artois et dans une partie de la Flandre la population gauloise dut disparaître à peu près complètement, comme le montrent les noms de lieu, presque tous d'origine germanique.

établis sur plusieurs points du littoral du nord-ouest (1);

(1) Quels furent au juste les établissements que formèrent les Saxons en Gaule ? « Les Saxons paraissent, dit Junghans (*Histoire critique des règnes de Childerich et de Chlodovech*, p. 15), y avoir eu, sous Adovakrius (Odoacre), une forte position » ; l'*Historia Francorum* nous les montre d'ailleurs, dès 463, établis sur les bords de la Loire et, en 471, ils étaient encore sous ce même Odoacre, à Angers ; mais ils ne semblent pas s'être fixés dans cette contrée et tout porte à croire, au contraire, qu'ils s'éloignèrent sans retour, quand ils firent campagne avec Childéric contre les Alamans. Il n'en fut pas de même des Saxons de la cité de Bayeux, dont parle aussi Grégoire de Tours, et qui formaient peut-être de son temps, comme le remarque M. A. Longnon (*Géographie de la Gaule, au VI^e siècle*, Paris, 1878, p. 174), « la majeure partie des habitants du territoire bajocasse » ; en 590, nous les voyons en guerre avec les Bretons, et il est plus que probable qu'ils résistèrent toujours dans la contrée en s'y romanisant plus ou moins sans doute. Le nom d'*Otlingua saxonica* donné, comme nous l'avons vu, p. 12, à cette contrée dans un capitulaire de 853 (In comitatu Baiocasinse, in pagello qui dicitur Otlingua saxonica), est la preuve de la persistance de leur séjour dans cette région, où ils étaient encore, sans aucun doute, au moment de l'arrivée des Norois. Mais y eut-il des établissements saxons sur d'autres points de l'ancienne Neustrie et, d'une manière générale, de la région du nord-ouest ? Que faut-il entendre par le *Littus saxonicum* que j'ai peut-être eu le tort, dans la note de la page 12, d'identifier avec l'*Otlingua saxonica* ? Depping (*op. cit.*, I, 84), a bien dit, il est vrai, que « les établissements des Saxons étaient multipliés sur toute la côte du nord-ouest » ; mais, en réalité, il n'a mentionné que ceux du Bessin. Où étaient les autres ? Les documents historiques ne nous permettent pas de répondre à cette question, et les noms de lieu eux-mêmes ne nous sont ici à peu près d'aucun secours, parce qu'il en est à peine parmi ceux que j'ai étudiés qui, d'une manière incontestable, appartiennent exclusivement en propre au dialecte saxon. Ainsi, rien ne prouve que les noms en *ham* soient saxons, comme je l'ai supposé p. 68, puisque le got. *haim*s est représenté par *hēm* dans ce dialecte, il est vrai depuis une époque sans doute postérieure à celle de l'établissement des Saxons en Gaule. Il

les Normands qui leur succédèrent (1) parlaient aussi une langue dont le consonnantisme et en particulier

n'en est pas de même, je crois, de *delle* ; cette circonstance, en effet, qu'on ne retrouve, à ma connaissance, en Normandie, ce radical que dans le Bessin, c'est-à-dire dans un pays qui a été incontestablement occupé et colonisé par les Saxons, semble bien être une preuve que ce nom n'est ni bas-franc, ni norois, mais saxon ; en relevant toutes les delles de cette région, on pourrait peut-être même fixer l'étendue des anciennes possessions des Saxons du Bessin. Quant aux noms en *gatte*, en *tun*, etc., qu'on trouve dans l'Artois, sont-ils saxons, norois ou même bas-francs ? C'est une question qui reste encore à résoudre, comme tant d'autres qui ont trait aux établissements des Germains en Gaule. « Une partie (des Francs), dit G. Kaufmann (*Deutsche Geschichte bis auf Karl den Grossen*, Leipzig, 1881, II, 58), était établie en Lorraine, une autre en Flandre, une autre sur les bords de la Seine et de la Loire. A côté et au milieu d'eux, s'étaient fixés des Thuringiens, des Warnes, des Saxons, des Hérules et probablement encore divers autres débris de tribus étrangères. » On sent combien ce mélange de peuplades si diverses a dû compliquer l'onomastique du nord-ouest de la France.

(1) Les Normands ont-ils formé des établissements durables ailleurs qu'en Normandie ? Cela est peu douteux ; dès 835, des Vikings s'étaient emparés de Noirmoutiers ; en 860, Hastings fut investi du comté de Chartres ; en 873, d'autres Normands occupèrent Angers ; plus tard on en voit se fixer à l'embouchure de la Loire, le fief du Mont-de-Blois fut cédé à un de leurs chefs et le comté de Senlis donné à Herbert. Mais c'est surtout dans le nord-ouest qu'on les rencontre. Depuis 845, surtout depuis 860, la Flandre, l'Artois, la Picardie, furent successivement visités et ravagés par eux ; se bornèrent-ils à les piller ? Cela est peu vraisemblable et est en contradiction avec la réalité des faits. Vers 860, ils s'établirent à demeure dans une Ile de la Somme, et il pourrait bien se faire que Estrebeuf, près de l'embouchure de cette rivière, leur dût son nom. Sans doute, ils furent repoussés dans le plus grand nombre de leurs entreprises, battus à Saucourt (881), par Louis III, ils échouèrent dans toutes les tentatives qu'ils firent de 860

les gutturales étaient les mêmes que dans le bas-allemand. Ainsi les idiomes parlés par les tribus germaniques qui s'établirent au nord et au nord-ouest de l'ancienne Gaule avaient pour caractère commun que le *k* y conservait sa valeur primitive d'explosive gutturale (1), tandis que les dialectes haut-allemands

à 891, contre le monastère de l'ancienne Sithiu (A. Giry, *Histoire de la ville de St-Omer*, in-8°, 1877, p. 15-19). Mais, s'ils ne purent s'emparer de St-Omer, ils ne s'en firent pas moins dans le pays, comme M. J. Steenstrup l'a montré dès 1876, dans l'*Indledning i Normannertiden*, p. 236, et plus récemment et avec plus de détails, dans un article de l'*Historisk Tidsskrift* (IV Række, VI, 484-494, an. 1878); ils avaient fondé une colonie danoise dans le comté de Guines, dont le premier comte connu, mort en 962, est appelé dans les chroniques du nom significatif de Sifridus Dacus, et était, semble-t-il, proche parent du roi de Danemark Knut. Une lettre du X^e siècle et écrite, à ce qu'il paraît, par l'évêque Alfeah de Winchester (934-951), au comte de Flandre, Arnulf, parle de « *vos Danois* », qui ont capturé une femme anglaise. Il y avait donc une colonie noroise à cette époque dans les états d'Arnulf; peut-être étaient-ce les Danois de Guines, et il n'est pas impossible aussi que ce fût contre eux que Louis d'Outre-Mer s'efforça, en 938, de protéger le port de Wissant. Quoi qu'il en soit, on pourrait trouver dans ces établissements l'explication de quelques-uns au moins des noms de lieu de l'Artois, analogues à ceux de la Normandie, comme Steengate, Fréthun, etc.

(1) Le caractère bas-allemand des idiomes de la région du nord-ouest est manifesté de la manière la plus évidente par la forme des noms de lieu; je l'ai prouvé surabondamment pour ceux du nord de la Normandie; il me reste à le montrer pour les noms de la Flandre, de l'Artois et de la Picardie. Pour les deux premiers de ces pays, la chose est évidente; on y rencontre la plupart des radicaux dont j'ai signalé la présence dans l'onomastique normande; par exemple *bec*, *herque*, *wich* où la gutturale finale persiste, de même que dans *broc*, *brouch* (ugs. *brôc*, ruisseau), propre aux pays flamands, puis *dale*, *gate*, *holt*, *tun* et même *straet*, a. *strasse*,

des tribus germanes de l'est l'ont changé en spirante. D'après cela, rien de plus naturel que les habitants de la région du nord et du nord-ouest ou région normanno-

« rue. » On pourrait y ajouter *hem*, forme saxonne et bas-franque du got. *haims*, ags. *ham*, « maison. » Ainsi Bambecque, Esquilebecque, Morbecque, Estainbecque, Bausbecque, Escobecques, dans les arrondissements de Dunkerque, d'Hazebrouck et de Lille; la Becque, (il faut remarquer que dans cette région le mot *bec* est ordinairement féminin), Rebecque, Estiembecque (*Stambecca* 1084), Fourdebecque, la Quabecque, le Robecq, dans l'arrondissement de Saint-Omer; Dunkerque, Brouckerque, Coudekerque, Haveskerque, Houtkerque, dans les arrondissements de Dunkerque et d'Hazebrouck; Nortkerque, Ofskerque, Zutkerque, dans celui de St-Omer; Cragwick, Wervy, *Werwick* (Nord), Audruicq, *Ouderwick* 1130, Salperwick (St-Omer); Cappel-brouck (Nord), Dennebrœucq, Halimbroucq, Requebroucq, Scoubroucq (St-Omer), etc.; Lauverdal, Nordal, Piquendal, Waterdal, Windal, Wisquendal (St-Omer); Dales, Chunsdale, Dypondal, (*Dippendal*), Lecquedal (Boulogne); Enguinegate, Steengate (St-Omer); Tiégaite (Boulogne); Wormhoudt (Dunkerque); Cambrehout, Caprehout, Northout (St-Omer); Lautershout, Malsbout (Boulogne); Audincthun, (*Odin-gatun* 1016), Landrethun, (*Landregatun* 1084), Samblethun, Zelthun (St-Omer), Todincthun, *Totingetun* 807, Alenthun, *Alingatun*, Conningthun, *Canninghetun*, Fréthun (B.); Holestrael (St-Omer), etc. E. Mannier, *Etudes étymologiques, historiques et comparatives sur les noms des villes, bourgs et villages du département du Nord*. Paris, 1861, in-8. Courtois, *Dictionnaire topographique de l'arrondissement de St-Omer* dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de la Morinie*, v. XIII. *Dictionnaire topographique de l'arrondissement de Boulogne-sur-mer* dans les *Mémoires de la Société académique de Boulogne-sur-mer*; XI, 1851. E. Longnon, *Etudes sur les pagi de la Gaule*, Paris, 1869. (*Le Boulonnais et le Ternois* p. 24 et suiv.). Ainsi, on le voit, les noms de lieu d'une portion considérable de la Flandre et de l'Artois sont essentiellement bas-allemands; donc la population germanique qui s'y établit l'était

picarde, aient conservé intacte la vélaire non encore transformée, tandis que cette consonne ébranlée dans la bouche des Germains établis dans la Gaule orientale (1) était condamnée à se transformer dans un avenir plus ou moins prochain. Quant à la palatale, elle avait déjà

également. Mais on ne peut supposer, si quelques-uns de ces noms peuvent être saxons ou norois, que tous les autres le soient aussi ; il faut par suite admettre qu'ils doivent pour la plupart leur origine aux tribus franques qui sont venues se fixer dans cette région avec Clodion et Chlodovech ; et, comme l'histoire nous montre ces chefs s'établissant entre l'Escaut et la Somme, on doit en conclure que la population germanique de cette région tout entière et sans doute aussi de celle qui s'étend immédiatement au sud de cette dernière rivière, jusque vers l'Aisne et l'Oise, centre d'action, comme le remarque Junghans (*Histoire critique*, etc., p. 35), du royaume naissant de Chlodovech, fut bas-franque, et cela est vrai, que les noms de lieu soient d'origine germanique ou latine, avec cette différence toutefois que là où ces noms sont plutôt germaniques la population primitive fut surtout franque, que là où ils sont plus spécialement romains elle est plus gauloise que franque. L'onomastique de la Picardie conduit à la même conclusion ; la plupart des noms de lieu y sont latins d'origine ; mais on y en rencontre quelques-uns aussi, sans parler d'Estrebeuf, comme Etinehem, Frohen, Hem, Hangest, etc., qui sont francs ou bas-allemands ; donc la population est gauloise et bas-franque. Les Hodeng du nord-ouest du département de l'Oise, noms d'origine analogue (ags. *hod*, capuchon) montrent qu'il doit en être de même dans cette région.

(1) Je ne parle pas de ceux qui se sont établis plus au sud dans le bassin inférieur et moyen de la Loire, ils étaient en trop petit nombre pour avoir pu influer sur la transformation du latin populaire dans le roman parlé par les Gaulois indigènes, et cette langue obéit dès lors exclusivement aux lois qui ont présidé à sa transformation dans les idiomes celtiques ; mais ceux-ci, comme me l'a fait observer M. d'Arbois de Jubainville, n'ayant pas conservé la vélaire latine suivie de *a*, on voit qu'au centre et à l'ouest, comme à l'est, *c+a* devait donner *cha*.

perdu sa valeur primitive, ou était en train de la perdre au moment de l'établissement des colonies saxonnes et de l'invasion franque ; on comprend dès lors qu'elle ait pu subir le même sort que cette lettre dans les dialectes anglo-saxons ou bas-allemands mêlés aux dialectes romans de la Grande-Bretagne, et qu'elle s'y soit changée en *(t)ch*.

On voit que de questions se rattachent à l'étude que j'ai entreprise ; il en est une autre encore dont je dirai un mot en terminant et dont on saisira sans peine l'importance pour l'étude des anciens textes, c'est celle de savoir si le dialecte normand du moyen âge présentait la même variété de formes que les patois modernes et sur quoi portait leur différence. La réponse, comme je l'ai déjà remarqué, à la première proposition ne peut être qu'affirmative ; il est certain que les modifications phonétiques des patois normands actuels ne sont que le développement de tendances qui agissent depuis un temps considérable ; quelques-unes de ces formes sans doute sont de date relativement récente, surtout celles qui ne sont que la simplification ou l'atténuation de formes plus complètes ou bien encore le développement de formes plus simples : tels paraissent être, par exemple, *uē* pour *ui* ou *ieu*, *iē* pour *ieu*, *eu* pour *ieu*, *i* pour *ié* ; par exemple, *nuēre* à côté de *nieure*, *niē* à côté de *nicu*, le moderne *seure* pour l'ancien *sieure*, *pī(s)* pour *piē(s)*, etc. ; ou encore *ouo* pour *ou*, *oué* pour *ai* dans le patois du Bessin, comme *jouo* pour *jour*, *mouētre* pour *maître*, etc. ; telle est encore, comme je l'ai montré ailleurs (1), la diphthongue *ai* ou le son *o* substitués

(1) Cf. *Mémoires de la Société de linguistique*, p. 60, et plus haut, p. 161.

à $\acute{e}=a$ latin dans les putois de La Hague et du Val-de-Saire.

Mais, si ces formes ne remontent point aux premiers temps de la langue, elles n'ont certainement pris naissance que peu à peu et elles en supposent d'autres qui n'ont pu être primitivement les mêmes dans les différents pays normands; c'est ainsi que $o + c(i)$ et $\acute{e} + c(i)$ ont dû sans doute depuis leur première modification donner naissance à des formes différentes, dans l'est et dans l'ouest de la Normandie; c'est ainsi également qu'au sud et au nord de notre province, depuis les premiers temps de la langue, les gutturales ont dû y avoir, — probablement toutes deux et certainement la vélaire, — des formes différentes. Comment dès lors, quand on a un texte normand, suivant toute vraisemblance, mais dont on ignore la source première, comme celle des copies successives qui en ont été faites, pouvoir prétendre en reconstituer la langue avec son vocalisme ou même son consonnantisme originel? Et combien se complique encore le problème quand ce texte nous a été transmis par un scribe anglo-normand, dont l'idiome si mal connu différa sans doute profondément et bien vite du dialecte normand du Continent (1)? Il y a là une source de difficultés, une cause de confusions et d'obscurités que n'ont pas toujours voulu voir les romanistes allemands en particulier et qui ont rendu douteuse ou incertaine plus d'une théorie avancée en ces cinq ou six dernières années (2).

(1) C'est le cas, en particulier, pour le texte de la chanson de Roland.

(2) On comprend que je fais allusion surtout ici aux théories

Si cette étude ne devait avoir pour résultat que de mettre ceci en évidence, je ne croirais déjà pas avoir perdu ma peine en l'entreprenant ; mais j'espère qu'elle aura servi à prouver d'autres faits non moins intéressants et qu'après l'avoir lue on regardera comme avérés les trois suivants :

1° Il n'y a point de patois actuel, et il n'y a pas eu probablement davantage d'ancien dialecte normand, commun à tous les pays de notre province ;

2° Le traitement non français des gutturales ne se rencontre que dans les pays du nord de la Basse et dans tous les pays de la Haute-Normandie, le Corbonnais et sans doute aussi la partie méridionale de l'Evrecin exceptés ; il en a été ainsi à toutes les époques de la langue, mais la limite méridionale de l'extension de ce caractère était autrefois, au moins sur certains points, un peu plus éloignée des côtes qu'elle ne l'est aujourd'hui ;

3° Enfin, la population des pays du nord de notre province, ceux précisément dans le patois desquels la vélaire persiste, est en majorité noroise (2), comme le prouve le type des habitants, l'étymologie de la plupart des noms de lieu et nombre de mots du vocabulaire local ; ainsi, cette partie de notre province peut être considérée véritablement comme une colonie noroise

sorties de l'école de M. Suchier, ce qui ne m'empêche pas d'ailleurs de reconnaître le très grand mérite de ce savant romaniste.

(2) Je n'ai pas besoin de rappeler que dans l'ancienne *Otlingua saxonica* elle est sans doute plus saxonne que noroise, ce qui revient d'ailleurs au même, comme je l'ai dit, au point de vue linguistique.

établie au milieu de populations celto-germaniques ,
mais où l'élément franc est de moins en moins représenté ou important , à mesure qu'on s'avance vers l'ouest , comme l'élément celtique a de moins en moins d'importance , à mesure qu'on s'avance vers le nord.

APPENDICE

I.

Le Hagedike a une trop grande importance, il est un monument trop remarquable des invasions noroises pour que, depuis Depping, les historiens des expéditions des Normands ne s'en soient pas occupés, et je n'ai pas besoin de dire que tous s'accordent pour attribuer une origine scandinave à ce retranchement, qui porte encore aujourd'hui un nom scandinave. Dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 septembre 1880, M. Maury a très bien mis ce fait en lumière ; on est en droit de s'étonner aussi de voir que M. Elisée Reclus, dans sa *Géographie universelle* (II, 661), ne paraisse pas éloigné de croire à l'origine gauloise de cet immense remblai. « M. de Caumont, dit-il, attribuait la construction de ce retranchement aux anciens habitants gaulois du pays. Cette opinion, si elle est juste, ajoute-t-il, prouverait que les populations de cette époque étaient beaucoup plus habiles dans la construction des ouvrages militaires qu'on ne l'avait supposé. » La remarque est excellente ; ce qui eût été mieux encore, c'eût été de recourir à l'ouvrage même de M. de Caumont ; s'il l'avait fait, M. E. Re-

clus aurait vu que l'auteur des *Antiquités monumentales* n'a parlé du Haguedike que par ouï-dire ou plutôt d'après la carte de Cassini, lequel, comme je l'ai remarqué (p. 16, note 1) a fort mal représenté ce retranchement. M. de Caumont n'a pas été plus exact, il ne lui a donné qu'une longueur d'une demi-lieue, tandis qu'il a en réalité *six* kilomètres; quant à son origine, le savant antiquaire se borne à une simple supposition : « Il serait possible, dit-il (*op. cit.*, I, 199), qu'en Normandie on pût attribuer à la même époque (l'époque gauloise) le fossé du Haguedike », puis, passant en revue les restes des divers retranchements qu'on a rencontrés dans notre province, « je suis loin, ajoute-t-il (p. 200), à l'occasion de l'un d'eux élevé vraisemblablement sous le règne de Henri II, d'affirmer que cet ouvrage soit gaulois.. (et) d'autres fossés n'ont peut-être pas une origine plus ancienne. » Il faut convenir que jamais démonstration ne fut moins probante, et je suis surpris que M. Desjardins lui ait accordé la moindre valeur (1). D'ailleurs, de quel poids l'opinion de M. de Caumont, qui n'a pas vu ou qui n'avait pas vu le Haguedike quand il écrivit en 1830 le premier volume de ses *Antiquités monumentales*, peut-elle être en regard de l'exposé si clair et fait *de visu* de M. de Gerville? M. E. Reclus, en érigeant en fait positif l'hypothèse du premier, a donné une fois de plus un exemple de sa facilité à accepter des renseignements dénués de toute espèce d'autorité, et l'on peut rapprocher de l'origine prétendue gauloise du

(1) *Géographie de la Gaule romaine*, I, 336. « M. de Caumont a démontré que tout cet ensemble (il s'agit des tumulus, restes d'un camp de La Hague) appartenait à l'époque gauloise. »

Haguedike l'explication par trop fantaisiste qu'il a donnée ou plutôt empruntée des noms normands en *fleur* dans lesquels, au lieu de trouver un dérivé du nor. ags. *flodh* ou *flôti*, il a vu une modification du scandinave *fjord* (1), encore que les lois de la phonétique contredisent de la manière la plus formelle cette singulière dérivation et qu'il n'y ait rien sur nos côtes qui ressemble à des *fjords*.

II.

La question des noms en *ham* est loin d'être claire et j'ai eu tort de la trancher dans la note 1 de la page 33, en disant que *ham* est bas-allemand ; il ne sera donc pas inutile d'essayer de la résoudre à nouveau. Le got. *haims* est représenté par *heim* dans le haut-allemand, *hêm* en saxon, *ham* en anglo-saxon, *ham* ou *hêm* en frison et, à ce qu'il semble, dans le dialecte bas-franc (2) ; en norois, ce même mot a pour équivalents *heim*, dan. *hjem*, suéd. *hem* ; mais ces formes sont postérieures à l'invasion et M. Mor. Heyne remarque (3) que dans les anciens monuments haut-allemands la diphthongue *ai* primitive prédomine encore ; on peut admettre, par suite, que *haim* était la seule forme usitée au moment où les Germains péné-

(1) « En beaucoup d'endroits les « fleurs » ou « fleurs » — tel est le nom des baies profondes, dérivé du mot *fjord* des Scandinaves — ont été comblés par les débris. » *Ibid.*, II, 655.

(2) Moritz Heyne, *Kurze Laut- und Flexionslehre der altgermanischen Dialecte*, in-8°, 1874, p. 34, 42, 55, 68, 83.

(3) *Ibid.*, p. 34.

trèrent dans la Gaule. Mais qu'y est-elle devenue ? Nous la trouvons modifiée en *ham* dans la Moselle, la Meurthe, la Meuse, les Ardennes, le Pas-de-Calais, la Somme, la Seine-et-Oise, le Calvados, la Manche et la Mayenne, et comme on rencontre des Hamel et des Hamelet dans la plupart de ces départements et dans ceux du Nord, de l'Aisne, de la Seine-Inférieure et de l'Eure, il faut en conclure que *ham* a été en usage dans presque tout le nord de la France, au moins pendant un temps assez considérable ; et, comme toute cette région n'a pas été colonisée, ni habitée par les mêmes tribus germaniques, il en résulte également que cette forme *ham* a été probablement commune à toutes, durant quelque temps. Je dis durant quelque temps ; en effet, à côté de *ham* ou *han*, on trouve *hom* (Hombourg), dans la Moselle, *hem* dans la Flandre, l'Artois et la Picardie, absolument comme on a *home* en anglais, *hém* dans les dialectes saxons. Mais il semble bien que *hem*, du moins, soit une modification relativement récente de *ham* : ainsi, dans une charte de 877 (1), à côté des formes en *hem*, Aldomhem, Thorbodashem, etc., on rencontre les formes en *ham*, Widingaham, Wolingaham, Wampingaham, dont la première paraît être aujourd'hui Vaudringhem (2). On voit donc que *ham* a existé sans doute à la fois chez les Francs Saliens et chez les Francs Ripuaires ; seulement, chez les premiers, il s'est atténué en *hem*, probablement plus tard, vers le IX^e siècle. Il résulte de là que *hem* n'est pas

(1) Quérard, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Bertin*, 124.

(2) Ou Windringhem, Giry, op. cit., 18. — Cf. Courtois, *Dict. topographique de l'arrondissement de Saint-Omer*.

nécessairement une atténuation d'une forme antérieure, *heim*, comme l'a supposé M. Mor. Heyne, et il a bien pu se faire que les Saxons, du moins ceux qui se sont établis en Gaule, aient connu cette forme *ham*, ou même *haim* non encore atténué en *ham*, et que quelques-uns des lieux qui portent ce nom leur doivent leur origine. Il ne serait même pas impossible que les Norois eussent eu encore, au moment de leur établissement dans la Neustrie, la forme *haim* qu'ils auraient pu sur le continent atténuer non pas en *heim*, comme elle a été en Norwège et en Islande, mais en *ham*. Comment expliquer, sans cela, la fréquence des Hamel, Hamelet, etc., dans la région la plus noroise de notre province ?

III.

Le mot *croute* (*crotte*) n'est pas particulier à la Normandie; on le rencontre aussi en particulier dans le département de l'Aisne, ainsi Crouttes, *Cruttes*, 1208 : Les Croutes, *Croutes*, 1227. (*Dictionnaire topographique du département de l'Aisne*, s. v.) Il y a aussi un hameau du nom de la Crotte, en Seine-et-Oise (*Dictionnaire général des villes, bourgs, etc., de la France*), mais j'en ignore l'ancienne forme et partant l'origine véritable.

IV.

L'origine de Darnestal (Darnétal) reste douteuse (1); je

(1) La forme ancienne est Darnestal; ainsi *Darnestal* 1211 (*Cart.*

ne sais du moins ce que peut signifier au juste le premier élément *darn* de ce nom, élément dans lequel je n'ose trop voir le br. *darn*; mais, quant au second, je crois toujours que c'est le nor. *stallr*, ags. *stal*, a. a. *stal*, ang. *stall*, h. l. *stallum*, « étal, marché », et non « fonds », comme je l'ai dit par erreur dans la note 1 de la page 36.

V.

Aux noms en *beuf* que j'ai cités p. 42-43, il faut ajouter Yquebenf, *Yquebuef*, 1284, C. N., Pibeuf (Caux), *Pulbeuf*, XI^e siècle (*Chart. monasterii Sanctæ Trinitatis*, LII, p. 449), et Brébeuf, hameau du Cotentin, d'où le traducteur de la *Pharsale* tire son nom. Les noms en *beuf* ne sont pas au reste particuliers à la Normandie, mais on n'en trouve, à ma connaissance, que dans des pays visités par les norois; ainsi, Paimbeuf sur la Loire, Estrebeuf, près de l'embouchure de la Somme, lieux où les Normands, on le sait, eurent des établissements.

VI.

Quelle est l'origine du radical *hus* qu'on rencontre évidemment, comme je l'ai dit p. 71, dans Etainhus, Lihus, peut-être Lihut, et dans Sahurs, corruption de Salhus, — Super Sequanam (in) loco qui dicitur *Salhus* (*Chart. monasterii Sanctæ Trinitatis*, XI^e siècle, XLIX, p.

de St-Paul), *Darnestal* 1213 (*F. de St-Amand*), *Darnesta* 1288 (*F. du Chapitre*). Renseignements communiqués par M. Charles de Beaurepaire.

447)? — Suivant toute vraisemblance, elle est noroise ; *hus* n'est autre que le nor. ang. *hús*, dan. suéd. *hus*. Mais *hus* ne se rencontre pas exclusivement dans les noms de lieux normands, on le trouve aussi dans ceux du Pas-de-Calais ; ainsi Griselhus (Le), 1429, Wolphus (Bois de), (*Dictionnaire topographique de l'arrondissement de Saint-Omer*), Wolhus (*Dictionnaire topographique de l'arrondissement de Boulogne*) ; faut-il lui attribuer dans ces derniers noms la même origine que dans ceux de la Normandie, ou bien doit-on y voir un radical bas-franc, ce qui serait d'autant plus vraisemblable que *hús* paraît avoir été aussi un mot frison et saxon ? Je ne veux pas décider la question.

VII.

L'ancienne forme *Witot* n'est pas la seule qui prouve l'existence du radical *vi* employé comme déterminant des noms que j'ai cités p. 74, *Vimonasterium* donné par Dubois (*Itinéraire... de Normandie*) conduit à la même conclusion, ainsi que *Wimund*, donné par une charte de 1036 (1) ; c'est le nor. *vémund-r*, dont le second élément signifie tutelle (b. l. *mundium*) (2).

VIII.

Aux noms de lieu tirés de radicaux signifient

(1) *Wimundi. Histoire du château et des sires de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, p. 17 des pièces justificatives.

(2) Cleasby-Vigfusson, *An icelandic-english dictionary*, s. v. *vé*.

hauteur, « élévation », il faut rattacher *Hup*
Hupin (Bessin), vocable dérivé, je crois, de l'aga
« amas », *hypel* « colline », a. ang. *hūpel* « tas »

(4) H. Leo, *Angelsächsisches Glossar*, 1877, s. v. —
Stratmann, *A dictionary of the old english language*, s. v.

TABLE

I.

MOTS NORMANDS OU ÉTRANGERS ET FORMES GRAMMATICALES

A

agacher, 130.
agné, *agnid*, 109.
alld, 164, note 3.
avé, 131, note 2.

B

bach, 49, note 1, 174.
bæcbord, *bækbordhi*, 96.
baldr, 83, 93.
bât, 98.
baquid, *baté*, 109, 112, note 2 ; 148.
bœc, *beccus*, *bæh*, 48, 49, note 1 ; 68, 70, note 1 ; 86, 172, note 1.
bed, *bief*, 96.
behr, 48.
bêque, *bête*, 94.
bère, 163.
berg, 35, note 1, 86.
bœuf, 42, 43, 44, 67, note 1 ; 184.
bo, 90, note 1.

bo, *bœ*, *boue*, *bos*, *bot*, 42, 44.
bœc, 71, note 3.
bod, *bodum*, *boium*, *botum*, 42.
bof, *bœf*, 42.
bois, 31.
bôl, *bæl*, 90, *ibid.*, notes 1 et 6.
boti, *bolli*, 90.
bolt, *bott*, 90, note 1.
bontai, *bonto*, 161.
boquet, *boquette*, 30.
borg, *baurgs*, *burug*, 70.
bos, *bosc*, 29, 30, 78.
bosquet, *bouquet*, 30.
bramalbosc, 80, note 5.
bredda, 96.
breke, *brèque*, 39, note 1 ; 83, note 4.
bri, 109, 156, note 1.
brig, 63.
broc, *brœc*, *brouck*, 172, note 1.
brok, 86, 91, note 3.
brudhr-mædhr, *bruman*, 94.
bu, *budh*, *buf*, *but*, 42, 43, 44.
bue, *bucd*, *buet*, *bui*, *buoth*, 42, 44.

built, 90, note 1.
bur, 39, note 1.
buschus, 30, note 4.
busc, *bush*, 29, 30, 31, note 2; 78.
by, *bye*, 43.

C

ça, 141.
cd, 126, 135, note 1.
ca, *cat*, *cate*, *cathe*, *cattle*, 47, 48.
cabres, 141.
cacher, 141.
cahu, 130.
calève, *calèvre*, 143, note 1.
**caliperus*, *caniperus*, *ibid.*
camp, 135, note 1; *can*, 143, 144.
candelle, 135, note 1.
candle, 115.
cunille, 142.
cap, *capon*, 115.
capé, 144, 149, note 3.
captain, 115.
capucher, 141.
car, 115.
carbon, 153.
carette, 168.
caristade, 142, note 5.
carpanquié, *carpenquier*, 143,
 144, 153, 168.
carpenter, 115.
carrue, 143, 144, 153, 168.
castle, 115.
cat (*callus*), 1, 108, 115, 126,
 134, 135, note 1; 142, note 4,
 143, 144.
cau, 148.
cauchon, 126.
cendre, 126, 144.

cent (*centum*), 1, 134.
cerin, 94.
cetil, 48.
chd, *chaud*, 126.
champ, 135, note 1.
chape, 126.
chapia, 164, *chapiau*, 135, note 1.
charue, 108, 126.
chal, 1, 108, 126, 135, note 1.
cheindray, 180.
chendre, 108, 134, 135, note 1;
 143, 144,
chent, 1, 108, 134, 135, note 1;
 143, 144.
cherbon, 153.
cherdrons, 141.
chèrène, 94.
chèrette, 135, note 1.
cherise, 109, 135, note 1.
cherpenquié, 126, 153.
cherry, 120, note 2.
chérue, 135, note 1; 153.
chervil, 120, note 2.
chibolle, 120, note 2.
chierge, 132, note 2.
chin'q', 109, 126, 135, note 1;
 143.
chinture, 109, 143, 144, *ceinture*,
 126.
chisel, 120, note 2.
chitrouille, 143.
chires, 120, note 2.
chue, 156.
cieux, *cis*, 161, note 5.
clâd, 87, note 3.
cutf, *knifr*, 96.
cocc, 96.
condire, *condite*, 156, note 1.

corium, 154.
cortis, court, 63, note 2.
cot, kot, 88.
cottin, 94.
cottage, 188, *cotagium* 88, note 2.
couté, coulid, 109, 112, 134, 148.
coutia, 163.
coza, 154.
crère, 164.
creek, creeh, 44, 45, 94.
crique, kriki, 34, 44, 45, 94, 96.
croft, croite, 33, *ibid.*, note 2.
crote, crotte, croule, 33, 34, 94, 183.
cumenchad, 121.
cure, cuure, 156.

D

dair, dal, dale, 34, 35, 172, note 1.
déganer, 94.
déjuquer, 144.
dél, deila, delle, 34, 35, 174, note.
dela, 91, note 2.
déliette, 157, note 1.
déquercauchier, 144.
deuil, 154, note.
devantia, 164.
dic, dih, dihi, 15, note 2; 36, 94, 96.
deop, djupa, 41.
diè, diè, diè, 157.
diep, dieppe, 34, 44, note 6.
digue, 34, 36, 96.
digner, diguet, 94.
dihe, ditch, 15, note 2.
dire, 156, note.

do, 131, note 2.
doche, doque, 94.
drag, 35, note 1.
dragnet, drané, 94.
duire, 156, note 1.

E

écaches, 142.
écani.ier (s'), 141.
écopir, 97.
écore, 96.
écraser, 96.
ébouchi, effouqui, 94.
églièze, 157.
élingue, 97.
encanter, 141.
ennuer (s'), 135.
esdreccanz, esdrechanz, 118, 119, note 1.
eskievin, 116.
esnèque, 82, 97.
estain, étain, 71.
estruman, 97.

F

fale, fall, 94.
falaise, 97.
fau, 148.
fé, 2, 134.
fel, fell, 94.
felisa, 71.
feu, 154, note.
feuille, 154, note; *feule*, 164, note 1.
fifote, ffe + fote, 94.
fs *shr*, 71.

jall, 71, 94.
flet, *floth*, 137.
flew, *fleur*, 37, 68.
flo, *flodh*, *floi*, 38, 180.
flondre, *flounder*, *flydhri*, 94.
foc, *fok*, 97.
foi, 2.
folc, 94.
forteresche, 130.
fré, 108, 149.
fri, 156, note 1.
fri, *fritdh-r*, 26, note 1.

G

gaber, *gab*, *gabby*, 97.
galinette, 141.
gamer, *gaman*, 94.
gana, 94.
gard, *gaard*, *gardhr*, *gards*, 47.
gat, *gata*, *gate*, 28, 172, note 1.
gay, 130.
gnaquer, *gnaga*, 94.
gneu, 109, 155.
gneure, 109, 155.
grjot, *grotti*, 26, note 1.
grioz, 72.
grunn, 85.
gruau, *grut*, 97.
guichet, 97.
gulvre, 97.

H

hå, *hå-r*, 94.
hår, *heuh*, *hai*, 26.
haf, 95.
hafne, 70, note 3.

haga, *hagi*, 15, note 1; 37, 83,
 note 4; 94.
hagtorn, 95.
hague, 36, 45, 68, 94.
haims, *ham*, 32, 33, note 1; 68,
 note 1; 87, note; 173, note; 181.
hall-r, *hallus*, 28.
hamarr, 86, note 3.
hamel, *hamelet*, *hameau*, 33.
hanebane, *hæna-bani*, 97.
haugr, 45.
haule, 27.
haurds, 97.
havelle, 95.
haye, 37.
hec, *hecke*, 83, note 4; 95.
heim, 32.
heit, 97.
hem, 173, note; 181.
herr, 35, note 1.
heue, *hæ*, *hæi*, 26, 85, 86.
hlidh, 39, note 1, 76, note 2.
hoc, *hog*, 45, 83, *huk*, 46.
hod, *hode*, 46, 174, note.
hodie, 154.
hæfudh, 85.
hof, *hov*, 85, note 1.
hogue, *hougue*, 45, 86.
hol, *houle*, 26, 27, 29, 86.
holm, 39.
holt, *holz*, *hout*, 79, 172, note.
hom, 33, note 1.
home, 180.
hornfiskr, 97.
horse, *hross*, 35, note 1.
hosa, 91, note 3.
hot, 87.
hou, 34.

bourdel, *hardh*, 97.
hâf-r, 82.
hunc, *hunn*, 97.
avit, 87.

I

icin, 126.

J

jardin, *gardin*, 47.
jeu, 154, note.
jol, *joli*, 97.
jouo, *jour*, 175.
jouquer, 144.

K

kalf-r, 83.
kalles, 132.
kanna, 35, note 1.
kati, *katils*, 48, 100, note 3.
kerque, 172, note 1.
kierkiès, 116.
kieu, *kiou*, 164.
kiéville, 116.
kiévion, 116.
kiose, *kose*, *cosse*, 116, 117.
kirke, 72, *kirkja*, 64.
klif, 86, 87.
knep, *knapp*, 65, note 1.
knif-r, 96.
kot, 88, 89, 94.
krik, 94.
kriki, 44, 64.

L

land, *lande*, 25, 29, 78.

lé, 65, note 2.
lek-r, 86, note.
led, *li*, *lidh*, 26, note 2, 76, note 2.
lid, 157.
lock, *loka*, *loquet*, 95.
londe, 73, 78, 79.
lund, *lund-r*, *lunda*, 78.

M

mangurias, 141.
mara, 53, note 1, 75, note 3.
marei, *mari*, *marr*, 53, note 1;
 75, 77, 97.
mar, *mare*, 73, 74, 75, 77, 78.
maria, 75.
mar-svin, *marsouin*, 97.
marté, 134, 148.
mau, 148.
mé, *men*, 108, 131, note 2; 134;
 163, note 3.
melgras, *melgras*, 95.
meir, *mielle*, 95.
menchunge, 121.
mer, 75.
mère, 2.
merque, 104, 158.
mesnil, *mesnillum*, 68, note 2.
mijoe, 141.
mildr, 35, note 1.
milgreux, *millegreu*, 95, *ibid*,
 note 4.
mo, 163, note 3.
monté, *montai*, *monto*, 161.
morsé, *morsid*, 109.
mouché, 149.
mouêtre, 175.
mucher, 143.
müll, 84, note 2.

N

nasus, *nose*, 84.
ndm, *nans*, 97.
né, 163, 164.
nel, *nile*, 155, note 2.
ndre, 164.
nes, *nas*, *ness*, 84.
nésant, 164.
ni, *niö*, *niiö*, 74, 156.
niet, *nis*, 156, notes 2 et 3.
nieu, 109, 155, 163.
nieule, 155, note 4.
nieure, 109, 155, 163, 174.
niut, 157, note 1.
nuë(r)e, 174.
nuière, 157, note 1.
nuile, 152, note 2.
nuure, *nu*, 156.

O

o, 131.
olea, 153, note 4.
orpic, 97.
ostra, *oyster*, 32, note 3.
ostrea, 154.

P

panches, 130, 134.
papi, *papig*, 95.
pêquer, 141.
père, 2, 108.
pière, 157.
pieü, 155.
pincher, *pinchette*, 141, 142, note 1.

pinchon, 130.
pion, 164.
pis, 109, 156, note 1.
pius, 157, note 1.
podium, *pou*, 84, note 2.
pois, 130, note 4.
pol, 91, note 3.
posc, *post*, 154.
pouquette, 144.

Q

qué, 131, note 2.
querbon, 153.
quère, 163, 164, 165.
quérette, 108, 142, note 1, 143.
querpanquié, *querpanti*, 126, 134, 153.
quesse, 165.
quérue, 126, 135, note 1, 143, 153.
quette, 47.
queule, 109.
quève, *quèvre*, 143, note 1.
quien, *quiin*, *quin*, 117, 119, 143, 158.
quieü, 158.
quieusse, 155.

R

rogn, *rogue*, *roque*, 95.
runi, 86, note.

S

sand, 73, note 2.
(es)sart, 80.
scor, 96.

sé, 108.
séa, 155, note 1.
ser, 163.
serk-r, 83.
señ, sñ, 155, note 1.
seure, 175.
sie, suie, 157, note.
siē, sið, siðe, 157.
siðre, siðtin, 157, note.
sieu, 163.
sieñ, 131, note 2, 155.
sieure, sieuvre, sieuvi, 109, 155,
 note 4, 163, 165, 175.
siente, 163.
sigla, 96.
shog-r, skov, 31, not 1.
slingan, 97.
snace, snekkja, 82, 97.
sot, sotigr, soot, 155.
spierling, 97.
stal, stal, stall, stallum, 36, note
 1, 184.
steen, stein, 71, 72.
steorbord, stjórnbordhi, 97.
storm-r, 98.
straat, strasse,
styrimadhr, 97.
suē, 156.
suðre, suðe, 157.

T

tanga, tangua, 95, note 5.
tangi, 97.
tarjié, terjié, 153.
tata, tati, teat, 39, note 1.
tcheu, tchuē, 156, 158.
tcheñ, 158.
*cheure, tchue'r*ñ. 156, 158.

tcheusse, tchuesse, 156, 158.
tcheuzène, 158.
tchiē, 156.
tchið, 158.
tchin, 158.
tchin, tchinze, 159.
tchu, 156, 158.
tchure, tchuré, 158.
tchuve, 158.
té, 108, 131, note 2, 134.
tela, télé, teile, 2, 108.
telgja, 97.
tethauri, thesauri,
thang, 95.
thaurps, thorp, thorpe, 47.
thilja, 97.
threp, trip, 88, note 3.
thoeit, thwait, 81.
tieule, 109, 163.
toft, toftum, topt, tot, 52, 67,
 note 1, 68.
torp, trop, trup, 46, 68.
true, 155.
tuit, thuit, 73.
tule, 156, note 2.
tân, 89, 172, note 1.
tved, tveit, 77.

V, W

vachicoter, 96.
vdgr, 97.
valus, walu, 96.
vague, 143, 144.
vari, varibot, 94, 96.
varou, varulf, 96.
vascan, 96.
vast, vastum, 69, note.
vaton, ratta, 96.

vatn, *vatre*, *water*, 96.
vèche, 143.
vecy, 130.
vêe, 163.
ver, 26, note 1 ; 35, 73.
veshi, 83.
vi, *vê*, 74.
vidhr, *vidu*, *vudu*, 96.
vfc, *vicus*, *vih*, 73, 74.
vigr, *vigre*, 97.

ville, 54, 83.
viquet, 96.
vitecoq, 96.
vôlier, *vaôle*, 96.
vreh, 97.
weir, 35, note 1.
well, *vell*, 79, note.
wich, 172, note 1.
wifer, 97.
wig, 74.

II.

NOMS DE PERSONNES.

Anger, Angérard, *Ansger*, 64, 92.
Angot, *Ansgot*, 64, 92.
Anquetil, *Anschitil*, *Ansquetil*, 92,
117, note 2.
Arnulf, 172, note.
Asselin, *Asselin*, *Anslin*, 92.
Auber, *Osbern*, 92.
Aubert, *Osbert*, 92.
Auvray, *Alvered*, 92, 93.
Auzouf, *Alzulph*, *Osulf*, 64.
Aze, *ass*, 93.
Bachelin, 129, note 4 ; 134.
Beaudoin, *Balduin*, 93.
Baudre (de), 93.
Baudry, *Balderic*, 93.
Beuselin, 93.
Bigot, *Bigoth*, 93.
Broc, 91, note 3.
Brument, 93.
Burnouf, *Burnof*, *Burnulf*, 93,
Cantrel, *Castel*, 129, 134.
Charlemagne, 51, note.

Charles le Chauve, 51, note.
Chlodion, 174, note.
Chlodovech, 174, note.
Dérémbert, *Erembert*, 93.
Ernouf, *Arnulph*, 93.
Estrumen, 93.
Fromont, *Frotmond*, 93.
Godefried, 14.
Godefroy, *Gostfrid*, *Godsfrid*, 93.
Gosselin, *Goscelin*, *Gotzelin*, 93.
Guillaume le Conquérant, 21.
Guillaume Longue-Épée, 14,
note 1, 98, 99.
Hamon, 93.
Hardel, *Hardouin*, *Hardwin*, 93.
Hastings, 14.
Havart, 93.
Hébert, *Herbert*, 93.
Hellouin, *Herluin*, *Herloyn*, 93.
Henri II, 78.
Herman, *Her-mann*, 93.
Hermann de Saxe, 99.

Bérouk, <i>Harold, Harald</i> , 65, 93.	Osman, 65.
Beuze, <i>Hosa</i> , 91, note 3.	Quéttil, <i>Kéttil</i> , 93.
Heuzebrocq, 91, note 3 ; 93.	Quevilly, 141.
Meuzy, 93.	Renoul, <i>Rannif</i> , 93.
Hildebod(us), 69, note 1.	Robert, <i>Rotbert</i> , 93.
Homme (Du), <i>Hommet (Du)</i> , <i>Hometo</i> , 93.	Rollon, 14, 15, 17, 18, 68.
Hot, Hotot, 93.	Roger, <i>Rotger</i> , 93.
Hoteman, 93.	Roric, 14.
Ingoul, <i>Ingolf, Ingulf</i> , 65, 94.	Rousselin, <i>Rotzelin, Roscelin</i> , 93.
Kati, 48, note 3.	Tallevast, 93.
Knut, 172, note.	Tancrede de Hauteville, 21.
Lande (La) 93, note 1.	Tanqueray, <i>Tanherod</i> , 93.
Lamare, 93.	Tesselin, <i>Tescelin</i> , 93.
Létourmi, <i>L'estourmi</i> , 93.	Thiebaut, <i>Theobald, Tiebald</i> , 93.
Mathilde, 21.	Théroutte, <i>Turolde</i> , 93.
Mauger, <i>Maalger</i> , 93.	<i>Torfred, Turfred</i> , 66.
Néel, <i>Nigel, Niel</i> , 93.	Tostain, Toustain, Toutain, <i>Tor-</i> <i>stin, Tustin</i> , 30, note 1, 66, 93.
Odoacre, 170, note.	Turgis, 93.
Omont, <i>Osmond, Osmund</i> , 65, 93.	Turquetil, <i>Torchétill</i> , 93.
Onfroy, <i>Hunfred</i> , 65, 93.	Varin, 93.
Oscher, 51, note.	Ygouf, 94.

III.

NOMS GÉOGRAPHIQUES (1).

A	Aisne, 174, note 183.
Abbetot, 53.	Alamans, 170, note 1.
Abilgaard, 47, note 3.	Aldomhem, 182.
	Alençon, 106, 153, 161.

(1) Je n'ai point donné dans cette table tous les noms de localités qui se trouvent dans mon étude ; j'y ai relevé seulement ceux dont la forme a été expliquée, ainsi que ceux qui servent à délimiter les caractères phonétiques du patois.

Alençon (Marche ou plaine d'),
8, 10, 63, 110, 111, 162.
Alpégard, *Applegard*, 147, note 1.
Alsace, 169, note 1.
Alvimare, 76.
Alzuphivilla, *Osulfvilla*, 64.
Amfar, 86, note.
Amfreville, 56, 58, 60, 64.
Anciot, 53.
Andelle, 7, 10, 91.
Andelys (Les), 104, 112, 143,
153, note 1.
Angers, 170, note 1.
Angerville, *Ansgervilla*, 57, 58,
64.
Angleterre, 3, 78, 79.
Annebecq, *Asnebec*, 34, 50.
Anglesqueville, *Angliscavilla*, 57,
60, 64.
Anglo-saxons, 39.
Angoville, *Ansgotivilla*, 61, 64.
Ansfredivilla, 65.
Appetot, *Apletot*, 53, *ibid*, note 1.
Apperville-de-Tournebu⁽¹⁾, 44.
Argentan, 104, 123, 137, 162.
Arques, 8.
Arras, 116.
Artois, 12, 116, 169, note 2 ; 170,
note 1 ; 171, note 1 ; 172,
note 1.
Aspervilla, 64.
Assigny, 149.
Attichy, 145.
Auderville, 161, note 2 ; 166, *ibid.*,
note 1.
Auge (Pays d'), 9, 19, 21, 63,
110, 123, 128, 136, 153, 155,
160, etc.

Aunale, 110, 112, 147, 148.
Aumare, 76.
Aunay, 125.
Auppegard, 47.
Aurigny, 39, 40.
Autretot, 53.
Auzebosc, 29.
Auzouville, 57, 64.
Avranches, 104, 128, 177.
Avranchin, 10, 14, note 1 ; 63,
110, 111, 123, 133, 136, 153,
162, 164, 166.
Ay, 8, 61.

B

Bacqueville, *Bascavilla*, 64.
Barboflucto, 38, note.
Barfleu, Barfleur, 38, *ibid.* note.
Barneville, *Barnovilla*, 64.
Bauveskien, 83.
Bayeux, 21, 34, 35, note ; 45, 97,
98, 99, 170, note 1.
Bazincourt, 143.
Bazoque (La), 129.
Bazoques, 139.
Beaubec, 52.
Beauchêne, 164.
Beaufresne, 149.
Beaumare, 73.
Beaumesnil, 140.
Beautot, 53.
Beauvais, 106, 145, 146.
Beauvaisis, 7, 145 et 147, note 1.
Bec (Le), 50.
Bec-Hellouin, Bec-Thomas (Le),
etc., 50, 52.
Becdal, note 2, 35.

- Becbéquel (Le), 51.
 Be(c)quet (Le), 50.
 Belbeuf, 42.
 Bennetot, 53.
Beollevilla, 90, note 3.
 Bernay, 104, 138, 141, 155, note 1.
 Berthenonville, 143.
 Besin, 9, 12, 14, note 1; 17, note 2; 19, 20, 21, 32, 33, note; 46, 63, 102, 107, 110, 113, 153, 155, 157, 161, 166, 170, note 1.
 Béthune, 2, 8, 149, 150.
 Beuzeville, 57, 62, 66.
 Bihague, 37.
 Blangy, 110, 149.
 Bléhou, 38.
 Blésimare, 76.
 Bliquetuit, 81.
 Bo (Le), 44, *ibid.* note 3.
 Bocage, 9, 11, 27, 73, 110, 123, 124, 125, 127, 128, 129, 135, 139, 153, 155, 164, 166.
Bocholt, *Buchout*, 80, note 2.
 Boel, Boesle (Le), 90, 91.
 Bois-Anzeray, etc., 31.
 Bolbec, *Bolebec*, 50, 90, note 2.
 Bolbeuf, 42.
 Bolleville, *Bolesilla*, 90, *ibid.* note 2.
Bollivilla, *Beollivilla*, 90, note 3.
Bolltofta, *Bulltofta*, 90.
 Bonnebosc, 29.
 Boquemare, 77.
 Boquets, Boquette, 30.
Bordemara, 76, note 1.
 Bosbénard, Bosgouet, etc., 29.
 Bosc-Asselin, Bosc-Bénard, etc., 29.
 Bosc-Mesnil, 68, note 2.
Boscus Bernardi, *Boscus Gerardi*,
Boscus Osborni, etc., 29, note 1.
Bosevilla, *Buesevilla*, 64.
 Bosquets, 30.
 Bosquentin, 143.
 Boulleville, 90.
 Boulonnais, 84, note 3.
 Bouquehault, 80, note 2.
 Bouquelon, 30, note 2.
 Bouquet, 30.
 Bourguébu(s), *Borguesbu*, 44, *ibid.* note 1.
 Brabant, 168, note 2; 169, note 1.
 Blaquetuit, Bracquetuit, 81.
 Brametot, 63, note 7.
 Bray (Pays de), 10, 110, 112, 148, 152, 154, 158, 159, 166.
 Brébeuf, 184.
 Bréhal, 123.
 Bréhou, Bréquehou, 39.
Breitot, *Braetot*, 53, note.
 Brennetuit, 81.
 Bresle, 2, 7, 146, 149.
 Brestot, 53.
 Bretagne, 7, 101, 105, 162, 165, 167.
 Breteuil, 142.
 Brillevast, 69, note.
 Briquebec, 50.
 Briquebosq, 29, 67.
 Briquemare, 76.
 Briquetuit, 81.
 Bricqueville, *Brikevilla*, 63, 67.
 Broglie, 155, note 1.
 Brumare, 76.
 Bruquedale, 31.
 Bû, Bû-sur-Rouvres, 44.

Bucamp, 145.
 Bueil, 142.
 Bunehou, 39.
 Bure(s), Burey, Buron, 44, note 4.
 Busc, Burhou, 38.
 Busquet, Buquet, 30.
 Butot, 53, *Butetot*, *ibid.*, note 3.

C

Cabert, 86.
 Cabourg, *Cathburgus*, 48, 70, 100,
 note 3.
Cudurges, *Catorcia*, 121, 139.
 Caen, 21.
 — (Plaine de), 9, 63, 106,
 note 1; 126, 137, 139,
 153, 155, 158, 160, 166.
 Caer, *Cader*, 139.
 Cagny, 129.
 Cahagnes, 159.
 Cahan, 32, 129.
 Cailly, 7, 10, 139.
 Caithness, 48, 100, note 3.
Caldecotte, *Caldecota*, 89, note 1.
Caleti caput, 35.
 Caligny, 79, note 2; 129.
Caligneium, *Caliniacum*, 129,
 note 1.
 Calleville, 139.
 Calvados, 33, note 1; 126.
Calvenaium, 139.
 Cambray, 140.
 Cambremer, 75, note 5.
 Cambronno, 144.
 Camfleur, 139.
Cammeragus, *Cbambray*, 139.
 Campeaux, 123, 127, 134.
 Campagne, 145.

Campagnolles, 12, 129.
 Campigny, 139.
 Camprémy, 145.
 Canapville, *Canapesilla*, 64.
 Canihoult, Conihoult, 80.
 Canneberg, 35, 36.
 Cannehar, 32.
 Cannes, Canny, 145.
 Canticotte, 89.
Cantiers, 143.
Cantilupus, 142, note 1.
 Caorches, 139.
 Capelle (La), *Capella*, 145, note
 2; Capelles, 139.
 Cap-Lévy, 173.
 Carbec, 49, 50, 72.
 Cardonnet, Chardronnet (delle
 du), 85, note.
 Carentan, 40.
 Carentone, *Carentona*, 140.
 Carlepont, 145.
 Carneille, 129.
Carneliis, 129, note 1.
 Carneton, 139.
 Carnutes, 7.
 Carolles, 132, note 1.
 Carquebu(t), 44, 72.
 Carsix, *Caresis*, 139.
 Carteret, 84, 85, note 3.
 Castelier, *Castelerium*, 139, 140.
 Castre (Mont), 17.
 Catehou, 39, 47.
 Catehouille, Cathehouille, 27, 48.
 Catenay, 145.
 Catheux, 145.
 Catillon, *Castellio*, 147, note 1.
 Cat(t)eholm, 40, 48.
 Catteville, 27, 48.

Caudecbe, *Caudecbequet*, 50, 51.
Caudecotte, 51, note ; 89.
Cauf, 83.
Caufray, 145.
Cauly, 145.
Caumont, *Calmont*, 147, note 1.
Cauvigny, 145, note 2.
Caux, 10, 21, 35, 46, 52, 54, 63,
83, 105, 110, 112, 114, 123,
124, 126, 127, 153, 158, 160,
161, etc.
Cempuis, 146.
Cénomans, 17.
Cérences, 126.
Cerisy, 128.
Chaignes, *Cahaignes*, 143.
Chamblac, *Campus Blaaque*, 139.
Chambrais, *Cambretium*, 139.
Chambray, *Cambray*, 26, note 1 ;
139, 140.
Champignolles, *Campenoli*, 139.
Campigny, 139.
Chanteloup, 127, 139, 142, note 1.
Chanu, 139.
Chapelle-Moche (La), 164.
Charentone, 8, 9, 10, 138, 140.
Charnelles, *Carnelia*, 140.
Chartres (Comté de), 14.
Châtelier, 139, 140.
Chatoeu, *Katheou*, 39, note 3.
Chaussey, 84, *ibid.*, note 1.
Chauvincourt, *Cauvincourt*, 139,
140.
Chavigny, *Chavigneium*, 140.
Chennebrun, *Chesnebrut*, 139, 140.
Chênedollé, 127.
Cherbourg, 16, note 2 ; 49, 70,
106, note 1 ; 142, 156, note 3.

Chetellehou, 39, note 3.
Chilebei, *Chilebo*, *Chilebue*, 42,
note 2.
Clarbec, 50.
Clerbec, 49.
Clermont, 145.
Clinchamp, 147, note 2.
Clitourp, 46.
Colleville, 48.
Compiègne, 145.
Conches, 142.
Condé, 91.
Contrières, 126.
Coquclihou, 38.
Corbonnais, 10, 20, note ; 63,
111, 153, 162, 165, 177.
Corholm'e), *Corthulmus*, 40, 41,
note 1, additions.
Corliboe, *Corlibof*, 42, note 2.
Cotentin, 9, 11, 14, note 1 ; 17,
19, 20, 21, 38, 54, 63, 69, 82,
110, 114, 124, 136, 139, 153,
155, 158, etc.
Cotte, Cottin, 88.
Cottebrune, 89.
Cottun, *Coltun*, 89.
Coudeville, 123, 126.
Cousesnon, 10.
Coulibeuf, 43.
Courche'lles, 145.
Couronne, 40, *Coroma*, 41, note 1.
Coutances, 21, 104, 126, 128.
Coutanche, 128, note 1.
Crichebot, *Crikebu*, *Crikebue*, 42,
note 2.
Crique (La), 44, 45.
Criquebeuf, *Criquebodium*, *Cri-*
quebove, 42, *ibid.*, note 2 ; 45, 67.

Criquetot, 86, 45, 53, 67.
 Criqueville, *Crekevilla*, 64, 67.
 Cristot, Critot, 53.
 Crodalle, 36, note 1 et *Additions*.
 Croixdalle, 35.
Croismara, Cruizmara, 76, note 1.
 Croixmare, 76.
 Croissanville, 157.
 Crotte, 34, *Crottæ, Cruptæ*, 34,
 note 5.
 Croute-Pépin, Grande-Croute, 34.

D

Dalbued, Dalbuoth, Dalbodum,
 36, note 2.
 Dale, Dales, 35, *ibid.*, note 2.
 Dambec, 52.
 Damville, 142.
 Danesdike, 15.
 Danevirk, 15.
 Danois, 67, 171, note.
Darnesta, 184, note.
 Darnétal, Darnestel, 36, note 1, 183.
 Daubec, 50.
 Daubeuf, 36, 42.
 Dauville, 67.
 Dicq (Le), 36.
 Dièpes (Les), 41.
 Dieppe, 41, 106, 108, *Dieppa*,
Depa, 91, note 3.
 Dieppedale, 35, 41.
 Diguebague, 17, note 1 ; 36.
 Diguët (Le), 36.
 Dives, 2, 9, 48, 60, 69, 123, 128.
 Divette, 8, 49.
 Djupdal, Djupedal, 41, note 4.

Domfront, 8, 10, 106, 163
 165, etc.
 Doudeauville, *Dodenvilla, Dudel-*
villa, 64, 144.
 Douville, *Dovilla, Detvilla*, 59,
 64.
 Drome, 60, 123.
 Drouanne, 123, 125.
 Drubec, 50.
 Drumare, *Drumara*, 76, *ibid.*
 note 1.
 Durdant, 8.
 Dypondal, *Dippendal*, 173, note.

E

Eaulne, 8.
 Ecambosc, 29.
 Ecos, 110, 143.
 Ecouché, 163, note 1
 Ecouvès (Forêt d'), Escouvès, 31,
 note 1.
 Ecquetot, Ectot, 53.
 Ecréhous, 38.
 Ecriquetuit, 85.
 Ectomarc, 77.
 Ecultot, Ecuquetot, 53.
 Egrenne, 8, 10, 41.
 Elbeuf, 43.
 Életot, 53.
 Ellon, 36.
 Engerbould, 91, note 3.
 Engohomme, 40.
 Enguinegate, 173, note.
 Ennebourg, 70.
 Epegard, 47.
 Epecs, 84.
 Eprétot, 53.

Épreville, *Espervilla*, 57, 64.
 Epte, 7, 10, 142, 143, 144, 150.
Eremborc, 70, note 2.
 Escalgrain, 82.
 Escalhan, 32, 82.
 Escaut, 12, 14, 169, note; 174, note.
Eschetot, *Eschetoth*, *Esketot*, 53, note.
Escraketuit, 81.
 Esnègue, 82.
 Estainemare, *Estennemare*, 72, 76.
 Estaintot, 71, 72.
 Estiembecque, 173, note.
 Estrebeuf, 171, note 1; 174, note; 184.
 Etalonde, *Estenclunda*, 79, *ibid.*, note 1.
 Etomare, 76.
 Etouhague, 37.
 Etreham, *Estreham*, 32, note 3; 67.
 Étrépagny, 143.
 Etreville, *Estervilla*, *Sturvilla*, 58, 64, 67.
 Eu (Comté d'), 40.
 Eure, 7, 124, 138, 162.
 Evrecin, 27, 30, 32, note 4; 35, 111, 177.
 Evreux, 104.
 Evreux (Campagne d'), 20, note 2; 111, 153.

F

Falaise, 21, 71, 104, 123, 127, 136.
 Family, 121.

Fécamp, *Fiscannum*, 70, 71.
Felcherolles, *Feuguerolles*, 117, note 2.
 Ferrières, 149.
 Filbec, 49.
 Finemare, 77.
 Fiquefleur, *Fiqueflue*, 37, note 2; 38.
 Fisigard, 47.
 Flague, 88, note 1.
 Flamenville,
Flenmencvilla, 62, 64, 84.
 Flammare, 76.
 Flandre, 168, note 2; 171, note 1; 172, note 1.
 Fléchy, 145.
 Flers, 123.
 Fleury-la-Forêt, 143.
 Fliart, 86, note.
 Flottemanville, 61, 83.
 Flotoman, 83.
 Focq (Le), 87.
 Foland, 26.
 Forges, 110, 112, 148.
 Formigny, 26, note 1; 64, note 1.
 Fougères, 104, 167.
 Foulbec, 50.
 Fourdebecque, 175, note.
 Fourmetot, *Formetot*, 53.
 France, 5, note; 12, 13, 75.
 Francs, 98, 168, note 2.
 Francs Ripuaires, 12, 169.
 Francs Saliens, 12, 169.
 Franqueville, *Francavilla*, 65.
 Frédeville, *Fredisvilla*, 65.
 Frémare, 76.
 Freniches, 145.
 Fréthun, 172, note.

Huisne, 8, 10.
 Huk, 46, note 2.
Huldebodivilla, 65, note 1.
Hulvedala, 35, note 3.
 Humfre, 86, note.
Humfrevilla, 65.
 Huppsin, *Hupin*, 186.

I

Igoville, 56.
 Ile-de-France, 4, note ; 7, 114,
 147, note 1.
 Ile-Marie, 40.
 Inglemare, *Iglemara*, 77, *ibid.*,
 note.
 Ingouville, *Ingulfivilla*, 65.
 Ingremare, 76, 158.
 Intremare, 77.
 Islande, 183.
 Isle-l'Homme, 40, note 1.
 Iton, 10, 141, 162.

J

Jersey, 6, note 1 ; 36, 38, 40, 46,
 84, 87, note 3.
 Jobourg, 70, 84.
 Jonquerets, 155, note 1.
 Jordheue, *Jardheue*, 26.
 Jumièges, 44, 51, note.
Jurches, *Jurques*, 117, note 2.
 Jutland, 15.
 Juvigny, 164.

K

Kaorches, *Katorcia*, 121, 139.
 Kapelvic, 73.

Kathathorp, *Kattorp*, 100, note 3.
Katheou, *Katehou*, 39, note 3.
Kennechan, *Additions*.
 Kerby, 41, note 1.
Kerkavilla, 64, note 3 ; 72.
Kerkebu, 72.
 Ketil, 39, note 3.
Kirkebi, 44, note 1.
 Knape, 64, note 1.

L

Lacelle (La), 103.
 Lande (La), 25, note 4.
 Landelle, *Landelin*, 26, note 4 ;
 146.
 Landigou, *Landa Ingulfi*, 25,
 65, note 5.
 Landemare, 77.
 Landisacq, 25.
 Langrune, *Lingruna*, 85, note 3.
 Lauquetot, 54.
 Laize (La), 44.
 Lautershout, 79, note 2.
 Ledheue, 26.
 Lek, 86, note.
 Lidgaard, 76, note 2.
 Lidhult, *Lihult*, 76, note 2.
 Lidkæping, 76, note 2.
 Lieuvain, 9, 21, 42, 63, 79, 91, 92,
 110, 139, 148, 153, 158, 160,
 166.
 Lihou, 38, 39, 76, note 2.
 Lihoumet, *Lyhoumet*, 40, 76,
 note 2.
 Lihus, *Lihut*, 71, 76, note 2.
 Lilletot, *Licteltot*, *Littetot*, 53,
ibid., note 1.

Limare, 76.
 Limbeuf, 43.
Limbof, Limbuef, Limboth, 42,
 note 2.
 Lindebeuf, 43.
 Lintot, 54.
 Lisieux, 104, 106, note 1 ; 157.
 Lithaire, 17, note 1.
Littus saxonicum, 12, 178, note 1.
 Livarot, 124.
 Loire, 8, 101, 171, note 1 ; 174,
 note 1 ; 184.
 Londe (La), Londes (Les), 79,
 ibid., note 2.
 Londel, Londette, Londin, 79.
 Londemare, 77.
 Londinières, 148.
 Longboel (Le), 91.
 Longchamps, 143, 148.
 Longtuit, 81.
 Longues, 27.
 Longuesnèque, 82.
 Longueville, *Longavilla*, 64.
 Louviers, 79, note 2.
 Luchy, 145.
Lunda, Londa, 78, note 2.
 Lyons-la-Forêt, 143.

M

Madrie (Pays de), 44, 58.
 Maine, 4, 6, 14, note 1 ; 105, 111,
 153, note 2 ; 165.
 Malaunay, 28.
 Maltot, 58.
 Malshout,
 Manche, 9, 12, 17, 21, 33, note 1.

Mandemare, 77.
 Marbeuf, *Marboe, Marbodum*, 43,
 77.
Marbueh, 42, note 2.
 Mare, Marette (La), 77, note 3.
 Mare-Osmont, etc., 77.
Mareboe, 42, note 2.
Maretot, Marethot, 53, note 1.
 Marholt, 79, note 4.
Marinitofta, 53, note 1.
 Marquebeuf, 43.
 Martigny, 123, 127.
 Martot, 40, 53, 77.
 Maucombe,
 Maupertuis, 124.
 Mayenne, 8, 163.
 Meauffe, *Melfa*, 34, 88, note 1.
 Méautis, *Meltis*, 88, note 1.
 Merderet, 50, 61.
 Mesnil-Auzouf, Mesnil-Réaume,
 etc., 63, note 2 ; 64, note 5 ;
 147.
 Meulers, 149.
 Meurthe (Dép. de la), 182.
 Meuse, 12, 14, note 1.
 — (Dép. de la), 170, note, 182.
 Mielle, Miellette, 95, note 2.
 Mildrach, 35.
 Miltuit, 81.
 Minquiers (Les), 84, note.
 Mobec, 50.
 Montabot, 123.
 Montchamp, 127.
 Montchauvet, *Montcauvet*, 123,
 127, 131, 134.
 Montebourg, 70.
 Montfarville, *Morfarvilla*, 62, 65.
 Mouthuit, 81.

Montpinchon, Montpinçon, 121,
note 1 ; 128.
Montreuil, 141.
Mont-St-Michel, 137, 162.
Morgny, 143.
Mortagne, 8, 106.
Mortain, 106, 111.
Mortainais, 20, note ; 162.
Mortemer, *Mortuomari*, 75, note 5.
Moselle (Dép. de la), 182.
Mouchy, 145.
Mureaumont, 146.

N

Neaufle, Néauphe, *Neelfa*, 88,
note 1.
Néhou, *Neathou*, *Neauhou*, *Nia-*
hou, 38, 39, note 4.
Néroc, 85, note 4.
Neufbourg (Campagne ou plaine
du), 10, 51, note ; 69, 70, 110,
133, 160, etc.
Neufchâtel, 106, 108, 146, 148.
Neufmarché, 143.
Neustrie, 3, 7, 11, 13, 17, 20,
67, 69, 98, 99, 170, note 1.
Neuve-Grange, 143.
Nex, 84.
Nihault, 79, note 2.
Nointot, 54.
Noireau, 4, 10, 11, 129.
Noirmoutiers (Ile de), 14.
Nonancourt, 110, 142.
Nord (Dép. du), 182.
Normands, 14, 15, 16, note 2 ; 17,
19, 20, 21, 23, 37, 42, 68, 69,
98, 170, 184, etc.

Normandie, 1, 3, 6, 7, 8, 11, 14,
note 1 ; 19, 20, 22,
37, 45, 49, note 1 ;
68, 79, 82, 98, 100,
101, 102, 104, 105,
108, 110, 116, 136,
137, 144, 147, 150,
152, 162, 164, 165,
170, note ; 171, note
1 ; 176, 185.
— (Basse), 43, 102, 107,
111, 112, 113, 119,
127, 157, 158, 160.
— (Haute), 43, 102, 112,
113, 119, 124, 150,
note 1 ; 157, 158, 160,
162.

Normanville, *Normanivilla*, 58,
65.

Normare, 76.

Noreis, Norois, 35, 84, 183.

Norvège, 47, note 2 ; 183.

Noyers, 143.

Noyon, 145.

Noyonnais, 147, note 1.

O

Odon, 125.

Ogervilla, *Ogiervilla*, *Otgerivilla*,
65.

Oise, 145, 146, 147.

Oissel (Ile d'), 14, 40, 51, note.

Omonville, *Osmundivilla*, 15, 16,
note 2 ; 46, 65.

Onfreville, 6, 65.

Orbec, 50.

Orbiquet, 50.

Orgeville, 65.
 Orne, 8, 9, 33, 44, note 1 ; 60,
 123, 128.
 Oscelli insula, 41, note 1.
 Osmanville, *Osmanvilla*, 65.
 Ostrowic, 74, note 1.
Osulfsvilla, 64.
Otlingua saxonica, 12, 19, 170,
 note 1 ; 177, note 1.
 Ouche (Pays d'), 10, 21, 30, 77,
 111, 124, 128, 140, 158, 162.
 Oudale, *Ouvedala*, 35, *ibid.*,
 note 3.
 Oudemare, 76.
 Ouistreham, 32, *ibid.*, note 3.
 Ouve, 8, 62.
Ouvedala, 35, note 3.
 Ozeville, 62.

P

Pacy-sur-Eure, 110.
 Paimbeuf, 184.
 Paris, 5, note ; 123, 146.
 Parcheux, 145.
 Parville, *Patervilla*, *Paternivilla*,
 65.
 Pas-de-Calais, 182, 185.
 Penthou, *Pentol*, 38, note 2.
 Perche, 8, 31, 110.
 — (Haut), 8, 10.
 Percy, 123.
 Péromare, 76.
 Pibeuf, *Putbeuf*, 184.
 Picardie, 12, 105, 116, 147,
 note 1 ; 174, note 1 ; 172,
 note 1.
 Pisselen, 146.

Plainvic, 73.
 Plumetot, 53.
 Pollet, 91, note 3.
 Pontaudemer, *Pons Aldemari*, 75,
 note 5.
 Ponchon, 145.
 Pont-de-l'Arche, 36.
 Pont-Erembourg, 70.
 Ponthieu, 7.
 Pontorson, 165, note 2.
 Pou, 84, note 2.
 Prétot, 53, 54.
 Puchay, 143.
 Pulvic, 73.
 Putot, 53.

Q

Quatrehoux, 39, note 2.
 Quatremare, 77.
Querquebu, *Kerkebu*, 44, note 1 ;
 72.
 Querqueville, 62, 64, 72.
 Quesnègue, 82.
 Quettehou, 39, 47.
 Quetteot, 48, 53.
 Quetteville, 48.
 Quillebeuf, *Quelibos*, 42, note 2 ;
 43.
 Quittebeuf, *Quitebeuf*, *Quiteboue*,
 42, note 2 ; 43.

R

Raffetot, 54.
Raimberthome, 40, note 3.
 Rauville, *Radulfsvilla*, 35, 65.
 Rébeuf, 43, 67.
 Régnetuit, 83.

Rennes, 103, 167.
Rétimare, 76.
Réville, 67.
Rhimberg, 86.
Rille, Risle, 8, 9, 10, 162, 167.
Robec, *Rodebeccus*, 51, *ibid.*,
note 1.
Robehomme, 40, 79, note 2.
Robertot, 51.
Rocquemont, 145.
Rocquencourt, 145.
Rocqueville, 149.
Rolbec, 50.
Roque (La), 127, 139.
Rotremare, 76.
Roucrotte, 34.
Rouen, 21, 51, note ; 98, 99, 102,
150.
Roumare, *Romara*, 76, *ibid.*,
note 1.
Roumois, 9, 21, 27, 52, 54, 62,
77, 99, 110, 139, 153, 158,
160, *etc.*
Routot, *Roetot*, 53, note 1 ; 54.
Rouville, *Roevilla*, 65.
Rouvre, 10, 41, 129.
Rû-du-Bec, 50.
Rubec, 50.
Rugles, 140, 142.
Rumare, 76.
Run, 86, note.

S

Saffimbec, 51.
Sahurs, 71, 184.
St-André (canton de), 142.
St-André (plaine de), 10, 20, note
2 ; 27, 110, 153.

St-Clair-sur-Epte, 44, note 1 ; 18.
St-Germain-de-Tournebu, 44.
St-Germain-des-Vaux, 161, note 2 ;
165.
St-Hilaire-du-Harcouët, 20, 21.
St-Lô, 104, 123, 156.
St-Marc-d'Ouilly, 123, 126.
St-Martin-du-Bû, 44.
St-Omer, 171, note.
St-Pierre-d'Autels, 142.
St-Pierre-du-Bû, 44.
St-Pierre-en-Val, 149.
St-Pierre-sur-Dives, 123.
St-Quentin, 145, note 2.
Saane, 8.
Saire, 8, 49.
Saire (Val de), 9, 73, 82, 95,
note 6 ; 156, 158, 161.
Saisne, 35, note 1.
Salbus, 71, 184.
Salpervick, 74, note 1.
Sam, Sambus, 86, note.
Sandouville, *Sandovilla*, 58, 73,
note 2.
Sandvik, Sandviken, 73, note 2.
Sangatte, *Sangata*, *Santgate*, 28,
note 4.
Sanvic, *Samvic*, *Sandvik*, 73, xxviii.
Sarthe, 8.
Sarton, 8.
Sassetot, 35, note 2 ; 54.
Sassy, 123.
Sauchay, 149.
Saucourt, 171, note.
Saussemare, 76.
Saxons, 12, 35, 67, 85, note 2 ;
169, 170, note 1.
Secqueval, 129.

Sêr, 8, 10, 123.
 Seine, 7, 15, 91, 142, 150, 152,
 153, 154, 167.
 Seine-et-Oise, 82, note 2 ; 182.
 Seine-Inferieure, 53, note 1.
 Sélane, 8, 10, 123, 145.
 Scalls, 145, 170, note 1.
 Sennedale, 35.
 Serk, 39, 83, 84.
 Seules, 17, note 2 ; 26, note 1 ;
 60.
 Sienna, 8, 123, 124.
 Sithia, 172, note.
 Sidman, Sydman, 83.
 Sinope, 49.
 Snèque, Snéquet, 82.
 Solvic, 73.
 Somme, 14, 184.
 Soreng, 55, note 1.
 Sottevast, 67, 60, note.
 Sotteville, 56, 67.
 Souleuvre, 50, 123.
 Steengate, 172, note.
 Steenstrup, 47, note 2.
 Siemelonda, 79, note 1.
 Sturvilla, 64,
 Suède, 47, note 2.
 Suhomme, 40, note 3.
 Sarvic, 73.

T

Talou (Pays de), 10, note 1.
 Tancarville, Tancarville, 65.
 Tanquerville, 65.
 Taon, Taun, 89, note 4.
 Tatihou, 39.
 Taute, 8, 61.

Than, 89.
 Theboltville, 66.
 Teartheville, 62.
 Thibouville, Thiboldivilla, 66.
 Thiéville, 59.
 Thorpe, 47, note 2.
 Thot, 52, note 4.
 Thouberville, Thuberville, 58, 61.
 Thuit (Le), 80.
 Thuit-Anger (Le), Thuit-Simer,
 etc., 81.
 Thuringiens, 171, note.
 Ticheville, 124.
 Tinnetot, 53.
 Tocqueville, 56, 57, 62, 149.
 Tollevast, 69, note.
 Torfredivilla, 66.
 Torgistorp, 47, note ; 91, note 3.
 Torholm, 40.
 Torigny, 166.
 Tornebu, Tournebu, 43, note 4.
 Torp, Torps, Torpt (Le) 46.
 Torp-Mesnil (Le), 46.
 Tortuit, 81.
 Tot (Le), 52, 53.
 Toufreville, Turfrevilla, 57, 66.
 Touques, 8, 9, 69, 124, 138, 154,
 157.
 Tournebu, Tornabutum, 43, 44.
 Tourneville, Tornevilla, xvi.
 Tourp (Le), 46.
 Tourville, Turvilla, 56, 57, 66.
 Toutainville, Turstinivilla, 58,
 68.
 Tréauville, Trehelvilla, 62, 66.
 Trentheue, 26.
 Trévières, Treveris, Treveris, 74,
 115.

phile, nous avons pu consulter dernièrement, se trouvent, outre vingt chansons dont la plupart sont inédites, trente-huit noëls. »

Quatre ans plus tard, aux chansons du ms. de Bayeux (1) je pus joindre celles du ms. de Jehan Porée, que M^e J.-F. Lepelletier avait bien voulu me laisser copier au mois d'août 1861.

J'aurais bien désiré publier également les noëls de ce ms. ; mais, pour un motif que j'ignore, M. Lepelletier, qui avait consenti à me laisser copier les chansons, ne me permit pas de copier les noëls. Je me trompe : après m'avoir laissé dessiner deux ou trois des lettres fantastiques qui décorent le ms. : « Vous pouvez, me dit-il, prendre un noël, mais le premier seulement. » C'est celui qui se trouve dans l'*Introduction des Noëls de Jean Le Houx* (2).

Depuis cette date je n'avais jamais pu approcher du précieux ms. Qu'était-il devenu après la mort de M^e J.-F. Lepelletier (3) ? C'est toujours vainement que j'ai interrogé son fils à ce sujet, et, après la mort de son fils, les autres héritiers. — Comment se fait-il qu'au mois de juin 1882 je retrouvais le ms. de Jehan Porée à la Bibliothèque Nationale, sous le n^o 1274 des nouvelles acquisitions du fonds français ? C'est là une histoire qui serait trop longue à raconter. Je dirai seulement qu'au mois de septembre 1881, M. Claudin acquit en bloc la

(1) Publiées chez Le Gost-Clérissé, Caen, 1866.

(2) A force de prières, M. Lepelletier me laissa copier un second noël, que j'ai publié en partie dans mon *Étude critique et historique sur Jean Le Houx et le Vaudeville à la fin du XVI^e siècle*, p. 194.

(3) M^e Jean-François Lepelletier est mort le 30 juin 1870.

riche bibliothèque de M^e J.-F. Lepelletier. Il ne fallut pas beaucoup de temps, on le devine bien, à l'habile et érudit libraire pour retrouver dans un des sacs où il avait empilé à la hâte plus de trente mille volumes, le ms. que l'on croyait perdu. Nous pouvons regretter qu'il ne l'ait pas vendu à la Bibliothèque de Vire, où sa place était toute marquée. Quoi qu'il en soit, le ms. de Jehan Porée, que la famille n'a pas su ou n'a pas voulu conserver (1), est aujourd'hui en sûreté à la Bibliothèque Nationale, et ne risque plus de s'égarer ou de se perdre (2).

Le ms. de Jehan Porée mérite une description assez détaillée. C'est un volume grand in-8°, en papier, qui contenait primitivement 82 feuillets. Je dis « qui contenait »; en effet, les feuillets 18, 19 et 20 ont disparu (3).

Ce ms. peut se diviser en trois parties bien distinctes :

La première se compose de 38 Noël's ;

La deuxième contient 20 chansons ;

Et la troisième 1 Noël seulement.

1° Dans la première partie, les 32 premiers Noël's

(1) Ce ms., copié en très-grande partie en 1581 par Jehan Porée et vendu par les héritiers de M^e J.-F. Lepelletier en 1881, est donc resté juste trois siècles, sinon dans la même famille viroise, du moins dans la ville de Vire.

(2) Ayant pu en avoir communication pendant un mois, j'ai copié tous les Noël's et revu le texte des chansons, que j'avais, il y a plus de vingt ans, transcrites un peu à la hâte, et dans la transcription desquelles s'étaient glissées quelques fautes. — J'ai été aidé dans la lecture et la révision de ce ms. par MM. Charles Benoist, le comte Amédée de Bourmont et Couraye du Parc : qu'ils reçoivent ici l'expression de ma vive gratitude. ♪

(3) Le feuillet 64 est en blanc.

sont de la même écriture, très-régulière et très-nette. Comme les 21 premiers sont rangés par ordre alphabétique (1), il est facile de constater qu'après le Noël 11° : « *Le grand ouvrier qui le rien pour matière* », manquent deux cantiques dont le premier commençait par la lettre M, et le second, — dont il reste un couplet, — par la lettre N. Du numéro 22 au numéro 32 on n'a pas suivi l'ordre alphabétique.

Les Noëls 33, 34, 35 et 36 sont d'une écriture un peu plus grosse que celle des 32 premiers.

L'écriture du Noël 37, assez irrégulière, ne ressemble en rien à celle des Noëls précédents. Enfin, celle du Noël 38 est ronde et diffère des trois autres écritures.

2° Dans la deuxième partie, les 19 premières chansons, de la même écriture que les 32 premiers Noëls, sont rangées par ordre alphabétique. — La chanson 20° : « *Hélas ! pourquoi vivent ces faux jaloux* », d'une écriture assez semblable à celle des chansons précédentes, ne paraît pas toutefois être de la même main.

Enfin le Noël qui termine le ms. : « *L'Eternel voyant les humains* », est d'une écriture ronde qui ne ressemble à aucune des écritures précédentes.

On peut donc compter dans le ms. de Jehan Porée six différentes sortes d'écriture : 1° les 32 premiers Noëls et les 19 premières chansons ; — 2° les Noëls 33, 34, 35 et 36 ; — 3° le Noël 37 ; — 4° le Noël 38 ; — 5° la chanson 20 ; — 6° enfin, le Noël 39 qui termine le ms.

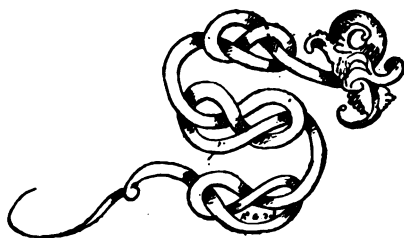
Tous les Noëls et toutes les chansons commencent par une grande lettre coloriée, avec enroulements,

(1) Il faut noter cependant qu'aucun Noël ne commence par J, K et U. L'Y du Noël 20 (*Yl est fort heureux*) tient la place d'un I.

entrelacs et figures plus ou moins grotesques. En voici deux spécimens (1) :



Lettre ini-
tiale du
NOEL 7° :
*Fleur de
Jessé, de
beaulté refulcye.*



Lettre initiale
du VAUDEVIRE 17° :
*Souvent m'esbus
et mon cœur est
marry.*

Mais ici encore, une remarque est à faire. Les lettres initiales des 32 premiers noëls et des 19 premières chansons sont dessinées avec assez de soin et dénotent une certaine habileté de main. Au contraire, les lettres

(1) Nous les avons réduits de moitié.

initiales des noëls 33 à 38, de la chanson 20 et du noël de la fin (*L'Eternel voyant*, etc.) sont très-grossièrement exécutées. Le copiste du noël 33 (*Sus, genre humain, resjouis toy*), ayant à faire un S initial, a fait un F au lieu d'un S, et encore cet F a-t-il été maladroitement dessiné d'après l'F initial du noël 7 (*Fleur de Jessé*, etc.).

Quelquefois aussi on trouve, en guise de culs de lampe, des dessins à la plume, par exemple au bas des noëls 1, 4, 9, 13, 14, 15, 16, 17, 19, 22 et 26.

Deux grands dessins remplissent toute la page : 1° entre le noël 21 (*Zacharie en sa prophettye*) et le noël 22 (*Chaicum doit bien estre resiouissant*), et 2° en face de la première chanson (*A la venue de ce doux temps d'esté*).

Enfin, au verso du folio 65, on voit, au haut de la page, à gauche, un dessin représentant un aveugle portant un paralytique, avec ces mots : *Mutuum auxilium*.

On lit le nom de I. POREE ou le monogramme I. P., ou encore la date 1581, en tête et au bas du noël 1, au bas des noëls 2, 4 et 9, en tête du noël 12, au bas des noëls 13, 14, 15 et 16, en tête du noël 18, au bas du noël 19, au verso du noël 21, au bas du noël 26, en tête des noëls 30, 31 et 32. — On retrouve I. P. en tête du noël 38; mais ces deux lettres ne ressemblent nullement à celles des noëls précédents.

Dans les chansons, le monogramme I. P. se lit en tête des n°s 1, 8, 13, 15 et 19. On lit, en toutes lettres, IEHAN POREE en tête de la chanson 18 (*Tandy que bon compagnon boyt*).

Le monogramme I. P. se trouve aussi en tête du noël de la fin (*L'Eternel*, etc.); mais il n'est pas de la même main que ceux des noëls ou des chansons qui précèdent.

Cette persistance du monogramme I. P., en tête ou au bas de noëls et de chansons d'une écriture et d'une date différentes, prouverait à elle seule que ce ms. est toujours resté dans la même famille, et que le prénom de JEHAN, se perpétuant de génération en génération, a toujours été donné à l'aîné des enfants.

En 1716, il faut croire que le ms., après avoir passé entre les mains de trois ou quatre générations, se trouvait dans un état assez lamentable, puisqu'on lisait, en regard du premier Noël, sur une petite bande de papier, qui a malheureusement disparu à la reliure (1), les lignes suivantes : « Je recouvert et racommodé le présent en 1716, par considération des lettres peintes et alphabétiques des cantiques faictes par mes ancêtres. »

Cette note a son importance. Elle prouve, en effet, que le membre de la famille Porée qui, en 1716, faisait *recouvrir* et *racommoder* le ms., regardait ses ancêtres plutôt comme des copistes d'anciens Noël virois que comme des poètes originaux (2).

(1) Faite en 1882, lors de l'entrée du ms. à la Bibliothèque Nationale.

(2) Je certifie l'exactitude de ma transcription, faite en 1864. En 1869, M. F. Cazin, dans ses *Virois célèbres* (p. 157, V^e Barbot, éditeur), donne ainsi cette note : « Je recouvert et racommodé le présent en 1716, par considération des lettres peintes et alphabétiques des cantiques et vaudevires faits par mes ancêtres. » — On saisit la nuance. Désireux d'ajouter un nom de plus à la liste des poètes virois, un des collaborateurs de M. Cazin (M. Anger, qui faisait remonter sa famille à Jehan Porée) n'hésitait pas à falsifier la note qui se trouvait en tête du ms., et attribuait la composition de *tous* les Noël et de *toutes* les chansons à ceux qu'il nommait ses ancêtres.

II.

LA FAMILLE PORÉE.

Les Porée à la fin du XVI^e siècle et pendant le XVII^e. — Le premier, Jehan Porée, sieur de Viresne; le deuxième, Jean Porée, sieur de Viresne; le troisième, Jean-Baptiste Porée, sieur de Viresne. — Les Porée de Valhébert au XVIII^e siècle. — Jehan Porée, copiste du ms. de Vire, en 1581, et rédacteur des comptes des trésoriers de l'église Notre-Dame de Vire de 1581 à 1583. — Les lettres initiales de ce registre. — Jehan Porée est-il l'auteur ou simplement le copiste des noëls et des chansons du ms. de Vire? — N'est-ce pas lui l'auteur du douzain adressé à Jean Le Houx en tête de son premier recueil des Vaudevires? — Son fils, Jean Porée, sieur de Viresne, copiste du 37^e noël, des comptes du trésor de l'église Notre-Dame de Vire, de 1656 à 1658, ainsi que de la moitié des chansons de Jean Le Houx contenues dans le ms. dit de Polinière. — Digression sur les manuscrits des chansons de Jean Le Houx.

Quoi qu'il en soit, quelle était cette famille Porée au foyer de laquelle, depuis la fin du XVI^e siècle jusqu'à la moitié du XVII^e, comme nous espérons le montrer, s'est abritée la muse populaire viroise?

Si l'on consulte les registres de l'état civil de Vire (1),

(1) Ces registres remontent à 1578.

du XVI^e au XVII^e siècle, les comptes des trésoriers de l'église Notre-Dame, ainsi que les documents épars dans les Archives du Calvados, voici les principaux renseignements qu'on trouve sur la famille Porée.

On peut la suivre pendant quatre générations au moins.

1° C'est en 1578 (19 août) qu'on rencontre pour la première fois, dans un acte de baptême, le nom de Jehan Porée. A cette date, en effet, Jehan Porée est parrain d'« ung filz pour Guillaume Porée, nay en la rue du Pont. »

1601 (13 fév.), baptême d'une fille pour Jean Porée.

En 1614, Jean Porée, *mercier*, est parrain d'un fils pour « Michel Lepelletier, marchand, sieur des Ruaux » (1).

1618 (3 août), mariage de Jean Huillard, sieur du Rocher, et de Jeanne, fille de Jean Porée, sieur de Viresne (2).

1620 (janvier), inhumation de Jean Porée, sieur de Viresne.

2° En 1642 (14 août), Jean Porée, sieur de Viresne, fils du précédent, est majeur et administrateur de la Confrérie du Saint-Esprit, fondée et desservie en l'église Notre-Dame de Vire (3).

(1) On retrouve assez souvent ces deux noms dans les mêmes actes. Voir surtout l'acte du 4 octobre 1613. (Il ne faut pas oublier que le dernier possesseur du ms. de Jehan Porée était M^e J.-F. Lepelletier, avocat à Vire.) — Le 17 octobre 1613, on peut lire la signature de Jean Porée au bas d'un acte où figurent Guillaume Halbout, et Jean Halbout, sieur de la Becquetière (1624), fondateur des Capucins de Vire.

(2) La terre de Viresne est sur la rivière de ce nom (affluent de la Vire), dans une situation ravissante, à 3 kilomètres de Vire.

(3) Archives du Calvados (Confrérie du Saint-Esprit de Vire).

De 1652 à 1673, il figure en qualité de « *maistre marchand grossier mercier* » dans le registre de la confrérie des marchands, desservie en l'église Notre-Dame de Vire, sous le patronage de « Monsieur Saint Michel archange du Mont-de-Tombe ou de Tombelaine (1). » Chaque année, il paie « *cinq sols*, pour l'entretien des services de la confrérie. » Un point est à noter. Le nom de Jean Porée, sieur de Viresne, est toujours en tête de la liste de marchands, ce qui semblerait prouver qu'il était, comme on dirait aujourd'hui, « un très-notable commerçant. » L'importance de son commerce lui faisait-

(1) Cette confrérie était très-ancienne, puisqu'en 1438 maître Lepain-teur, prêtre, lui aumônait une rente de 20 boisseaux d'avoine, mesure de Vire ancienne, 5 pains, 50 œufs, 5 chapons et 7 sols 6 deniers en argent. Le registre des Archives du Calvados va du 17 octobre 1652 au 29 septembre 1766, registre curieux où l'on voit ce que payaient les nouveaux maîtres marchands « pour l'ouverture de leur boutique », et « pour leur bienvenue », les apprentis, les fils de maîtres, les marchands forains, etc. — En 1764, cette confrérie comprenait les marchands *merciers, épiciers, droguistes, jouailliers* et *quincailliers*. Cette communauté n'était point fondée en statuts ; mais les maîtres en avaient été autorisés par sentences rendues aux assises du bailliage et en la vicomté de Vire, particulièrement par une sentence du 12 juillet 1659, confirmée par avis du Parlement de Rouen, le 22 juin 1662, à faire payer à ceux qui voudraient ouvrir boutique après apprentissage trente livres et deux livres de cire, pour subvenir à l'entretien de la chapelle, du chapelain, du luminaire, etc. — En 1764, les membres de la confrérie se plaignent de ce que le lieutenant général de police ait autorisé les aspirants à ouvrir boutique sans se faire agréer à la communauté, et que les maîtres marchands aient à redouter une terrible concurrence « tant de la part d'habitants que d'étrangers qui sont sans expérience, que de la part des nombreux colporteurs qui séjournent à Vire autant qu'ils le jugent à propos et ne contribuent à aucune des charges de la ville » (Archives du Calvados).

elle dédaigner la fréquentation des autres « marchands grossiers merciers, quincailliers et droguistes », qui composaient la confrérie de Monsieur Saint Michel ? Ce qui est certain, c'est qu'il ne figure jamais dans les réunions convoquées chaque année pour examiner les comptes des majeurs ; c'est qu'après sa mort, ses héritiers — qui ne sont plus des marchands — négligent de payer la rente qu'en sa qualité de marchand grossier mercier, Jean Porée faisait de son vivant à la Confrérie de Saint-Michel.

En 1655, Jean Porée, sieur de Viresne, est, avec maître Pierre Bonnel, prêtre angevine (1) et maître Richard Juhel, sieur de la Mare, élu par les juges bourgeois et habitants de Vire, trésorier de l'église Notre-

(1) On appelait ainsi les prêtres qui faisaient partie de la confrérie de la Nativité, laquelle avait pris naissance en Anjou et avait été érigée en capellanie en 1350, sur la demande des bourgeois de Vire. Le but de cette confrérie était d'honorer la Vierge et de former un corps de musique religieuse. Pour en être membre, il fallait être né et baptisé à Vire, et savoir la musique et le plain-chant. Les postulants au titre de chapelain se présentaient au choix de trois majeurs laïcs, élus tous les trois ans dans une assemblée générale des bourgeois de la ville, et à l'examen des chapelains, qui les refusaient à la moindre fausse note. — On a aux Archives du Calvados un des registres des « actes capitulairement faits par les chapelains de la capellanie de l'Angevaine. » Cette capellanie possédait de revenu annuel « viron 620 livres, tant en dixmes que rentes. » — Voici la formule ordinaire de réception d'un chapelain : « Après l'avoir duement examiné et fait chanter, suivant notre coutume et ancien usage, et nous avoir donné des marques de sa suffisance et capacité dans le chant, nous l'avons receu et admiré à la dite capellanie, etc. » — Le 12 mars 1696, les chapelains refusèrent de recevoir Pierre Madelaine, bien que ce prêtre eût été présenté dans les règles par trois majeurs. « Après avoir meurement délibéré et

Dame de Vire, pour trois années, commençant le 1^{er} octobre 1655 et finissant au dernier jour de septembre 1658.

1670. M^e Jean Porée, sieur de Viresne, fut encore élu trésorier de Notre-Dame (1).

C'est en 1673, le 6 septembre, que fut inhumé, en l'église Notre-Dame de Vire, Jean Porée, sieur de Viresne, « ès présences de M^e Pierre Lair, p^{bre} angevine, et François Hoüel, p^{bre}. »

3^o En 1667 (3 novembre), Jean-Baptiste Porée, sieur de Viresne, épouse « damoiselle Françoise de Radulph. »

1669 (5 mai). Baptême d'une fille pour M^e Jean Porée, sieur de Viresne, et damoiselle Françoise Radulph, sa femme ;

1670 (10 avril). Baptême d'une fille pour J.-B. Porée, sieur de Viresne, et mademoiselle Françoise Radulph.

1671 (5 octobre). Baptême d'une fille pour Jean Porée, sieur de Viresne.

examiné le sujet en question, et après avoir demandé au dit sieur Madelainne s'il sçavoit la musique et s'il sçavoit son plain-chant, lequel nous a déclaré qu'il ne sçavoit la musique : pour quoy nous l'avons ensuite fait chanter pour nous informer s'il pouvoit remplir laditte capellanye au désir des statuts, chartres et fondations, et soutenir par ce moyen le chœur de la ditte église, à quoy nous dits chappelains sommes obligés, nous avons trouvé qu'il n'a pareillement aucune voix pour pouvoir chanter la musique et le plain-chant, et conséquemment nous avons estimé que le dit sieur Madelainne n'est et ne peut être capable de remplir les fonctions de laditte capellanie, veu ce qui nous a paru et qu'il n'a, comme il a esté dit, la voix, qu'il ne sçait ni la musique ni le plain-chant. »

(1) Archives de N.-D. de Vire, ch. II, XVII, f^o 22, recto.

1673 (9 mars). Baptême d'une fille pour J.-B. Porée, sieur de Viresne, et de damoiselle Françoise Radulph.

1673 (4 octobre). Damoiselle Françoise Radulph, femme de J.-B. Porée, sieur de Viresne, est marraine.

En 1684, Jean-Baptiste Porée, sieur de Viresne, est directeur du bureau des pauvres, à Vire (1).

En 1704 et en 1706, Jean-Baptiste Porée est conseiller assesseur à Vire (2).

4° Au milieu du XVIII^e siècle, la famille Porée acquiert encore une plus grande importance (3). En 1747, Jean-Baptiste-Louis Porée, sieur de Valhébert, seigneur et patron du Reculey, conseiller du Roi, lieu-

(1) I. Cantrel : *Catalogue des Gentilshommes du Bailliage de Vire*, etc., p. 212. — On trouve encore en 1670 (25 septembre), en 1673 (4 décembre), et en 1696 (6 décembre), les noms de deux autres membres de la même famille : Jean Porée, sieur de La Gilletière (terre située non loin de la terre de Viresne) et Estienne Porée, sieur du Chesnay. — En 1665 (29 avril) on voit un Michel Lepelletier Gilletière, greffier. — En 1755, un sieur de La Gilletière Porée était trésorier de N.-D. de Vire (Archives du Calvados, Cures, Fabriques, etc.).

(2) Archives du Calvados (Registres du Bailliage).

(3) Il est facile d'établir que les Porée de Valhébert descendent des Porée de Viresne, et cela à l'aide d'une seule pièce empruntée aux Archives du Calvados (Vire, *Confrérie du St-Nom de Jésus*, 75^e liasse). Le 12 septembre 1619, Jean Porée sieur de Viresne, bourgeois de Vire, ancien administrateur de la confrérie du St-Nom de Jésus, donne à cette confrérie, pour faire dire chaque année, le jour des Rois, un obit solennel par les chapelains de l'Angevine, 3 livres 10 sous de rente hypothéquée sur tous ses biens meubles et immeubles. — Le 22 juin 1703, Jean-Baptiste Porée, sieur de Viresne, conseiller assesseur à Vire, petit-fils du précédent, augmente cette rente de 10 sous par an. — Le 9 décembre 1738, Jean-Baptiste Porée de Valhébert, seigneur et patron du Reculey, etc., etc., consent à payer la moitié de la rente

tenant-général civil et criminel au bailliage de Vire, et lieutenant-général de police, épouse Marie-Anne Duchemin, de Mesnil-Durand. Il meurt à 70 ans, le 30 novembre 1780. Il était, à cette date, maître ordinaire en la Cour des comptes, aides et finances de Normandie.

Son fils, Jean-Baptiste-Thomas Porée, de Valhébert, écuyer, seigneur et patron du Reculey, l'avait précédé de quelques mois dans la tombe, le 1^{er} mai 1780, à l'âge de 39 ans.

La veuve de ce dernier, noble dame Marie-Geneviève Lainé, prit part, pour son fief du Reculey, le 17 mars 1789, à l'assemblée de l'ordre de la noblesse du grand bailliage de Caen, tenue en l'abbaye royale de Saint-Étienne et présidée par M. le duc de Coigny (1).

ci-dessus et en passer titre « toutes fois et quantes. » — Enfin, le 25 octobre 1782, la veuve de Jean-Baptiste-Thomas Porée de Valhébert (fils du précédent), consent « comme tutrice de ses enfants mineurs et héritiers de feu Monsieur de Valhébert, leur aïeul paternel, à payer la partie de rente mentionnée au présent et en passer titre nouvel toutes fois et quantes. » — Nous pouvons donc établir ainsi la généalogie des Porée depuis la fin du XVI^e siècle : 1^o Jean Porée, sieur de Viresne, copiste du ms. qui porte son nom, mort en 1620 ; — 2^o Jean Porée, sieur de Viresne, trésorier de l'église Notre-Dame de Vire, et copiste de la moitié du ms. Polinière (chansons de Jean Le Roux), mort en 1673 ; — 3^o Jean-Baptiste Porée, sieur de Viresne, conseiller assesseur au bailliage de Vire, mort dans la première moitié du XVIII^e siècle ; — 4^o Jean-Baptiste-Louis Porée de Valhébert, seigneur et patron du Reculey, lieutenant civil et criminel au bailliage de Vire, etc., etc., mort le 30 novembre 1780 ; — 5^o Jean-Baptiste-Thomas Porée de Valhébert, mort à 39 ans, le 1^{er} mai 1780. — Les Porée de Valhébert portaient : *d'azur, au chevron d'argent, accompagné de trois trèfles de même.*

(1) I. Cantrel, *op. cit.*, p. 212. — Jean-Baptiste-Thomas Porée de Valhébert eut trois enfants : 1^o Marie-Jeanne (l'aînée), qui épousa en 1795 Vincent-Jean-Tanneguy Larsonneur, baron de Gouvest (ou

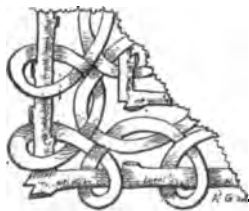
Nous avons essayé de suivre , depuis la fin du XVI^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e, la famille Porée.

Revenons sur nos pas. Pour connaître celui qui a copié, en 1581, les 32 premiers noëls et les 19 premières chansons du ms. de Vire, les registres des trésoriers de l'église Notre-Dame de Vire nous seront d'un grand secours. Il en est un qui a tout particulièrement attiré notre attention ; c'est celui qui porte les dates de 1581-82-83 (1). L'écriture ressemble étonnamment à celle des 32 premiers noëls et des 19 premières chansons

Gouvets) ; 2^e Jean-Baptiste-Louis Porée de Valhébert ; 3^e Marie-Jeanne (la jeune), qui épousa Charles-Julien de Morant. [Papiers communiqués par la famille C. Gourdier des Hameaux — Heurtaut de Boisneville.] Les Porée, on l'a déjà vu et on le verra encore (ch. III), étaient alliés à d'excellentes familles viroises. Françoise Radulph, qui épouse J.-B. Porée (3 novembre 1667), était la fille de Robert Radulph, écuyer, sieur de Blon, conseiller du roi, ancien lieutenant civil et criminel de M. le bailli de Caen au siège de Vire. La sœur de Françoise, Anne, avait épousé le neveu du poète Jean Le Houx. Parmi les parrains et marraines de leurs enfants, on voit Estienne de Tourquetil, prêtre, bachelier en théologie, sieur de Beaulieu (celui qui avait marié [3 novembre 1667] J.-B. Porée, sieur de Viresne, et Françoise de Radulph) et Jean-Baptiste de Tourquetil, écuyer, sieur de la Mabilière, juge criminel à Vire, ainsi que Louise Jouenne, sa première femme. — Le savant jésuite Charles Porée, né à Vandes, en 1675, et son frère Gabriel Porée, secrétaire de l'Académie de Caen et auteur de la *Mandarinade*, avaient-ils quelques liens de parenté avec les Porée de Vire ? M. J.-F. Le Pelletier le croyait et le disait à qui voulait l'entendre. La preuve (à notre avis, du moins) reste à faire (Voir la *Notice biographique et littéraire sur les deux Porée*, par Alleaume, *Mémoires de l'Académie de Caen*, 1855, page 89, note 2).

(1) Les fonctions des trésoriers duraient trois années consécutives. — Nous tenons à remercier M. le curé de Notre-Dame, qui a sauvé de la destruction et conserve pieusement au presbytère les registres des tré-

du ms. de Jehan Porée. Serait-ce un registre écrit tout entier par le copiste principal de ce ms. ? Cela paraît vraisemblable au premier abord, et l'on est tout porté à chercher au commencement les noms des trésoriers en exercice. Si l'on trouvait parmi ces trois noms celui de J. Porée, le problème serait vite résolu. Malheureusement les six premiers feuillets du registre sont en grande partie rongés par les rats. Mais ces six feuillets seraient intacts, qu'on ne serait plus avancé ; car, d'après des documents qu'on peut consulter aux Archives du Calvados (1), on arrive facilement à constater que les trésoriers en exercice, en 1578-80, étaient M^e Jean Hamel, prêtre, honorable homme Claude Périn, esleu à Vire et Condé-sur-Noireau et Pierre Pissot ; et que, de 1580 à 1583, les trésoriers se nommaient M^e François Vivant, prêtre, noble homme Jehan Petron, licencié aux lois, lieutenant-général de M. le Vicomte de Vire, et honorable homme M^e Jehan Boyvin, sieur de la Revenière. — Il ne faut donc pas trop maudire les rongeurs qui ont fait leur pâture des premières feuilles de ce registre ; il faut au contraire leur savoir



gré de n'avoir détruit qu'à moitié deux grandes lettres initiales qui se trouvaient aux feuillets 2 et 3 ; car ce qui reste de ces deux lettres est tout à fait semblable à certaines lettres initiales du ms. J. Porée : ce sont mêmes entrelacs, même facture, même façon d'ombrer par des

soriers jadis délaissés dans une vieille armoire de la sacristie et trop fréquemment visités par les rats (de vrais rats d'église).

(1) Arrondissement de Vire (Cures, Fabriques, Trésors, etc.)

hachures croisées les parties de la lettre qui se trouvent au second plan.

Décidément, le doute, si doute il y a encore, va disparaître pour faire place à la certitude. Une remarque encore, que nous allons faire, nous conduira à l'évidence. Le filigrane du papier représente un unicorn au trot ; or c'est précisément le filigrane du papier de notre ms. (1). Je crois donc que nous pouvons sans crainte, malgré l'absence d'indication précise, attribuer la rédaction des comptes des trésoriers de l'église Notre-Dame, des années 1581 à 1583, à Jehan Porée, le principal copiste des noëls et des chansons qui nous occupent. Ce Jehan Porée était donc très-probablement un marguillier, ami des trésoriers, à qui ceux-ci avaient confié, vu sa belle écriture, le soin de rédiger les comptes du Trésor.

Il s'agit maintenant de savoir si Jehan Porée est l'auteur, ou simplement le copiste des 32 premiers Noëls et des 19 premières chansons. Remarquons d'abord que l'arrière-petit-fils qui, en 1716, a *recouvert et racommodé* le ms., n'a pris cette peine que « par considération des lettres peintes et alphabétiques des cantiques *faictes* par ses ancêtres. » Donc, ce pieux gardien des archives de la famille considérait son arrière-grand-père moins comme un poète original que comme un calligraphe distingué. — Cette tradition, qui a dû se conserver depuis le commencement du XVII^e siècle, nous semble corroborée par l'étude attentive du ms.

(1) Dans les Archives du Calvados, une pièce (*Trésor de Vire*, 13^e liasse, 1475-78) contenant un *Extrait des comptes du trésor de N.-D. de Vire, pour les années 1578-80*, est de la même écriture que les premiers noëls et les premières chansons, et que le registre dont nous venons de parler ; enfin, le filigrane du papier est toujours le même.

En effet, *douze* des vingt chansons du ms. de Vire se trouvent déjà, avec plus ou moins de variantes, dans le ms. de Bayeux. Or, la devise du connétable de Bourbon, ESPERANCE, qui se lit sur le collier d'un cerf allé, dans les charmantes bordures de *toutes* les pages du ms. de Bayeux, donne, comme nous le disions déjà en 1866 (1), la date de ce ms. « Il a dû être écrit dans la jeunesse du connétable, c'est-à-dire à l'extrême fin du XV^e siècle, ou dans les premières années du XVI^e. »

Dans le ms. des *Chansons du XV^e siècle*, publié par M. Gaston Paris (2), on peut lire *neuf* chansons du ms. de Vire, Or, ce manuscrit (3) a été, dit le savant éditeur, « écrit tout à la fin du XV^e siècle, au plus tôt. »

Dans le recueil d'Alain Lotrian (*S'ensuyt plusieurs belles chansons nouvelles*, etc.) publié à Paris en 1543, on retrouve *trois* des chansons de notre ms.

La chanson 19 du ms. de Vire :

Voulez [vous] ouyr la ch[anson]
Et joyeuse deuise
D'un gentilhomme d'Orléans
Et de sa bonne amie, etc.

a paru en 1531 dans l'*Eslite des chansons les plus belles du temps présent, tirées de divers auteurs tant anciens que modernes, dédiées aux enfants de Bacchus, à Paris, chez Pierre des Hayes, rue de la Harpe, à l'escu de France, proche la Roze-Rouge* (4).

(1) *Chansons normandes du XV^e siècle*, introd., p. 11.

(2) *Société des Anciens Textes français*, I^{er} vol., 1875.

(3) 47744, anc. suppl. fr. 169.

(4) P. 102.

Dans le Noël 6 (*En [ung] verger moult délectable*) on lit, au dernier couplet :

*Mil cinq centz quatorze, à vroy dire,
Viron la feste de Noël,
Fut faict et composé à Vire
Ce petit dicté de Noël.*

A la fin du Noël 9 (*Hélas, ou pourroit-on treuer, etc.*) on lit également :

*L'an mil cinq centz et trente neuf,
Fut faict et composé à Vire
Ce petit dicté tout de neuf.*

Voilà donc déjà *treize* ou *quatorze* chansons et *deux* Noël, dont Jehan Porée n'est pas l'auteur et qu'il s'est contenté de copier. Parmi les autres chansons et Noël, où l'on peut remarquer un certain nombre de vers faux ou d'erreurs (1) qu'on ne peut imputer qu'à un copiste quelquefois distrait, combien y en a-t-il dont la provenance est inconnue, et dont il serait téméraire d'attribuer la paternité à Jehan Porée ?

Faudrait-il toutefois conclure que Jehan Porée n'a été qu'un copiste, qu'il n'a composé ni *un seul* Noël, ni *une seule* chanson ? Ce serait (du moins c'est notre avis) aller trop loin dans un autre sens. Qu'il ait composé lui-même quelques Noël, cela semble assez vraisemblable. Il serait injuste, croyons-nous, de le réduire au rôle de simple calligraphe. Ah ! si nous savions à quelle date,

(1) Voir plus loin, chap. III et IV.

au juste, le charmant auteur des *Vaudevires nouveaux*, Jean Le Houx, a copié son premier recueil de chansons dans le ms., qui est aujourd'hui précieusement conservé à la bibliothèque de Caen (1), nous pourrions dire hardiment et sans crainte de nous tromper : c'est *Jehan Porée* sieur de *Viresne* qui a adressé au pauvre chansonnier, méconnu et calomnié, le douzain qui figure en tête de ses *Vaudevires* :

A L'AUTHEUR SUR SON LIVRE

C'est en table, ou jamais ailleurs,
Où mesme vn sage deburoit rire :
Boire et manger en sont meilleurs,
Le corps bon aliment en tire.
Qui plus naïfvement escrire
Eust peu pour vn subiect beuuant ?
LE HOUX d'un style plus sçauant
Traicteroit chose plus altiére.
Ceci ne doit donner matière
D'excez à l'yurongne insensé,
Car on peut bien chanter sans boire
Et sans que Dieu soit offensé.

I. P. V.

Oui, si l'édition *princeps* des *Vaudevires* de Jean Le Houx a été, comme c'est assez vraisemblable, publiée entre 1570 et 1580, il n'est pas téméraire d'admettre que Jean Le Houx a remanié le premier recueil de ses chansons (2), en vue d'une seconde édition, vers la fin

(1) N° 27.

(2) Le second recueil de chansons de Jean Le Houx a été composé postérieurement à 1611. Voir le ms. (n° 27) de la Bibl. de Caen et notre édition des *Vaudevires* de J. Le Houx (Paris, A. Lemerre, 1875).

du XVI^e siècle, et que Jehan Porée, sieur de Viresne (I. P. V.), trésorier ou ami des trésoriers de l'église Notre-Dame, a voulu protester publiquement contre les ineptes calomnies auxquelles était en butte le restaurateur du Vaudevire.

Mais que Jehan Porée n'ait été que le copiste des chansons et des noëls du ms. de Vire, ou qu'il en ait composé un certain nombre, il reste hors de doute que la plupart des chansons et des noëls copiés par Jehan Porée en 1581 ont une origine viroise.

Il est plus difficile de dire d'une façon précise quels sont les autres membres de la famille Porée qui, postérieurement à 1581, ont copié la chanson 20 et les sept noëls qui ne sont pas de la main du contemporain et, nous n'hésitons pas à le dire, de l'ami de Jean Le Houx. Toutefois on peut affirmer que le 37^e noël est certainement de la main de Jean Porée, sieur de Viresne, qui fut, pendant la période triennale de 1656 à 1658, trésorier de l'église Notre-Dame. Pas de doute à cet égard. L'écriture de ce noël est absolument la même que celle des comptes du Trésor pour ces trois années (1). Elle est aussi la même (remarque très-importante et qui n'a jamais été faite) que celle de la plus grande partie du ms., dit ms. Polinière, qui a servi de base à l'édition de Basselin, donnée à Vire en 1811.

En terminant ce chapitre, qu'il me soit permis de faire, à propos de ce dernier manuscrit, une digression un peu longue, mais qui me paraît nécessaire. Ce ms. appartenait encore en 1831 à la famille viroise de Poli-

(1) Archives de Notre-Dame, ch. II, XVIII.

nière. A cette date, un membre de cette famille, le baron Augustin de Polinière, médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon, s'en dessaisit en faveur d'un de ses amis, M. le comte Hector de La Ferrière-Percy. M. le comte de La Ferrière le céda vers 1858 à M. Le Gost-Clérissé, son éditeur, qui me le prêta obligeamment et me permit de copier les chansons qui ne se trouvaient pas dans le ms. autographe de Jean Le Houx. Ce curieux ms. n'est plus en France. En 1874, M^{me} veuve Le Gost-Clérissé l'a vendu à M. J. P. Muirhead, l'excellent traducteur de Jean Le Houx. Mais, avant de retourner en Angleterre, M. Muirhead a bien voulu me le laisser quelques jours entre les mains, et j'ai pu comparer tous les Vaudevires de ce ms. avec ceux du ms. de Jean Le Houx et en relever les nombreuses variantes. Eh bien ! de ce ms., dit de Polinière, qui n'a pas — on le comprend sans peine — la valeur du ms. autographe, mais qui nous donne, dans plus d'un Vaudeville, la première pensée de Jean Le Houx, j'affirme de nouveau, après avoir vérifié soigneusement les écritures, que la moitié, au moins (1), en a été copiée par Jean Porée, sieur de Viresne, celui-là même qui fut trésorier de l'église Notre-Dame de 1636 à 1658, et qui a transcrit, dans le ms. qui nous occupe, le 37^e Noël. Un détail curieux est encore à noter. Le ms., dit de Polinière, est de deux mains différentes. La moitié, comme je l'ai dit, des Vaudevires qu'il renferme est de la main

(1) Pour être tout à fait exact, 55 chansons, plus trois moitiés de chansons, sont de la main de Jean Porée ; 54, plus trois moitiés de chansons, sont de la main de Michel Lepelletier. C'est Michel Lepelletier qui a copié la première moitié du ms. Polinière.

de Jean Porée ; l'autre moitié est de Michel Lepelletier dont le nom se lit, bien que gratté, au bas des Vaudevires 5, 13, 18 et 21 du premier recueil. Au bas de l'avant dernier Vaudeville du second recueil (*O vray et naturel François*) on lit la signature de Jean Porée (1). Or, dans les actes de l'état civil de Vire, à partir du 16 octobre 1625 jusqu'au 6 mai 1669, aussi bien que dans un très-grand nombre de pièces des Archives du Calvados (2), datant de la même période, on trouve la signature de Jean Porée identique à celle qu'on lit au bas du Vaudeville : *O vray et naturel François*. D'un autre côté, au bas d'un acte, en date du 26 avril 1638, on trouve la signature de Michel Lepelletier identique à celles du ms. Polinière.

Nous arrivons ainsi à constater avec certitude que :

(1) Cette collaboration de Michel Lepelletier et de Jean Porée ne doit pas nous surprendre, puisque, d'après les recherches de M. Dubourg d'Isigny (*), nous savons que Michel Lepelletier et Jean Porée, l'un et l'autre marchands et riches (**), étaient ou beaux-frères, ou oncle et neveu.

(2) *Archives du Calvados*, arrondissement de Vire : cures, fabriques, trésors, etc. Voir notamment les actes du 8 janvier 1656 et du 10 mai 1658.

(*) Biblioth. de Vire. Notes manuscrites de M. D. d'Ia.

(**) Michel Lepelletier s'appelait « sieur des Ruux ». Registres des notaires de Vire (étude de M^e Primois, 1883., acte du 20 avril 1640) ; Michel Lepelletier (Voir *Archives du Calvados*, registres cités) a dû être trésorier de Notre-Dame de Vire au moins pendant les deux périodes triennales qui s'étendent de 1632 à 1637. — Notons encore qu'un Michel Lepelletier figure comme témoin, le 12 septembre 1619, dans l'acte de donation de 3 livres 10 sous de rente faite par Jean Porée, sieur de Viresne, à la confrérie du St-Nom de Jésus. — Michel Lepelletier ne faisait pas partie de la confrérie des « maîtres marchands grossiers merciers, quincailliers et droguistes », desservie en l'église de N.-D. de Vire (Voir, pour cette confrérie, page 224 et la note).

1° le Noël 37 du ms. de Vire a dû être écrit entre 1625 et 1673, date de la mort de Jean Porée, sieur de Viresne; 2° le ms. Polinière a été également copié entre ces deux dates par Michel Lepelletier et Jean Porée. Or, comme certains Vaudevires, notamment le Vaudevire LXIII (1) (*On va disant que j'ay faict une amie*) sont beaucoup plus lestes que les Vaudevires correspondants du ms. de la Bibliothèque de Caen; comme le ms. Polinière contient un certain nombre de chansons plus que gaillardes, qu'on ne retrouve pas dans le ms. autographe de Jean Le Houx, nous devons en conclure que le ms. de la Bibliothèque de Caen est une seconde copie expurgée par l'auteur, et que, parmi « les beuveurs très illustres et gentils compagnons Virois » du milieu du XVII^e siècle, les chansons de Jean Le Houx circulaient dans leur verdeur première.

(1) Voir notre édition des *Vaudevires* de J. Le Houx, page 77, et les notes, pages 211 et suiv.

III.

LES NOELS DU MANUSCRIT DE JEHAN PORÉE.

Les chants de Noël à Vire à la fin du XVI^e siècle. — Plaintes de Jean Le Houx contre l'avarice de ses contemporains. — Les noëls savants du ms. de Jehan Porée. — Les noëls naïfs. — Un noël aux rimes bizarres. — Le noël *du Roi boit*. — La chanson de l'*Aguillanneuf*. — Renseignements historiques et littéraires qu'on peut recueillir dans les noëls du ms. Porée. — Les noëls qui ont été copiés dans ce ms. après l'année 1581. — Renseignements que fournissent les noëls 33 et 34 sur un certain nombre de familles viroises du XVII^e siècle.

Poètes ou copistes, ou, ce qui est plus probable, copistes et poètes à la fois, les Porée nous ont laissé un monument curieux à divers titres de ces compositions naïves que nos ancêtres se plaisaient à chanter pendant les jours qui précédaient la solennité de Noël.

Dans le *Journal du sire de Gouberville* (1), nous voyons qu'en 1535, il donna « quinze soldz à plusieurs fois

(1) Voir l'édition si curieuse, bien que tronquée, de ce *Journal*, par M. Tollemer, p. 212. La Société des Antiquaires de Normandie va bientôt publier intégralement dans ses *Mémoires* le *Journal du sire de Gouberville*.

aux enfants qui vinrent chanter dictiers de Noël » chez lui. En 1556, il leur donna « vingt soldz en liards. »

On le voit, dès le milieu du XVI^e siècle, ce sont les enfants qui vont chanter *noël* dans les maisons. Avant cette époque, les bons bourgeois allaient les uns chez les autres, et, après avoir chanté l'avènement du « petit Jésus, » se livraient à d'honnêtes réjouissances.

Jean Le Houx (1) se plaint que de son temps cette aimable coutume soit tombée en désuétude (2) : les Virois sont devenus si avarés !

Les honnestes gens de Vire ,
Ceste nuit , alloient jadis
En troupe chanter et dire
Canticques chez leurs amis.

Mais par la chiche avarice
Les bourgeois de qualité
Ont ce devot exercice
Aux petits enfants quitté.

Dans les familles Le Houx et Porée (3), on a dû conserver les anciennes traditions.

(1) *Noëls de Jean Le Houx*, Édit. A. Gasté, p. 27.

(2) « En ma jeunesse, nous dit Estienne Pasquier (né à Paris en 1528), dans ses *Recherches de la France*, c'estoit une coustume que l'on auoit tournée en cérémonie de chanter presque tous les soirs (pendant les *Advents*) presque en chaque famille des Nouëls, qui estoient chansons spirituelles faites en l'honneur de Nostre-Seigneur. » (*Rech. de la France*, l. IV, ch. xvi, page 383 de l'édit. de Pierre Ménard, Paris, 1643.) — Cet imparfait « c'estoit une coustume » indique bien qu'à l'époque où E. Pasquier écrivait ses *Recherches de la France*, on ne chantait plus de Noël dans les familles parisiennes.

(3) Dans la confrérie de St-Michel, dont Jean Porée, sieur de

Jean Le Houx ira chez ses amis et leur dira :

Le vieil temps nous voulons suyure
Pour l'amour de cest enfant
De ce Dieu qui fit reuiure
Notre salut en naissant.

Ce n'est point ce qui nous meine
Que vostre argent et vos biens ;
Nous ne vendons nostre peine
Jamais aux honnestes gens.

Nous venons pour vous semondre
De louer cil qui pour nous
Vers son père vint respondre,
En appaisant son couroux.

Comme nous l'avons dit ailleurs (1) : « Les Noël's de Jean Le Houx ne ressemblent en rien aux chants populaires qui remplissent les recueils manceaux de Nicolas Denizot, dit le comte d'Alsinoy's, de Jean Daniel, dit maître Mitou, organiste de St-Maurice d'Angers, de frère Sanson Bédouin, moine de l'abbaye de La Couture, de Toussaint Le Roy, chanoine de la cathédrale de St-Julien, de R. Pouillot, curé de Ste-Sabine, etc (2).

Viresne (le deuxième du nom) faisait partie, en sa qualité de « maistre marchand grossier mercier », on ne manquait jamais de faire brûler des « torches, luminaires et chandelles » pendant la nuit de Noël (Registre de la Confrérie de Monsieur Saint-Michel. Arch. du Calvados).

(1) *Jean Le Houx et le Vaudeville à la fin du XVI^e siècle*, p. 201.

(2) Voir même ouvrage, et surtout les *Etudes* de M. Henri Chardon sur Jean Daniel et Sanson Bédouin (*Bulletin de la Société d'Agr., Sc.*

Les cantiques de l'avocat virois sont des compositions sérieuses, trop sérieuses même... » — Nous pouvons en dire autant de la plupart des noëls du ms. Porée.

Ce sont, en général, des noëls savants, dans lesquels les auteurs, abusant de leur connaissance de l'Écriture Sainte, font de continuels emprunts à l'Ancien Testament.

Voici, par exemple, le noël 6 sur *l'arbre de Jessé* :

En [vng] verger moult delectable (1)
Le plus beau que jamais je vy,
Le mieux et le plus collaudable
Du monde et le mieux accomply,
Sy tres uny
Et bien polly,
Sur tous autres incomparable,
L'autrier (2) fus d'extazy rauy.

En ce verger gentz autentiques
Auoit tant, ce m'estoit aduis,

et *Arts de la Sarthe*, 2^e, 3^e et 4^e trimestres de 1873). — Voir aussi une intéressante étude de M. E. de Beaurepaire, sur deux plaquettes, appartenant au duc d'Aumale, qui ont figuré, en 1880, à l'exposition typographique organisée à Caen par les soins de la Société des Antiquaires de Normandie, à l'occasion du quatrième centenaire de l'introduction de l'imprimerie dans la province : *La grande Bible des Noëls nouveaux*, imprimée à Caen, chez J.-B. Godes, dans les premières années du XVIII^e siècle, et *La Pastorale de la Nativité*, imprimée à Caen, chez Le Cresne-Labbé (*Bulletin de la Soc. des Antiq. de Norm.*, t. XI, p. 213 et suiv.). — Voir enfin les *Noëls* de Jehan Chaperon, dit *le Lassé de repos*, publiés par M. Em. Picot. Paris, 1879.

(1) *Vng* manque dans le ms.

(2) *L'autrier*, de deux syllabes. Voir *La Fontaine* (*Fables* II, 19) :

« Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons *sangliers*, daims et cerfs bons et beaux. »

Qui faisoient psalmes et quantiques,
Hymnes et moult d'autres beaux ditz
Speculatiz,
Contemplatiz,
Que tous redigeoient en cronicqz,
Ce me sembloit vn paradis.

Tandy qu'en cest estat j'estoys,
Il m'estoit aduis, ce maindieux (1),
Qu'en ce beau verger regardoys
Vng abre (2) qui touchoit aux cieus,
Vert en tous lieux,
Mais, qui vaut mieux,
En sa sommité, chose vroye.
Auoit un fruict delicieux.

Ce fruict sembloit vne pucelle,
Laquelle tenoit vng enfant,
Qu'elle allaictoit de sa mamelle,
Tant doux, tant beau, tant triomphant,
Sy très plaizant,
Clair et luysant,
Onc mais ne vy choze pareille (3),
Le soleil plus resplendissant.

De ce bel abre la racine
Estoit vng homme antique et vieux (4).
Qui portait hebraïque mine,
Cany de barbe et de cheveux,

(1) C'est-à-dire : ainsi m'aide Dieu. Cette locution a été, comme on le voit, fort altérée.

(2) *Abre*, pour *arbre*, se prononce encore ainsi en Basse-Normandie.

(3) Le texte donne : *Onc mais JE ne vy*. — Voir ce que nous avons dit des distractions du copiste, page 233.

(4) Il y a *vieil* dans le ms.

Assez joyeux ,

.

A contempler sa face....

C'estoit plaisir miraculeux (1).

Léans estoit, je vous afferme (2) ,

Plus de mille prophétizans ,

Sans se desvoyer d'vng seul terme

Tous hautement harmonizans ,

Modulisans

. (3).

Abacuc, o son cheueul ferme (4),

Y estoit vng des mieux disantz.

D'abondant congus Esaye

Contemplant la pudicité

De la Virge , aussy Jérémie ,

Et autres gens d'autorité

Qui recité (5)

Par vérité

Montrant que l'abre signifie ,

Dont je fus à joye incité.

Ce bel arbre tant fructifère

C'estoit Jessé certainement

(1) Il est évident que le sixième vers manque et que le septième est incomplet. En revanche, Jehan Porée a donné neuf pieds au dernier vers : *C'estoit VNG plaisir*, etc.

(2) Il y a dans le texte *asseu*... Le reste du mot a disparu.

(3) J. Porée a encore oublié ici le sixième vers.

(4) Cf. *Daniel*, XIV, 32 et suiv. « Erat autem Habacuc propheta in Judæa..... Et apprehendit angelus Domini in vertice ejus et portavit eum capillo capitis sui » (Note communiquée par M. le comte A. de Bourmont).

(5) *Sic*.

Duquel Daud le roy prospère
Fut filz indubitablement.

Semblablement
Dudit regent
La virge Marye, Jhesus mère,
Descendit successivement.

Nil cinq centz quatorze, à vroy dire,
Viron la feste de Noël,
Fut faict et composé à Vire
Ce petit dicté de Noël.
Emmanuel,
Dieu supernel,
Supplion nous faire conduyre
Avec luy au ciel éternel.
Amen.

Tous les noëls du ms. de Jehan Porée ne sont pas, heureusement, sur ce ton. Quelques-uns sont écrits dans un langage populaire ; ce sont des noëls naïfs, ou pour être plus juste, qui veulent être naïfs. Qu'on en juge par les extraits qui vont suivre, et que nous allons emprunter aux noëls transcrits par Jehan Porée, en 1581.

Il estoyt vne fillette (1)
Que le fils de Dieu voulut aymer.
Ung jour qu'elle estoyt seulette,
Grâce il a faict en elle imprimer,
Et luy fist dire [et] (2) exprimer
Par vn messenger triomphant

(1) Noël 10, folio 14 (recto).

(2) J'ajoute et, le cinquième vers ayant huit pieds dans les couplets suivants.

Que , sans son honneur opprimer,
Ell' concepuroyt de Dieu l'enfant ..

Elle se trouva grosse ;
Et quand vint le terme d'enfanter,
En vne pource establette,
Où le vent du nord venoit venter,
Fut contraincte de s'arester ;
Et , l'enfantement attendant,
Joseph ne faisoit qu'escouter
S'il oirroit plorer cest enfant.
Le petit enfant nacquit :
La Virge fist son acquit,
Joseph doucement l'embrasse
Et le baisa fort :
Il y prenoit son deduict.
La Virge luy fist son lict.
L'asne et le bœuf en la cresse
Ne luy firent tort...

Lors voyez venir Collette ,
Allix , Martin , Guillemette et Roger,
L'ung luy donne sa houlette ,
L'autre son petit chien à berger.
Roch luy voullut faire menger
D'vng petit pasté bien friant.
Collin , Lerot (?) , Marc et Roger
Courroient à qui courroit deuant.
Perrot luy donna vn habit ;
Pan (?) sa houlette fourbit.
Quand Lubin sceut les nouuelles,
Apporta du rost.
Cendrin en ouit le bruiet ,
Qui s'en vint chargé de fruict ,

Et despouilla sa cotelle
Pour courir plus fort.
Eux arriués en si honneste point,
Vous eussiez ouy chanter si doucement
En musettes, flustes et contrepont,
Chacun auoit porté son instrument...

Sus, pastouriaux, il est minuict (*bis*), (1)
Jhésus est nay, l'ange l'a dit (*bis*).
La nuict est serye,
En jour conuertye;
Tout est à repos,
C'est la prophettye:
La nuict est partye,
J'ay ouy chanter les coqz.
Debout, debout, au vol des videocoz (2).
Noël, Noël, sus, bergeronnette,
Mamy, ma doulcette,
Resueille tost les pastouriaux.

S'il te convient dancer vng tour (*bis*),
Porte ta fluste et ton tabour (*bis*).
Or, marchons en bende!
J'ay pour mon offrande
Vng couple d'agniaux.
A Dieu je commande
Le parc et la bende
Et nos bestiaux.

(1) Noël 24, fol. 41 (verso).

(2) *Videcoq*, ou *vitecoq*, de l'anglo-saxon *vudcoc* (anglais : *woodcock*) : bécasse. Voir F. Diez : *Etymologisches Wörterbuch der Romanischen Sprachen*.

Or allons voir le roy des pastouriaux.
Noël, Noël, sus, bergeronnette,
Mamye, ma doulcette,
Resueille tost les pastouriaux...

Dieu gard' la mère et l'enfanson (*bis*),
Je vous donne mon pellisson (*bis*);
— Et moy, ma houlette;
— Et moy des noysettes
Plus d'vng million.
— Marye, s'il te haïtte (1),
Que ma femme alaïcte
Ton petit mignon.
Adieu, Marye, de vous congé prenon.
Noël, Noël, sus, bergeronnette,
Mamye, ma doulcette,
Resueille tost les pastouriaux.

Gentilles bergerettes (2),
Et les bergers aussy,
Gardans leurs brebiettes,
Sont bien hors de soucy.
Nous orrons de leur bouche
Raison et chantz nouuiaux.
Puysque Noël s'aproche,
Viuent les pastouriaux!...

Dedens vne establette
S'est voullu herberger
La Virge pure et nette
Qui est tant à priser.

(1) S'il te fait plaisir, s'il t'agrée.

(2) Noël 27, fol. 46 (verso).

Joseph tient vne forche,
Troys roys sont libéraux.
Puyisque Noël s'aproche,
Vivent les pastouriaux !

Il aura ma houllette
(Car je luy veux donner)
Et vne brebiette
Qui estoit à poil noir (1).
Je luy donrey ma croce
Et mes petitz coustiaux.
Puyisque Noël s'aproche,
Vivent les pastouriaux !...

.
Je voy là en ceste maison (2)
Vng bon homme tout grison,
Joseph appelé,
Et Marye tenant en son geron
L'enfançon tout enveloppé.
.
Doux enfant, je te fais vng don
D'vng baston bel et bon
Qui est reuerdy.
Voilà ma musette et bourdon...

Mais dans ces 32 premiers noëls, il en est trois qui sollicitent surtout l'attention.

C'est d'abord un singulier cantique, où les rimes féminines sont, sauf dans quelques vers, des diminutifs en *ette*, et où tous les mots des rimes masculines sont

(1) Prononcez *ner*.

(2) Noël 31, fol 52 (recto).

allongés en *son*. Cet entrelacement de rimes en *ette* et en *son*, produit, quand on lit tout haut ce Noël, l'effet le plus bizarre : on dirait qu'on entend bourdonner à son oreille un accompagnement de vielle ou de binou.

La paix en terre est faicte (1),
Pasteurs bergerison.
Nous auons nouuelette
De la saluatisation.

Ohé ! chante alouette,
La, mi, fan, fa, rison !
Allon voir en couchette
La dosne du cason.

Pour tirer de moleste
Adam hors de prison,
De l'entraille terrestre
De la ténébrison.
Ohé ! chante, etc.

La cataracte ouuerte
Du ciel crystalison,
Venu est le prophète,
Dieu de paradison.
Ohé ! chante, etc.

Or, je prins ma crielette
De vin affétison,
Et pour la godinette
Le friseau surgrison.
Ohé ! chante, etc.

(1) Noël 26, fol. 45 (recto). — Je donne ce Noël tel que je l'ai lu ; mais je ne me charge pas de l'expliquer dans tous ses détails.

J'auoys la bouteillette
De laict mielison,
Au petit Nau qui tette
Le pape boulison.
Ohé ! chante , etc.

Chère entière et parfaite
Fait la commerison ,
Aussy chante à tue teste
Le bon homme grison.
Ohé ! chante , etc.

La grande brebis moucette
Et l'agneau bertison
Qui toussist et trompette
En passant la saison.
Ohé , chante , etc.

En la crèche naulette
L'enfant se reposon ;
Le petit Christ criquette
En son gergonison.
Ohé ! chante , etc.

Là haut vne logette
Qui tant resplendison,
C'est où la pucelette
Fit la gesineson.
Ohé ! chante , etc.

Nous y allons ylà
Voir la commerison ,
Donner vng brand de notte
Au pasteur Allison.
Ohé ! chante , etc.

Mais que j'ai prins ma botte
Et ma trique houson,
La mulle qui me porte
Souuent talonnison.
Ohé! chante, etc.

Touche de la houlette
Droit au champ Allison
Pique de la housette,
Cheualier pietison.
Ohé! chante, etc.

Plus ne soyes en crainte,
Vivez en franchison
Adieu dy sans contrainte
Vsque ad reuison.

Ohé! chante, alouette
La, mi, fan, fa, rison!
Allon voir en couchette
La dosne du cason.

Le Noël 28 (*Quand Dieu beut premièrement*) a été composé pour la fête des Rois (1). C'étaient un de ces Noël's que l'on chantait à table, le verre en main, et dans lesquels se mêlaient, non sans agrément, une aimable gaité bachique et une douce foi naïve. En voici les deux premières strophes, ou plutôt les deux premiers couplets :

Quand Dieu beut premièrement (2),
Ce fut du lait de la Virge (prononcez : *Vierge*)

(1) Voir, pour les chansons du *Roy boit*, Eug. de Beaurepaire : *Etude sur la poésie populaire en Normandie*, etc. (Société Arch. d'Avranches, 1856, p. 106); la *Friquassée crotstyllonnée*, édit. de Prosper Blanchemain, pages 16 et 92, et les *Lettres de Guy Patin* (14 janv. 1671),

(2) Noël 28, fol. 48 (recto),

Qui l'alaicta doucement,
Comme sa mère et consierge.
On ne sçauoit d'où ce venoit :
De Paradis découloit.
Cela fut par art diuin faict,
Aussy étoit-il tout parfaict,
Et le roy boit !

Au grand fleuve du Jourdain
S'aparut par grand mistère
Vng miracle souuerain,
Dieu le filz et Dieu le père.
Le Saint Esperit y estoit,
Qui par dessus volletoit.
Cela fut par art divin faict,
Aussy estoit-il tout parfaict,
Et le roy boit !...

Mais, à notre avis, le Noël le plus curieux du recueil de Jehan Porée est le Noël 29 (*Au commencement*, etc.). C'est une des rares chansons de l'*Aguillanneuf* qui nous soient restées complètes. Sans avoir absolument le caractère populaire, elle est assez naïve et d'un joli mouvement rythmique :

Au commencement (1)
Vous nous donres aguillanneuf (*sic*).

Ce ne sont pas voz enemys
Ny leur armée,
Mais c'est la fleur de vos amys
Deliberée

(1) Noël 29, fol. 49 (recto).

De dire vne chanson nottée,
De chanter et faire beau jeu.
Au commencement, etc.

Nous ne demandons pas grand cas
Pour l'ariuée,
Quinze ou saize mille ducatz,
C'est la dragée;
De vos escuz vne pognée
Ou de testons faictz tout de neuf.
Au commencement, etc.

Ne faignez [donc] point d'estre absens
Pour la fumée:
Faictes ycy de beaux présentz
A l'assemblée.
Vous donnerez vne eschinée,
Vingt ou trente pieces de beuf.
Au commencement, etc.

Ne nous faictes guère arrester
Sur la gelée;
Aprestés escuz sans compter
Vne escullée.
Faictes [nous] mettre vne bourrée,
Tirez bon vin, faictes beau feu.
Au commencement, etc.

Voilà, n'est-il pas vrai, des documents curieux pour l'histoire des mœurs et coutumes de nos ancêtres. — Nous pouvons encore trouver dans les 32 premiers noëls du ms. Porée des détails qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de Vire.

Le 6^e noël (*En vn verger moult délectable*), que nous

avons cité en entier (1), a été, nous l'avons vu, composé à Vire en 1514.

C'est

« L'an mil cinq centz et trente neuf »

que « fut faict et composé à Vire » le 9^e Noël (*Hélas, où pourroit-on treuver*). L'auteur a eu soin d'ajouter qu'il a fait « *ce petit dicté tout de neuf*. »

Pour tousjours gentz déuotz induyre
A collauder de mieux en mieux
Marie, trésorière des cieux,
D'une fierte et chasse.

A cette date, en effet (2), Pierre Lefoulon donna à l'église Notre-Dame de Vire un charmant petit reliquaire de la valeur de six gros d'or, et l'offrit à la Vierge la veille de Notre-Dame-Angevaine (8 septembre).

Le Noël 15 (*Royne des cieux*) nous montre combien étaient restés populaires dans la vieille capitale du Bocage normand les Vaudevires de la première époque, je veux dire les chansons d'Olivier Basselin et des *compagnons vaudevirois*. Une des plus gracieuses chansons d'amour des mss. de Bayeux et de Vire (3), c'est, sans contredit, la chanson de *la fleur du val de Vire* :

Royne des fleurs, la fleur du val de Vire,
Quand je vous voy, mon cœur est en esmoy :

(1) Voir page 242.

(2) C.-A. Séguin (*Mémorial virois*, p. 40), dit 1535 ; mais d'après le neuvième Noël du ms. Porée, il faut lire évidemment 1539.

(3) Voir notre édition des *Chansons normandes au XV^e siècle*, pages 22 et 23.

S'il vous plaisoit faire vng amy de moy,
Vous hosteriés mon cœur hors de martire.

L'auteur du 15^e Noël, se souvenant de cette jolie
chanson, l'a parodiée en l'honneur de la Vierge :

Royne des cieux, royne du hault empire,
Tout paradis vous faict feste et honneur,
Car vostre filz, comme vroy redempteur,
Le genre humain a mins hors de martire.

Au dernier vers, d'ailleurs, le poète appelle la Vierge

Royne des cieux, la fleur du val de Vire.

Nous trouverons enfin dans ce Noël, ainsi que dans
trois autres, des souvenirs des guerres cruelles, des
épidémies et des affreuses famines qui désolèrent la
ville de Vire pendant la dernière moitié du XVI^e siècle.

Gardes nous donc, les habitants de Vire,
De *guerre et peste et de famine* auoir... (1)

Nous te prions, ô toy,
Nostre seigneur et roy,
Poser *aux guerres* fin (2).

Emanuel,
Les gens de ceste ville
Tu veuilles préserver

(1) Fol. 26 (recto).

(2) Fol. 30 (recto).

Et mesme leurs familles
De peste et mauuais air (1).

O roy des roys, prenez nous à mercy,
Tirés la mort hors de ce pays icy (2).

Les noëls, auxquels nous empruntons ces citations, ayant été transcrits en 1581, font probablement allusion aux guerres religieuses qui eurent lieu pendant le règne de Charles IX, aux épidémies et aux famines qui en furent l'inévitable suite. Pendant les luttes entre les catholiques et les protestants, la ville de Vire fut prise, reprise et pillée quatre fois, d'abord au mois de mai 1562 par Montgomery, puis au mois de septembre de la même année par le duc d'Étampes. Le pillage dura quatre jours. L'année suivante (mars 1563), Vire, repris par Montgomery, est encore livré au pillage. Enfin, le 1^{er} septembre 1568, Vire fut pris de nouveau par Mont-

(1) Pol. 44 (verso).

(2) Pol. 52 (verso). Il faut prononcer *pays* d'une syllabe. On a eu tort de raccourcir le quatrième vers du second couplet (*Chansons du XV^e siècle*, Société des Anc. Text. fr., 1875, p. 57) de la fameuse chanson *Hélas ! Olivier Bosselin* :

Vous souliés gaiment chanter
Et demener joueuse vie
Et la blanche liurée porter
Par le pais de Normandie.

Le ms. donne, en effet :

Par tout le pais de Normandie.

— Voir aussi Vauquelin de La Fresnaye, *Satires*, p. 383 :

Pour ne perdre ta peine en perdant les thrésors
De ces estranges pays.

gommery, qui mit tout à feu et à sang. — Les registres des trésoriers de l'église Notre-Dame sont éloquentes à cette date funeste et fournissent un précieux commentaire aux tristes lamentations du ms. de Jehan Porée (1) : « Le 1^{er} septembre de l'an 1568, jour et feste de M. Saint-Gilles, viron cinq heures du mattin, la ville de Vire, laditte église et aultres églises dudict Vire furent prises par le comte de Montgommery et gens de son armée, de la prétendue nouvelle religion, lesquels auoient pillé et rauagé laditte église, rompeu, froissé, cassé, ruiney les vitres, grilles, huys, fenestres, chaires, bancs, sièges, coffres (2), ... aoustels et images ; prins, ravy et emporté une custode, ... et patène d'argent, avecques les ornements de chappes, casubles, ... étolles, ... surplis, mappes, ... courtlines, or et argent monnoyé et à monnoyer, leurs chartes et escriptures et enseignements, rompeu, ruiney et emportey les orgues, ... L'église estoit demeurée déserte (3). »

La peste, qui avait désolé Vire au XIV^e siècle, y fit de nouveau son apparition au XVI^e. Les registres des

(1) Voir dans l'*Abrégé de la vie de Jean Halbout* par F. Cazin, comment le grand-père de Jean Halbout, trésorier de N.-D., essaya au péril de sa vie — mais en vain — de sauver les richesses de l'église (*Notice sur le couvent des Capucins de Vire*, etc., 2^e édit., p. 9, note 1).

(2) Nous laissons en blanc les mots que nous n'avons pu lire.

(3) A cette même date, Jean Le Houx, ne songeant qu'à ses tonneaux, chantait galement (trop galement!) :

Tout à l'entour de nos rampars
Les ennemis sont en furie.
Sauvez nos tonneaux, je vous prie. ..

(Vaudevire 83.)

Vauquelin de La Fresnaye (*Satyre d Monsieur de La Boderie*) rap-

trésoriers ayant été emportés par les protestants en 1568, nous n'avons pu trouver aucun renseignement sur les épidémies auxquelles les Noël 15, 25 et 32 font allusion. Les *Mémoires* manuscrits (1) de Lecoq, lieutenant criminel au bailliage de Vire, ne parlent que de la peste de 1584, qui fut terrible. Nous en détachons en passant quelques lignes :

« Les habitants furent obligés d'abandonner la ville. L'herbe était aussi grande sur la place publique que dans un herbage. La nuit de Noël, il n'y avait pas vingt personnes à l'église (2). »

Le Noël 17 (*Tous habitans les cieux*), auquel nous avons déjà fait un emprunt, nous montrera, à défaut d'autres documents, de quel parti étaient les Virois pendant les guerres de religion :

Donne au roy des Galloys,
Observateur des loix,
Grace et vertu de supérer
Et bientôt subiuguer
Tout le peuple françoys.

pelle cette triste époque, et la compare au temps heureux où l'on chantait les joyeuses chansons du foulon poète :

Je ne puis sans horreur ouïr qu'au Vaudevire
(Où iadis on souloit les belles chansons dire
D'Olivier Basselin) qu'ils ont fort méchamment
Coupé la langue aux bœufs en tout débordement :
Ayant en maint endroit mainte femme forcée
Aux yeux de son mari chetive renuersée..... (p. 396.)

(1) L'original est à la Bibliothèque de l'Arsenal. Une excellente copie se trouve à la Bibliothèque de Vire.

(2) Dans un registre des Archives du Calvados — de la fin du XVI^e siècle — contenant l'« inventaire des lettres et contractz faisantz mention

En l'honneur de quel roi est faite cette touchante prière? C'est très-probablement en l'honneur de Charles IX. La dernière année de son règne (1574), ce prince, voulant reconnaître l'immuable fidélité des Virois à sa personne et les dédommager des pertes que les protestants leur avaient fait subir, leur fit remise de la taille.

Nous voyons enfin dans les noëls copiés en 1581 combien le culte de la Vierge était en honneur dans toute la Normandie et particulièrement à Vire :

C'est la Conception (1)
Qu'en grand dévotion
Est ce jour célébrée;
Par le peuple normand
Qu'elle a tous jours fait grand
Doibt estre vénérée (2).

des parties de rentes appartenant aux prestres et chappelains de la communauté (*sic*) de l'église Nostre-Dame de Vire », nous avons trouvé, sous la couverture, une feuille de papier sur laquelle un des prêtres de cette communauté a composé ou transcrit une prière en vers à sainte Suzanne. Dans cette prière, on conjure sainte Suzanne de faire que par son intercession

Jésus, son espoux débonnaire,
Veuille.
Guerre destruyre et paix donner.

Et à la fin, le fidèle demande que, grâce aux prières de sainte Suzanne :

Jésus, tous les jours de sa vie,
Le garde de l'espydemie.

On le voit, tout le monde, au XVI^e siècle, faisait à Vire les mêmes vœux.

(1) Fol. 51 (recto).

(2) Voir, dans l'*Essai de Bibliographie viroise*, pages 94 et suiv. combien les Virois se sont distingués aux *Patinods* de Caen et de Rouen.

Chantés , Virois, chantés (1)

Cantiques et dictés

De la Vierge honorée (2).

Arrivons maintenant aux noëls qui ont été copiés dans le ms. Porée postérieurement à 1584.

Nous relevons tout d'abord dans le dernier noël (*L'éternel voyant les humains*) une allusion à la Ligue, qui nous donnera la date approximative de sa composition :

Bon Dieu ! plaise vous déliurer (3)
Notre bon pais (4) de Normandys
Des ligueurs qui ont conjuré
Nous faire quitter la patrie.
Bride leur rage et félonie !...
Ce grand Dieu vous liure l'assault (5).

(1) Fol. 49 (verso).

(2) J. Le Houx, dans son Noël 7, appelle la Vierge :

• De Vire sainte patronne ; •

et au Noël 12, il dira :

Reçoy, patronne des Virois,
Le sacrifice de nos voix.

(3) Fol. 82 (recto).

(4) Voir, au sujet du mot *pais* monosyllabe, la note 2 de la page 257.

(5) Jean Le Houx n'aimait pas non plus les Ligueurs. Voir le Vau-devire LXXXVII :

Ces faux Ligueurs nous nourrissoient la guerre,
Qui nous a faict oublier nos chansons.
Ils ne nous ont rien laissé que la terre,
Et, en vuidant nos tonneaux et poinçons,
Nous ont osté ce qu'aymions le mieux.
Hélas ! pourquoi vient ces enuleux ?

Voir aussi notre *Étude sur les frères Le Chevallier d'Aigneaux*, page 31, et la réimpression du *Tombeau* de ces deux poètes virois, par M. E. de Beaurepaire, page 24.

Le Noël 37 (*Egoïés vous tristes humains*) ayant été écrit au XVII^e par Jean Porée, deuxième du nom, qui, après avoir été trésorier de l'église Notre-Dame de 1656 à 1658, mourut au mois de septembre 1673, c'est peut-être au jeune Louis XIV qu'il est fait allusion dans ce couplet :

France qui avoit (*sic*) conjuré
Terre [et] cieus nous faire la guerre,
Tu as pour amy assuré
Maintenant le ciel et la terre.
Ton Dieu en terre descendant,
[Et] *ton Roy*, au ciel te guidant,
Fit la *paix* en terre et aux cieus.

La paix dont il est question au dernier vers ne serait-elle pas celle des Pyrénées conclue le 7 novembre 1659, le poète voulant rappeler dans son Noël cet heureux événement, dont la date était toute fraîche encore ?

Des sept derniers Noëls du ms. Porée, deux doivent être négligés. Ces deux cantiques se trouvent, en effet, dans tous les Recueils et toutes les Bibles de Noëls qui s'imprimaient un peu par toute la France et particulièrement à Troyes.

C'est d'abord le Noël 35 :

Chantons, je vous en prie,
Par exaltation,
En l'honneur de Marie,
Dame de grand renom.

Suit le dialogue bien connu entre le fidèle et la Vierge :

— Or, nous dites, Marie — qui fut le messager
Qui porta la nouvelle — pour le monde sauver ?
— Ce fut Gabriel l'ange — qui, sans dilation,
Dieu enuoya sur terre — par grand compassion (1).

Le Noël 36 est une traduction de l'*O filii* :

Sus, sus, chrétiens, à ceste fois
Rendons hommage au Roy des Roys,
Qui d'enfer déliuré nous a.
Allelnia, alleluia, alleluia.

- Mais les Noël 33 et 34 méritent une étude toute particulière. L'auteur de ces deux Noël a mis en scène autour de la crèche de l'enfant Jésus tous ses amis virois déguisés en bergers. Nous avons déjà vu (2), d'après les registres de l'état civil de Vire, à quelles familles étaient alliés les Porée, au milieu du XVII^e siècle. Les Noël 33 et 34 vont fournir à ce sujet de nouveaux renseignements.

Pasteurs, qui gardoient leurs tropiaux (3),
Marchoient (4) en Bethléem grand'erre,
Quand l'ange dist en chants nouuiaux
Que Dieu est nay en ceste terre.

(1) D'après M. H. Chardon (*Bull. de la Soc. d'Ag., Sc. et Arts de la Sarthe*, 2^e et 3^e trim. de 1873), ce Noël serait de Lucas Lemoigne, curé de St-Georges-du-Puy-la-Garde, près d'Angers. — Ce Noël était si connu, que l'abbé Pellegrin, qui a composé six recueils de Noël et de chansons spirituelles « sur les plus beaux chants anciens, sur des airs d'opéras et de vaudevilles très-connus », a fait dix Noël au moins sur le vieil air populaire : *Or, nous dites, Marie*.

(2) Pages 223 et suiv.

(3) Fol. 55 (verso).

(4) Il y a *marchent* dans le ms.

Chacun d'eux sellon leur moyen
Cheminoient en bon équipage,
En portant de leur petit bien,
Alloient à l'enfant faire hommage.

Francin (?) (1) porta dans son pennier
Des châtaines et des noisettes.
La bande (?) porta son gibier,
Margot (?) le lait de ses cheurettes.

Rampan porta ses trois grutiaux
Auec[que] grande reuerence ;
Les bergers faisoient petitz saulx,
Voyant telle magnificence.

A vobis (?) et son compaignon,
Considérant ces grands merueilles,
Présentèrent à l'enfançon
Un bonnet noir à deux oreilles.

Verfont avec le grand *Bonnet* (?) (2),
Et les supportz de la musique
Se mindrent à chanter Noël :
C'estoit vn plaisir magnifique.

Desvages pas ne s'y treuua,
Qui pourchassoit vn bénéfice :
Ses gans jaulnes il enuoya
Par *Beaumont* qui en fist l'office.

(1) Nous mettons un point d'interrogation à côté des noms que nous n'avons pu trouver dans les registres de l'État civil de Vire, ou à côté des prénoms et des sobriquets que seuls les contemporains pouvaient connaître.

(2) Il faut lire, à cause de la rime, *Bonnel*. C'est, du reste, la prononciation viroise.

Guertière list un sirot,
Qu'il envoya par *Connerye*,
En la compagnie de *Giro*t (?),
Pour resjouir dame *Marye*.

Blon ne fut pas irrégulier,
Pourtant s'il faict la sourdoraille (1),
Car il porta tout le premier
Vn jambon et sa grande bouteille.

Il arriva vng aduocat,
Lequel n'apportait que sa grippe ;
Mais Dieu, qui oste tout débat,
Le renvoya à sa pratique (2).

Du Chesne quicta ses mereaulx,
Pour accourir de grand vitesse
Jouer de ses doux flutereaulx,
Pour mettre l'enfant en liesse.

(1) *Sic*. Ne faut-il pas lire, comme s'il y avait une parenthèse :
(Pourtant il faict la sourde oraille).—*Blon*, qui d'ordinaire falsait la
sourde oreille, se serait montré généreux envers le petit Jésus (?).

(2) A coup sûr cet avocat n'était pas Jean Le Houx, qui, d'après
son ami Sonnet de Courval,

• Détestoit du barreau la chicane et le bruit •

et qui disait à ses confrères :

Messieurs, maintenant delaissez
Tous vos procesz,
Assez vous aurez d'aulture temps
Pour d'auarice
Faire exercice
Sur les cliens.

(V. de V. 34.)

Sus, pasteurs de la contrée (1),
De marcher tost hastons-nous,
Pour aller jusqu'à en Judée
Voir le Saulueur de trestous.
Hastons-nous donc, je vous prie,
Et marchons gay au grand pas,
Pour voir la Virge Marye
Et son petit Messias (2).

Grosparmy (?) print sa sonnette
Et *Clermont* sa *Marion* (?);
Mabilière sa *Catherinne* [tte] (?) (3),
Qui porta dans son giron
Confitures et dragée
Pour donner à cest enfant
Qui est de noble lignée
Pur et net [et] triomphant.

La Rocque dit à s'amy
Prenés donc le pot au laict,
Pour faire de la bouillie
A ce petit poupetlet.
Becquetière et sa *Marye* (?)
Portèrent vng bon fagot
De linge et tapysserye
Pour le coucher en maillot.

(1) Fol. 57 (recto).

(2) Il y a *Messaie* dans le texte.

(3) On lit dans le ms. « *Mabilière* sa *Catherinne*. » Il faut lire *sa Catherinnette* », et prononcer le vers :

« *Mabilièr' sa Cath'rinette*. »

Verpont, pasteur ordinaire,
Print son violon de hault
Et [en]mena la *Guertière*
Pour danser au chapellet (1),
Qui faict les bonnes gambades
La tangué et estourdion,
Qui sçait fort bien les gaillardes
Les dances à recullon.

Le Pissot et *Gesnotière*,
En dansant par le chemin,
Pépie les print à l'Herbière,
Fallut tost venir à vin,
Et en grande diligence
Le Rocher print ses sabotz,
Qui courut chez *Exellence* (2)
En querir cinq ou six potz.

Faribondet (?) tost s'auance
De [leur] dire vne chanson
Qui est de table et de dance,
Comme entend bien la façon.
Rampan port' sa musquadelle (3)
Le curé (?) des vieux ongnons,
Nicollas (?) force quenelle
Pour le disner des garçons.

(1) Nous ne voyons pas quel mot il faut substituer à *chapellet* pour rimer à *hault*.

(2) Joli nom pour un marchand de vin ! Ce nom n'est pas perdu, du reste, et était encore, il y a peu de temps, porté à Caen par un hôtelier. .

(3) Il y a dans le texte : *Rampan portant...* ; mais le vers est faux.

Tous ces pasteurs d'une bande
Treuuèrent le petit Dieu
Auquel ils lui font offrande,
Guerretiere (1) en premier lieu,
Et, à sa bonne arrivée,
Lui donna son gris manteau (2)
Pour le garder de gelée
Et l'affluber (3) au bersiau (4).

Nous voyons ainsi défilér dans l'étable de Bethléem tous les amis de la famille Porée, ces « bourgeois de qualité » comme disait Jean Le Houx, qui n'avaient pas encore, à la fin du règne de Louis XIII ou pendant la minorité de Louis XIV, « quitté par avarice, aux petits enfants » (5), le soin de chanter l'avènement du Sauveur.

(1) L'auteur allonge le mot *Guertière* pour la mesure.

(2) Il y a dans le ms. *manteau gris*. Mais c'est *manteau* qui doit rimer à *bersiau*.

(3) Se dit toujours à Vire pour « affubler. »

(4) Puisque nous exhumons de vieilles poésies viroises inédites, voici deux couplets que nous avons trouvés sur la dernière feuille du registre des baptêmes de 1573 à 1588. Ces vers semblent adressés à quelque haut dignitaire de l'Église. Serait-ce à l'évêque de Porphyre qui vint, le 4 octobre 1573, purifier et rendre au culte l'église Notre-Dame, souillée le 16 septembre précédent par l'assassinat du sieur de Villiers ?

. Celuy dont la sainte paupière
Les actions humaines considère,
Et d'un clain d'œil accable les hautains,
Vueille benuir vos catoliques mains !

A bien garder piété et justice,
Or pour le bien si de vostre service
Quelque conseil vous esperés de nous,
Vous nous voyez icy très humbles tous.

(5) Voir *Noëls* de J. de Houx, p. 27.

Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu découvrir, dans les archives viroises, tous les noms qui figurent dans ces deux Noël ; toutefois, nous en avons trouvé un assez grand nombre pour reconstituer à peu près une de ces joyeuses sociétés provinciales d'autrefois, qui savaient, comme nous l'avons déjà dit, mêler à une dévotion naïve une douce et aimable gaité.

Les voici dans l'ordre où nous les donne l'auteur des deux Noël.

RAMPAN. — Il ne peut s'agir ici de Jean Groult, curé de Rampan (1) qui fut trésorier de Notre-Dame pendant les années 1569-1571, et qui avait fondé en 1564 la confrérie du saint nom de Jésus (2). Il est probablement question d'un de ses successeurs à cette cure, virois d'origine comme lui.

VERPONT. — Dans la liste des personnes charitables qui ont contribué à l'établissement des Capucins de Vire (3), en 1624, on lit le nom de M. de Verpont. Ce M. de Verpont est probablement le même que Michel Le Mercier, huissier, sieur de Verpont, qui fut inhumé le 29^e jour de janvier 1663.

(1) Aujourd'hui canton de St-Lô.

(2) Et nom de l'*Enfant Jésus*, comme le dit C.-A. Séguin, *Mémorial virois*, p. 44. — Le 3 août 1577, Jean Gueroult (*sic*), curé de Rampacon (*sic*), était receveur des prêtres et chapelains de l'église Notre-Dame (*Archives du Calvados. Vire*).

(3) Ms. conservé aux Archives du Calvados. — En 1614, Jean Mercier, sieur de Verpont, bourgeois de Vire (et probablement le père de Michel), devait aux chapelains de Vire une rente annuelle de trente sols tournois de rente, et cinq poules.

DESVAGES. — On trouve, à la date du 13 janvier 1585, dans les registres des baptêmes de Notre-Dame (1), la mention suivante : « Un fils et une fille pour Jehan Desvages. » Qui sait si le Desvages du Noël 33 n'est pas celui qu'on baptisait le 13 janvier 1585 (2) ?

BEAUMONT. — En 1664 (26 octobre), fut inhumé Michel de Beaumont. Sa fille, Renée de Beaumont, femme de M^r Pierre Hays, sieur de La Sorière, ne tarda pas à le suivre : elle fut, en effet, inhumée le 12 août 1670.

GUERTIÈRE. — Ce nom revient trois fois dans les Noëls 33 et 34. Nous n'avons pu retrouver le nom patronymique de celui qui possédait la terre de *la Guertière* (3), située dans la paroisse de St-Germain-de-Tallevende.

CONNERYE. — Ne faut-il pas lire *Coquerie* ? A la date du 10 septembre 1615, fut parrain honorable homme Gilles Boyvin de La Coquerie (4).

(1) Conservé à la mairie de Vire.

(2) On trouve aux dates suivantes 23 juin 1585 et 11 avril 1589 : parrain, Pierre Desvages, prêtre. Ce Pierre Desvages était (1593, 6 juillet), curé de Mesnil-Robert, et (1594, 6 septembre) « receveur des chapelains de la communauté, desservie en l'église N.-D. » — (Cette communauté se composait des prêtres natifs et baptisés sur les fonts de Vire). On retrouve encore ce nom à la date 21 juillet 1608. Le Desvages du Noël 33 était très-probablement un prêtre, lui aussi, puisqu'il « pourchassoit un bénéfice. »

(3) A quelques kilomètres de Vire, sur la route de Vire à St-Pois.

(4) En 1625 (19 décembre), Noël Le Roussel, avocat, s'appelait, lui aussi, sieur de La Coquerie. — On pourrait lire encore : *Caverie*. Parmi les bienfaiteurs des Capucins de Vire (1624), figure M. de La Caverie, « procureur du roy es eaux et forêts. »

BLON. — Cette famille est une des plus anciennes de Vire ; elle a encore aujourd'hui des représentants. Parmi les bienfaiteurs des Capucins, lors de leur établissement à Vire en 1624, on lit le nom de M. de Blon, lieutenant général du Vicomté. Nous avons déjà vu (1) que Robert Radulph, sieur de Blon, avait marié sa fille Anne au neveu de Jean Le Houx et sa fille Françoise à Jean-Baptiste Porée, sieur de Viresne, le fils de celui qui a copié le ms. Polinière et le Noël 37. du ms. Porée.

Du CHESNE. — Le 23 septembre 1573, fut parrain Du Chesne • organistre • (sic) de l'église Notre-Dame. Était-ce son fils qui

Jouoit de ses doux flutereaulx
Pour mettre l'enfant en liesse (2) ?

CLERMONT. (3) — En 1573 (10 septembre) fut parrain Thomas Anfrie, sieur de Clermont, lieutenant particulier de M. le vicomte de Vire. La famille Anfrie était alliée aux familles Le Chevallier d'Aigneaux et Sonnet (Sonnet de La Pinsonnière et Sonnet de Courval, l'auteur de la *Satyre Ménippée sur les poignantes traverses et incommoditez du mariage*).

MABILIERE (4). — En 1616 (2 février) on lit dans les

(1) Voir page 226.

(2) Du Chesne, organiste et bourgeois de Vire, figure aussi dans deux actes en date du 12 novembre et du 22 décembre 1579 (*Archives du Calvados*. — Confrérie du Saint-Esprit de Vire.)

(3) Nom de terre, paroisse de St-Martin-de-Tallevende.

(4) Nom de terre ; mais dans quelle paroisse, aux environs de Vire, est-elle située, nous ne saurions le dire. Il y a bien les *Mabilières* (voir la carte de Cassini), au sud de Mortain ; mais je doute qu'il s'agisse de cette terre un peu trop éloignée de Vire.

registres des baptêmes : « Marraine , Marie Lepetit , femme de M^e Robert Tourquetil, licencié aux lois, sieur de La Mabilière. En 1626 (Établissement des Capucins de Vire), M. de La Mabilière est qualifié « esleu aux aides et tailles. » — Le fils de Robert, Jean-Baptiste de Tourquetil, était en 1635 (23 octobre), « escuyer, conseiller du roy, lieutenant criminel au bailliage de Vire.» Jean-Baptiste de Tourquetil et sa première femme , Louise Jouenne, furent parrain et marraine de deux enfants de Jean-Baptiste Porée, sieur de Viresne (1670, 10 avril. — 1671, 5 octobre) (1). — C'est Estienne de Tourquetil, sieur de Beaulieu, prêtre, docteur en théologie, qui donna, le 3 novembre 1667, la bénédiction nuptiale à Jean-Baptiste Porée, sieur de Viresne, et à damoiselle Françoisse Radulph , fille du sieur de Blon (2).

LA ROCQUE (3). — M. de La Rocque, avocat, fut, en 1624, un des bienfaiteurs des Capucins de Vire. En 1660 (12 septembre), Jeanne de Sarcilly, belle-sœur de Jean-

(1) Voir aussi : 1656 (9 janvier et 1^{er} décembre), — 1658 (31 mars). — 1659 (30 mai), — 1660 (12 septembre). Il s'agit ici du fils de celui qui a copié le ms. Polinière et le 37^e Noël du ms. Porée. Le père et le fils s'appelaient, à la même date (5 mai 1669), *sieurs de Viresne*.

(2) Estienne de Tourquetil est l'auteur d'un livre contre les protestants, intitulé *La difformité de l'Église prétendue réformée*, et imprimé à Vire chez Jean de Cesne (le premier éditeur connu de Jean Le Houx), en 1664.

(3) Nom de terre à Clinchamps près Vire ou à La Graverie. Dans un acte du 6 juillet 1693, on trouve un Jean Halbout, sieur de La Rocque et un Thomas Halbout, sieur de La Becquetière (*Archives du Calvados*, Vire).

Baptiste de Tourquetil, sieur de La Mabilière, est désignée comme la femme du sieur de La Rocque. Le nom patronymique des de La Roque était Marye (1614, 26 décembre).

BECQUETIÈRE (1). — La famille Halbout-Becquetière est bien connue. La sœur de Jean Le Houx, Marie, femme de Thomas Halbout, sieur de La Becquetière (2), enquesteur, donna, le 25 juillet 1593, le jour à un fils, nommé Jean, qui devint le frère Elzéar, fonda, en 1624, le couvent des Capucins de Vire, et mourut en odeur de sainteté le 6 août 1626, à l'âge de 33 ans.

LE PISSOT (3). — En 1670, Robert Rouyer, sieur du *Pissot*, fut élu trésorier de Notre-Dame de Vire, avec Jean Porée, sieur de Viresne (4). Robert Rouyer, sieur du Pissot, figure comme « maistre marchand grossier mercier » dans le registre de la confrérie de Monsieur Saint-Michel, archevêque du Mont-de-Tombe, desservie en l'église Notre-Dame de Vire. En 1710, M. de Blanville, héritier de Robert Rouyer, paie la rente que devait celui-ci « pour l'augmentation des messes fondées à la dite confrérie (5). »

(1) Nom de terre, paroisse de Roullours. Il y a aussi une terre du même nom près de La Lande-Vaumont.

(2) Surnommé « le magistrat incorruptible. » Voir la *Vie de frère Éléazar*, par frère Joseph Le Chevallier; Caen, 1696; — *Les La Boderie*, étude sur une famille normande, par le comte Hector de La Ferrière-Percy; Caen, 1857; — et *Étude sur Jean Le Houx, etc.*, par Armand Gasté; Caen, 1874.

(3) Nom de terre, paroisse de Vaudry.

(4) Archives de N.-D., ch. II, XVII, fol. 22 (recto).

(5) Voir pour la Confrérie de St-Michel, la note de la page 224.

GESNOTIÈRE (1). En 1634, M. de La Gesnotière, bourgeois de Vire, cy-devant notaire royal, donna douze livres pour les bâtiments des PP. Capucins. Le nom patronymique de M. de La Gesnotière était Pistel. En 1616 (10 juin), M. Noël Pistel, sieur de La Gesnotière, fut parrain avec Jacqueline Durand, femme d'honorable homme Jean Porée, sieur de Viresne, marchand.

LE ROCHER (2). — Le 14 février 1616, fut parrain Jacques Le Servoysier, conseiller assesseur, sieur du Rocher.

En 1624, M. du Rocher, conseiller assesseur, est cité parmi les bienfaiteurs du couvent des PP. Capucins. — Le 9 novembre 1651, fut enterrée dans l'église Notre-Dame de Vire Jeanne Porée, femme de Jean Huillard, sieur du Rocher. — S'il y avait au milieu du XVII^e siècle, à Vire, deux familles portant le même nom de terre (*du Rocher*), celui dont il est parlé dans le Noël 34 est plus que probablement Jean Huillard, lequel était sinon beau-frère, du moins assez proche parent de Jean Porée, sieur de Viresne, deuxième du nom (3).

(1) *La Gesnotière*, terre située dans la paroisse de Campagnolles.

(2) Il y a plusieurs terres *du Rocher*, aux environs de Vire, notamment à St-Germain-de-Tallevende, à Roullours, à St-Manvieu, à Étouvy, etc.

(3) A la fin du Noël 37, celui qui a été certainement copié par Jean Porée, sieur de Viresne, trésorier de l'église Notre-Dame (1656-58), on lit :

Et vous Messieurs les *Dadinois*
Chantez, etc..

Les *Dadinois* étaient les habitants de la rue du Pont, autrefois appelée rue du *Pont-Dadin* (aujourd'hui le *Pont-Ste-Anne*). On lit dans les *Archives de l'Hôtel-Dieu*, dressées en 1750 par Pierre-Daniel Polinière (p. 8 de la copie de la Bibliothèque de Vire). un

Voilà les « honnêtes gens de Vire » ou les fils des honnêtes gens de Vire, qui avaient su conserver, au milieu du XVII^e siècle, les excellentes traditions du bon vieux temps, et à la table desquels la Muse Viroise, celle qui avait inspiré Basselin, les frères Le Chevalier d'Aigneaux, Jean Le Houx et Sonnet de Courval, aimait à venir quelquefois s'asseoir et chanter (1).

pont de deux arches, qui se nommait anciennement le *Pont-Dadin*. » Dans son poème héroï-comi-burlesque de la *Campénade*, composé en 1794, M. Nicolas Lalleman appelle *Pondadins* les habitants de la rue du Pont (ch. 1^{er}, p. 9, édit. de 1820). En 1581, l'église Notre-Dame avait douze sous de rente « sur M^{re} Philippe et Noël, ditz Cotelte, et de présent Ph. Brison, près le *Pont-Dadin* » (fol. 50, verso). Deux feuillets plus loin, le même pont est appelé *Pont-Ste-Anne*.

(1) Sur la feuille trouvée sous la couverture du registre dont nous parlons p. 259, note 2, nous avons lu également deux couplets d'un Noël (*virois*, très-probablement), qui n'a pas dû être écrit avant la fin du XVI^e siècle. Les voici :

Il est venu ce noble roy loger
Chez la Virge (*sic*) qui sy bien l'a receu.
En son ventre neuf mois, sans en bouger,
S'est hébergé, comme chascun l'a sceu.
Du Saint Esprit la Virge l'a concen.
Prins par neuf mois, sans œuvre de nature,
Au des... au desloger n'a point faict d'ouuerture.

Il est venu, j'en suis seur et certain,
Car aujourd'huy à minuict le voirray ;
Or chantons donc trestous d'un cœur humain
A la venue d'un sy tres noble roy.
Voicy venir saint Jean et son arroy,
Ce grand héraut, saint Jean plus que prophette,
Vient au... vient au deuant sonnant de la trompette.

Le P. Mauduit, de Vire (*Mélanges de diverses poésies divisez en quatre livres*, Lyon, 1681), a chanté plusieurs fois Noël en stances, en sonnets et en rondeaux.

Voici le rondeau de la page 65 (2^e livre) :

SUR LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

Noël en forme de rondeau.

*Il est venu, sans tarder davantage,
Ce Dieu tout Bon, tout Puissant et tout Sage,
Pour se charger du fardeau de nos fers :
Et nous voyons l'Auteur de l'Univers
Se faire icy soy-mesme son Ouvrage.*

*De tems en tems son amour, comme un gage,
De Saints vers nous envoyait un message;
Mais maintenant les Cieux se sont ouverts :*

Il est venu.

*Quel heur de voir ses traits et son visage !
Allons, Pasteurs, courons luy rendre hommage :
Le vieux serpent en est presque à l'envers,
Il sent sa force au milieu des Enfers,
Et prévoit bien que pour dompter sa rage*

Il est venu.

Après les *Métamorphoses* de Benserade, voilà l'évangile en rondeaux !

IV.

LES VAUDEVIRES DU MS. DE JEHAN PORÉE.

Ce que les chansons du ms. Porée nous apprennent sur l'ancien Vaudevire. — L'existence de Basselin et des compagnons vaudevirois peut-elle être mise en doute ? — La chanson de *La Fleur du Val de Vire*. — Une chanson à boire. — Les plaintes sur les misères de la Normandie et sur la ruine du Val de Vire. — La défaite des Compagnons de la Lande-Pourrye par les Compagnons vaudevirois. — Conclusion.

Si importants que soient ces deux recueils de noëls pour l'histoire des vieilles coutumes normandes, la partie la plus précieuse du ms. Porée est, sans contredit, celle qui contient les chansons. Que les noëls aient été, sinon tous, du moins pour la plupart, composés à Vire, cela ne doit faire aucun doute. Nous en dirons autant des chansons ; aussi n'hésiterons-nous pas à considérer ces chansons comme des *Vaudevires* et des Vaudevires de la première époque, c'est-à-dire de l'époque de Basselin ou des « compagnons du Vau de Vire » qui ont connu le maître et qui lui ont survécu.

Trois de ces chansons parlent du *Val de Vire* ou des *Compagnons vaudevirois* ; ce sont :

1° La chanson 13 :

Oncques nul jour, *compaigns Vaudeviroys*...

2° La chanson 15 : (*Quand je la vy renouveler*) où l'on peut lire, au deuxième couplet :

Las! je ne chanteray plus,
Mon cœur est trop douloureux,
Car le *Val de Vire* est jus,
Qui souloit estre joyeux ;

et la chanson 16 :

Royne des fleurs, la fleur du *Val de Vire*, etc.

Les autres chansons ne portent pas, si j'ose ainsi parler, « la marque de fabrique » ; mais il est bien probable, pour ne pas dire certain, que Jehan Porée, le bon marchand virois, qui a dû rester toute sa vie dans sa petite ville, n'a copié que des chansons viroises. Tout au plus pourrait-on faire exception pour la chanson 12 (*N'auray-je point de reconfort*) en forme de ballade, et pour l'avant-dernière (*Voulez [vous] ouïr la chanson, etc.*), sorte de fabliau mis en couplets, qui me semble d'une facture plus récente que les chansons précédentes (1). Or, puisqu'il est établi (2) que la plupart des chansons du ms. de Jehan Porée, se trouvant déjà dans les mss. de Bayeux et de Paris, sont antérieures à la fin du XV^e siècle ; c'est donc dans le manuscrit de Jehan Porée, manuscrit copié à Vire, par un Virois, plus encore que

(1) Cette chanson du « pauvre Jehan qui fait la sentinelle au grenier » pendant que sa femme et un gentilhomme d'Orléans mènent « une vie non pareille », se trouve (nous l'avons déjà dit, p. 232), dans le *Recueil* de Pierre Des Hayes, 1531. — Dans ce recueil, la chanson a un couplet de plus que dans le ms. J. Porée. Elle est : *Sur le chant des Bouchers*.

(2) Voir p. 232.

dans les mss. de Bayeux et de Paris, tous les deux de provenance inconnue, qu'il faut chercher les premières chansons du Vaudevire.

C'est de ce ms. surtout qu'on peut tirer les raisons solides qui permettent de réduire à néant les affirmations sans preuves de ceux qui ne voudraient voir dans Olivier Basselin et les compagnons du Vau de Vire que des êtres chimériques, enfantés par un étroit patriotisme de clocher.

C'est, en effet, l'examen attentif du ms. de Bayeux, et surtout du ms. de Jehan Porée, qui m'a permis d'arriver, dans mon *Etude sur Olivier Basselin et les compagnons du Vau de Vire* (1) à des résultats qui ont été acceptés par les maîtres de la critique. Pour n'en citer qu'un, M. Gaston Paris (2) disait, en rendant compte de cette *Etude* (3) :

« M. Gasté s'efforce d'éclairer la personne à moitié légendaire de Basselin et le groupe des *compagnons vaudevirois*, dont il est le centre. Le travail de M. Gasté a le grand mérite d'être uniquement fondé sur les sources et de ne tenir aucun compte d'hypothèses modernes sans valeur. Aussi les résultats de cette *Etude*, s'ils sont peu abondants, paraissent-ils du moins bien établis. On devra dorénavant admettre 1° qu'Olivier Basselin a réellement existé au milieu du XV^e siècle ; — 2° qu'il a été foulon dans le Val de Vire, et qu'il a composé

(1) Caen, Le Gost-Clérissé, 1866.

(2) *Revue critique*, 1^{er} déc. 1866.

(3) Voir aussi Henri Martin, *Journal Le Siècle*, n° du 23 juillet 1866 ; Lenient, *Histoire de la Satire au moyen-âge*, seconde édition ; et Ch. Aubertin, *Hist. de la Langue et de la Litt. fr. au Moyen-Âge*, t. II, p. 109 et suiv.

des chansons devenues rapidement populaires ; — 3° qu'il existait autour de lui une sorte d'association de joyeux vivants, cultivant la chanson et la bouteille, qui s'appelaient les *compagnons vaudevirois* ou *du Vau de Vire* ; — 4° que cette association prit, lors du soulèvement de la Normandie contre les Anglais, un caractère politique et belliqueux, et contribua, avec d'autres compagnies du même genre, à fomenter par ses chants et même par ses actes la haine et l'extermination des Anglais ; — 5° que Basselin, dans un engagement malheureux, fut tué par les Anglais, qui semblent avoir aussi pillé le Val de Vire et fort maltraité ses compagnons. Tout cela, sans doute, avait déjà été dit, notamment par M. Le Roux de Lincy (1) ; mais M. Gasté l'a rendu plus certain, plus clair, et *fait d'une hypothèse encore douteuse un fait que l'histoire peut accepter.* »

Il nous semble superflu, après cet important témoignage, de reproduire ici, afin d'établir d'une façon irréfutable l'existence et le rôle patriotique de Basselin et des compagnons du Vau de Vire, les preuves que nous avons puisées dans les mss. de Bayeux et de Vire, et développées dans l'*Etude* en question. Contentons-nous donc de citer en entier quelques-unes des chansons du ms. de Jehan Porée, qui nous montrent bien quels genres divers ont été traités par Olivier Basselin et les compagnons vaudevirois.

Voici d'abord une chanson d'amour :

(1) M. G. Paris oublie, mais nous, nous ne devons pas oublier M. E. de Beaurepaire : *Olivier Basselin, J. Le Roux et le Vaudeville normand* (XXIII^e vol. des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*).

Royne des fleurs, la fleur du Val de Vire (1),
Quand je vous voy, mon cœur vit en esmoy ;
S'il vous plaisoit faire vng amy de moy,
Vous hosteriés mon cœur hors de martire.

Or, hostés donc douleur, melencolnye,
Puis qu'ainsy est que suys donné à vous,
Et que vous estes ma dame par amours ;
Ce mois de may mesron (2) joyeuse vie.

Plust-il à Dieu, le doux filz de Marye,
Que nous fussion nous deux en vne tour,
Vous monstroeroys vrayment maint petit tour,
En rabaissant toute ma fantazie.

Or, me baisez encor ung coup m'amy,
En attendant que puissés reuenir ;
D'avec[ques] vous je ne puy départyr,
Tant est de vous la mienne amour rauye.

Belle, de vous despent toute ma vye :
Quand dolent suys, m'y donnez guérison,
Et, sy captif, me jectés hors prison.
Benoist le jour qu'oncques vous ay choisye !

Or, n'est-il fleur ny roze espenouye,
Ny lauende qui porte grande oudour,
Le rossignol qui chante au point du jour.
S'il estoit mort, il reuiendroyt en vye.

Il serait bien hardi, sans doute, d'affirmer que la chanson suivante est un vaudeville authentique d'Olivier Bas-

(1) Fol. 77 (recto).

(2) « Menerons. »

selin ; mais il faut avouer qu'il serait impossible de dire,
avec preuves à l'appui, qu'elle n'est pas de sa façon :

Tandy que bon compagnon boyt (1).

Le mauvais temps se passe :

Je boiray à toy de bon hait (2)

De c'qui est en la tasse.

Tandy, etc.

J'ay beu d'autant, on l'aperçoit,

Point n'y a de fallace,

Tandy, etc.

Or luy en donnez vng bon trait,

Qu'on voye sa bonne grâce.

Tandy que bon compagnon boyt,

Le mauuais temps se passe.

Citons maintenant un des Vaudevires les plus anciens et les plus célèbres. C'est, en effet, un des deux Vaudevires que cite M. de Bras dans ses *Recherches et Antiquités de la province de Neustrie* (3) : « La ville et viconté de Vire est arrousée de la rivière appelée *Vire*, qui passe par les bourgs de Tessy et le Pont-Farcy, etc... Audit Vire, Tessy et Pont-Farcy se font grand nombre de gros draps de petit prix, qui se distribuent par tout le Royanme pour les habits des pauvres villageois ; c'est

(1) Fol. 78 (recto).

(2) *De bon hait*, de bon cœur.

(3) Ed. de 1588, p. 56.

*aussi le pays d'où sont procédéz les chansons que l'on appelle
VAUX DE VIRE (1), comme ces deux :*

Hélas ! Oliuier Basselin.....
En la duché de Normandie
Il y a si grand pillerye. »

Il est hors de doute, d'après le premier des deux
Vaudevires, cités par M. de Bras, que les Anglais *ont mis*
à fin Olivier Basselin, et qu'ils

..... ont fait desraison
Aux compagnons du Vau de Vire (2).

(1) Dès 1553, on pouvait lire dans le *Guide des chemins de France*,
imprimé chez Estienne (p. 121) « La Basse-Normandie comprend le
pays de Caen, du Bessin, ... et le Vaudeuire qui a donné son
nom aux chansons de ce pays. »

(2) Voir ms. de Bayeux, ch. xxxviii, et ms. de Paris, ch. lvi. —
A. Gasté : *Chansons normandes du XV^e siècle*, p. 65, et G. Paris :
Chansons du XV^e siècle (*Soc. des Anc. Textes fr.*, 1875, p. 75).
Cette chanson était bien connue, puisque G. Crétin, mort vers 1525,
termine une épître à son ami « malstre François Charbonnier, secré-
taire lors de Monseigneur duc de Valois, à présent Roy » par les trois
premiers vers de la complainte sur Olivier Basselin, vers qu'il cite sans
faire le moindre commentaire, ce qui prouve que cette complainte était
populaire entre toutes : « Si Monseigneur de La Fallle se présente à
sa veué, je te prie faire mes trésamples recommandations ; et en ceste
bouche finiray la présente, disant :

. Olivier Bachelin,
Orrons nous plus de tes (vos) nouvelles ?
Vous ont les Angloys mys à fin.

Et jeu sans vilenie ! *Fiat !* » (Les poésies de Guill. Cretin, édit. Couste-
lier, 1723, p. 224 et 225).

Voici le second, tel que le donne le ms. de Jehan
Porée :

En la duché de Normendye (1)
Il y a sy grand pillerye
Que on n'y peut auoir foison.

Dieu veuille qu'elle soit abollye
En la duché de Normendye,
Ou il faudra que on s'enfuye
Et laisser chacun sa maison.

Quand (sic) à moy je n'y serey plus,
Car on n'y a point d'agrément,
Pour la crainte des cours vestuz (2)
Qui nous viennent voir sy souuent.

Ils viennent par grand ruderye,
En la duché de Normendye,
Demander ce que n'auons mye,
En nous donnant maint horion.

Encor fault-il que on leur dye :
« Mes bons seigneurs je vous mercye,
Prenez tout ce que nous auon. »

Je leur donnasses voluntiers,
Par ma foy, sy j'eusses de quoy ;
Mais, par mon âme ! mes deniers
Et tout mon bien est hors d'omoy.

(1) Ms. de Bayeux, 3; ms. de Paris, 68. — A. Gasté (*Ch. norm. du XV^e siècle*, p. 4). G. Paris (*Ch. du XV^e siècle*, p. 66).

(2) Dans un ancien tableau de la bataille de Formigny, les fantassins anglais sont représentés avec des jaquettes fort courtes (Note de M. Pluquet).

Je ne puyz faire courtoysie
En la duché de Normendye,
Car poureté me contrarye
Et me tient en subiection.

Je n'ay plus amy ny amye,
En la duché de Normendye,
Qui me donnast vng porion.

Il n'y a plus de loyaulté
Au[x] gens de mestier ou marchandz (1),
Il n'y a plus de seureté
Ny en la ville ny au[x] champ[s.]

L'Église n'est point bien seruye,
En la duché de Normendye,
Noblesse veut grand signeurye,
Auprès du Roy n'y a qu'enuye.
En la duché, etc.

La 15^e chanson du ms. de Jehan Porée nous prouvera qu'après la mort de Basselin et la dispersion de ses compagnons, le Val de Vire, si gai, si bruyant jadis, était devenu morne et silencieux :

Quand je la vy renoueler (2),
La gratieuse saison,
Mon cœur est bien en prison,
Quand je n'oze plus chanter.

(1) On lit dans le ms. Porée : *au gens de mestier ou marchandize.*

(2) Fol. 76 (verso); Ms. de Bayeux, 36 bis. — A. Gasté : *Ch. N. du XV^e siècle*, p. 60. — Ms. de Paris, 42. — G. Paris : *Chansons du XV^e siècle*, p. 44. Voir aussi le *Recueil d'Alain Lotrian*, publié en 1543.
— La mesure indique qu'il faut lire : Quand je voy renoueler.

Las ! je ne chanteray plus,
Mon cœur est trop douloureux,
Car le Val de Vire est jus,
Qui souloit estre joyeux.

Et la blanche liurée porter (1),
Chacun vng blanc chaperon,
Tout par bonne intention,
Joyusement sans mal penser (2).

Adieu soit esbattement,
Et le jolly jeu d'aymer (3) ;
Je le quicte entièrement
Sy de luy [je] n'ay secours.

Vroys amoureux, sans plus tarder (4),
Jectés moy hors de prison,
Et my donnez guarison,
Ou je suys au trespasser.

Je suys marry et dollent,
Quand je voy ces collecteurs (5)
Qui tourmentent pources gentz (6)
Plus souuent que tous les jours.

(1) Lire : *Et blanche liurée porter.*

(2) Vers de huit pieds. Il faut lire, comme dans le ms. de Bayeux :
Sans à nul mal y penser, ou, comme dans le ms. de Paris : *Noble-
ment, sans mal penser.*

(3) Lire : *Et le jolly jeu d'amours.*

(4) *Plus* est de trop dans ce vers.

(5) Lisez : *collectours.*

(6) Lisez : *pource gent.*

Nous sommes à la mort liurés (1)
Puis qu'il fault que nous payons
Tailles et impositions
Et les auares et les gentz (2).

La dernière pièce que je veux citer n'est pas à la louange des Compagnons Vaudevirois, et donnerait à penser qu'il avaient quelquefois la main lourde. Mais il est un renseignement curieux, que nous pouvons, ce semble, en tirer, c'est qu'il existait jadis, dans la Basse-Normandie, des sociétés chantantes, rivales les unes des autres, qui se réunissaient, à jour dit, dans un endroit désigné, et luttaient à qui ferait entendre les plus belles chansons (3).

Les Compagnons du Vau de Vire et les Compagnons de la Lande-Pourrye (4), rassemblés à Saint-Sever (5), en vinrent aux mains. Ce fut une véritable bataille, et les armes des combattants n'étaient rien moins que des fourches, des haches et des épées. Quelle fut la cause de cette sanglante mêlée? Les Compagnons de la Lande-Pourrye avaient-ils mieux chanté que leurs ri-

(1) Prononcez : *nous somm' à la mort liurés*.

(2) Comment restituer ce vers si étrangement défiguré? — M. G. Paris pense que les deux dernières strophes (qu'on trouve dans le ms. de Bayeux et de Vire) sont tout à fait étrangères à la chanson.

(3) La revue anglaise *The Academy* (n° 544, 7 octobre 1882) donne un récit très-intéressant d'un concours d'improvisation poétique, qui a eu lieu, le 11 septembre 1882, à Sare, dans les Basses-Pyrénées.

(4) Forêt à l'E. de Mortain (Voir la carte de Cassini).

(5) Aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Vire. Ancienne abbaye de Bénédictins. Dans la forêt de Saint-Sever il y avait un ancien couvent de Camaldules, connu aujourd'hui sous le nom de l'*Ermitage*.

vaux du Val de Vire ? Il semblerait plutôt que la bataille éclata à propos d'emblèmes religieux maladroitement apportés par les Virois. Quoi qu'il en soit, les chanteurs de la Lande-Pourrye furent battus « comme un gerbeau de pois. » Il est vrai qu'ils se consolèrent en chantant leur défaite et en se promettant une belle revanche. L'ont-ils prise ? L'histoire est muette à ce sujet :

Onc[ques] nul jour, compaigns Vaudeuiroys (1),
En votre pais (2) plus ne prendron meslée,
Trop lourdement l'avez faict ceste année
A Saint-Seuer où nous vous fusmes voir.

A Saint-Seuer l'avez faict lourdement
Au[x] compaignons de la Lande Pourrye,
Qui ne demandoient (3) que tout esbattement,
Sur voz femmes ne portoient point d'enuye.
Vous ne fustes gratieux ny courtoys.
A Saint-Seuer, etc.

Dès au matin commença la meslée
A coup de fourches, de haches et d'épée,
Battus fusmes comme vng gerbeau de poys.
A Saint-Seuer, etc.

Par Saint-Seuer, j'en jüre mon serment,
Sy nous eussion mené nostre assemblée,
Nous estions (4), plus que vous quatre foyes.
A Saint-Seuer, etc.

(1) Fol. 75 (recto).

(2) Pais d'une seule syllabe : Voir la note 2 de la page 257, et la note 4 de la page 261.

(3) Prononcez : *qui ne d'mandoient*, ou encore : *qui n'demandoient*.

(4) *Estions* est ici de trois syllabes.

Vous ne debuiés apporter nullement
Vos images en notre chanterye,
Mais apporter rozes, fleurs largement,
Vng amoureux en donroit à s'amyé.
Vous apportastes vng crucifix de boys.

A Saint-Seuer, etc.

D'asur (1) doré, à la mode parée,
Vne choze assez mal ordonnée :
Vn lacq d'amour eust été plus courtoys.

A Saint-Seuer, etc.

Giot Aauré (?) venez à Saint-Christofle (2) ;
Nous vous donron du bon vin sur la lye,
Et apportés de ce clou de giroufle,
Boyrons d'autre contre l'épidémie ;
Nous hageron (3) vng voire ou deux ou trois.

A Saint Seuer, etc.

Et amenez toute vostre mesgnie,
Et vous aurez la teste bien fourbye,
Et fussiés vous encor plus quatre foyz.

A Saint-Seuer, etc.

On voit, par toutes ces citations, quel intérêt a pour la Normandie, au double point de vue historique et littéraire, le manuscrit de Jehan Porée. Aussi, pour résumer cette étude et apprécier à leur juste valeur les Noëls et les Vaudevires que le bon marchand virois et ses enfants nous ont conservés, nous ne saurions mieux

(1) Avons-nous bien lu ce mot ?

(2) Au-dessus de ce mot, d'une main plus récente, *Ingnoufle*. — *Saint Christofle*, probablement *St Christophle de Chaulieu*, près des sources de la Vire.

(3) *Sic.* (?)

faire que d'emprunter les lignes suivantes à M. Gaston Paris : « Plusieurs d'entre elles, dit-il, en parlant des chansons du ms. de Paris, éditées par lui (1), contiennent des traits exquis de grâce naïve, de sentiment délicat, de poésie légère et fine, et possèdent surtout ce charme indicible, propre à la muse populaire, ce tour inimitable de la pensée, du sentiment et de la rêverie, qui se refuse à l'analyse et parfois même à la compréhension bien nette, mais qui émeut si vivement, par son imprévu même, le cœur ou l'imagination. D'autres nous représentent au vif, avec une crudité pleine de couleur, les mœurs et la façon de sentir d'époques disparues... D'autres nous montrent l'impression produite sur la nation par les grands événements du temps. Toutes ont ce mérite et ce prix incomparable d'être l'expression fidèle et spontanée du génie français et de nous livrer des traits dont plusieurs semblent avoir disparu, dont d'autres sont indélébiles, mais qui tous appartiennent à la physionomie la plus intime de notre peuple. »

Il nous semble que l'on peut porter le même jugement sur les noëls et les chansons du ms. de Jehan Porée; et puisque l'on n'a pas su conserver à Vire ce précieux recueil, nous devons du moins nous féliciter de le voir aujourd'hui placé, à la Bibliothèque Nationale, entre le manuscrit de Bayeux et celui de Paris, dont il est l'indispensable complément.

(1) *Soc. des Anc. Textes français*, 1875.

TABLE DES MATIÈRES.

I.

LE MANUSCRIT DE JEHAN PORÉE.

Le dernier possesseur virois de ce ms. — Comment ce ms. est arrivé à la Bibliothèque Nationale, après être resté trois siècles (1581-1881) à Vire. — Description du ms. de Jehan Porée. — Les six différentes sortes d'écriture. — Les lettres initiales. — Le nom ou le monogramme de Jehan Porée. — La date 1581. — La note de celui qui possédait ce ms. en 1716. 215

II.

LA FAMILLE PORÉE.

Les Porée à la fin du XVI^e siècle et pendant le XVII^e. — Le premier, Jehan Porée, sieur de Viresne ; le deuxième, Jean Porée, sieur de Viresne ; le troisième, Jean-Baptiste Porée, sieur de Viresne. — Les Porée de Valhébert au XVIII^e siècle. — Jehan Porée, copiste du ms. de Vire, en 1581, et rédacteur des comptes des trésoriers de l'église Notre-Dame de Vire de 1581 à 1583. — Les lettres initiales de ce registre. — Jehan Porée est-il l'auteur ou simplement le copiste des noëls et des chansons du ms. de Vire ? — N'est-ce pas lui l'auteur du douzain adressé à Jean Le Houx en tête de son

PRÉFACE.

La question des origines et de la constitution première de l'ancienne Université de Caen avait occupé, dès le XVI^e siècle, le sieur de Bras (1), cent ans plus tard Huet (2), en 1820 l'abbé De La Rue (3), et de nos jours, un savant professeur de la Faculté de droit de Caen, M. Cauvet (4). Les premiers avaient embrassé tout le sujet, sans pénétrer toutefois assez dans les détails ; M. Cauvet n'avait connu et fouillé qu'une seule partie, laissant à d'autres le

(1) *Les recherches et antiquitez de la prouince de Neustrie, à présent Duché de Normandie, comme des villes remarquables d'icelle, mais plus spécialement de la Ville et Uniuersité de Caen*, par Charles de Bourgueuille, sieur... de Bras... Caen, 1588, Jean de Feure, petit in-4^o ; Réimp. in-8^o, 1833.

(2) *Les Origines de la villa de Caen et des lieux circonvoisins*. Rouen, Maurry, 1702 ; in-8^o.

(3) *Essais historiques sur la ville de Caen et son arrondissement*, par M. l'abbé De La Rue. Caen, 1820, Poisson ; in-8^o, 2 vol. — *Nouveaux Essais historiques sur la ville de Caen.....*, etc., par feu M. l'abbé De La Rue. Caen, 1842, Mancel ; in-8^o, 2 tom. en 1 vol.

(4) *Le Collège des Droits de l'ancienne Université de Caen*, par J. Cauvet. Caen, 1858, Le Gost-Clérisse, in-16, 191 pages et une table.

soin d'étudier le fonds tout entier. Un maître éminent et regretté, M. Quicherat, avait exprimé le vœu de voir accomplir cette œuvre par un de ses élèves. Après avoir répondu à cet appel, M. Lair, un de nos devanciers les plus distingués, avait laissé la tâche inachevée (1). Nous avons voulu la reprendre.

Parmi les documents manuscrits et imprimés qui s'offraient à nous, l'un d'eux présentait un intérêt capital. C'est le *Matrologe* de l'Université, longtemps perdu pour le public (2), et maintenant renfermé dans la collection Mancel, léguée par son propriétaire à la ville de Caen. Là nous trouvons tous les titres de l'Université, délivrés sous la domination anglaise, ou reconnus depuis le recouvrement de Normandie par Charles VII. Cette distinction est clairement indiquée par la disposition même du manuscrit en deux parties. Elle avait, dans la pensée de l'auteur du *Matrologe*, un motif spécial. Il voulait anéantir toute trace de la création anglaise, et, en 1515, il réclumait la destruction des chartes d'Henri VI. N'avaient-elles pas été octroyées par un ennemi du royaume ! Moins passionnée que son scribe, l'Université chargea cinq de ses membres d'examiner ces pièces. Cette commission n'y trouva rien qui pût nuire aux intérêts des maîtres et écoliers de Caen, et le *Matrologe* demeura intact (3).

(1) *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, 1856 ; in-4°, t. XXII, p. 260.

(2) Cauvet, *op. cit.*, p. 25, note 1.

(3) In presenti... congregatione surrexit egregius vir, magister Petrus de Lesnauderie, procurator ejusdem U^{is} qui petiit quod

Quel était donc cet auteur si soucieux des intérêts de l'Université, qu'il rassemblait et transcrivait tous ses titres, et qu'il n'en voulait conserver aucun qui pût un jour être tourné contre elle? Il se nommait Pierre de Lesnauderie.

Né à St-Germain d'Auvillars (1), dans la riche vallée d'Auge, au diocèse de Lisieux, il avait eu

originalia privilegiorum que fuerant extracta ab archa pro confirmatione eorumdem privilegiorum a domino nostro rege Francisco nunc regnante obtinenda in eadem reponerentur. Exposuit etiam ipse procurator quomodo erant quedam statuta per Anglos confecta ante reductionem hujus patrie Normannie et petiit quod deleterentur a libro statutorum U^{is}, qui quidem liber erat apud dominum rectorem qui incipiebat « Henricus Dei gratia Francorum et Anglorum rex » vel quod reconderentur in archa tanquam ab adversariis regni confecta.

(Fol. 34 v^o, 35 r^o.)

Deinde placuit eisdem singulis facultatibus quod visitentur illa antiqua statuta per dominum procuratorem allegata et ad hoc faciendum quelibet facultas dedit suum deputatum. Et si compertum sit quod nullius sit momenti aut quod in ipsis aliquid contineatur quod vergat in damnum seu prejudicium dicte U^{is} et quod debeant deleri seu totaliter amoveri a libro statutorum U^{is}, deleantur sicut amoveantur aut in archa reponantur. »

(Fol. 36 r^o.)

Il^s registre des conclusions de l'U. (1510-1553). 31 mars 1515. Arch. du Calv. V. ci-dessous notre inventaire sommaire n^o 2. Il était resté quelque trace de ce sentiment au temps de Pasquier : « Hormis celle de Caen, qui ne fut institution Française mais Anglesche, sous le peu de temps que le jeune roy Henry vint en France. Chose que je ne le dis pas pour villipender ce collège auquel se trouvent plusieurs gens d'honneur y avoir siège; mais pour dire ce qui est de la vérité et de l'histoire. » Rech. hist., Paris, Sergy, 1665, in-fol., l. IX, ch. xxxvii, p. 768.

(1) Canton de Cambremer, arrondissement de Pont-l'Évêque.

*pour parents des gens de petite noblesse et de peu de fortune. Pendant sa jeunesse, il vint à Caen faire ses études ès arts, et après avoir obtenu le grade de maître, prêta le serment de notaire apostolique. La beauté de son écriture lui valut la charge de greffier de la Cour des Privilèges, tribunal dont le conservateur était le chef. C'est là que vinrent le trouver successivement tous les honneurs, et même, à deux reprises, en 1505 et 1520 (1), la dignité rectorale (2). Le couronnement de sa carrière fut l'obtention du titre de docteur et régent ès deux facultés de droits, civil et canonique. Il avait donné à l'Université tout son temps, tous ses soins, beaucoup d'argent et même une maison. Quoique marié, on ne sait comment (3) il s'était attaché plus à l'Université qu'à sa femme, et l'avait prouvé en écrivant le *Matrologe*. Il avait entassé dans ce monument tous les titres, ceux-là mêmes qui lui paraissaient suspects (4), et n'avait pas eu crainte d'y ajouter une farce (5).*

(1) Eug. Chatel, *Liste des Recteurs de l'Université de Caen*. Caen, 1882; in-8° (Tirage à part extrait du t. XI du *Bulletin in-8° de la Société des Antiquaires de Normandie*), p. 13 et 16.

(2) Dans son autobiographie, d'après laquelle nous écrivons, il signale parmi les fastes de son rectorat un repas à trente plats (*Matrol.*, fol. 125 v°).

(3) « Nescio quo facto uxoratus » (*Matrol.*, *ibid.*).

(4) V. ci-dessus, p. 296.

(5) *La Farce des Pattes Ouaintes*, par P. de Lesnauderie, éd. par T. Bonnin. Évreux, 1843; in-8° de vi-32 pages. — Ce n'était pas la première fois que les clercs chansonnaient leurs adversaires. L'Université de Paris, dès 1381, avait donné l'exemple. « Pour se venger de Hugues Aubriot, prévôt de Paris, coupable

Outre ce poëme satirique, notre auteur avait écrit un Traité des Docteurs et de leurs privilèges (1), une

de chercher à réprimer les excès des universitaires, elle le chassonne d'abord (P. Paris, *Chronique de S. Denis*, VI, 478) et le fait condamner ensuite à la prison perpétuelle pour crimes d'impiété, hérésies et débauches, après lui avoir fait faire amende honorable au parvis Notre-Dame, le 17 mai 1381. » (Richomme, *Histoire de l'Université de Paris*. Paris, 1840; in-8°, p. 101-102). A Caen, maîtres et écoliers rivalisaient de zèle. En 1514, J. de La Longne faisait une ballade contre les lansquenets (*Mém. de la Soc. des Antiquaires de Normandie*, t. I, p. 379). Tantôt ils faisaient reposer la satire pour entonner le dithyrambe (Poëme à la louange de la rhétorique, ms. sur parchemin; petit in-fol. de 6 feuilles, écrit fin du 15^e s., de la bibliothèque de Pluquet (*Mém. de la Soc. des Antiquaires de Normandie*, t. I, p. 440).

(1) « Opusculum de doctōribus : et || privilegiis eorum Petri de Lesnauderie legū docto || ris Nuper emaculatissime impressum in lucem fe || lici sydere prodit. » — « Impressum Parhisius expensis honestorum Bi || bliopolarum Francisci regnault Parhisiesis. Et || Michaelis Angier Cadomensis. Anno dñi. 1516. || Die ultima Jannuarii » (fol. LXXXVI, v°). In-8° goth. de 16-LXXXV ff. numérotés, précédé d'une élégie d'Oronce Finé, dédiée à Fr. de Morvillier, conseiller au Parlement de Paris. (B. N. Imp. F. 3673. devenu F. inv. Rés. 1521. Cs. Bulletins, sv. Lesnau-derie.);

Édité dans Ziletti, *Tractatus illustrium... jurisconsultorum*, t. XVIII, in-fol. Venetiis, 1588, p. 3 à 21. Voici le Proemium. « Quia doctorum et aliorum scientificorum virorum scientia totum illuminat mundum, ut in auth. habita. C. ne fi. pro pat. et nisi fuissent doc. nos essemus in tenebris, ut dicit Sal. in d. auth. Doc. enim et scientifici viri dicuntur fulgere ut splendor firma. c. super. spec. extra de mag. Ideo de ipsis doctoribus ordine quadripartito (Altissimo annuente) sum dicturus.

In prima parte quis debeat et possit doct. facere et creare. Item qui possint esse (*impr. esset*) Doct. et qui non, et quot requirantur antequam aliquis possit esse doctor, cujus aetatis esse debeat doctor. An parum doctus reprobari possit. An infi-

épître introductive (comme on eût dit au XVI^e siècle) à la vie contemplative, dans laquelle il ne ménageait pas les femmes (1), puis pour son plaisir il s'amusa à soutenir une nouvelle thèse absolument contraire (2). Ces travaux sont pour la plupart restés

delis possit doctorari, an doctoratus sit dignitas. An infamis possit esse doctor. An excommunicatus, an mortuus, an judæus. An spurius, an mulier possit habere decus. An doctor teneatur appellare uxorem suam dominam. An doctor possit facere donationem concubinæ, an doctor suam possit verb[er]are uxorem, et an doctor debeat plus diligere uxorem suam quam rusticus.

In secunda parte de privilegiis, et immunitatibus eorumdem Doct.

In tertia parte de præcedentia inter eos ipsos, et inter eos et milites armatæ militiæ.

In quarta de oneribus ipsorum circa lecturas faciendas, cum pluribus questionibus in eadem quarta parte insertis. »

Le sommaire assez étendu de la première partie, contenu dans ce *Proemium*, donne une idée assez exacte de ce que peuvent être les autres dans le même genre et suffisamment complète pour que nous n'ayons besoin de rien ajouter. Il nous suffit de renvoyer à la compilation de Ziletti ceux qui voudraient en savoir davantage.

(1) En rapprochant ces deux traits, son mot « *nescio quo facto uxoratus* » et cette première épître où il attaque les femmes, il ne semblerait pas avoir été très-heureux en ménage.

(2) « La louëge de mariage et recueil des histoires des bonnes vertueuses, illustres femmes compose par maistre Pierre de Lesnauderie, lors scribe des privileges de Luniversite de Caen. Ils se vendent a Paris en la rue saint Jaques, a lenseigne saint Claude, pres des Mathurins » [dern. fol., v^o]. « Cy finist le livre de la louenge de mariage... Imprime a Paris, le ix^e jour de may mil cinq cens xxiii pour François Regnault, libraire. » Petit in-4^e gothique, de 6 ff. prélim., et cxiii ff., chiffrés avec figures en bois. — Autre édit., Paris, Fr. Regnault, 1525; in-4^e (Frère, t. II, p. 226, sv. Lesnauderie). — Autre édit., Paris, Jehan Saint-

manuscripts et même inconnus. Quant au petit abrégé descriptif de l'Université, que nous trouverons en tête du Matrologe, il nous a fourni de nombreuses notes et d'intéressants extraits. Après une longue vie, le secrétaire-général de l'Université, devenu le représentant du conservateur, l'évêque de Lisieux, mourut et fut enterré dans l'église des Cordeliers, où son épitaphe, composée par lui-même, fut gravée sur le marbre blanc qui le recouvrait (1).

A la Révolution, notre manuscrit passa des archives de l'Université dans les mains de M. Lecocq de Biéville. Puis, un libraire de Caen, M. Mancel, l'acquit et, à sa mort, le légua avec toutes ses collections à la ville de Caen. Parmi ces volumes, il occupe le n° 101. Il est nouvellement relié en veau et porte au dos le titre de « Matrologe de l'Université de Caen. » Il est formé de 480 feuillets de papier

Denis, s. d.; in-4°. — Autre édit., Paris, Alain Lotrian et Denis Janot, s. d.; in-4° goth., 4 et LXXXVIII ff., chiffrés (n° 77 et 78 passés, 81 et 82 répétés). sign. A.-T. (Brunet, t. III, col. 1013-1014, sv., Lesnauderie). D'après Brunet (*loc. cit.*), La Croix du Maine indique encore une autre édition, Paris, Pierre Sergent, s. d.

Lesnauderie a une petite notice très-bien faite sur le bulletin de la B. N. Imp., classé sv. Lesnauderie.

(1) *Matrol*, fol. préliminaire non compris dans la foliotation et 125 v° et 474 r°. L'écriture de la feuille 125 v° paraît être celle de Lesnauderie lui-même, ce qui n'a pas lieu pour les autres notes qui reproduisent 125 v° avec des additions et des corrections. Ce qui nous porte à voir sur 125 v° l'original de la main de Lesnauderie, c'est que les feuilles précédentes contenant les documents anglais étaient destinées à périr, au moins dans la pensée de notre scribe. Il devait donc inscrire préférablement son éloge en tête de la partie qui survivrait nécessairement.

et 1 supplémentaire en tête. Au folio + 1^{re}, il commence par ces mots : « *Iste est liber vulgariter dictus...* » ; et au folio 479 v°, il finit ainsi : « 479 v°, Contremarqué pour quatre cents soixante et dix feuillets écrits. [Signé] J. Bunel [avec paraphe], [signé] Seiset [avec paraphe]. » Les pages écrites sont la plupart de la main de Lesnauderie. Cependant d'autres scribes ont ajouté quelques documents, et le concordat de François I^{er} est un incunable du commencement du XVI^e siècle (1). L'écriture est une minuscule anguleuse, ornée souvent de lettrines rouges. Les titres sont rubriqués, c'est-à-dire soulignés de rouge. Le manuscrit est en fort bon état.

Au cours de son histoire, avant qu'il ne sortit des archives de l'Université, il y eut un incident dont nous devons entretenir nos lecteurs. On contesta son authenticité au XVIII^e siècle. Le petit imprimé, sans lieu ni date, qui nous sert d'autorité, ne nous dit ni comment ni pourquoi. C'est une consultation d'un ancien recteur de l'Université (2), touchant l'originalité du ms. Il conclut à ce que ce registre, fidèlement conservé par tous les recteurs successifs, ait bien été tout entier écrit de la main de Lesnauderie, sauf les feuilles blanches remplies au fur et à mesure du besoin par lui ou son successeur (3).

La description ne serait pas complète, comme elle mérite de l'être, si nous ne mettions point sous les

(1) *Matrol.*, fol. 435 et suiv.

(2) Crevel, recteur en 1731 (*M. Eug. Chatel, Op. cit.*, p. 43).

(3) *Collect. Mancel. Petit imprimé in-4^e, P. J., XXVII.*

yeux du public la table des matières qui se trouve au folio 475 r^o de notre recueil. Nous n'avons comblé que les lacunes importantes et nous n'avons pas voulu ajouter des détails insignifiants, inutiles pour la connaissance du manuscrit.

« Ensuyt la table ou repertoyre de ce livre, escript tout par ordre, ainsy que les matières vont l'une après l'autre.

Premièrement.

(Oratio R. Adelini ad Dominum P. de Lesnauderie :)
« Porro Petrus es et super hanc petram edificata est achademia, » etc. fol. 3 r^o.

« Petri Pratensis ad egregie circumspectionis virum Dominum P. de L. leg. doct. claris. commendaticum hujus compendii carmen. » fol. 4 r^o.

Bref memore de ceste Université de Caen et comme on procède aux cinq facultés et des officiers et a quoy chacun officier d'icelle est tenu et subject et des processions, sermons, services, colleges, jouyaulx et trésors. fol. 5.

Arrest de la Cour de Parlement de Rouen par lequel juges et advocats doivent être licentiez en droit canon ou civil. fol. 43.

Item les privileges donnez par les Angloys. fol. 49.

Item la publication et omologation de la bulle du pape Eugène IV, contenant l'érection et privilèges de l'Université. fol. 54.

Item les privileges de Paris, Orléans et Angiers. fol. 93, 101 à 124.

Item le memore des obitz que est tenu faire l'Université. fol. 125.

Item les estatus d'icelle Université de Caen. fol. 126.

Item les estatus de toutes les cinq Facultés par ordre fol. 137 à 170.

Item l'inventoire des livres qui sont en la librarye. fol. 171.

Item l'inventoire des bancz des grandz escolles. fol. 178.

Item la creation de l'Université par le pape Eugène III^e fol. 179.

Item la bulle de Eugène, touchant les conservateurs. fol. 181.

Item une citation de Eugène pour aller au concille. fol. 182.

Item le bref du pape Nicolas V, envoyé à l'Université. fol. 183.

Item la confirmation de Nicolas V, envoyé à l'Université. fol. 184.

Item la confirmation du pape Calixte III^e. fol. 185.

Item le bref de Innocent VIII^e, envoyé à l'Université. fol. 190.

Item le bref de Sixte III^e, envoyé à l'Université. fol. 191.

Item le bref de Alexandre VI^e, envoyé à l'Université. fol. 192.

Item la bulle du jurement du chancelier et du conservateur fol. 193.

Item le privilège des docteurs de droict qu'ils peuvent être conservateurs apostoliques. fol. 194.

Item une tollérance de l'Université, faicte par le

Roy Charles VII^e, après la réduction de Normandie.
fol. 196.

*Item comme le Roy Charles VII^e créa de nou[veau]
l'Université de Caen, après la réduction de Nor-*
mandie fol. 197.

Item la confirmation du Roy Loys XI^e en latin.
fol. 199.

Item autre confirmation dudict Roy en françois.
fol. 201.

*Item ung mandement royal touchant Germain
Mellissent, bedel de médecine, que on cuidoit faire
payer taille. fol. 205.*

Item une evocation au grand conseil du Roy tou-
chant le dit Mellissent fol. 207.

*Item ung mandement royal pour tirer des prisons
de Costentin ung escolier fol. 208.*

*Item la confirmation d'ung messenger seul de
l'Université (1). fol. 210.*

*Item la confirmation de l'Université faicte par le
Roy Charles VIII^e en latin. fol. 211.*

Item aultre confirmation du dit Charles. fol. 213.

*Item aultre confirmation du dit Charles touchant
les aides de Caen. fol. 215.*

*Item la confirmation de l'Université du Roy
Loys XII^e fol. 218.*

*Item une sentence de Esquier (2) contre ung qui
avoit faict haro sur une citation des privilèges.*
fol. 220.

*Item ung mandement d'abuz pour l'Université
contre les ordinaires. fol. 221.*

(1) A St-Martin-de-Laigle.

(2) Eschiquier.

Item la confirmation de l'Université faite par le Roy François premier de ce nom. . . fol. 223.

Item unes lettres du dit Roy pour le messagier de Bayeux. . . fol. 224.

Item lettres royaux comme le Roy desclaire que Caen et Normandie sont des membres principaux du Royaume et que l'Université de Caen jouyra des nominations comme les aultres Universités (1).

fol. 225.

Item sentence contre les thresoriers de St-Sauveur pour la cloche. . . fol. 233.

Item la confirmation du Roy Henry. . . fol. 237.

Item les confirmations des Roys François II et Charles IX. . . fol. 237

Item l'arrest du grand Conseil pour l'exemption des emprunts des ceux de l'Université . . . fol. 239

Item l'arrest de la Court de parlement pour les nominations . . . fol. 245.

Item un arrest du grand Conseil pour les nominations et l'exécutoire du dit arrest (2). . . fol. 227.

Nomina rectorum. . . fol. 258.

Item le rouble des officiers de l'Université de Caen. fol. 259.

Item ung concordat entre l'Université et les Cordeliers. . . fol. 261.

Item comme les Cordeliers se rendirent à l'Université. . . fol. 263.

Item le don des grandz escolles. . . fol. 264.

(1) 20 juin 1518.

(2) 21 mai 1524. — Le texte souligné indique les pièces écrites d'une autre main.

Item la première fondation du collège Du Boys.

fol. 265.

Item la seconde fondation d'icelluy collège. fol. 267.

Item la ratification de Monsieur de la Mare.

fol. 270.

Item les estatuz du dit collège. . . . fol. 271.

Item l'amortissement du dit collège. . fol. 275.

L'inventoire des livres au dit collège. fol. 277 r.

Item la fondation du collège au Cloutier.

fol. 277.

Item une aultre lettre touchant la dite fondation.

fol. 280.

Item la fondation de maistre Pierres de Lesnauderie touchant deux obitz à l'Université. fol. 284

Item la première acquisition qui fist Lesnauderie de la maison qu'il a lessée à l'Université. fol. 286.

Item le pledoyre de la garantie de la dite maison.

fol. 287.

Item la condempnation touchant la dite garantye.

fol. 288.

Item comme Lesnauderie acheta XL sous de rente que faisoit la dite maison. . . . fol. 289.

Item la lettre du raport d'enquête touchant les dits XL sous tournois de rente. . . . fol. 290.

Item le decraict de la dite maison . . fol. 292.

Item comme le dit de Lesnauderie raquitta aultre XL sous de rente que faisoit la dite maison et partant franche. . . . fol. 293.

Item lettre de l'obit Monsieur de Castres. fol. 294.

Item lettre de l'acquisition de cinquante livres tournois de rente sur Madame Dolonde pour l'Université. . . . fol. 295.

Item l'appointement de l'Université et de ceux de la ville de Caen fol. 297.

Item une sentence des généraulx pour un messenger et plusieurs aultres sentences. fol. 301.

Item la bulle du decime que leva le pape Alexandre sur l'église gallicane. fol. 305.

Item les lettres royaulx touchant le dit decime. fol. 306.

Item lapellation de l'Université contre le dit decime. fol. 307.

Item la teneur des excommenges de levesque de Chalon, subcollecteur du dit decime. . fol. 310.

Item la teneur des absoutes du conservateur contre les dits excommenges de Chalon. . . . fol. 311.

Item les inhibitions du conservateur des privilèges touchant le dit decime. fol. 312.

« Le françois qui estoit escript en grosse lettre au dessoulx des dites inhibicions. » . . . fol. 315.

Item plusieurs mectres en latin (1) contre le dit Chalon fol. 316.

Item l'excommenge du conservateur contre le dit Chalon fol. 318.

Item aultre excommenge du dit conservateur sur maistre Pierres Regnauld, selleur à Caen, subcollecteur du dit decime fol. 318.

Excommenge sur le dit Chalon et ung sergent en Costentin. fol. 319.

Item aultre excommenge du conservateur, touchant le dit decime sur Girard Bureau, lieutenant du bailly de Caen fol. 320.

(1) Les uns de G. de la Mare et les autres de Guérin Renouf.

Item une opposition que fist mettre le dit Bureau contre le conservateur qu'il nempeschast le dit decime fol. 322.

Item la relation de l'explaict de la doleance prinse par l'Université contre la dite opposition. fol. 323.

Item ung mandement de provision touchant le dit decime pour adjourner Bureau. . . . fol. 324.

Item sentence des generaulx pour le messenger de St-Sylvin (1)

Item sentence des dits generaulx pour le messenger du Pontaudemer. +

Item aultre lettre des dits generaulx pour la garde de la librairie +

Item ung aultre mandement de provision pour sommer Bureau de rendre la dite doleance. . . +

Item le double de labsoulte que donna a force monseigneur de Coustances à Paris, touchant les censures que le conservateur avoit gecteez touchant le decime fol. 325.

Item lappellation que firent ceux de l'Université contre monseigneur de Coustances pour la dite absoulte. fol. 328.

Item les ethicquettes des processions de l'Université durant la noise du dit decime fol. 330.

Item les miracles qui advindrent du dit decime. fol. 331.

Item la farce jouée à Caen touchant le dit decime. fol. 332.

Item lappellation de ceux de l'Université de Paris contre le dit decime. fol. 337.

(1) Ces quatre articles n'existent pas dans le ms. et sont précédés d'une croix à la table.

Item la teneur du gaige mys par monsieur de Baieux contre la juridiction des privilèges de l'Université contre lequel fut mys opposition et Monsieur de Baieux en deffault. fol. 342.

Item les indulgences donneez par Monsieur d'Estouteville, cardinal, aux suppotz pour lors de l'Université, avecques les noms d'iceux. fol. 344.

Item les prérogatives et bénéfices donneez du pape à iceulx de l'Université. fol. 347.

Item les lettres envoyez par les cardinaulx à l'Université pour le consille de Pize. . . fol. 350.

Item lettres envoyées par le maistre des Cordeliers à l'Université de Caen. fol. 351.

Item lettres envoyez de l'Université de Caen au Roy de France. fol. 351.

Item aultres lettres de l'Université au chancelier de France fol. 352.

Item aultres lettres à l'Université de Paris. fol. 352.

Item une appellation de l'Université de Caen contre ung prest qui vint immédiate après le décime dessus dit fol. 353.

Item comme l'Université desclara nulles les censures donneez pour le dit prest. . . . fol. 355.

Item l'oraison que fist maistre Pierre de Lesnauderie en l'Université, quand il fonda ses deux obiz. fol. 356.

Item le sermon que fist le dit de Lesnauderie ad clerum, quand il fut recteur. fol. 357.

Item les grâces que fist le dit de Lesnauderie en la fin de sa rectorie. fol. 360.

Item le préambule que fist le dit de Lesnauderie, quand il fut docteur en loix. fol. 362.

Item le propos que fist le dit de Lesnauderie pour l'Université devant Monseigneur le grand seneschal, lors lieutenant du Roy en Normandie. . fol. 363.

Item une response des estatz à Rouen. fol. 364.

Item la collation que fist le dit de Lesnauderie en unes licences de droit. fol. 365.

Item ung nouveau roulle d'officiers de l'Université faict l'an mil cinq cens quinze. . . fol. 367.

Item les noms de ceulx qui estoyent en la dite Université, le dit an mil cinq cens quinze. fol. 369.

Item unes lettres de l'Université au Parlement de Rouen. fol. 371.

Item les noms de tous les recteurs de l'Université, usque nunc scilicet mil cinq cens quinze. fol. 371 vº.

Item lettres de l'Université à l'evesque de Lisieux. fol. 374.

Item lettres de l'Université au chapitre de Rouen. fol. 375.

Item lettres de l'Université aux généraulx de Rouen. fol. 376.

Item aultres lettres pour les nominations à Messieurs du Parlement à Rouen fol. 376.

Item lettres de l'Université au président des généraulx fol. 376 vº.

Item aultres lettres au procureur du Roy à Rouen. fol. 377.

Item unes lettres royaux pour le messager de Vire fol. 377 vº.

Item un arrest des generaulx pour le dit messager. fol. 378.

Item lettres de l'Université de Caen à l'Université d'Angiers fol. 379.

Item une collation de maistre Pierre de Lesnauderie, docteur en loix, faicte à unes licences.

fol. 379 v.

Item lettres du Roy pour l'office de messenger de Baieux fol. 382.

Item ung decret touchant la rescision des officiers de l'Université que firent les generaux de Rouen, l'an mil V cent XIX in maximum. . . fol. 383.

Autre arrest de la dite cour, touchant les dits officiers fol. 384.

Le roolle des dits officiers reduictz suyvant les dits arrestz fol. 385.

Affranchissement de la maison donnée par Lesnauderie avec l'historique du procès . . fol. 387.

Dernière fondation des quatre obits de Lesnauderie. fol. 393.

Rachat de 10 livres de rente dues par l'Université à la Faculté de théologie. fol. 394.

Services fondés en l'Université de Caen. fol. 395.

Achat de cinquante livres tournois de rente. fol. 396.

Réforme de l'Université par le Parlement. fol. 398.

Exécution d'icelle. fol. 403.

Requête au Roy pour fere vyder des escolles les ministres et autres de la religion prétendue refformée (1). fol. 406.

Réforme de l'Université d'Orléans. . . . fol. 409.

Funérailles d'un recteur (1572). . . . fol. 411.

Processions (1584). fol. 412.

Compendium Universitatis Parisiensis fol. 413.

(1) V. ci-dessus, p. 306 n. 2.

Table des matières. fol. 451.

Concordat abrogeant la Pragmatique Sanction
(Paris, Gercier, 1518, in-4°, 20 feuilles, gothique,
cahiers A à D et a. fol. 453.

Prologue. fol. 474.

Table des matières et additions . . . fol. 475.

Nous avons retrouvé aux archives du Calvados les originaux de quelques-unes des chartes insérées dans le Matrologe. Malheureusement, depuis la rédaction du catalogue de Léchaudé d'Anisy, bien des vides se sont produits (1).

(1) Léchaudé d'Anisy, *Extraits*, t. II, p. 333 et suiv. — Absents lors de notre travail les n^{os} 38 à 50, 57, 59, 64, 113 à 242, 245 à 269, 273 à 367, 374 à 412, etc. — Cette série est répartie dans le fonds de l'Université (série E), dont voici un inventaire sommaire : — 1. 2 registres dits *Rectories*, in-fol. vélin, l'un 1439-1514, l'autre 1514-1567. — 2. 2 autres reg. intitulés *Minutes des Rectories*, la description du 1^{er} suit. — 3. 4 cartons intitulés « Fondations et privilèges. » — 4. 1 carton « Objet général. » — 5. 1 cart. « Titres de propriété et rentes. » — 6. 1 cart. « Comptabilité. » — 7. 4 cart. « Procédures. » — 8. 1 reg. « Tribunal du Recteur. » — 9. 1 reg. « Greffe. » — 10. 1 reg. « Conclusions. » 1644-1648. — 11. 12 reg. « Conclusions du général. » 1681-1788. — 12. 7 reg. « Certificats donnés aux officiers et suppôts. » 1704-1790. — 13. 5 reg. « Conclusions des droits. » 1710-1763. — 14. 45 reg. « Droits. Réceptions aux actes. » 1599-1792. » — 15. 9 reg. « Droits. Inscriptions. » 1679-1718. — 16. 4 cart. « Droits. Inscriptions. » 1719-1793. — 17. 12 reg. « Droits. Attestations et certificats. » 1715-1792. — 18. 8 reg. « Droits. Recettes. » 1696-1783. — 19. 14 reg. « Matières données aux aspirants bacheliers. » 1687-1791. — 20. 16 reg. « Droits. Suppliques des bacheliers et licenciés. » 1687-1791. — 21. 12 reg. « Droits. Matières données pour la licence. » 1694-1791. — 22. 2 reg. « Droits. Réception aux actes. » 1783-1792. — 23. 3 reg. « Théologie. Noms des élèves. » 1745-1790. — 24. 10 reg. « Théologie. Actes, conclusions, recettes et dépenses. » 1704-1791. — 25. 14 reg. « Théologie. Certi-

Pour les remplir, nous avons une autre source que le Matrologe, mais plus défectueuse. Ce sont les transcriptions de Léchaudé d'Anisy, renfermées dans le registre 10,066 du fonds latin de la Bibliothèque nationale, n° 4 de la collection Léchaudé, intitulé : « Université et tabellionnage de Caen. »

Un papier des Archives du Calvados, portant le titre de : « Minutes des rectories, 1456-1512 », mais qui mériterait plutôt de garder son vieux nom de « Registre des conclusions de l'Université », nous a fourni maint renseignement précieux et mainte piquante remarque sur la vie et les mœurs universitaires. Ce registre est composé de 263 feuillets, dont quelques-uns blancs (188 r°, etc.) et d'autres déchirés (après le 100 bis). Il est folioté concurremment en chiffres romains et en arabes jusqu'au nombre XXXX, et la feuille suivante porte le nombre 40 en arabes. Relié en parchemin, il porte sur le plat supérieur deux titres : le premier, à l'encre rouge : « Registrum pro conclusionibus » ; le second, à l'encre noire : « Registrum rectoris pro conclusionibus Universitatis. » C'est qu'en effet, le premier acte inscrit est la délibération de l'Université enjoignant au recteur de tenir un registre de ses

ficats. » 1704-1790. — 26. 1 carton « Faculté. » 1460-1790. — 27. 1 cart. « Médecine. Inscriptions. » 1702-1790. — 28. 18 reg. « Arts. Actes et conclusions. » — 29. 8 reg. « Arts. Attestations et certificats. » — 30. 1 cart. « Officiers et suppôts » 1530-1790. — 31. 2 cart. « Collèges » 1452-1791. — 32. 1 cart. « Palinod. » 1655-1792. — 33. 1 reg. « Collège Le Cloutier. » 1452. — 34. 11 reg. « Droits, attestations et certificats. » 1684-1715. — 35. 8 reg. « Théologie. Diverses. » — 36. 1 reg. « Formulaire d'Alexandre VII. »

« *Conclusions* » ou *procès-verbaux de ses assemblées*. La rédaction en est faite presque toujours sous forme impersonnelle. Une seule exception est faite à cette règle (fol. 64 v) : « *Nos rector habeamus* » (17 février 1476). Chaque recteur termine son office en écrivant le récit de l'élection de son successeur, au bas duquel il ajoute quelquefois : « *Et sic est finis hujus rectorie* », en parlant de son exercice (1). A partir de N. Coeffy (alias Le Coeffié), en 1458, il signe (2) tantôt en français, tantôt en latin (3). Sur les 263 feuillets, il n'y a que quelques feuillets blancs (4) et un seul déchiré (5). Enfin, M. De La Rue a mis plusieurs notes manuscrites sur les marges de ce papier, qu'on trouve en raison même de son rédacteur souvent désigné par le nom de « *Papyrus rectoris* » (6). »

Telles sont les sources principales auxquelles nous avons puisé. Si nous avons quelque chose à ajouter aux travaux de nos éminents devanciers, et particulièrement à celui de M. J. Cauvet, sur le collège des Droits, c'est grâce à cette bonne fortune qui nous a permis de connaître et de compiler attentivement le *Matrologe* (7).

(1) I Concl., 1^{er} oct. 1471, 45 r^o.

(2) I Concl., 2 oct. 1458.

(3) Ex. « Plusbel » jusqu'au 24 fév. 1463 et ensuite « Pulcrioris. »

(4) 188 r^o et v^o, etc.

(5) Après le 100 bis.

(6) C'est lui que nous désignons par *I. concl.*, c'est-à-dire *I. registre des conclusions de l'U.*

(7) Nous en sommes tout particulièrement redevables à MM. Toutain, alors maire de Caen, et Guerrier, conservateur de la collection Mancel. Qu'ils soient persuadés de notre vive gratitude.

Les autres documents ne nous ont pas fourni une matière de travail suffisante pour avoir dès maintenant à les signaler. Nous les mentionnerons quand l'occasion se présentera et les ferons alors suffisamment connaître.

En terminant cet exposé des travaux de nos devanciers et de nos sources manuscrites ou imprimées, nous devons indiquer les noms de ceux qui, par leur science, leurs critiques ou leur obligeance, ont contribué de près ou de loin à la rédaction de ce travail. Puissent MM. Jourdain, Léopold Delisle, Wallon, Eugène de Beaurepaire, E. Caillemer, Roy, Chatel (1), Charles du Plessis (2), Gaston Lavallée (3), recevoir ici l'expression de notre reconnaissance. Puisse sir Bern. Burke, Ulster, qui n'a pas craint de déchirer un de ses livres pour nous en envoyer communication, avoir une part toute spéciale de notre gratitude. S'il y a quelque chose de bien dans ce livre, nous le devons à leur bienveillance, et si le lecteur l'apprécie, il se joindra à nous pour les remercier.

Aux noms qui précèdent, nous devons ajouter celui de M. Quicherat. C'est à lui que nous devons notre sujet (4), c'est à sa plume que nous devons quelques corrections. De vive voix, il nous avait donné maint conseil. Que la mémoire regrettée du maître reçoive un bien faible, mais bien sincère hommage du dernier de ses élèves.

(1) Archiviste du Calvados.

(2) Alors attaché aux archives du Calvados.

(3) Bibliothécaire de la ville de Caen.

(4) V. ci-dessus, p. 296.

CHAPITRE I.

CAEN SOUS LA DOMINATION ANGLAISE.

Fonder des écoles, fonder surtout des universités, est à toutes les époques un des plus puissants instruments de règne. Que ce soit Charles VII à Poitiers (1), Louis XI, encore Dauphin, à Valence (2), Henri VI à Bordeaux (3), Henri V ou Henri VI à Caen, la pensée qui inspire le prince est une pensée politique.

En 1417, Henri V s'empare de Caen, après une défense des habitants, égale en héroïsme à celle que leurs pères avaient opposée en 1347 (4). Vaincus, mais non conquis, la plupart préférèrent s'expatrier plutôt que de rester sous la domination anglaise. Au nombre de

(1) *Essai sur l'anc. Univ. de Poitiers*, par E. Pilotelle (*Ant. de l'Ouest*, in-8°, t. XXVII, p. 245 et suiv.).

(2) Nadal, *Hist. de l'Un. de Valence*, Valence, 1861, E. Marc Aurel, in-8°.

(3) Jourdain, *Hist. de l'Un. de Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1862, L. Hachette, in-fol., t. I, p. 2. — Dans O'Reilly, *Hist. compl. de Bordeaux*, in-8°, t. II (1863), 1^{re} part., il n'est fait aucune mention de la fondation de cette Université.

(4) S. Luce, *Hist. de Duguesclin (Jeunesse)*. Paris, 1876, in-8°, p. 157 et suiv.

vingt-cinq mille, ils partent n'emportant que leurs hardes de chaque jour (1).

Caen est donc bien la ville la plus française qui existe, et pourtant les rois d'Angleterre veulent la conserver. Ne fait-elle pas partie de cette province, que ses souvenirs et sa position géographique désignent à l'envahisseur comme la proie la plus facile à garder.

Pour cela, il faut d'un peuple français de cœur et d'âme faire un peuple anglais. On prend à ceux qui n'ont pas quitté le sol leurs femmes, leurs terres (2), leur argent (3). Et ce qui leur est le plus cher est livré

(1) Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, in-8°, 1862-65, 3 vol. « Ils acceptèrent toutes les douleurs et toutes les misères de la proscription, plutôt que de se soumettre au vainqueur. Un quartier de Rennes se peupla de drapiers, ainsi exilés de Caen. D'autres se dispersèrent çà et là, portant avec eux le feu sacré du droit et la haine contre l'oppresseur. Martyrs obscurs ils furent les premiers apôtres d'un culte presque inconnu qui commençait à souffrir et à grandir: le culte de la patrie » t. I, p. 60.

(2) On trouve traces de mariage entre Anglais et Normands dans les registres du tabellionage de Caen, analysés par Léchaudé d'Anisy (B. n. Mss. Latin 10.066), notamment les 6 avril (fol. 201 v°), 8 juillet 1438 (202 r°), et 17 juil. 1444 (204 r°). Pour les terres, v. au même registre sous la date du 18 juin 1436 (154 r° et v°), 16 et 21 août m. a. (155 r°), 6, 9 et 30 nov. (155 v°), 1^{er} et 5 déc. (155 v°), 16 et 17 janv. 1437 n. s. (156 r°), 19 fév. (ibid.), 16 juin (156 v°), 11 oct., 19 nov., 17 et 18 déc. (156 v°). Signalons encore les dons de terre mentionnés pour Thomas Breton, le 20 janv. 1438 n. s. (V. ci-dessous, ch. vi, par. iv, n° 3), et une curieuse reddition de terre du 30 août m. a., le spolié ayant prouvé être bon et fidèle sujet du roi d'Angleterre. Cfr. *Mém. Soc. Ant. de Norm.*, in-8°, t. X, p. 147.

(3) Ch. de Beaurepaire, *États de Norm.*, Évreux, 1850, in-8°, à chaque page.

comme une proie aux Anglais, qu'ils soient Anglais par origine ou qu'ils le soient devenus par intérêt. Tout appui, toute ressource est enlevée à ceux qui n'ont pas eu la suprême consolation de fuir.

Après avoir détruit, il faut rebâtir. On élève un nouvel édifice en se servant de deux éléments : d'une part, les Anglais mariés dans le pays et ainsi curieux de sa conservation sous le sceptre étranger ; et d'ailleurs, les Normands qui pour une raison ou pour une autre sont restés sur le sol natal. Ces derniers, qu'on exploite odieusement, on s'efforce de les gagner par des dehors trompeurs (1). Le vainqueur ne veut et ne cherche que son propre intérêt, mais il a l'adresse de cacher son but sous une vaine apparence d'amour du bien public (2).

Entre toutes les mesures qui devaient le plus profiter à la cause de l'Angleterre et cependant flatter l'amour-propre et les intérêts du pays conquis, la création de l'Université de Caen mérite tout particulièrement d'être signalée. Plus que toutes les autres institutions, elle eut la vertu de résister et de vivre, même après la chute de ses fondateurs et de ses patrons (3).

(1) Cfr. le sieur de Bras, réimp. Caen, 1833, in-8°, p. 320.

(2) Ch. de B., *Op. cit.*, p. 1.

(3) Ch. de B., *Op. cit.*, p. 96, n. 172.

CHAPITRE II.

FONDATION DE L'UNIVERSITÉ.

I. Discussion de l'opinion attribuant à Henri V la fondation de l'Université.

A qui faut-il attribuer la première idée de sa création ? Les uns disent Henri V (1), les autres Bedford. Que ce soit Henri V, nous n'en avons aucune preuve. Si cette idée appartient en propre à Bedford, elle n'était sûrement qu'une des applications de la politique d'Henri V, politique tendant à rattacher et à garder le plus étroitement possible la Normandie (2).

Mais il nous semble que le fait, dont nous nous occupons, doit se rattacher plutôt à l'ensemble des mesures prises par Bedford. Outre la date certaine de 1432 n. s., il y a une grande connexité entre les actes de Bedford et la fondation de Caen (3). D'ailleurs, les autorités ci-

(1) M. De La Rue, *Ess. hist. sur Caen*, in-8°, 1820, t. II, p. 131, 132 Cfr. Cauvet, *op. cit.*, p. 17. — V. pour une erreur analogue de M. De La R., Ch. de Beaurepaire, *op. cit.*, p. 71, n. 127.

(2) De Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*, cité par Ch. de Beaurepaire, *op. cit.*, p. 104.

(3) Vallet de V., *op. cit.*, t. II, p. 330 et suiv., et Ch. de B., *op. cit.*, p. 16.

tées par M. De La Rue ne mentionnent que d'une façon confuse la création par Henri V, et à plusieurs reprises nous les prenons en flagrant délit d'inexactitude.

La première (1) est Thomas de Elmham. Cet auteur a écrit une histoire d'Henri V intitulée : *Vita et gesta Henrici quinti Anglorum regis*. M. De La Rue a consulté cet ouvrage sur un ms. du British museum, « Bibl. Cotton, Julius, E. IV. ». D'après le catalogue de ce fonds, publié en 1802, par J. Planta, in-folio, p. 17, on voit l'identité du ms. avec le livre suivant : *Thomæ de Elmham vita et gesta Henrici quinti, Anglorum regis, ed. Th. Hearnio* (Oxonii, 1727, in-8°, de XLIV-427 p.) Toutefois, parmi les mss. de Th. de Elmham, dont l'éditeur s'est servi, le ms. cité par M. De La Rue n'est pas mentionné (p. VIII et IX). Mais il lui était connu, car c'est ce ms. qui lui a fourni le nom de Th. de Elmham (p. XIII et 375). Il est donc à supposer que l'éditeur a dû collationner ces diverses sources et n'omettre rien d'important (comme la fondation de l'Université) qui fût dans l'une d'elles. Or, à aucune page nous n'avons trouvé mention d'écoles instituées par Henri V, ou de professeurs amenés par lui (p. 108 et suiv.). D'ailleurs, sur notre prière, on vient (2) de collationner le ms. avec l'imprimé et, pas plus que nous, on a trouvé trace de passage relatif à l'Université.

En second lieu vient l'ouvrage de Bâle : *Scriptorum illustrium majoris Brytannie Catalogus, auctore Joanne Baleo* (Basileæ apud J. Oporinum [1559], in-folio, centena 8, n° XIV, p. 591). Ici il n'est parlé que de Trégoire,

(1) De La Rue, *Essais*, 1820, t. II, p. 132 (n. 1).

(2) Miss L. T. Smith.

mais notre auteur le fait venir à Caen, appelé par Henri V, lorsqu'il est constant que ce professeur résidait encore à Oxford en 1434, où deux actes nous le montrent comme procureur de l'Université (1).

Est-ce Leland qui nous convaincra (2) ? Mais s'il donne, sans rien préciser, Henri V comme fondateur à l'Université de Caen, il n'ajoute aucun nom de professeurs (si ce n'est celui de Trégore), ou de conseillers du roi d'Angleterre.

Enfin arrivons à Wood, dont l'ouvrage est intitulé : *Historia et antiquitates Universitatis Oxoniensis* (auctore Antonio a Wood) (3). A la page 95, il n'y a qu'une courte mention sur l'envoi de Trégore à Caen par Henri V. Dans la page 405, sous l'année 1430, on voit que le chancelier fut cette année là le docteur Chace : « Qui (ajoute T. à W.) in *Normannium* hoc anno expediendis negotiis quibusdam academicis trajecit. » Ce n'est plus sous Henri V, mais sous Henri VI. Donc on ne peut rapporter ce passage à une fondation antérieure à 1432, mais plutôt à celle-ci. A la p. 406, Michel Trégore est cité comme procureur de l'Université d'Oxford en 1434, et l'historien anglais, qui le fait devenir recteur de Caen, place ce fait sous le règne d'Henri V !

Et ce ne sont pas seulement les historiens anglais qui ont commis cette confusion, ce sont des Normands, tels

(1) *Acta et munimenta academica Oxoniensia*, edit. by Rev. Henry Anstey, in-8°; London, 1868 (Coll. of the mast. of the Rolls), p. 324, 506, 508.

(2) *Commentaria de scriptoribus Britannicis*, auct. Joanne Lelando; Oxonii, 1709, in-8°, p. 435.

(3) Oxonii, 1674, in-fol., lib. II, p. 95, 405, 406.

que M. de Bras (Réimp. 1833, p. 320) et M. Cauvet à sa suite (p. 17) (1).

Qui a donc pu faire errer là-dessus nos devanciers ? Ne serait-ce point un passage de Thomas de Elmham (vita Henr. V, ed. cit., p. 347) où le médecin d'Henri V se plaint de l'ingratitude de l'Université de Cambridge à son égard et dit : « Inter doctores validos celseque probatos || Rothomagi plures irreprobatos eram... » Cela prouve qu'Henri V avait amené un médecin, un docteur sans doute, mais rien de plus.

II. Création des Facultés de droit canon et civil.

Janvier 1432.

Il faut donc descendre jusqu'au mois de janvier 1432 n. s. pour avoir une date certaine de la fondation de l'Université. De la charte, octroyée par Bedford au nom d'Henri VI (2), notre vieil historien, le sieur de Bras, donne deux motifs : « En considération, dit-il, qu'il n'y avoit aucune Université en ce pays de Normandie, Picardie, Champaigne, Bourgongne, Flandres ny Bretagne. Ayant choisi ceste ville estant ydoine, seure, paysible, ornée de Monastères, collèges, Religions et amples maisons, bien peuplée, obéissante et dévote, située près la mer en pays fertile, abondante en bleds, chairs, poissons et vivres autant qu'autre ville qui se puisse trouver; qui sont grandes louanges à nous attribuées dès ce temps-là, que nous deussions

(1) V. encore J. Middenhorp, *Academiæ orbis Christiani libri duo*. Colonæ, 1572, in-16, p. 346.

(2) V. Pièces justificatives, n° I.

bien garder et remarquer, pour nous y maintenir à l'ayde de Dieu et conservation de nostre honneur (1). »

Sont-ce là les motifs réels? En 1432, les Anglais ne songent plus à conquérir, mais à garder. Entre leurs mains ou celles de leur allié, restent la Normandie, la Bourgogne, la Bretagne, la Champagne, la Flandre et la Picardie, en un mot tout le nord de la France (2).

Où ces pays peuvent-ils envoyer leurs écoliers en droit? A l'Université d'Orléans? Mais Orléans est au pouvoir du vrai roi de France, Orléans est ce foyer de droit d'où sont sortis tant de légistes, et ces légistes ont toujours soutenu et affirmé le droit du vrai souverain français (3).

Iront-ils à Angers? En 1432, dans un élan patriotique, les écoliers et les bourgeois de cette ville ont

(1) Réimp., p. 321-322.

(2) Vallet de Viriville, *Hist. de Charles VII*, t. II, p. 295. On guerroyait continuellement les pays de Tournai, Picardie, Champagne, Maine, Poitou, etc., pour les arracher aux Anglais.

(3) M. Bimbenet (*Hist. de l'Un. de lois d'Orléans*, Orléans, 1853, in-8°, p. 227) signale la suppression, en 1538, des deux nations de Normandie et d'Angleterre à l'Un. d'Orléans. « Nous sommes, dit-il, autorisés à conclure que pendant l'invasion anglaise, soit par un juste sentiment d'hostilité contre cette nation, soit que les Anglais, quel que fût leur désir de faire partie de cette université (v. les lettres de sauvegarde d'Édouard III (1340)), eussent été repoussés du corps enseignant ou qu'eux et les Normands se fussent trouvés dans l'impossibilité de se rendre à Orléans, le nombre des nations se trouva réduit à huit. » — Cependant (eod. auctore, *op. cit.*, p. 239) l'arrêt de 1538 mentionne, parmi les nations encore existantes à l'Université d'Orléans, la nation normande.

prêté 4,050 livres à Charles VII pour secourir Lagny-sur-Marne contre les Anglais (1).

Reste Paris. Mais l'Université n'y enseigne pas le droit civil. Il est vrai qu'elle ne demanderait pas mieux, que même elle l'offre (2). Mais Paris n'est pas sûr, il remue dans la main de son maître actuel. N'y a-t-il pas eu vingt conspirations de 1422 à 1431 contre le parti anglais (3)? D'ailleurs ce serait donner une arme, et une arme puissante, à la plus indocile corporation de la grande ville.

Non, il vaut mieux, au centre des possessions anglaises les plus faciles à garder, créer un foyer de droit rival de celui d'Orléans.

De toutes les terres conquises, la Normandie convenait le mieux : c'était le pays d'origine de la dynastie régnante de la Grande Bretagne. Longtemps elle avait été gouvernée par les mêmes princes. Enfin, le souvenir de Guillaume le Conquérant et de sa race était encore présent à l'esprit du peuple. En le ravivant par de nouvelles faveurs, on balancerait peut-être l'impression des récentes souffrances. Établir et resserrer des liens entre le passé et le présent, c'est préparer l'avenir.

Quelle ville, une fois la création résolue, serait appelée à recevoir les écoles de droit? Caen se désigne tout naturellement (4).

(1) V. de Viriville, *op. cit.*, t. II, p. 281.

(2) V. ci-dessous, par. III.

(3) V. de Viriville, *op. cit.*, t. II, p. 141 et 331.

(4) Il nous faut dire un mot d'une opinion conçue et exprimée par M. De La Rue (II, p. 319). D'après celui-ci, il y aurait eu des professeurs de droit à Caen avant 1417, et leurs noms nous seraient connus. Pour nous personnellement, nous

On y voit « de beaux monastères, collèges, couvents et maisons de mendiants ; ses habitants doux et obéissants forment une nombreuse population ; des denrées de toutes sortes... s'y rencontrent ; n'est-il pas encore d'agréable aspect, situé dans une terre fertile, à peu de distance de la mer, ce qui facilite la venue des

n'avons pu retrouver les sources très-vaguement indiquées des renseignements de M. De La Rue. (Bibl. mun. de Caen, ms. in-8°, n° 50, n° 104 du catal. de M. G. Lavalley, *notes mss. de l'abbé De La R.* sur un exempl. de Orig. de Caen, par Huet.) Du reste, avant le XVI^e siècle et Jean de Drosay, il n'y a pas un professeur connu dans la science juridique. D'après M. E. Caillemier, il faudrait cependant attribuer à un normand les deux ouvrages suivants :

Ordo judicarius, der d. Codex Bambergensis, P. I, 11. *Aufgezunden und zuerst publicirt durch Joh. Frdr. Ritter v. Schulte* (Aus. « *Sitzungsber d. k. Akad. des Wiss.* ») Lex 8 (44 p.). Wien, 1872, Gerold's sohn. Kayser (19-20) (1871-6), p. 216.

Ordo judicarius, incerti auctoris, pars summæ legum et tractatus de præscriptione, Nach heiaer Göttweiger (*Stiftbibliothek sæc. XII ex.*) und einer Wiener (*Hofbibliothek sæc. XIII ex.*) Handschrift hrsg. und bearb. v. Carl Gross, gr. in-8° (IV, 270) ; Innsbruck, 1870, Wagner. Kayser (19-20) (1871-6), p. 216.

D'après la même source, il faudrait peut-être voir encore la trace d'un enseignement du droit aux environs de Caen, dans une lettre d'Innocent III à l'évêque de Bayeux (Latran, X kl. dec. [20 nov.] 1208 : « Cum in jure peritus existas, et copiam habeas peritorum, non possumus non mirari quod super quibusdam jam articulis nos consulere voluisti, qui nihil aut modicum dubitationis continere noscuntur. » (*Patrol.*, curs. complet., ed. J. Migne, t. CCXV ; Innocent III, t. II, col. 1498.) Le professorat de Lanfranc semble douteux (Cs. *Lanfranc, archevêque de Cantorbéry...* par J. de Crozals. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877, in-8°.), et il faut arriver au XVI^e siècle et à Jean de Drosay pour avoir la trace certaine d'un professeur de droit célèbre à Caen.

étudiants et aussi des marchands (1). » Tels sont les motifs officiels.

La vérité est qu'il faut repeupler Caen, déserté peu d'années auparavant par tant de braves gens. Il faut faire vivre la seconde cité de Normandie (2). Il faut, en face des abbayes de Guillaume et de Mathilde, élever un monument qui puisse rappeler le nom d'Henri VI à côté de celui de ses ancêtres.

La fondation comporte un « studium generale pro decretis et juribus canonicis et civilibus. » Tous les privilèges accordés aux autres universités de France sont attribués à la nouvelle institution. Le bailli de Caen en est député conservateur et nommé juge des étudiants et des maîtres. Il connaît de toutes les causes réelles, personnelles et possessoires des étudiants, qu'ils soient défendeurs ou demandeurs. En un seul cas, sa compétence est restreinte : si l'adversaire de l'écolier n'habite pas la Normandie ou tout au moins n'y possède pas quelque propriété ecclésiastique ou séculière (3).

Ainsi dans la pensée de Bedford, les jeunes gens pourraient acquérir facilement la science et les grades en droit civil. Ainsi surtout le prince pourrait trouver des jurisconsultes formés sur le terrain même et prêts à le servir.

(1) Pièces justificatives, I.

(2) Dès 1426, Henri VI avait accordé 100 livres d'indemnité aux paroissiens de St-Étienne-le-Vieux (*Mém. Soc. des Antiq. de Norm.*, in-8°, t. I, p. 175).

(3) Pièces justificatives, I.

III. Opposition de l'Université de Paris.

Rien ne pouvait moins répondre aux vœux de l'Université de Paris. Elle gémissait près de l'autorité ecclésiastique, et près de l'autorité séculière.

A ses députés au concile de Bâle, elle mande et enjoint de réclamer contre l'érection de sa rivale. « *Formidanda est nostri studii depopulatio!* », leur écrit-elle avec une expression d'angoisse, peut-être un peu exagérée, mais à coup sûr bien sincère (1). Ce fut en vain; malgré l'appui du Chapitre (2), pour punir l'Université d'avoir embrassé le parti du concile, le pape Eugène IV confirmait, quelques années après, la fondation des écoles de Caen (3).

Du côté de l'autorité séculière, l'Université de Paris porte ses plaintes au Parlement et avec le même insuccès. « Le jeudi 2 novembre, l'an dessus dit, le Recteur et les Députés de l'Université de Paris et le Prévost des Marchands firent dire et remontrer audit Chancelier, aux Présidens et Conseillers du Parlement, par la bouche de M. Guill. Evrard, Maître en Théol., qu'ils avoient entendu dire qu'on vouloit instituer, établir ou fonder en la ville de Caën Estude de Loix et de Décrets, ce qui pourroit redonder au grand dommage et préjudice, à la

(1) Du Boulay, t. V, p. 423. — Félibien, t. IV. — Jourdain, t. I, p. 2.

(2) Arch. nat., LL., 217, p. 73. — *Posit. des thèses de l'École des Chartes*, Paris, 1881, in-8°, p. 39. — *Mem. Soc. de l'Hist. de Paris*, t. IX, in-8°, p. 185. (*Le chapitre de N.-D. pendant la domination anglaise*, par Grassoreille.)

(3) Du Boulay, t. V, p. 846.

diminution et confusion de la Foy chrestienne, au préjudice de la souveraineté et au ressort de la cour du Parlement, contre le Traitté de la Paix et en particulier préjudicieroit à la restauration de la Cité et Estude de Paris. Déclaroit en outre ledit Evrard les dommages et inconveniens disposez d'advenir par ledit Estude de Caën et avec ce remonstroit comment ledit Estude ne seroit mie utile, ne nécessaire spécialement pour le pays de Normandie qui est tout réglé et gouverné par Coustumes et comment à Louvain et à Douay (1) et ailleurs avoit estude de Loix pour fournir le Royaume de Légistes et Juristes. Pourquoy vouloit dire iceluy Evrard qu'il n'estoit nécessaire ne utile d'establir ladite Estude de Caën et qui en tant que touche l'Université [de] Paris offroit de consentir et permettre à Paris Estude de droit civil *ad tempus*, ainsi que seroit advisé, en suppliant au Chancelier et à la Cour qu'ils voulsissent remontrer et faire remontrer au Roy ou à son conseil et où il appartiendra, afin que ledit Estude ne soit estably ou fondé en ladite ville de Caën (2). » Ainsi, mêlant habilement des raisons spécieuses, l'intérêt du

(1) Douay et non pas Dôle, comme l'avancent MM. H. Beaune et J. d'Arbaumont (*Les Universités de Franche-Comté*, Dijon, 1870, in-8°, p. CXL).

(2) Du Boulay, t. V, p. 426. — Pasquier, *Rech. hist.*, Paris, 1655, in-fol., p. 850, — « Le Recteur, en blâmant devant le Parlement certains décrets du gouvernement, ne craignit pas de dire « que de semblables ordonnances devraient plutôt être appelées *désordonnances* », et quelque temps après, on changea le nom de la *nation d'Angleterre* en celui de *nation d'Allemagne* (Richomme, *Hist. de l'Un. de Paris*, Paris, 1840, in-8°, p. 117, d'après Crevier, IV, 79).

Parlement et le sien propre, l'Université de Paris essaye vainement de se concilier un appui considérable. La Cour ne dénia pas absolument son concours : « Le Chancelier fist response, en disant aux dessus nommez qu'ils baillassent par escrit devers la Cour leurs offres dessus dits et que on auroit advis sur ce qui avoit esté dit et requis de par l'Université et le Prevost des Marchands de Paris (1). » Mais un autre historien nous dit que le résultat pratique, immédiat, fut tout contraire aux réclamations parisiennes.

« Et par arrest du douzième novembre 1433, il fut dit qu'elle bailleroit ses causes d'opposition par escrit et que cependant sans préjudice d'icelles, les lettres seroient vérifiées. Et depuis, ajoute Pasquier, c'a été chassermorte, car, non-seulement il n'en fut plus parlé, mais, au contraire, par autres patentes du mesme Roy du quinzième février mil quatre cent trente-six [*sept. n. s.*] furent adjoustées les Facultez de Théologie, Médecine et des Arts, et le baillif de Caën député conservateur des Privilèges Royaux (2). »

IV. Adjonction des Arts, de la Théologie et de la Médecine. 1437-1438.

Un nouveau fait vint bientôt prouver aux écoliers de Paris que le gouvernement anglais ne tenait aucun

(1) Du Boulay, *loc. cit.*

(2) Pasquier, édit. 1655, in-fol., p. 850; Jourdain, I, 248. — D'après l'ordonnance citée par M. J., il y aurait lieu de croire que le droit civil n'était pas enseigné à Caen avant Louis XIV, ce qui (toute notre thèse le prouve) serait une erreur.

compte de leurs réclamations. Caen avait des écoles de droit, mais pour avoir une Université constituée, il lui manquait trois Facultés. Elles furent successivement établies en 1437 et 1438 (1).

Les arts et la théologie vinrent les premières, en vertu d'une lettre patente, en français, datée de Rouen, le 15 février 1437 n. s. Le 19 mars de l'année suivante, une autre patente, en latin, datée de Kewington, créait la faculté de médecine (2).

C'était le contre-coup de la reprise de Paris par les Français (3).

Bedford ne peut l'avouer dans le document officiel constituant les facultés. Pour motifs, il invoque la nécessité de posséder un enseignement « à acquérir toutes sciences, premier et principal fondement. » Voilà pour les arts; pour la théologie, il parle des secours que ses lumières rendent à la religion. S'il organise la faculté de médecine, il rappelle qu'ainsi l'Université est complète, que c'est là l'accomplissement d'un devoir tracé au gouvernement par le passé littéraire de la Normandie, et que désormais sans sortir de la province on peut étudier « toutes facultés et sciences licites et approuvées. »

(1) Dôle et Louvain n'avaient à leur origine que quatre facultés, et, dix ans seulement après leur fondation; obtinrent des écoles de théologie (Beaune et d'Arb., *op. cit.*, p. CXXVIII).

(2) Ce n'est donc pas simultanément, comme le croient M. de Bras (réimp., p. 322) et M. Cauvet (*op. cit.*, p. 18), que les trois facultés furent installées. Pièces justificatives, II et III.

(3) *Matrol.*, 63 v°. — V. Pièces justificatives, IX. — Paris fut enlevé aux Anglais en avril 1436 (Vallet de Virville, *op. cit.*, t. II, p. 346).

Cinq ans après, une phrase claire, précise, sans ambages, avouera les intentions, le but véritable du gouvernement anglais : « Et depuys pour ce que la ville de Paris se constitua à nous rebelle et désobéissant, et que ne voullions souffrir nostre duchié de Normendie estre sans les aultres sciences et facultez comme de théologie, médecine et arts liberaux, furent adjoustées par l'auctorité de nostre saint père le pape comme par la nostre (1). »

Le fait accompli, voyons comment il fut accueilli.

(1) *Matrol.*, 63 v° et Pièces justificatives, IX, n° 2.

CHAPITRE III.

CONFIRMATION DU PAPE.

I. Les États de Normandie. 1436.

La première autorité appelée à se prononcer, étaient les États de Normandie. Comme l'a si justement remarqué M. Ch. de Beaurepaire, « il ne s'agissait alors que d'assemblées sans puissance, de réunions d'un petit nombre de députés nommés par un petit nombre d'électeurs, et venant voter, sur la proposition des commissaires du roi, de lourds subsides, nécessités par un état de guerre perpétuel... (1). »

Cette réserve faite, il faut voir ce que propose Bedford et ce qu'adoptèrent les États.

Dans leur réunion d'août 1436, ils votèrent une aide de 80,000 livres dont une partie est affectée à « l'université ou étude avisée être audit lieu de Caen (2). »

Au mois de décembre de la même année, les députés se retrouvèrent à Caen. Sur la proposition de ceux du bailliage de Caen, deux aides sont successivement votées

(1) Ch. de B., *op. cit.*, p. 2.

(2) Ch. de B., *op. cit.*, p. 58.

et levées. La première de 450 livres est ainsi répartie : 160 livres sur la vicomté de Caen, 120 sur celle de Bayeux, 100 sur celle de Falaise, 60 sur celle de Vire, 50 sur celle d'Auge, 80 sur celle d'Orbec. Pour la seconde, on réserve le consentement de la plus grande et plus saine partie des habitants des vicomtés d'Auge et d'Orbec. Il était à craindre, en effet, qu'ils ne s'opposassent à cette levée, comme ne faisant point partie du bailliage de Caen, et n'ayant point envoyé de représentants à l'assemblée de cette ville (1).

Le but du gouvernement n'était-il point d'intéresser les États à la nouvelle création, de les y faire concourir, de s'appuyer sur eux pour en demander au pape la confirmation (2).

II. Confirmation du Pape, 1437.

En effet, le 29 mai 1437, Eugène IV expédie de Bologne la bulle de confirmation (3).

Il avait fallu envoyer plusieurs fois à la cour Pontificale de hauts personnages, et payer leurs voyages, comme aussi l'expédition des privilèges apostoliques. Tout cela formait la somme de 1,600 livres. Elle fut demandée aux États de Normandie. En retour de leur acquiescement (4), ils virent la bulle délivrée à leur requête. Le pontife avait, disait-il, considéré « leur rang

(1) Ch. de B., *op. cit.*, p. 60-61.

(2) Ibid., *loc. citatis*, et p. 71.

(3) Pièces justificatives, XXIV.

(4) Ch. de B., *op. cit.*, p. 71. — V. page suivante pour Branda de Castiglione.

honorable entre tous les autres pays de France pour l'attachement continuel à l'étude des lettres et des autres sciences, la multitude de leurs savants toujours florissante, ce qui était pour le royaume une source de grand gloire et profit. Cependant une longue guerre, qui durait depuis longtemps et encore à l'heure actuelle, les empêchait de se rendre aux écoles où ils avaient l'habitude d'aller : du moins ils ne pouvaient le faire facilement, sans danger, ni grands frais ou dépenses (1).»

A côté de ces raisons avouées, du Boulay nous en a donné une plus vraie : la rancune du pape contre l'Université de Paris (2).

La ville de Caen était désignée comme siège de l'Université, et l'évêque de Bayeux comme chancelier.

Deux ans après, par une nouvelle bulle, datée de Florence, le 17 mai, Eugène IV complétait son œuvre. Il nommait les conservateurs.

Ceux-ci sont les juges ecclésiastiques des écoliers. Les évêques de Lisieux et de Coutances sont désignés pour remplir ces fonctions, simultanément ou successivement, par eux-mêmes, ou par leurs délégués, comme bon leur semblerait. Leur juridiction est affranchie des limites tracées par Boniface VIII (3).

Le grand intermédiaire entre Henri VI et le pape avait été le cardinal Branda de Castiglione, dont le neveu, Zénon, évêque de Bayeux, était chancelier de la

(1) Pièces justificatives, *ibid.*

(2) V. ci-dessus, ch. II, par. III.

(3) Pièces justificatives, XXV. — Voir plus loin la description des fonctions du chancelier et des conservateurs (ch. VI, par. VI et VII).

nouvelle Université. En écrivant au souverain pontife pour lui témoigner sa reconnaissance, le roi d'Angleterre n'oublia pas le cardinal de Plaisance (1).

Rien ne s'oppose plus désormais à l'installation et aux progrès de l'Université.

(1) *Official correspondence of Thomas Bekynton* (Coll. of M. of the rolls, in-8°), t. I, p. 123-124, 18 mai 1442.

CHAPITRE IV.

PROGRÈS DE L'UNIVERSITÉ.

I. Installation solennelle de l'Université, 1439.

Le dimanche 18 octobre 1439, dans toutes les églises paroissiales de Caen, on annonça pour le mardi suivant la publication solennelle des privilèges accordés par le pape et par le roi d'Angleterre à l'Université naissante (1).

Au matin du 20 octobre, les cloches sonnèrent à pleine volée pour attirer les habitants de la ville et des environs. Une foule nombreuse se rendit à cet appel. On y voyait tous ceux de l'Université, et de plus maints chevaliers, marchands et bourgeois. L'abbé de St-Étienne, Hugues de Juvigny (2), officia en habits pon-

(1) *Matrol.*, 54 v°, Pièces justificatives, V.

(2) Hugues de Juvigny fut un personnage considérable dans l'histoire de notre cité. Il était issu d'une famille noble et prit le titre de maître ès arts. Lors de la capitulation de Caen devant Charles VII, il fut l'un des otages remis par la ville pour en garantir l'exécution. « Incertum an regi probata minus fuerit Hugonis constantia an superiores abbates in suspicionem ve-

tifiques, avec la mitre et la crosse. Il célébra la messe à diacre et à sous-diacre. Les abbés de Troarn (1), de Fontenay (2) et de S. Taurin (3), de l'ordre de S. Benoît ; l'abbé d'Aunay (4), de l'ordre de Cîteaux ; l'abbé d'Ardenne (5), de l'ordre de Prémontré ; le prieur de S. Barbe (6), de l'ordre de S. Augustin, y assistaient avec leurs chapes et leurs crosses. Parmi les laïcs, on distinguait : Guillaume de Neuville, lord Falconbridge, parent du roi (7) ; André Ougard, chevalier, commandant la ville et château de Caen, conseiller du roi ; Robert Bedford, chevalier et bailli d'Alençon, et plusieurs autres nobles et bourgeois.

Pendant la messe, l'orgue et les chantres alternèrent ; et au lieu de la paix, on vint baiser la bulle du pape. Jean Foucher, professeur en théologie, gardien des Cordeliers de la province de Rouen, fit le sermon. Il prit pour texte la parole de saint Paul, au deuxième

nissent, sed abbatiam contra posita fuit turris ingens cui *Chatimoine* inditum nomen. » Il vivait encore en 1464 (*Gall. Christ.*, t. XI, 427. — Hippeau, *Monog. de l'Abbaye de S. Etienne de Caen* (*Mém. Soc. des Ant. de Norm.*), 1855, in-4°, t. XXI, p. 134 et suiv.

(1) Durand IV (*Gall. Christ.*, *cod. t.*, col. 419).

(2) Jean III (*Ibid.*, col. 415).

(3) Jean IV Trunquet (*Ibid.*, col. 629).

(4) Nicolas des Mons, docteur en théologie (*Ibid.*, col. 444, et *Neustria pia*, p. 765).

(5) Robert II Le Caretier (« Quia Cartularium fecit » *Ibid.*, col. 460), *alias* Le Coutier (*Neust. pia*, p. 708).

(6) Jacques Ratel (*Ibid.*, col. 859).

(7) William, lord F., l'un des plus brillants capitaines d'Angleterre, fut pris dix ans plus tard dans la surprise de Pont-de-l'Arche par les Français (Vallet de V., *op. cit.*, t. III, p. 149).

chapitre de l'épître aux Corinthiens : « Divites facti estis. » Là-dessus, il fit l'éloge de tout et de tous, de l'Université, de ses fondateurs spirituel et temporel, de la ville de Caen et de ses habitants.

Après lui monta en chaire un notaire impérial, Guillaume de La Barre, curé de Bellou (1). Il prit trois pièces dont il constata l'intégrité; la première était la charte d'Henri VI : « Regie congruit celsitudini »; la seconde, les patentes en français du 15 février 1437; la troisième, la bulle du Pape. Puis, après avoir reçu la bénédiction de Michel Lévêque, vicaire et official de l'évêque de Bayeux, il lut ces documents à haute et intelligible voix, le mieux qu'il put.

La proclamation était faite, l'Université installée. Pour clore la fête, Hugues de Juvigny entonna le « Te Deum. »

G. de La Barre rédigea le procès-verbal d'après lequel nous avons raconté les faits. Deux de ses collègues, notaires impériaux, confirmèrent, par leur attestation et leur signature, son récit dressé à la requête de l'Université et de la ville de Caen (2).

« Voilà comme noz prédécesseurs se contenoient vertueusement en bonne dévotion, rendans graces à Dieu des biens qu'ils recognoissoient procéder de luy : ce qui nous doit valloir d'exemples, pour les imiter et ensuyvir (3). »

C'est alors que fut donnée, par charte du 27 mai 1439, datée de Kewington, la première organisation

(1) Bellou-en-Houlme, canton de Messei, arrondissement de Domfront, département de l'Orne, diocèse de Séez.

(2) *Matrol.*, 54 v^o.

(3) De Bras, réimp., p. 324.

de l'Université dont nous parlerons à sa place dans nos chapitres VI et suivants.

**II. Publication des privilèges par les autorités civiles.
1440-1445.**

L'année suivante, le 27 août 1440, Henri VI enjoint au bailli de Caen et à tous ses autres justiciers de faire lire « par tous vos auditoires et autre part où besoing sera » « les bulles de nostre dit saint père ensemble noz chartes et autres lettres et privilèges concernant ledit estude dont il vous apperra (1). »

En conséquence de cette lettre, en 1444 et 1445, à Pont-l'Évêque, Coutances, Caen, Saint-Lo et Rouen, furent publiées les trois chartes que nous connaissons et d'autres faveurs nouvelles, que nous allons examiner (2).

On ne se soumet pas facilement à ces ordres du roi. Dès le 24 février 1444, n. s., il avait eu besoin de les rappeler « aux gens faisans résidence à la chambre de nostre conseil à Rouen, les généraulx de la justice sur le faict de noz aindes, aux baillifz de Rouen, de Caen, de Caulx, de Mante, d'Evreulx, de Costentin et de Allenchon, aux esleus sur le dict faict de noz aindes, à tous noz prevostz et vicontes, et à tous noz aultres justiciers et officiers ou à leurs lieutenans (3). »

Le mandement leur recommande de ne troubler en rien les privilèges universitaires et le leur enjoint « très estraintement. » Sans cela, dit la lettre : « icelle université seroit taillée d'aller à néant, car les aulchuns

(1) Pièces justificatives, VII.

(2) Pièces justificatives, XII, et *Matrol.*, 66 v° et suiv., 71 v°.

(3) *Matrol.*, 68 v°, Pièces justificatives, XI.

delesseroient leur intention devant dite, et aultres se transporterioient à diverses universités et estudes en royaumes et pays estranges, directement contre les considérations que avons à faire la dite fondation, et ou très grant préjudice et dommaige de noz seigneuries, pays et obéissans sujets (1). »

Cela ne suffit point. Quelques années après, le 14 février 1446, n. s., une nouvelle lettre s'adresse aux gens tenant le conseil de Normandie, et plus particulièrement au bailli de Rouen. Elle réitère les injonctions précédentes, confirme les privilèges et en ordonne la publication. La vieille animosité entre la Haute et la Basse Normandie semble apparaître ici (2). Toujours est-il que le roi dut astreindre la première plus énergiquement que tous les autres pays à l'observation de ses édits (3).

III. Secours matériels accordés par Henri VI. 1445-1450.

La première libéralité concédée aux écoliers de Caen par Henri VI fut le droit d'être présentés « à la moitié des bénéfices estant à la présentation du Roy de Normandie » (4).

Pour amener de nouveaux étudiants et retenir les anciens, le roi leur donne la moitié des bénéfices pendant sept ans. Ainsi, pendant six mois chaque année la nomination appartient à l'Université et elle exerce ce

(1) *Ibid.*

(2) Cfr. Huet, *Orig. de Caen*, éd. 1706, p. 269. — Ch. de Beaurepaire, *op. cit.*, p. 97.

(3) Pièces justificatives, XVI.

(4) Pièces justificatives, XIV.

droit alternativement avec le roi pendant deux mois de suite. Le roi reste collateur, mais il choisit sur la liste dressée par les maîtres et écoliers de Caen. « Ou quel réolle seront mis par ordre les ungs après les autres, ceulx des dessus diz qui seront plus méris et indigens, sans fraude ou faveur. »

Toutefois, pour jouir de cette munificence, il n'y aura que « les diz de l'Université qui seront noz subjectz et obéissans et natifz de nostre obéissance. » Mais pourvu qu'ils ne soient pas rebelles au roi d'Angleterre, ils primeront tous ceux qui auraient pu être nommés à leur place pendant le temps où ils ont droit à la collation. « Sont nulles et non avenues les nominations faites par inadvertance, importunité de requérants ou autrement. »

Par une autre chartre, donnée à Westminster le 13 mars 1445, le roi d'Angleterre avait appuyé sur cette exclusion de ses sujets rebelles (1).

« Venu est, dit-il, à notre congnoissance que plusieurs depuys dix ans en ça ont tenu le parti de nostre oncle et adversaire de France et encores le tiennent, ou du moins n'estoient pas obéissans naguerez au jour de la publication des trêves et astinches de guerre, qui à présent sont entre nous, nos royaulme, payes, seigneuries et subgects d'une part, et nostre dit oncle et ses payes, seigneuries d'autre part : ont durant icelluy tempt et par avant obtenu et sy dient avoir eu divers dons et provisions, bénéfices ecclésiastiques estant soubz nostre don et en nostre obéissance les aulchuns par grâces expectatives ou aultrement par bulles apos-

(1) *Matrol.*, 69^v, P. J., XIII. A.

toliques, et les aultres par collations, présentations et provisions à eulx faictes par nostre dit oncle ou aultres de son parly en régalle ou autrement. Desquelz bénéfices la disposition ou provision appartenoit ou appartient à nous, ou à aultres patrons à nous obéissans, soient d'église ou séculiers. Par moyen desquelles prétendues grâces, dons et provisions, ceulx du dit party contraire se sont efforcez et efforcent de mettre à exécution icelles bulles et aultres leurs lettres pour débouter d'icenlx bénéfices nos obéissans subgectz, qui jà en ont pocession et en ont jouy, les aulchuns par longues années, et aultres qui y ont bon, juste tiltre et canonique, soit par bulles apostoliques ou autrement. »

Pour faire cesser un état de choses si préjudiciable à ses intérêts et à ceux de ses sujets fidèles, le roi d'Angleterre prend les mesures les plus sévères. Il défend à tous, même aux notaires apostoliques, de reconnaître, publier, ou exécuter de pareilles concessions.

Seuls les anciens possesseurs de bénéfices, garantis par une longue possession et la foi des traités, sont à l'abri de ses rigueurs. Mais les autres bénéficiaires, mis récemment en possession sans l'aveu du monarque anglais, se voient contrainsts « à révoquer et mettre du tout à néant, reparer et amender ce que ainsy faict en ayroient et avecques ceu punys rygueureusement et sans déport, couleur (1) ou dissimulation aulchune, moyennant justice, par prinse de corps et de biens, selon l'exigence du cas et l'estat des personnes, comme perturbateurs, infracteurs, et contempneurs des ordonnances royaulx. »

(1) Ms. « sauveur. »

Bien plus, par une seconde charte donnée le même jour, Henri VI, voulant fermer tout accès de la Normandie à d'autres qu'aux siens, déclare « qu'il n'y a que l'Université de Caen qui ait privilège au royaume de France (1). » Nul ne peut réclamer « non obstant quelque lays de temps, longue possession, ou aultres raisons de faict ou de droict que on porroit alléguer au contraire. » Et l'ordonnance, pour se justifier, rappelle contre les autres Universités les « faulses rebellions et désobéissances commises contre nostre seigneurie, tant par les suppostz d'icelles Universitez, comme par les habitans des villes où elles sont institutz et assises. »

Ces mesures visent tout particulièrement l'Université de Paris. Elle y perd (au moins d'après M. De La Rue) les dîmes de Canchy, Croisilles et Barbeville (2).

L'Université de Caen fut moins heureuse avec le concile provincial, tenu à Rouen en novembre et décembre 1445. Elle demandait qu'on lui réservât « une partie des bénéfices qui étoient à la collation des chapitres. » Or, sur l'issue de cette démarche, nous ne connaissons que la délibération du chapitre de Rouen, rapportée par M. Ch. de Beaurepaire, et qui ne lui est pas favorable. Il prescrit à ses délégués d'esquiver la question, de trainer la chose en longueur, au besoin de repousser formellement la demande et d'interjeter appel auprès du pape (3).

(1) *Matrol.*, 72 r^o, P. J., XIII. B.

(2) M. De La Rue, *Notes mss. sur un exempl. des Origines de Caen, de Huet* (Bibl. mun. de Caen, ms. in-8^o, n^o 50. *Catal. de M. G. Lavalley*, n^o 104). Cfr. Ch. de Beaurepaire, *op. cit.*, p. 192, et nos Pièces justificatives, n^o XX.

(3) Ch. de Beaurepaire, *op. cit.*, p. 89-90, n^o 157.

Cependant, grâce au roi, l'Université vivait. Le 8 mars 1446, il avait pris des mesures pour régler la distribution des bénéfices pendant les deux mois de l'alternance au profit de l'Université (1).

En premier lieu, le premier inscrit ne peut primer les suivants que pour un seul bénéfice. Et, pour jouir du bénéfice de l'inscription, il faut avoir été présent la majeure partie de l'année scolaire 1444-1445. Le temps nécessaire est fixé par chaque faculté, et chacun doit prouver qu'il a satisfait à cette obligation. Avant le 1^{er} janvier 1447, il doit l'avoir attesté sous son propre serment, corroboré par le témoignage de deux de ses confrères ou camarades, produit en pleine assemblée de l'Université. Le secrétaire ou scribe en tient un registre spécial où il mentionne la date de la preuve et le nom des témoins, et, une fois la liste close, transmet au recteur ce registre paraphé de sa griffe notariale. Chaque inscription lui rapporte un blanc.

En outre, aucun inscrit ne peut jouir du fruit de sa nomination, s'il n'a été présent la majeure partie de l'année au cours de laquelle le bénéfice viendra à vaquer. Ou bien en obtenant de l'Université ses lettres de présentation, devra-t-il jurer de compléter le temps qui lui manque.

Tout membre du corps scolaire ne peut et ne doit accepter de bénéfices que suivant ces règles. S'il oublie de faire valoir ses droits, vingt jours après, le suivant peut demander et obtenir d'être présenté à sa place. Le premier conserve d'ailleurs sa prééminence vis à vis du troisième et du reste de la liste. S'il réclame du vingtième

(1) Pièces justificatives, n° XVII.

au vingt-troisième jour, il garde sa place même vis à vis du second.

Quelque débat ou discussion vient-il à s'élever, l'Université a le droit de le trancher (1).

Malheureusement, de tous ces bénéfices que le roi d'Angleterre avait revendiqués et dont il donnait la moitié à sa très-chère fille, l'Université de Caen, il en resta peu, par suite d'une convention passée avec le roi de France. « Une aide de 500 livres [dut être] votée par plusieurs nobles, procureurs et députés des bailliages de Caen et du Cotentin, venus à la convention d'avril et de mai 1447 pour le paiement des gaiges ordonnez par le Roy aux docteurs, maistres, régens et lysans ès haultes facultés de l'Université de Caen, en ceste présente année (2). »

L'année suivante, un nouveau secours de 450 livres était octroyé par le roi sur les vins et gabelles de Caen, Bayeux et Falaise (3). Et le 13 avril 1450, Henri VI exempte les membres du corps universitaire de toutes tailles et impôts, et ce envers et contre tous, mais plus particulièrement vis à vis des paroissiens de Notre-Dame (4). C'est le dernier témoignage d'intérêt donné par les Anglais à leur fondation, Charles VII va reconquérir la Normandie, et dans ce changement de maître, l'Université « est taillée d'aller à néant. »

(1) P. J., *ibid.*

(2) Ch. de B., *op. cit.*, p. 96.

(3) Ch. de B., *op. cit.*, p. 192 et suiv. — P. J., XX.

(4) *Matrol.*, 74 r°. Pièces justificatives, XXI.

CHAPITRE V.

CONFIRMATION DE L'UNIVERSITÉ PAR CHARLES VII ET SES SUCCESSEURS.

En effet, elle n'est rien moins qu'oubliée dans la capitulation de Caen et les lettres d'abolition accordées à ses habitants (1).

Ce n'est que le 30 juillet 1450, quinze jours après son entrée à Caen, et un mois après la reddition de cette ville, que Charles VII s'en occupa. Il était même sorti de Caen, et s'en était allé mettre le siège devant Falaise. A Écouché, il donna les lettres de tolérance qu'on lui demandait pour notre institution.

Il avait reçu « l'humble supplication de noz chiers et bien amez, les gens d'église, nobles, bourgeois, et habitans de nostre ville de Caen, contenant que icelle nostre ville, grande et notable en bon païs et fertile, n'a en icelle aucun exercice, comme drapperie ou autre euvre mecanique, actrayans gens en icelle, ne grosse rivière passant, par quoy les vivres et autres biens de la dicte ville et du païs soient depensez, ne icelle ville habitée de marchans et marchandises, ou autres gens,

(1) Cs. Arch. municip. de Caen, *Matrol. de la ville*, I. reg., Capitulation de Caen et lettres d'abolition de Charles VII.

ainsi qu'il est expédient, veue la situation et spacieusité dudit lieu. » D'un autre côté « pour ce que la dicte Université avoit esté érigée et instituée durant l'occupation faite par noz dis. ennemis de nostre dit pais et duchié de Normandie, les maistres, docteurs et escoliers, régens et estudians de la dicte Université, n'ont osé tenir ne exercer fait d'escolle en icelle, doubtlans mesprendre envers nous (1). »

En conséquence, le roi pourvoit aux besoins du présent sans engager l'avenir, et tolère provisoirement l'Université.

Cependant cet acte porte un coup mortel au cœur même de notre institution. Charles VII accorde à toutes les Facultés le plein exercice « excepté [à] la Faculté de loys. » Il est évident que c'est là frapper la partie vitale de l'Université, qui seule pouvait encore inquiéter le pouvoir royal.

Deux ans après, une nouvelle lettre datée de Pommereux-en-Forêt, le 30 octobre 1452, répare le préjudice causé par la première et confirme pleinement l'Université. La seule restriction mise à ses privilèges est relative à la juridiction du conservateur royal. Les matières réelles sont expressément réservées aux juges ordinaires, et ceux-ci connaissent également des causes où les écoliers sont demandeurs (2).

En même temps, l'Université de Paris reprend ses possessions, séquestrées par les Anglais au profit de celle de Caen.

Le pouvoir royal ne s'occupera plus de longtemps de

(1) Pièces justificatives, XXII.

(2) Pièces justificatives, XXIII.

notre établissement. Il faudra beaucoup attendre pour obtenir du Roi une simple marque d'attention, et encore celle-ci sera-t-elle bien faible, bien que Lesnauderie qualifie la confirmation de Louis XI de « la milleure de l'Université (1). »

C'est donc la période la plus brillante de notre Université que nous venons de retracer. Désormais, elle entre dans une phase moins brillante, en raison même des circonstances (2).

C'est à peine si, à l'aide de prières, de supplications, après avoir vu passer et reçu Louis XI (3), elle peut obtenir de lui cette confirmation si favorablement jugée par Lesnauderie. Et c'est navrant de voir les motifs de la munificence royale.

« Quant les aucuns d'eulx (supposts) ont pour leur substantacion et aliment fait venir audit lieu de Caen les blez, vins, cidres, boys, beurres et autres provisions, les ungs de leurs bénéfices, les autres de leurs patrimoines ou conquestz, les autres de la substance de..... et amys qui leur donnent pour les entretenir à l'étude, plusieurs fermiers et autres sergens et commis ont arresté leurs diz vivres et provisions et les ont voullu contraindre et de fait ont contraint les aucuns paier les impositions, coustumes, fouages..., travers et autres subsides, et pour ce leur ont fait plusieurs inquietacions et molestacions. Et quant les aucuns d'eux ont obtenu de vous, bailly de Caen, conservateur, ou de vos lieutenans, mandemens de délivrance, lesdiz fermiers, sergens, péagiers

(1) *Matrol.*, 201 r°.

(2) Les recteurs avouent eux-mêmes sa faiblesse : « Quia quam plurimum indigemus auxilio et favore. » *I concl.*, 62 r°.

ou coustumiers n'y ont voullu obtempérer ne obéir. Et a souventes fois convenu paier ce qu'ilz demandoient, autrement par longueur de temps et au moien desdiz arrestz les biens et choses arrestées fussent déperies et eussent esté perdues.

« Aussi, quant aucun desdiz maistres, régens, vraiz escolliers, officiers et suppostz de la dite Université de Caen ont voullu faire convenir aucunes leurs parties adverses en matières et actions pures personnelles, ou pour delictz qui sont seulement personnels, ou sur le possessoire d'aucuns bénéfices, leur a esté empesché en plusieurs lieux, tant par aucuns noz juges et officiers que par juges et officiers subalternes soubz diverses couleurs, aucunes fois par clameur de haro, autres foiz parce que aucuns de noz diz procureurs ou autres procureurs de haultes justices par nous concédées, données et octroyées et d'autres justices subalternes, ont donné des adjonctions aux parties adverses des diz maistres, régens, vraiz escolliers, officiers, messagiers et suppostz de la dite Université. »

Ainsi, les écoliers ne peuvent obtenir de chez eux les choses nécessaires à leur vie matérielle, ils sont chaque jour détournés de leurs exercices d'esprit par les procès qu'on leur suscite et qu'ils ne peuvent faire venir devant le bailli de Caen; telle est la triste situation de nos étudiants. Aussi ne menacent-ils pas moins que de « discontinuer leurs études et actes scolastiques et finalement habandonner et du tout délaissier la dite Université, qui seroit la totale destruction d'icelle (1). »

Au second des maux dont souffraient les requérants ,

(1) *Matrol.*, 201 et suiv.

le roi répondit en attribuant au bailli de Caen la connaissance des causes « personnelles et possessoires bénéficiales, èsquelles n'aura et ne sera prins ou levé par aucune des parties brief de patronnage ou présentement d'église (1). » Pour le premier il se bornait à recommander au même fonctionnaire de prendre, en sa qualité de conservateur, tous les moyens de les faire jouir paisiblement de leurs droits. En cas d'arrêt, mis sur leurs biens, le bailli leur donnerait des mandements de délivrance et contraindrait à l'exécution de ces mandements par « toutes voyes deues et raisonnables. »

Ce dernier remède ne devait guère avoir d'effet, si le premier répondait tant bien que mal à la situation, mais n'importe, c'était un premier pas ; l'autorité royale accordait enfin quelque attention à une institution dont pendant si longtemps elle n'avait eu ni souci ni cure. Elle l'avait traitée en étrangère, l'ayant admise à son foyer sans amour, et l'ayant gardée sans sollicitude.

En 1487, Charles VIII, de passage à Caen, reçut les hommages de l'Université. Celle-ci réclama de nouvelles faveurs ; le roi prétextait de l'absence du chancelier pour ne point faire droit à cette demande. Vainement les bourgeois de Caen se joignirent-ils aux Universitaires et poursuivirent-ils le roi jusqu'à Rouen. Tout fut inutile (2).

Au XVIII^e siècle, l'Université retrouvera quelque peu d'éclat, en se mêlant à une querelle célèbre, celle des

(1) Ibid.

(2) *I Concl.*, 19 octobre et 17 novembre 1487, 125-126. Le roi se contenta des trois confirmations de l'U. qu'il avait données en 1483 et 1485. (*Matrol.*, 211 et suiv.)

Jésuites (1). Mais on aura pu discuter son titre de « fameuse » (2), et par là même montrer que, loin de vaincre Paris, dont elle avait été créée la rivale, elle n'arrivait même pas à l'égaliser.

(1) Jourdain, *op. cit.*, t. I, p. 321 et suiv.

(2) Bibl. S. Geneviève, ms. *Des gradués*.

CHAPITRE VI.

LES STATUTS GÉNÉRAUX DE L'UNIVERSITÉ.

I.

La comparaison entre l'Université de Caen et celle de Paris revient à chaque page de notre travail, mais elle ne sera justifiée nulle part plus que dans cette seconde partie de notre étude. Toutes les Universités françaises de la fin du moyen-âge prenaient modèle sur Paris, alors même qu'elles étaient destinées à combattre son influence. Ce fait n'a pas été seulement constaté par nous, mais les ouvrages de MM. Beaune et d'Arbaumont (1), Germain (2), etc., le prouvent pour les Universités de Franche-Comté, celle de Montpellier, etc.

(1) *Op. cit.*

(2) A. Germain, membre de l'Institut : *La Faculté des arts et l'ancien collège de Montpellier*, Montpellier, 1882, in-4°, et une appréciation de cet ouvrage, par M. Boissier (*Revue crit. d'hist. et de litt.*, 1883, n° 21).—M. Laval a fait, le 28 mars 1883, au congrès des Sociétés savantes, à la Sorbonne, une communication sur l'Université d'Avignon ; à propos de cette note, M. Boissier admettait encore l'analogie des Universités de province avec celle de Paris (*Journ. off.* du 29 mars 1883, p. 1582, col. 3).

Il nous reste à signaler l'analogie d'Oxford et de Caen, et par là même d'Oxford et de Paris. C'est là ce que nous a permis d'établir une importante publication du « *Master of the Rolls* », à laquelle nous avons déjà eu recours, et qui est intitulée : « *Acta et munimenta universitatis Oxoniensis* (1). »

Et maintenant revenons à notre sujet, et successivement voyons passer devant nous l'Université tout entière, puis chacune de ses Facultés ensuite et séparément.

II. Maisons de l'Université.

D'abord, la question qui se pose avant de savoir comment tout ce monde vit, est de savoir où il vit. Nous connaissons la ville où est « institut et assise nostre étude », mais quel est l'endroit de la ville ?

C'est dans la rue des Cordeliers (2) qu'Henri VI installa les écoles de droit, lors de leur fondation, dans une maison dont l'autre moitié était occupée par la « cohue » ou « ples et jurisdiction du bailly et du viconte de Caen. » Quand les autres facultés vinrent s'adjoindre aux deux premières, les professeurs de droit virent là une excellente occasion de se débarrasser de leurs voisins. Ils adressèrent une requête au roi : « A l'occasion de laquelle cohue et des grans noyses et clameurs que les advocatz, procureurs et populaires y font très-souvent et continuellement, sont moult troublez et empeschiez les docteurs et maistres lisans en leurs lectures, et aussi les escoliers oyans et escoutans leurs leçons,

(1) V. ci-dessus, p. 332, n. 1.

(2) Aujourd'hui encore rue des Cordeliers.

qui est chose très-préjudiciable et non décente pour ledit estude, qui doit par toute raison estre conduit et gouverné en paix et tranquillité, sans noises, clameurs, ne perturbation de peuple. »

Cette requête fut admise, et le 13 avril 1443 n. s., le gouvernement royal donnait la place de la cohue aux nouveaux collègues des Droits, et transportait le vicomte de Caen « où souloit nagaires estre » ou ailleurs, si cela lui faisait plaisir (1).

Déjà du reste des mesures importantes avaient été prises pour empêcher le bruit « des gens tant à cheval que à pié, avec chariots et charettes. » En conséquence, les facultés étaient autorisées « à faire et ordonner à leurs despens deux barrières, c'est à scavoir à chascun bout d'icelle rue une barrière ; lesquelles fermeront les bediaux desdites facultés durant le temps que l'en luyra et exercera faictz scolastiques aulxdites facultés. Et les lessons dessus diz finés et expédiés, iceulx bediaux ouvriront lesdites barrières pour passer le remenant du jour franchement, sans empeschement, tous ceulx qui y passer voudront, à pié, à cheval, à charroy (2). » C'est dans cette maison, devenue au XVIII^e siècle (3) le palais

(1) Pièces justificatives, IX.

(2) De là vient le nom de la rue de la Chaine, aujourd'hui encore conservé à la partie de la rue des Cordeliers qui passe devant le palais de l'Université.— Le texte que nous produisons ici est celui d'une demande d'enquête adressée par le roi à ses officiers. Comme nous ne trouvons pas d'avis contraire, et que cette pièce est insérée dans le *Matrologe* comme un titre, nous avons toutes raisons de croire que cette concession fut accordée. Pièces justificatives, VIII, Rouen, 27 août 1440.

(3) V. aux Archives du Calvados le plan dessiné par M. de La Londe et édité par M. Buache, 1759, gr. in-fol. ; offert en 1856

actuel de l'Université, que sont observés les règlements dont nous donnerons la substance, en ce qui concerne le XV^e siècle.

III. Statuts.

1. *Charte de 1439.*

Pour régler l'ordre de notre Université, Henri VI, sur le rapport d'une commission spéciale, promulgua la grande ordonnance du 27 mai 1439 (1). En octroyant ces statuts, le roi se réservait, à lui et à son conseil, le droit de les interpréter et de les amender en tant que besoin se ferait sentir (2). Ces statuts sont clairement divisés en sept parties ; la première et la dernière concernent l'Université en général, les autres traitent chacune en leur particulier d'une faculté.

2. *Statuts de 1457.*

Après le recouvrement de Normandie, ces règles, posées par la main d'un conquérant étranger, devenaient suspectes (3). Aussi, dès qu'elle fut assurée de son existence et qu'elle eut recommencé une vie normale, l'Université chargea, moyennant finances, son scribe, ou secrétaire, de lui préparer de nouveaux

par M. A. de Formigny de LaLonde et représentant le palais universitaire. Il était placé, quand nous l'avons vu, sur le deuxième palier de l'escalier du nord.

(1) P. J., n° IV, s. 8.

(2) *Ibid.*, s. 134.

(3) V. ci-dessus, p. 296, la proposition de Lesnauderie tendant à brûler les chartes angloises.

statuts, et, le 23 avril 1457, elle les adopta en première lecture. Chaque faculté en obtint une copie à ses frais pour pouvoir l'étudier et la garder (1).

Le 24 mai de la même année eut lieu un vote en seconde lecture. Quelques articles donnèrent lieu à discussion, notamment celui touchant l'ordre et la préséance dans les processions (2). Ils furent renvoyés à une commission ; celle-ci tint de nombreuses séances, mais, dit le recteur d'alors, n'obtint pas grand résultat.

Un mois après, tous les articles non discutés passaient en troisième lecture, et l'Université engageait le recteur à faire une dernière démarche près de l'official de Caen et des docteurs en théologie, source du débat pour le statut des processions. Elle décidait que, s'il ne réussissait pas à une entente, en désespoir de cause, l'article passerait à la prochaine assemblée générale en forme de conclusion et non en forme de statut (3).

C'est ce qui dut arriver le 21 septembre. Tous les autres statuts furent adoptés ; parmi eux on inséra celui relatif aux certificats de scolarité (*testimoniales*). On les lut mot à mot en présence du recteur, des doyens et des autres notables. Puis le scribe les transcrivit sur un petit

(1) *I Concl.*, P. J., n° XXX. V. pour une délibération semblable prise par l'Université de Dôle, les *Univ. de Franche-Comté*, par MM. Beaune et d'Arbaumont, p. xxxix.

(2) *I Concl.*, P. J., *ibid.*

(3) *I Concl.*, P. J., *ibid.* L'official, comme représentant du chancelier, voulait passer avant les docteurs en théologie. L'opposition de cette Faculté empêcha l'abolition du statut. Nous retrouvons souvent cette question de préséance ; le 3 janvier 1474, les Croisiers réclament le pas sur les Prêcheurs (*I Conclus.*, 53 v°).

volume en parchemin, commençant par ces mots : « Quoniam, teste Philosopho, primo Politicorum... (1). »

A leur simple lecture, nous verrons que, si les maîtres et écoliers de Caen avaient jugé bon de reprendre à nouveau l'œuvre d'Henri VI, ils n'avaient cru pouvoir mieux faire, car les nouveaux statuts ne seront que la copie de la charte de 1439. Du reste, celle-ci pouvait avoir été inspirée par les mêmes membres qui rédigèrent le texte de 1457.

3. *Précis de Lesnauderie.*

Un troisième document va nous servir à esquisser l'organisation de l'Université, c'est le précis inséré par Lesnauderie en tête de son *Matrologe* et dans lequel il a recueilli d'intéressantes notes sur notre Université à la fin du XV^e siècle et au commencement du XVI^e (2).

IV. Des membres de l'Université en général.

1. *Qui peut être membre de l'Université ?*

La première condition imposée au seuil de l'Université était la capacité physique et intellectuelle. Nul, en conséquence, ne pouvait être admis si son âge avancé,

(1) Bibl. mun. de Caen, in-fol. 63, Catal. G. Lavalley, n° 157. Pour établir une nouvelle règle ou en abroger une ancienne, trois lectures et trois votes successifs étaient nécessaires. (P. J., s. XL.) Enfin on recommandait à chaque faculté de dresser ses règlements spéciaux. (*Ibid.*, s. XXIV.)

(2) *Matrol.*, fol. 5^{re} et suiv.

son ignorance ou tout autre défaut l'empêchait de se livrer aux travaux de l'école.

Toute infraction à ce règlement était punie par la prison et l'amende (1).

Abbés, prieurs (2), curés, vicaires et ecclésiastiques, marchands, ouvriers et autres, veulent parfois s'agréger à l'Université. Mais l'étude n'est point en cela leur but; ils veulent priver leurs églises du service divin, se soustraire à l'obéissance due à leurs supérieurs, arracher les pauvres et les simples à leurs tribunaux ordinaires pour les trainer devant la juridiction de l'Université, et causer en un mot toute espèce de torts et de scandales.

Aussi l'Université n'entend pas les admettre dans son sein. Loin de là, elle ordonne de les traduire devant le conservateur de ses privilèges pour les y voir condamnés à ce que de raison (3).

2. *Comment est-on affilié à l'Université ?*

Ces obstacles écartés, le premier pas à faire consiste

(1) Pièces justificatives, IV, s. 17.

(2) Il y avait pourtant des abbés affiliés à l'Université, et celle-ci leur donnait le nom de prélats. Voir ci-dessus, à l'installation de l'Université, une liste de prélats et (*I Concl.*, année 1481, 89 v° et 90 r°), une autre liste de secours fournis par les abbés de Fontenay, qui donna 60 sous, Barbery 35, Belle-Etoile 60, Cerisy 6 livres et demie. On alla quêter auprès des autres, Longues, Ardennes, S. Barbe, Thorigny, le Plessis-Grimoult, S. Etienne. Parmi eux, il y eut des récalcitrants, l'abbé de Troarn, entre autres, qui fut retranché de l'Université jusqu'à nouvel ordre.

(3) Pièces justificatives, IV, s. 17, 18 et 29. S. 1457, P. J., XXIX, n° 14 et 15.

à venir prêter serment (1). C'est là une formalité indispensable. On doit l'accomplir avant toute étude dans l'Université de Caen, par suite ou la remplit le plus souvent en entrant dans la faculté des arts. Mais si l'on a commencé ses études dans un autre « studium generale », et que l'on vienne les achever dans celui de Caen, on doit pareillement s'y soumettre (2).

Le nouveau venu jure premièrement obéissance au recteur, et promet de respecter et de faire respecter les libertés et privilèges du corps universitaire. Il s'engage à ne donner son vote, ni par crainte, ni par haine, ni par bassesse ; à se montrer plein de déférence pour tous ses supérieurs, doyen, maîtres ou licenciés. Il doit maintenir la paix et l'union entre les membres de sa faculté et ceux des autres facultés, entre les religieux et les séculiers ; et ne rien révéler aux étrangers des secrets de l'Université ou de l'une de ses parties, mais prévenir le recteur ou le doyen des dangers qui peuvent menacer une fraction quelconque de l'Université (3).

3. *Comment vivent les Universitaires.*

Tous les maîtres et écoliers n'avaient pas de patrimoine (4). La générosité du gouvernement anglais et des États de Normandie pourvoyait à leur entretien.

(1) V. la formule de ce serment, très-abrégée au *I. Rect.*, publiée par M. Cauvet (*op. cit.*, p. 174).

(2) Cfr. *I Concl.* XIX v° et 79 v°. En ce dernier endroit, l'Université recommande d'aller rechercher les insoumis « usque ad proprias cameras et loca hujusmodi. »

(3) P. J., IV, s. 16 et s. 1457, s. 12.

(4) Bibl. nat., ms. lat. 10066, fol. 157 r°, — 20 janvier 1437 (a. s.).

Sauf pour le collège des Droits et le cours de morale dans la faculté des Arts (V. ci-dessous ch. VII et IX), il semble que les cours n'étaient pas régulièrement payés. Un statut (S. 1439, Pièces justificatives, IV, s. 123) défend aux professeurs ordinaires de recevoir plus de 25 sous tournois par an et par élève. Nous ne parlons pas ici des professeurs extraordinaires (*legentes extraordinarium*), ni des maîtres de collège (*pedagogistae*).

Quant à leurs demeures, ils avaient des privilèges assez étendus. Le recteur et un délégué de chaque faculté, réunis au vicomte de Caen et à deux ou trois des notables de la ville, à ce jurés de par le roi, taxaient le prix du loyer et pouvaient forcer le propriétaire à l'accepter. Et une fois que l'écolier a acquis le *jus inquilini*, nul moyen pour le propriétaire de le faire partir, à moins toutefois qu'il ne désire habiter lui-même sa maison. Auquel cas il devra prévenir trois mois d'avance son locataire ; et si celui-ci s'aperçoit que c'est une fraude pour obtenir un prix supérieur de l'immeuble par une location postérieure, il peut faire condamner son ci-devant propriétaire à une amende égale au loyer

« Thomas Breton, ecuyer, demeurant à Bréville-en-Bessin, jouissant en vertu de la donation à lui faite par le Roy Henry, du fief, terre et seigneurie du Désert, dans le Costentin, qui furent à Girard de Bellier, ecuyer, et pour le bon amour naturel qu'il avoit pour son fils Charles Breton, escollier estudiant en l'estude de Caen, pour lui aidier à avoir livres, sen vivre et estat à soy tenir, continuer, maintenir et gouverner en le dicte estude, donna, transporta et delessa au dit Charles Breton et à ses hoirs, les dits domaines, sous la condition que ces domaines lui reviendroient si son fils mouroit avant lui. » — Cfr., Archives du Calv., série D. *Tabellionnage de Caen*, reg. 1435-1439, fol. 287 r°, in principio.

d'une année. Cette amende sera applicable au profit de l'Université (4).

La qualité d'écolier est constatée par des *litterae testimoniales*. Pour obtenir ce certificat, il faut préalablement obtenir de son maître un billet d'assiduité à ses cours, scellé de son sceau et portant sa signature.

Ce billet attestera que, quatre mois durant ou pendant la majeure partie de l'année scolaire, l'écolier a été présent au cours, et que son intention est de poursuivre ses études et d'acquérir tous ses grades. Une fois l'aptitude constatée, le recteur n'a plus qu'à ajouter son sceau à celui du maître. Celui-ci a dû jurer de ne délivrer pareils certificats qu'à bon escient (2). Recteur ou maître, convaincus d'avoir transgressé ces prescriptions, étaient privés pendant un an, à dater de la nomination du recteur suivant, de toute éligibilité à une charge quelconque de l'Université, et, de plus, se voyaient enlever le droit de délivrer, pendant le même temps, de pareils billets (3).

En temps d'examen, et seulement depuis 1457, on

(4) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 108 et 120. — Cfr. Ch. Jourdain, *La Taxe des Logements dans l'Univ. de Paris*. Paris, 1878, in-8°, extr. des *Mém. de la Soc. de l'Hist. de Paris*; Eod. auct., *Index chronolog. chartarum pertin. ad hist. Uⁿ Parisiensis*, n° LV, p. 9; Lemaire, *Antiq. de la ville d'Orléans*, p. 16; et Bimbenet, *Hist. de l'Univ. de lois d'Orléans*, p. 200.

(2) L'assemblée où les maîtres renouvelaient le serment chaque année avait lieu aux premiers jours d'octobre, habituellement le 10. A partir de 1457, les maîtres, qui avaient une raison légitime d'absence, accomplissaient cette formalité à une des réunions suivantes.

(3) S. 1439, P. J., IV, s. 16 et suiv.

peut produire une autre preuve de scolarité à défaut de celle-ci. Il faudra affirmer par serment son intention de continuer les études, et là-dessus l'Université donnera des lettres de protection (1).

L'acte capital de la vie d'un universitaire, celui par lequel il affirme sa qualité de membre du corps, est le droit de vote, vote dans les assemblées générales de l'Université, vote dans les assemblées particulières de chaque faculté.

Ici nous n'avons à regarder que le vote dans les réunions de l'Université.

Ces réunions ont lieu le plus souvent chez les Mineurs, à peine en trouve-t-on un seul exemple chez les Jacobins (2). Toutefois, les hôtes habituels de l'Université voulurent un beau jour la mettre à la porte. En 1483, ils envoyèrent promener l'Université et le tribunal de son conservateur. Prières, menaces; exclusion du sein de la corporation, rien n'y fit. On dut même accepter l'hospitalité de la faculté des Arts dans ses grandes écoles, hospitalité accordée à cette condition toutefois que jamais pardon ne serait octroyé aux coupables. C'est qu'en effet, quand, un mois après que l'Université eut enlevé sa chaire de l'église des Mineurs, ceux-ci ouvrirent des négociations pour l'y réinstaller, ils eurent soin de spécifier que ni le tribunal du conservateur, ni la faculté des Arts ne reviendraient chez eux. Ces assemblées troublaient trop la paix de leur couvent. Mais, après avoir vainement essayé de rentrer de

(1) S. 1457, Pièces justificatives, XXIX, s. 16.

(2) *I Concl.*, 12 fév. 1470, XXXX r°. Cfr. à Orléans, Bimbenet, *op. cit.*, p. 308.

vive force dans son sein et de la tromper à nouveau, ils durent en passer par où le voulut l'Université. Un bon traité, inviolable désormais, lia les deux parties, en donnant à chacune les garanties nécessaires (1).

C'est donc dans le couvent des Mineurs que se réunissait l'assemblée générale de l'Université, composée de ses cinq facultés.

Le recteur convoque à ces assemblées les membres des facultés par l'entremise de leurs doyens respectifs ; non pas toutefois sans avoir pris l'avis d'une commission permanente, dont les membres portent le nom de « députati (2). »

Chaque universitaire vote dans sa faculté, le doyen

(1) *I Concl.*, 100 r^o, v^o 100 bis r^o, 102 r^o, 105 r^o, 106 r^o, 115 r^o et v^o. Cfr. *Matrol.*, 261 et suiv. — Les querelles de l'Université avec les Mendiants n'étaient pas rares, p. ex. sur le droit de confession à Paris en 1453-1458 (Richomme, *Hist. de l'Un. de Paris*, p. 121-122).

(2) S. 1457, s. 10. — Cette commission, que nous retrouvons plus tard sous le chapitre du recteur, fut instituée en 1462 (*I. Concl.* XIX r^o, Cfr. *ibid.* 186 r^o) pour être son auxiliaire. Les doyens en faisaient de droit partie (*Ibid.*, 186 r^o). Elle était chargée de l'étude des questions ordinaires et de la solution de celles qu'il y avait danger à soumettre à une assemblée. Une de ses prérogatives était précisément celle de donner avis au recteur pour fixer la date des assemblées obligatoires, sous peine de parjure. Les séances avaient lieu le vendredi (*Ibid.*, 23 oct. 67, XXXIII v^o). — A Dôle, au contraire, le droit de convoquer les assemblées appartenait au seul recteur ou, à son défaut, à une série de personnes expressément désignées (Beaune et d'Arb., *op. cit.*, p. XL). Du reste, c'est ainsi que les choses se passaient, au moins pour le recteur, à Caen, avant la création de cette commission, sur laquelle les statuts sont muets.

conclut à la majorité des voix et le recteur à la majorité des facultés (1).

Les bacheliers des quatre facultés supérieures ne comptaient que comme maîtres ès arts et votaient en cette qualité. Après leur licence, ils prennent rang dans un autre. Sont-ils licenciés dans deux à la fois, ils peuvent faire leur choix ; mais une fois fait, ils ne peuvent s'en départir. La même règle s'observe lors du passage au doctorat (2).

Le vote a lieu par article (3), le recteur l'expose et l'assemblée l'admet ou le rejette : « placuit » ou « non placuit (4). »

Il nous reste, pour achever le portrait de nos universitaires, à dire ce que nous savons sur leur vêtement, leur vie et leurs mœurs.

Une miniature des Rectories et la gravure placée en tête de l'ouvrage de Lesnauderie sur la *Louenge de mariage*, permettront au lecteur d'en juger *de visu* (5). A peine lui fournirons-nous quelques détails supplémentaires. La chape des maîtres est ample, faite de bonne étoffe, et les couvre par devant et par derrière. Ils portent des gants et des bonnets ; le tout doit être propre. Le costume des étudiants est analogue, mais semble moins rigoureux pour l'étiquette (6).

(1) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 14.

(2) Ibid. S. 1457.

(3) Il est nécessaire qu'il y ait un article en jeu pour qu'une délibération puisse être prise. Cfr. *I Concl.* 27 juil. 84. « ...quia non erat super hoc specialis articulus, remisit U. ad congregationem super hoc faciendam. »

(4) Pièces justificatives, IV, s. 14.

(5) *II Rect.*, (1514-1567), fol. 28 v^o, et ci-dessus p. 300, n. 2.

(6) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 106. — *Matrol.*, 88^{re}, s. 75.

Quant aux mœurs, à deux reprises, en 1439 et en 1457, trois chapitres s'en occupent (1). Ce n'est pas sans raison qu'ils défendent toute promenade nocturne, sans cause licite et sans lumière, après huit heures du soir en hiver et neuf heures en été. Sans motif légitime et sans lanterne, on est pris et mis en prison.

Réclamez-vous de vos juges universitaires, et ils vous infligent une peine salubre (2). Que si vous fréquentez les jeux de paume, de dés, que si vous entrez dans les cabarets et autres lieux de perdition, vous recevrez d'abord un simple avertissement de l'autorité compétente, puis à récidive vous vous verrez retranché du sein de l'Université (3). Il vous est pareillement interdit de porter dans la rue des armes offensives ou défensives, mais on vous permet seulement de garder pour votre défense une épée suspendue à la cheminée (4).

Le nombre total des universitaires ne saurait être, croyons-nous, évalué exactement. Sous le rectorat de Trégore, on compte 240 inscrits; sous celui de R.

— V. ci-dessous quelques autres détails sur le costume des médecins, ch. VIII.

(1) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 26, 27, 28 et S. 1457, s. 18, 19 et 20.

(2) « Imponetur eisdem salutaris pena. » S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 26, *in fine*.

(3) *Ibid.* aux trois endroits cités. Cfr. 31 mars 57, P. J., XXX, n° 5, et *I Concl.* : « Ne de cetero in pratis se immiscendo cum vulgaribus ludant aut communicent sub poena amende ad Universitatis arbitrium et, si casus exigat, privationis. » 29 mars 73, fol. 50 v°. — Cfr., à Dôle (Beaune et d'Arb., *op. cit.*, p. LXXXV-VI), à Valence (Nadal, *Hist. de l'Univ. de Valence*, p. 36).

(4) *Ibid.*, *loc. cit.*, cfr., à Orléans. Lemaire, *Antiq. de la ville d'Orléans*, p. 16, et Bimbenet, *Hist. de l'Un. de lois d'Orléans*, p. 11, 100, 103 et suiv., 203, etc.

Tressé, en octobre 1467, 229 ; et sous celui de J. Pain, en 1500, 279. D'après ces chiffres, dans lesquels la faculté des Arts entre pour une grande proportion, nous pourrions peut-être assigner un chiffre de 500 à 600 pour le total de notre monde universitaire (1).

V. Recteur.

1. Fonctions.

Le recteur est le chef de l'Université, *caput studii*.

Tous les membres de l'Université, même les docteurs, pourvu qu'ils soient maîtres ès arts et bacheliers dans une faculté supérieure, peuvent briguer cette charge (2). Cette mesure, dit l'ordonnance de 1439, est contraire aux usages de Paris, où les seuls maîtres ès arts peuvent prétendre au rectorat (3) ; mais elle est nécessaire à Caen, vu le petit nombre de maîtres et de docteurs. L'ordonnance réservait la faculté de reprendre au bout de trois années les errements de la capitale ; nous voyons par les statuts de 1457 qu'il n'en fut point ainsi (4).

C'est qu'en 1457 on était même contraint d'ajouter un nouveau chapitre aux statuts, chapitre relatif à un cas non prévu en 1439. Les hommes d'âge et d'expérience redoutaient le rectorat comme une lourde charge et le fuyaient en se couvrant d'une excuse quelconque.

(1) *I, Rect.*, fol. 1^{re} et suiv., 123^{re} et suiv., 266^{re} et suiv. Cfr. *Matrol.*, fol. 325^{re} *in fine*.

(2) S. 1439, Pièces justificatives, IV, s. 10 et suiv. — S. 1457, P. J., XXIX, s. 25, et suiv.

(3) Parce qu'ils étaient, ajoute la Charte de 1439, plus accessibles aux petits.

(4) Cette disposition, d'abord temporaire (S. 1439), devint bientôt définitive.

On dut condamner cette pratique, forcer le recteur nommé à entrer en fonctions, à peine d'une amende de 6 écus d'or, et enjoindre de n'admettre aucun prétexte, sinon une raison sérieuse comme un précédent rectorat ou autre cause semblable (1).

Deux fois par an, le 10 octobre et le 25 mars (2), les cinq facultés nomment chacune un délégué appelé *in-trant*. Les cinq intrants ne doivent pas réélire le recteur en exercice et doivent nommer le plus capable de tous les autres; et de ce ils prêtent un serment solennel devant l'Université. Puis ils entrent ensemble dans une sorte de conclave. Là personne ne peut pénétrer ni leur parler, pour éviter tout soupçon. Une chandelle bénite brûle en dehors pendant une heure ou une heure et demie, et sert à marquer le terme de la délibération. A la porte, veille le bedeau du recteur, chargé d'en faire respecter le secret. Après une prière, l'intrant de la faculté de théologie prend la parole et nomme le candidat choisi par lui. Successivement l'intrant des arts, celui de la médecine, celui des lois et celui des

(1) S. 1457. Pièces justificatives XXIX, s. 4. A Louvain et à Dôle, on exige du recteur une certaine aisance, voire même quelque fortune. A Dôle, le recteur est souvent un étranger, ce qui ne se voit pas à Caen. Mais dans ces deux universités, le recteur nommé est forcé d'accepter sous les peines les plus graves. (Beaune et d'Arb., *op. cit.*, p. XLVII.)

(2) A Valence, le rectorat dure un an. Signalons un droit de surveillance sur les lectures que nous n'avons pas rencontré à Caen. (Nadal, *Hist. de l'Un. de Valence*, 1861, in-8°, p. 61-34.) — A Orléans, il semblerait, si nous avons compris M. Bimbenet, que le recteur était élu quatre fois par an, à la Saint-Denis, à Noël, à l'Annonciation, à la Nativité de S. Jean. (Bimbenet, *op. cit.*, p. 196.)

décrets prennent la parole. Le nom sur lequel trois voix se sont réunies est celui de l'élu. L'intrant de la faculté à laquelle il appartient le fait connaître à l'Université assemblée et au précédent recteur. Si le nouvel élu présente alors des excuses, l'assemblée les examine, les accepte ou les rejette. En ce dernier cas, on lui remet immédiatement la barette de l'ancien recteur sur la tête, et les clefs (1), le sceau (2) et le livre des statuts de l'Université entre les mains. Puis il monte dans la chaire rectorale, son prédécesseur prend place à ses côtés et il invite les assistants à dîner pour le jour même (3).

Si au bout d'une heure et demie, les intrants n'avaient pu se mettre d'accord, il étaient privés du droit de sceau (4), et, en outre, frappés d'une amende (5).

Le premier acte du nouveau recteur est de prêter serment (6). Ce serment nous éclairera sur ses devoirs.

(1) Les clefs des pupitres de la bibliothèque, sans doute. Cfr. *Matrol.*, 11 r°.

(2) « Deliberavit insuper juxta unum per rectorem apertum super sigilli rectorie insculptura et cathenis reparatione, quod Henrico Eslu aurifabro, qui illud reparaverat, tam pro argenti in quodam magno anullo et alias appositione quam suis pro laboribus, expediretur somma decem s. sex d. tur. per ma. Jac. Avaine, burse capitalis receptorem. » *I Concl.*, 76 v°.

(3) S. 1439. Ibid., S. 1457, s. 2. et Lesn., *Matrol.*, 11 r° Pour un procès-verbal d'élection, v. ci-dessous. Pièces justificatives, XXX et XXXI, et l'album du *Musée des Archives départementales*, publié par le ministère de l'intérieur, gr. in-f°, 1878, pl. XLVIII et le volume de transcriptions qui l'accompagne, in-4° m. d. p. 322-326.

(4) Droit de timbrer et de faire timbrer leurs actes.

(5) S. 1439, Pièces justificatives, IV, s. 11.

(6) V. les Serments du recteur, publiés par M. Cauvet (*op. cit.*, p. 173), d'après le *I Rect.*, rectorat de Jean Lenfant.

Il doit promettre obéissance et fidélité au roi, et obtenir pareille promesse de quiconque veut jouir des privilèges universitaires. Ces droits et ces privilèges sont confiés à sa garde, pour en être l'observateur le plus scrupuleux et le défenseur le plus ardent (1).

Trois jours après son élection, il réunit en commission les doyens et son prédécesseur et prend connaissance près d'eux de toutes les affaires courantes (2).

Dans le mois, il se pourvoit d'une chape rayée de diverses couleurs et d'un chaperon fourré de vair. C'est là son costume habituel dans les occasions où il paraît en qualité de recteur (3). S'il sort, son bedeau le précède et des personnages de l'Université l'accompagnent. Tous se montrent pleins de déférence pour sa personne et exécutent ses ordres (4).

Parmi ses principales fonctions, citons l'approbation qu'il donne aux certificats de scolarité délivrés par les maîtres à leurs élèves en y apposant son sceau (5), et la présidence d'un tribunal connaissant principalement de deux matières. L'une, les cessions de droits faites par les suppôts au cours d'un procès devant leurs juridictions spéciales ; et l'autre, les controverses en matière de livres et de louage de maison (6).

(1) S. 1439, Ibid.

(2) *Matrol.*, 11 r°.

(3) S. 1439, et *Matrol.*, ibid. Cfr. la miniature des Rectories, citée précédemment.

(4) S. 1439, ibid.

(5) Ibid., s. 19.

(6) S. 1439, Pièces justificatives, IV, s. 24 et 108. — Cfr. précédemment p. 361. — A Dôle, « la juridiction du recteur embrassait à la fin le civil et le criminel, et s'étendait sur tous les membres

Le recteur, à raison de sa charge, percevait différents droits qu'il y a lieu de rappeler ici. Chaque maître ès arts lui verse 10 sous et 8 deniers parisis. Le total de l'année était partagé entre les deux recteurs (1). De même pour les bacheliers en médecine, qui paient chacun 10 sous. S'il scelle un acte quelconque, il demande 15 deniers tournois. Par chaque incorporation nouvelle dans l'Université, on lui remet 2 sous et 6 deniers (2); 5 sous pour l'inspection de la bibliothèque, une fois pendant la durée de sa charge; la même somme pour le baccalauréat en droit; 6 sous 3 deniers pour un grade ès arts (3). Tels étaient les revenus constitués pour lui.

A la fin de son exercice, le recteur faisait approuver sa gestion en assemblée générale et échangeait des félicitations avec l'Université (4).

de la compagnie, à l'exception des deux conservateurs et des écoliers clercs soumis de droit commun au for ecclésiastique. » Beaune et d'Arb., *op. cit.*, p. LIX). — V. des comptes exceptionnellement rendus par le recteur. *I Concl.*, 1 oct. 85.

(1) C'est ce qu'on appelle le d. de chape, v° ci-dessous, ch. VII.

(2) S. 1439, Pièces justificatives, IV. *Matrol.*, 155 r°, s. 20, et *ibid.*, 11 v°.

(3) *Matrol.*, 11 v°. — Citons encore un droit de 20 deniers par chaque botte de parchemin vendu à Caen; payé moitié par l'acheteur, moitié par le vendeur (S. 1439, s. 114).

(4) *I Concl.* à la fin de chaque rectorie; et 172 r°: « Super 2° vero articulo, singulis facultatibus atque earumdem omnibus suppositis copiose congregatis, placuit in forma superius declarata supplicatio domini rectoris omnia que per eum gesta; uno dumtaxat medico excepto, videlicet mag. Thoma Lecomte, cui in barbam coram tota U° referenti ceteri illius facultatis contradixerunt testificantes et dicentes quod non fideliter referebat deliberationem facult. Medic.; super quod ipse solus et unicus

Après sa mort, le recteur, qu'il fût ou non en charge, avait droit à des honneurs particuliers. L'Université tout entière l'escortait à sa dernière demeure, accompagnée de ses bedeaux à verge noire et à masses d'argent, rendant ainsi à celui qui avait été son chef un de ces hommages que Lesnauderie ne veut pas passer sous silence, le considérant comme une marque d'affection et de respect (1).

2. *Biographie des recteurs durant l'occupation anglaise.*

Des recteurs (2) qui se sont succédé à la tête de notre Université, il en est dont l'histoire a enregistré les noms. L'un d'eux a même eu l'honneur d'avoir pour biographe notre regretté maître J. Quicherat (3). Aussi

fueraſt illius opinionis; habuerunt que ſingule facultates dom. rectori ingentes gratiarum actiones. »

(1) *Matrol.*, 11 v°. — Nous n'avons trouvé aucun document sur l'attribution de funérailles royales au recteur de l'Université, — pas plus que sur un procès fameux intenté à la famille d'un recteur tué à la chasse, par l'Université, refusant de payer ses funérailles. Sur ce dernier sujet, M. Guerrier, conservateur de la collection Mancel à Caen, nous a communiqué un ms. du XVIII^e siècle, de onze feuilles, dont la première porte ces mots au r°: « Description de la mort tragique et des cérémonies de l'inhumation (*sic*) de feu Monsieur Boisne, recteur de l'Université de Caen, 1753. » Ce ms. fait partie de la collection Mancel. — Cfr. l'article cité plus haut *Funérailles d'un recteur* (1572) (v. p. 312), fol. 411 du *Matrologe*.

(2) V. la liste des Recteurs, publiée par M. Eug. Chatel, *Bulletin de la Soc. des Antiq. de Norm.*, t. XI, 1881-1882, in-8°, p. 75 et suiv.

(3) M. Quicherat, *Thomas Basin, sa vie et ses écrits*. Biblioth. de l'École des Chartes, III, 313. — Hellot, *Les Chroniques de Normandie*, Rouen, 1881, in-8°, p. 288-293. — V. un vitrail de

pour Thomas Basin, le grand évêque de Lisieux et notre sixième recteur, renverrons-nous aux volumes de la Société de l'Histoire de France et à la préface de leur éditeur (5 vol. in-8°, 1841-49).

Trégore et Lenfant, le premier et le second recteurs, n'ont pas eu jusqu'ici la même bonne fortune.

Michel Trégore naquit dans le Cornwall et fit ses études à Exeter-College, à Oxford (1). Il y reçut le grade de bachelier en théologie (2) et fut nommé par Henri VI recteur du nouvel Estude de Caen. Signe certain du but poursuivi par les Anglais : le chef devait être Anglais, si on voulait que les membres le fussent. N'ayant pu garder sa place sa vie durant (3), il fut nommé par le pape archevêque de Dublin et consacré en cette qualité en 1449. Il mourut en 1471, vers le 1^{er} décembre, en son manoir de Jallaght, et fut enterré dans la cathédrale de St-Patrick. Parmi ses ouvrages, nous trouvons un « *De origine illius studii* » (4) que, malgré nos recherches, nous n'avons pu découvrir.

l'église de Caudebec, représentant Th. Basin, et reproduit dans le *Magasin pittoresque*, t. XXXIII (1863), p. 20. — Cs. *Répert. gén. des sources hist. du moyen-âge*, par Ulysse Chevalier, SV. Basin.—Un service solennel fut célébré pour lui, à sa mort, dans l'Université, par les soins du scribe (*I Concl.* 1497, 145 r°).

(1) Dalton's, *History of the archbishops of Dublin* (p. 159 à 165). Communication de sir Bernard Burke.

(2) *Matrol.*, 10 r°.

(3) « Voluit perpetuari » *Matrol.*, *ibid.* M. De La Rue dit que c'est « une expression que M. de Bras a sottement prise pour une prétention au rectorat perpétuel ou à vie (*Notes mss. sur un exempl. de Huet*, Bibl. mun. de Caen, in-8°, 59, fol. 48-49). » Nous avouons être comme M. de Bras.

(4) *Ibid.*, Dalton's.

Lenfant est ce professeur que la relation de la cérémonie de Saint-Pierre, en octobre 1439, qualifie de maître ès arts, bachelier en théologie (1). Professeur et régent ès lois, il prend le titre de docteur en la même faculté le 1^{er} octobre 1440, lors de son élévation au rectorat (2). En 1445, il est maître des requêtes au conseil du roi à Rouen (3), et près de cinq ans plus tard nous le voyons, docteur en théologie, faire partie des ambassadeurs d'Henri VI. Il y avait un échange d'observations diplomatiques entre les deux gouvernements à propos de la rupture des trêves. Lenfant fut, en cette circonstance, un des soutiens du roi d'Angleterre (4).

Le nom du troisième recteur permettrait-il de supposer qu'il fut parent de Robert Blondel, « le patriote normand » (5), comme l'appelle M. Vallet de Viriville? Aucun document précis ne vient à l'appui de notre supposition, mais tous deux avaient au moins un nom commun et une même patrie.

Les autres sont des professeurs plus ou moins éminents, mais qui n'ambitionnèrent d'autre gloire que celle de former leurs élèves par de savantes leçons. Aucun n'aura l'éclat des Basin, Trégore et Lenfant.

(1) *Matrol.*, 56^{re}.

(2) *1^{re} reg. des Rectories* (Arch. Calvados), rectorat de J. Lenfant.

(3) Pièces justificatives, XVI, n° 8.

(4) Vallet de V., *op. cit.*, III, p. 143. — Cfr. *Narrative of the expulsion of the English from Normandy* (1449-1450). Edit. Stevenson, 1863, in-8° (Coll. of Master of the Rolls), p. 253, 383, 386, 387, 388, 389, 392, etc.

(5) Vallet de V., *op. cit.*, I., 167, et II, III, *passim*.

VI. Chancelier.

Nous avons vu précédemment le pape, après avoir confirmé l'Université, lui donner un chancelier (p. 335).

La bulle (1) nous fait connaître les fonctions de ce dignitaire. Il est chargé de conférer le grade universitaire (2), après s'être préalablement assuré de la capacité du candidat. Aussi fait-il passer tout d'abord à celui-ci, devant les maîtres et docteurs, un examen sur les matières requises. Puis il lui demande le serment de fidélité à l'Église romaine et à ses pontifes. Enfin il lui remet les insignes du grade qu'il vient d'acquérir (3).

L'évêque de Bayeux (4) est nommé chancelier. Il peut

(1) Pièces justificatives, XXIV.

(2) Nous allons voir surgir des exceptions à cette règle pour les droits et la médecine notamment (V. les chapitres VIII et X). Tant qu'il n'y eut pas de docteurs gradués en l'Université de Caen, le chancelier conféra tous les grades (*Matrol.*, 19^{vo} et 31^{vo}).

(3) Cfr. *I Concl.*, xxii^{ro}. — Ces cérémonies avaient lieu dans le palais épiscopal (*Matrol.*, 19^{ro}).

(4) L'évêque de Bayeux, alors sur le siège épiscopal, était Zénon de Branda de Castiglione. Son oncle était le fameux cardinal de Plaisance. Nous avons vu la protection qu'il accordait à l'Université de Caen (ch. III, par. II). Il avait créé, en outre, à Pavie, un collège où les étudiants sans fortune, originaires des diocèses de Rouen, Bayeux, Lisieux et Évreux, pouvaient aller passer six ans (Ch. de Beaurepaire, *Recherches sur l'Instruction publique en Normandie*, Évreux, 1872, in-8°, t. I, p. 245). Son neveu, Zénon, à en croire notre curé de Maltot, n'eut d'autre éclat que celui de la vertu (Hermant, *Hist. du dioc. de Bayeux*, Caen, 1705, in-4°, p. 336). Cumulant alors les deux sièges de Bayeux et de Lisieux, il était, par suite, tout à la fois chancelier et conservateur de l'Université (*Gall. Christ.*, t. XI, col. 793).

délégner ses pouvoirs à un vicaire ou suppléant capable. Et c'est ce qui arrive continuellement en fait.

Cette collation possède, virtuellement du moins, un effet considérable. Tout bachelier, licencié ou docteur, reçu comme il vient d'être dit, peut, sans nouvel examen, exercer tous les actes scolastiques de son grade dans toutes et quelconques universités, et ce de par l'autorité apostolique qui l'a reconnu (1).

Le chancelier nomme les bacheliers et confère les autres grades, excepté le doctorat en médecine et ès droits, encore fait-il remise des insignes à ces docteurs. Pour le baccalauréat et la licence ès arts, on ne lui doit rien, pour la maîtrise trois bourses, pour chaque baccalauréat en une faculté supérieure 30 sous, pour chaque licence 60 sous (2).

Mais à côté de ce qu'on lui devait, il y avait ce qu'on lui donnait. On achetait les grades. C'est en vain qu'on voulut imposer un rigoureux serment (3). Les deux parties l'éluذاient. On dut, pour leur éviter un parjure, les en dispenser (4).

(1) Pièces justificatives, XXIV. « Illi vero qui... Nulli ergo hominum... »

(2) *Matrol.*, 19^{re} et v^o.

(3) S. 1439, s. 34.

(4) « Super hoc tamen ad evitandum anceps perjurium, ex causa, per U^m fuit dispensatum. » (S. 1457, Pièces justificatives, XXIX, s. 20).— En 1488, l'autorité apostolique rappelle même le conservateur et le chancelier à l'observance des règles, et leur imposa de nouveau le serment d'obéissance au Souverain pontife, de fidélité au Roi, et de respect au recteur; mais elle se tait sur l'abus que nous signalons (*Matrol.*, 193^{re} et v^o).

VII. Conservateurs.

Il y a deux sortes de conservateurs : les uns nommés par le pape, les autres, ou plutôt l'autre, par le roi.

1. *Conservateur ecclésiastique.*

Les premiers ont été institués par Eugène IV, dans une bulle datée de Florence, le 17 mai 1438 (1). Ce sont les évêques de Lisieux et de Coutances, et nous avons vu que, par un hasard curieux, le premier conservateur fut en même temps le premier chancelier. En effet, les titulaires des deux sièges de Lisieux et de Coutances exercent successivement cette prérogative (2), comme le leur permettait la bulle d'Eugène IV (3).

Leur représentant habituel est un dignitaire de l'Église ou un simple docteur en droit. C'est là un privilège concédé à l'Université de Caen ; tout clerc se livre aux études de droit, et une fois reçu docteur,

(1) V. ci-dessus, ch. III, part. II, et Pièces justificatives, XXV.

(2) *Matrol.*, 19 v°.

(3) Pièces justificatives, XXV. Cfr. Confirmations de Nicolas V (19 mars 1447) et Calixte III (1455); *Matrol.*, 183 r° et v°, 185 r°, 189 r° et v°, 190 r°. Archives du Calvados, *série L. d'A.*, n° 36 et 56 et *I Concl.*, VIII r°; Ces bulles furent l'objet d'une singulière délibération. La faculté des Arts demanda d'en prendre copie; ce qui lui fut accordé, à condition toutefois que cette copie fût placée « in archa secreta, non in papiro portatili ejusdem facultatis. Et hoc certis de causis, quia non expediebat quod viderentur ab omnibus cogasteriis ea que erant in dictis bullis » (*I Concl.*, X v°).

remplit les fonctions de juge conservateur ou vice conservateur apostolique (1).

En quoi consistent les fonctions du conservateur? A juger les écoliers en toutes leurs causes, et surtout à les protéger au point de vue ecclésiastique. Ainsi, il leur rendra ou fera rendre bonne et prompte justice des dommages par eux soufferts en quelque manière que ce soit. Pour cela il ira, « rondement, sans bruit ni appareil judiciaire (2). » Il s'attaquera aux envahisseurs de biens des écoliers, en appelant à son aide les foudres ecclésiastiques, et, si besoin est, le bras séculier (3).

On enlève à sa compétence les bornes que Boniface VIII y avait mises (4).

Cependant on ne permet pas aux écoliers d'attirer leurs adversaires plus loin que ne le font ceux des autres universités du royaume; et pour tous autres délits que les flagrants délits, on recommande de se conformer aux constitutions apostoliques précédentes (5).

Dernière remarque : il est chargé de la police en ce

(1) Bulle d'Alexandre, du 27 mars 1498 (*Matrol.*, 194^{re} et suiv.).

(2) ... de plano, sine strepitu et figura judicii... » Pièces justificatives, XXV.

(3) Pièces justificatives, XXV. — Parfois même, en ce cas, il emprunte la juridiction du recteur qui lui est dévolue. *Matrol.*, 20^{re}.

(4) Pièces justificatives, XXV. — Boniface VIII (1294-1303) avait ordonné par une bulle du 6 des ides d'avril 1295 à tout conservateur apostolique d'avoir une dignité quelconque dans la ville ou le diocèse où s'exerçait son autorité, et de ne pas étendre son pouvoir au-delà des limites de cette ville ou de ce diocèse; enfin de ne déléguer ses fonctions qu'au cas où cela lui aurait été expressément accordé. (*Bullarum collect.* Romae, 1741, in-fol., t. III, partie II, pag. 77.)

(5) Pièces justificatives, XXV.

qui concerne les clercs, et c'est entre ses mains qu'on les remet (1).

Voilà pour sa compétence (2); examinons maintenant l'organisation de son tribunal.

Le siège du parquet, « parquelum », est dans une salle du couvent des Cordeliers (3). C'est à ce parquet que se rattachent un scribe ou greffier, un promoteur, un appariteur, des avocats, douze notaires (4).

Les émoluments du conservateur sont de 40 livres fixes; 6 blancs, pour un avant faire droit ou un paraphe; 10 sous, dont 5 fournis par chaque partie, pour un définitif (5).

2. Scribe.

Le scribe ou greffier est chargé de délivrer les jugements du conservateur.

Ce dernier le nomme, le révoque et le paie. Sou-

(1) Pièces justificatives, IV, s. 26 et 28.

(2) V. ci-dessous immédiatement le détail des causes connues par le conservateur, qui rapportaient au greffier un certain bénéfice ou que devait poursuivre le promoteur.

V ci-dessous les règles de procédure communes aux conservateurs ecclésiastique et séculier.

V. conflits entre les juridictions ordinaires, bailli et official et celles de l'Université, le *I Concl.*, notamment fol. 41 v°, 42 r° et v°, 43 r°. (L'official ne retint que les délits punissables d'excommunication, et laissa les autres au conservateur.)

(3) V. ci-dessus. — La location en est payée avec celle de la prison, située au même lieu. Cfr. ci-dessous, p. suiv.

(4) Les notaires, d'après Lesn., venaient d'être réduits à ce nombre; ils avaient donc été davantage. *Matrol.*, 20 r°.

(5) *Matrol.*, 20 r°.

vent même cette fonction est affermée, car elle est d'un revenu considérable (1).

Le maximum est de 7 s. 6 d. tournois, c'est une révision. Ensuite viennent un interdit, une prise en connaissance (2), qui coûtent 5 s.; une seconde récidive, 4 s.; une première récidive, 3 s.; un monitoire, une excommunication, 2 s. 6 d.; une citation, un mémoire, 2 s.; une absolution, 12 d.; le droit d'acte passé devant notaire, 5 d.; le droit de signature pour attester la qualité de notaire de la cour, 4 d.; chaque enregistrement d'affaires produites à la barre, 4 d. Il faut compter en plus un impôt de 12 d. par livre. Les frais d'écritures et copies produites sont taxées à sa volonté; et la sentence définitive, d'après la quantité des écritures (3).

3. *Promoteur.*

Le promoteur est une sorte de juge d'instruction et non pas un officier chargé d'introduire les procès où l'Université est partie plaignante : ceci est du ressort du procureur (4).

Il recherche les coupables et les assigne devant le conservateur. Les principaux délits dont il connaît sont ; la falsification du sceau rectoral apposé sur les ajournements, l'inexécution des ordres de la Cour, le parjure

(1) *Matrol.*, 20 v°.

(2) « Cognitum. » *Ibid.*

(3) *Matrol.*, 20 v°, 21 r°.

(4) « Cum promotor allegaret quod, pro injuriis illatis Uⁿ, ille fuerat citatus; et ad procuratorem spectat de causis Uⁿ et non ad promotorem, hec materia remissa est ad deputatos. » *1 Concl.*, 24 m. 58.

devant son tribunal, etc. Pour le premier cas, faux en scel du recteur, la peine est une amende, dont le conservateur partage le produit entre lui et l'Université. Les parjures, eux, sont menés au pilori, puis promenés par la ville une mitre sur la tête, enfin ramenés en prison (1).

4. *Appariteur.*

Dans l'appariteur, il faut reconnaître l'huissier, le geôlier et l'exécuteur. C'est l'Université qui nomme ce fonctionnaire (2).

Comme huissier, il appelle les causes et chaque jugement par contumace lui rapporte 2 d.; chaque définitif 6 blancs (3).

Il garde la prison et le prétoire, situés tous les deux chez les Cordeliers, et loués à ceux-ci 10 livres par an. Chaque prisonnier lui paie 6 blancs et lui donne en plus quelque chose (4).

C'est lui qui est chargé de l'exécution des parjures. Pour tout salaire de la part de l'Université, il n'a droit qu'à l'exemption d'impôt (5).

5. *Conservateur royal.*

Le conservateur royal, sous les Anglais et après le recouvrement de Normandie, est et demeure le bailli de Caen.

(1) *Mutrol.*, 21^{re} et v^o.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

Sous les Anglais, ses attributions sont des plus étendues. Charles VII les restreint, au contraire, de la façon la plus formelle.

C'est la charte de Rouen, janvier 1432, (1), qui constitue le bailli de Caen conservateur des privilèges royaux concédés par Henri VI.

Alors la compétence, nous l'avons vu (2), était singulièrement large. Pourvu que l'adversaire habitât la Normandie ou y possédât quelque propriété, il connaissait de la matière, encore qu'elle fût réelle ou possessoire et que l'écolier fût demandeur.

En 1439, le roi n'accordait plus au bailli, comme au conservateur apostolique, que la connaissance des matières personnelles et des préjudices causés en paroles ou en fait aux écoliers (3).

La même ordonnance enjoint aux suppôts de n'introduire aucune cause sans avoir préalablement obtenu l'assentiment de l'Université. Devant l'assemblée, le demandeur doit comparaître en personne, exposer ses griefs et affirmer par serment qu'il n'a nulle intention frauduleuse, qu'il n'entend pas céder son droit, et que sa citation ne vise comme parties principales que quatre personnes au plus. Ces quatre défendeurs doivent être expressément nommés dans la sommation à comparoir. Pour les parties jointes, le nombre n'est pas limité. Enfin, toute cession de droits au cours de l'action devant la juridiction universitaire est nulle et non admise (4).

(1) Pièces justificatives, I, n° 12.

(2) Ch. II, par. II.

(3) S. 1439, Pièces justificatives, IV, s. 22.

(4) S. 1439, Pièces justificatives, IV, s. 23.

Le bailli, de son côté, ne pourra évoquer une affaire en sa qualité de conservateur, si le requérant ne lui produit d'abord un certificat de scolarité, et si le bailli ne mentionne dans son mandement de comparoir les motifs exprès de l'ajournement (1).

L'appel du bailli comme conservateur se porte devant les commissaires pour le roi en cette partie du royaume. Ceux-ci jugent en dernier ressort et sans appel (2).

Pour s'assurer de la fidélité du bailli à remplir toutes les règles, on lui réclame le serment, le plus tôt possible après son entrée en charge (3).

La tâche du conservateur royal est, on le voit, et nos statuts le disent expressément, plutôt une charge de défenseur qu'un rôle de juge (4).

Mais cette restriction de compétence, ces formalités apportées par les statuts de 1439 n'étaient pas de nature à faciliter au bailli l'accomplissement de sa charge, et aux écoliers la protection qu'ils pouvaient réclamer. Les adversaires de ceux-ci s'appuyaient sur un article « où il est escript que iceulx exposans pourront faire convenir leurs debleurs en action personnelle jusquez à un certain temps, qui est jà passé et expiré, sans ce que mention y soit faite de action réelle, jà soit ce que nos dittes lettres de fondacion facent mention de actions réeles. • Les écoliers continuellement traduits en justice hors de Caen n'y pouvaient étudier tranquillement. Aussi « plusieurs d'eulz s'en vont demeurer à Paris, à Orléans, à Angiers, à Louvain, en Ytalie et en aultres

(1) S. 1439, Pièces justificatives, IV, s. 32. — Cfr. *ibid.*, s. 117.

(2) *Ibid.*, s. 25.

(3) *Ibid.*, s. 33.

(4) *Ibid.*, s. 33.

estudes, espérant en iceulx vivre, estudier et prouffiter en plus grant paix, liberté et franchise que audit Caen. Par quoy les finances de nostre obéissance sont transportées aux dils lieux en bien grant nombre à l'avantage des estrangiers et appovrissement de nostre ditte obéissance, qui n'a besoin de telle wydenge, ce que ne se seroit, se le dit estude de Caen joissoit des privilèges et franchises que leur avons données libéralement. » En conséquence, le bailli de Caen était rétabli pour connaître « des debtes à eulx [écoliers et maîtres] appartenantes à cause d'arreraigez de rente... jusques à cinq ans, à compter du jour de la date de ces présentes (1). »

Par suite, après une tentative de restriction, le bailli de Caen voyait sa compétence reprendre toute son étendue (2).

En 1450, nouveaux revers : Charles VII, dans la Charte de Pommereux-en-Forêt (3), n'accorde que les causes personnelles au tribunal du conservateur; il lui enlève les causes réelles.

Les statuts de 1457 ne s'occupent de notre sujet que pour régler une question accessoire. Toute demande d'ajournement, défense ou protection, doit porter le sceau du recteur préalablement apposé à la pièce. Le sceau remplace le certificat de scolarité précédemment exigé; et sur la production de cette pièce, le conservateur délivre le mandement sollicité (4).

(1) Eltham, 18 juin 1445, Pièces justificatives, XV.

(2) Ibid., par. 9. — V. un procès débattu en 1440. Pièces justificatives, VI.

(3) Pièces justificatives, XXII.

(4) Pièces justificatives, XXIX, s. 21.

Les conservateurs royaux s'inquiétaient-ils plus que les rois de notre Université ? Encore qu'il y ait eu des exemples de zèle (1), Lesnauderie va nous répondre par sa farce des pattes ointes à laquelle nous renvoyons le lecteur, s'il veut de plus amples renseignements (2).

VII. Officiers de l'Université.

Parmi les autres officiers de l'Université, les uns sont énumérés par Henri VI : « ung advocat, ung procureur, ung sonneur de cloavez, deux libraires, deux parcheminiers, deux enlumineurs, deux relieurs de livres, six bedeaux, cinq huissiers, à chacune des cinq facultés ung, et sept messagiers à entendre à chacun dyocese de nostre dit duché (3). » Les autres, le receveur et le scribe, nous seront indiqués par les statuts de 1457 et le précis de Lesnauderie.

C'est de ceux-ci que nous allons parler tout d'abord, à raison même de l'importance de leurs fonctions.

1. Receveur.

Lorsque les secours prodigués par le gouvernement anglais lui firent défaut, l'Université dut imposer à chacun de ses membres une cotisation par tête, appelée « bursa capitalis ». Cet impôt était taxé d'après les

(1) Huet, *op. cit.*, éd. 1706, p. 269.

(2) V. ci-dessus, Préface. — Guillaume Bureau, bailli de Caen et conservateur de l'Université, était le but de toutes ces railleries, comme ne remplissant pas les devoirs de sa charge.

(3) Pièces justificatives, XXII, n° 6.

ressources de chacun et ses dépenses de sa semaine (1).

Le receveur fut créé pour le percevoir.

Ces bourses sont divisées en grandes et petites. Les grandes, payées par les serviteurs et officiers de l'Université, sont fixées, par le recteur et les doyens; les autres sont à la distribution du receveur (2). Celui-ci recouvre le tout et en délivre quittance à chacun (3).

Il est, d'un autre côté, chargé de solder les dépenses. Celles-ci se répartent en distributions aux services de l'Université, honoraires des messes accoutumées, et dépenses votées en assemblée générale (4).

Autre fonction à signaler; la garde des armoiries « scuta seu armaria », de l'Université, destinées à être appendues aux murs pour les services (5).

Sa charge dure deux ans, il est élu le jour même de l'approbation des comptes. Celle-ci se fait tous les ans le 24 juin dans la cour de Bretagne ou dans le réfectoire des Cordeliers, devant une commission de cinq membres, nommés par les cinq facultés. Il leur fournit une copie de ses registres et porte leurs conclusions à l'assemblée générale pour les faire ratifier (6).

On choisit pour cette fonction un maître ès arts,

(1) S. 1457. Pièces justificatives. S. 26.

(2) *Matrol.*, 12 v°. Nous ne voyons pas à Caen de *distributeurs* et de *normateur* dont les fonctions, devenant chaque jour plus importantes, réduisaient le receveur général à n'être « qu'un employé subalterne. » (Beaune et d'Arb., *op. cit.*, p. LXV.) V. les registres de ses recettes pour le XVI^e s. aux Arch. du Calv. Série E. Fonds de l'U., 6^e carton, *Comptes des receveurs*.

(3) S. 1457. Pièces justificatives. S. 26 et *Matrol.*, 12 v°.

(4) *Matrol.*, *ibid.*

(5) *Ibid.*, 13. r°.

(6) *Ibid.*, et *I Concl.*, 121 r° et XIX v° cfr. *passim*, et entre autres

gradué en une autre faculté. Ses émoluments sont de 100 s. tournois fixes ; mais, suivant la volonté des auditeurs de ses comptes, il touche plus ou moins, habituellement 12 d. par livre (1).

En terminant son exercice, il doit remettre à son successeur un compte en grosse pour être joint au grand livre (2).

2. *Scribe.*

Le scribe, ou secrétaire général de l'Université, est un notaire ecclésiastique dont l'office est perpétuel.

Il s'assoit aux pieds du recteur dans les assemblées, lit les articles et les demandes, rédige les conclusions et en tient registre. Toutes les lettres envoyées au nom du corps tout entier, soit pour réclamer la protection de hauts personnages, soit pour l'accorder aux serviteurs, soit pour toute autre raison, lui passent par les mains. Les serviteurs ou membres qui se font délivrer des lettres de protection, lui doivent 5 s. 6 d. ; est-ce un certificat de scolarité, 15 deniers.

C'est à lui qu'est confié le catalogue ou l'inventaire de la bibliothèque. Aussi assiste-t-il le recteur dans son inspection pour vérifier le nom et le nombre des volumes. Ce déplacement lui vaut une indemnité de 2 s. et demi (3).

96 v° et suiv. où le receveur ne rend pas exactement ses comptes.

(1) Ibid.

(2) Ibid., 13 r°.

(3) *Matrol.*, 12 v°, cfr. Pièces justificatives, IV passim. V. ci-

3. *Notaires, avocats et procureurs.*

Ceci nous amène tout naturellement à parler des notaires. Ceux-ci délivrent des assignations à comparoir devant les conservateurs. Sauf cette attribution, nous ne leur en voyons pas d'autre bien définie. Au commencement du XVI^e siècle, ils venaient d'être réduits, dit Lesnauderie, au nombre de douze (1).

Sur les avocats et les procureurs, deux de chaque sorte, il n'est presque rien que nous ne sachions déjà (2). Deux de ces officiers remplissent leurs fonctions en cour séculière, deux en cour ecclésiastique. Leur situation est piteuse, d'après Lesnauderie : « Et sunt sine stipendiis et male. » Aussi voit-on parfois cette charge vacante et ces fonctionnaires nommés d'office (3).

Nous aurons plus de détails sur les bedeaux.

4. *Bedeaux.*

Leur nombre est de six (4), dont cinq huissiers (5).

Le sixième est le bedeau du recteur. Il est élu par les

dessus, par. V. *Recteur*. — « A Dôle comme à Caen c'était le plus souvent un prêtre, toutefois nous ne voyons pas dans nos statuts « l'obligation pour ce fonctionnaire d'entonner les chants aux messes et autres offices universitaires. » (Beaune et d'Arb., *op. cit.*, p. LXVII.)

(1) *Matrol.*, 20 r^o.

(2) V. Pièces justificatives, XXII.

(3) *Matrol.*, 13 r^o et v^o. *I Concl.* 26 fév. 74, 55 r^o, et *ibid.*, XXIX r^o.

(4) S. 1439. Pièces justificatives, IV. S. 78, et *I Concl.*, 90 v^o.

(5) Pièces justificatives, XXII.

cing facultés et sa charge dure autant que sa vie (1). Ses fonctions consistent à précéder le recteur, à recevoir de lui et à porter aux autres bedeaux les billets de convocation aux assemblées universitaires, à réunir les doyens pour l'ouverture de la caisse (2), et l'Université tout entière pour ses messes et services. Ses gages sont de 20 s. pour apposer le sceau du recteur à une lettre, de 10 d. fixes, de 5 d. par élève ès arts, enfin du montant d'une collecte faite chaque année dans les écoles après la St-Denis (3).

En 1457, l'usage s'introduit de ne plus faire présenter au recteur le billet de convocation par un bedeau, mais par un maître ès arts spécialement désigné (4).

Les cinq autres bedeaux ou huissiers font leur service chacun dans une faculté. Ils ouvrent et ferment les écoles ou les barrières de la rue, annoncent les leçons d'ouverture et tout ce qui regarde les faits scolastiques. Une quête est faite par eux chaque année dans les écoles. Chacun leur remet ce qui lui plaît, non cependant sans qu'il soit enjoint d'avoir égard à leurs bons et loyaux services. De plus, à chaque promotion, ils ont droit à une bourse de la part du nouveau promu, et ils en remettent quittance au bedeau du

(1) Cfr., *I Concl.*

(2) • Arca. »

(3) *Matrol.*, 12 r°. — S. 1439. Pièces justificatives, IV, s., V. encore sur le bedeau du recteur et un léger pourboire qu'il reçoit pour remettre aux étudiants la quittance du bedeau de leur faculté, ci-dessous, ch. VII; et *I Concl.*, an. 1481 et 2, 85 r°, 88 r° et 89 r°, 90 v°, 92 v°.

(4) S. 1457. Pièces justificatives, s. 27.

recteur. C'est de la main de celui-ci que l'intéressé la retire, moyennant un léger pourboire (1).

Tous les ans a lieu une comparution solennelle des bedeaux par devant le recteur pour s'entendre commander et recommander leurs services (2).

5. *Libraires, parcheminiers, etc.*

Les libraires sont au nombre de deux. Ils doivent avoir les livres nécessaires à toutes les études, les porter les dimanches et jours de fête à l'issue des sermons de l'Université, et les exposer les autres jours derrière leurs fenêtres. Le prix en est marqué sur un catalogue affiché par leurs soins. Comme rétribution, le taux maximum est de 12 d. par livre. Après une exposition consécutive de trois dimanches, ils peuvent vendre les livres hors de Caen.

En outre, on leur emprunte des livres à copier, moyennant un salaire fixé par l'Université.

Et de plus, ils sont experts jurés dans les ventes. En ce cas, si leur science est en défaut, ils doivent réclamer et obtenir le secours de la science des professeurs (3).

Il y a deux parcheminiers à Caen, chargés de vérifier

(1) 1459. Pièces justificatives, IV, s. cfr. pour Dôle (Beaune et d'Arb., *op. cit.* p. LXVI-LVVII). — A Orléans, les écoliers donnent un habit complet aux bedeaux. Aussi la plupart sont-ils marchands fripiers (Bimbenet, *op. cit.*, p. 208).

(2) S. 1457. Pièces justificatives, XXIX, s. xxvii.

(3) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 79. — S. 1457, Pièces justificatives, s. xxxiii. — *Matrol.*, 20^e cfr. à Dôle (Beaune et d'Arb., *op. cit.*, p. LXIX et suiv.) et à Orléans (Bimb., *op. cit.*, p. 209).

le parchemin apporté du dehors. Deux maîtres délégués les accompagnent. Chaque botte doit contenir trente-six peaux et rapporte au recteur la somme de 20 d. (1).

Les parcheminiers du dehors devaient comparoir à la S. Pierre et à la S. Denis devant l'Université et se présenter tous les trois mois devant le recteur (2). Plus tard, il en est de même pour les papetiers du dehors, fournisseurs de l'Université (3).

Sur les relieurs et les enlumineurs, peu de choses à dire, sinon qu'ils sont deux comme il y a deux écrivains (4).

6. *Sonneur de cloches et gardien de la bibliothèque.*

Reste le sonneur de cloches et le gardien de la bibliothèque. Celui-ci fera l'objet, ainsi que la bibliothèque, d'une notice spéciale.

Le sonneur de cloches met en branle tous les jours non fériés, excepté le jeudi, la cloche de St-Sauveur (5).

(1) S. 1439, s. 114. Ch., 13 fév. 1450. S. 1457, s. 29, et *I Concl.*, 182 v°.

(2) *Matrol.*, 21 v°, et S. 1457, Pièces justificatives, s. 38, et *I Concl.*, 145 r°, 182 v°, 187 v°, 188 v°.

(3) *Ibid.*

(4) *Matrol.*, et S. 1457. Pièces justificatives, XXIX, s. 30, et *I Concl.*, 60 v°.

Voici la liste des endroits où nous les avons trouvés établis :

Caen (*I Concl.*, xxxviii r° et suiv., 59 v° et suiv., 71 r° et suiv., 134 v°, 147 v°, etc.), Bayeux (52 v°, 76 v° et suiv., 117 r°, 126 v° et suiv., 183 r°), Falaise (87 v°, 97 v°), Condé (183 r°), Carentan et Saint-Lô (187 r°), Valognes (78 v°), Coutances (xxxx v°, 50 r°, 85 r°), Granville (69 r°), Mortain (73 r°), Avranches (xxxx v°, 41 r°), Flers (42 r°), Mortagne (175 r°), Orbec (170 v°), Pont-Audemer (9 r°), Caux (xxii v°), Beaumont (164 v°), etc.

(5) « Quo ad 2^m supplicaverunt parrochiani S. Salvatoris

Il fait entendre une volée à cinq heures du matin, suivie de trente coups : c'est pour la faculté des Arts. A six heures, et à sept en hiver, il lance une nouvelle volée d'une demi-heure pour l'ordinaire des facultés supérieures. Le son ne dure qu'un quart d'heure pour les leçons extraordinaires, mais en revanche, les jeunes professeurs, qui les donnent, laissent quelque monnaie pour le sonneur, et c'est là son seul bénéfice (1).

7. *Messagers.*

Reslent les messagers. Ceux-ci originellement distribués, un dans les sept diocèses de la Normandie (V. ci-dessus, par. VII), furent successivement étendus selon les besoins de l'Université.

Leurs fonctions consistent à apporter et remporter la correspondance des maîtres et écoliers avec leur pays ; tous les mois, le recteur devait les voir et, tous les mois, ils devaient offrir leurs services à leurs compatriotes (2).

cadom. quod U^{is} dignaretur eos juvare constructione cujusdam campane quam intendebant facere et dicebant eam qui servit Uⁱ multum deterioratam esse, et si placeret Uⁱ eos juvare, contentabantur et se offerebant ut dicta campana quam facere intendebant, multo majorem et eminationem ea que dicte Uⁱ servire solita est, ad usus etiam dicte U^{is} applicaretur. » L'U. accepte et contribue pour un marc d'argent. (*I Concl.*, 40^{re}.)

L'église St-Sauveur est aujourd'hui la halle et le titre en a été transporté à N.-D. de Froide-Rue. C'est l'ancienne chapelle des Jésuites ou Petits-Pères, qui a hérité du nom de N.-D.

(1) S. 1457. Pièces justificatives, aux n^{os} ci-dessus, et *Matrol.*, 13^{vo} et 14^{re}, cfr. Beaune et d'Arb., *op. cit.*, p. LXVIII.

(2) S. 1457. Pièces justificatives, s. 38 et 39, cfr. Jourdain, *op. cit.*, t. I, l. I passim.

VIII. Dispositions générales.

Tous ces officiers étaient exempts d'impôts, et c'était la seule manière par laquelle l'Université reconnaissait les services de la plupart (1).

Tous étaient obligés de se présenter deux fois par an pour entendre faire leur appel. Celui-ci avait lieu d'après une liste spéciale, dressée par ordre de l'Université, et contenant tous leurs noms (2).

Toutes ces charges étaient à vie (3). Une seule chose leur était défendue, c'est d'être marchands ou cabaretiers.

(1) Ch. 13 février 1450. Pièces justificatives, XXI. — *Matrol.*, 21 v°, 22 r°. — *Matrol.* de la ville, I reg., an. 1507. — Cfr. Bimbenet, *op. cit.*, p. 97. — *I Concl.*, XIX r°, XXVII r°, 57 r°, 59 v°, 72 r°, 76 r°, 81 r°, 82 v°, 85 r° et suiv., etc.; 91 r° et suiv., etc. : droits de gabelles, prestations en blés, 62 r°, etc.; luttas sans fin d'un bedeau de la faculté de médecine contre les paroissiens de St-Pierre, an. 1471 et suiv., *ibid.*, 44 v°, 45 r°, 46 v° et suiv.; et d'un messager de St-Martin de Laigle, ann. 1473 et suiv.; *ibid.*, 50 v°, 56 v° et suiv.; exemptions des charges de bourgeoisie (guet, veilles de nuit, travaux de rempart, etc.), an. 1465, *ibid.*, XIX r° et v°; 1482, 90 r° et suiv., 108 r° et suiv., 136 r° et suiv., 141 r°, 149 r°, etc. Contre le décime levé par le pape, l'Université s'insurgea, fit cause commune avec le chapitre de Rouen, et en appela au concile futur (*I Concl.*, 1491, 141-142 et suiv.). C'est alors que l'évêque de Châlons et le lieutenant du bailli de Caen furent tour à tour excommuniés, chassés et maltraités par l'Université (*Matrol.*, fol. 305 et suiv.). Cfr. Bimbenet, *op. cit.*, p. 97.

(2) S. 1457, Pièces justificatives, s. 38 et 39, et *I Concl.*, 181 v°, 184 v°. V. ces listes, *Matrol.*, 259 et 367.

(3) S. 1457. *Ibid.*

CHAPITRE VII.

LA FACULTÉ DES ARTS.

I. Statuts.

Outre la charte de 1439, nous avons, pour étudier cette faculté, les règlements délibérés par elle en 1441 (1) et pour elle en 1495 (2), et de plus le précis de Lesnauderie, au commencement du XVI^e siècle (3).

Les statuts de 1495 furent le produit d'une réforme introduite par l'Université elle-même. Cette réforme mérite d'être racontée, ainsi que les circonstances qui l'accompagnèrent. Il nous faut le faire ici, sous peine de rompre l'ordre assigné sans profit ou plutôt avec préjudice pour le lecteur.

Dès 1489, des symptômes de relâchement s'étaient manifestés. Celui qui par dessus tous aurait dû être exempt de blâme et donner l'exemple, le doyen, méritait la désapprobation de l'Université et se voyait très-justement destitué. Lors de l'élection de son suc-

(1) *Matrol.*, 137 r°, 152 r°.

(2) *I Concl.*, 174 r°.

(3) *Matrol.*, 32 r°, 34 v°.

cesseur, des troubles violents éclataient, l'élection était cassée (1) et les intéressés renvoyés à se pourvoir devant des arbitres désignés par eux. Il y avait là deux compétiteurs s'attaquant violemment l'un l'autre et s'accusant réciproquement d'être excommuniés. Toutefois, l'un des belligérants exhiba seul des lettres d'absolution, et cela mit fin au combat (2).

Mais en 1493 éclate une nouvelle affaire. Deux membres de la Faculté se disputent la place de receveur et exposent leurs prétentions devant le bailli de Caen. En attendant l'issue du procès, on charge un tiers de remplir, à titre de séquestre, les fonctions en litige et de percevoir notamment le droit de chape du recteur (3). Finalement, sur les instances de l'Université, les deux parties abandonnèrent la voie judiciaire et s'en remirent à cinq arbitres (4).

L'année suivante, deux rivaux revendiquent la chaire de morale. Durant cette affaire, dans laquelle échouèrent tous les moyens de conciliation et qui ne se termina que par une nouvelle élection, on constata de nombreux vols (5) et de grosses irrégularités (6), et on dut prendre la résolution de réformer les Arts.

(1) *I Concl.*, 11 avril 1489, 132-133.

(2) *I Concl.*, 11 février 1491, 144 r° et v°.

(3) *I Concl.*, 26 mars 1493, 162 r°. — Pour le droit de chape des recteurs. Voir ci-dessus, ch. VI, par. v.

(4) *I Concl.*, 18 avril 1493, 162 v°.

(5) Le 10 oct. 1494, après des péripéties de toutes sortes, l'un d'eux se trouvait redevable vis à vis de la Faculté jusqu'à concurrence d'une somme de 20 écus et « cum libertate adhuc contra eum » (*I Concl.*, août et 10 oct. 1494, 171 v°, 173 r°).

(6) Un doyen destitué par l'Université siégeait quand même.

Pour mettre ce dessein à exécution, on résolut d'attendre le retour du bailli de Caen, conservateur royal (1).

En attendant, les querelles, les brigues, les rivalités, loin de s'éteindre, s'allumaient et s'entretenaient avec plus d'ardeur. Le recteur, le chef lui-même du corps tout entier, fut insulté dans une réunion des Arts ; bien plus, son agresseur osa le traîner devant le tribunal du bailli. Celui-ci vint en assemblée générale engager les universitaires à terminer par eux-mêmes leurs dissensions (2). Comme pour riposter, le rival malheureux d'un trésorier de la Faculté nouvellement élu, attaquait son compétiteur devant la juridiction civile. C'était mettre à bout de patience l'Université qui ne voulut point se saisir de l'affaire, et renvoya dos à dos les parties (3).

La réforme avait pendant ce temps été établie non sans débat et sans opposition. Proposée sur le rapport d'une commission de dix membres, elle avait été adoptée en principe le 16 avril 1494, puis confirmée dans deux délibérations en date du même mois. Enfin, par trois facultés contre deux, l'Université vota et promulgua les nouveaux statuts en janvier 1495 (4).

(1) *I Concl.*, 16 avril 1494, 168 r° et v°. — *Ibid.*, 21 avril 1494, 168-169. — *Ibid.*, 26 avril 1494, 169 r°. — *Ibid.*, 10 mai 1494, 169 r° et v°. — *Ibid.*, 30 mai, 4 juin, 2 août (le quatrième en blanc), août, 19 sept, 169 v°, 171 v°. — *Ibid.*, 24 mars 1495, 176 r°.

(2) *I Concl.*, 15 fév. 1497, 185 r°.

(3) *I Concl.*, 21 février, 4 et 17 mars, 9 mai 1497, 185 v°, 189 v°.

(4) *I Concl.*, 23 fév., 16 et 26 avril, 2 et 26 août 1494, 28 janv. 1495, 145 r°, 174 v°. — Les deux opposants étaient les Arts et la Médecine. La première prétendit que cette réforme devait être son œuvre à elle seule et la Médecine qu'elle n'avait point à s'en mêler.

Après avoir sommairement indiqué l'histoire des statuts, il nous reste à en faire l'analyse approfondie.

II. Enseignement.

L'enseignement donné par cette faculté est la base des autres sciences cultivées par l'Université. Il faut avoir le degré de maître ès-arts pour passer dans une faculté supérieure, et, pour acquérir ce grade, il faut préalablement s'être fait recevoir bachelier et licencié.

1. *Etudes préliminaires.*

Trois degrés conduisent au baccalauréat ; ils représentent les divisions de nos classes modernes : grammaire, humanités, rhétorique et philosophie.

« Sous des maîtres versés dans l'étude de la grammaire et des anciens auteurs, les jeunes gens apprennent le langage, la distinction entre les bonnes et les mauvaises expressions, la métrique, l'accentuation des syllabes brèves et des longues, la façon de les distinguer les unes des autres. A la même source, ils puisent en même temps de bons principes (1). »

De là, on les fait passer au cours des « *Logicalia*. » Les « *Logicalia* » ou mieux les « *Parva logicalia* » (2) forment le septième traité des « *Summulæ* » attribués à Petrus Hispanus. Les « *Summulæ* » étaient en général des recueils de philosophie. Nous voyons étudier à Caen, à côté de celles de P. Hispanus, celles de Buridan

(1) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 38.

(2) Ibid., s. 39 et Thurot, *De l'Organisation de l'Enseignement dans l'U. de Paris au moyen âge*. Paris, Besançon, in-8°, 1850, p. 47.

et de maître Albert (1). Le choix de l'auteur était laissé à l'arbitraire du maître.

L'écolier capable de raisonner (probare), était admis à suivre les cours de la Faculté. Là il voyait successivement, en plusieurs années, les divers livres de la Logique d'Aristote, chacun en leur lieu, comme dans la rue du Fouarre, à Paris, et aux mêmes heures (2).

2. Déterminance.

Cela fait, l'étudiant, s'il a quatorze ans (3) et s'il n'est pas sous le coup de peines infamantes, est capable de *déterminer*. La déterminance est une épreuve préparatoire au baccalauréat, qui consiste à disputer quelque temps avec ses compagnons sous la présidence effective d'un maître (4). La question en litige doit être choisie en dehors des matières théologiques. Si l'on traite un sujet philosophique, on doit veiller aux intérêts de la foi catholique et renverser les objections qui pourraient s'élever contre elle : « savoir celles que l'on croira devoir réfuter (5). » Tour à tour les jeunes concurrents descendent dans l'arène ou président et dirigent la discussion. Il n'y a pas que les concurrents, tout le

(1) Cs. Du Cange, V. « Summulistae ».

(2) « In ordine suo, prout in vico straminis Parisius legi solent et horis similibus. » Ibid. — La rue du Fouarre était bien connue à Paris pour ses écoles renommées à des titres si nombreux et si divers. — Thurot, *op. cit.*, p. 69.

(3) *Matrol.*, 141 v°, 143 v°. Cfr. Thurot, p. 37.

(4) *Matrol.*, *ibid.*

(5) « Scilicet que dissolvende vobis videbuntur. » *Matrol.*, 143 r°. Sur la liberté d'examen à Paris, v. Thurot, *op. cit.*, p. 104.

monde peut y prendre part, à condition que le temps le permette. En effet, durant tout le carême dure ce fortifiant exercice, d'où le jeune étudiant sort rompu à toutes les attaques et ripostes de la logique.

Aussi, c'est là qu'éclatent tous les défauts de la jeunesse. Dans le feu de la lutte ils ne s'épargnent ni les injures, ni les moqueries, ni les menaces. Les entendez-vous chanter, rire ou s'amuser, au lieu de discuter sérieusement. Et celui-ci qui argumente jusque dans la rue et le carrefour, et celui-là qui le fait en secret ailleurs qu'aux endroits accoutumés, et simplement parce qu'il le faut (1).

Ce n'est pas tout : avec leur chape rayée et leur chaperon fourré de même couleur, les voilà qui ajoutent des œillets et des agrafes, mettent des souliers pointus ou décolletés, et s'en vont illuminer les rues, les écoles, le tout avec accompagnement de chansons (2).

A la fin des déterminances a lieu une séance d'apparat. Le jeune étudiant réunit ses parents et ses amis, et sous la présidence d'un docteur, explique, commente et discute un point de doctrine (3). Au temps de Lesnauderie, les écoliers se réunissent à quatre pour cet effet. Ils choisissent dans leur collège une salle qu'ils ornent de riches tentures. Placés devant leur maître, sur un banc moins élevé que le sien, revêtus de chapes courtes ; ils argumentent avec lui. Les bedeaux font,

(1) « Per modum acquitamenti tantum. »

(2) « Non habebitis etiam sotulares rostratos aut fenestratos superius, nec illuminabitis in vicis, aut ante scolis cereos ponetis quamdiu determinabitis, nec choreabitis. » *Matrol.*, 142 v°.

(3) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 41.

pendant ce temps, une distribution de gants aux principaux personnages. Puis la discussion finie, un festin solennel réunit le maître et les écoliers qui avaient ainsi solennellement conquis le titre de déterminants (1).

Dès lors, ils payaient à la Faculté quatre bourses, c'est-à-dire quatre fois autant qu'ils dépensaient en une semaine, puis ils contribuaient aux frais d'entretien des écoles pour une somme indéterminée (2), et ils donnaient quelque bourboire aux bedeaux : c'était le droit de bienvenue qu'ils acquittaient ainsi. Et il leur fallait, sous peine de se parjurer, se montrer dignes de leur situation ; car ils avaient déclaré, sous la foi du serment, le nom de leur bénéfice, s'ils en possédaient un, le diocèse où il se trouvait et la valeur qu'il leur rapportait. Sur ces bases, on calculait leur bourse ou dépense de la semaine et la quotité de leur contribution vis à vis de la Faculté (3).

Dès lors, après avoir fait connaître le nom de leur diocèse, et après avoir prêté serment (4), ils étaient admis à subir l'examen du baccalauréat.

(1) *Matrol.*, fol. 32.

(2) La somme n'est pas indiquée dans le *Matrol.*, 142 r°.

(3) *Matrol.*, 142.

(4) Par ce serment ils s'engageaient à respecter leur doyen et leurs confrères, à réparer par eux-mêmes ou par intermédiaire les préjudices commis, à assister aux cours et à s'y asseoir par terre, enfin à suivre les offices religieux sous peine d'amende (2 doubles pour les vêpres et 4 pour la messe). *Matrol.*, 143 r° et v°. Cfr. Thurot, *op. cit.*, p. 69.

3. Baccalauréat.

En se présentant, le candidat justifie de son assiduité aux cours. Le professeur lui a expliqué les livres suivants d'Aristote : les *Predicabilia*, le *Porphyre*, les *Predicamenta*, le *Περίεξηγησίας*, deux des *Priora Analytica*, deux des *Posteriora*, deux des *Thopica*, deux des *Elenchi* et trois des *Physici* (1).

En foi de quoi il lui délivre un certificat de présence à ses leçons (2).

Ce n'est pas tout, nul ne se présente s'il ne prouve sa connaissance parfaite de la grammaire et son titre de déterminant. Sur ce point, la jalousie et la rivalité des examinateurs donnaient lieu à de singuliers abus. Tantôt ils dispensaient de tout ou partie de ces préliminaires, tantôt ils se montraient trop exigeants. Ce ne sont pas du reste les seuls reproches que nous aurons à leur adresser (3).

Une dernière série de disputes a lieu pendant le Carême, puis le candidat était admissible à subir l'examen (4).

Les examinateurs étaient nommés chaque année au mois de janvier par la faculté. Ils sont au nombre de

(1) Cfr. Thurot, *op. cit.*, p. 71 et 72 et notes.

(2) *Matrol.*, 143.

(3) *Matrol.*, 143. Nous retrouvons à Louvain cette épreuve de la *déterminance* avant et après le baccalauréat ès arts. L'examen ne conférait que le titre de bachelier *simple* et la seconde déterminance subie par le nouveau bachelier lui faisait donner le titre de bachelier *formé* ou *formel*. (Reusens, *Promot. de la fac. des Arts*, Louvain, in-8°, 1869, p. 4.)

(4) S. 1430. Pièces justificatives, IV, parag. 40.

vrai mérite des bacheliers. Ils rectifiaient leur rang ou leur prescrivait de nouvelles études, ou même les ajournaient (1).

Les écoliers admis par la Faculté sont présentés au chancelier. Un nouveau contrôle a lieu, la liste des examinateurs est collationnée avec celle des régents des collèges et on en dresse une moyenne. C'est d'après cette troisième que le titre est conféré à la première, seconde ou troisième audience, par ordre de rang. Un discours est prononcé par un régent à l'ouverture de chaque séance (2); ces solennités ont lieu chaque année vers Pâques (3).

En obtenant ce grade, les jeunes gens doivent remettre à leurs maîtres le prix des leçons qu'ils ont reçues. Au moins ils le promettent, quelquefois ils oublient de le faire (4).

5. *Maîtrise.*

Si les étudiants doivent, après leur licence, régler leurs comptes avec leurs maîtres, c'est que désormais ils n'ont plus besoin d'eux et que la maîtrise n'est qu'une cérémonie. On ne peut mieux la comparer qu'à la prestation du serment par un avocat de nos jours. On verse une somme d'argent, on jure d'observer les règlements, on est reçu maître. Puis des réjouissances, fes-

(1) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 47.

(2) *Matrol.*, 32-34.

(3) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 107.

(4) *Matrol.*, 143 v° et *I Concl.*, 11 avr. 89, 132 r° et v° des maîtres réclamant le paiement de leurs honoraires.

tins et banquets couronnent la fête et ruinent souvent le lauréat (1).

C'est à peine, en effet, si tous nos règlements parlent des conditions requises pour l'admission. Il faut être licencié ès arts (2) et avoir 19 ans (3), c'est tout ce que nous savons. Mais sur la cérémonie et les fêtes, les détails abondent. Les nouveaux maîtres, revêtus de chapes courtes, discutent avec leurs futurs confrères quelques questions, puis échangeant leurs habits contre des robes longues, montent en chaire avec le président de la séance. Celui-ci leur donne le bonnet en faisant le signe de croix et en reçoit le serment accoutumé. Aussitôt il leur fait expliquer un passage de quelque poète et poser des questions aux anciens maîtres qui ont pris devant la chaire la place des nouveaux reçus. Pendant cette leçon d'apparat a lieu une distribution de bonnets. Puis tout finit par un repas somptueux (4) et des réjouissances de toutes sortes (5).

(1) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 129 et 130.

(2) *Matrol.*, 143 v°.

(3) *Matrol.*, 145 r°, dit qu'il faut être *bachelier*. Il faut, nous semble-t-il, corriger par le mot *licencié*, car le titre du serment porte : « Sequuntur juramenta licentiatorum volentium incipere in facultate artium. »

(4) *Matrol.*, 32.

(5) *Matrol.*, 144 r°. « Item jurabitis quod in die inceptionis vestre non facietis sumptus superfluos sed honeste vos habebitis; nec habebitis sotulares fenestratos desuper vel rostratos; non deferetis habitum deformem in tunica vel caputio; non evocabitis mimos seu bucinatores ea die in domo vestra; non choreas sustinebitis; nec inhonestum aliquem ludum perpetrari procurabitis; ymo omnia inhonesta fieri, quantum vobis erit possi[bil]e, impedietis. » *Matrol.*, 144 r°. — Cfr. Thurot, p. 59.

Le premier reçu a droit à des honneurs tout particuliers. On expose sa généalogie, on fait son éloge et des enfants jouent une comédie en son honneur (1).

La leçon d'ouverture se fait avec une certaine solennité. Un maître ès arts la préside et plusieurs de ses confrères y assistent ainsi que le bedeau. Le thème ordinaire de ces cours n'est point fixé, chacun le choisit suivant ses goûts. Il est toutefois expressément interdit de toucher à la théologie, et en philosophie on doit combattre les théories contraires à la foi, celles du moins qu'on croit devoir réfuter (2). C'est là une restriction accoutumée, nous l'avons déjà vue (3).

Outre leurs devoirs professionnels, les maîtres se doivent l'un à l'autre des services de bonne confraternité durant leur vie et même après leur mort. Les prières varient, selon que celui qui les récite est ou n'est pas prêtre, mais elles sont obligatoires, ainsi que l'assistance aux obsèques du confrère défunt (4).

6. *Leçons extraordinaires.*

Des trois cours extraordinaires qu'établit la charte de 1439, pour l'explication des trois traités d'Aristote sur l'Économique, l'Éthique et la Politique (5), le second seul eut une courte mais bruyante existence.

(1) *Matrol.*, 32.

(2) Il est défendu de traiter entre autres les sujets de la Trinité et de l'Incarnation. *Matrol.*, 144 v°.

(3) Ch. VII, par. II, n° 2.

(4) *Matrol.*, 144 v°, 145.

(5) Pièces justificatives, IV, s. 52.

Pour se préparer à la maîtrise, on devait venir écouter ces leçons de morale, et chaque élève payait au professeur une contribution de sept sous et demi par tête. L'importance du sujet, l'affluence des élèves, et par suite la somme des revenus, firent de cette chaire le poste le plus considérable et le plus envié de la Faculté (1). Aussi ne dut-on l'occuper que pendant une seule année, et, pour l'obtenir, fallut-il réunir trois conditions spéciales. Nul, en effet, ne pouvait se présenter aux suffrages de la Faculté s'il n'était régent en exercice, s'il n'avait professé au moins deux cours tout entiers, enfin s'il n'avait conquis le grade de bachelier en l'une des Facultés supérieures. Pour se faire élire, il n'était pas de brigues, pas de compétitions, pas de corruptions électorales qui ne fussent en jeu. Une fois nommé, le professeur avait à expliquer le matin des jours fériés et extraordinaires, à sept heures en hiver et à six heures en été, cinq livres de la Morale d'Aristote : « que maxime utilis est juvenibus. » L'année suivante, il commentait cinq autres livres. Ainsi, en deux ans, les Artiens avaient parcouru le traité d'Aristote. Pour s'assurer qu'ils l'avaient étudié, on prescrivait aux régents des collèges de dicter à leurs élèves les titres et sommaires de ces livres, de leur éclaircir à nouveau les passages difficiles et de leur donner toutes sortes de répétitions. Comme indemnité de ce surcroît de besogne, ils percevaient une taxe de deux sous et demi par écolier (2).

A la suite de désordres suscités par les candidats à

(1) cfr. Thurot, p. 79 *in fine* et 80.

(2) *Matrol.*, 149 v°, 150 r°.

cette chaire (1), elle fut supprimée lors de la réforme des Arts par l'Université (2).

Signalons, au contraire, la création en 1491 d'un cours professé par un « orator » sur le sujet suivant : « Senece tragedias et scientias nonnullas humanitatis (3). »

7. *Disputes extraordinaires.*

Le dernier mot sur les Arts est pour souhaiter la rapide population de ses écoles et l'établissement de disputes « quodlibetaires », comme à Paris (4).

III. *Administration.*

Dans la hiérarchie de l'Université, les Arts occupent la dernière place ; mais, comme les facultés supérieures, ils ont un doyen, un receveur, des bedeaux, et possèdent des revenus dont chacune des autres facultés, et même l'Université tout entière, est jalouse et envieuse.

1. *Doyen.*

Le doyen des Arts (5) est le chef de la Faculté, comme le recteur est le chef de l'Université. Il ne garde cette

(1) V. ci-dessus par. I.

(2) *Matrol.*, 31 r°.

(3) *I Concl.*, 149 v°.

(4) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 131.

(5) Pour ce qui concerne le doyen, v. les S. de 1442. *Matrol.*, 139 r° et le précis de Lesnauderie, 32 r°.

qualité que durant un mois, c'est à dire quatre semaines, mais il peut être et en fait souvent il est réélu pendant l'année entière. La première élection se fait à la reprise des cours, le lendemain de la Saint Louis. Pour arriver à ce poste, les candidats, d'aucunes fois fomentaient des troubles, d'aucunes fois ne se gênaient point pour corrompre leurs électeurs. Aussi l'Université dut leur imposer le serment à ce sujet et menacer d'enlever l'office et le droit de vote au délinquant. C'est qu'en effet, pour rentrer dans les débours faits pour son élection, le doyen était tenté de sceller des certificats de complaisance pour les candidats aux grades universitaires, et de se faire chèrement payer pour violer aussi audacieusement les règles et les statuts.

D'après ceux ci, le doyen est le gardien des libertés et franchises de la Faculté. C'est lui qui la convoque et prend soin d'appeler tous les membres, et non point de former avec quelques uns une sorte de comité secret, agissant dans des vues personnelles, et non dans l'intérêt du corps tout entier. L'assemblée réunie, il la préside, ouvre la séance, expose la question, maintient le bon ordre, recueille les votes et proclame les conclusions à la majorité des voix. Par ses soins, les décisions sont mises à exécution, après avoir été transcrites sur un registre spécial.

En outre, il préside les exercices de l'école, ouvre le petit examen de février et y prend part s'il le juge bon. Il reçoit alors les serments des écoliers, comme ceux de tous les membres de la Faculté au moment de leur élévation d'un degré à un autre par élection ou par examen. Nous venons de voir qu'il scellait les

certificats d'études exigés pour les examens, et qu'il y avait souvent lieu à de honteux trafics en cette occasion.

Enfin, il gardait une clef de l'arche de la faculté, précédait aux repas de corps les autres doyens, disait les grâces, et dans toutes les circonstances voulues portait la chape et l'épitoge. Au temps de Lesnauderie, il avait dix sous tournois de traitement annuel, plus droit à des gants et à un bonnet de la part de chaque collège.

Le doyen en charge à la fin de juin y demeure jusqu'à la reprise des cours. Il en est de même de tous les officiers de la faculté en fonctions ce jour là. Au cas où l'un d'eux viendrait à mourir ou à se retirer définitivement, la faculté, convoquée d'urgence, procède à son remplacement.

En 1495, on apporta peu de modifications aux règles concernant le décanat. On en ouvrit l'accès également aux régents et aux non régents (1). C'était là non pas une innovation, le statut l'avoue lui même, mais la consécration d'un usage déjà ancien. Une réforme véritable, c'était l'obligation pour le candidat à cette charge d'avoir commencé et continué pendant deux ans à suivre les leçons d'une faculté supérieure, ou d'être « actu regens » dans la faculté des Arts et d'y avoir ouvert un cours quelconque. Faute de quoi sa nomination est et demeure nulle et annulée (2).

(1) A la suite de querelles entre les rég. et les non rég., année 1468, *I Concl.*, XXXVII r°.

(2) *Matrol.*, 147 r°.

2. *Finances.*

La plus riche de toutes les facultés, plus riche même que l'Université, la faculté des Arts eut souvent l'occasion de prêter son crédit et son argent à l'Université en détresse (1). Pour se montrer aussi libérale, il lui fallait des finances bien gérées. C'est là ce que tentèrent d'établir ses premiers règlements et ce que voulurent réorganiser et perfectionner ceux de la réforme en 1493 (2).

En quoi consistent les revenus? La majeure partie est fournie par la taxe des bacheliers, licenciés et maîtres, et par les bourses perçues pour frais d'examen.

La taxe est ainsi établie par le doyen, les examinateurs, et le secrétaire, qui en sont chargés. D'après les déclarations des candidats sur la quotité de leur fortune (3), contrôlées par le témoignage des régents de leurs collèges, on dresse une liste sur laquelle chaque collège forme un chapitre spécial dont les divisions roulent sur les bacheliers, licenciés et maîtres. Les noms et les cotisations sont écrits tout au long, sans aucune abréviation. Le rang est donné par les lettres de l'alphabet et le chiffre des contributions. Cette liste, dressée en triple expédition, est remise au receveur pour en recouvrer le montant, au secrétaire des

(1) *I Concl.*, passim et entre autres an. 1483, 101 v°.

(2) Pour ce qui concerne les finances et les fonctionnaires qui s'en occupent. V. *Matrol.*, 31 r° et 147 r° et suiv.

(3) V. ci-dessus, même chapitre, I, 2.

examens, et aux archives de la faculté pour servir ultérieurement au contrôle (1).

Pour les bourses et frais d'examen nous avons eu lieu de les voir précédemment et nous n'y reviendrons pas. Disons seulement que les bourses variaient en quantité et en qualité, suivant la fortune de l'étudiant. C'est là ce que nous apprend la définition : « *Quarum quidem bursarum nulla debet excedere summam quam promovendus consuevit in ebdomada pro victu suo expondere* (2). »

On ne peut toutefois, si pauvre que l'on soit, se dispenser d'en acquitter deux, l'une pour la faculté, l'autre pour son bedeau (3).

Ces recettes ne rentrent pas, croyons nous, très exactement. En effet, par un statut spécial, on condamne les bacheliers, qui n'auraient pas acquitté leurs frais d'examen au milieu du carême, à perdre leur année (4). La même peine leur est appliquée s'ils n'ont point versé leur cotisation à l'Université et prêté serment entre les mains du recteur.

La faculté trouve une autre source de revenus dans les amendes. Pendant le carême et encore à d'autres époques de l'année, les régents doivent l'assistance aux offices. Leur présence est rétribuée, mais aussi pour leur absence ils sont soumis à l'amende. Ce sont les bedeaux qui sont chargés des intérêts de la faculté. La gestion de ceux ci est constatée par deux registres,

(1) *Matrol.*, 147-149.

(2) Cfr. Thurot, p. 61, n. 4. — et pour l'U. de Louvain, Reu-sens, *op. cit.*, p. 14 : « *Deberent solvi burse sicut Parisius.* »

(3) S. 1439, Pièces justificatives, IV, s. 126.

(4) *Matrol.*, 149 r°.

paraphés chaque mois par le doyen et gardés aux mains du receveur et du bedeau. Chaque mois, aux premières vêpres suivant la réception du registre, le receveur paie les régents. En un seul cas ceux ci ne touchent pas leurs indemnités, c'est lorsqu'ils négligent de concourir au contrôle des comptes, en ne remettant pas aux auditeurs le double du rôle des écoliers, conservé par devers eux (1).

Outre ces revenus essentiellement propres à la faculté, elle en retirait encore d'autres des prêts qu'elle faisait principalement à l'Université (2).

3. *Receveur et trésorier.*

Les deux fonctionnaires préposés à l'administration des finances sont le receveur et le trésorier, l'un chargé de faire rentrer les revenus et de les faire fructifier, l'autre de garder les sommes encaissées, les titres et valeurs de la faculté.

Le receveur (3) fut d'abord nommé sans condition d'âge et de fortune. Puis, en 1493, on lui demanda d'avoir trente ans, et de posséder un bénéfice ecclésiastique ou une propriété séculière de quarante livres de revenus.

Le receveur est élu le premier jour ordinaire après la Chandeleur. Il donne caution aux bourgeois de la ville, perçoit les contributions des membres de la faculté, recueille les objets de prix qui peuvent appartenir à la

(1) *Matrol.*, 149 r^o.

(2) *V. I Concl.*, an. 1463, 84, 5, 6, 7, 93, 4, 6, etc.

(3) *Matrol.*, 147 r^o et suiv.

faculté et solde les dépenses ordinaires et extraordinaires. Il reçoit les paiements et poursuit les débiteurs. Il satisfait les créanciers même durant huit jours, après la cessation de ses fonctions. Sous aucun prétexte, il ne doit prêter les deniers confiés à ses soins, recevoir quelque gage ou caution que ce soit, faire sortir aucune somme de la caisse, sans l'ordre exprès de la faculté, en dehors du temps voulu et en l'absence d'un nombre suffisant de témoins. Tout emploi de fonds à d'autres intérêts qu'à ceux de l'Université est interdit. Chaque mois, à l'élection du doyen, le receveur fait connaître la somme qu'il a entre ses mains, et s'il a plus de dix livres tournois, verse le surplus à la caisse. Faute de quoi il se voit privé de ses émoluments et au besoin même de sa charge. Son salaire est assez important, il se monte à six livres tournois, qu'il touche au moment de la reddition des comptes. Celle-ci a lieu deux fois par an, vers le 29 juin et le 2 février, devant une commission de sept membres, trois maîtres régents et trois non régents, présidés par le doyen.

Ces auditeurs (1) se réunissent non « pas dans un cabaret ou une tabagie, mais dans la salle des Cordeliers ou autre lieu convenable (2). »

Pour contrôler la taxe des membres de la faculté, ils se font envoyer par chaque collège le double de la taxe imposée aux habitants de ce collège, et en font même comparaître les régents en cas de besoin. Ceux-ci n'y perdent point, car ils touchent comme indemnité

(1) Ibid.

(2) « In taberna aut caupona, set in aula Cordigerorum aut alio loco honesto. » (*Matrol.*, 149 re.)

de déplacement deux sous et demi, à moins qu'ils ne fassent eux mêmes partie de la commission.

Les autres recettes ou dépenses sont vérifiées à l'aide de registres, tenus en double, comme nous l'avons vu. Leurs opérations terminées, les commissaires font un rapport à l'assemblée générale de la faculté. Point n'est besoin d'ajouter qu'ils doivent y mettre une entière franchise pour ne rien laisser que de bien net aux yeux de leurs commettants. Pour leurs peines, ils touchent par personne cinq sous tournois.

Reste à nous occuper du trésorier (1). Sa fonction consiste uniquement à garder une des clefs de la caisse. Aussi l'appelle-t-on en latin *Claviger*. Par suite, sa présence est obligatoire, quand on ouvre la caisse. Il est nommé le lendemain de l'élection du doyen, a le même temps de fonctions et peut, comme lui, être continué.

4. Bedeaux.

Le dernier officier de la faculté des Arts est le bedeau (2). Nous avons suffisamment décrit ses attributions pour qu'il nous soit besoin d'y revenir. Nous l'avons vu chargé spécialement de contrôler l'assistance des régents aux offices du carême. Il nous faut ajouter que chaque année, à la rentrée des cours, il devait donner sa démission et se faire réélire à nouveau. Quant à ses appointements, ils consistent dans l'une des deux bourses, obligatoires même pour les plus pauvres, lors de la collation des grades (3). Ces bénéfices sont consi-

(1) *Matrol.*, 33 v° et 139 v°, 140.

(2) *Matrol.*, 139 r° et 34 r°.

(3) *Matrol.*, 139.

dérables ; aussi, au temps de Lesnauderie, la charge est-elle dédoublée et confiée aux deux plus pauvres écoliers de la faculté. D'ordinaire ils restent trois ans en fonctions. Celles ci ne sont rien moins que fatigantes, car elles sont toutes d'apparat. Ils accompagnent leur doyen la masse en main, ils le revêtent de sa chape, le convoquent lui et les maîtres, régents ou non, aux assemblées de la faculté. Ils conduisent les écoliers chez les maîtres avant la réception des grades pour solliciter leur agrément (1), enfin, dans les solennités, ils distribuent des gants et des bonnets (2).

5. *Dispositions générales.*

Quelques règles générales restent encore à poser, s'appliquant à tous les Artiens indistinctement. La première prescrit la résidence. La faculté retira d'abord le droit de vote à tout membre résidant à la campagne (3) ; puis, vingt années après, apporta un adoucissement à sa première mesure en les autorisant à prendre part au scrutin, mais en leur prescrivant de se tenir dignement et de porter des habits convenables, ni trop longs, ni trop courts (4).

Ce qui donne généralement lieu à discussion au sein de la faculté, ce sont les délibérations. Aussi pour remédier aux récriminations de toutes sortes qui pouvaient en sortir, on imagina, au cas où le scrutin était con-

(1) « Ducere que scolares ad placet. »

(2) *Matrol.*, 34.

(3) *Matrol.*, 145 v°, 146 r°.

(4) *Matrol.*, 150 v°, 151 r°.

testé, de faire quérir deux notaires. Ceux ci recueillent les votes avec les noms et prénoms des votants et en rédigent le procès verbal. Lecture faite de cette relation, le doyen conclut d'après la majorité constatée. Faute de quoi la conclusion est par avance et de plein droit nulle et non avenue (1).

Ces précautions ne sont pas encore suffisantes. Il arrive que les adversaires battus et mécontents interjettent appel à l'Université tout entière, et cela revient si souvent qu'il se produit un abus et que l'Université impose à la faculté trois délibérations successives sur le même sujet, avant de lui permettre de l'agiter devant elle. En un seul cas : si le doyen, dûment et respectueusement invité à convoquer la faculté, n'a pu ou voulu le faire, ce fait équivalant à trois assemblées consécutives et l'affaire vient immédiatement devant l'Université (2).

C'était là le seul pourvoi permis ; tout autre, près des juges séculiers, par exemple, était formellement interdit. Et cependant, quoique les statuts prescrivissent l'expulsion du membre pourri (3), nous avons vu qu'en cas de défaite, les Arliens ne s'en faisaient pas faute.

6. *Grandes Écoles.*

Tout ce monde bruyant, que nous avons essayé de peindre, se ment dans les belles écoles, données en

(1) *Matrol.*, 151 r°.

(2) *Matrol.*, 151 r° et v°.

(3) « *Membrum putridum* » (Ibid.).

1477 par la duchesse d'Orléans (1). Quant aux archives, elles sont renfermées, avec la caisse, dans une arche « *arca* », placée dans le couvent des Cordeliers, « En cette arche, dit Lesnauderie, anciennement et naguères encore, on voyait le grand sceau de la faculté, les anciens livres des conclusions, les registres des receveurs, quelques unes de leurs obligations et gages, enfin le trésor de la faculté ou l'argent commun ; maintenant hélas ! il n'y a plus rien ! (2) »

(3) *Matrol.*, 32 r° et 264 r°, *I Concl.*, 69 r° et suiv. D'après la demande de Marie de Clèves, un service solennel fut célébré chaque année par l'Université avec une grande pompe. Un prélat officiait et des distributions s'y faisaient, même aux collègues : « Ultra tamen voluit Fac. Artium quod quelibet domus pedagogialis haberet potum vini ut curiosius suos scolares facerent in dicto servitio assistere : quod tacuerunt altere facultates. » *Ibid.*, 71 r°, Cfr., *Matrol.*, 37 v°.

(1) *Matrol.*, *ibid.*, 32 r° et v°.

CHAPITRE VIII.

LA MÉDECINE.

I. Statuts. 1478.

Le 14 décembre 1478, la faculté de Médecine, assemblée chez les Mineurs, adopta par une troisième et dernière délibération de nouveaux Statuts (1). Les anciens, nombreux, mal rédigés, par suite rarement observés, étaient tombés dans l'oubli (2). Les nouveaux étaient admis, sauf réserve d'une modification future en cas de besoin ; pour quelques uns cette restriction n'était même pas proclamée (3).

II. Administration.

1. Doyen.

L'office de doyen (4), annuel en principe, peut durer

(1) *Matrol.*, 153 r° et suiv.

(2) « Attendentes confusam dicte facultatis statutorum multitudinem. » Ibid., ces Statuts sont perdus (?), car nous n'en connaissons que les vingt quatre de Henri VI (1439). Pièces justificatives, IV, s. 53 et suiv. — V. aussi *Matrol.*, 31 v° et 32.

(3) « Exceptis statutis de tempore auditionis et disputationis seu etiam lectura cursuum baccalariorum et super regentia doctorum. » *Matrol.*, 153 r° et v°.

(4) Ibid.

plus longtemps. En effet, tant qu'il existe un docteur, lui seul peut l'exercer. Sont ils plusieurs, la charge leur revient successivement. Aussi, l'élection du mois de novembre n'est elle qu'une simple formalité, sans brigue ni tumulte possible.

Les fonctions du doyen sont fort simples : il assiste aux actes de l'Université ou s'y fait représenter par le plus ancien régent, il préside les réunions de la faculté et en rédige le procès verbal, inscrit les bacheliers, licenciés et docteurs et les présente au chancelier pour recevoir leurs grades d'après leur mérite, au besoin même il les refuse.

Le doyen a dans toutes les autres facultés des fonctions analogues, mais il en est une toute particulière au doyen de la Médecine, caractéristique de sa fonction, c'est la poursuite de l'exercice illégal de la médecine. Le doyen est tenu par serment de procéder *virilement* contre les praticiens sans autorisation de la faculté.

Ses émoluments sont de 24 deniers pour scel de chaque billet d'assiduité.

2. Receveur.

Nous ne voyons mentionner le receveur que pour la perception des frais de licence (1). Il est cité après le doyen et subsidiairement à ce fonctionnaire. Ce qui nous laisse à penser qu'il y avait cumul des deux fonctions au bénéfice du doyen.

(1) *Matrol.*, 156 v°. « Decano ant receptori » s. 26. — Cfr. *Ibid.*, 158 r°, s. 13 (ancien 37).

3. Bedeau.

Au cours du chapitre, les fonctions du bedeau se trouveront suffisamment expliquées pour que nous nous bornions ici à renvoyer le lecteur aux pages suivantes. Notons seulement qu'il porte une verge d'argent (1).

4. Membres de la faculté.

En dehors de leurs études, nous n'avons rien à signaler sur les docteurs et écoliers, sinon le serment par lequel ils s'engageaient, à quelque grade qu'ils fussent, à réprimer l'exercice illégal de la médecine (2).

5. Costume.

Outre les bonnets et les gants que nous verrons donner à chaque solennité de la faculté (3), nous trouvons pour les docteurs l'obligation d'avoir une chappe ample, propre, non point raccommodée (4). Elle doit être de couleur violette comme le bonnet, et le docteur doit la porter en tous endroits où il paraît en sa qualité (5).

6. Lieux de réunion.

Au commencement du XVI^e siècle, la faculté occupe des

(1) *Matrol.*, 31-32.

(2) S. 1439. Pièces justificatives, s. 78.

(3) V. *infra*.

(4) « Propria, non accomodata de panno. »

(5) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 71-72.

salles « parvas sed altas » au dessus de la bibliothèque de l'Université. « C'était, dit Lesnauderie, pour qu'on pût contempler et connaître le cours des planètes (1). »

Les cérémonies du doctorat et les autres solennités du même genre ont lieu dans les écoles de la théologie, à cause de la petitesse des salles de la médecine, ou peut être (notre auteur n'en dit rien) à cause de la hauteur des escaliers (2).

7. Messe de saint Luc.

Chaque année, on célèbre pour les médecins une messe de saint Luc chez les Cordeliers, et on y fait une distribution aux doyens (3).

III. Enseignement.

1. Conditions requises pour faire les études de médecine.

La première condition requise pour faire partie de la faculté, l'une des quatre supérieures, était d'avoir passé par les grades de l'inférieure et d'avoir conquis le titre de maître ès arts ou tout au moins celui de licencié. En un mot, il fallait aux futurs médecins le diplôme de bachelier ès lettres et ès sciences de nos jours (4). Cela fait, les études ne sont plus qu'une question de temps, et les examens ne sont rien moins que redoutables (5).

(1) *Matrol.*, 31 v°. V. *infra* le cours d'astrologie.

(2) *Matrol.*, 31 v°, 32 r°.

(3) *Ibid.* et 36 v°.

(4) S. de 1439. Pièces justificatives, IV, 54. — S. 1478. *Matrol.*, 154 r°.

(5) Cfr. Thurot, p. 189.

2. *Préparation au baccalauréat.*

On exige trente six mois d'assiduité aux cours avant de permettre à l'étudiant de se présenter au baccalauréat. Le mois est de trente jours et l'année est de neuf mois. Les étudiants, inscrits à d'autres Universités, doivent justifier d'un temps double, car quatre ans passés à l'étude de la médecine, hors de la surveillance des docteurs de Caen, ne valent que deux années à leurs yeux. Encore n'est ce pas un temps fictif, mais un temps réel qu'ils comptent, car ils retranchent toutes les absences pour quelque raison que ce soit. Ainsi retirez les heures passées dans une autre faculté par l'étudiant, soit comme professeur, soit comme élève ; déduisez les jours des grandes vacances du 28 juin au 14 septembre ; n'omettez même pas les interruptions forcées et momentanées. De tout cela, le compte est établi chaque année par le professeur et l'étudiant dans la période qui s'écoule de la rentrée à la Toussaint. Le premier en délivre au second un certificat que scelle le recteur. L'écolier négligent de cette formalité, ne peut s'en faire dispenser par la faculté, au moment de ses examens, si un seul régent s'y oppose (1).

Il faut croire que, pendant ces quatre années passées dans l'attente du baccalauréat, l'écolier avait parcouru tout l'enseignement de la faculté ; car, il a dû suivre toutes les leçons ordinaires (2), et à peine reçu bachelier, il se met à professer (3).

(1) S. 1439. Pièces justificatives, IV, 55 à 57 incl. — S. 1478 *Matrol.*, 154^{re}.

(2) S. 1478. *Matrol.*, 155^{re}, s. 13.

(3) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 61.

Les seules matières de l'enseignement sont des livres de médecine, excepté les traités composés par Aristote sur l'histoire des animaux et les météores. Puis, tour à tour, défilent sous les yeux du futur bachelier les Aphorismes d'Hippocrate en soixante leçons, l'Art médical de Galien ou la Τέχνη en cinquante ; les « Regimenta accutorum morborum (1) » en trente-six ; le livre de Johannitius, qui servait au moyen âge d'introduction à l'Art de Galien, en trente ; enfin un ouvrage d'Ysaac que s'attribue Constantin l'Africain (2) intitulé « Viaticum », en soixante et dix leçons. Le septième livre de ce dernier ouvrage, pris à part, devait fournir la moitié d'un cours (*cursus*) et tenir au moins vingt leçons dites « universales » ou trente-quatre dites « particulares ». L'abrégé de cet ouvrage en demande vingt quatre ; les Urines de Théophile, quatorze ; les Urines de Egidius (Gilles de Corbeil), vingt. En 1478, il n'y aura d'autre modification que d'ajouter les Pronostiques d'Hippocrate et de retrancher le traité de Gilles de Corbeil. Les explications de tous ces textes doivent être données posément, avec poids et mesure et non à la hâte (3).

Ce n'est là que théorie, il faut encore avoir la connaissance pratique (4). Aussi il est permis de supposer

(1) Du régime dans les maladies aiguës. V. N. *Biog. gén.*, s. v. Hippocrate, col. 750.

(2) « Viaticum Ysaac quod Constantinus sibi attribuit. » (Ext. d'un titre des ouvrages d'Ysaac, impr. en 1515, B. n. Catal. des sciences médicales, t. I, p. 174. n° 3.)

(3) S. 1430. Pièces justificatives, IV, s. 61. — S. 1478. *Matrol.*, 154 r°. — Cfr. Beaune et d'Arb., *Op. cit.*, p. CLXIV.

(4) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 59. — S. 1478. *Matrol.*, 154 v° s. 18.

que le candidat au baccalauréat devait suivre les cliniques des bacheliers (1).

3. *Baccalauréat.*

Venons en à l'examen du baccalauréat.

La première question posée au candidat est celle de savoir s'il a complété son temps d'études. Pour y répondre, il fait vérifier les certificats d'assiduité délivrés par les mattres et constater cette vérification sur les registres de la faculté (2). Ensuite, après l'avoir interrogé une ou deux fois au moins en pleine assemblée de la faculté, si les docteurs trouvent ses réponses suffisantes, ils admettent l'étudiant à subir l'examen personnel (3).

Cette épreuve dure plusieurs jours. Elle porte sur la théorie et la pratique. Le candidat fait une leçon sur un sujet déterminé, et répond aux arguments et aux objections. D'après la valeur qu'on lui a reconnue, on l'admet ou non au baccalauréat, et il n'a plus qu'à acquitter les frais pour avoir le titre. En 1439, la cotisation imposée à chaque étudiant est de quatre bourses, dont une pour le bedeau et trois pour le doyen. Quelques années plus tard, le tarif est fixé à dix livres, sur lesquelles les docteurs prélèvent six livres, la faculté trois et le bedeau une. Les élèves refusés ne devaient causer, pour ce refus, aucun préjudice à leurs exami-

(1) V. ci-dessous.

(2) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 58. — S. 1478. *Matrol.*, 154 r°. s. 13. cfr. Thurot, p. 187-188.

(3) « Particulare. » S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 58. — S. 1478, *Matrol.*, 154 v°, s. 18.

nateurs, et il faut croire que l'on a beaucoup à redouter de leur vengeance, car on exigeait d'eux le serment (1). La remise du grade a lieu ensuite par les mains des docteurs de la faculté et non point, comme ès facultés de droits, par celles du chancelier (2).

Une fois admis, le nouveau bachelier jure de ne point trahir les secrets de la faculté et d'en garder fidèlement les us et coutumes. Quinze jours après, nous le voyons monter en chaire pour prononcer sa leçon d'ouverture. Celle ci, toute d'apparat, est consacrée à une sorte de bibliographie du cours : « erit de forma librorum qui debent legi. » Régents, bacheliers, écoliers y assistent. Pour récompense, les premiers touchent une indemnité, cinq sous, et mangent un bon dîner offert par le nouveau professeur ; les derniers se contentent d'une légère collation. Ce jour là et désormais, le bachelier ne peut monter en chaire sans être revêtu d'une chape rayée, ou sinon avoir dispense de la faculté (3).

A dater de son installation, le bachelier doit compter deux ans jusqu'à sa licence. Pendant ce temps il professe les livres mentionnés ci dessus. Parmi ces traités, il en est un qu'il doit posséder, et ce de par l'ordre de la faculté, c'est l'*Ars commentata*. Cet ouvrage de Galien, accompagné de commentaires, est d'une nécessité tellement reconnue que la faculté, en vertu même de ses statuts, ne peut dispenser de le posséder. Des disputes

(1) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 61 et suiv. — S. 1478. *Matrol.*, 154 v^o.

(2) *Matrol.*, 31 v^o.

(3) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 61 et suiv. — S. 1478. *Matrol.*, 155 r^o.

occupent l'étudiant depuis la Toussaint jusqu'au carême, et pendant deux étés il pratique sous la direction d'un maître. Si par malheur il vient à se soustraire à cette surveillance, le bachelier voit désormais se fermer devant lui l'accès de tous les grades. Arrivé au bout de ses deux années d'études, le candidat à la licence doit pour le moins avoir professé quatre cours ainsi répartis, trois de théorie et un de pratique. En fait de théorie, le premier cours est réservé à l'ensemble de la théorie, et les deux autres étaient consacrés à l'explication d'un ou de plusieurs auteurs. Parmi ceux-ci on compte le septième livre du Viaticum, le cinquième livre des Fièvres d'Ysaac, le traité de Philarète « de Pulsibus » (1), un autre traité sur le même sujet de Gilles de Corbeil ; enfin deux ouvrages sur les Urines des mêmes auteurs (2). Il ne reste plus, pour être un bachelier parfait et capable de se présenter à la licence, qu'à assister religieusement aux messes de la faculté et à son banquet annuel de la saint Luc, si les docteurs jugent à propos de le donner (3).

4. Licence.

L'examen de la licence est une pure question de forme. Comme à Paris (4), comme partout ailleurs,

(1) D'après Choulant (*Hist. et bibliog. de la Médec. anc.*, Leipsig, 1841, in-8°, p. 139), cet auteur serait le même que Theophilus Protospatarius (Θεόφιλος Πρωτοσπαθάριος) qui vivait au VII^e siècle à Constantinople.

(2) Choulant, *op. cit.*, p. 318, 324 *in fine* et 326.

(3) S. 1439. Pièces justificatives, IV, *Ibid.*, — S. 1478. *Matrol.*, 155^{re} et v^e.

(4) Thurot, p. 190 et suiv.

après vérification faite, par devant la faculté tout entière, des cinquante-six mois passés à l'étude de la médecine depuis son entrée dans cette faculté, le futur licencié se rend chez chacun des docteurs et là fait preuve de savoir et d'expérience. En 1478, le candidat se contente d'inviter tous les docteurs, et ceux ci de déléguer deux ou trois d'entre eux pour procéder à l'examen des impétrants. Sur le rapport de cette commission, la liste d'admission est dressée et communiquée au chancelier (1).

Dans l'ordre des licences, la médecine vient la quatrième (2). C'est le chancelier qui confère ce grade et non pas les docteurs. A cette occasion ont lieu des cérémonies et des fêtes. La veille du jour fixé pour la remise du signet (3), le futur licencié prononce l'éloge de la médecine, de ses adeptes et des assistants, et leur fait distribuer du vin et des épices. Le lendemain matin, après une leçon d'apparat devant le chancelier ou son représentant, il reçoit le grade et la fête se termine par un dîner.

Les frais d'examen se montent, en 1439, à trois bourses attribuées au doyen, et cinq sous retenus pour le bedeau; et, en 1478, le tout est estimé douze livres. Celui qui ne pouvait suffire à ces frais prenait l'engagement de les solder, dès qu'il serait parvenu à une meilleure fortune (4).

Le nouveau licencié en a fini avec les examens.

(1) S. 1439. Pièces justificatives IV, s. 68. S. 1490. *Matrol.*, 156 r°.

(2) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 107.

(3) Billet de convocation. V. ci-dessous, ch. Théolog.

(4) S. 1478. *Matrol.*, 156 v°, s. 9.

Désormais il ne doit plus se soumettre à aucune épreuve, même quand il en aurait la volonté. Les statuts, qu'il a juré de garder, le lui interdisent. Se présenter de nouveau ailleurs qu'à Caen, mais ce serait faire acte de mépris pour notre Université et estimer bien peu la valeur de ses diplômes (1).

5. Doctorat.

Le licencié vaut un docteur, car dès lors il n'a plus qu'à verser une somme d'argent (une bourse pour le doyen et cinq sous tournois pour le bedeau), et il exerce (2); il n'a plus qu'à passer trois actes, et il a le bonnet.

Le premier de ces actes est l'*inceptio*. Le maître, choisi par l'étudiant au début de ses études médicales et dont il était plus particulièrement l'élève, la préside. Le futur docteur traite une question de médecine et répond aux objections et aux critiques. Un mois après, à moins de dispense, doit suivre la *repetitio*. C'est une cérémonie analogue, roulant sous la même présidence et sur un sujet semblable. A toutes deux il y a une distribution d'argent pour rétribuer le doyen et les docteurs forcés d'y assister, un écu pour chacun et cinq sous de préciput pour le doyen, et de bons et beaux bonnets dûment visités et vérifiés pour tous les assistants (3). Le bedeau, lui, ne prenait pas de bonnet, mais en revanche, il recevait une robe et quatre livres

(1) S. 1430. Pièces justificatives, IV, s. 68.

(2) S. 1439. Pièces justificatives, IV, *ibid.*

(3) *Matrol.*, 157 r, s. 30 et 31. « Item quod dabit bona bireta dominis doctoribus et aliis in suo principio et actu solemn

en numéraire. A la séance du doctorat, on convoque dans les écoles de la faculté de théologie, où elle a lieu, les personnages marquants de la ville et de l'Université. Après un échange de discours et un semblant de discussion, la remise du bonnet et des insignes se fait en grande pompe. Les frais de cet examen sont de vingt livres, sur lesquelles le président touche un préciput de soixante sous, et dont il partage le reste, également entre lui et ses collègues (1). Il est à remarquer que c'est la seule faculté où le chancelier ne confère ni le baccalauréat, ni le doctorat. Encore aux premiers temps de l'Université, pouvait il le faire quand il n'y avait point de docteurs pour remplir cette fonction (2).

Une fois docteur, on n'a plus, pour obtenir la régence, qu'à faire preuve d'assiduité aux disputes pendant quatre mois; et, pour jouir des bénéfices de la régence qu'à résider chaque année au sein de l'Université pendant le temps habituel des cours. Mais ce n'étaient pas les professeurs qui conféraient ce titre, ils reconnaissaient seulement l'aptitude du docteur à la régence; c'était aux bacheliers qu'appartenait ce droit, en désignant le docteur sous lequel ils entendaient étudier (3).

Les devoirs du docteur et régent nous sont connus. Les heures de ses cours, celles des disputes auxquelles

existentibus, et unum bidello facultatis et rectori. Que visitantur per doctores regentes; si sint honesta, admittantur; quod si non, habeat doctorizandus de aliis providere ad honorem facultatis et omnium assistentium in suo actu solemnem et receptione sui gradus tam insigni. »

(1) S. 1478. *Matrol.*, 157 r°, s. 33. Ibid., 158 r°.

(2) *Matrol.*, 31 v°.

(3) S. 1478. *Matrol.*, 157 r° et suiv.

il doit assister, sont fixées par la faculté, et il ne peut jamais s'en écarter (1). Nous avons vu comment il fait passer les examens, et nous n'avons qu'à ajouter qu'il prête chaque année le serment accoutumé pour les certificats d'assiduité, en même temps que les docteurs des autres facultés, dans la première assemblée générale de l'Université au mois d'octobre. Pour sanction de ces règles, les statuts prononcent la déposition du maître au cas où il aurait complaisamment délivré des certificats d'assiduité, ou bien s'il avait présenté à la licence un candidat indigne (2).

Reste à traiter une matière toute d'exception. Les licenciés en médecine, devenus prêtres, ne pouvaient conquérir leur doctorat qu'en payant une sorte d'amende : soit cent sous à la faculté, et vingt un sous au bedeau en sus des droits accoutumés. Nul n'en obtenait dispense (3).

6. *Cours extraordinaire.*

Enfin, comme leçons extraordinaires, signalons, pour terminer, la création d'un cours d'astrologie (4), cours qui, plus tard, servit de prétexte à Lesnauderie pour excuser les hauteurs où siégeait la faculté (5).

(1) S. 1478. *Matrol.*, ibid.

(2) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 76-77.

(3) S. 1478. *Matrol.*, ibid.

(4) Au profit de Barthélemy d'Anjou. *I. Concl.*, 8 oct. 78, 74 v°.

(5) V. ci-dessus.

CHAPITRE IX.

LES DROITS.

Si nous n'avions retrouvé le *Matrologe* dans la collection Mancel, nous n'aurions rien à ajouter au travail de M. Cauvet. Que notre honorable devancier nous permette de lui rendre hommage ; nous aurions purement et simplement renvoyé à un ouvrage auquel une mention accordée au concours des Antiquités nationales par l'Institut de France, a donné la consécration officielle d'un succès bien dû au mérite de l'auteur et du livre. Mais le manuscrit perdu est retrouvé et nous permet de lire les statuts qui y sont insérés (fol. 159 r° et suiv., et 25 r° et suiv.), et ainsi de reconstituer complètement le collège des droits au XV^e siècle.

I. Administration.

1. Collège.

Le premier fait observé est la réunion des deux facultés en un collège, et cela dès l'origine même de l'Université (1). D'après M. Cauvet (2), c'était la connexité

(1) « ... Cum ab exordio creacionis hujus Uⁿio collegii facultatum juris utriusque a majoribus et predecessoribus nostris instituta » (*Matrol.*, 159 r°). Contra, Cauvet, *op. cit.*, p. 27.

(2) *Op. cit.*, p. 27 et 28.

des études, et d'après le *Matrologe* (1), la nécessité de garder la paix et la bonne entente parmi les docteurs, qui opéra cette réunion. Vis à vis de l'Université, chaque faculté recouvrait son indépendance, c'était seulement dans leur for intérieur qu'elles étaient constituées en collège.

2. Assemblée.

L'administration du collège est confiée à l'assemblée. Celle-ci se compose de tous les docteurs qui ont le droit et le devoir d'y assister et dont la présence est rétribuée par un jeton de deux sous (2). Chaque mois, après la messe de S. Yves, ils se réunissent pour délibérer « juste et sancte secundum eorum conscientias ». Le secret le plus absolu devait peser sur les débats, au cours desquels, de par les statuts, on devait révéler les causes probables de trouble et de préjudice pour tout le corps (3). Bien plus souvent s'y faisaient jour les brigues, les querelles, les questions de prééminence et d'intérêt personnel. Pour y mettre obstacle, un statut enjoignait de s'en rapporter là dessus, comme en toute autre matière, au jugement de l'assemblée (4). Les votes se recueillaient par rang d'âge et la voix du président était prépondérante (5).

(1) 159 r.

(2) *Matrol.*, 25 v°.

(3) *Matrol.*, 163 r°, s. 28; 160 v°, s. 14.

(4) *Ibid.*, 160 v°, s. 15.

(5) *Ibid.*, s. 13.

3. *Prieur.*

Ce président et le chef du collège est le prieur. Cette fonction n'appartient pas au doyen des lois ou à celui des décrets, elle revient au régent le plus avancé en âge. En entrant en charge, il jure de l'exercer utilement et honorablement, et il a des devoirs analogues à ceux d'un doyen dans une faculté, celle de Médecine, par exemple. Sauf sa prépondérance en cas de partage, en toutes autres circonstances, il doit se ranger à l'avis de la majorité (1).

4. *Doyen.*

Venons en aux facultés ; chacune d'elles comptait pour fonctionnaires administratifs un doyen, un receveur, un bedeau.

Le doyen a des fonctions connues que nous ne répèterons point. Il n'a aucune autorité ou prééminence, quand les facultés sont réunies en collège ; il obtient seulement le rang que lui assigne son ancienneté. Au temps de Lesnauderie, il voit sa dignité rabaissée par le vice chancelier et le sous conservateur. Ceux ci prennent le pas sur les doyens des lois et des décrets, même aux assemblées de l'Université. C'est là une cause de trouble pour le corps universitaire, qui fait gémir son scribe (2).

5. *Receveur.*

C'est un licencié qui remplit le rôle de receveur, rôle analogue à celui de receveur des arts et de la médecine.

(1) *Matrol.*, 160 r^o et v^o, s. 12 et 13.

(2) *Matrol.*, 25 v^o, 161 r^o, s. 17.

cine. Un devoir spécial lui incombe, la garde des tapis servant à parer les grandes écoles. Il rend ses comptes le premier jeudi d'août et conserve sa charge tant que la mort, l'avancement, ou sa volonté personnelle ne la lui enlève pas (1).

6. Bedeau.

Il n'y aurait qu'à renvoyer aux chapitres précédents pour la description des fonctions de bedeau (un pour chaque faculté, soit deux pour le collège), si les statuts ne nous fournissaient quelques détails supplémentaires. Outre les leçons d'ouverture (*principia*), les conférences (*repetitiones*), les cours (*lecturas*), les jours de congé (*dies non legibiles*), les réunions aux écoles ou ailleurs (*congregationes tam in scholis quam extra*), dont il devait prévenir professeurs et élèves, le bedeau devait escorter le professeur à l'aller et au retour de sa leçon, porter son livre ou son capuchon, et remettre aux docteurs les jetons de présence qu'ils peuvent toucher. Enfin leur office est perpétuel, et ils sont choisis par les docteurs. Leur salaire est produit par une quête faite parmi les étudiants et par les bourses perçues au moment des examens. S'ils étaient séculiers, ils avaient droit à l'exemption des tailles et autres impôts à payer. Aussi, par une convention passée le 12 février 1508 entre les bourgeois de Caen et les membres de l'Université, le collège n'eut plus à son service qu'un bedeau qui servait aux deux facultés (1).

(1) *Matrol.*, 31 r° et v°, et 164 v°, s. 30.

(2) *Matrol.*, 163 v°, s. 31, 164 r°, s. 32; *ibid.*, 29 v°, 30 v°. Les-

II. Enseignement.

1. Études préliminaires.

Ce qui domine le sujet ici encore, c'est le temps d'études. Pour le candidat au baccalauréat, il lui faut compter quarante mois, ou trois ans, depuis son entrée dans la faculté des décrets ou des lois. Le licencié en droit dans l'une d'elles n'a besoin que de vingt mois, ou d'un an et demi, pour demander à subir les épreuves du baccalauréat dans l'autre (1).

Et le temps se passe es Lois dans l'étude des cinq volumes des *Leges*, qu'on n'étudie pas seulement au cours, mais encore chez soi. Car on doit en avoir un exemplaire à soi personnel, ou qui vous a été prêté. L'essentiel, c'est qu'on puisse connaître *de visu* les textes expliqués : « Cum illa sciencia legum sit textualis et sine libris minime potest scholaris proficere in eadem. » Gardez-vous de tricher sur ce point, on va vous déférer le serment (2).

Es Décrets, on porte l'attention des étudiants successivement, dans les cours ordinaires, sur les cinq livres des Décrétales, le Sixième (*Sextum*) et les Clémentines ; et, dans un extraordinaire, sur le Décret (3).

nauderie se plaint d'autant plus de la suppression d'un bedeau que tout le contraire se passe à Angers, *loc. ult. laud.*

(1) S. 1489. Pièces justificatives, IV, s. 79. — *Matrol.*, 161 v^o, s. 18. — *Matrol.*, 28 v^o.

(2) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 81.

(3) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 88 et 89.

2. *Baccalauréat.*

Avant tout examen, une constatation régulière du temps voulu est faite par le moyen de certificats (testimoniales) délivrés par les docteurs (1). L'examen était subi par le candidat, en présence de deux ou trois docteurs, sur une question indiquée par le chancelier. En droit canonique, il fallait exposer une décrétale, en montrer le pour et le contre, faire ressortir son importance et ses ambiguïtés, et en outre argumenter encore un autre jour contre les docteurs. Ces épreuves heureusement subies, le chancelier vous confère les grades dans une cérémonie d'apparat, moyennant le versement préalable de 16 livres t. pour frais d'examen, sans compter les épices, le vin et les bonnets distribués le jour de la fête (2).

3. *Licence.*

Encore quarante mois, soit deux, trois, ou quatre ans, et vous serez licencié (3). Votre rôle d'auditeur est fini, il faut prendre la parole. Au commencement de l'année scolaire, dans sa leçon d'ouverture (*principium*), le bachelier a exposé l'objet de son cours. Puis chaque

(1) S. 1439. Pièces justificatives, IV, s. 82 et 90. — *Matrol.*, 161, s. 19.

(2) S. 1439, s. 88 et 91. — *Matrol.*, 161 v° s. 18 à 20. — *Ibid.*, 26 v°. — *Ibid.*, 28 v°.

(3) Les licenciés en décret, bacheliers en lois, et réciproquement, jouissent d'un privilège déjà mentionné; ils peuvent satisfaire à la règle par un an et demi d'exercice de bachelier, ou même par un an s'ils donnent des leçons extraordinaires.

jour, ou tout au moins deux fois par semaine, il poursuivait ses leçons, pendant une heure ou environ. En droit canon, on met quatre ans avant d'arriver à la licence, et chaque année est consacrée à un livre. Tous les ouvrages que nous avons cités pour le baccalauréat comptent pour un livre, sauf le Quatrième des Décrétales et les Clémentines, qui ne valent chacun qu'une moitié, et le Sixième, qui vaut un volume et demi.

Les disputes ne sont pas oubliées, le futur licencié doit s'exercer dans des joutes présidées et dirigées par des docteurs. Dans ces conférences (*repetitiones*), le bachelier soulevait des objections, mais il ne pouvait jouer un rôle principal qu'après deux ans de professorat ou de grade de licencié en l'autre faculté. Ces disputes finirent par tomber en désuétude, et pour les ranimer il fallut menacer les docteurs de suspendre leurs appointements, si, dûment prévenus de s'y rendre, ils n'obtempéraient point à cette invitation. Aucune excuse ne pouvait effectivement les couvrir, car le soutenant avait dû, en les prévenant, leur communiquer les positions qu'il se proposait de défendre. Une épreuve de ce genre était même obligatoire avant l'examen de licence. Si la lutte s'engageait, elle pouvait même devenir chaude, et, en ce cas, les bacheliers avaient licence de la faire durer jusqu'à ce qu'on frappât sur les bancs. Alors le soutenant, après avoir riposté avec l'aide du président, donnait la solution et réclamait des examinateurs pour sa licence.

Cette dispute avait remplacé l'examen préalable d'un docteur, que nous voyons en 1439 poser quelques questions au bachelier, pour savoir s'il méritait oui ou non de subir l'examen.

Cet examen portait sur deux textes, ou points de droit, désignés par le chancelier, sur lesquels chacun des trois examinateurs propose et développe une solution, que le candidat doit résoudre.

Bien entendu, outre les frais d'examen, nous retrouvons du vin, des épices et des bonnets. Cependant le dîner d'honneur offert par le nouvel admis au corps professoral fut supprimé au commencement du XVI^e siècle, ce qui fit encore gémir Lesnauderie sur les grandes hontes infligées à l'Université. Et, en effet, n'avait on pas déjà permis, pour alléger les charges, à quatre licenciés de se mettre ensemble pour les supporter (1).

4. *Doctorat.*

Le doctorat n'est plus qu'une affaire d'argent : trois cents livres à payer, et une fête à donner. On commence par décorer les salles de serges et de tapis, puis on fait nombre d'invitations; le grand jour arrivé, le président monte en chaire, il place devant lui les régents et un peu plus loin les futurs docteurs. L'appel fait, il prononce dans un grand discours l'éloge de la science. Chaque candidat lui répond brièvement en invoquant l'aide de Notre Dame ou de quelque saint. Puis tous se lèvent, montent en chaire avec le président et reçoivent à tour de rôle les insignes du doctorat : l'anneau, le livre, la chaire, la ceinture, la barette; ils donnent et reçoivent le baiser de paix. Chaque investiture est accompagnée d'une formule spéciale (2).

(1) S. 1430, Pièces justificatives, IV. — *Matrol.*, 162 r^o et v^o, s. 21 à 25. — *Ibid.*, 28 v^o.

(2) *Matrol.*, 27 r^o à 28 r^o.

Reste à conférer la régence. Pour l'acquérir, le nouveau docteur faisait une conférence (*repetitio*) d'apparat (1), mais pour jouir des bénéfices, il fallait faire une leçon par semaine ou au moins trois par mois (2).

Les docteurs régents sont au nombre de sept pour tout le collège, ainsi répartis : quatre pour le droit civil, trois pour le droit canonique. Un vide venait il à se produire dans ce nombre, on choisissait pour le combler le plus ancien des licenciés inscrits. Peu importait qu'il appartint à une faculté ou à une autre. Une seule chose était nécessaire, c'est que ce choix ne pût nuire à l'une des facultés. En ce cas, le second par rang d'ancienneté prenait la place du premier (3).

Les devoirs administratifs des régents ont été suffisamment analysés plus haut pour que nous n'ayons pas à y revenir (4). Pour leur rôle de professeur, nous avons quelque détail à ajouter. Chaque année, deux docteurs font à tour de rôle les leçons ordinaires dans chaque faculté. C'est le premier jeudi de juillet que ces professeurs sont désignés et que l'ordre et le temps de leurs lectures est fixé. Dès lors il n'est plus loisible d'y apporter aucune modification (5). Outre les subsides accordés par les États de Normandie, mentionnés plus haut (6), ces cours rapportaient chaque année 23 sous l.

(1) *Matrol.*, 159 r^o, s. 4. — 164 r^o, s. 35.

(2) *Ibid.*, 160 r^o, s. 11.

(3) *Matrol.*, 159 r^o, 160 v^o, 161 r^o. — V. une discussion au sujet de la nomination d'un régent, *I Concl.*, XVIII, v^o.

(4) V. plus haut.

(5) *Matrol.*, 159 v^o, 160 r^o, s. 7 et 8.

(6) Ch. IV, par. III.

par élève au professeur, et celui ci pouvait forcer son débiteur à le payer par tous moyens que de droit (1). Les leçons avaient lieu le matin, à sept heures en été, à huit heures en hiver, et ce tous les jours depuis le premier jour non férié après la S. Denis jusqu'au dernier jour non férié de juillet (2).

Avant ou après ces cours dits *ordinaires*, venaient les cours supplémentaires ou *extraordinaires*. C'est un licencié qui enseigne et il touche pour sa peine 12 l. 10 s. t. par an, ce qui n'est pas assez et fait gémir le bon Lesnauderie. Il juge, en effet, que ce poste devrait être rétribué par 40 l. t. au moins. Mais les docteurs n'avaient ils pas déjà fait assez, en abandonnant généreusement, en 1511, le droit de manger un dîner aux frais des nouveaux licenciés. Ceux-ci s'étaient rachetés de cette dépense par une contribution volontaire de 8 l. t., devenue la base du traitement des licenciés professeurs (3).

III. Les lois.

Dans cette faculté dite « *preclara* » (4), le chancelier, avant de conférer la licence, reçoit le serment de fidélité au roi (5). — Par un privilège accordé par Alexandre VII, le 27 avril 1498, les ecclésiastiques pouvaient étudier le droit civil, passer leurs actes et acquérir

(1) *Matrol.*, 160 r°, s. 10.

(2) *Matrol.*, 25 v°. — *Ibid.*, 160 r°, s. 9. — V. Pièces justificatives, XXXII, Calendrier.

(3) *Matrol.*, 25 v°, 26 r° et v°.

(4) *Matrol.*, 28 v°.

(5) S. 1439, Pièces justificatives, s. 86.

leurs grades dans la faculté de Caen ; les docteurs en droit de la même faculté pouvaient exercer les fonctions de conservateur apostolique à condition d'avoir reçu au moins la tonsure cléricale (1).

IV. Les décrets.

La faculté des décrets ou de droit canon prend le titre de « *consultissima* » (2). Chaque année, on fait trois lectures publiques des décrétales. Les textes sont choisis par la faculté et lus la veille de Noël, des Rameaux et de la Pentecôte. Ces jours là, il n'y a point de cours ordinaires et les principaux personnages de la ville viennent entendre les leçons de la faculté sur la foi catholique et les sacrements (3). Les assemblées des décrets se tiennent aux Cordeliers (4).

V. Messe de S. Yves.

Le premier jeudi de chaque mois, la faculté se réunit pour ouïr la messe de S. Yves et à l'issue traiter des affaires courantes. Le jour de la fête S. Yves, cette messe est célébrée par un prélat, avec toutes les pompes de l'église. A ce service assistent les doyens des

(1) *Matrol.*, 28 v^e et suiv. — « A Orléans, il existait aussi un conservateur apostolique qui était pris parmi les docteurs » (Beaune et d'Arb., *op. cit.*, p. XXXVII, note).

(2) *Matrol.*, 25 r.

(3) S. 1439, Pièces justificatives, IV, s. 93. — V. pour Dôle, Beaune et d'Arb., *op. cit.*, p. XLI.

(4) *Matrol.*, 25 r.

autres facultés et la faculté leur offre du vin ainsi qu'aux officiants (1).

V. Les grandes écoles.

Le lieu où s'exercent les actes scolastiques des facultés des droits sont les grandes écoles « longues et larges, avec des bancs ouverts pour les maîtres et les étudiants (2). » Ce sont les belles écoles que la duchesse d'Orléans a données et qui remplacent l'ancien prétoire.

(1) *Matrol.*, 163 r°, s. 28 et 29. — *Ibid.*, 28 v°.

(2) « Scholas longas et latas cum scannis apertis tam pro doctoribus quam scholasticis. » *Matrol.*, 25 r°.

CHAPITRE X.

LA THÉOLOGIE (1).

I. Études préliminaires.

Pour commencer ses études dans cette faculté, comme dans les autres, il faut avoir le grade de maître ès arts, et de plus une connaissance spéciale et approfondie des matières philosophiques. Les sept ans d'études du futur bachelier sont remplis par l'assistance aux cours, aux disputes, aux sermons de la faculté (2).

II. Examen du baccalauréat.

Deux ou trois des plus jeunes maîtres font subir l'examen, après s'être préalablement assurés de l'assiduité et avoir réclamé là dessus le rapport des bacheliers chargés de cours. Sitôt admis, le bachelier se met à professer (3).

(1) S. 1439, Pièces justificatives, IV, s. 94 et suiv. — *Matrol.*, 165 r^e et suiv. — *Ibid.*, 22 v^e et suiv.

(2) S. 1439, Pièces justificatives, IV, s. 95. — *Matrol.*, 165 r^e.

(3) *Matrol.*, 165 r^e. — *Ibid.*, 22 v^e.

III. Bacheliers.

On donne aux bacheliers différents noms, *cursores*, *biblici*, *sententiarii*, *formati*. Il importe de les expliquer.

1. *Cursor*.

Le « cursor » tire cette désignation de ce que « *cursores avidius currunt ad veritates sacre biblie perquirendas* (1). » Peut être ne faut il voir d'autre étymologie que le *cursus* ou cours à professer. En effet, il choisit un maître, un régent, et, sous cette direction, entreprend la matière de ses premiers cours. Le sujet n'est pas laissé à son choix, c'est une épître de S. Paul ou une canonique (2) de trois chapitres au moins (3). Un mois après, il se lance dans l'étude et le commentaire du reste de la Bible, en l'ouvrant à n'importe quel livre (4).

2. *Biblicus*.

C'est alors pendant ce cours qu'il obtient le nom de « *biblicus* (5). »

(1) *Matrol.*, 165 r°.

(2) On appelle Canoniques les épîtres des autres apôtres.

(3) *Matrol.*, 165 v°.

(4) *Matrol.*, 167 v°.

(5) Nous ne voyons pas à Caen se reproduire la distinction que M. Thurot a établie pour Paris (p. 139) entre les *biblici* et les *cursores*. — Cfr. « *Juramenta baccalariorum primum cursum biblie incipientium* » *Matrol.*, 167 v°. — On ne saurait, en effet,

Après deux ans de leçons sur la Bible, le « biblicus » subit une épreuve « *tentativa* », sorte de thèse que lui font passer un docteur, désigné par la faculté, sur sa demande, et plusieurs bacheliers formés (1).

3. *Sententiarus.*

Est-il reconnu capable? il passe au cours des Sentences, et prend le titre de « *sententiarus*. » Les sentences sont l'ouvrage d'un maître, et ce maître ne doit point avoir été condamné par l'Église, sans quoi ses ouvrages sont proscrits. Au début du cours, il fait une leçon d'ouverture (*principium*), où il doit bien nettement établir la polémique entre lui et ses rivaux, trai-

se baser pour admettre une opinion contraire sur ce que le *Matrol.* dit en cet endroit : « Item quod incipietis librum, quem intenditis legere infra mensem a receptione vestra pro baccalariatu. » Ce paragraphe est sous la rubrique ci dessus, nous en convenons. Mais il n'y a pas d'autre rubrique traitant des bacheliers. Et le cours sur une épître de S. Paul ou des apôtres n'est qu'un cours préliminaire après lequel vient immédiatement le cours des Sentences. Où donc devrions nous placer le cours de la Bible de M. Thurot, sinon entre ce premier formellement exprimé et les Sentences dont le rang dernier n'est mis en doute ni par M. Thurot ni par notre *Matrologe*. « Qui si fuerit repertus sufficiens, admittatur ad cursum primum legendum; et vocabitur cursor baccalarius. Et leget pro primo cursu partem biblie, scilicet epistolas Pauli aut canonicam aliquam..... Et si post lecturam primi cursus velit ad sententiarum pervenire, facultati supplicet....., etc. » (*Matrol.*, 165 r° et v°).

(1) *Matrol.*, 165 r° et 168 r°.

tant du même sujet, à moins qu'il n'y ait pas d'autre sententiaire que lui (1).

4. *Formatus*.

Le temps pendant lequel le bachelier doit professer les sentences est de quatre années. Alors il est « *formatus* » et n'a plus de cours à professer, mais seulement trois thèses (*responsiones*) à subir pour obtenir le grade de licencié. Ces trois thèses sont désignées : la première, sous le nom d'*extraordinaire* ; la seconde et la troisième, sous ceux d'*ordinaire* et d'*aulique* (2).

L'*extraordinaire* se passe après la dernière année du cours des sentences, à l'époque des vacances de la fin de juin à la mi-septembre, d'où son nom « d'*extraordinaria*. » Elle a été empruntée aux usages de la Sorbonne de Paris, d'où son second nom « *Sorbonica*. » Il y a obligation d'y assister, à moins d'excuse valable, et dans ce cas, encore doit il prévenir le doyen. Les séances ont lieu le matin, au coup de cloche des leçons ordinaires, dans le chapitre des Mineurs. Le jour fixé est le vendredi de chaque semaine, à moins de fête ou vigile ; et alors l'on anticipe ou l'on renvoie au lendemain (3).

(1) *Matrol.*, 168 r°. « D'après M. Thurot, chaque « *principium* » était composé de trois parties distinctes : un court sermon appelé « *collatio* », l'énoncé de plusieurs propositions servant à décider la question qui forme l'objet du « *principium* », enfin une polémique contre les autres « *sententiarum*. » Thurot, *op. cit.*, p. 143-144.

(2) *Matrol.*, 165 v°, 167 v°.

(3) *Matrol.*, 167 r°.

Le seconde soutenance est l'*ordinaire*, tenue sous la présidence d'un maître spécialement désigné par la faculté. Elle est aussi obligatoire, sauf dispense légitime, et l'on doit y manifester sans feinte son sentiment sur les réponses des soutenant (1).

L'*aulique* est soutenue devant le dernier docteur admis. Son nom lui venait, d'après M. Thurot (*op. cit.*, p. 155), de ce que le nouveau maître venait de recevoir son grade « in aula episcopali (2). »

IV. Licence.

L'examen de la licence n'est qu'une pure formalité (3). Pour être admis à le passer, il faut avoir accompli le temps d'études réglementaires, être engagé dans les ordres sacrés, et n'avoir pas une naissance illégitime (4).

La veille du jour fixé pour la collation du grade, un licencié en droit vient remettre aux candidats le « signetum », c'est-à-dire le billet de convocation pour le lendemain. Il y a un échange de compliments entre la messenger du chancelier et les futurs licenciés. Chacun de ceux ci, par rang d'âge, célèbre la joie d'une telle fête, puis la cérémonie se termine par une distribution de vin et d'épices. Alors la faculté recueille les amendes imposées aux bacheliers paresseux ou négligents d'assister aux cours et aux sermons. Le lendemain, les bacheliers reçoivent la licence et se réunissent aux licenciés en médecine pour donner à frais communs le

1. *Matrol.*, 165 r., 168 r.

2. *Matrol.*, 165 r.

3. *Cfr.* Thurot, *op. cit.*, p. 153.

4. *Matrol.*, 166 r.

dîner et la fête dans le réfectoire des Cordeliers ou de tout autre couvent (1).

Deux épreuves s'imposent au futur docteur; les *vespéries* avant la remise du bonnet, l'*aulique* après.

V. Doctorat.

1. *Vespéries.*

Huit jours avant les *vespéries*, le candidat remet un exemplaire de ses positions, signé de lui et déposé aux archives de la faculté. Cette précaution permet à la faculté de corriger, et même de prévenir les erreurs qui auraient pu se glisser dans le travail (2). La soutenance a lieu deux mois après la licence pour le premier licencié admis par ordre de mérite. Ses compagnons lui succèdent de mois en mois. Se mettre en retard, c'était perdre son rang et sa place (3).

2. *Remise des insignes.*

La cérémonie du doctorat s'appelait « *laureatus* » et le récipiendaire se nommait « *laureandus*. » Aussi est-ce avec raison que M. Thurot nous donne de la maîtrise en théologie l'appréciation suivante : « La maîtrise était à la licence ce que les noces sont à la bénédiction nuptiale : une solennité célébrée en l'honneur et à l'occasion du sacrement qu'on vient de recevoir (4). » C'est l'apogée des études. Seuls les docteurs *in utro-*

(1) *Matrol.*, 23^{re} et v^o.

(2) *Matrol.*, 168 v^o, Cfr. Thurot, p. 155.

(3) *Matrol.*, 165 v^o - 166 r^o.

(4) Thurot, *op. cit.*, p. 154.

que peuvent marcher de pair avec les docteurs en théologie. Encore cette concession n'a-t-elle été introduite que par la force de la majorité, en dépit de la résistance de la faculté. Ses docteurs n'auraient pas voulu céder le pas même au vice chancelier (1).

3. *Aulique.*

L'aulique a lieu huit jours après les vespéries, immédiatement après la remise du bonnet. La séance se tient dans la nef des Cordeliers, en présence des membres de l'Université et des étrangers de distinction. A la fin de son discours de remerciement adressé au chancelier, le nouveau docteur donne le titre de la question à agiter. Un bachelier formé l'expose et quatre docteurs la discutent. Au bout de quatre heures, on s'en va, chacun avec un bonnet qu'il a reçu pendant la séance (2).

Dès le lendemain, le nouveau docteur professe sa première leçon, et le surlendemain il est admis à la régence. Pour se reposer de ces cérémonies, il offre un dîner à ses nouveaux collègues (3).

VI. *Sermons et disputes.*

Il nous reste à parler des sermons et des disputes, qui vont de pair dans cette faculté.

(1) *Matrol.*, 163 v°. — V. ci-dessus, ch. IV, par. III, n° 2 (Vote des statuts généraux de l'Université).

(2) *Matrol.*, 24 r° et v°.

(3) *Ibid.*, 24 v°.

1. *Sermons.*

Le droit de prêcher est le privilège exclusif des théologiens (1). A toutes les fêtes célébrées dans l'Université, chez les Prêcheurs, les Mineurs et les Carmes, un membre de la faculté devait monter en chaire. Malheureusement, leur nombre était si peu considérable, eu égard au nombre des prédications, que l'Université dut prévoir le cas où, faute de prédicateur, elle devrait supprimer quelques uns des jours de sermon (2); et cependant, à partir du grade de bachelier, on devait un discours par an, mais on pouvait se faire remplacer, on en avait le droit en vertu des statuts (3). Cette prédication était appelée « *sermo ad clerum* », par opposition au « *sermo ad populum* ». Ce dernier appelé encore « *sermo doctoralis* » avait lieu dans les circonstances solennelles, telles que les processions, et ne pouvait être prononcé que par un docteur, d'où son second nom (4).

2. *Disputes.*

Les disputes remplissent aussi le temps de l'étudiant en théologie. Avant son baccalauréat il n'est que simple spectateur; après, il y prend une part active.

(1) S. 1439, Pièces justificatives, IV, s. 35. — S. 1457, Pièces justificatives, XXIX, s. 22. — Ils ont même une surveillance sur les prédicateurs. Ainsi ils tancent un carme qui s'était permis des attaques contre les Arts (*I Concl.*, 56 v°).

(2) S. 1439, Pièces justificatives, IV, s. 35.

(3) *Matrol.*, 167 v°.

(4) *Matrol.*, 168 r° lin. 4, *ante finem*. — *Ibid.*, 130 v°, s. XXII.

Dès 1439, par le dernier statut qui s'occupait des facultés, Henri VI et ses conseillers avaient exprimé le vœu de voir établir à Caen des disputes et des luttres oratoires comme en Sorbonne (1). Ce vœu fut rempli. Chaque année elles avaient lieu au temps des vacances, d'où leur nom d'« *extraordinaria* » et de « *Sorbonica* ». Nous en avons déjà parlé (2).

Pour les diriger, il y avait un prieur élu chaque année à la mi-septembre par tous les bacheliers réunis en collège. Ses fonctions consistent à faire une conférence au commencement de la première dispute sur la première partie du sujet et à clore la dernière par un résumé de la seconde partie du thème. Il se constitue l'adversaire du soutenant, lui rétorque ses arguments et dirige la discussion. Quand les maîtres s'en mêlent, il n'a plus une action aussi active. Mais il intervient avec déférence, sous couleur de conseil ; encore ne doit-il se montrer que rarement. C'est à lui d'indiquer les réunions prochaines, à en donner le sujet, à ouvrir les séances par l'exposé de la question avant de laisser prendre la parole au soutenant. Enfin, il est chargé de montrer, dans un rapport, le mérite et les défauts des concurrents. Son costume est formé de la chape et de l'épitoge (3).

Le choix de la matière est laissé à l'arbitre du soutenant, mais, pour les conclusions, les développements et les preuves, il doit avoir recours aux conseils du prieur. Il doit lui en donner communication six semaines avant la séance, et, après le débat, déférer à ses obser-

(1) S. 1439, Pièces justificatives, IV, s. 131.

(2) V. ci-dessus.

(3) *Matrol.*, 167 r^o.

vations pour ce qui n'est pas bien dit, « minus bene dictum. » Toutefois, malgré la règle, il y avait parfois lutte entre le prieur et le soutenant. En ce cas la faculté tranchait le litige. Les bacheliers formés et non formés devaient assister à ces séances, et même arriver avant la réplique du soutenant, au premier argument du prieur. Les premiers, seuls, avaient le droit d'être soutenant, et de répondre à deux arguments. Les autres n'avaient droit qu'à répondre à un seul; par permission spéciale, ils pouvaient quelquefois en rétorquer un second (1).

VII. Séculars et réguliers.

Les membres de cette faculté se divisent en deux grandes classes : les séculiers et les réguliers.

Ceux-ci constituent une catégorie à part. Elle a ses importants privilèges, mais aussi quelques restrictions de droit non moins considérables. Ils passent moins de temps à l'étude, à cause des charges de la vie conventuelle (2). En revanche, ils n'ont droit qu'à une seule place de docteur et de bachelier des divers degrés, et ne peuvent jamais obtenir la dignité de doyen (3). Enfin ils participaient aux autres charges de la faculté, sous les peines les plus sévères (4).

Malheureusement, en dépit des règlements et des

(1) *Matrol.*, 167 r° et v°.

(2) S. 1439, Pièces justificatives, IV, s. 96 et 100. — *Matrol.*, 165 r°.

(3) S. 1439, Pièces justificatives, IV, s. 104. — *Matrol.*, 166 r°.

(4) *Matrol.*, 165 v° et 168 r°.

injonctions expresses, éclataient trop souvent des querelles entre séculiers et réguliers. Et ces querelles troublaient souvent non seulement la faculté, mais encore le corps tout entier (1).

(1) *Matrol.*, 169 r.

CHAPITRE XI.

LES COLLÈGES.

I. Généralités.

1. *Les Collèges inconnus.*

Sans parler des écoles où Wace étudiait (1), il faut arriver à la seconde moitié du XV^e siècle pour trouver des collèges régulièrement constitués (2).

En 1458, l'Université s'occupe pour la première fois des collèges et les signale à notre attention. Des maîtres, dispersés tous dans la ville, avaient ouvert de petites écoles où ils apprenaient les premiers éléments. Ils distribuaient à leurs élèves des diplômes, leur conférant les privilèges de l'Université. C'était là une source

(1) G. Paris, compte-rendu de *Maistre Wace's Roman de Rou...* ed. Andresen, *Romania*, 18 0, in-8°, p. 594.

(2) Les collèges de Caen ne sont pas composés, comme ceux de Dôle, uniquement de réguliers. Le collège de *Grammaire*, à Dôle, fut, comme celui des Arts à Caen, racheté par la ville, puis cédé ultérieurement par elle aux Jésuites (Beaune et d'Arb., *op. cit.*, p. xcvi et suiv.).

de trafics illicites que celle ci ne voulut pas tolérer plus longtemps (1).

Des sept collèges existant en 1467 (2), trois se trouvaient au delà, quatre en deçà des ponts. Impossible de savoir où ils étaient situés, comme le fait justement remarquer M. De La Rue, la position des ponts sur l'Orne ou l'Odon n'étant pas indiquée. Il s'agissait alors de nommer une commission de huit membres, dont une moitié visiterait les collèges et éliminerait les mauvais écoliers, et l'autre réviserait en dernier ressort les sentences d'exclusion portées par les premiers commissaires.

Au temps de M. de Bras, il y a trois collèges, celui du Cloutier, celui du Bois et celui des Arts (3). A ce nombre l'abbé De La Rue ajoute ceux qui portent le nom de : Bouet, Avoine, Bagot, Le Coeffie, de Brunville, Le Prévost, Le Prestre, Le Roux, Barie, de la Couronne (4). Il faut y joindre celui de Cingal (5) et celui du Mont (6).

2. Antériorité du collège du Mont discutée.

D'après le savant évêque d'Avranches, il faudrait même faire de celui ci le premier en date. A l'appui de son dire, il cite les armes de Robert Jolivet, abbé du Mont S. Michel, et son fondateur, placées sur la maison.

(1) *I Concl.*, VIII r^o.

(2) *I Concl.*, XXXII r^o. — De La Rue, *op. cit.*, t. II, p. 160.

(3) De Bras, réimp., p. 326 et suiv.

(4) De La Rue, *op. cit.*, t. II, p. 161, et *Matrol.*, 39 r^o.

(5) *Mém. Soc. des Ant. de Norm.*, in-8°, t. X, p. 204.

(6) *Matrol.*, *ibid.*, et Huet, *op. cit.*, éd. 1706, p. 272 et 277.

Cet abbé aurait fondé « la maison de Caen, non seulement pour donner un collège à ses religieux, que l'Université de Caen, nouvellement érigée, invitoit aux études, et pour faire aussi sa cour au roy d'Angleterre, qui venoit de la fonder; mais aussi pour se faire à luy-même une retraite commode et voisine des domaines dont il tiroit sa subsistance. » Cet abbé, élu en 1410 et mort en 1444, aurait fondé cet établissement dans l'intervalle compris entre ces deux dates. Et, s'appuyant sur M. de Bras, Huet affirme que la fondation aurait été dès l'origine à l'usage de collège (1).

A cette théorie, nous opposons les dénégations formelles de M. De La Rue. En effet, dit celui-ci : « 1° l'abbaye du Mont S. Michel auroit eu de droit et auroit retenu le patronage de la principalité, et elle n'en a jamais joui.

« 2° Les registres de l'Université auroient conservé le souvenir de cette fondation et ils n'en disent pas un mot.

« 3° Les professeurs louaient la maison aux religieux du Mont et choisissoient entre eux le principal. Les querelles sur ce sujet sont portées devant l'Université qui décide sans que les religieux interviennent ;

« 4° Si l'abbé Jolivet eût réellement fondé ce collège, comment ses successeurs auraient ils pu le vendre en 1579 ;

« 5° Enfin, pas un seul des religieux du Mont n'est cité par les rectories comme étudiant à Caen (2). »

A ces raisons s'en joint une autre, péremptoire d'a-

(1) Id., *ibid.*

(2) De La Rue, *op. cit.*, t. I, p. 236.

près nous. Dans le *Matrologe*, où Lesnauderie a recueilli avec un soin jaloux tous les titres de l'Université, où il a inséré les actes de fondation des collèges du Cloutier et du Bois, il n'y a pas une ligne, pas un mot du collège du Mont (1). Bien plus, M. de Bras l'affirme en toutes lettres : « Le premier et le plus ancien [college] fut le College du Cloutier (2). »

II. Collège au Cloutier.

1. Historique.

Les « Le Cloutier » étaient une famille noble de notre pays. Dans un acte de 1444, plusieurs membres de cette famille sont qualifiés d'écuyers (3). Leur père prend la même qualité dans cet acte et dans celui de fondation du collège (4). Au même endroit il est dit seigneur du Mesnil d'Argences (5) et plus loin il ajoute le titre de S. Germain le Vasson (6). Vicomte de S. Sylvain de 1418 à 1450, puis bailli du même lieu de 1452 à 1456, il avait été député par la ville de Caen aux États de Normandie tenus à Rouen en 1431-1434.

(1) V. notamment *Matrol.*, 39 r° : « Quorum primum vulgariter nuncupatum collegium de Bosco. » Cette opinion de Lesnauderie, lorsqu'on la contrôle par les faits, nous semble erronée. Mais elle resserre la question entre les collèges au Cloutier et du Bois.

(2) De Bras, réimp., p. 326.

(3) Bibl. nat., ms. lat. 10066, fol. 203 v°.

(4) *Matrol.*, 277 v°.

(5) Hameau au N. E. d'Argences, canton de Troarn. — Lesnauderie (*Matrol.*, 39 r°) le qualifie de seigneur de Coudehart.

(6) *Matrol.*, 280 v°.

En 1450, il recevait le roi Charles VII après la capitulation de Caen, et mourait en 1455 ou 6 (1).

Le 24 mai 1452, ce gentilhomme se présente devant Jehan le Brillant « tabellion jure en la ville et banlue de Caen », « pour faire et commencer fondacion de college et de bourses en la melleur forme et manere (2). » Pour emplacement au collège, il donne son hôtel situé en la paroisse S. Pierre, en la Neufve rue (3); et sauf quelques réserves, principalement pour l'usufruit de sa femme, il assure largement le couvert. Le vivre préoccupe aussi le fondateur et il laisse à cet effet une rente de 548 sous, 4 capons, 2 gelines et 17 piperneaux (4). Il règle ensuite la constitution et le gouvernement du collège, son avenir, et se réserve d'apporter à ces dispositions « aucune melioracion dedans trois semaines (5). » Le 3 juin suivant, il dictait au même tabellion quelques réformes, dont nous n'avons à retenir pour le moment que le changement d'une rente de six livres en une rente de six livres cinq sols (6).

(1) De La Rue, *op. cit.*, t. I, p. 151; cfr. *Matrol.*, 283 v°, *in fine*. Arch. du Calv., *Fonds de l'Univ.*, n° 33 de notre invent. (V. ci dessus, p. 314, *in fine*).

(2) Bibl. nat., ms. lat., 10066, fol. 164 r°. — *Matrol.*, 277 v°.

(3) Aujourd'hui rue Neuve-S.-Jean. D'après le plan de Belleforest, l'hôtel occupait le bout de cette rue, à droite en allant vers le quai.

(4) *Matrol.*, 277 v°-278 r°.

(5) *Ibid.*, 280 r°.

(6) *Ibid.*, 283 v°.

2. *Principal.*

Le collège est composé d'un principal et de deux boursiers.

Le principal, c'est celui qui a la première bourse (1). Pour aspirer à cette place, il faut être maître ès arts, avoir en cette qualité trois ans de régence, ou le titre soit de licencié, soit de docteur en droit (2). Il est nommé par les héritiers, le recteur, le conservateur et le doyen de la faculté de théologie réunis (3). Sa charge dure neuf années pendant lesquelles il doit faire « ses faits et acquérir son degré ». Outre sa bourse, il ne peut toucher plus de cinquante livres de bénéfice (4).

Chargé de l'administration, il ne peut quitter sa résidence pendant plus de trois jours sans le congé du proviseur (5). Il encaisse les recettes (6) et solde les dépenses, telles que « procees et autres labours », entretien de la chapelle, etc. Quant à « louer l'ostel ou partie d'icellui, ne fieffer aucunes terres et héritages », il lui faut, avant d'y procéder, obtenir le consentement des boursiers, de la famille du fondateur, et des surveil-

(1) « Principalitatem seu primam bursam. » *I Concl.*, 61 r^e, 17 nov. 1471. — *Matrol.*, 279 r^e. — Sa bourse est de cinq sous, comme celle des deux autres (*Matrol.*, 278 r^e).

(2) *Matrol.*, 278 r^e.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, 279 r^e. Le principal peut travailler en n'importe quelle science, il n'en est pas de même des deux boursiers (*Ibid.*, 279 r^e et 282 v^e).

(5) *Ibid.* Le proviseur est le doyen de la théologie, et plus tard le recteur.

(6) V. ci dessus.

lants (1). Chaque année, il rend ses comptes devant ces derniers (2) après leur avoir fait visiter et, si besoin est, réformer le collège. Il distribue aux trois membres de l'Université une indemnité de trois sous par personne et lui même touche quatre livres tournois par an (3).

Comme prêtre, il doit dire ou faire dire chaque semaine une messe pour le fondateur (4). De ce chef, il obtient une rétribution de deux sous six deniers. En outre, chaque année a lieu à la même intention un service solennel, ou obit, auquel assistent les principaux de l'Université. Le recteur, s'il y vient, y reçoit trois sous, l'officiant deux sous six deniers, les membres du collège cinq sous (5).

Le premier principal nommé fut le neveu même du fondateur, Thomas Le Cloutier. En entrant en charge, il dut prêter serment de maintenir fidèlement les prescriptions de son oncle ; et ce serment fut imposé à tous ses successeurs, contre lesquels les héritiers de Le Cloutier étaient armés du droit de prendre toutes les mesures nécessaires pour le « bien, honneur et augmentation de la choze (6). »

(1) Recteur, conservateur et doyen de la théologie. *Matrol.*, 279 r°.

(2) Le doyen de la théologie est remplacé, en cas d'absence, par celui des droits.

(3) *Ibid.*, 278-279.

(4) Cfr. à ce sujet diverses pièces du XVII^e siècle. Arch. du Calv. (n° 31 de notre inventaire sommaire ci dessus, p. 314).

(5) *Ibid.*, 268 r° et v°.

(6) *Ibid.*, 281 v°. — Thomas Le Cloutier fut recteur du 23 mars au 1^{er} octobre 1454 (De La Rue, *op. cit.*, t. I, p. 151; cfr. *I Rect.* s. a. 1430, et *I Concl.*, XXIX r° et *passim*).

3. Boursiers.

Les boursiers sont au nombre de deux, indifféremment maîtres ou écoliers. Ils vivent en étudiant dans le collège (1).

Les candidats à la bourse doivent être de la famille du fondateur, de sa « nation de Caen », au moins du diocèse de Bayeux (2).

Une des deux bourses est à la disposition de l'abbé de Barbéry, moyennant la célébration d'une messe par semaine pour le repos de l'âme du donateur et de sa famille. Et en cas de « deffault [de messe], contemption, ou descord, » les descendants du fondateur reprennent leurs droits (3).

Chaque bourse est de cinq sous par semaine. Le bénéficiaire ne peut la cumuler avec un revenu de plus de 30 l. Il en jouit pendant quatre ans, et durant ce temps, il est tenu d'acquérir ses degrés ès arts ou ès droits (4). Que s'ils n'étudient pas avec assez d'ardeur, le proviseur (5) pourra les priver de leur bourse et les chasser du collège (6). Il leur est interdit de sortir sans permission, surtout de passer la nuit dehors, à peine de se voir privés de leur bourse durant une semaine. S'absentent ils plus d'un mois sans « légitime excusation », ils sont remplacés. Ont ils un congé régulier, ils

(1) *Matrol.*, 278 r°, 277 v°.

(2) *Ibid.*, 279 v°.

(3) *Ibid.*, 279 r°, 282 v°.

(4) Seul le boursier présenté par Barbéry peut s'adonner, comme le principal, à n'importe quelle science (V. ci dessus, n° 2).

(5) V. plus haut.

(6) *Matrol.*, 279 v°, 278 r°, 279 r°, 282 v°.

ne touchent leur pension que s'ils voyagent dans l'intérêt du collège. Enfin, en cas d'insuffisance de fonds, ils ne sont payés qu'après les messes et d'après leur rang de nomination. Outre leurs devoirs d'écoliers, ils sont tenus à chanter chaque année un service à neuf leçons la veille de l'obit et à servir chacun à leur tour la messe hebdomadaire (1).

4. *Suite de l'histoire.*

En cas d'extinction de la famille Le Cloutier, l'Université devait prendre sa place dans ses titres et charges, à la condition de célébrer chaque année un obit pour l'âme de Le Cloutier ; et l'évêque de Bayeux, ou la « justice spirituelle », devait veiller au respect des volontés du fondateur (2). Au contraire, pour une cause ou pour une autre, « puissance de prince ou autrement », l'Université viendrait elle à périr, les sommes destinées au collège étaient reversées en fondations de messe à la chapelle S. Gilles du Mesnil d'Argences, et l'évêque de Bayeux était chargé de rappeler cette disposition aux héritiers du fondateur (3),

D'autres bourses peuvent être fondées dans le même établissement. Le Cloutier n'y met qu'une condition, celle de laisser 10 sous par an pour l'entretien de la communauté tout entière (4).

De tout cela, « rentes et revenues sera faicte chartre ou registre aprouve de tabellion roial et mys et escript

(1) *Ibid.*, 279 v°, 280 r°.

(2) *Ibid.*, 280 r°, 283 r°.

(3) *Ibid.*, 280 r°, 283 r° et v°.

(4) *Ibid.*, 279 v°.

en un chartrier, qui sera en college aprouve de tabelion roial et atache en une chaine a la chappelle du dit college (1). »

A suivre au XV^e siècle l'histoire de cet établissement, on n'est pas longtemps sans le voir en butte à la désolation et presque à la ruine. Dès 1473, le principal dut réclamer l'aide de l'Université. Il s'agissait de garder les bourses ; pour les défendre, l'Université fit cause commune avec le collège et y employa ses deniers (2). L'année suivante elle fit enlever les titres, dresser leur inventaire et placer leurs liasses dans ses archives à elle, « ne perirent » (3). Enfin, en 1486, la place de principal est usurpée, la bibliothèque perdue, les bâtiments en ruine, les objets précieux perdus ou volés, entre autres un calice d'argent, l'ancien principal en fuite, refusant de rendre ses comptes et mettant dans le cas d'employer même la douceur pour le ramener à résipiscence et le faire revenir d'Avranches, où il s'est réfugié (4).

III. Collège des Arts.

Ce collège, fondé par la faculté des Arts, fut installé en 1460 dans une maison en face des grandes écoles (5). La faculté l'avait achetée, le 27 novembre m. a., de

(1) *Ibid.*, 281 v^o, *in fine*. — Ce reg. est aux Arch. du Calv. V. ci-dessus notre inventaire sommaire.

(2) *I Concl.*, 49 r^o, 6 fév. 1473.

(3) *Ibid.*, 61 r^o, 17 nov. 1474.

(4) *Ibid.*, 118 r^o, 6 nov. 1486.

(5) Elle occupait la place actuelle de la Faculté des sciences et de l'hôtel du recteur, rue de la Chaine.

Michel d'Anfernet, seigneur de Montchauvet (1). En 1487, elle dut acquérir la maison adjacente, appartenant à Raoul de Bayeux (2). De 1487 à 1496 (3), elle fit construire sur ce terrain une belle façade « au frond duquel estoient esleuez en bosses, de grands images ou simulacres representans les sept arts liberaux, fort bien grauees et representees, mais elles furent abbatues et froissees, n'en restans que les places par les protestans de ce malheureux an 1562, contemnans toutes antiquitez, et ignorans pourquoy telles representations de vertus y auoyent este posees, qui estoient pour monstrier aux escolliers la signification de ces sept arts, et les induire à profiter aux lettres (4). » Les travaux avaient été dirigés par Guillaume Le Sens, seigneur de Reviers, professeur à la faculté, et les fonds fournis par Guillaume de Parfourn, un autre professeur (5). Aussi « la maison est belle, mais il n'y a pas encore de boursiers, dit Lesnauderie (6). »

IV. Collège du Bois.

1. Historique.

Ici nous avons à combattre une erreur de M. De La Rue, analogue à celle de Huet relativement au collège du

(1) De La Rue, *op. cit.*, t. I, p. 218.

(2) *Ibid.*, cfr. Tabell. de Caen, 12 oct. 1487.

(3) *I Concl.*, 12 août 1496, 183 v°. Les Arts empruntent les revenus du collège du Bois, que vient de toucher l'Université
« pro conservatione cujusdam edificii incepti. »

(4) De Bras, réimp., p. 328 ; cfr. De La Rue, *op. cit.*, p. 213.

(5) De La Rue, *ibid.*

(6) *Matrol.*, 39 r°.

Mont. D'après notre éminent compatriote, la maison du Bois aurait été fondée par un « Nicolas du Bois, de la famille du Bois, seigneurs d'Epinay sur Odon, Maisonnelles-sur-Ajon, etc. ; elle date de l'année 1441 suivant les registres de l'Université... Son premier instituteur lui donna évidemment son nom et l'Université reconnut ses services en le nommant recteur en l'année 1448 ; il fut vers le même temps grand doyen de la métropole de Rouen, et, dans cette place importante, il rendit de grands services à l'Université, tant à la cour des rois Charles VII et Louis XI qu'à celle de l'échiquier de Normandie (1). »

Premièrement, de l'aveu de M. De La Rue lui-même, les *Rectories* commencent en 1440. Il décrit ces registres assez minutieusement et ajoute : « On y trouve la liste des membres reçus et immatriculés pendant chaque Rectorat, par conséquent on peut, dans ces diverses séries, trouver les noms des hommes qui ont marqué dans l'Eglise et dans l'État, et qui par conséquent ont honoré l'Université dans les lettres, les sciences et les arts (2). » Ces registres ne peuvent donc contenir la base de son assertion. Le registre des Conclusions, tenu au jour le jour par les recteurs, date sa première délibération du 31 mars 1457 (3). M. De La Rue le déclare aussi formellement. Il ne peut donc être fait mention du collège du Bois, à la date indiquée par notre auteur, dans les papiers de l'Université (4). Nous avons

(1) De La Rue, *op. cit.*, t. I, p. 203.

(2) De La Rue, *op. cit.*, t. II, p. 150.

(3) V. Pièces justificatives, p. xxx ; cfr. De La Rue, *op. cit.*, t. II, p. 149.

(4) *I. Rectories.*

du reste vérifié sur les Rectories. Nous n'en avons re-trouvé aucune trace.

Est ce l'assertion relevée dans le *Matrologe* (39 r°)? Elle aurait une grande valeur si les faits ne lui étaient contraires. Mais premièrement il y a un témoignage formel, celui de notre vieil historien, témoignage sur l'ambiguïté duquel on ne peut hésiter; et le voici : « La maison duquel [collège] fut achaptée des deniers procedans de l'inuentaie des biens de monsieur et reverend Pere en Dieu Pierre Cauchon, Evesque de Lisieux, duquel maistre Jean de Gouvis, Docteur aux droicts, Archidiacre de Bayeux et Chanoine de Rouen, fut executeur de son testament (1). » Rien n'est plus précis.

Enfin, seconde et décisive raison, la fondation du collège du Bois date de 1491. Il ne peut y avoir de doute là dessus quand on consulte le *Matrologe*, qui se contredit ainsi lui même. En haut du folio 265 v°, on lit : « La premiere fondation du college du Bois », ce titre écrit de la main de Lesnauderie; et, de la même main, au bas du folio 267 r° : « Ce fut fait l'an de grace mil III^{ce} quatre vingts et onze. » Donc plus d'hésitation possible, le collège ne peut dater sa naissance que de 1491, et encore est ce là le point le plus reculé où il puisse atteindre.

Pourquoi maintenant ce collège a-t-il emprunté le nom de Nicolas du Bois? C'est, nous semble-t-il, que pour le legs, expiatoire sans doute, de Cauchon, il valait mieux n'employer ni son nom ni le nom de ses amis ou exécuteurs testamentaires. Et l'un de ces derniers, chanoine de Rouen, a dû prendre avis de son doyen, choisir

(1) De Bras, réimp., p. 326, 327.

de préférence la maison de celui-ci, lui donner et peut être lui laisser le nom d'un maître révérend dans l'Université et plusieurs fois honoré de sa confiance (1).

Ce Nicolas du Bois, doyen de Rouen (2), était d'une illustre famille. Elle possédait les terres d'Épinay-sur-Odon. de Maisonnelles-sur-Ajon, elle avait peut-être aussi produit l'évêque de Bayeux, Nicolas du Bois (3).

Quoiqu'il en soit, la célébrité de la maison ne date que de la fondation dont nous avons à nous occuper.

Cauchon mourut en 1442 (4). Il laissait 4,000 livres de capital, soit 48 l. de rente pour l'entretien de deux écoliers à Caen ou ailleurs « se ladite Université estoit transférée (5). » Ses exécuteurs testamentaires, Jean de Gouvis (6), archidiacre de Bayeux et chanoine de Rouen, et Nicolle Bertin, chanoine de Lisieux, « s'intéressant

(1) Lesnauderie : « Preter hec collegia sunt alie domus et habitationes innumere in quibus morantur viri probi et docti juvenes plurimos secum habentes » (*Matrol.*, 39 r^o). — M. de Bras, lui, tire ce nom d'un petit bois qui aurait entouré le collège comme l'Académie de Platon (*op. cit.*, réimp., p. 337). C'est là une erreur que constate avec vivacité, mais fort justement, M. De La Rue (*op. cit.*, t. I, p. 204). — Le nom de Harrington fut aussi donné à cette maison (*I Concl.*, 81 v^o). C'était le nom du propriétaire à l'époque anglaise (De La Rue, *ibid.*), le bailli de Caen (Pièces justificatives, VI, jugement rendu en son nom).

(2) *Gall. Christ.*, t. XI, col. 119. Il est mentionné aux dates extrêmes de 1445 et 1482.

(3) De La Rue, *op. cit.*, t. I, p. 89. C'est cet évêque qui fit reconstruire le palais épiscopal dans la rue Neuve-S.-Pierre (*nunc S.-Jean*).

(4) De La Rue, *ibid.*, p. 205, et *Gall. Christ.*, *ibid.*, col. 794.

(5) *Matrol.*, 265 r^o.

(6) *Cs. Mém. Soc. des Ant. de Norm.*, in-8^o, t. IV, p. 406 et suiv. et t. X, p. 145.

particulièrement à la pédagogie de Nicolas du Bois, y entretenrent annuellement deux écoliers, conformément aux intentions de l'évêque de Lisieux (1). » En 1456, le testament de Cauchon fut annulé, et J. de Gouvis obligé de rendre les « capitaux, intérêts et la maison qui en était le produit à Jacques, Louis et Philippe de Rinel, neveux et héritiers de Pierre Cauchon (2). » En outre, les exécuteurs durent « paier audit roy Loys la somme de cinq cens escus d'or pour tout et tel droit de confiscation que icellui seigneur pouvoit demander sur les biens dudit evesque, que il vouloit soubtenir estre confisques et forfaiz, et ausdis de Rinel la somme de dix-huit cens livres tournoys en deffendant totalement icelle fondation à l'intention dudit evesque (3). »

Cependant Gouvis avait acheté la maison du Bois, au nom de Cauchon, et comme son exécuteur testamentaire, et l'amortissement avait eu lieu en 1467, grâce à l'intervention du vendeur, Raoul de Basly (4). Les héritiers suscitérent d'abord des retards : enregistré le 22 octobre 67, l'acte ne fut mis à exécution par le bailli de Caen que le 16 janvier 71. Bientôt même, l'immeuble dut leur être restitué.

Gouvis ne laisse pas que de continuer son œuvre. Il fait connaître à l'Université son intention d'établir

(1) De La Rue, *ibid.* (cite en outre Nicolas Caval, chanoine de Rouen), et *Matrol.*, 275 v°.

(2) De La Rue, *ibid.*

(3) *Matrol.*, 265 v°.

(4) « Baully » (*Matrol.*, 275 v°). — Arch. du Calv., *Fonds de l'Université*, 1^{er} cart., Collèges, n° 31 de notre inventaire (ci dessus, p. 314).

quatre boursiers dans la maison de maître du Bois, et lui demande les meilleurs moyens de faire valoir les revenus destinés à cette fondation (1).

De leur côté, les Rinel s'adressaient à l'Université, lui réclamant des explications sur l'emploi des revenus. A quoi on faisait réponse qu'il n'y avait là dessus aucun acte connu, mais que la maison avait été achetée par Gouvis et qu'il y entretenait deux boursiers (2).

Deux ans plus tard, ce dernier offre la maison avec 40 l. t. de rente amorties, à charge d'entretenir deux boursiers (3). Cette proposition, dit M. De La Rue, fut repoussée (4). D'après nos Conclusions, Gouvis, après avoir offert de payer seulement une rente, s'y refusa. On dut lui envoyer deux délégués pour traiter directement l'affaire. Il fallut encore deux ans pour se mettre d'accord; enfin, après des péripéties sans nombre, mais peu intéressantes, grâce à l'intermédiaire du R. du Bois, sous doyen de Bayeux, et de Jean de Grouchy, l'Université fut mise en possession de la demeure, achetée 1200 livres aux héritiers de Cauchon par Gouvis, et celui ci donna, d'accord avec l'Université, des statuts au nouveau collège, composé de quatre boursiers (5).

Lui, ou son successeur au fief de La Mare, les nommait et leur distribuait une somme de 12 l. 10 s. t.

(1) *I Concl.*, 47 r°.

(2) *I Concl.*, 81 v°.

(3) *Ibid.*, 95 r° et v°.

(4) *Op. cit.*, t. I, p. 206.

(5) *I Concl.*, 121 r°, 126 r°, 132 r°, 134 v°, 135 r°, 136 v°, 138 r° et v°. — Cs. *l'Étude sur N. de Grouchy*, par le vicomte de Grouchy et E. Travers; Caen, 1878, in-8°.

par an. Deux d'entre eux étaient choisis dans le diocèse de Lisieux, « pour remuneracion aucunement des biens que en son vivant ledit evesque a faiz audit de Gouvys et affin que son intencion ne soit pas du tout defraudee, combien que lesdits de Rinel, eux disans heritiers d'icelluy evesque aient retenu et a eux aplique ce que avoit este par lui ordonne pour faire ladite fondacion, et outre fait et pourchasse audit de Gouviz de grans pertes ou dommaiges (1). »

Au cas où ces conditions ne seraient pas acceptées, le nouveau fondateur remettait le tout aux mains de qui voudrait les accepter. « Et si jura en parole de prestre (2). » Sur ces entrefaites il vint à mourir ; un service fut célébré à son intention et depuis continué le jour de S. Luc (3).

Deux ans après, en 1493, son successeur au fief de La Mare, un autre Jean de Gouvis, comme lui, traite définitivement avec l'Université. Au nom de celle-ci, maître Jean Morin, alors chef du collège du Bois, et au nom de Gouvis, Grouchy comparurent devant les tabel lions de Rouen. L'acte d'acceptation de l'Université, passé le 3 novembre, fut confirmé le lendemain par Gouvis (4).

2. Boursiers.

Par là étaient institués sept boursiers, dont six écoliers et un principal.

(1) *Matrol.*, 266 v°.

(2) *Matrol.*, 266 r° et v°, 267 r°.

(3) *I Concl.*, 157 r° et 165 r° et v° ; *Matrol.*, 37 v°.

(4) *Ibid.*, 165 r° et v°, et *Matrol.*, 270 v°.

3. *Principal.*

Le principal, nommé par les La Mare, est un bachelier ou même un licencié en théologie. Outre les devoirs mentionnés au courant du paragraphe précédent, il doit assister aux faits scolastiques, y conduire ses écoliers, les surveiller, et au besoin les réprimander (1).

Il tient un triple registre ; sur l'un il inscrit le nom, la date de l'entrée et les absences des écoles ; l'autre est l'inventaire des rentes ; enfin le troisième contient le relevé des titres (2). Il réside au collège, conduit les écoliers aux cours et à l'église, commande les réparations, après avoir demandé leur avis sur la question aux cinq doyens, et leur rend ses comptes. Un chapitre tout spécial lui enjoint de veiller particulièrement sur la bibliothèque, d'en dresser inventaire et de ne prêter aucun livre sinon contre un reçu en bonne et due forme (3),

Cette charge avait été constituée en bénéfice pour mieux exciter le titulaire à la bien remplir. Les sei-

(1) « Frequentare actus scolasticos tam in aula ordinaria quam in aliis locis publicis in dicta Universitate, regendo, gubernando, et corrigendo, si opus sit, dictos scolares in bonis moribus instruendo. » *Matrol.*, 273 v°, s. 15.

(2) *Ibid.*, 273 v° et 274 r°, s. 16, 17 et 18. — V. Arch. du Calv., *Fonds de l'Univ.*, n° 33 de notre inventaire (ci dessus, p. 314).

(3) *Ibid.*, 274 r° et v°, s. 18 à 27. Cette bibliothèque avait éprouvé les mêmes vicissitudes que la maison ; mais elle n'avait pu comme elle être reprise par l'Université. Au temps de Lesnauderie (commencement du XVI^e siècle) elle était perdue. *Matrol.*, 277 r°, *in fine*.

gneurs de La Mare, et, à leur défaut, les cinq doyens y nommaient. Ils ne devaient rien recevoir du candidat, sinon l'élection était nulle et à la place de celui qui avait été corrompu, on devait mettre un régent, puis recommencer l'élection. On votait comme pour une conclusion de l'Université (1).

4. *Suite de l'historique.*

Ces statuts réglés et accordés de part et d'autre, l'Université toucha une somme de 10 l. t. Elle en fit immédiatement un à compte sur ce qu'elle devait à un de ses créanciers (2). Aussi l'intermédiaire de Gouvis, en livrant 100 livres tournois l'année suivante, exigea-t-il des garanties contre un pareil emploi de deniers. L'Université dut trouver un bon fonds à charger de rente (3), et en attendant elle ne put les prêter aux Arts que sous une condition : que la somme pourrait être reprise à un moment donné, et que la faculté n'opposerait à sa restitution ni compensation ni aucune autre exception (4). L'intérêt de ces 100 livres, soit 10 livres, fut payé au recteur et appliqué aux dépenses des collèges. Grouchy en reçut quittance, et, tranquille sur cette première somme, il se fit donner procuration de l'Université pour faire rentrer les revenus (5) situés à Pont-Audemer, depuis longtemps arrêtés par les gens

(1) *Ibid.*, 275 r^o, s. 28.

(2) *I Concl.*, 175 v^o.

(3) *Ibid.*, 180 r^o.

(4) *Ibid.*, 183 v^o.

(5) *Ibid.*, 184 r^o.

du Roi et que le même Grouchy avait déjà eu l'occasion de défendre (1).

(1) *Ibid.*, 172 r°. — Nous ne connaissons plus rien d'intéressant sur ce collège au XV^e siècle. Citons toutefois une piquante anecdote postérieure : « Un régent de ce collège Du Bois ayant eu en même temps deux enfants, l'un de sa femme qui accoucha au collège, et l'autre de sa servante, qui était allée accoucher ailleurs, un autre professeur, son ennemi, fit imprimer une satire latine qui commençait par ce vers :

• Sylvanos intra muros vagitur et extra. »

« Au dedans et au dehors du collège *Du Bois*, on entend des cris de petits enfants au berceau » (Mémoires d'Amelot de La Houssaye, Amsterdam, 1722, in-8°, t. II, p. 4, § Caen. — Note ms. de l'abbé de S. Léger, sur un exemplaire des *Origines de Caen*, de Huet, éd. 1706, p. 281. Biblioth. du château de Maltot). — Signalons encore une notice de M. Gasté, professeur à la Faculté des lettres de Caen, sur un professeur du collège, P. Vengeons ; recteur de l'Université de Caen et auteur de l'Office et des Hymnes de S. Exupère, Caen, 1878, in-8° (*Mém. Acad. des sciences, arts et belles-lettres de Caen*).

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

1.

DIPLOMES ROYAUX.

I.

ROUEN, JANVIER 1432 N. S.

Création des Facultés de droits.

1. Henricus, Dei gratia Francorum et Anglie rex, ad perpetuam rei memoriam.

2. Regie congruit celsitudini, subditos sibi populos, bellorum et pacis temporibus, debita magnificentia gubernare, quatinus, et virtute et armis, a violentiis hostium et illatis injuriis deffendantur legibusque, agente justicia, reddantur tranquilli et quieti, jus suum cuilibet, utilitate communi servata, tribuendo :

3. Hoc enim justicie tam preclarum et utile genus, absque virorum perdoctorum industria legibus imbutorum, divinis et humanis, minime posse exerceri putamus ;

4. Quorum copiosa multitudine nostrum Francie regnum olim feliciter florere solebat, sed ingruentibus multiplicibus flagitiorum generibus, quibus jam, per multorum temporum curricula, regnum prefatum nunc bellorum civilium agitationibus, nunc tabe pestifera et denique variis hominum stragibus et fame valida adeo, proth dolor ! cassatum est ; ut vix possunt modernis

temporibus veri iuriditi sufficienter repperiri, nec valerent ceteri sine grandi difficultate et periculo personarum scientiam vel gradum potissime in iure civili secure adipisci.

5. Unde regnum prefatum, quondam commendabili iusticia gubernatum, maioribus inconvenienciis subiacebatur, nisi breviter de remedio salubri sit provisum.

6. Nos autem, qui rempublicam jam dicti regni nostri summis cupimus desideriis, iure, iusticia et equitate gubernari et ad suam, quantum cum Deo poterimus, reduci pristinam gloriam.

7. Considerantes atencius quod in dicionibus nostris Francie ducatumque Normannie, Burgundie et Britanie, comitatuum insuper Campanie et Flandrie, ac patrie Picardie, nec non aliarum nonnullarum regionum ipsius regni, sub nostra fidelitate et obedientia consistencium, nullum est studium in civili iure stabilitum, ne tam utilis et necessaria legum civilium facultas locis prefatis in prejudicium reipublice depereat, sed auctore Domino, valeat ad ejus laudem et regni nostri predicti decoremque et utilitatem futuris florere temporibus,

8. Studium generale pro decretis et iuribus canonicis et civilibus, in villa nostra Cadomensis, Baiocensi diocesi, villa quippe idonea, pacifica et segura, notabilibus monasteriis, collegiis, cenobiis, et domibus mendicantium aliisque devotis ecclesiis decenter ornata, mitissima gente obediente et devota abunde populata, victualibus diversis et aliis pro humani generis necessitatibus conveniens, facilis et propicia, in solo fertili, prope mare situata, quo levius et facilius ex universis fere mundi partibus poterunt studentes pariter et mercatores convenire,

9. De gratia nostra speciali, auctoritate regia et plenaria potestate, consilio et assensu preclarissimi patris nostri Johannis, prefatum regnum nostrum Francie gubernantis et regentis ducisque Betfordie, et aliorum procerum de sanguine nostro, plurimorum etiam prudentium nostri magni consilii,

10. Perpetuis temporibus statulimus, ponimus, stabilimus, fundamus et ordinamus per presentes,

11. Et, ut doctores, licentiati, baccalarii, studentes, et supposita prefati studii eorumque familiares et servitores domestici, liciter et actibus scolasticis liberius et quicquid vacare valeant

in eodem, talia et similia privilegia, franchisias et libertates, auctoritate nostra regia et plenaria potestate volumus eisdem doctoribus, licentiatis, baccalariis, studentibus, suppositis, familiaribus et domesticis servitoribus impartiri, qualia ceteris studiis generalibus regni nostri per nostros predecessores Francorum reges sunt concessa, data et impartita;

12. Quorum conservatorem ex nunc nostrum ballivum Cado-mensem, presentem et futurum, aut ejus locum tenentem, deputamus et ordinamus, cui cognitionem, determinationem et finalem decisionem causarum et actionum realium, personalium, et possessoriarum, doctorum, licentiatorum, baccaliorum, studencium, familiarium et servitorum predictorum, contra omnes et quascumque personas, in dicto nostro ducatu Normannie moram trahentes, aut possessiones ecclesiasticas vel seculares ibidem possidentes, si de illis agatur, tam agendo quam defendendo, commisimus et committimus per presentes.

13. Mandamus omnibus et singulis justiciariis et officiariis nostris aut eorum loca tenentibus, quatinus prefato ballivo conservatori aut ejus locum tenenti, in premissis et ea tangentibus pareant et intendant cum effectu.

14. Et ut omnia et singule premisse roboris obtineant firmitatem presentes litteras sigilli nostri fecimus apensione muniri.

15. Datum Rothomagi, in mense januarii, anno Domini millesimo quadringentesimo tricesimo primo et regni nostri nono. »

16 Sic signatum « Per Regem, in suo magno consilio : J. De Rinel.

N'existe pas aux Arch. du Calv. (L. d'A., *op. cit.*, t. II, p. 333). — *Matrol.*, 49 v°. — B. n., *Mss. lat.* 10.066, 1 r°. — *Matrol. de la ville de Caen*, I, 113 v°. — Jourdain, *op. cit.*, t. II, p. 255. — Du Boulay, *op. cit.*, t. V, p. 846. Etc.

II.

ROUEN, 15 FÉVRIER 1437 N. S.

Adjonction des Arts et de la Théologie.

1. Henry, par la grace de Dieu roy de France et d'Angleterre, a tous ceulx qui ces presentes lettres verront, salut.

2. Comme en nos lettres patentes, faites sur l'establisement. creation et ordonnance de l'estude à Caen, soit en especial et singulierement faite mencion des facultez des droiz canons et civilz ; aux docteurs, licenciez, bachelers, estudians, et suppostz duquel estude, et aussi a leurs familiers et serviteurs domestiques, ayent este par nous donnez tels et semblables privileges, franchises et libertez royaulx, que par noz predecesseurs Roys de France ont este donnez, impartiz et octroyez aux autres estudes d'icelluy nostre royaume,

3. Desquels privileges, franchises et libertez avons ordonne et depute conservateur le bailli de Caen, present et advenir, en lui commettant la congnoissance, determinacion et finale decision des causes et actions reelles, personnelles et possessoires des docteurs, licenciez, bachelers, estudians, familiers et serviteurs dessus diz contre touz et quelzconques personnes de nostre duchie de Normandie, demourans, ou possessions ecclesiastiques ou seculiers tenans et possedans en icellui nostre duchie, se de ce naist question ou debat, tant en demandant comme en defendant.

4. Sanz en icelles nos lettres estre aucunement faite mencion des facultez de theologie et des ars ; a laquelle cause pourrait ou vouldroit estre dit et allegue par aucuns, que es diz privileges, franchises et libertez ne sont aucunement comprins les diz theologiens et arciens et par consequent iceulx non povoir et ne devoir joir d'iceulx privileges, libertez et franchises, qui pourroit estre et redonder a tres grant inconvenient se par nous n'i estoit pourveu :

5. Savoir faisons que, considerans la scicnce de theologie

estre tres utile et requise a l'instruccion et exaltacion de la sainte foy catholique, et celle des ars est tres necessaire et a acquerir toutes sciences quelzconques premier et principal fondement, ayant a cueur entre autres cures et sollicitudes la bonne entretenue du dit estude ;

6. Et apres grand et meure deliberacion eue en la matere, par l'advis et deliberacion de nostre tres chier et tres ame cousin Richart, duc d'York, nostre lieutenant general et gouverneur de noz royaume de France et duchie de Normandie ,

7. Avons voulu et ordonne, voulons et ordonnons, de nostre auctorite royal, pleine puissance et grace especial, par ces presentes que les maistres en theologie et es ars lisans oudit estude de Caen, estudians, et suppostz, et leurs familiers et serviteurs domestiques joissent et usent des diz privileges, libertez, et franchises royaulx, et que a ce soient receuz pareillement et semblablement que ceulx des dites facultez des droiz canons et civilz, sans reservacion aucune, jusques a ce que par nous y soit autrement pourveu et ordonne, non obstant que en noz dites autres lettres ne soit faite aucuns mencion des dites facultes de theologie et des ars.

8. Si donnons en mandement par ces mesmes presentes au bailli de Caen present et advenir, ou a son lieutenant et tous autres qu'il appartiendra, que nostre presente volente et ordonnance ilz gardent, observent, et entretiennent, chascun endroit soy, entierement, en faisant, souffrant, et laissant d'icelle joir et user pleinement et paisiblement les diz theologiens et arciens, estudians, et suppostz, et leurs familiers et serviteurs domestiques, sanz difficulte ni contredit aucun par la maniere que dit est ; et en ceste partie, audit bailli de Caen ou son lieutenant, comme a conservateur des privileges, franchises et libertez royaulx dessusdiz et a ses lettres et mandemens obeissent et entendent diligemment et les mettent ou facent mettre a execution deue en tout ce que requerra execucion, car ainsi nous plaist il estre fait.

9. En tesmoing de ce nous avons fait mettre nostre scel ordonne en l'absence du grant a ces presentes.

10. Donne a Rouen, le quinziesme jour de fevrier, l'an de grace mil cccc trente six et de nostre regne le quinziesme.

11. [Sur le pli:] Par le Roy, a la relacion de Monsieur le duc d'York, lieutenant general et gouverneur de France et Normandie. [Signé:] N. J. Drosay (1) [avec p.]. [Au dos:] A Jehan de Semilly à Caen. [Scellé sur double queue de parchemin, sur cire vierge, le Roy est représenté tenant le sceptre et la main de justice et issant des murailles d'une ville dont on voit la porte accostée de deux léopards à dextre et à sénestre; l'écu de France à droite; légende. [i]n absentia m [agni]. Le contre sceau représente un chevalier ayant aux mains le sceptre et la croix (?) et s'appuyant sur les deux écus de France et d'Angleterre].

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, n° 1. — *Matrol.*, 50 v°. — B. n., *Mss. lat.* 10,066, 3 r°. — *Matrol. de la ville de Caen*, I, 116.

III.

KEWINGTON, 15 MARS 1438. N. S.

Création de la Médecine.

1. Henricus, Dei gracia Francorum et Anglie rex, ad perpetuam rei memoriam.

2. Cum alias ex certis et legitimis, necessariis et utilibus causis, nos, matura deliberacione prehabita cum pluribus nostri sanguinis et magni consilii proceribus et aliis viris doctissimis, generale studium pro facultatibus jurium canonici et civilis, auctoritate nostra regia in villa nostra Cadomensi, Baiocensis diocesis, ereximus et fundavimus, quemadmodum per alias litteras nostras sub magno nostro sigillo Francie confectas liquidius potest apparere : quarum tenor sequitur in hec verba : « Henricus, Dei gratia Francorum et Anglie rex, ad perpetuam

(1) Cfr. *Matrol.*, 51 v°.

rei memoriam. Regie congruit celsitudini subditos sibi populos, bellorum et pacis temporibus, debita magnificentia, gubernare quatinus etc. » ut supra.

3. Et nos considerantes quantum confert ad salutem animarum et regimen politicum reipublice, actus scolasticos variis et diversis [esse] compositos scienciarum facultatibus; et in ducatu nostro Normannie famosorum virorum maxima olim prodiit ingeniosa multitudo in theologie, medicine, et artium liberalium facultatibus erudita; cupientes, ne litterarum sciencia nostris in tam celebri ducatu pereat temporibus, sed ad laudem Dei et fidei catholice defensionemque reipublice et commoditatem augeatur;

4. Ex nostris certa sciencia, auctoritate regia, plenaria potestate et gracia speciali volumus, ordinamus, et decernimus facultates theologie, medicine et artium aliis duabus facultatibus iurium canonici et civilis, quas jam per alias nostras licteras superius insertas ordinavimus studio Cadomensi exerceri, adjungendas, uniendas, et incorporandas fore, quas auctoritate nostra predicta adjungimus, unimus, incorporamus, ponimus, instituimus et stabilimus perpetuo per presentes.

4. Volentes ut ordo preeminencie, status, locus et honor cuilibet ipsarum facultatum in eodem studio, ut decet, observentur atque magistri, doctores, licentiati, baccalarii, studenti et supposita prefati studii, eorumque familiares et servitores domestici omnibus et singulis concessionibus contentis in aliis nostris sub insertis lictervis per totam obedienciam nostram Francie et Normannie gaudeant plenarie et utantur.

6. Quocirca omnibus et singulis justiciariis et officiariis nostris, aut eorum loca tenentibus, ubilibet constitutis presentibus et futuris, quatinus adjunctionem, unionem, incorporationem hujusmodi, ordinationemque, et concessionem super hoc per nos factas singulaque contenta [tam in presentibus], quam in aliis prefatis nostris lictervis teneant et observent et faciant ab omnibus, quorum intererit, teneri et observari, absque contradictione et impedimento quibuscumque.

7. Quod ut firmum et stabile maneat perpetuo presentes nostras licteras sigilli nostri appensione muniri mandavimus.

8. Datum in manerio nostro de Kevington prope London, de-

cima nona mensis marcii, anno Domini millesimo quadragentesimo tricesimo septimo, et regni nostri decimo sexto.

9. Per Regem in suo consilio.

[Signé]: J. DE RINEL [avec p.]

L'original appartient a Madame la comtesse de Bastard et se trouvera peut être prochainement dans les collections de la B. n. — *Matrol.*, 51 v°. — *Lat.* 10,066, 4 r°.

IV.

KEVINGTON, 26 MAI 1439.

Statuts de l'Université.

1. Henricus, Dei gratia Francorum et Anglie Rex, universis presentes litteras inspecturis salutem.

2. Quam gravia dampna atque pericula rei publice asferre solet scientificorum virorum carentia, et quam uberes atque suaves fructus virtuosorum producit copia numerosa clericorum, facto satis et exemplo didicimus, que vigilantibus meditatione animo revolventes :

3. Et ingenti compassione actuentes flebilem statum nostri ducatus Normannie viris excellentium ingeniorum olim abundantis quem modernis eximis ? temporibus hostilitate crudeli peste mortifera atque fame miseranda diminutum et attritum, ecclesiis insuper solemnibus viduatam et destitutam ; quorum scientia, exercitio, labore et consilio respublica commode regeretur, cohibebantur vitia, virtutes colebantur et mores componebantur atque reformabantur in melius ad immensum decorem maximamque gloriam atque jocunditatem totius universi ;

4. Curam propterea sedulam ferventi desiderio adhibuimus quatinus, pro reintegranda augenda que et continuenda pulcherrima litterarum scientia, congrua et opportuna provisio in premissis dari posset ;

5. Et cogitantes propensius nullum remedium perveniendi ad hanc rem posse diebus hiis repperiri, magis ydoneum et commodum quam generale studium in nostro ducatu construere et erigere, quo florente possent, auxiliante Domino jam defformata reformari, et conservari reformata,

6. Ex deliberatione quam plurimorum de sanguine nostro multorum etiam procerum, prelatorum, magnatum, doctorum et aliorum virorum sapientum de nostris Francie et Anglie regnis tum nobiscum in civitate nostra Rothomagensi existencium, studium generale in villa nostra Cadomensi auctoritate nostra regia construximus, fundavimus, et ereximus.

7. Quod postmodum a sanctissimo patre nostro summo pontifice Eugenio, papa quarto, approbatum est, authorisatum, et roboratum, sicut per Sue Sanctitatis et nostre regie majestatis litteras hec potuerunt liquidius intueri.

8. Preterea quia prefatum studium non videbatur posse stabili duratione consistere sed brevibus labi temporibus, si debitis non regeretur statutis, ordinationibus, et regulis, certos solemnes et notabiles viros consiliarios nostros quam plurimos etiam in sacra pagina, juribus canonico et civili, medicina et artibus doctores, magistros et licenciatos ordinamus et commisimus, quibus plenariam dedimus potestatem advisandi et deliberandi omnia et singula que pro felici regimine et saluti omnium et singulorum dicti studii augendorum necessaria et utilia eisdem viderentur; quidquid post maturam et longam inter eos habitam super hoc deliberationem, ea in scriptis redigerunt et nobis ad Angliam articulatim transmiserunt que per eos fuerint in hac parte advisata, quorum tenores sequuntur sub hac forma.

9. Sequuntur regule, ordinationes, statuta super regimine et directione universitatis studii Cadomensis auctoritate et de mandato serenissimi principis et domini nostri supremi Domini Henrici sexti, Dei gracia Francie et Anglie regis, advisate seu advisata in hunc qui sequitur modum.

10. In primis quantum ad electionem rectoris pertinet, que caput studii debet esse, die pro erectione ipsius ordinata prefata universitas debite congregata quinque eligit notabiles doctores, sive magistros, aut licenciatos de quinque facultatibus theologie videlicet, decretorum, legum civilium, medicine et

quibus finitis poterit per Regem alio modo, si fuerit necessarium utile et honestum, provideri.

15. Item quicumque rector fuerit universitatis predictae tenebitur, infra mensem a die sue electionis computandum, de capa rigata et caputio foderato de variis sibi providere, ut decentius compareat in congregationibus et actibus scolasticis et aliis locis solemnibus; nec solus incedet extra locum sue mansionis ob reverentiam universitatis et officii huiusmodi, sed habebit bedellum unum ad minus, ipsum cum virga precedentem, cum aliquibus notabilibus graduatis dicte universitatis qui eundem associabunt honeste.

16. Item jurabunt omnes et singuli, qui privilegiis et libertatibus prefate universitatis gaudere voluerint, rectori prefato reverentiam et honorem exhibere et ejus mandatis in licitis et honestis officium rectoris concernentibus parere cum effectu; statuta insuper, jura, libertates, et privilegia universitatis predictae observare et pro posse suo defendere et tueri.

17. Item quia studia generalia principaliter ordinantur ut viri ydonei et apti ad scienciam et gradus in eisdem acquirendos recipiantur, atque fructus uberes pro se ipsis et aliis colligant, tempore opportuno, non ad modicam locorum in quibus ipsa studia constructa sint gloriam, honorem, et commodum; actamen plerumque multi diversorum statuum sepe nituntur ad studia, non causa proficiendi, transire sicut nonnulli abbates, priores, curati, viri ecclesiastici, seculares etiam et plures uxorati mercatores, mechanici et alii inepti ad litteras, sed ea solum intentione ut fraudent ecclesias divinis obsequiis, cessent ab obedientia suorum superiorum, et eximentur a jurisdictione eorumdem, vexent indebite per citationes pauperes, simplices, absolvantur a taillis et subventionibus regiis, jurisdictionem tam ecclesiasticorum quam secularium dominorum effugiant, et perturbent facientes diversos transportus fraudulentos et similia committentes juri dissona et statui ecclesiastico penitus contraria, in maximum prefati domini nostri Regis et jam dictorum dominorum scandalum, prejudicium nec non reipublice lesionem et gravamen.

Statuitur et ordinatur ad tollendum talia et providendum ne committantur, quod rector jurabit in electione sua in presentia

dicte universitatis, quod totis viribus sine fraude conabitur auf-
ferre omnes fraudes et abusus et eisdem obviare laborabit que
cum effectu possibili, ne tales abusores et inepti ad scientias et
gradus acquirandos aut propter senectutem vel ignorantiam seu
ob defectus alios qui scolastico statui disconveniant, recipiantur
tanquam scolares ut gaudeant et utantur privilegiis ante dictis,
immo si tales sint egiciantur et expellantur a virorum scholarium
consortio; nec talibus abusionibus aut ineptis sigillum rectorie
aut testimonialis littera pro scolaritate concedetur, sed tantum
illis quos idem rector sciet, tam per se quam per debitum testi-
monium doctoris aut regentis sive magistri legentis ordinarie,
aptos et idoneos esse ad litteras et continue vacasse studio per
tempus quatuor mensium ad minus aut per majorem partem
ordinarii quodque vacare intendunt prefati scolares studio pro
gradu acquirendo sine fraude et abusu.

18. Item omnes et singuli cujuscumque status, gradus, aut con-
ditionis existant, qui reperti fuerint abusores, resecabuntur et
perpetuo privabuntur ab ipsa universitate nec non carceribus
rigidis mancipabuntur a quibus non poterunt per quempiam
liberari, quousque emendam solverint pecuniariam arbitrio con-
servatoris apostolici taxandam et ordinandam; que quidem
emenda ad usus communes et publicos universitatis predictae
convertetur.

19. Item rector prefatus nulli litteram testimonialem concedet
per modum ut scholaris reputetur, nisi habuerit cedulam a suo
doctore vel magistro sigillatam aut signo suo manuali signatam
per quam affirmet scolarem illum, qui querit habere litteram
testimonialem, verum esse et fuisse ejus continuum scolarem et
absque discontinuationem audivisse sub eo per spatium quatuor
mensium ad minus aut per majorem partem ordinarii et quod
intendat continuare et residere causa proficiendi in studio et gra-
dus in eodem acquirendi; attendatque rector diligenter quod talis
sit aptus ad gradum, in illa facultate in qua studet, acquirendum.

20. Item similiter doctor aut legens ordinarium jurabit, quolibet
anno, in principio ordinarii, in congregatione generali dicte uni-
versitatis, quod nullam litteram testificatoriam scolaritatis pro
aliquo suo scolari expediet, nisi illum noverit et sciverit esse
habilem et idoneum ad gradum et scientiam acquirendos conti-

nuasse que et audivisse sub eo lectiones suas ordinarie per tempus superius dictum absque discontinuationem et quod idem scholaris, secundum assertionem quam fecerit, intendit continuare sine fraude et dolo nec doctor ipse pro cedula testificatoria scholaritatis hujusmodi tenebitur a suo scholari quidquid directe vel indirecte recipere aut habere.

21. Item si contingat rectorem, doctores, magistros, regentes, seu legentes ordinarium, contrarium facere premissorum, rector privabitur sigillo rectorie per annum a die electionis sui successoris immediati computandum; doctores quoque et magistri regentes seu legentes ordinarium, tam ab eodem sigillo quam ab omni officio universitatis predictæ, per idem tempus privabuntur et reputabuntur perjuri.

22. Item conservatores dictorum privilegiorum sive apostolici sive regii non cognoscent de cetero nisi solummodo de causis vere personalibus vel de causis injuriarum, verbo aut facto scholaribus vel suppositis ipsius universitatis illatarum.

23. Item non dabitur aut concedetur citacio cuicumque contra aliquem vel aliquos coram conservatoribus predictis aut aliquo eorumdem, nisi petens citationem in congregatione generali prefate Uⁿ comparaverit in persona et causam ibidem expresserit propter quam postulat citationem sibi dari; que, si de causis existat in precedenti proximo articulo declaratis, sibi concedetur, dum tamen in ipsa congregatione affirmet per juramentum quod sit sine fraude et dolo et sine transportu proviso, eciam quod citatio hujusmodi numerum quatuor personarum non excedat nisi causa sit convincta; que quidem quatuor persone in citatione aut adjornamento nominabuntur per expressum.

24. Item cum de jure, equitate et ratione transportus sint reprobandi, maxime cum prefati transportus in manu fortiori atque potentiori repponantur, statuitur et ordinatur ne de cetero cause transportuum quorumcumque a prefatis conservatoribus apostolicis vel regiis aut rectore vel altero ipsorum admittantur; que si quocumque colore vel quavis verborum forma fierint prefatis studentibus vel suppositis illi tenore presentium statutorum ex nunc prout ex tunc et ex tunc prout ex nunc cassantur, annullantur, et tolluntur, nulliusque esse roboris vel

efficacie conceduntur maxime in curiis et auditoriis prefatorum conservatorum et rectoris.

25. Item a sententiis tam diffinitivis quam interlocutoriis seu appunctuamentis aut gravaminibus per dictum ballivum conservatorem seu ejus locum tenentem prolatis aut illatis, poterunt licite qui se gravatos censerint ad commissos seu committendos per Regem in hac parte tanquam ad supremos judices appellare, qui de causis appellationum hujusmodi cognoscent et illas finaliter tanquam in curia suprema terminabunt.

26. Item ut provideatur insolenciis et effrenate juventuti nonnullorum dissolutam et lubricam vitam dubentium ex quorum dissolutione seduci [possint] veri et boni scolares et grex totus sicut ex ove morbida infici[etur], statuitur, ordinatur, et prohibetur ne ipsi studentes incedant de nocte per villam horis suspectis et loca inhonesta et illicita frequentare presumant; qui si reperiantur vagabundi et ambulantes per villam de nocte, scilicet in estate, incipiente prima die aprilis et finiente ultima die septembris, ultra novenam horam post meridiem, in hieme vero incipiente prima die octobris et finiente ultima die marcii, post octavam horam etiam post meridiem, absque causa necessaria et honesta et sine lumine retrudentur carceribus nocte illa; qui, requisiti per judices suos et eisdem judicibus restituti, secundum exigentiam casuum, absque tamen pena seu emenda pecuniaria, per ipsos judices puniuntur; loco cujus emende pecuniarie imponetur eisdem salutaris pena.

27. Item cum arma scolastico statui sint omnino contraria, prohibetur ne quis scholaris, magister, aut doctor defferat vel defferi post ipsum faciat gladium, arcum, galeam, loricam aut arma alia. Quod si aliqui tales reperti fuerint, in carceribus detinebuntur per noctem et judici suo ordinario post repeticionem reddentur, qui eos condigne pugnet modo in articulo designato ut ceteris cedat in exemplum perdentque nichilominus arma reperta cum ipsis, que partim regi, partim suis officiariis qui eos armatos invenerint applicabuntur; et si in cameris eorum arma talia reperiantur, ense dempto, regi et suis officiariis ante dictis erunt arma confiscata et applicata modo predicto.

28. Item cum frequentatio ludorum palme in publico, taxillorum que et similium ludorum distrahentium a studio quo debent

vaccare diligenter studentes, ac etiam frequentatio tabernarum que per sacros canones potissime clericis studentibus et ecclesiasticis viris prohibite sunt inhibetur ut a talibus se abstineant; quod si reperiantur talia operantes et moniti non desistentes per suos ordinarios aut conservatores, pena arceantur a talibus; abstineri quod si non desistant ab universitate rigide puniantur et priventur de facto ab eadem cum se reddant incorrigibiles et per talia ineptos ad scientiam acquirendam.

29. Item quia non nulli pretacti, abbates, priores, ecclesiarum parochialium rectores et similes qui dimissis propriis ecclesiis et obsequiis ad que tenentur, fraudes committunt multiplices; qui sepius transeunt ad studia generalia non causa studii, ut superius est dictum, cum non sint apti ad gradus acquirendos, sed ut occasione privilegiorum subditos Regis et aliorum dominorum per citationes vexent aut inpugne super eorum correctiones et obedienciam evadant, statuitur et ordinatur quod nulli tales ad scolaritatem ut gaudeant privilegiis admittantur, nec rector seu doctor, magister, aut legens aliquis tales recipiant, seu litteram scolaritatis testificatoriam tradant, seu etiam conservator quorumcumque privilegiorum dicte universitatis tradi faciat quavis modo.

30. Item, quanquam aliqui abbates, priores, decani, curati aut alii tanquam regentes, legentes, seu viri scolares permittantur gaudere privilegiis ante dictis, non intelligitur tamen quod sub colore scolaritatis aut regentie seu lecture eorumdem aliquammodo possint aut debeant liberos facere aut comittere a iuribus regiis et aliorum dominorum suorum, [conventuum], collegiorum firmarios, vicarios vel socios, parentes aut amicos seu eorum familiares qualescunque.

31. Item nulli artem mechanicam exercentes, mercatores, tabernarii, stipendiarii seu soldaldi et arma sequentes recipiuntur in scolares; non talibus littere testimoniales scolaritatis conceduntur.

32. Item ballivus Cadomensis, conservator privilegiorum regalium nulli tradet litteram seu commissionem pro [adjornando quemcumque vigore privilegiorum predictorum, nisi] habuerit litteram testimonialem sigillo rectorie sigillatam, per quem constet de scolaritate et qui causa dicti adjornamenti in com-

missione dicti ballivi [per expressum declaretur, nec poterit idem ballivus] conservator causas quascumque coram quibuscumque iudicibus inchoatas ad se pretexto dictorum privilegiorum evocare, in quibus lis fuerit coram antedictis [iudicibus contestata.

33. Item quicumque ballivus Cadomensis, conservator] dictorum privilegiorum regaliū per Regem ordinatus, semel suo tempore jurare habebit in universitate in manibus unius per Regem commissi quod ipse tenebitur [et proteget supposita dicte universitatis, et eorum] privilegia regalia pro viribus servabit et deffendet; aut dictum juramentum presentibus rectore et deputandis per universitatem prestabit in manibus commitendi per [Regem, ut dictum, est quam citius commode fieri poterit et fuerit ab eadem] universitate requisitus.

34. Item cum per bullam universitatis Parisiensis per Summum Pontificem concessam super signetis dandis a cance[llario super licentia recipienda, sic decisum quod] aliquid inde recipere in visum est et symoniacum; id circo statuitur et ordinatur quod antequam aliquis ad licentiam in quacunque facultate presentetur aut admittatur, jurare tenebitur in presentia decani aut procuratoris sue facultatis quod occasione sue licentie recipiende nichil dedit aut dabit, promisit que aut promittet aliquo colore pro signeto hujus modi, directe aut indirecte, cancellario aut familiari, seu servitori ejusdem cancellarii; etiam qui nunc est aut erit in futurum jurabit solemniter in generali congregatione ipsius universitatis in sua assumptione et antequam ad [exercitium] licentiarum prestendarum recipiatur quod nichil recipiet aut recepi per suos faciet vel permittet, ratione seu occasione licentiarum per ipsum prestendarum, directe aut indirecte, quovismodo; simile quoque juramentum faciet et prestabit ejus locum tenens in congregatione prefata, antequam ad imparciendū licentiam cuicumque admittatur.

35. Item pro instructione singulorum in fide et bonis moribus, catholica que doctrina facilius agnoscenda, ordinatur et statuitur quod in dicta universitate quolibet die dominico et singulis festis solemnibus quibus non solet legi in aliqua facultate fiant sermones ad clerum in latino: videlicet dominicis diebus in ecclesia Fratrum Predicatorum, in aliis vero festivitibus,

demptis solemnitatibus Beate Marie Virginis, in domo Fratrum Minorum, et in ipsis solemnitatibus Beate Marie, in Carmelitis, prout solitum est fieri Parisiis, aut converso de Fratribus Minoribus et Predicatoribus, scilicet quod in dominicis fiant in Minoribus et aliis festis in Jacobitis. Tamen si temporibus istis non esset in dicta universitate numerus sufficiens magistrorum licentiorum aut baccaliorum in theologia ad faciendum tam frequenter sermones hujusmodi, universitas poterit super hoc providere et ordinare de diebus in quibus fient sermones ante dicti.

36. Item semel quolibet anno in principio ordinarii, legentur in congregatione generali prefate Universitatis, ad hoc specialiter ordinata et convocata, omnes et singuli articuli qui superius describuntur, ut de contentis in eisdem nullus pretextus ignorantie valeat quovismodo excusari.

37. Sequitur modus procedendi in facultate artium.

38. Et primo cum facultas artium sit aliarum facultatum principium [et] fundamentum, statuitur et ordinatur quod in dicto studio sint pedagogi, qui secum habeant submonitores bene instructos et fundatos in grammaticalibus et in antiquis auctoribus, et sufficienter (1) instruant et doceant juvenes in predictis, antequam procedant ad logicam audiendam: sic et taliter quod sciant debite loqui et discernere congruum ab incongruo, metrificare, accentuare longuas et breves syllabas, unam ab alia distinguere et sic de similibus, et eos in bonis moribus imbuere.

39. Item juvenes postquam in premissis fuerint debite fundati et instructi imbuantur in logicalibus; primo Summulas audiendo, que sunt variorum doctorum, puta Buridani, Alberti, Petri Hispani, etc.; et acceptabuntur illi de predictis qui secundum judicium et bene placitum legentium seu regentium erunt pro instructione et habilitacione ipsorum juvenum magis utiles et propicii.

40. Item cum sic audierint Summulas et intelligent aut scient eas convenienter pro baccalariatu obtinendo, audire tenebuntur gradatim et successive in scolis artium a magistro

(1) *Ms.* Sufficientur.

regente in dicta facultate libros Logicales in ordine suo, prout in vico Straminis Parisius legi solent et horis similibus, scilicet Peryarmenias, Veterem logicam, Priorum, Posteriorum, Topicorum, Elencorum et alte[ro]rum librorum philosophie, tercium de Anima aut alium, et dictos Logicales libros integraliter, et sine intermissione, et annis diversis, et pluribus cum questionibus, et textu continue.

41. Quibus auditis et intellectis habebit determinare scholaris ipse in scolis publiciis unam questionem moralem sub magistro in artibus, qui movere habebit questionem hujusmodi, convocatis ad hoc notabilibus amicis et aliis, prout expediens et honestum videbitur : et ex hoc determinans vocabitur.

42. Consequenter si baccalarius esse velit, tenebitur, cum aliis scolariis artium volentibus baccalarios esse, certis diebus legibilibus temporis quadragesimalis, disputare inter se de questionibus logicalibus aut sophismatibus.

43. Et postquam fuerit talis examinatus et sufficiens repertus per aliquos magistros in artibus, qui ad hoc examen committuntur, baccalarius efficitur solvendo bursas consuetas, sicut declarabitur inferius.

44. Deinde pro licentia consequenda in eadem facultate audire tenebuntur libros Philosophie naturalis per ordinem successive, cum questionibus et textu et annis diversis continue in scolis publicis arcium sub magistro regente : scilicet Metheorum Parva naturalia, de Celo et mundo, de Generatione et corruptione, de Anima, octo libros Phisicorum, Metafisicam, aliquos libros Mathematice, ut de spira et geometria, musica aut arismetica, prout in vico Straminis Parisius legi solitum est.

45. Debebunt etiam bis ad minus respondere publice in scolis artium sub magistro regente ; in qua disputatione comparebunt magistri regentes et non regentes facultatis, et poterunt etiam plures simul respondentes usque ad numerum quatuor baccalarorum et non ultra, de diversis librorum questionibus, puta unus de logica, alius de philosophia naturali aut morali ; ipsi quoque magistri arguent per ordinem contra respondentes, ut melius sufficiencia et ingenium cujuslibet comprobetur.

46. Quibus sic peractis poterit talis baccalarius artium subire examen ; in quo faciendo quatuor magistri artium de sufficien-

cioribus pro examine cujuslibet volentis habere gradum licencie deputabuntur; et prius certificatione facta per cedulas magistrorum, a quibus libros antedictos audierint et sub quibus responderint, certificatorias de auditione et responsione predictis debite adimpletis, prefati examinatores seu temptatores presente cancellario aut ejus locum tenente tenebuntur mature et late talem baccalarium examinare discurrendo per libros singulos logicales, et generaliter in libris philosophie naturalis, deinde in libris philosophie moralis et in mathematica.

45. Qui si predictorum examinatorum judicio fuerit sufficiens repertus et ydoneus ad licenciam in dicta facultate vocabitur secundum ejus sufficientiam et meritum primo loco, secundo aut terno, et sic consequenter prout eum repperint, et proponando in loco priori semper sufficientiorem et sic unumquemque collocando; et prestabunt examinatores juramentum quod fideliter officium temptatorum exercebunt insufficientes repellendo et sufficienter ac ydoneos acceptando, nichil tamen ab eis recipiendo nec exigendo, etiam sponte oblatum; ipsis autem vocatis ad licenciam per primos temptatores deputabuntur alii per dictam facultatem, qui in propriis et aliis diebus pluribus temptabunt et examinabunt eos per singulos libros, ut dictum est, si bene prefati quatuor primi examinatores judicaverint.

48. Quod si reppererint eos non satis sufficientes, tunc ad tempus poterunt differre eorum licenciam et imponere illis lecturam certorum librorum, ut per amplius instruantur et magis ydonei fiant, vel eos transferre de loco ad locum preponendo aut postponendo eos secundum sufficientiam aut insufficientiam eorum.

49. Quo facto presentabuntur ordine suo et certis audicionibus una vel pluribus secundum numerum ad licenciam vocatorum. Et si in dicto studio Cadomensi, nunc parvus fuerit numerus, sufficere debebit una auditio.

50. Quibus sic vocatis cancellarius aut ejus locum tenens licenciam imparietur in ipsa artium facultate.

51. Item statuitur et ordinatur quatinus quolibet anno aut biennio secundum quod prefate universitati videbitur expedire, eligantur per eandem quatuor notabiles magistri in artibus ex

diversis diocesibus qui officium temptatorum in artibus pro illo tempore exercebunt. Quo finito alii duo magistri in artibus modo premisso eligentur, qui cum duobus ex illis quatuor magistris qui tempore priori fuerunt electi officium hujusmodi pro simili tempore tenebuntur exercere. Et ipso tempore exacto duo iterum alii magistri in temptatores secundum formam superius declaratam assumuntur, qui prefatum officium cum predictis duobus magistris novissime electis exercebunt et sic deinceps de tempore in tempus, absque alia quam dictum est temptatorum continuatione in hac parte procedetur.

52. Item statuitur et ordinatur quod libri morales scilicet Ethicorum, Politicorum et Icono[mic]orum certis temporibus et diebus extra ordinariis legantur, prout est solitum fieri Parisius.

53. Sequitur modus procedendi in facultate medicine.

54. Primo, nullus scholaris volens gradum acquirere in facultate medicine admittetur, nisi fuerit scholaris magister aut licentius in artibus et in studio generali.

55. Item quilibet scholaris antequam ad gradum baccalariatus recipiatur, tenebitur andivisse lectiones ordinarie et cursorie in prefato Cadomensi studio aut Parisius seu alio studio generali sub magistro et baccalario per tringinta sex menses, computando pro mense tringinta dies, in anno vero totali novem menses cum dimidio.

56. Item in computando tempus predictum, non computabitur aliquid de tempore quo fuerit legens vel audiens de mane in alia facultate, nec de tempore vacationum incipientium a festo Apostolorum Beatorum Petri et Pauli et finientium in festo Exaltationis Sancte Crucis in mense septembris, vel cessationum a lectionibus propter aliquos casus emergentes in universitate predicta.

57. Item quolibet anno ante festum Omnium Sanctorum quilibet scholaris capiet scedulas de tempore sue auditionis a prefatis magistro et baccalario, sub quibus audiverit et eas presentabit custodi sigilli predicte facultatis ut per eum sigillentur.

58. Item quilibet scholaris, antequam ad examen baccalariatus presentetur, tenebitur bis respondisse de questione medicinali in scholis magistrorum regencium, vel semel ad minus in disputatione generali facultatis hujusmodi; et quo ad modum procedendi in examine baccalariandorum, quilibet scholaris antequam admit-

tatur ad particulare examen pro gradu baccallariatus recipiendo, tenebitur se presentare facultati medicine ad hoc specialiter convocate, ut per quemlibet magistrorum ad ipsorum nutum examinetur; quem examinatum si admiserint ad particulare examen comparebit in domo antiquioris magistri ipsius facultatis vel in loco et hora qui per prefatos magistros ordinabuntur, primitus apportando scedulas certificadorias de tempore sue auditionis ut in papiro facultatis registrentur.

59. Item subjicientur predicti scolares examini theorice et practice per plures, dies secundum quod videbitur expedire examinatoribus, legendo unam lectionem assignatam per predictos et respondendo ad argumenta, et quolibet facta, quibus examinatis; super eorum sufficiencia vel insufficiencia tenebuntur examinatores fideliter et per juramentum facultati super hoc congregare referre, ut si sufficientes et ydonei repperiantur ad gradum baccallariatus admittantur, si vero insufficientes, reppellantur; et si contingat ipsos refutari post examen, nullum malum vel dampnum occasione sue repulse cuicumque magistro examinatori vel alteri per se vel per alium fieri procurabunt aut fieri permittent quantum in ipsis erit et super hoc prestabunt juramentum.

60. Item baccalarius receptus ad lecturam tenebitur solvere decano quatuor bursas et unam bedello pro proclamatione sui primi cursus.

61. Item jurabit observare fideliter secreta, honorem, ordinationes, consuetudines et statuta facultatis predictae ad quemcumque statum devenerit nec contra veniet quomodolibet in futurum et jurabit facultatem juvare contra omnes illicite praticantes quotiens fuerit per facultatem requisitus.

62. Item in scolis medicine non legentur nisi libri medicinales exceptis libris de Animalibus et quarto Metheorum.

63. Item quod infra quindecim dies sue admissionis incipiet legere et liber quem primo leget erit de forma librorum qui debent legi, et ipsum nec alios leget lectionibus effrenatis sed convocatis et ordinatis cum exposicionibus et questionibus si posset eas repperire, videlicet librum Amphorismorum ad septuaginta lectiones, librum Tegni ad minus ad quinquaginta, librum Regimenta acutorum morborum ad triginta octo lectiones,

librum Pronosticorum ad triginta sex, librum Johannis ad triginta, librum Viatici totum ad septuaginta et volens septimum Viatici legere pro medietate unius cursus apponet ad minus viginti lectiones dictas universales, ad triginta quatuor dictas particulares, librum Urinarum ejusdem ad viginti quatuor, Urinas Theophili ad quatuor decim, Urinas de versibus Egidii ad viginti lectiones.

64. Item tenebitur continue venire ad disputationes de quolibet per duos annos a principio cujuslibet ordinarii usque ad carnoprivium, observando pacem tranquillitatem et modum arguendi in disputationibus per facultatem ordinandis.

65. Item tenebitur praticare Cadomi per duas estates cum magistro, nullam tamen medicinam digestivam, laxativam seu confortativam per se administrando nec infirmum aliqualem visitando, excepta prima vice, nisi cum licentia speciali alicujus magistri, quod si secus fecerit omni honore facultatis privabitur.

66. Item quilibet baccalarius antequam presentetur cancellario, tenebitur jurare coram omnibus magistris in congregatione facultatis ad hoc specialiter convocatis et congregatis, audivisse medicinam continue per quinquaginta sex menses in studio Cadomensi vel Parisiensi aut alio studio generali, hoc etiam probando per cedulas sigillo facultatis sigillatas.

67. Item perleguntur quatuor cursus ad medicinam ad minus cum lectionibus convocatis prout superius est expressum: quorum duo erunt commentati et tres de theorica et alius de practica non computando partem libri pro cursu sicut septimum Viatici vel quintum februm Ysaac sed totum librum unum theorice integrum et unum practice integrum, ita quod nullus librorum nominandorum pro uno cursu per se habeatur, sed duo illorum simul compulati, videlicet librum Philareti de pulsibus, Theophili de urinis, Egidii de pulsibus et Egidii de urinis.

68. Item antequam cancellario presentetur pro licentia recipienda, debet in scholis vel in domibus propriis singulorum magistrorum comparere, ut in theorica et practica particulariter et ad nutum magistrorum examinetur ut de ejus sufficiencia fidelius certificari possent.

69. Item si contingat ipsum licentiarum, nunquam recipiet istum honorem in alio studio generali nec se subjiciet examini medi-

cine; insuper si licentietur, signeto habito ante receptionem licencie, satisfaciet decano facultatis medicine de tribus bur-
sis, bedello vero de quinque solidis turonensium: et si juraverit
se tantum non habere in bonis nec invenire posse, jurabit facere
satisfactionem quam citius poterit.

70. Item licentiatuſ volens incipere solvet unam bursam de-
cano et bedello quinque solidos turonensium.

71. Item incipiet in capa rotunda, nova, honesta et propria,
non accommodata. de panno novo bono, de bruneta violeta et
similiter in pileo illius coloris; et in eisdem leget ordinarie et
disputabit et intererit etiam in eisdem habitibus in actibus fa-
cultatis et factis universitatis, exercendo ea ad que fuerit ordi-
natus, portando pileum ubique pro honore facultatis prout sibi
videbitur expedire nec cum aliquo dispensabit super istis.

72. Item dabit bonos pileos seu birreta et bonas cirothecas
magistris in medicina existentibus in suo principio.

73. Item, si sit regens in anno sequenti sue inceptionis, ipse
disputabit pro sua prima disputatione saltem a festo Omnium
Sanctorum sequente suam inceptionem usque ad aliud festum
Omnium Sanctorum sequens; nec ante dictam primam disputa-
tionem ad aliquod officium facultatis assumetur.

74. Item ipse disputabit de quolibet in suo ordine, quamdiu
erit regens.

75. Item nullam gratiam faciet alicui de tempore sue audicionis.

76. Item nullum baccalarium presentabit cancellario, nisi
ipsum senserit [*ms. senierit*] licencia fore dignum et si aliquem
ipse presentet deponet pro ipso ac si unus aliorum magistrorum
presentaret, nec aliquam gratiam petet apud cancellarium pro
baccalariis licentiandis, nec petentibus assistet.

77. Item nullum baccalarium causa examinis audiet nisi in
scolis propriis alicujus magistrorum et omnes presentandos
in anno antedicto audiet diligenter in speculativa et practica, ut
de ipsis valeat fidele testimonium perhibere; et non audiet simul
nisi tres vel quatuor baccalarios ad plus, nec admittet ad hujus-
modi examen nisi unum magistrum vel duos ad plus.

78. Item si illicite practicans intraverit scholas alicujus magis-
trorum nullatenus admittatur, sed per magistrum expellatur nec
aliquo modo juvetur ut scholaris.

79. Sequitur modus qui tenendus erit in facultate legum civilium pro gradibus acquirendi in eadem.

80. Et primo igitur scholaris qui intendit in dicta facultate gradum baccalariatus adipisci, tenebitur audire cursum legum a legente ordinarium in dicta facultate continue, integre et absque discontinuatione aut interruptione, et continuare per quadraginta menses, sic quod sit in quinto volumine auditionis sub dicto legente deputato ad legendum dictum ordinarium.

81. Habere que tenebitur libros proprios vel accomodatos, scilicet quinque volumina legum, et hoc per juramentum affirmabit, cum illa scientia legum sit textualis et sine libris minime potest scholaris quispiam proficere in eadem.

82. Quibus auditis et testimonio habito a dicto legente de sua continua audicione, per facultatem examinabitur, et, si sufficiens repertus fuerit, ad baccalariatum admittetur.

83. Si ad ulteriora progredi intendat pro licentia obtinenda, legere tenebitur cum capa sine intermissione, omni die, exceptis diebus festivis, ante aut post prandium, secundum assignationem ei faciendam a doctoribus, per spacium unius hore vel circa, et per tempus et spacium quadraginta mensium, prout est de gradu baccalariatus acquirendo prenotatum.

84. Anno quoque quolibet in principio ordinarii, tenebitur principium unum facere correspondens ad librum et volumen quod illo anno volet incipere; et in crastino Beati Michaelis aut Sancti Dionisii inchoabitur ordinarium.

85. Et antequam recipiatur ad examen pro licentia obtinenda tenebitur respondiisse publice sub doctore bis aut semel ad minus; facietque quilibet doctor semel in anno unam repetitionem ac etiam unam disputationem in publico, in quibus quidem repetitione et disputatione baccalarii dicte facultatis tenebuntur arguere, ut agnosci possit per amplius sufficiencia et pericia cujus libet arguentis.

86. Hiis autem sic peractis, tales examinati reperti sufficientes et ydonei per doctores facultatis et tres aut quatuor notabiles licentiatos in eadem facultate, quos usque ad triannium prefati doctores vocabunt cum ipsis ad prefatum examen faciendum, cancellario presentabuntur juxta ordinem sufficiencie cujuslibet per ipsos doctores et licentiatos datum; et secundum illum ordi-

nem, idem cancellarius licentiam in ipsa facultate impartietur, jurabunt que baccalarii, in licencia recipienda et antequam licencientur, quod fideles erunt Regi domino nostro et ejus dominio et quod occasione licencie hujusmodi nichil dederunt aut promiserunt seu dare intendunt pro licencia predicta obtinenda cancellario aut doctori seu doctoribus, directe aut indirecte nisi bursas dumtaxat in presentibus statutis declaratas, cum aliter facere symoniacum esset, sicut est auctoritate apostolica determinatum per expressum.

87. Modus in facultate decretorum tenendus pro gradibus acquirendis in eadem.

88. Pro facultate decretorum, in qua fere consimilis modus est tenendus, quemadmodum pro legum facultate superius est declaratum, statuitur et ordinatur quod scolaris in ipsa facultate decretorum, volens ad gradum baccalariatus adipisci, tenebitur audire ordinarie quinque volumina Decretalium, Sextum atque Clementinas absque interruptione et discontinuacione per quadraginta menses.

89. Et cum hoc, dicto tempore durante, audiet decretum a doctore aut alio legente ordinarie decretum alia hora tamen quam legantur decretales ordinarie.

90. Cum autem sic audiverit per dictum tempus volumina predicta et a legente inde habuerit cedulas testimoniales, poterit admitti ad examen quod fiet per doctores dicte facultatis dando scolari certam decretalem de qua respondebit in dicta facultate.

91. Qui si repertus fuerit sufficiens, admittetur ad faciendum propositum in quo publice determinabit unam decretalem cum notabilibus et dubiis, et alia die coram doctoribus faciet publice in scolis harengam et consequenter si tendere velit ad licentiam, tenebitur legere talia quatuor volumina decretalium, in quatuor annis et sine intermissione, que voluerit, quorum voluminum Sextus liber decretalium pro uno volumine cum [dimidio habebitur, et Clementine] pro dimidio volumine, Quartus [etiam] pro dimidio et quilibet quatuor aliorum librorum decretalium pro uno volumine computabitur, qua lectura sit per quatuor annos continuata et apperto examine per facultatem baccalarius examen subire poterit cum aliis et fiet examen pro [ms et] licentia in decretorum facultate, sicut supradictum est de facultate legum.

92. Responsiones vero, disputationes et repetitiones ac ceteri actus scolastici nec non juramenta et singula, de quibus in precedente articulo pro facultate legum facta est mentio, exercebuntur et fient secundum formam et modum in ipso articulo declaratos.

93. Item anno quolibet in vigilia Nativitatis Domini, sabbato in Ramis Palmarum et in vigilia Penthecostes legentur publice per alterum doctorum dicte facultatis certe decretales, prout placuerit dicte facultati, et quia dictis diebus nunquam legitur ordinarie in aliqua facultate, convenient ibi notabiles viri ad audiendum illa que de fide catholica et sacramentis ecclesie tunc solemniter et diserte tractabuntur.

94. Ordinatio pro facultate theologie.

95. In facultate theologie que precipua inter ceteras esse solet quia de apicibus nostre fidei catholice et difficilioribus materiis et cognitione sacrarum scripturarum principaliter pertractat sic statuitur et ordinatur: videlicet quod hii qui gradum primum voluerint obtinere in eadem, si seculares fuerint, qui solent esse magistri in artibus et bene imbuti in philozophicalibus potissime, debent per sex annos integros attingendo septimum audire Bibliam in magna sui parte ac etiam Sententias, debentque scolasticos actus, disputationes, lectiones, magistrorum principia que sunt in facultate, et sermones ad clerum sequi, audire et frequentare.

96. Si autem fuerint religiosi mendicantes, sufficiet sextum annum auditionis predictorum attingere.

97. Et peractis istis, dabuntur magistri aliqui examinantes illum qui vult baccalarius esse; qui si fuerit repertus sufficiens admittetur ad cursum legendum et vocabitur cursor baccalarius; et leget pro primo cursu partem Biblie, scilicet Epistolas Pauli aut Canonicam aliquam, sequendo nichilominus actus scolasticos, de quibus supra fit mentio, et si post lecturam cursus primi velit ad sententiarum lecturam pervenire, facultati supplicabit pro doctore sub quo de temptativa respondere habeat.

98. Et responsione facta, interrogatus que [a] dicto magistro [et] baccalariis formati in theologia super sua sufficientia, si reperiatur ydoneus, admittetur ad lecturam hujusmodi; et debet facere secundum cursum similem primo et debet in studio residere per duos annos, exercendo actus scolasticos inter pri-

mum cursum et lecturam sententiarum usque ad licentiam debet expectare per annos quatuor, absque exitu a studio, omnes actus scolasticos insequendo, nisi tamen de licentia totius facultatis, que pro duobus mensibus tantum licentiam hujusmodi dare poterit.

99. Qua lectura finita, tenebitur ante licenciam facere, durantibus ipsis quatuor annis, tres responsiones publicas, unam loco illius que solet feceri in Sorbona, aliam sub magistro deputato a dicta facultate, tertiam sub magistro incipiente de novo que dicitur ordinaria.

100. Ceterum quia Mendicantes presentantur aliquando per superiores suorum ordinum, minori tempore ad licentiam recipi poterunt, quando per eosdem superiores fuerint presentati, juxta statuta facultatis et privilegia suorum [ordinum] predictorum.

101. Et ulterius quilibet magister, licentiatu8 et baccalariu8, tam secularis quam religiosus etiam de ordinibus Mendicantium, tenebitur facere, quolibet anno ad minus, publice, ad cle- rum unum sermonem, nec non unam collationem in latino.

102. Cum autem plures fuerint licentiatu8, primus licentiatu8 habebit duos menses a die licencie sue computandos, infra quos doctorisari poterit sive magistrari in eadem facultate; et quilibet aliorum tantummodo habebit mensem pro vesperii8 et festo celebrandis et si quis permittat labi tempus sic pro ipso ordinatum perdet locum suum et alius immediate sequens in eodem ordine locum illius habebit et eundem precedet in facultate.

103. Et insuper non admittetur aliquis ad licentiam in theologia, nisi fuerit de legitimo thoro procreatus et in sacris ordinibus constitutus.

104. Item non assumetur aliquis in decanum dicte facultatis theologicę nisi fuerit secularis.

105. Item quilibet ordo ipsorum Mendicantium habere non poterit in dicto studio aliquos exercentes actus scolasticos, nisi unum solum doctorem regentem, unum solum baccalarium legentem Sententias et unum alium baccalarium legentem Bibliam.

106. Item statuitur et ordinatur quod omnes magistri doctores et baccalarii singulorum facultatum, quociens continget eos legere ordinarie vel extraordinarie aut in disputationibus, repetitionibus et ceteris actibus scolasticis convenire, sive in pro-

cessionibus progredi generalibus, teneantur esse in capis clausis aut rigatis et decentibus, quemadmodum est Parisius fieri consuetum.

107. Item quolibet anno usque ad triannium, fient in singulis facultatibus licentie, durature cum continuacione a festo beati Andree apostoli usque ad Pascha inde sequens, quo tempore gradatim procedetur ad licentias faciendas secundum ordinem qui sequitur. Primo expeditur licentia in facultate theologie, secundo in facultate decretorum, tertio in facultate legum civilium, quarto in facultate medicine et finaliter in artium facultate.

108. Item si doctores et magistri aut scolares velint domos pro sua mansionem in dicto studio conducere, et dominus earum adeo difficilis fuerit quod pro precio competenti et rationabili domum suam locare noluerit, rector et de qualibet facultate unus magister, vocatis et requisitis vicecomite regio et duobus aut tribus ville civibus notabilibus et discretis ad hoc regia auctoritate juratis, taxabunt somam pro qua magister seu dominus domus illam dimittere ad locagium tenebitur; cum autem magister aut scholaris jus inquilini habuerit, non poterit per dominum domus ab ea expelli etiam si majus precium ab alio haberi possit, nec ab ea domo etiam scholaris scolarem poterit expellere; si tamen dominus domus in ea manere voluerit in persona, sine fraude id facere poterit, proviso quod tres menses ante significet prefato magistro aut scolari quod in ipsa domo sua vult manere; quo casu predicto, trimestri exacto, tunc tenebitur magister aut scholaris domum dimittere, et si contingat quod dictus dominus ipsius domus in hoc fraudem committat aliqualem ad emendam valloris ad quem ipsa domus per annum fuerit conducta seu locata tenebitur, que in usus publicos dicte universitatis convertetur.

109. Sequitur modus habendi officarios publicos in dicta universitate.

110. Item per dictam universitatem ordinabuntur sex bedelli, quorum unus erit principalis, qui corpori universitatis atque prefato rectori obsequetur eumque associabit et congregationes decanis et procuratoribus significabit. Alii vero quinque suis servient facultatibus, unus videlicet uni facultati; denunciabunt

que lecturas et congregationes suis magistris, licentiatis et baccalariis et alia servicia facient debita et consueta apperiendo et claudendo scholas quilibet in facultate sua, intimando principia et cetera scholasticis actibus pertinentia proviso quod non sint mercatores aut tenentes tabernas seu mechanici, si privilegiis uti velint.

111. Item per dictam universitatem statuentur et ordinabuntur duo librarii tantum, qui libros diversarum facultatum et scientiarum habebunt et recipient a volentibus illos vendere; quos vel partem eorum tenebuntur dominicis et festivis deffere ad sermones publicos dicte universitatis et aliis diebus in domibus exhibere et monstrare in fenestris apertis, ut quilibet libris indigens possit videre et perquirere si sit ei liber aptus et congruus; qui quidem librarii fideliter precium librorum describent in tabula communi; pro quorum salario a venditore habebunt, si vendentur, duodecim denarios turonenses pro libra et nichil ultra poterunt nec debebunt occasione illa recipere exigere aut habere.

112. Item prefati librarii tenebuntur habere notabiles libros, per sexternos vel quaternos, quos tradent studentibus illos copiare volentibus et pro quolibet quaterno, vel sexterno habebunt ab illo qui libros hujusmodi copiare voluerit aut fecerit copiarum summam que per ipsam universitatem taxabitur.

113. Item memorati librarii appreciabunt libros quotiens fuerint necessarium, sed antequam ad officium tale admittantur, jurabunt solenniter in plena congregatione universitatis predictae quod fideliter et legitime libros appreciabunt, semotis amore, favore aut odio; et si libros qui venditioni exponantur non sufficienter cognoverint, tenebuntur habere concilium aliquorum magistrorum dicte universitatis qui prefatos libros agnoscere sciant, ut fidelius et rationabilius valeant precium apponere librarii predicti.

114. Item etiam ordinabit, si velit, prefata universitas duos pergamenarios tantum qui in villa Cadomensi morabuntur, et de pergameno magistris et scolariis dicte universitatis tenebuntur sufficienter providere, mediante justo pretio per rectorem et deputatos ab ipsa universitate estimato; et si qui sint alii forenses pergamenarii, qui ad villam predictam Cadomensem pergame-

num vendendum afferant, exempti et immunes erunt a solutione cuiuscumque subsidii ad quod ratione venditionis prefati pergamenarii teneri possint, et appreciabitur pergamenum a forensibus Cadomi asportatum per antedictos duos pergamenarios, presentibus duobus magistris dicte universitatis per rectorem et deputatos eligendis et ordinandis; habebit que rector de qualibet bota pergameni qualitercumque venditi viginti denarios turonenses, videlicet a venditore decem denarios et ab emptore decem denarios turonenses, et continebit bota quelibet tringinta sex pelles.

115. Item poterit ipsa universitas duos illuminatores nec non duos librorum ligatores ordinare.

116. Item eliget ipsa universitas unum notabilem virum ecclesiasticum, apostolicum tabellionem, qui notarius universitatis vocabitur, litteras missivas compositurus, acta universitatis atque conclusiones registraturus et inde fideliter confecturus publica instrumenta, si fuerit requisitus.

117. Item in concessione litterarum citatarum coram conservatoribus privilegiorum regalium et papalium notarii tenebuntur clausulam privilegii, circa quod queret scolaris leus sibi provideri, inserere; quod si contrarium faciat, ab officio suo privabitur nec tenebitur citationem conservator sigillare illo casu.

118. Item scriba et duo notarii pro curia conservationis necessarii per conservatorem privilegiorum apostolicorum ordinabuntur et promotor per universitatem eligitur. Item pro causis et negociis communibus dicte universitatis prosequendis et defendendis in iudicio et extra et tam in curia et auditorio ballivi cadomensis quam [in lo]cis aliis, ubi fuerit opportunum, poterit ipsa universitas unum advocatum atque unicum procuratorem eligere et ordinare.

119. Item per universitatem ante dictam ordinabitur unus, qui campanam ordinatam vel ordinandam pro lectio[n]ibus matutinalibus prime, tertie et none pulsare tenebitur, habebit que inde salarium per ipsam universitatem ordinandum et taxandum.

120. Item si contingat quod in materia librorum, aut locagiorum, sive conductionum domorum controversia oriatur in agendo aut defendendo, rector, decani et procuratores faculta-

tum dictam materiam seu controversiam, auditis partibus, summarie et de plano terminabunt.

121. Item cum aliquis efficitur magister in artibus, tenebitur solvere pro capa et receptione juramenti consueti decem solidos et octo denarios parisienses, prout solitum est fieri Parisius; que quidem summa recipietur a receptore facultatis artium et distribuetur in fine cujuslibet anni equaliter rectoribus qui fuerint in illo anno.

122. Item quia rector durante tempore sue rectorie habebit onera supportare et aliquas expensas facere ratione dicti officii, statuitur et ordinatur quod habeat recipere pro emolumento sigilli sui pro littera testimoniali, aut citatione, sive adornamento coram conservatoribus, pro qualibet littera seu sigillo quindecim denarios turonenses et non ultra; et cum aliquis primo recipietur ad ipsam universitatem et prestiterit solitum juramentum, solvere tenebitur pro juramento hujusmodi et registratione duos solidos et sex denarios turonenses.

123. Item legentes ordinarium in decretorum et legum facultatibus non recipient pro collecta sua a quolibet scolari suo ultra viginti quinque solidos turonensium annuatim.

124. Item sex bedelli, duo librarii, duo pergamenarii, duo illuminatores et duo religatores librorum, advocatus insuper et procurator, nec non pulsator campane, de quibus supra fit mentio, quamvis possint uxorari, gaudebunt nichilominus et utentur privilegiis, franchisiis et libertatibus dicte universitatis, sicut ejusdem supposita et scolares, proviso tamen quod non sint tabernarii aut publici mercatores.

125. Item quod dicti bedelli semel in anno dumtaxat poterunt certo die a scolaribus sue facultatis petere collectam, et quilibet scolaris poterit quod sibi placuerit tradere secundum suam possibilitatem; nec exigit bedellus quicquam a nolentibus tradere, quamvis de congruitate et honestate aliquid dare possent, attento quod eisdem scolaribus honeste famulatur.

126. Item cum continget aliquem magistrari seu licentiarum aut baccalariari in aliqua facultate, tenebuntur promovendi ad gradum solvere certas bursas secundum morem facultatum Parisiensium; quarum quidem bursarum nulla debet excedere summam quam promovendus consuevit in ebdomada pro victu

suo tantum exponere ; de quibus quidem bursis una erit pro bedello facultatis, alia vero in usus communes prefate facultatis pro suis oneribus supportandis convertetur; nec ultra alie burse levabuntur pro dicto actu aut ad alios applicabuntur usus quam dictum est ; et quo ad hoc facultas legum se reget et habebit sicut facultas decretorum.

127. Item in licentia in quacunque facultate recipienda, jurabit quilibet licentiandus in manibus cancellarii aut ejus locum tinentis, quod non exponet in festo suo ultra summam trium millium grossorum turonensium, quodque similem gradum, quem acceperit in universitate Cadomensis, in alia universitate seu alio studio generali non recipiet et quod prefato domino nostro Francie et Anglie regi fideliter obediet.

128. Et quia istis temporibus turbinosis decentius est moderare sumptus, quam illos contumare aut augere, ordinatur et statuitur quod pro doctorum et magistrorum festis in superioribus facultatibus doctor, licentiato suo volente magistrari, non possit ultra somam XXV librarum turonensium pro sua vesta exigere, nec bedellus ultra summam centum solidorum turonensium recipere.

129. In facultate vero artium volens aliquis magistrari nichil dabit, nisi sponte voluerit ; ultra tamen summam octo librarum turonensium dare magistro, sub quo incipiet, non tenebitur.

130. Item in prandio festi et harengae fient sumptus moderati et pretermittentur superflua que aliquando fiunt, in dampnificationem et depauperacionem licenciatorum et magistrorum qui propter excessivos sumptus manere solent magnis debitis et paupertate diu stare et egere.

131. Item si pululaverit ipsa universitas et accreverint studentes in theologica facultate, poterunt disponi, exerceri et teneri disputationes in ipsa facultate prout est consuetum fieri in Sorbona Parisius, mediantibus quibus proficere soliti sunt maxime studentes et baccalarii illius facultatis et eorum sufficientia plurimum agnosci et probari ; et consimiliter in singulis facultatibus teneantur frequenter disputationes, pro examine singulorum baccalariorum et utilitate magna studencium in ipsis facultatibus ; et specialiter in facultate arcium fiant dispu-

tationes de colibetis, secundum moram Parisiensem; et semper premissa omnia cum habitibus decentibus.

132. Item cum provisio necessaria et honesta sit bedello principali facienda, qui rectori et universitatis corpori diversa obsequia laboriosa frequenter prestare et impendere tenebitur, statuitur et ordinatur quantinus a quolibet aliorum quinque bedellorum facultatum habeat et recipiat quintam partem bursarum, que cuilibet ipsorum bedellorum ratione bursarum hujusmodi proveniet; poterit que una cum hoc idem bedellus principalis semel quolibet anno in qualibet scola facultatum predictarum facere collectam, cui baccalarii et scolares liberaliter quod ipsis placuerit erogabunt.

133. Item si aliquae difficultates aut dubia vel obscuritates in precedentibus articulis aut altero eorumdem oriantur, enucleacio, interpretacio et declaracio difficultatum, dubiorum et obscuritatum hujus modi, si que interveniant ad predictum dominum nostrum Regem, presencium conditorum statutorum, aut ejus jam dictum consilium, et non ad alios quoscumque, pertinebunt.

134. Item quia res humane varietati vicissitudini que temporum frequenter subici solent, statuitur et ordinatur quod non obstantibus premissis et aliis quibuscumque antea jam concessis, si contingat aliqua fore mittanda in eisdem pro commodo et honore prefati domini nostri Regis nec reipublice aut universitatis predictae, ipse Dominus noster aut ejus in Francia et Normannia consilium poterit seu poterunt in toto vel in parte ea corrigere, moderare, emendare, diminuere vel augere, secundum quod eis videbitur faciendum.

135. Quasquidem ordinationes, statuta et regulas superius articulatim descriptas et declaratas, nos ratas, gratas et acceptas habentes, ex nostris sciencia, plenaria potestate, auctoritate regia et gratia speciali, eas et singula contenta in eisdem approbavimus, auctorisavimus et confirmavimus, approbamusque auctorisamus acque confirmamus per presentes.

136. Dantes in mandatis et injungentes dilectis et fidelibus consiliariis nostris gentibus, que nostra teneant aut in futurum tenebunt consilia et parlamenta acque Scacaria seu curiam supremam in Francia et Normannia, ballivis quoque, vicecomitibus et aliis [judicibus, et officia]riis nostris, ac eorum loca tenen-

tibus presentibus et futuris quatinus ordinationes, statuta et regulas hujusmodi et omnia ac singula puncta contenta in eisdem, secundum formam eorumdem manuteneant et observent, et ab omn[ibus subditis] nostris cujuscumque dignitatis preeminencie, statu[s], gradus, condic[i]onis et nacionis existant, faciant inviolabiliter observari. Transgressores vero seu violatores, infractores vel perturbatores aut impeditores earumdem [graviter] aut alias, secundum casus exigenciam, taliter absque [insufficiencia] punientes et corrigentes, quod ceteris cedat in exemplum.

137. In cujus rei testimonium presentes nostras litteras sigilli nostri fecimus appensione [muni]ri.

138. Datum apud manerium nostrum de Kevynton (*ms.* Kenynton), prope civitatem nostram Londoniensem, vicesima sexta die mensis maii, anno domini millesimo quadringentesimo tricesmo nono, et regni nostri decimo septimo.

139. (En bas et au dos) « Per Regem in suo consilio in quo Domini dux Gloucestrie, cardinalis Anglie, Archiepiscopi Lantuariensis et Eboracensis, Episcopus Bathenensis, Cancellarius Anglie, Episcopi Menensis et Norvicensis, comites Stafford et Suffolci, Thesaurarius Anglie et alii plures erant.

[Signé] : J. DE RINEL [avec p.]

« Coté C, contremarqué unique. »

Signé : « LECOCQ DE BIÉVILLE, DE LA RUE, LE PORTIER,
COQUILLE DESLONCHAMPS, syndic général. »
(Écrit. du XVIII^e siècle.)

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, n° 3. — Le rouleau a 1 m. 88 c. sur 0 m. 64 c., il est formé de trois pièces, signées « J. DE RINEL » avec p. et scellé sur double queue de parchemin, le sceau enlevé.

Matrol. 79^{re}. — La copie du *Matrologe* est tellement fautive qu'une main inconnue, au commencement de ce siècle ou à la fin de l'autre l'a corrigée maintes fois en une seule page. (*Matrol.*, 83^{vo}.)

V.

CAEN, 20 OCTOBRE 1439.

Intallation de l'Université.

Ce récit, fait par un notaire et attesté par deux autres, a été tellement utilisé par nous, qu'il n'en reste rien à faire connaître dans nos Pièces justificatives. Le défaut de place nous oblige du reste à réclamer ici l'indulgence du lecteur.

Matrol., 54 v^o.

VI.

CAEN, 7 AVRIL 1440 (1).

Jugement rendu en faveur d'un écolier.

1. *Analyse de la pièce.*

Nous avons pensé qu'une analyse succincte était nécessaire pour bien faire comprendre l'intérêt de cette sentence, la seule que nous possédions venant des Anglais; la voici :

C'est un jugement rendu le 7 avril 1440, par Richard Harington, conservateur des privilèges, au profit d'un membre de l'Université. Il s'agit d'un fief, des collatéraux veulent l'enlever à son héritier naturel et le bailli de Caen se prononce en faveur de l'écolier.

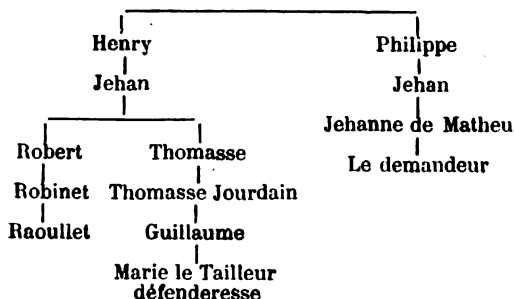
Celui ci est un mineur « soubz aage », noble « escuier », qui attaque par son tuteur « gardain par justice ».

Son adversaire était Marie (ou Mariette) Jourdain, fille noble « damoiselle », assistée de Jehan le Tailleur, son mari, et représentée par Jehan le Noir, son attorné. « Leur descort sor-

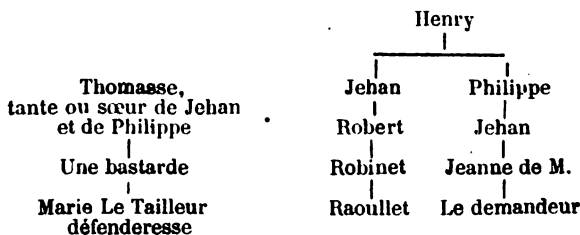
(1) Pâques tombant en 1440 le 21 mars, et en 1441 le 9 avril, il est difficile de préciser la date.

tise[oit] par raison de la droicture d'un fief noble..... en la parroisse d'Urville..... nagueres succede et escheu par la mort et trespas de feu Raoullet d'Urville (1), en son vivant escuier, que chascune des partyes disoit a soy appartenir comme plus prouchain heritier a avoir la succession dudit Raoullet d'Urville. » Pour mieux mettre les faits en lumière, nous allons donner la généalogie que chacun faisait :

LA DÉFENDERESSE :



LE DEMANDEUR :



Pour examiner la question, le juge des privilèges commit treize « jurez. » « Après que ils se furent sur ce alles conseiller et deliberer, en retour de leur conseil, en jugement, sur le cas deüement enquis et interrogés, a grand et meure deliberation fut par eulx rapporte et dit, tous accordables : que icelluy

(1) Commune du canton de Bretteville-sur-Laise (Calvados).

escollier, au droit de sa dicte mere, estoit le plus prouchain et vray heritier a avoir la dite succession et eschete d'iceluy feu d'Urville en la lingne. » La dessus, éclairé sur le fait, le juge prononce la sentence. Il reconnaît le bien fondé de la procédure intentée contre la défenderesse lève le séquestre placé sur le fief par la femme Le Tailleur, confère à l'écolier la propriété et la possession du fief, ordonne la restitution des « fruis et revenus » au véritable propriétaire. Enfin, constatant qu'à cette sentence « par la dite femme et attourne du dit Tailleur, deuement sommes, ne fut mis ou voullu mettre debat ou contredit », le juge accorde l'exécution avec contrainte par « toutes voies deues, coustumieres et raisonnables. »

2. Texte.

1. En la court des preuileges de l'Universite de Caen, devant nous, Eustace Guerinet, lieutenant general de noble homme, messire Richart Harington, chevalier, bailli de Caen, commissere, gardien et conservateur general, donne et depute de par le Roy nostre sire, aux maistres, regens et escolliers, estudians en l'Universite du dit Caen, l'an mil cccc quarante, le jeudi septiesme jour d'avril, cōtinu et deppendant d'assignation precedente, Jehan Nollant, gardain par justice de Jehan de Matheu, escuier, soubz aage, escollier, estudiant en ladite Universite, en nom et comme chargie du fait de Jehan de Matheu, escuier, son pere, et de damoiselle Jehanne d'Urville, sa femme, mere du dit escollier, jouxte l'estat du proces d'une part; et damoiselle Marie Jourdain, femme Jehan Tailleur, et Jehan le Noir, attourne pour icellui Tailleur, ainsi que par l'attournee, dont la teneur ensuit :

2. Par devant nous Fralin de Soubzmons, lieutenant general du viconte de Caen, l'an mil cccc trente neuf, le tiers jour de fevrier, furent presens Jehan le Tailleur et Mariette sa femme, icelle femme duement auctorisee par son dit mary, lesqueieux es noms et en l'estat que ils sont em proces et se portent, attournerent l'un l'autre et sy attournerent Guillaume Campion, Jehan Campion, et Jehan le Noir, Jehan Bertin, Richart Absolu, Robin de Cheux, Thomas le Fevre, Sandrin Lemonnier, Thomas

de Louraille, Jehan de Fouqueville, Estienne Verel, Robin le Petit et Pierre Rouxel et chascun d'eulx; a querelle ou querellez meue ou meuez, vers Jean de Matheu, escuier, le jeune, ou son meneur et conduit, se mestier est, jouxte, et selon l'estat du proces ou proces, donne comme dessus.

3. Ainsi... peult apparoir en l'estat que ilz se portent, d'autre comparans en jugement a proceder sur le discort d'entre eulx, ainsi et selon ce que mencion est faicte eu memorial accorde de justice et des parties accepte dont la teneur s'ensuit :

4. Par devant nous, Eustace Guerinet, lieutenant general de noble homme messire Richart Harington, chevalier, bailli de Caen, commissaire et conservateur des privilegez, octroyez de par le Roy nostre sire, aux maistres regens et escolliers, estudiant en l'Universite du dit lieu de Caen, l'an mil cccc trente neuf, le dix huitiesme jours de mars continu et deppendant d'autres jours; Jehan Nollant, meneur et gardain par justice de Jehan de Matheu, escuier, soubz aage, escollier, estudiant en la dite Universite en nom et comme chargie du fait de Jehan, de Matheu, escuier, son pere et de damoiselle Jehenne d'Urville, sa mere, selon le proces d'une part; et Jehan Le Noir, attourne par Jehan Tailleur et la femme du dit Tailleur, comparans empersonne d'autre,

5. Comparans en jugement pour droyttoier sur leur descort, sortissant par raison de la droicture d'un fief noble, ses appartenances et appendances assises en la parroisse d'Urville, et partout ailleurs ou il s'estend, nagueres succede et escheu par la mort et trespas de feu Raoullet d'Urville, en son vivant escuier, que chascune des parties disoit a soy appartenir, en propriete et pocession, comme plus prouchain heritier a avoir la succession dudit Raoullet d'Urville.

5. Euquel fait il avoit eu clameur de haro, en la deppendance duquel cas avoit eu monstre et soutenu entre eulx, icelluy attourne du dit Tailleur et la dicte femme distrent que Henry et Philippot diz d'Urville ses freres, et que Henry l'ainsne, auquel estoit demoure par partage ledit fief d'Urville, dont descort estoit, et ausdit Philippot, frere puisne, le fief de la Scelle, en desclairant que dudit Henry estoit yessu Jehan et de Jehan yessu Robert et une fille nommee Thomasse et dudit Robert

estoit yessu Robinet et de Robinet estoit yessu le dit feu Raoullet d'Urville, derrain trespasse, et sy disoient que de Thomasse qui mariee avoit este a Jehan de Pierres estoit yessue une fille nommee Thomasse, qui mariee avoit este a Raoul Jourdain, duquel Raoul estoit yessu maistre Guillaume Jourdain dont ilz disaient icelle femme du dit Tailleur estre yessue. Et au regart du dit Philippot disoient qu'il estoit yessu Jehan d'Urville, duquel Jehan estoit yessue la damoiselle femme du dit Jehan de Matheu, mere du dit escollier, par quoi icelluy attourne et la dite femme disoient que a eulx au droit de la ditte femme appartenoit a avoir la succession du dit fief comme prouchains heritiers au devant des dis de Matheu et sa femme ;

7. Lequel meneur, audit nom, dist que, en la succession du dit fief, les diz Tailleur et sa femme ne porroient avoir aucune droicture en precedant de luy, pour ce qu'il disoit que Philippot et Jehan diz d'Urville estoient freres, filz de Henry. Quoy que il en fust, fussent ses filz ou nom il confesse que audit Jehan estoit demoure par partage ledit fief d'Urville, et que audit Philippot estoit semblablement demoure le fief de La Scelle et sy confesse que d'icelluy Jehan estoit yessu Robert et de Robert Robinet et de Robinet Raoullet d'Urville, derrain trespasse, et que du dit Philippot estoit yessu Jehan d'Urville, duquel Jehan estoit yessue la femme dudit Jehan de Matheu qui estoit cousine remuee de germain du dit feu Raoullet d'Urville ;

8. Maiz au regart de la ditte Thomasse disoient qu'elle n'estoit point yessue dudit Jehan, seigneur d'Urville, pour ce que oncquez icelluy Jehan n'avoit eu fille, qui mariee eust este, de quoy il fust yessu lingnee, au moins dont la femme dudit Tailleur fust yessue ; et pavoit bien estre que icelle Thomasse estoit ance des diz Jehan et Philippot diz d'Urville ou leur seur et qu'elle avoit eu une bastarde d'un prestre, son cousin, nomme messire Ursin d'Urville, lequel prestre, pour la marier, avoit acquis le fief de Grouchet ; et avoit estoit mariee icelle bastarde a ung nomme Le Bourgoiz de la Campagne, et que d'icelle Thomasse ou de la ditte bastarde, au moins en celle lingnee la femme du dit Tailleur estoit yessue ; disant icelluy meneur, ce congneu, lesdiz Tailleur et sa ditte femme n'avoient aucun droit en la ditte succession en devant de la femme du dit Jehan

de Matheu, mere dudit escollier, qui estoit cousine remuee de germain du dit Raoullet d'Urville en la lingne masculine ; et a tort avoient les diz de Matheu et sa ditte femme este empeschés de la partié des diz Tailleur et sa dite femme, et en devoient estre deboutes, au moins estoit la mere d'icelluy escollier plus prouchain a avoir la ditte succession et en precedent des dis Tailleur et sa ditte femme ; et par consequent devoient faire amende dudit haro ; a descort de ses faiz il s'en rapporte aux gens de la ditte enquete a suffisant.

9. A quoy par lesdis attournes du dit tailleur et sa ditte femme, en soudenant le contraire, et que lez faiz par eulx mis avant estoient veritablez, et que au droit d'icelle femme du dit Tailleur, ils estoient les plus prouchains heritiers d'icelluy Raoullet et au devant des diz de Matheu et sa femme pour avoir le dit fief, pour ce que le dit meneur soutenoit le contraire, icellez partyes de leurs faiz et raisons, tant d'un coste que d'autres, se rapportent en la rellacion des gens d'icelle enquete a suffisant.

10. Pour quoi, de l'accort des partyes, affin de faire venir les gens de la dicte enquete, pour aller avant en reconnoissant d'entre eux, ainsi que de raison, le cas fut mis et continue au sixiesme jour d'avril prouchain venant,

Donne comme dessus.

Ainsi signe : J. Marie.

11. Et pour aller avant en reconnoissant de leur descort, pour decision de matiere, ainsi et a la fin que le dit portoit, furent choisis presens et passes sans saon, Olivier de Saint Germain, Jehan Theault, Amaury Loaye, Jehan Dubosc, Thomas Perrez, Pierres de Sainte Croix, Jehan Fedebry, Philppot de Martainville, Guillaume de Martainville, Raoul Batesté, Robert Auzerre, Jehan Feullet, qui estoient presents en jugement ; aux quieulx ils se rapportèrent et lesquelz de l'acort et consentement des dictez parties furent deuement par nous faiz jurer et encharger de dire et rapporter verité en la matiere et chose dessus touchee et ledit memorial, dont les parties scudorent a eux monstre en la presence d'icelles parties a plain ouyes ; et apres que ils se furent sur ce alles conseiller et deliberer, en retour de leur conseil, en jugement, sur le cas deuement enquis

et interrogues, a grant et meure deliberacion, fut par eulx rap-
porte et dit, tous accordables que icelluy escollier au droit de
sa dicte mere estoit le plus prouchain et vray heritier a avoir
la dite succession et eschete d'iceluy feu d'Urville en la lingue
et aussi comme de par lui avait este desclairie et selon la
fourme d'iceiluy memorial.

13. Et avoient les aucuns d'eux ainsi toujours ce ouy dire et
tenu, tant audit feu Robinet d'Urville, que a qui ilz s'en estoient
enquis ; ne il n'estoit point de memore que oncquez Jehan d'Ur-
ville, seigneur du lieu, eust eu fille, maiz croioient bien que de
Thomasse, dont dessus est faicte mencion la femme dudit
Tailleur estait yessue, ainsi que le gardain dudit escollier
l'avait desclairie, maiz elle ne pavoit rien au droit que dessus,
ne autrement au devant dudit escollier eudit nom demandeur
en la succession d'icelluy feu Raoullet et savoient et croient
fermement que, apres le trespas dudit feu Raoullet, ledit escol-
lier au droit de sa ditte mere estoit le plus prouchain et vray
heritier et lui appartient la ditte succession et nom a autrez
personnez au devant de luy ;

14. Et ainsi le rapporterent et deposerent en jugement en la
presence des dictez parties par leurs sermens a leurs avis et
conscience et que il estoit ainsi nottore et publicque au pais.

15. Ouy le quel rapport, ainsi fait en jugement et le dit memo-
rial avecques le proces, qui fut leu a l'audience de la court,

16. Icelle damoiselle femme du dit Tailleur et l'attourne de
son dit mary, a la contrainte du gardain d'icelluy escollier,
furent et demourent pour le dit haro et empeschement en dan-
gier et interest de justice, pour le rapport d'enquete et ensei-
gnement deuement fait contre eulx et a l'entente d'icelluy
escollier.

17. Et par ce attendu le cas, memorial et proces dessus tou-
chans, dont il appert icelluy gardain calenge et voule avoir
aitaint l'empeschement et debat, qui de la partie des dis Tailleur
et sa femme avoit este mis, donne et soutenu en la saisine
droicture et propriete dudit fief et appartenances et en jouisse-
ment des fruis et revenus d'icelluy, sequestrez par le haro qui
sur le cas avoit este fait, en estre leve, porte et mis hors du
tout, au prouffit d'icelluy escollier, la saisine et jouissement

d'icelluy fief et appartenances, tant en propriete que en possession, a luy estre et demourer affin d'eritage perpetuel et a avoir la saisine, restitution et delivrance des fruis et revenus d'iceulx heritages, et a ce les diz Tailleur et sa femme condempnez et deboutez a tous jours, et tous ceulx qu'il appartiendra a ce contrains, selon l'estat du dit memorial et procez o la narracion d'icelluy, a quoy par la dite femme et attourne dudit Tailleur. deument sommes, ne fut mis ou voullu mettre debat ou contredit.

18. Et par ce de justice et par le jugement et conseil des sages assisteurs de la court, fut ainsi accorde au gardain du dit escollier.

19. Et mande et commis au premier sergent royal de ce requis que le contenu de ces presentes mectent a exploit et execution deue en contraignant a ce les diz Tailleur et sa femme et tous autres qu'il appartiendra par toutes voies deues coustumieres et raisonnables.

20. En tesmoing de ces presentes sont scellees de nostre scel dont nous usons ou dit office cy mis en l'an et jours dessus premiers diz.

21. Et pour greigneur approbacion et congnoissance d'icelluy, y a este mis le scel des obligations de la vicomte dudit Caen.

[Signé]: CHEURRE [avec p.].

[Scellé sur double queue de parchemin. le sceau à moitié détruit.

Le contre-sceau intact porte mi-partie de France et d'Angleterre et légende : Sigillum.....]

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, n° 5.

VII.

ROUEN, 27 AOUT 1440.

Publication des privilèges.

1. Henry, par la grace de Dieu, roy de France et d'Angleterre, au bailli de Caen et a tous noz autres justiciers et oficiers, ou a leurs lieutenans, salut.

2. Pour ce què nous voulons que chacun ait congnoissance des lettres et previlleges que nostre saint pere le pape et nous avons ao[c]troie sur la construction, fondacion, establissement et instruction de l'Universite de l'estude de Caen, nous vous mandons, commandons, enjoignons expressement que les bulles de nostre dit saint pere, ensemble noz chartres et autres lettres et previlleges, concernans le dit estude dont il vous apperra, vous faites solennellement lire et publier par touz voz auditoires, et autre part ou besoing sera.

3. Donne a Rouen, le XXVII^e jour d'aoust, l'an de grace mil cccc quarante, de nostre regne le XVIII^e.

Par le Roy a la relacion du grant conseil.

[Signé] J. DE RINEL [avec p.].

[Scellé sur simple queue de parchemin, le sceau et la partie pendante de la queue enlevés].

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, n° 6. — *Matrol.*, 66 v°.

VIII.

ROUEN, 27 AOUT 1440.

Les barrières de la rue.

1. Henry, par la grace de Dieu roy de France et d'Angleterre, aux bailli et viconte de Caen, ou a leurs lieutenans, salut.

2. Les recteur, maistres et docteurs de l'Universite de Caen nous ont fait exposer que, au long de la rue des Escolles, ou l'en lit

es facultez de droit canon et civil, et ou l'en lira dans... '4) theologie et ars, viennent et passent souvent gens tant a cheval comme a pie avec charioz et charettes, non sans grant destourbier et prejudice ilz porroient prendre leur passage par autres rues prouchains ; lesquelz donnent aux regens et lisans es dictes facultes et aux escoliers escoutans tres grant ennuy et empeschement, en nous suppliant humblement que leur veuillons donner congie et licence de faire et ordonner a leurs despens deux barrieres, c'est assavoir a chascun bout d'icelle rue une barriere; lesquelles se fermeront par les bedeaux des dictes facultez durant le temps que l'on lira et exercera faiz scolastiques es dictes facultez ; et les leçons et faiz dessusdiz fines et expedies, iceulx bedeaux ouvreront lesdictes barrieres, pour passer le remenant du jour franchement, sans empeschement, ceux qui passer y voudront a pie, a cheval et har[n]joy.

3. Et pour ce que nous voulons estre informez, quel prejudice pourroit a nous et a la chose publique ensuir, de permectre que lesdittes barrieres se feissent par la maniere dessus dicte, nous vous mandons, commandons et a chascun de vous, si comme a lui appartendra, que, appelez avec vous nostre procureur et advocat audit lieu de Caen, vous advisiez ensemble quel inconvenient ou prejudice nous pourroit venir et aussi a la chose publique de faire les dictes barrieres. Et ce que en trouverez avec voz advis vous envoieiez diligemment, sans en sceeler, soubz les seaux de vous ou des deux de vous, pour y pourveoir ainsi qu'il appartendra.

4. Donne à Rouen, le XXVII^{me} jour d'aoust, l'an de grace mil cccc quarante, et de nostre regne le XXVIII^{me}.

Par le Roy a la relacion du grant Conseil.

[Signé] J. DE RINEL [avec p.].

[Scellé sur simple queue de parchemin, le sceau enlevé).

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, n° 7. — *Matrol.*, 68^{re}.

(1) Par la noix de Galles, on a fait revivre l'écriture première, car cette chartre est faite sur un parchemin ayant déjà servi. Mais l'écriture de J. de Rinel, notre scribe, est effacée; autant qu'une hypothèse est fondée, voici la note: « dans peu de temps en théologie. » On croit même voir distinctement: « En. » La place de « peu de temps » est celle qu'il faut et suffit à ces trois mots.

IX.

SHENE, 13 AVRIL 1443, N. S. (1).

Don d'une maison entière.

1. Henry, par la grace de Dieu, Roy de France et d'Angleterre,

2. Savoir faisons a tous presens et a venir nous avoir ete expose, de la partie de noz bien amez les Recteur, docteurs, maistres, licencies, bachelers et escoliers de nostre estude de Caen par nous de nouvel fonde et construit; que comme du temps de la fondacion et construction d'icelui estude, nous leur eussions donne et octroie une porcion de certaine maison, situee et assise en nostre ville de Caen, en la rue des Cordeliers, pour lire et exercer en icelle maison les faiz scolastiques es facultez des droiz canons et civilz. Et depuis pour ce que la ville de Paris se constitua a nous rebelle et desobeissant et que ne voulions souffrir nostre duchie de Normandie estre sans les autres sciences et facultez comme de theologie, medecine et ars liberaulx, furent adjoustees tant par l'auctorite de nostre saint pere le pape comme par la nostre lesdictes trois facultez de theologie, medecine et ars, desquels trois facultez les docteurs, maistres, licenciez, bachelers et escoliers n'ont encores lieu ne place convenable audit Caen, ou ils puissent faire ne exercer leurs diz faiz scolastiques, car en l'autre porcion de ladicte maison aucuns de noz officiers ont depuis nagaires appliquee la Cohue ou se tiennent les plais et juridicion du Bailli et du Vicomte de Caen.

3. A l'occasion de laquelle cohue et des grans noises et clameurs, que les advocas, procureurs et populaires y font tres souvent et comme continuellement, sont moult troublez et em-

(1) 1443 et non 1442, comme on pourrait en douter, Pâques tombant le 1^{er} avril en 1442 et le 16 du même mois en 1443. La vingtième année du règne de Henri VI, commençant seulement le 1^{er} septembre 1443 (V. *Art de vérifier les dates*, éd. 1793, p. 816), nous oblige à nous prononcer pour 1443.

peschiez les docteurs et maistres lisans en leurs lectures, et aussi les escoliers oyans et escoutans leurs lecons ; qui est chose tres prejudiciable et non decente pour ledit estude, qui doit par toute raison estre conduit et gouverne en paix et tranquillite, sans noises, clameurs ne perturbation de peuple ; en nous supplians humblement que, en faveur dudit estude, que nous avons fonde et erige en nostre temps, nous leur veuillons donner et octroier avec lesdiz autres deux facultez de droit canon et civil, l'autre part et porcion d'icelle maison ou se tient de present icelle cohue pour en icelle faire et exercer a tousjours mais lesdiz faiz scolastiques es diz trois facultez de theologie, medicine et ars, et que icelle cohue nous facions transporter ou elle souloit nagaires estre ou autre part en laditte ville en tele place qu'il nous vendra a plaisir.

4. Pour ce est il que nous, les choses dessus dictes considerees, qui singulierement desirons la continuacion et augmentation dudit estude, pour le grant bien et prouffit qui s'en peut ensuir a nous et a la chose publique, avons de nostre certaine science, plaine puissance, auctorite royal et grace especial, donne, cede, transporte et delaisse, donnons, cedons, transportons et delaissons par ces presentes a tousjours mais perpetuellement, auxdis recteur, docteurs, maistres, licencies, bachelers et escoliers, la dicte autre porcion d'icelle maison ou se tient la ditte cohue pour y lire, faire et exercer tous faiz scolastiques ainsi qu'il appartient et que besoing en sera, sans ce que pour occasion de laditte cohue arrest, empeschement ou destourbier leur soit donne en ceste partie, laquelle cohue nous voulons et ordonnons estre mise et instituee autre part en la ditte ville en tel lieu que noz bailli, capitaine, viconte et autres noz officiers illec adviseront, de laquelle cohue adviser, faire et ordonner les avons commis et connectons par ces dittes presentes.

5. Si donnons en mandement, par ces mesmes presentes a noz amez et feaulx les gens de noz comptes a Rouen, tresoriers et generaulx gouverneurs de toutes nos finances en France et en Normandie, ausdiz bailli, capitaine et viconte de Caen et a tous nos aultres justiciers et officiers ou a leurs lieutenans presents et advenir et a chascun d'eulx si comme a lui appartendra

que les diz recteur, docteurs, maistres, licenciés, bacheliers et escoliers facent, seuffrent et laissent joir et user plainement et paisiblement de noz presens don, cession, transport et delaissement a tous jours mais perpetuellement, pour y faire et exercer lesdiz faiz scolastiques comme dit est, non obstant reservacions et ordonnances faites au contraire. Et sur ce imposons silence perpetuel a notre procureur present et advenir.

6. Et afin que ce soit chose ferme et estable a tous jours, nous avons fait mettre nostre scel a ces presentes, sauf entre autres choses nostre droit, et l'autrui en toutes.

7. Donne en nostre manoir de Shene le treiziesme jour d'avril l'an de grace mil cccc quarante deux, et de nostre regne le vingtiesme.

8. [Sur le pli, à gauche] Par le Roy, messire Ranff. Bouteiller, chambellan, le sire de Beaumont et autres presents.

[Signé] J. DE RINEL [avec p.].

[A droite.] [Die nona mensis aprilis anno m^o cccc^{mo} xliii^o ante pascha, Dominus Eboraci dux, locum tenens generalis Francieque et Normannie gubernator regius ordinavit, assensum, consensum que prebuit, sigillationem et expeditionem istius littere ad utilitatem U^{is} Cadomensis veluti in eadem littera cavetur fieri.

[Signé] J. DE ROSAY [avec p.].

[A droite et au bout]. Contentor.

[Signé] N. GOMBART.

[Scellé sur lacs de soie verte et rouge, le sceau enveloppé tombe en poussière].

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, n^o 8. — *Matrol.*, 63 r^o.

X.

ROUEN, 27 JUILLET 1444.

Enregistrement en la cour des Comptes.

1. Nous, les gens des comptes du Roy nostre sire a Rouen, et les tresoriers et generaux gouverneurs de toutes ses finances

en l'rance et Normandie, consentons et sommes d'accord, en tant que a nous est, que les lettres royaulx cy atachees soubz l'un de noz signetz, a nous presentees de la partie des recteur, docteurs, maistres, licenciez, bachelers et escoliers de l'estude de Caen, soient enterinees et acomplies de point en point selon leur fourme et teneur, et que du contenu en icelles lesdiz recteur, docteurs, maistres, licenciez, bachelers et escoliers joysent et usent pleinement et paisiblement, selon ce et par la fourme et maniere que le Roy nostre dit seigneur le veult et mande par ses dictes lettres.

2. Donne a Rouen, le XXVII^e jour de juillet l'an mil cccc quarante-quatre.

[Signé] : A. LORIN [avec p.].

[Scellé en cire rouge comme L. d'A. l'indique, *op. cit.*, *atlas*, planche 25, fig. 52. En plus 4 sceaux de la grandeur d'une pièce de 0 fr. 50 c. rangés en face du dernier sceau en bas de la croix. Tous ces sceaux n'existent plus.]

Arch. du Calv., *série L. d'A.*, n° 9.

XI.

SHENE, 24 FÉVRIER 1444, N. S.

Mandement de protection.

1. Henry, par la grace de Dieu, roy de France et d'Angleterre, a noz amez et feaulx, les gens faisans residence en la chambre de nostre conseil à Rouen, les generaulx de la justice sur le fait de noz aides, aux bailliz de Rouen, de Caen, de Caux, de Mante, d'Evreux, de Constantin et d'Alençon, aux esleuz sur le dit fait de noz aides, a tous noz prevotz et vicontes, et a tous noz autres justiciers, officiers ou a leurs lieux tenans, salut et dileccion,

2. De la partie des recteur, maistres et escoliers de nostre

tres chiere et tres amee fille. l'Universite de Caen, nous a este tres humblement expose en complaignant, que combien que depuis peu d'annees en ça pour le bien, honneur, et prouffit de nostre seigneurie et de noz pais et obeissans subgietz, aions fonde et esleve la ditte Universite de Caen, en la garnissans et douant, par autres noz lettres patentes, et pour les causes et consideracion bien au long contenues en icelles, de telz et samblables privileges, prerogatives, libertez, et franchises que ont les autres Universitez de nostre royaume de France; vous, ou auscuns de vous, troublez et empeschiez souventes foiz les vrais supposts d'icelle universite, ou du moins ne les gardez et deffendez en la joissance et possession d'iceulx privileges, prerogatives, libertez et franchises.

3 Par quoy les graces, que leur avons octroiees, ne leur sont d'aucune utilite ou effect; et a celle occasion plusieurs d'iceulx suppotz se partent de la dicte universite, en delaissant l'affection et bon vouloir, qu'il avoient de prouffiter en estude pour acquerir sciences, en tele maniere que, se prochainement par nous n'y estoit convenablement pourveu, icelle Universite seroit taillee d'aler a neant. Car les aucuns delaisseroient du tout entencion devant ditte, et autres se transporteroient a diverses Universitez et estudes en royaumes et pais estraingnes, directement contre les consideracions que avions a faire la dicte fondacion, et ou tres grant prejudice et dommaige de nos seignouries, pais et obeissans subgietz.

4. Pour quoy nous, eue consideracion a tout ce que dit est, desirans de tout nostre cuer l'entretènement, continuacion, et augmentacion de la dite Universite de Caen, laquele et non sans cause avons en singuliere recommandacion,

5. Voulons, vous mandons, commandons et tres estroitement enjoignons et a chascun de vous, si comme a lui appartendra, que la dicte Universite en soy, et chascun des vrais suppostz d'icelle, en tous leurs faiz et affaires, tant en jugement que dehors, vous traictiez et faictes traictier selon equite et raison, bien favorablement, en leur gardant et observant et faisant garder et observer leurs privileges, prerogatives, libertez et franchises devant dites, de point en point, sans les travailler ne souffrir estre travaillez ou molestez, en aucune maniere, au

contraire; et se aucunement les trouvez en ce troublez ou em-
peschiez, mettez, ou faites reparer et mectre, tantost et sans
delai, au premier estat et deu, telement que moiennant la
grace de Dieu, nostre entencion de la ditte fondacion puist
sortir son plein effet; et que lesdiz exposans n'aient cause d'en
retourner plentifs par devers nous

6. Et pour ce que par aventure sera besoing de faire osten-
cion de ces dittes presentes, tout en ung mesme temps, en
divers lieux. nous voulons que au vidimus d'icelles, fait soubz
scel royal, foy soit adjoustee en jugement et dehors comme a
cest original, car il nous plaist que ainsi soit fait; et auxdiz
exposans l'avons ottoie et ottoions de grace especial par ces
presentes.

7. Donne en nostre manoir, a Shene, le XXIII^e jour de fevrier
l'an de grace mil cccc quarante trois, et le XXII^e de noz regnes.

8. Par le Roy, l'evesque de Salisbury, le sire de Willughby,
messire Jehan Beauchamp, chevalier et autres presents

[Signé]: GERVAIS [avec p.].

[Scellé sur simple queue, le sceau encore pendant dans une
chemise en parchemin cousue].

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, n° 11. — *Matrol.*, 68 v°.

XII.

PONT-L'ÈVÈQUE, 9 DÉCEMBRE 1444.

Publication des privilèges.

1. Es assises d'Auge, tenues au Pont Levesque, par nous
Durand de Chieuville, lieutenant particullier, es vicontez d'Auge
et du Pontaudemer et ressort d'icelles, de noble homme, mes-
sire Jehan Salvain, chevalier, conseiller du Roy nostre sire et
bailli de Rouen, le merquedi neufiesme jour de decembre, l'an
mil cccc quarante quatre, premier jour desdittes assises,

2. Les lettres du Roy nostre sire, donnees en son manoir de Shene le XXIII^e jour de fevrier derrainement passe, auxquelles ces presentes sont atachiez soubz notre scel, dont nous usons eudit office de lieutenant, furent leues a la requeste de Nicolas Baudy, porteur d'icelles, pour les maistres, regens, et escolliers, estudians en l'universite de Caen, dont de par le dit Baudy, eu dit nom, nous ont este requises ces presentes, que otroiez lui avons pour iceulx escolliers valoir ce qu'il appartendra, lesquelles en tesmoing de ce nous avons scellees de nostre dit scel. Et pour greigneur congnoissance et approbacion de icelluy y avons fait mettre le sceel des obligations de la ditte vicomte.

Donne comme dessus.

[Signé]: BIENVENU [avec p.].

[Scellé par deux sceaux sur simple queue de parchemin, le premier porte écartelé de France et Normandie. Contre-sceau de forme concave sans aucun signe apparent (produit peut-être par un chaton de bague). Le second sceau est brisé.]

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, n° 12.

XIII

WESTMINSTER, 13 MARS 1445, N. S.

A. « *Que nul ne soit receu a benefice s'il n'est du party du Roy.* » (*Matrol.*, 69 v^o.)

1. Henry, par la grace de Dieu, roy de France et d'Angleterre, à tous ceulx que ces presentes lectrez verront, salut.

2. Venu est a nostre congnoissance, que plusieurs depuys dix ans en ça ont tenu le party de nostre oncle et adversaire de France et encorez le tienient, ou du moins n'estoient pas obeis-

sans nagueres au jour de la publicacion des treves et astinches de guerre, qui a present sont entre nous, nos royaumes, payes, seigneuries et subgetz d'une part, et nostre dit oncle et ses payes, seigneuries d'autre part, ont durant icelluy tempt et paravant obtenu, et sy dyent avoir eu divers dons et provisions, benefices ecclesiastiques, estans soubz nostre don et en nostre obeissance, les auchuns par graces expectatives, ou autrement par bulles apostoliques, et les aultres par collations, presentations et provisions a eulx faictes par nostre dit oncle ou aultres de son party en regalle ou autrement, des quelz benefices la disposition ou provision appartenoit et appartient a nous ou a aultres patrons a nous obeissans, soient d'eglise ou seculiers;

3. Par moyen desquelles pretendues graces, dons et provisions, ceulx dudit party contraire se sont esforcez et esforcent de mettre a execution icelles bulles ou aultres leurs lettres pour debouter d'iceulx benefices nous obeissans subgets, qui ja en ont pcession et en ont jouy, les aulchuns par longues annees, et aultres qui y ont bon, juste tyltre et canonique, soit par bulles apostoliques ou autrement.

4. Lesquelles choses vraysemblablement (1) redondroient aultres grant prejudice et dommage de nous et de nostre seigneurie et aussy de noz bons et loyaux subjectz obeissans et encore plus porroient faire se par nous n'y estoit convenablement remedie et pourveu.

5. Pour consideration desquelles choses et pour diverses aultres grans causes et consideracions, a ce raisonnement nous mouvans, nous qui telles choses autrement ne voullons tolerer ne passer soubz dissimulation, comme ne devons, que par telles ceulx du party a nous contrayre soient intrus es benefices de nostre obeissance, ne que en la possession et joyssance d'iceulx empeschent et trublent en aucune maniere noz obeissans subject.

6. Par grant et meure deliberation de conseil sur ce cue avecques plusieurs de nostre sang et aultres, de nostre certaine science et auctorite royal, avons ordonne, declare et estably,

(1) *Ms.* rendroient.

ordonnons, declarons et establissons par ces presentes que aulchun, de quelque estat ou condition qu'il soit, du party a nous rebelle ou adversaire, ou aultre qui ne fust notoirement nostre vray et obeissant subject au jour de publication des dites treves et abstinnence de guerres n'i soit receu, instable, ne admis a la possession et joyssance d'aulchun benefice ecclesiastique estant en nostre party et obeissance, quelque tiltre ou droict qu'il y pretende ou allegue, soit par grace expectative ou aultres bulles papales ou par quelconquez aultre moyen et provision de patron ecclesiastique ou lay, se aultrefois il n'en a estoy possesseur en telle maniere, que par vertu desdites treves, auxquelles n'entendons prejudicier (1) ou deroguer, il en doyt joyr et user; sinon toultesvoys de grace especial tel impetrant ait sur ce nostre exprez commandement et octroy par les lettres desquelles recourt (2) la concession a nous mesmes, sans ce que aultre de par nous en peust ordonner ou dispenser; mais au regard de ceulx qui cy apres verront et seront receuptz a nostre obeissance nous voullons que de gracez, dons, provisions et colations de benefices qui deue-ment faitez leur seront depuis leur date reception ils usent et joyssent plainement et entierement comme nous aultres obeis-sans subjectz.

7. Si donnons en mandement par ces mesmes presentes en enjoingnant tres estroitement a nos tres chiers et feaulx nostre lieutenant general, a nostre canchelier et aux gens de nostre conseil en France et en Normendye, a tous noz bailliz, vicontes, prevostz et aultres noz justiciers, officiers et subjectz quelconquez, presens et advenir, ou a leurs lieutenans et a chacun d'eulx, si comme a lui appartendra, que nostre presente declaration, ordonnance et establisement ilz gardent et observent et facent observer et garder, inviolablement, sans enfreindre, par tous et envers tous, qui ce peulst ou pourra touchier, sans aulchunement aller ne venir ne souffrir aller, ou venir, directement ou indirectement, en jugement ou dehors, en aulchune maniere, au contraire,

(1) *l/s.* prejudices.

(2) *l/s* recours.

8. En deffendant expressement a tous tabellions et notaires apostoliques et aultres quelconquez, sur et tant qu'ils se peuvent meffaire envers nous, que de la publication ou execution de telles bulles ou aultres provisions de benefices, ainsi donnees contre ce[ll]e nostre volonte et intention, ils ne s'entremectent en aulchune maniere d'en faire quelzconques relais ou proces.

9. Aincois des maintenant pour lors par ces presentes voullons, declarons et ordonnons que chose qui ja sera ou cy apres porroit estre faicte contre ne au prejudice de cestuy nostre establissement, publiquement ou seleement, soit tout temps nul de nul valeur et de nul effect, nonobstant quelconquez lays de temps, longue possession, ou aultres raisons de faict ou de don (1) que on pourroit alleguer au contraire.

10. Et affin que aulchun n'en peust pretendre ignorance, nous voullons ces presentes estre publies solennelement, a son de trompe, a jours convenables, en tous les lieux de nostre obeissance ou l'en a acoustume de faire cris et publications; et avecques ce, que particulierement soient signifiez par noz officiers a tous ceulx dont ilz seront requis, soient prelatz, chapitres, colleges, ou aultres d'eglise ou seculiers de nostre obeissance et aultres qui ce pourra toucher.

11. Et se aulchun ou aulchuns, de quelque estat ou condition qu'ilz soient, contemnans nostre presente ordonnance, soient trouvez faisans ou avoir faict le contraire, nous voullons qu'ils soient contrains a revocquer et mectre du tout a neant, reparrer et amender ce que ainsy faict en ayroient et avecquez ceu punys ryguereusement, et sans deport, couleur (2), ou dissimulation aucune, moyennant justice, par prinse de corps ou de biens, selon l'exigence du cas et l'estat des personnes, comme perturbours, infracteurs et contempneurs des ordonnances royaux.

12. Et pour ce qu'il sera besoing de exhiber ces presentes en plusieurs [et] divers lieux, nous voullons que au vidimus d'icelles, faict soubz scel royal, foy planiere soit adjouxtee en jugement et dehors comme a ce present original.

(1) *Corr.* droit.

(2) *Ms.* saulveur.

13. En tesmoing de ce nous avons faict mettre nostre scel a ces presentes. Donne en notre palays a Westeminster le XIII^e jour de mars l'an de grace mil CCCCLXIII et le XXIII^e de noz regnes.

14. Par le Roy, l'archevesque de Cantubery, chancellier d'Angleterre, l'evesque de Salisbury, le sire de Sudelay, cambellan du Roy et tresorier d'Angleterre et aultres presens. Signe : GERVAYS.

15. Registrata in camera compotorum domini nostri Regis Rothomagi, regiarum (1) ordinationum libro, de precepto dominorum ibi, die XXIII mensis septembris, anno domini millesimo CCC quadregesimo quinto. Signatum : LORIN (2).

16. Ea vero que sequuntur erant scripta in tergo precedentis littere : En l'assise de Rouen tenue par nous, Guillaume de La Fontaine, lieutenant general de noble homme monsieur Jehan Salvain (3), chevalier, conseiller du Roy nostre sire et son bailly de Rouen, le samedy XVIII^e jour de septembre continue du lundi VI^e jour dudit moys, l'an de grace mil III^eXLV, a la requeste de Robin Lermite, procureur du Roy nostre dit seigneur eudit bailliage et general en Normendye, pour et a telle fin qu'il appartendra, ces presentes furent leues et publiez notoirement et publicquement en l'audience de ladite assise. Ensy signe : BIENVENU.

Matrol., 69 v^o.

B. *Qu'il n'y a que l'Universite de Caen qui ait privilege au royaume de France.* (*Matrol.*, 72 r^o.)

1. Henry, par la grace de Dieu, Roy de France et d'Angleterre, a tous ceulx qui ces presentes lettres verront, salut.

2. Pour plusieurs causes et bien raisonnables considerations,

(1) *Mss.* reginarum (n biffé).

(2) *Mss.* Doni.

(3) *Mss.* Jehan Salciam.

en diverses manieres, grandement touchans le bien, honneur et prouffit de nous et de toute la chose publique de nostre duchie de Normandie et d'autre pais a nous obeissans, illecques environ depuis pou d'annees en ça nous avons ordonne et tout de nouvel institue et esleve en nostre ville de Caen Universite notable et estude general en toutes facultez et sciences licites et approuvees; laquelle Universite avec ses suppostz, pour l'augmentacion, continuacion, et perpetuacion d'icelle, avons garniz et douez et fait garnir par le Saint Siege apostolique de Romme, de telz et semblables droiz, privileges, franchises et prerogatives, tant apostoliques que royaux, que ont les autres Universitez estans en nostre royaume de France.

3. Par moien desqueles choses, icelle Universite est, la mercy de Dieu, desja populee et garnie de plusieurs notables docteurs, maistres lisans et autres escoliers et estudians en chascune des dites facultez en bien grand nombre, tellement que chascun jour y a si grand et si notable exercice en faiz scolastiques, que a aucun de noz subgietz en nostre duchie de Normandie, ne es pais adjacens, n'est besoing d'aler ne eulx transporter en royaume ou pais estraingnes, ne en autres estudies ou universitez hors de nostre obeissance, ne ailleurs en nostre dite Universite a Caen; aincois avons grant esperance que autres de pais lointaings y venront et afflueront pour estudier et acquerir degres en sciences de lettres.

4. Et pour ce nous, desirans nostre dit estude et universite de Caen, laquelle avons premierement fondee et esleeve comme dit est, estre par tous bons moiens possibles maintainue, continuee ou augmentee, a la loaige de Dieu nostre benoist Createur, a l'onneur de nous et a la tranquillite, aise et prouffit de noz obeissans subgietz ou dit duchie de Normandie et autres, tant d'eglise comme seculiers, de nostre grace especial, certaine science et auctorite royal, par grant et meure deliberacion de conseil sur ce eue, avec pluseurs de nostre sang et autres.

5. Voulons, ordonnons, et nous plaist par les presentes que les diz privileges, franchises et prerogatives, tant apostoliques que royaux, soient entierement observez et gardez a nostre dite Universite et a chascun de ses suppostz, de point en point, sans aucune interruption, infraction, ne sinistre ou cauteleuse inter-

pretaciou ; mais voulons et nous plaist que les previleges, libertez et franchises dessusdiz soient toujours entendus plaine-
ment, sainement et entierement selon raison et bonne equite,
et, en cas de difficulte, interpretez bien favorablement.

6. Et oultre plus, pour plusieurs autres causes, raisons, et justes consideracions, a ce nous mouvans, voulons et ordonnons comme dessus par ces meismes presentes que toutes manieres de franchises, privileges, libertez, et prerogatives, en quelconques temps par cy devant passez, donnees et ottoiees soubz quelconques fourmes de paroles, a quelque Universite ou estude estant en nostre royaume de France, autre que a nostre dite fille l'Universite de Caen, soit par les sains peres ou par noz predecesseurs roys, des maintenant demeurent achoppez et doresenavant n'aient aucune vigueur, contrainte, force, ou execution en nostre dit duchie de Normandie ne ailleurs en nostre obeissance en espirituel ne en temporel, mais que de iceulx privileges et franchises usent et joissent tant seulement les estudians et vraiz suppostz de nostre dite fille l'Universite de Caen, par la maniere que dit est.

7. Car au regard des autres Universitez nous revoquons et adnullons lesdiz privileges royaux, comme forfaiz et confisque-
quez pour cause des fautes, rebellions, et desobeissance, commises contre nostre seigneurie, tant par les suppostz d'icelles Universitez, comme par les habitans des villes et lieux, ou elles sont instituees et assises.

8. Si donnons en mandement, par ces mesmes presentes, en enjoignant tres estroitement a noz tres chiers et feaulx, nostre lieutenant general, a nostre chancelier et aux gens de nostre conseil en France et en Normandie, a touz noz bailliz, vicomtes, prevostz et autres noz justiciers, officiers et subjectz quelconques, ou a leurs lieutenans, presens et advenir, et a chacun d'eulx, si comme a lui appartendra, que nostre presente volente et ordonnance ilz gardent et observent et facent garder et observer inviolablement, sans enfreindre, par tous et envers tous, qui ce pora touchier, sans aucunement aller ne venir ne souffrir aler ou venir directement ou indirectement, comment que ce soit, au contraire.

9. En deffendant expressement de par nous a tous tabellions

et notaires apostoliques et autres quelxconques, sur tant qu'ils se croient meffaire envers nous, que aucunement ne se entremettent de faire ou pourchasser quelxconques commandemens, citations ou adjournemens, ne inhibicions, ou deffences, ou autres exploitz quelconques, en quelques matieres, actions, proces, ou poursuites en espiritualite, ou en temporalite, en quelconque lieu de nostre obeissance, ne ailleurs contre aucun de noz obeissans subietz, au pourchas ou instance de quelque personne, soit d'eglise ou seculiere, par vertu des dis privileges, franchises ou libertez, soit apostoliques ou royaulz, que ont eues ou pourroient pretendre avoir lesdites Universites de nostre royaume de France de present estant hors de nostre obeissance.

10. Ainçois des maintenant, pour lors, par ces presentes voulons, declairons et ordonnons que chose, qui ja seroit ou cy apres pourroit estre faite contre, ne ou prejudice de celsui nostre establissement publiquement ou sellement, soit tous temps nul, de nulle valeur et de nul effect, nonobstant quelconques lays de temps, longue possession, ou aultres raisons de fait ou de droit que on poroit aleguer au contraire.

11. Et afin que aucun n'en puisse pretendre ignorance, nous voulons ces presentes estre publiques solennellement a son de trompe, a jours convenables, en tous les lieux de nostre obeissance ou l'on a acoustume de faire criz et publicacions et avecques ce que particulièrement soient signifiees par nos officiers a tous ceulx dont ilz seront requis, soient prelatz, chappitres, colleges, ou autres d'eglise ou seculiers de nostre obeissance, ou autres qui ce pora touchier.

12. Et se aucun ou aucuns, de quelque estat ou condicion qu'ils soient, contempnans notre presente ordonnance, soient trouvez faisans ou avoir fait le contraire: nous voulons qu'ilz soient contrains de revoquer et mettre du tout au neant, reparer et amender ce que ainsi fait en airoient et avecques ce puniz riguerusement et sans deport, faveur ou dissimulation aucune, moienant justice, par prinse de corps et de biens, selon l'exigence du cas et l'estat des personnes, comme perturbateurs, infracteurs et contempneurs des ordonnances royaulx.

13. Et pour ce qu'il sera besoing de exhiber ces presentes en

plusieurs et divers lieux, nous voulons que au vidimus d'icelle, fait soubz scel royal foy pleniére soit adjoustee en jugement et dehors comme au present original.

14. En tesmoing de ce, nous avons fait mettre nostre seel a ces meismes presentes. Donne en nostre palais, a Westminster, le XIII^e jour de mars l'an de grace mil CCCCLXIII et la XXIII^e de noz regnes.

15. [Sur le pli]. Par le Roy, l'archevesque de Canturbery, chancelier d'Angleterre, l'evesque de Salisbury, le sire de Sudelay, chambellan du Roy et tresorier d'Angleterre et aultres presens.

[Signé :] GERVAIS [avec p.].

16. [Sur le pli et a droite.] Registrata in camera compotorum Domini nostri regis Rothomagi, ordinacionum regiarum libro, de precepto Dominorum ibi, die XXIII^a mensis septembris, anno millesimo cccc^{mo} quadragesimo quinto.

[Signé :] A. LORIN [avec p.].

17. [Au dos et en tête]. En l'assise de Rouen, tenue par nous Guillaume de la Fontaine, lieutenant general de noble homme monsieur Jehan Salvain, chevalier, conseiller du Roy nostre sire et son bailli a Rouen, le samedi XVIII^e jour de septembre, continu du VI^e jour du dit moys l'an de grace mil cccc quarante cinq a la requete de Robert Le Mire, procureur general du Roy nostre dit seigneur audit baillage et eu duchie de Normandie, les presentes furent leues et publiees notoirement a l'audience de la dite assise pour valloir ce qu'il appartendra.

Fait comme dessus.

[Signé :] BIENVENU [avec p.].

18. L'an de grace mil cccc quarante cinq, le XXII^e jour de septembre, devant nous, Guillaume de la Fontaine, lieutenant general de noble homme monsieur Jehan Salvain, chevalier conseiller du Roy nostre sire, son bailli de Rouen, se presenta Philippot Reaulce, sergent a mace en la ville et banlieue de Rouen, lequel nous recorda presentement que aujourd'huy il avoit fait fere lecture de ces presentes, a son de trompe, publicquement, es carrefours de la ville du dit lieu de Rouen ou lieu a accoustume faire cris et publications. Fait comme dessus.

[Signé :] BIENVENU [avec p.].

19. [Au bas, à gauche de la queue de parchemin] : Quod soli Universitatis Cadomensis privilegia habeant locum in dominio Domini nostri Reges.

[Le sceau, pendu à une double queue de parchemin et enveloppé dans une chemise de parchemin, est en miettes.]

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, n^{os} 13 et 14. — *Matrol.*, 72 r^o.

XIV.

ELTHAN, 18 JUIN 1445.

Don de la moitié des bénéfices.

1. Henry, par la grace de Dieu, roy de France et d'Angleterre, a tous ceulx qui ces presentes lettres verront, salut,

2. Pour la bonne affection et singulier desir que nous avons a ce que nostre tres chiere et tres amee fille l'Universite de l'Estude de Caen, que de nostre jeune aage avons fondee, erigee, establee, et douce de privileges royaulx, ainsi que pour la tranquillite, paix, et repos des recteur, maistres, docteurs, licenciez, bacheliers et vraiz escoliers et suppostz du dit estude la chose le requiert, soit icelui estude continue, multiplie, et augmente a l'onneur et pour reverence de nostre Createur, exaltacion et deffense de nostre sainte foy catholique, l'utilite de la chose publique, et decoracion de nostre duchie de Normandie, nostre ancienne terre et naturele seigneurie, que sur et avant toutes autres terres et seigneuries a nous appartenans es pais d'oultre mer, avons en parfait amour comme a nous peculieres cordiales et especiales, pour la ferme et estable continuacion duquel estude est bien necessaire que les veillans, curieux, et labourans nuit et jour en la vigne de nostre Seigneur, pour le salut du peuple chrestien, et l'adresse vertueuse des ministres de la chose publique, tant en justice comme en aucuns cas, aient premiacion et loyer de leurs grans peignes et labeurs;

qui pourra estre exemple aux autres de ensuir leurs fais, en esperance de parvenir par semblable euvre salutaire a gaignier et acquerir loyers honnourables et prouffitables.

3. Pour quoy savoir faisons que nous, qui nostre dit desir voulons mettre a effect fructueux, affin que les dis recteur, maistres, docteurs, licenciez et bacheliers aient plus fervent courage et meilleur volente de prouffiter oudit estude et y acquerir science et degre, et que par deffault de deue provision ilz n'aient occasion de laisser iceluy estude; par grant advis et meure deliberacion de conseil, de nostre certaine science, plaine puissance, auctorite royal et grace especial, avons decerne, declare, voulu et ordonne, decernons, declairons, voulons et ordonnons que lesdis de l'Universite, qui seront noz subgetz et obeissans et natiz de nostre obeissance aient la moitie de tous les benefices qui vacqueront jusques a sept ans a noz collacion, presentation ou autre disposicion, soit en regale, en patronnage, ou par autre droit a nous appartenans, et qu'ilz leur soient donnez et conferez alternativement de deux mois en deux mois, par nous ou noz lieutenans et gouverneurs generaux en France et Normandie, qui pour le temps seront, par la maniere qui s'ensuit :

4. C'est assavoir, que le premier jour d'octobre prouchain venant commencera la dite alternative, qui durera deux mois, c'est assavoir octobre et novembre prouchains venans; es quelz deux mois, nous ou nostre dit lieutenant ferons les collacions, provisions, et presentations de tous les benefices qu'ilz vacqueront a notre disposicion, collacion, provision et presentation, par quelconque maniere qu'ils vacqueront durans iceulx deux mois. a teles personnes que bon semblera a nous ou a nos dis lieutenans, et par les mois de decembre et janvier successivement ensuivant seront faites soutz nostre sceel de France par nous ou iceulx nos lieutenans les collacions, provisions et presentations de tous les benefices qui vacqueront durans iceulx deux mois a nostre collacion, provision, ou quelque autre disposition, auxdis recteurs, maistres, docteurs, licenciez et bacheliers selon l'ordonnance et certain reole qui par lesdis recteur, maistres, docteurs, licenciez et bacheliers sera envoye a nous ou a nosdis lieutenans; ou quel

reole seront mis par ordre, les ungs apres les autres, ceulx des dessus dis, qui seront plus merys et indigens, sans fraude ou faveur; et ainsi de deux mois en deux mois se continuera ceste presente alternative par la maniere dessus dite jusques audit terme de sept ans.

5. Si donnons en mandement a noz lieutenans et gouverneurs generaulx de noz royaume de France et duchie de Normandie, qui seront pour le temps advenir, que nos presentes volente et ordonnance tiengnent et gardent inviolablement et sans enfreindre en pourveant aux dis recteur, maistres, docteurs et licenciez et bacheliers, et non a autres quelzconques, des benefices qui vacqueront a nostre collacion, presentation et aultre disposicion soit en regale ou autrement, durans les deux mois de leur alternative, par la maniere dessus dite, et sur ce baillent et octroient noz lettres convenables soubz nostre sceel de France; et ou cas que, a autres personnes que dessus est dit, nous ou nos dis lieutenans par inadvertence, importunite de requerans, ou autrement ferions aucune collacion, don ou presentation des benefices dessus dis, durans les deux mois de l'alternative du dis de l'Universite, nous des maintenant pour lors, et pour lors des maintenant, declairons et decernons les collacions et presentations que ainsi aurions faittes contre la dite alternative et nostre presente ordonnance casses, nulles et vaines, et non devoir sortir quelconque effect ne vigueur, car ainsi voulons et nous plaist qu'il soit fait, non obstans quelconques ordonnances, mandemens, deffenses, dispensacion ou condicion faites ou a faire au contraire.

6. Et pour ce qu'on pourroit avoir a besongnier de ces presentes en divers lieux, nous voulons que au vidimus d'icelles fait soubz sceel real, plaine foy soyt adjoustee comme a ce present original.

7. En tesmoing de ce, nous avons fait mettre nostre sceel a ces presentes.

8. Donne en nostre manoir de Elthan, le XVIII^e jour de juing, l'an de grace mil cccc quarante cinq, et de nostre regne le XXIII^e.

[Sur le pli :] Par le Roy, le marquis conte de Su'ffolk et autres presens.

[Signé :] J. DE RINEL [avec p.].

9. [Le sceau, attaché comme au n° 1, est plus complet, mais exactement semblable; sauf la légende « Henricus Dei gratia.... » le reste est détruit],

10. [Au dos : Littera alternancie beneficiorum pertinencium collacioni Regis.]

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, n° 18. — *Matrol.*, 58 r.

XV.

ELTHAN, 14 JUIN 1445.

Mandement touchant la compétence du conservateur royal.

1. Henry, par la grace de Dieu, roy de France et d'Angleterre, a tous ceulx que ces presentes lettres verront, salut.

2. De la partie des recteur, maistres, docteurs, licencies, bacheliers, escoliers en toutes les facultes de nostre tres chiere et tres amee fille, l'Universite de l'estude de Caen, nous a este expose que ja soit ce que pour l'exaltacion et defension de nostre sainte foy catholique et le prouffit commun de nos seigneuries, pais et subjectz, tant de nostre duchie de Normandie comme des aultres pays a nous obeissans et aultres raisonnables causes, declairies en noz aultres lettres, scelles en las de soye et cire vert, aions depuis nagaires ordonne, fonde, erige, et establi la ditte Universite en nostre ville de Caen, et pour la paix, tranquillite et repos des dis exposans qui sans privilegez, franchises et libertez ne pourroient bonnement vacquer, ne entendre au fait de leur estude, ne y faire le fruit qu'il appartient et que nous voudrions, ayons icelle Université en ensuivant noz predecesseurs Roys de France, doute et anime[e] et telx en semblables privilegez, que ont les aultres generales estudes de notre royaume de France, en commettant de par nous pour congnoistre et decider de leurs causes, et a en action personnelle comme reelle nostre bailli de Caen present et advenir conservateur des dis privilegez.

3. Neantmoins plusieurs se sont efforcez et souvent efforcent d'empeschier et troubler, par voies subtilz a ce que nos dittes lettres, par lesquelles avons fonde et establie le dit estude, ne sortissent leur effect, mais chascun jour les travaillent et empeschent par adjournements, evocations de causes et divers briefz, pour les traire hors des murs de Caen, pour aler pleder ailleurs en divers siegez devant jugez, qui ne se fait es aultres estudes,

4. Et mes[me]ment, selon nos dittes lettres de la ditte fondacion, les causes desdis exposans doivent estre a Caen determineez et decidees, sans les traire dehors les murs d'icelui Caen; et advient souvent que, quant aucunes sommes d'argent sont deues a aucuns des dis exposans a cause d'arrerages de leurs rentes, de leur patrimoine ou benefices, et ilz font convenir audit Caen leurs debteurs, iceulz ne veulent souffrir que les debteurs d'iceux arrerages soient convenus ne trais devant nostre dit conservateur a Caen et ainsi (1) veulent que debte d'arreraige, laquelle est mobiliere, emporte nature de realite et que a aultres juges en appartient la congnoissance et non pas audit conservateur; et se ainsi se continuoit, les populaires, mechaniques et gens de labour auroient plus grant privilege que les dis exposans, pour ce qu'il auroient faculte de traire lesdis exposans hors du dit Caen.

5. Et se veulent fortifier lesdis empescheurs du contenu en ung article, fait entre aultres sur le fait des ordonnances d'icelui estude, ou il est escript que iceulx exposans pourront faire convenir leurs debteurs en action personnelle jusque a un certain temps, qui est ja passe et expire; sans ce que mencion y soit faite de action reelle, ja soit ce que nos dittes lettres de fondacion facent mencion de actions reeles.

6. Lesquelx troubles et empeschemens sont directement contre noz concession et octroy, est aussi ou grant prejudice, distraction et depopulacion dudit estude, et contre nostre honneur, qui avons fonde, establi et cree ledit estude, ce que oncques mais ne fist aucun de noz predecesseurs, dont par les moyens dessus dis iceulx exposans sont tellement travailliez et

(1) *Ms.* sc et (?).

opprimez qu'il leur convient laisser ledit estude pour poursuivre leurs causes hors dudit Caen, par devant divers jugez; et plusieurs d'eulx s'en vont demeurer a Paris, a Orleans, a Angiers, a Louvain, en Ytalie, et en aultres estudes, esperans en iceulx vivre, estudier et prouffiter en plus grant paix, liberte et franchise que audit Caen.

7. Par quoy les finances de nostre obeissance sont transportees auxdis lieux, en bien grant nombre, a l'avantaige des estrangers et appovrissement de nostre ditte obeissance, qui n'a besoing de telle vydenge, ce que ne se seroit, se le dit estude de Caen joissoit des privilegez et franchises que leur avons donnees liberalement.

8. Et pour ce que singulierement desirons ledit estude, que nous avons establi et fait auctoriser par nostre saint Pere le Pape, estre continue et multiplie en notable nombre et suppostz pour les causes devant dites, et que nous avons eu congnoissance que lesdis exposans se sont toujours gouvernez et gouvernent, de plus en plus honnoures en meurs, sciences et discipline, sans aucune dissolucion a l'honneur de nous et de nostre dit duchie, nous voulons souffrir que par faulte de privilegez, franchises et libertez soient frustrez, ne le dit estude converti en dissolucion ne enerve et mis au neant, mais entretenu et conduit en toute grace, faveur et aide royal,

9. Eu sur ces choses grant advis et meure deliberacion de conseil, avons de noz certaine science, plaine puissance, aucto-rite royal et grace especial voulu, et ordonne, et octroie, voulons, ordonnons et octroions par ces presentes auxdis exposans et a leurs successeurs, qu'ils joissent et usent, plainement et paisiblement, sans quelconque empeschement, des privilegez, franchises, libertez, et preeminences que par noz dites aultrez lettres leur avons donneez et octroieez et par especial de telx et semblables privilegez roiaux, dont ont joy et use, joissent et usent les recteur, maistres, docteurs, licencies, bacheliers, escoliers et suppostz de l'Universite de Paris, sans ce que lesdis exposans ou leurs successeurs soient, pour demander et poursuivre leurs debtes, a eulx appartenantes a cause d'arrreraiges de rentes qui leur sont deues, traiz hors des murs de nostre ditte ville de Caen par evocation, adjournemens, lettres de bref, ne

aultrement, en quelque maniere que ce soit, jusquez a cinq ans a compter de jour de la date de ces presentes, pourveu que des tiltres et lettres de leurs dittes rentes, dont les arrerages procedent ou de la longue possession et percepcion d'icelles rentes, ils feront exhibicion et demonstrance par devant le conservateur roial des dis privileges audit Caen, a tel jour durant la cause qu'il leur sera ordonne par ledit conservateur; toutes voies nous ne voulons que lesdis privilegez, franchises et libertez soient entendus sinon seulement pour les vrais maistres, docteurs, licencies, bacheliers et escoliers, et non pour aultres lesquelz non pas pour acquerir degre, mais pour travailler et molester par citacions et adjournemens nos povres subgets, soubz umbre desdis privileges, que voulons estre sans abuz et fraude, ainsi que lesdis status et ordonnances sur ce fais par nostre auctorite le contiennent, lesquelx status et ordonnances en tous aultres cas, excepte en ce que dit est dessus, voulons demeurer selon leur fourme.

10. Si donnons en mandement a noz ames et feaux, les gens de nostre eschiquier, les gens tenans nostre conseil de Normendie, les gens de noz comptez a Rouen, tresoriers et gouverneurs generaux de noz finances en France et Normendie, aux bailliz de Rouen, Caen, Costentin, Alençon, Gisors, Vernon, Evreux, Caux, aux vicontes desdis bailliages, et a touz nos aultres justiciers et officiers, ou a leurs lieutenans, presens et advenir, et a chascun d'eulx, si comme a lui appartendra, que lesdis recteur, maistres, docteurs, licencies, bacheliers, escoliers et suppostz et leurs successeurs, facent, souffrent, et lessent joir et user plainement et paisiblement des privilegez, franchisez et libertez par nous a eulx donnees et concedes selon la fourme et teneur contenue et desclaree en nos dittes aultres lettres de la ditte fondacion sans les traire ne souffrir estre traiz hors des murs de Caen, pour raison des arrerages de rente a eulx deuz ne aultrement, comme dit est. car ainsi nous plais. t. il et voulons estre fait et auxdis exposans l'avons octroie et octroions de grace especial par ces dittes presentes, non obstant quelxconques ordonnances, mandemens, et deffences et lettres subreptices faites et a faire au contraire et affin que de noz presentes voulente et ordonnance chascun puisse avoir congnois-

sance nous voulons, vous mandons, commandons et enjoignons expressément que ces dittes presentes vous faites publier, chacun en droit soy, par tous les sieges de auditoires de voz juridicions, sans quelconque difficulte ou contredit.

11. En tesmoing de ce nous avons fait mettre nostre scel a ces presentes.

12. Donne en nostre manoir de Elthan le dix huitiesme jour de juing, l'an mil cccc quarante cinq, et de nostre regne le XXIII^e.

13. [Sur le pli et à gauche :] Par le Roy, le marquis conte de Sulffock et autres presens.

[Signé :] J. DE RINEL [avec p.].

[A droite]: Registrata in camera compotorum Domini nostri Regis, Rothomagi, ordinancium regiarum libro de precepto Dominorum ibi, die XXIII^a mensis septembris anno m^o cccc quadragesimo quinto.

[Signé :] A. LORIN [avec p.].

[Scellé sur double queue, le sceau enveloppé ne peut être aperçu].

[Au dos]: Littera confirmationis privilegiorum.

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, n^o 49. — *Matrol.*, 64 v^o (incomplet pour la fin).

XVI.

ROUEN, 14 FÉVRIER 1446, N. S.

Publication des privilèges.

1. Henry par la grace de Dieu, roy de France et d'Angleterre, a tous ceulx qui ces presentes lettres verront ou orront, salut.

2. Savoir faisons nous avoir receue l'umble supplicacion et requeste de noz bien amez, les maistres, docteurs, licenciez bacheliers, et estudians en toutes les facultes de nostre tres chiere et tres amee fille, l'Uiversite de l'estude de Caen, contenant que, comme des l'an mil quatre cent trente et ung, nous pour grans causes, prouffitables, necessaires, et honnourables,

redondans a l'utilite de la chose publique, ecclesiastique, et
seculiere et pour l'exaltacion de nostre sainte foy catholique et
perpetuel honneur de notre duchie de Normendie, ayons par
grand adviz et meure deliberation de conseil, euz avec pluseurs
de nostre sang et lignage et de nostre grand conseil, fonde, cons-
truit et establi, en nostre ville de Caen, le dit estude; et, pour le
repos et tranquillite des vrais maistres, docteurs, licenciez,
bacheliers, et estudians en icelui, le doue de tels et semblables
privileges, franchises, et libertez, que noz predecesseurs Roys
de France ont doue les autres estudes et Universitez generales
de notre royaume de France, ainsi que plus a plain par noz
lettres, sur ce a eulx octroyees en fourme de chartres, scelles
en las de soye et cire vert, peut apparoir, desquelles les teneurs
sont telles.

.

3. Et pour plus grant seurte et fermete, avons envoie a notre
saint Pere le Pape, en lui suppliant que, par son autorite apos-
tolique, il lui pleust avoir agreable ce que nous avons fait en
ceste partie et y donner son consentement; ce que benignement
a ottoie et doue largement icelui estude de privileges et fran-
chises, ainsi que a sa ditte autorite appartient, voulant et de-
cernant qu'ilz joyssent et usent, plainement et paisiblement, de
tels et semblables privileges, franchises, et libertez comme font
les autres estudes generales de notre dit royaume de France,
ainsi que peut plainement apparoir par ses bulles et lettres
apostoliques ottoiees au Recteur et aux maistres, licenciez,
bacheliers, estudians et suppostz d'icelui estude.

4. Neanmoins, par le moyen d'aucuns juges seculiers et au-
tres gens de pratique, iceulx suppliants sont souvent troublez,
traveillez et empeschez, et n'ont voulu, ne veulent souffrir que
noz dictes lettres ne les bulles de nostre dit saint Pere le Pape
aient leur plain effect, ainsi que avons voulu et ordonne, ne
aussi que elles aient este publiees, qui est contempne[r] noz
volonte et ordonnance, ou grant prejudice du bien publique, et
en la distraction et dissolution du dit estude que voulons estre
audit Caen, comme la chose le requiert, en paix et tranquillite,
sans leur donner trouble ne empeschement indeument, et en-

core pourra plus estre se par nous ne leur est pourveu de notre gracieux remede. requerant humblement icelui.

5. Pour ce est il que nous, les choses dessus dites considerees, qui voulons les privileges que avons ottroiez aux dits supplians et ceulx que notre dit saint Pere leur a donnez estre gardez et entretenus selon leur fourme et teneur, mandons et estreitement enjoignons a nos amez et feaulx conseillers, les gens tenans notre Conseil de Normandie, au bailli de Rouen et a tous noz autres bailliz justiciers et officiers ou a leurs lieux-tenants et a chascun d'eulx que noz presentes lettres et les bulles de notre dit saint Pere publient et facent publier en leurs sieges et auditoires, et ailleurs ou il appartiendra, et dont requis seront, et facent et seuffrent les dits supplians joyr et user plainement et paisiblement du contenu es dites lettres et bulles, tout selon leur forme et teneur, non obstans quelx conques ordonnances auttrefois faites sur l'interpretation ou modificatiou des dits privileges, et lettres faites ou a faire au contraire.

6. Et pour ce que les dits supplians pourront avoir a besoigner de ces presentes en plusieurs lieux, nous voulons que au vidimus d'icelles fait soubz scel royal plaine foy soit adjoustee comme a cest present original,

7. En tesmoing de ce nous avons fait mettre notre scel a ces presentes. Donne a Rouen, le quatorziesme jour de fevrier, l'an de grace mil quatre cent quarante cinq, et de notre regne le vingt quatriesme.

8. [Sur le pli] : Par le Roy, a la relation du conseil, tenu par Messeigneurs les commis par lui ordonne au gouvernement de France et Normendie, l'arcevesque de Rouen, les evesques de Bayeux, de Lisieux, de Coustances, Maistre Jehan Lenfant, maistre des requestes et autres presans.

[Signé :] J. DE RINEL [avec p.].

[A droite :] Collation est faite.

9. [Sur le verso] : Leve en la cour de Normendie du Roy nostre Sire, tenu a Rouen, le samedi neufiesme jour de juillet, l'an de grace mil cccc quarante six.

[Signé :] G. SEBIRE [avec p.].

10. En l'assise de Rouen tenue par nous Guillaume de la Fon-

taine, lieutenant general de noble homme Monsieur Jehan Salvin, chevalier, conseiller du Roy, nostre sire, et son bailli du dit lieu de Rouen, le samedi IX^e jour de juillet continu du XXVII^e jour de juin, premier jour de la dite assise, l'an de grace mil CCCC XLVI.

[Signé :] BIENVENU [avec p.].

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, n° 16. — *Matrol.*, 59 v°.

XVII.

CAEN, 8 MARS 1446.

Rôle pour la distribution des bénéfices.

1. Henricus, Dei gratia, Francorum et Anglie rex, universis presentes litteras inspecturis, salutem.

2. Notum facimus nos a dilectis nostris rectore, magistris, et doctoribus carissime filie nostre Universitatis studii Cadomensis, certa statuta condita per eosdem pro pace communi eorumdem conservanda, pluribus que cedandis litibus et odiis, que facili poterunt, nisi occurratur, inter ipsos evenire, occasione et causa ordinis cñjusedam rotuli, in quo prefati rector, doctores et magistri inscribuntur, nobis per eandem filiam nostram alias presentati, ut eisdem de beneficiis, ad presentacionem seu collacionem nostram spectantibus, sit provisum dum et quando mensibus alternative, quam prefate filie nostre concessimus, eadem beneficia vacare quocumque modo contingerit.

3. Quorum statutorum tenor in hunc sequitur modum :

4. Statuit, ordinavit et unanimiter conclusit Universitas, quod de inscriptis in rotulo nullus alios precedet, nisi ad unicum beneficium quamvis sint aliqui ad plures dioceses (1) nominati.

5. Item in hoc rotulo descripti solum presentes reputantur, qui fuerunt presentes per majorem partem ordinarii, incipien-

(1) • Seu collationes ». *Matrol.*, 62 v°.

tis anno XLIII et finientis anno XLV, juxta statuta et consuetudines suarum facultatum, quam probare quilibet tenebitur infra festum Circumcisionis Domini (1), in congregacione generali, per duos testes in eadem facultate cum eo legentes aut studentes, una cum proprio juramento; et scribe Universitatis solvet britonem aut album, qui diem et nomina testium registrabit, et post dictum festum reddet rectori registrum suum, signo suo notariatus signatum.

6. Item nullus irrotulatus fructu sue nominacionis gaudebit, nisi sit vel fuerit presens per majorem partem illius anni, in quo beneficium vacabit, realiter et sine fraude, incipiendo semper ordinarium a capite; quam presenciam tenebitur quilibet probare ut supra, quolibet anno ante finem ordinarii. Quam si nundum acquisierit et litteris Universitatis pro beneficiis indiguerit, illas impetrando, jurabit coram Universitate, in manibus rectoris, tempus sue presentie pro illo ordinario complere, sub pena perjurii, infamie, et privationis perpetue, legitimo cessante impedimento, de quo faciet fidem in congregacionem generale Universitatis.

7. Item similiter jurabunt singuli nullum beneficium, virtute illius rotuli, impetrare per se vel alium, nec procurare quovis modo contra aut preter statuta et ordinaciones ipsius Universitatis; ymo etiam nec gratis, libere et sponte oblatum de cadentibus sub gratia presentis rotuli recipere.

8. Item dum in aliqua diocesi (2) beneficium vacaverit, primus in eo nominatus, litteras universitatis ad (3) gubernantem requirens, pro illo beneficio obtinebit; quas si de facto requirere infra viginti dies a die note vacacionis publice in loco beneficii neglexerit, semper immediate sequentes secundum ordinem in illa nominatione apud rectorem Universitatis et decanos instare poterunt pro congregacione celebranda et litteris habendis; quorum primus in ordine, exactis post viginti dies tribus diebus, litteras suas obtinebit in congregacione generali, sine tamen prejudicio prioris quo ad alia beneficia vacatura, respectu

(1) • Annunciationis Dominice •. *Matrol.*, 62 vº.

(2) • Vel collatione •. *Matrol.*, 62 vº.

(3) • Collatorem vel presentatorem aut patronum aut... •. *Ibid.*

quorum beneficiorum obmissio vel negligentia nullum afferent prejudicium ordinis vel prioritatis; primus etiam (1) post viginti dies veniens infra triduum admitteretur ut ceteri salvo suo (2) ordine.

9. Item si super hiis statutis et ordinacionibus contingat dubitationes emergere universitas auctoritatem sibi reservat et facultatem declarandi, et interpretandi nominationes istas semel aut pluries ut de novo graduati et affluentes partem aliquam hujusmodi donacionis consequi valeant, secundum quod imminens necessitas et temporum cursus suadebunt.

Supplices nobis humiliter prefati rector, magistri, et doctores quatinus statuta (3).

10. Nos igitur contenta in eisdem considerantes, ex deliberacione et advisamento carissimorum et fidelium, consiliariorum nostrorum ad regionem Francie et Normandie per nos commissorum et deputatorum, statuta jam sepe dicta, prout superius exprimuntur, grata et accepta habuimus, approbavimus, laudavimus et confirmavimus, approbamusque, laudamus, et confirmamus de gracia nostra specialiter, per presentes, mandantes et injungentes omnibus et singulis, quorum interest vel interesse poterit, quos presens potest negocium concernere, ut hujusmodi statuta inviolabiliter teneant et observent et faciant debite secundum eorum formam et tenorem observari.

11. In cujus rei testimonium, sigillum nostrum presentibus litteris jussimus apponendum.

12. Datum in villa nostra Cadomensi, die octava mensis marcii anno Domini millesimo cccc^{mo} quadragesimo quinto, regni vero nostri vicesimo quarto.

13. [Sur le pli]: Per Regem, ad relationem Dominorum commissariorum per eum ad regimen Francie et Normandie deputatorum.

[Signé:] J. DE RINEL [avec p.].

[A droite:] Collatio facta est.

(1) « Et quilibet precedens ». Ibid.

(2) « Priori ». Ibid.

(3) « Hujusmodi grata et accepta habere et confirmare de nostra gratia speciali velimus ». *Matrol.*, 63 r^o.

[Au dos :] Ordo fienda de scholaribus super beneficiis obtinendis.

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, n° 17. — *Matrol.*, 62 r°.

XVIII.

WESTMINSTER, 21 JUIN 1447.

1. De par le Roy.

2. Tres chiers et bien amez, les choses par vous enchargees et baillees en escript pour les exposer a nous et a nostre conseil, a maistre Jehan Bridon, l'un de voz suppostz, touchans le bien, continuacion et augmentacion de nostre tres chiere et tres amee l'Universite de Caen, avons au long entendues, et pour la tres grant affection que avons au bien et entretenement de la ditte Universite, comme raison est, ja pieça estions disposez d'envoyer propre messaige et d'en escrire moult affectueusement devers feu nostre saint Pere le pape Eugene darain trespasse, par le trespassement du quel la chose a este delayee jusques a present que reverend pere en Dieu nostre ame et feal conseiller, l'evesque de Coustances, se dispose d'aler visiter la court de Romme et la personne de nostre saint Pere qui de present est, auquel nostre conseillicier envoions presentement certaines charges et instructions par escript esqueles le fait de la dite Universite est declaire bien au long, pour les exposer et en faire requeste bien affectueusement a nostre dit saint Pere.

3. Donne sous nostre signet en nostre palais à Westminster le XXI^e jour de juing l'au XXV^e de noz regnes.

[Signé:] GERVAIS [avec p.].

4. [Au dos :] A noz tres chiers et bien amez les recteur, maistres, regens, et suppostz de nostre tres chiere et tres amee fille l'Universite de Caen. [p.].

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, n° 22. — *Matrol.*, 75 v°.

XIX.

CAEN, 3 MAI 1448.

Secours accordés à l'Université.

1. A tous ceulx qui ces presentes lectres verront, Michiel le Poulletier, garde du seel des obligations de la viconte de Rouen, salut.

2. Savoir faisons, que l'an de grace mil cccc quarante huit, le vingtiesme jour de may, par Robin le Vigneron, clerck tabellion jure de la dicte viconte, nous fut tesmoingnie avoir veu unes lettres royaulx, seellees en double queue et cire jaune, saines et entieres en seel et escripture, contenant la fourme qui ensuit:

3. Henry, par la grace de Dieu, roy de France et d'Angleterre, a tous ceulx qui ces presentes lectres verront, salut.

4. De la part de nos bien amez les Recteur, maistres, et escolliers, estudians en nostre tres chiere et tres amee fille l'Université de Caen, nons a este expose tres humblement, comme pour l'entretenement et augmentation de la dicte Université, prouchainement apres la creacion et institution d'icelle, eussions tauxe et ordonne gages aux maistres, ordinairement lisans es facultez et sciences de theologie, de droit canon et civil, medecine, rhetorique et poetrie.

5. Lesquelz gages leur avons assignez avoir et prendre annuellement sur les fruiz, rentes et revenus, que aucuns colleges estans a Paris et semblablement aultres gens d'eglise a nous non obeissans avoient droit de prendre et percevoir en nostre dit parti et obeissance.

6. Et soit ainsi, que moiennant certain appointement, nagueres par nous fait avecques nostre tres chier oncle de France iceulx fruiz, rentes et revenues, aient de par nous este rendus et delivrez ausdiz colleges et aultres gens d'eglise.

7. Par quoy iceulx maistres lisans sont destituez et frustrez

de nostre dicte provision et assignacion a leur tres grant prejudice et dommage et ne pourroient bonnement continuer leurs lectures devant dictes dont vraysemblablement se pourroit ensuir la dissolution et departement d'icelle Universite.

8. A l'utilite commune de toutela chose publique de nostre dicte seigneurie, voullans iceulx maistres lisans estre de par nous convenablement pourvus de leurs vivres et aultres necessitez ; en faveur de ladite chose publique et des suppostz d'icelle Universite voullans profiter en acquisition de sciences, par l'avis et deliberacion de nostre tres chier et tres ame cousin le duc de Sommerset, nostre lieutenant general et gouverneur de par nous de nosdiz royaume de France et duchie de Normandie.

9. Ausdiz maistres lisans es facultez et sciences devant dictes, qui de present sont, et a leurs successeurs qui pour le temps advenir seront, avons donne, tauxe, ordonne, et assigne, donnons, tauxons, ordonnons, et assiguons de grace especial par ces presentes la somme de quatre cens cinquante livres tournois de gages et pension, par chacun an, tant qu'il nous plaira,

10. Qui seront entre eulx departies et distribuees en la maniere qui s'ensuit, c'est assavoir :

11. A maistre Jehan Fleurie, docteur en theologie lisant l'ordinaire en icelle faculte, quatre vings livres tournois,

12. A maistre Rogier d'Estampes, docteur en droit canon et civil, lisant l'ordinaire en la faculte de decret, quatre vings livres tournois,

13. A maistre Richard du Moustier, lisant pareillement en ladicte faculte de decret, quatre vings livres tournois,

14. A maistre Guillaume de la Villecte, docteur en loys, lisant l'ordinaire en icelle faculte, cent livres tournois,

15. A maistre Eudes le Noble, licencie en medecine, lisant l'ordinaire en icelle faculte, quatre vings livres tournois,

16. A maistre Jehan du Val, lisant es facultes de rhetorique et poetrie, trente livres tournois,

17. A les avoir et prendre par lesdiz docteurs et maistres, lisans dores en avant, par chacun an, tant qu'il nous plaira, comme dit est, a deux termes et paiements en l'an ; c'est assavoir a Pasques et saint Michiel, par egales porcions.

18. Voulant iceulx gages et pencion commencer a Pasques derrain passe sur noz revenues et emolumens des quatriesmes des vins et aultres breuvages vendus a detail et sur les gabelles de sel en noz villes de Caen, Baieux et Faloize par les mains de noz receveurs et grenetiers de noz aides et gabelles devant dictes.

19. Si donnons en mandement par ces mesmes presentes a nostre ame et feal, le tresorier et general gouverneur de toutes nos finances en France et Normandie, present et advenir, que de nostre presente grace, tauxacion et assignement, face, seuffre et laisse les maistres lisant eu quel lieu, d'an en an et de terme en terme, il pourra et devra prendre et avoir sa part et porcion sur aucunes de noz receptes devant dictes, sans ce qu'ilz aient besoing d'en faire souvent nouvelles poursuites, et par rapportant par chacun desdiz receveurs et grenetiers pour une et la premiere foiz seulement ces presentes ou vidimus d'icelles fait soubz seel royal deuement veriffie par nostre dit tresorier, icelle veriffication expressement declarant a qui et quelle somme de deniers chacun de nosdiz receveurs et grenetiers en devra paier et a chacun terme et paiement, certificacion, soubz le seel de la dicte Universite que tel maistre lisant durant icellui terme aura deuement fait son povoir.

20. Tout ce que ainsi paie et baillie leur aura este, voullans estre aloue es comptes et rabatu de la recepte du paiant par noz amez et feaulx les gens de comptes a Rouen, ausquelz par les presentes nous mandons qu'ainsi le facent sans contredit ou difficulte aucune, car il nous plaist qu'ainsi il soit fait, et ausdiz exposans pour les consideracions et causes devant dictes l'avons octroie et octroions de nostre dicte grace par ces presentes, non obstans quelzconques restricions, mandemens ou deffences ad ce contraires.

21. En tesmoing de ce nous avons fait mectre nostre seel a ces presentes. Donne a Caen, le troisieme jour de may l'an de grace mil cccc quarante huit, et de nostre regne le XXVI^e.

22. Ainsi signe : Par le Roy, a la relacion de monseigneur le duc de Sommerset, lieutenant general et gouverneur de France Normandie. C. Lombart.

23. En tesmoing de ce, nous a la relacion dudit tabellion avons

mis a ce present vidimus le seel desdictes obligations. Ce fut fait en l'an et jour premiers dessus diz.

[Signé:] VIGNERON [avec p.].

[Au dos:] Collation faite. Sig. XXVI d.

Arch. du Calv., Fonds Danguin, s. v. *Caen*. — Ch. de B., *op. cit.*, p. 192.

XX

CAEN, 13 FÉVRIER 1450, N. S.

Exemption des tailles, aides et octroys.

1. Henry, par la grace de Dieu, roy de France et d'Angleterre, aux bailli de Caen, les esleuz sur le fait de nos aides, vicontes, et a tous nos aultres justiciers et officiers de nostre duche de Normendie, ou a leurs lieutenants, et a chascun d'eulx, salut et dilection.

2. De la partie des Recteur, maistres, escolliers et suppostz de nostre tres chere et tres amee fille, l'Universite de Caen, nous a este tres humblement expose en complaignant, que des pieça pour le bien, l'honneur et prouffit de nostre seignourie et de noz pais et obeissans subgetz avons fonde et esleve la dite Universite de Caen en la garnissant et douant par aultres nos lettres patentes, desquelles nous est appareu, et pour les causes et considerances bien au long contennues en icelles de telz et semblables privileges, prerogatives, franchises et libertez que ont les autres Universitez de nostre dit Royaume de France pour d'iceulx privileges, franchises et libertez jouir et user plainement et paisiblement par lesdis recteur, maistres, escolliers, et snpposts, ensemble leurs familliers et serviteurs, tant en commun com[m]e en particullier,

3. Desquelz privilegez lesdits suppostz, familliers et serviteurs ont este toujours et de longtemps en bone et vroye pocession et jusqu'a ce que puis nagueres les paroissiens, manans et habitans de nostre Dame dudit Caen, vulgairement nommee

Froide Rue, ou aucun d'iceulx sont tournez devers nous ou nostre court et par aucun don[n]er entendre, ayent obtenu noz lettres donnees audit lieu de Caen le ving[t] et deuxiesme jour de janvier derrain passe, esquelles est faite mencion, com[m]e plusieurs advocats, procureurs, escriptvains, enlumineurs, huissiers et messagiers d'icelle Universite estre exens de payer leur part et porcion de nos taillez, aidez et octroys, qui ont eu cours eu temps passe et encorez ont, tant par raison de ce que lesdis parroissiens dient iceulx suppotz, familiers et serviteurs les avoir mis et tennus en grans et sumptueux proces et en retardement d'iceulx noz octroiz, que autrement; pour lesquelles causes par icelles noz lettres avons mande aucuns desdis familiers et serviteurs estre contrains et assubgetiz a contribuer a iceulx octroys, sans aucun en excepter de quelque estat ou condicion qu'ils fussent ou soient non obstantz quelconques oppositions ou appellacions faites ou a faire.

4. Neantmoins depuis icelles noz lettrez donnees, deue et vroye obstencion nous a este faite d'iceulx privileges, par lesquels avons en bonne cognoissance les docteurs, maistres, escolliers, suppotz, officiers, familiers et serviteurs non estre subjects ou contribuables ausdites tailles, aidez et octroys.

5. Pour ce est il que nous, qui voullons noz lectres, dons de privilegez et doctacions estre gardees et entretenues, sans icelles diminuer ni calompnier en quelconque maniere, maiz estre creues, et augmentees, et maintenez, ayons eu regard et consideration semblablement que lesdits suppostz de nostre dite fille ne pourroient bonnement exercer les faiz de l'estude ne continuer en icelle, ce leurs serviteurs et familiers ne jouissoient et usoient de telz et semblables privilegez come lesdits suppotz desirans de tout nostre ceur l'entretienement, continuation, et augmentation de nostre dite Universite, laquelle et non sans cause avons en singuliere recommandacion.

6. Ces choses considerees, par l'avis et deliberacion de nostre tres chier et tres ame cousin, Emond, duc de Somerset, lieutenant general et gouverneur de par nous de noz royaume de France, pais et duche de Normendie, vous mandons et estroitement enjoignons et a chascun de vous, si comme a luy appartendra que ung advocat, ung procureur, ung sonneur de cloauez,

deux librairez, deux parcheminiers, deux enlumineurs, deux relieurs de livres, six bedeaux, cinq huissiers, a chacune des cinq facultez ung, et sept messagiers a entendre a chascun dyocese de nostre dit duche ung, jusques a icelluy nombre de familiers et serviteurs d'icelle nostre Universite, vous tenez ou faces tenir quittez et exens des dites tailles, aides et octroys ensemble les continuez, entretenez et maintenez en leurs droiz, franchises et libertez, com[m]e par nostre dite dotacion, fondacion, et augmentation les trouveres estre et avoir este deuement saisis sans souffrir aucunement estre contre ce mollestez ou empeschez, combien toutesfoys que, en noz aultres lectres donees pour ordonnance a icelle Universite, lesdis cinq huissiers et sept messagiers n'y fussent aucunement comprins, toutesfoys nous voullons de grace especial par ces presentes affin que nostre dite Universite puisse avoir les serviteurs, qui luy sont necessaires et sans lesquelz on ne pourroit continuer et maintenir les faiz de l'estude, lesdis cinq ussiers et sept messagiers jouir de telz et semblables privileges come les aultres nommes en noz aultres dittes lectres d'ordonnance, non obstant les dittes lettres d'ordonnance, et aultres quelconques impetres ou a impetrer a ce contraires.

7. Et pour ce que lesdits suppellians venroyent avoir a besoigner de ces presentes, en plusheurs et divers lieux, nous voullons que au vidimus d'icellez, fait soubz sceel royal, plaine foy soit adjoustee come a l'original.

8. En tesmoing de ce nous avons fait mettre nostre seel a ces presentes.

Donne a Caen le treiziesme jour de fevrier l'an de grace mil cccc quarante neuf et de nostre regne le vint huitiesme.

[Sur le pli] : Par le Roy, a la relacion de Monseigneur le Duc de Somerset, lieutenant general et gouverneur de France et Normendie.

[Signé :] A. TURGIS [avez p.].

[Le sceau pendu à une double queue de parchemin est enfermé dans une chemise en parchemin ficelée et liée, et au toucher paraît être en miettes.]

XXI.

ÉCOUCHE, 30 JUILLET 1450.

Tolérance accordée par Charles VII.

1. Charles, par la grace de Dieu, roy de France, a tous ceulx qui ces presentes lettres verront, salut.

2. Receue avons l'humble supplicacion de noz chiers et bien amez, les gens d'eglise, nobles, bourgeois, et habitans de nostre ville de Caen, contenant que icelle nostre ville, grande et notable, en bon pais et fertile, et n'a en icelle aucun exercice comme drapperie ou autre euvre mecanique, actrayans gens en icelle, ne grosse riviere passant, par quoy les vivres et autres biens de la dicte ville et du pais soient despensez, ne icelle ville habitee de marchans et marchandises ou autres gens, ainsi qu'il est expedient, veue la situacion et spacieusite dudit lieu.

3. A laquelle cause et aussi que la dicte ville de memoire d'homme a este par deux foiz prinse, pillée et destruite par fortune de guerre,

4. Nostre saint Pere le Pape, informe de ces choses, et mesmement a la supplication et tres grand instance des gens des Trois Estatz de nostre pais et duchie de Normendie, et pour le bien d'icelui, augmentation, et exaltacion de la foy, et pour certaines autres grans causes et considerations a ce le mouvans, crea, ordonna, establi et institua universite en icelle nostre ville de Caen, es facultez de theologie, de droit canon et civil, de medecine et autres sciences deppendans d'icelles. Et avecques ce, donna certains beaux et notables privilegeiges a la dicte Universite, et aux vrais escoliers et suppostz d'icelle, ainsi qu'ilz dient plus a plain estre contenu et declaire es lettres et bulles apostoliques, a eulx sur ce octroyees par nostre dit saint Pere.

5. Au moyen de laquelle institution, la dicte Universite y fut

des lors instituee et establie, et y a depuis este exercee et continuee es dictes facultez et es sciences qui en deppendent, bien et solennelement, au bien et utilite de la chose publique de nostre dict pais et duchie, jusques au temps que, graces a nostre Seigneur, avons par puissance de guerre icelle nostre ville ostee de la subjection de noz ennemis et adversaires anciens, les Anglois, qui longuement l'avoient detenue et occupee, remise en nostre obeissance et d'icelle deboutez nos diz ennemis.

6. Apres laquelle recouvrance et redduction, pour ce que la dicte Universite avoit este erigee et instituee durant l'occupation, faicte par nosdiz ennemis de nostre dit pais et duchie de Normendie et d'icelle nostre ville de Caen, les maistres, docteurs et escoliers, regens et estudiens de la dicte Universite, n'ont ose tenir ne exercer fait d'escolle en icelle, doubtings mesprendre envers nous, mais y ont cesse et encore cessent et sont lesdiz docteurs, regens, escoliers et suppostz, qui la estoient pour acquerir science, ilec attendant qu'il nous plaise leur eslargir nostre grace ; requerans humblement, que, attendu que la dicte Universite y a este instituee et establie par nostre dit saint Pere, par grant deliberacion, et a la requeste et poursuite des gens des Trois Estaz de nostre dit pais de Normendie, ainsi que dit est, aussi que la dicte ville est grande, spacieuse, en bon pais fertile, bien propre et aisee pour le fait de la dicte Universite, et non trop prouchain d'autres villes ou il y ait Universite et que la dite Universite continuee en nostre dicte ville de Caen, qui est de soy mal peulee, sera cause de la faire peupler et redondera au bien et prouffit de nous et de la chose publique, il nous plaise octroyer que icelle Universite y soit tenue et exercee, selon l'institution de nostre dit Saint Pere, et en tant que mestier seroit, icelle y establir et instituer de nouvel et sur ce leur impartir nostre dicte grace.

7. Savoir faisons que nous, considerans les choses dessus dictes et que sur ceste matiere qui est grande et de grant consequence et a bien besoing d'estre debatue et deliberee par bon et notable conseil, ne pouvons bonnement pour le present donner conclusion finale, tant pour la grant et continuee occupation que necessairement avons pour la conduite et entretenement de nostre guerre, et le recouvrement de nostre pais et

duchie de Normandie, comme pour ce que n'avons pas devers nous si grand nombre de conseil comme la matiere le requiert bien; aussi que se aucune provision n'est donnee aux choses dessus dictes, les maistres, docteurs, escoliers et supposts de la dicte Universite, parce qu'ilz ne proufiteroient riens et perdroient leur temps, se pourroient departir et eulx en aler demourer ailleurs et delaisser de tout point la dicte ville, dont s'en pourroit ensuir la dissolucion totale dudit estude et grant dommaige pour icelle nostre ville, avons par maniere d'expedient et pour donner provision a ce que dit est et obvier a ce que grant inconvenient n'en adviengne, octroye, permis, tollere et concenti, octroyons, permectons, tollerons et consentons par ces presentes :

8. Que les recteur, docteurs, maistres, estudians et suppostz d'icelle Universite puissent faire et exercer tous faiz scolastiques, et acquerir degrez en toutes les facultez contenues et declarees es dictes bulles apostoliques, excepte la faculte des loys, et joyssent de leurs privileges, franchises, libertez, juridicions et autres libertez a eulx sur ce octroyez par ledit Saint Siege apostolique et non d'autres, tout ainsi qu'ilz ont fait le temps passe et faisoient paravant la redducion de la dicte ville en nostre obeissance, jusques a ce que par nous en nostre grand conseil autrement en soit ordonne.

9. Si donnons en mandement par ces dictes presentes a noz amez et feaulx conseillers, les gens tenans et qui tendront nostre parlement a Paris et nostre echiquier en Normandie, au bailly de Caen et a tous nos autres justiciers et officiers ou a leurs lieutenans et a chascun d'eulx, si comme a lui appartenra que les diz supplians docteurs, regens, maistres, estudians et suppostz de la dicte Universite, ils facent et souffrent joir et user paisiblement et a plain de noz presens tolerance, permission, octroy et consentement, sans leur faire ne souffrir estre fait aucun destourbier ou empeschement; aincoys se fait, mis, ou donne leur avoit cste ou estoit au contraire, si les reparent et remectent, ou facent reparer ou remectre tantost et sans delay au premier estat et deu, car ainsi nous plaist il estre fait.

10. En tesmoing de ce nous a ces presentes avons fait metcre nostre seel a ces presentes.

11. Donne a Escoche, le penultieme jour de juillet, l'an de grace mil cccc cinquante et de nostre regne le XXVIII^e.

[Sur le pli :] Par le Roy en son conseil.

[Signé :] DE LA LOERE [avec p.].

[Scellé sur double queue de parchemin, le sceau enlevé.]

[Au dos :] Carolus septimus.

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, n° 27. — *Matrol.*, 196 r°.

XXII.

POMMIERS-EN-FORÊT, 29 OCTOBRE 1452 (1).

Nouvelle fondation de l'Université par Charles VII.

1. Karolus, Dei gracia, Francorum rex.

2. Sicut ad arduos et salubres actus reges et principes, more veterum patrum, virtutes immitando se pronos et liberales redere consentaneum censetur, sic ad ea virtutum opera exequenda frequenciis inducimur, per que viciorum fermenta precipue corripuntur, virtutes seruntur, et fidei orthodoxe religio virtuosorum eruditionem adauget, ut Christicolarum merita ferventi devocione crescant et eterna ipsorum salus subsequatur.

3. Inde notum igitur facimus universis presentibus pariter et futuris, quod, cum a dive recordationis pre[de]cessoribus nostris Francorum regibus nonnulla studia generalia, magnis et speciosis privilegiis, franchisiis, et libertatibus communita di-

(1) Une copie du XVII^e siècle, conservée aux A. du C., sous le n° 29 de la *Série L. d'A.*, et celle du *Matrologe* nous ont permis d'en établir le texte, celui de la charte ayant été rendu illisible en maint endroit par l'application de la noix de galle.

versis in partibus regni nostri, ad Christi fidelium condicionem, heresium extirpacionem, catholice fidei exaltacionem creata et erecta fuere. Ipsorum nempe pre[de]cessorum nostrorum vestigia sectantes, ipsumque tam salubre et eximium bonum, quod sui ipsius diffusivum, volentes multiplicare; ea rursum que sincere nobis dilecti et fideles, viri ecclesiastici, nobiles, burgenses, patriote, et alii incole nostri ducatus Normanie ad id exequendum bonum enixius exposuerunt, considerantes; videlicet quod ipsa patria nostra que, inter ceteras regni nostri portiones, magnam obtinens protensionem, gente plebana multum accuta, floret cenobiorum copia atque victualibus innumeris habundat, patulusque sibi fluminum et portuum marinarum aditus inest, quodque felicitis recordationis Eugenius papa predicta, que conformiter ad erigendam seu creandam Universitatem uno in loco haud dubium concurrere debent, propensius considerans, intuensque villam nostram Cadomensem que a proximiori studio generali quinquaginta leucis distat, circiter medium seu centrum Neustrie sistere, super que opulento situ, aeris temperie, habitacionum et librariorum copia, portuque marino et victualium aditu convenienti sufficienter informatus, Universitatem atque studium generale quinque facultatibus, theologia videlicet, legibus, decretis, et artibus, compositam, ad Trium Statuum predicti ducatus instantem requestam inibi solemniter creavit pariter et erexit; ipsamque privilegiis apostolicis, e quibus sustentari nequibat, sua molita bonitate, amplissimis communivit atque dotavit: dilectos fideles consiliarios nostros Lexoviensem et Constansiensem episcopos dictorum privilegiorum conservatores ordinando, concedens insuper, ut more aliarum Universitatum ad eam confugientes et in eis facultatibus sufficienter eruditi, gradus honorem adipisci, ceterosque actus exercere et complere valeant.

4. Postremo vero sanctissimus Nicolaus papa modernus pendens ipsam Universitatis ac studii generalis erectionem seu creationem per suum predecessorem rite, juste sancteque factam nedum approbavit, quinymo libertates, franchisias et privilegia prius eidem concessa ampliando, confirmavit.

5. Nos insuper volentes de predictis ipsiusque Universitatis et loci statu, meritis et perseverentia per amplius informari,

eam, diurno temporis lapsu, in statu quo post reductionem nostri ducatus Normanie sistebat, tolleravimus.

6. Quibus siquidem omnibus, longo atque digeste, perpensis, attendens que ipsam Universitatem per sepefatos sanctissimos patres nostros summos Pontifices ad Dei laudem, decus ecclesie, honorem regni nostri et ejusdem incolarum salutem creatam et erectam extitisse, prospicientes, insuper predictam villam nostram Cadomensem extensam valde, portu marino con-sitam quod que pro sui tuitione numerosa gente multum egere cernitur, prelibatorum Trium Statuum nostri ducatus Normanie supplicationibus et requestis inclinati, consilii nostri matura super hoc deliberacione prehabita, de nostra regia auctoritate et gratia [s]peciali, cum plenitudine potestatis, Universitatem et studium generale,) cum quinque facultatibus preinsertis in prefata villa nostra Cadomensi, denuo creavimus et ereximus, creamus pariter et erigimus per presentes, ut qui inibi residentes et venturi licterarum studio liberius atque commodius vacare valeant, eidem Universitati gratia et auctoritate quibus scripta concessimus, denuoque concedimus privilegia, franchisias et libertates, aliis Universitatibus regni nostri solita dari.

7. Pro quibus manutenendis et conservandis deputavimus et deputamus, ordinavimus et ordinamus sincere nobis dilectum et fidelem baillivum nostrum Cadomensem premissorum privilegiorum regalium conservatorem. Qui regentes scolares et supposita ejusdem, ut a litterarum studiis multatenus distrahantur, quyn potius eisdem liberius et quiescius valeant intendere, in causis personabilibus et possessoriiis, extra muros predictae ville nostre Cadomensis quovismodo trahi non permittat, sed de prefatis causis, deffendendo dumtaxat, valeat cognoscere. Causas vero reales predictorum regencium, scolarium et suppositorum coram iudicibus ordinariis agitari ac definiri volumus, earum cognicionem et decisionem proefato conservatori penitus inhibendo,

8. Non intendentes preterea, quod pretextu supra dictorum privilegiorum quibus vis causis realibus, possessoriiis et personabilibus prefati scolares, regentes et supposita, quempiam a sua jurisdictione trahere possint.

9. Nolumus insuper supposita, scolares et regentes, etiam

veros, si eos aut alios pro ipsis eorum nomine contingerit vinum, ciceram aut alia quecumque pocula publice seu minutatim vendere, a solucione quarti denarii aut alterius cujuscumque subsidii eximi quovismodo, quinyimo ipsum plene et integraliter, quacumque semota difficultate, persolvent. Quam ob rem dilectis et fidelibus nostris gentibus camere nostre compotorum, thesaurariis, ceterisque justiciariis et officariis nostris damus in mandatum quatinus presenti indulto et concessioni nostris sinant et permittant predictos scolares, regentes et supposita uti et gaudere pacifice et quiete, quibusvis aliis editis, ordinationibus et consuetudinibus non obstantibus quibuscumque, quoniam sic fieri volumus et nobis libet

10. Concedimus ulterius eisdem ut vidimus ipsarum litterarum tanta fides adhibeatur sicut originali.

11. In cujus rei festimonium presentibus litteris sigillum nostrum duximus apponendum.

12. Datum Pomeriis in Foresta, die penultima mensis octobris, anno domini millesimo cccc^{mo} quinquagesimo secundo, et regni nostri tricesimo secundo (1).

[Sur le pli] : Per Regem in suo consilio.

[Signé :] DE CAIGNEUX [avec p.].

[A droite :] Visa.

Contentor [Signé :] CHALIGANT [avec p.].

13. [Au dos :] Registrata [paraphe].

[Scellé sur lacs de soie verte et rouge, le sceau de cire verte à moitié brisé, représente le roi assis (type de majesté); on ne lit plus de la légende que « ... Francorum ».

Le contre-sceau représente l'écu de France timbré d'une couronne fleurdelisée et ouverte, et supporté par deux anges à genoux].

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, nos 28 et 29. — *Matrol.*, 197 v°.

(1) « primo » dans la copie du XVII^e s. Le *Matrol.* porte « secundo ». Cfr. M. de Bras, réimp., p. 326.

2.

BULLES PONTIFICALES.

XXIII.

BOLOGNE, 29 MAI 1437.

Création de l'Université.

1. Eugenius, episcopus, servus servorum Dei, ad perpetuam rei memoriam.

2. Dum, in hac apostolice ac supreme dignitatis specula superni dispositione consilii, licet immeriti presidentes, multiplici meditatione pensamus, quantum litterarum studia ad profugandas ignorantie tenebras comoditatis, tam publice quam private, spiritualis ac temporalis, mundo conferant universo, ex quibus adversus hereses confirmatur fides, Dei cultus augetur, animorum consulitur saluti, pax et tranquillitas inter homines procuratur, dispensantur bonis premia, mali suppliciis puniuntur, humane conditionis ampliatur prosperitas, colitur regina virtutum justitia, ecclesia militans ex earum uberrimis fructibus spiritualiter et temporaliter confovetur, votis illis per que alimenta sapientie et virtuti ex hujusmodi studiis provenire noscuntur, assensum gratiosum et benivolum impertimur.

3. Sane, pro parte dilectorum filiorum Trium Statuum, videlicet ecclesiasticorum, nobilium et popularium ducatus Normanicie, nobis oblata petitio continebat quod, licet ex ipsis, qui inter alias regni Francie nationes honorabilem locum tenent, plerique litterarum studiis et diversarum facultatum scientie

semper diligenter incumbere, et in eis in Domino proficere consueverunt; ex quo doctissimorum virorum copia semper effluit et exinde sibi ac huiusmodi regno honoris et utilitatis non parum provenit incrementi, tamen propter diutina bella ac varias regni Francie, calamitates, que in eo dudum, proh dolor, viguerunt prout vigent etiam de presenti, pro huiusmodi pretiosa exquirenda margarita, ad alia studia prout soliti erant minime accedere seu commode conferre se possunt, sine periculis ac magnis dispendiis et jacturis.

4. Cum autem sicut eadem petitio subjungebat, neque honestum, neque equum esse videatur eorum ingenia que semper ad litterarum et doctrine huiusmodi exercitia prompta et aptissima extiterunt, ob defectum generalis studii tepescere et remanere, veluti agrum sterilem, arida atque inculta; et si docti ac sapientes viri apud eos deficerent ex defectu huiusmodi, plurima incommoda et damna reipublice in spiritualibus et temporalibus provenirent, pro parte ipsorum nobis fuit humiliter supplicatum ut ad acquirendum et acquisitum conservandum pretiosissimum scientie thesaurum, quod est ceteris omnibus preferendum et ad illum inter multos peramplius effundendum in opido Cadomensi, Baiocensi diocesi, loco ad hoc, ut asserunt, ydoneo et accomodo, in quo, ut dicitur, aeris viget temperies, victualium ubertas, ceterarumque rerum ad humanum usum necessariarum copia reperitur, studium generale erigere, instar ceterorum studiorum generalium regni Francie, cum privilegiis, exemptionibus, immunitatibus, et gratiis, ipsis generalibus studiis concessis de benignitate apostolica dignemur.

Nos igitur considerantes, quod per litterarum studia et doctrinam fides catholica dilatatur, illuminantur fidelium mentes et intellectus hominum illustrantur, quodque per ea ad sapientiam et ipsius creatoris omnium cognitionem pariter et rerum celestium pervenitur; ac propterea affectantes illa nostris temporibus adaugeri, huiusmodi supplicationibus inclinati, ad laudem et gloriam omnipotentis Dei, rei quoque publice, et orthodoxe fidei incrementum, in eodem opido Cadomensi, quod quidem ad multiplicanda doctrine semina et ad singulas humano usui res necessarias subministrandas accomodum esse, ac alias locum aptum et ydoneum, prehabita diligenti informa-

tione, repperimus, generale studium auctoritate apostolica tenore presentium erigimus, statuimus et etiam ordinamus, quod perpetuis futuris temporibus vigeat et preservetur ibidem, tam in theologia, jure canonico et civili ac medicina, quam in aliis quibuslibet licitis facultatibus,

6. Volentes ac similiter statuentes, quod legentes et studentes ibidem, omnibus privilegiis, libertatibus, immunitatibus, et gratiis, concessis magistris in theologia ac doctoribus, licentiis, bacallariis, legentibus, et studentibus, in studiis predictis, gaudeant et utantur, quodque illi qui, processu temporum, bravium meruerint in aliqua facultate in qua studuerunt, obtinere etiam mereantur in illa gradum bacallariatus, licentie, magisterii, sive doctoratus assumere; sitque inibi docendi attributa licentia, ut alias valeant erudire;

7. Nec non hii qui bacallariatus, licentie, magisterii aut doctoratus honorem sibi petierint elargiri, per magistrum vel magistrum seu doctores illius facultatis, in qua examinatio fuerit facienda, venerabili fratri nostro episcopo Baiocensi, loci ordinario, qui pro tempore fuerit quem cancellarium eidem studio perpetuo deputamus vel sufficienti et ydoneo vicario, quem ad hoc ipse episcopus suo nomine duxerit deputandum; sede vero episcopali vacante, illi qui ad hoc per dilectos filios, capitulum ecclesie Baiocensis, deputatus extiterit, presententur; idemque episcopus aut deputatus, ut prefertur, magistris et doctoribus actu inibi in eadem facultate legentibus convocatis, illos in hiis que circa promovendos in bacallariatus, licentie, magisterii seu doctoratus honore requiruntur, juxta morem et consuetudinem, qui super talibus in generalibus studiis observantur, examinare studeat diligenter, eisque, si ad hoc sufficientes et ydonei reperti fuerint, recepto prius ab eis et ipsorum quolibet, nostro et Romane ecclesie nomine, quod ipsi beato Petro prefate ecclesie, nobis et successoribus nostris Romanis pontificibus canonice intrantibus fideles et obedientes erunt ac jura ipsius ecclesie in omnibus pro posse defendent, nec operabuntur aliquid, aut operantibus consentient, quod vergat in prejudicium status aut honoris ecclesie, aut Pontificum prefatorum, debito juramento hujusmodi, bacallariatum et licentiam tribuat nec non magisterii et doctoratus honorem

conferat et etiam largiatur cum insigniis ad hoc solitis et consuetis.

8. Illi vero, qui in eodem studio dicti opidi examinati et approbati, bacallarii, seu licentiati fuerint, ac docendi licentiam et honorem hujusmodi obtinuerint, ut est dictum, ex tunc absque examine et approbatione alia docendi et legendi, disputandi, et decidendi, et cetera faciendi, tam in predicto ipsius opidi quam in singulis aliis studiis generalibus, aliisque locis ad hoc ydoneis, in quibus voluerint legere et docere, disputare, et decidere, ac cetera facere, que ad similes actus pertinere noscuntur, statutis et consuetudinibus contrariis quibuscumque, etiam apostolica auctoritate vel alia quavis firmitate roboratis, nequaquam obstantibus, eadem auctoritate apostolica, plenam et liberam habeant facultatem.

9. Nulli ergo omnino hominum liceat hanc paginam nostre erectionis, ordinationis, voluntatis, statuti et deputationis infringere vel ei ausu temerario contraire. Si quis autem hoc attemptare presumpserit indignationem Omnipotentis Dei et Beatorum Petri et Pauli Apostolorum ejus se noverit incursurum.

Datum Bononie, anno Incarnationis Dominice millesimo quadringentesimo tricesimo septimo, tertio kalendas junii, pontificatus nostri anno septimo.

[Sur le pli] :

Registra gratis.

Pro A. DE MAGIO.

P. DE VIVIANIS.

[Au verso :]

Ita per me Paggium (?) secretarium de mandamento Domini nostri Pape.

[Le sceau attaché par des lacs de soie jaune et rouge a été enlevé.]

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, n° 2. — *Matrol.*, 179 r° et v°, — Jourdain, *op. cit.*, II, 260. — Duboulay, *op. cit.*, V, 846.

XXIV.

FLORENCE, 17 MAI 1439.

Nomination des conservateurs.

1. Eugenius, episcopus, servus servorum Dei, venerabilibus fratribus Lexoviensi et Constantiensi episcopis, salutem et apostolicam benedictionem,

2. Qua domum preciosis ornatam margaritis, divinis scilicet et humanis institutis, ac illis artium liberalium subalternatis disciplinis, juxta commissum desuper nobis officium, benivolentia prosequi teneamur, solertius actendentes, illa nimirum merito concedimus per que domus ipsa quam potissimum eruditionis humane subsidium esse non ambigimus, et qui in ea litterarum studio jugiter insistunt, a coercendis protegantur injuriis, ut qui inibi voluntarius pro aliorum doctrina sibi labores assumere non formidant, per apostolice provisionis officium oportuna sue quietis remedia consequantur.

3. Dudum siquidem dilectorum filiorum trium statuum ducatus Normannie ex certis, legitimis, et rationabilibus causis, pro parte ipsorum nobis expositis, supplicationibus inclinati ad laudem et gloriam omnipotentis Dei, rei quoque publice, et orthodoxe fidei incrementum in opido Cadomensi, Baiocensi diocesi, generale studium ad instar ceterorum generalium studiorum regni Francie auctoritate apostolica ereximus, statuimus, et etiam ordinavimus, volentes inter cetera ac statuantes quod legentes et studentes ibidem omnibus privilegiis, libertatibus, immunitatibus, et gratiis concessis magistris in theologia, ac doctoribus, et licentiis, bacallariis, legentibus, et studentibus, in studiis predictis regni, gauderent et uterentur, prout in aliis nostris desuper confectis litteris plenius continetur.

4. Nos igitur ut studium ipsum Cadomense, tam in predictis quam in liberalium artium, licet in litteris prefatis specialiter nominata non sit, facultatibus florere, nec non in eodem studio pro presenti et futuro tempore, actu et sine fraude presentibus,

doctoribus, magistris, et scholaribus, ut sancto et commendabili eorum operi quo nichil prestantius arbitramur, quietius immorari vale[ant], eis, adversus quoscumque suos malefactores, injuriatores, et molestatores, ac suorum honorum quorumlibet, jurium quoque et jurisdictionum occupatores, turbatores, et detentores, cujuscumque status, gradus aut conditionis existant, quacumque ecclesiastica vel seculari prefulgeant dignitate, illo subvenire remedio per quod ipsorum injuriatorum, molestatorum, malefactorum, occupatorum, detentorum, et presumptorum compescatur temeritas et aliis aditus committendi similia precludatur, providere cupientes ;

5. Fraternitati vestre per apostolica scripta mandamus, quatinus vos, aut unus vestrum, quos auctoritate apostolica, presentium serie, ejusdem studii Cadomensis perpetuos constituimus et ordinamus conservatores per vos vel alium seu alios etiam si sint extra loca in quibus deputati estis conservatores et judices, eisdem doctoribus, magistris, et scholaribus, efficacis defensionis presidio assistentes, non permittatis ipsos aut eorum aliquem, super premissis aut aliis quibuslibet, ad ipsos communiter vel divisim spectantibus, per quoscumque indebite molestari aut eis gravamina seu damna, vel injurias irrogari, facturi eisdem doctoribus, magistris et scholaribus, cum ab eis aut eorum singulis seu ipsorum procuratoribus fueritis requisiti, de predictis et aliis personis quibuslibet, super restitutione premissorum et aliorum quorumcumque mobilium et immobilium, reddituum quoque, et proventuum, et aliorum quorumcumque nec non de quibuscumque molestiis, injuriis, atque damnis presentibus et futuris, in illis videlicet que judicialem requirunt indaginem, summarie et de plano, sine strepitu et figura judicii; in aliis vero prout qualitas eorum exegerit justicie complementum, occupatores, seu detentores, presumptores, molestatores, et injuriatores hujusmodi, nec non contradictores quoslibet, et rebelles, cujuscumque dignitatis, status, ordinis, vel conditionis extiterint, quandocumque et quotienscunque expedierit, auctoritate nostra per censuram ecclesiasticam, appellatione post posita compescendi, invocato ad hoc si opus fuerit auxilio brachii secularis.

6. Non obstantibus tam felicitis recordationis Bonifacii pape VIII,

predecessoris nostri, in quibus cavetur ne aliquis extra suam civitatem et diocesim, nisi in certis casibus et in illis ultra unam dietam a fine sue diocesis ad iudicium evocatur seu ne iudices et conservatores, a sede deputati predicta, extra civitatem et diocesim in quibus deputati fuerunt, contra quoscumque procedere, sive alio vel aliis vices suas committere aut aliquos ultra unam dietam a fine diocesis eorundem trahere presumant; dummodo aliquis, auctoritate presentium, extra suam diocesim, per majus spacium, quam doctores, magistri, et scolares aliorum generalium studiorum ipsius regni suos injuriatores trahere consueverunt, non trahatur; seu quod, de aliis quam de manifestis injuriis et violentiis ac aliis que judicalem requirunt indaginem, penis in eos, si secus egerint et in id procurantes, adjectis, conservatores se nullatenus intromittant quam aliis quibuscumque constitutionibus a predecessoribus nostris Romanis Pontificibus, tam de iudicibus delegatis et conservatoribus, quam personis ultra certum numerum ad iudicium non vocandis, aut aliis editis que vestre possent in hac parte jurisdictioni aut potestati ejusque libero exercitio quomodolibet obviare; seu si aliquibus communiter vel divisim, a predicta sit sede indultum quod excommunicari, suspendi vel interdicti, seu extra vel ultra certa loca, ad iudicium evocari non possint, per litteras apostolicas, non facientes plenam et expressam ac de verbo ad verbum de indulto hujusmodi mentionem et eorum personis, locis et ordinibus, ac nominibus propriis mentionem et qualibet alia dicte sedis indulgentia generali vel speciali cujuscumque tenoris existat per quam presentibus non expressam vel totaliter non insertam, vestre jurisdictioni explicari in hac parte valeat quomodolibet impediri et de qua cujusque toto tenore de verbo ad verbum in nostris litteris habenda sit mentio specialis.

Ceterum volumus et auctoritate apostolica decernimus quod quilibet vestrum prosequi valeat articulum, etiam per alium inchoatum, quamvis idem inchoans nullo fuerit impedimento canonice prepeditus, quodque a data presentium sit vobis et unicuique vestrum in premissis omnibus et eorum singulis ceptis et non ceptis, presentibus et futuris perpetuata potestas et jurisdictio attributa, ut eo vigore eaque firmitate possitis in pre-

missis omnibus ceptis et non ceptis presentibus et futuris et pro predictis procedere, ac si predicta omnia et singula coram vobis cepta fuissent, et iuridictio vestra et cujuslibet vestrum in predictis omnibus et singulis per citationem vel modum alium perpetuata legitimum extitisset, constitutione predicta super conservatoribus et alia qualibet in contrarium edita non obstante.

8. Datum Florentie, anno Incarnationis Dominice millesimo quadringentesimo tricesimo nono, quartodecimo kalendas junii, pontificatus nostri anno nono.

[Sur le pli :] Pro B. DE PUTEO CREMONENSI.

B. PALAVICINUS.

[Sceau en plomb sur cordelettes de chanvre.]

Arch. du Calv., *Série L. d'A.*, n° 4. — *Matrol.*, 181 r^e et 56 v^e.

XXV.

ROME, 27 MARS 1498.

Privilège des docteurs ès droits de l'Université de Caen.

Cette pièce, dont nous avons la principale disposition (p. 377 ou 83) aurait dû trouver sa place ici, le manque d'espace ne nous l'a pas permis.

3.

MATROLOGE.

XXVI.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES SUR LE MATROLOGE DE
L'UNIVERSITÉ DE CAEN.

EX INIMICIS SALUS : Si on eût cessé de répandre les calomnies débitées originaiement contre le *Matrologe* de l'Université de Caen, on eût été moins soigneux de l'examiner, et on n'aurait pas observé des circonstances multipliées, qui toutes se réunissent à proscrire le système du sieur de Mac-Parlan et des Agens du M. de Manneville.

Tous les contemporains de Pierre de l'Esnauderie ont attesté qu'il avoit écrit de sa propre main le *Matrologe* de l'Université, et qu'il lui en avoit fait don l'an 1515, c'est ce qui est encore prouvé par une notice qui se trouve en tête de ce *Matrologe*, et commence par ces mots : *Iste est Liber vulgariter dictus Matrologium Universitatis Cadomensis, manu propria Petri de l'Esnauderie....* Cette notice contient l'histoire abrégée de l'Esnauderie, des dons par lui faits à l'Université, et singulièrement du *Matrologe*.

Au pied de cette notice, Fol. V^e, on trouve l'Épithaphe de l'Esnauderie : ensuite une table de différentes matières ; après cela l'Épître de Raoul Adeline, et enfin celle de Pierre Desprès. M. de Bras atteste que de son tems, ces deux épîtres étoient liminaires au *Matrologe*, lequel commence par ces mots : *BREVE COMPENDIUM*. Qu'on y ait ajouté l'Épithaphe et la notice dont on vient de parler, cela ne doit pas surprendre : c'est ainsi qu'en tête d'un Livre on place l'Épître dédicatoire, la vie et l'éloge de l'Auteur, sans que cela fasse partie du Livre.

Dans tout le cours de l'Instance, et de vive voix et par écrit, on a offert aux Adversaires de prendre communication de ce

Matrologe par les mains de M. le Recteur, auquel le dépôt en est fait dans le moment de son Election ; dépôt dont la conservation fait partie de son Serment : dépôt dont il ne peut se dessaisir sans le consentement exprès du Corps : dépôt qui est la seule ressource de l'Université pour le maintien de ses droits et Privilèges. Pourquoi n'ont-ils pas voulu l'examiner ? C'est qu'ils sçavoient d'ailleurs ce qu'il contenoit ; c'est qu'après cette communication il ne leur eut plus été permis de suspecter l'authenticité d'un Cartulaire qui, dans tous les temps, a fait foi en jugement.

Il est vrai que dans le *Matrologe* écrit de la main de l'Esnauderie, et qui commence par ces mots : BREVE COMPENDIUM, il avoit laissé quelquefois des pages en blanc ; et il est clair qu'il les avoit réservées pour y ajouter ce qui viendrait à sa connoissance sur chaque matière.

Un point certain est que les deux contrats de 1491 et de 1493 qui s'y trouvent transcrits, fol. 366 et suivans, sont de la main de P. de l'Esnauderie, et que les Statuts du Collège du Bois, qui sont ensuite, et qui commencent fol. 271, sont aussi de la même main de l'Esnauderie. Ils finissent fol. R°. Certain encore qu'au fol. V°. de la même page, où finissent ces Statuts, on trouve copie des Lettres Patentes données à Etampes par Louis XI au mois de juillet 1467, par lesquelles il décharge les maisons du Collège du Bois de tout droit d'amortissement ; et après la transcription de ces Lettres Patentes, on trouve la signature de l'Esnauderie, qui tombe également et sur les Statuts et sur les Lettres Patentes : le tout concernoit le collège du Bois.

Il est donc ridicule d'objecter le défaut de signature de l'Esnauderie à la fin des Statuts du Collège du Bois. Il a regardé les Lettres Patentes, portant exemption du droit d'amortissement, comme une Pièce essentielle au Collège, et il a suffi qu'il ait signé à la fin de tout ce qui regardoit le même collège : cela ne peut être suspect, puisque le tout est écrit de sa main.

Il en a usé de même en plusieurs autres rencontres. Après qu'il eût transcrit ce qui concernoit le Collège du Bois, il transcrivit le premier Contrat de fondation du Collège du Cloutier, qui commence Fol. 277 V° et il ne signa qu'après le second

Contrat de fondation, qui fait le complément de tout ce qui regarde le Collège du Cloutier.

Il en est de même de ce qui regarde les dons faits à l'Université par le même P. de l'Esnauderie. Cette transcription contient sept Pièces différentes, distinctes et séparées, commençant Fol. 286 V^o et finissant Fol. 294. Il s'est contenté de signer à la fin de la transcription de ces sept Pièces, parce qu'elles avoient toutes le même objet.

Depuis le Feuillet 295 V^o jusqu'au Feuillet 301 se trouvent deux Actes concernant l'Acquêt de Madame d'Olonne: l'Esnauderie n'a signé qu'à la fin du second, parce que l'un et l'autre n'avoit qu'un même objet.

De plus, depuis le Feuillet 46 V^o, il y a 78 pages qui contiennent une multitude d'actes différents; actes qui concernent la création de l'Université, ses Loix, ses Privilèges, ses Statuts... à tous ces actes nulle signature de l'Esnauderie; et cependant le tout a été religieusement observé depuis 1515. C'est à cette compilation qu'on a eu recours quand il a été question de maintenir l'ordre, la discipline, les droits, les privilèges de l'Université; on y trouve les deux Statuts cotés dans le Mémoire imprimé de 1696, et on les trouve aux mêmes endroits indiqués dans le Mémoire: c'est sur la foi de cette compilation que la Cour rendit Arrêt le 10 septembre 1722, pour la prestation des sermens: le Réquisitoire de M. le Procureur Général roule sur les Statuts, dont les Extraits sont visés par l'Arrêt. Ces mêmes Statuts sont mentionnés dans les Arrêts de la Cour de 1521 et de 1586; Arrêts de Règlement rendus sur le rapport de Messieurs les Commissaires, lesquels avoient passé plusieurs jours à Caen, pour vérifier les Loix et Statuts de l'Université, et s'étoient fait représenter le *Matrologe*. (M. de Bras, p. 258.)

Presqu'aussitôt que l'Université de Caen fut établie, il y eut entr'elle et l'Université de Paris un Contrat d'association particulière: ce qui fit comprendre à l'Esnauderie qu'il étoit utile d'avoir une expédition en bonne forme des Statuts et Règlemens de l'Université de Paris: il les transcrivit de sa main et signa seulement à la fin de cette transcription, quoiqu'elle contienne une multitude d'actes différents, depuis le Feuillet 413 jusqu'au Feuillet 459.

Cette transcription avoit été faite séparément, et fut ensuite insérée dans le *Matrologe*, ainsi que le Concordat entier entre Léon X et François I. Mais revenons au *Matrologe* écrit de la main de l'Esnauderie et commençant par les mots : BREVE COMPENDIUM.

Dans cette compilation, la dernière signature de l'Esnauderie est à la fin du Feuille 459 V^o ensuite de quoi il y a encore beaucoup d'autres Pièces écrites de sa main, quoique non signées de lui. Il est probable que l'ouvrage fut continué par Zacharie de Gouez, son disciple, lequel fut son successeur dans la charge de Scribe de l'Université, et exerçoit même cette charge dès l'année 1515. (M. Huet, pag. 414 et 415.)

Tout ce qui précède et suit la compilation écrite par P. l'Esnauderie, rendue authentique par sa signature et son écriture, ne peut en rien influencer sur l'authenticité de ce Cartulaire, fait par l'homme de son siècle qui fut le plus estimé, et lequel avoit constamment qualité de donner l'authenticité aux actes, puisque non seulement il étoit le Scribe de l'Université, mais encore Nottaire juré.

[Signé :] M. CREVEL, avocat.

Imprimé pet. in-4^o s. l. n. d. (Coll. Mancel).

[Note imprimée et collée au bas de la page finale] : 96, Crevel (Jacques), « avocat au Parlement, conseiller du Roi, son professeur du droit françois en l'Université de Caen, et ancien recteur de ladite Université. »

Attestation. P. aut. sig. Caen. 1740. in. 4.

XXVII.

Biographie de Lesnauderie.

Cette autobiographie, qui se trouve au fol. 125 v^o du *Matrologe*, n'a pu être insérée ici faute de place ; elle a du reste suffisamment été utilisée, p. 297 (*Bulletin*) ou 3 (*tirage à part*) et suiv., pour que nous puissions la supprimer sans perte pour le lecteur.

XXVIII.

DE FUNDATIONE UNIVERSITATIS CADOMENSIS.

Anno Domini millesimo quadringentesimo XXXI^o, Dominus noster Papa Eugenius quartus, eo tempore quo Angli regnum Francie occupabant, ad requestam et supplicationem trium statuum Normannie, ecclesiasticorum videlicet, nobilium et popularium, hanc Universitatem, in hoc opido Cadomensi, tanquam in umbilico Normannie ducatus, loco idoneo et acommodo, in quo aeris temperies, victualium ubertas, ceterarumque rerum ad humanum usum necessariorum copia reperitur, in solo fertili prope mare sito, quo facilius mundi partibus possent studentes pariter et mercatores convenire, cum quinque facultatibus, videlicet theologie, decretorum, legum, medecine et artium erexit atque fundavit, quid enim quinario numero perfectius? Numquid non noster adest Moyses, legislator summus, qui scripturarum altissima perscrutans totius legis doctrinam ac scientiam numero produxit in lucem quinario (Exo. XXXVIII^o), ac altare holocausti quinque cubitorum, quinque etiam panes (Math. XV^o) atque quinque talenta in sacra scriptura invenimus. Limpidissimi quoque quinque lapides a puero Davide de torrente sumpti, quibus ille Goliath aspectu terribilissimus interfectus est (p^o Regum XV^o), quinque etiam bases enee templi Salomonis, ipsum adornantes. Rosa etenim quinario terminatur solio! Quid plura? Nonne Christus, dominus noster, quinque plagis in cruce pro nostra redemptione corpus suum affligi voluit. Nonne etiam totidem verbis ejus corpus in eukaristie sacramento consecratur. Ipsa siquidem Cadomensis Universitas in hujusmodi numero Universitatem parhisiensem, que mater est omnium aliarum Universitatum hujus regni, excedit, quia solum in ipsa parhisiensi Universitate, sunt quatuor facultates. Et quamquidem Cadomensem Universitatem privilegiis et gratiis instar aliarum Universitatem munivit atque dotavit ipse sanctissimus dominus noster papa Eugenius quartus. Post-

modum quod rex Anglie Henricus, tunc regnum Francie occupas, eam multis decoravit atque ornavit privilegiis, franchisiis, libertatibus atque exemptionibus, ut inter cetera dedit eidem Universitati, mediam partem beneficiorum in ducatu Normanie ad presentationem regiam spectantium, ordinem ponendo super provisionibus faciendis de ipsis beneficiis, personis et suppositis ejusdem Universitatis. Item dedit privilegium eidem Universitati ut nulla alia Universitas ab ipsa privilegia haberet in toto regno Francie. Item dedit privilegium quod baillivus Cadomensis conservator privilegiorum regalium ipsius Cadomensis Universitatis inter cetera cognosceret de arrerariis annuorum reddituum scolarium. Idem dedit eidem Universitati scholas publicas, presertim illas in quibus cause criminales et seculares tractabantur et vulgo nuncupabantur « La cohue » (1) ubi nunc est scola theologorum. Item dedit privilegium quod fierint due barre in duobus butis earumdem magnarum scoliarum ne aliquis transiret ante hujusmodi scholas, tempore lectionum regularium, propter strepitum et tumultum transeuntium et ultra ea multa alia dedit eidem Universitati privilegia. Statutaque fecit et condidit super regimine ejusdem, et qualiter ad gradus et acta in ipsa Universitate ac in qualibet facultate procederetur, que omnia adhuc stant in archa communi ejusdem Universitatis.

Sed postmodum supervenit rex Francie Carolus septimus qui, expulsis hujusmodi Anglis a regno Francie, in anno Domini millesimo quadringentesimo quinquagesimo secundo, quamdam tolleranciam de ipsa Cadomensi Universitate dedit et concessit usque quo videlicet per eum et suum consilium plenius foret deliberatum. Et tandem anno Domini millesimo quadringentesimo quinquagesimo secundo ipse rex Karolus septimus eandem Universitatem novam fecit eamque de novo crexit atque creavit, non habendo respectum ad gesta per Anglos, multisque privilegiis eam dotavit; multique summi Pontifices et Christianissimi Francorum reges poste acursu temporis illam confirmaverunt et eam multis adauxerunt privilegiis, franchisiis et libertatibus. Adeo quod sanctissimus dominus noster, dominus Nicolaus papa

(1) Après « la Cohue » on voit « commune (?) ».

inter cetera prefate Universitati Cadomensis privilegia concessit, videlicet ne aliquos dicte Universitatis Cadomensis per quasvis alias Universitates ceterasque particulares personas, tam ecclesiasticas quam seculares, coram quibusvis ordinariis seu etiam a sancta sede apostolica delegatis iudicibus nec conservatoribus, per ipsius sedis apostolice litteras deputatis, extra locum dicti studii Cadomensis trahi valeant quovismodo, etiam si in huiusmodi litteris, de dicto privilegio, de verbo ad verbum, mentio fieret specialis, decernendo omnes et singulos processus iudicum huiusmodi irritos et inanes, si qui forsani facti forent contra huiusmodi personas dicte Universitatis Cadomensis, quamdiu persone ipse tam presentes quam future parate forent coram earum conservatoribus de se conquerendo seu conqueri volentibus de iusticia respondere. Item sanctissimus dominus papa Alexander sextus concessit eidem Universitati ut sacerdotes et in sacris ordinibus constituti possent leges audire et in eis studere ac actus in eadem facere et gradus suscipere. Item quod doctores iurium ejusdem Universitatis absque alia dignitate possent esse iudices ecclesiastici, delegati et subdelegati, conservatores et subconservatores. Ludovicus etiam, undecimus hujus nominis in Francie, filius predicti Caroli septimi, eidem Universitati inter cetera concessit ut baillivus Cadomensis conservator privilegiorum regalium ipsius Universitatis cognosceret de causis realibus et possessoriiis beneficalibus studentium in eadem Universitate quemquidem ballivum Cadomensem per huiusmodi privilegium conservatorem regalem eorundem privilegiorum per suas patentes litteras deputavit, voluit que per easdem suas patentes litteras doctorum nuncios et servitores ejusdem Universitatis esse immunes a talliis et tributis regiis de reparatione fossatorum, excubiis nocturnis et observatione porte, et quod talia et tanta haberemus privilegia qualia et quanta sunt in Universitatibus Parisiensi, Aurelianiensi et Andegavensi, que omnia confirmarunt rex Carolus Octavus, Ludovicus duodecimus et Franciscus primus et modernus.

XXIX.

STATUTA ALME MATRIS UNIVERSITATIS CADOMENSIS.

Quoniam, secundum Philosophum primo Politicorum, omnis communitas boni gratia videtur instituta, in singulis autem rebus bonitas ex ordine ad debitum et convenientem finem dependet, ad quem statuta, leges, et regule, per rationem posite, potissimum conferunt et conducunt. Qua propter et ipso leges ab eodem philosopho dicuntur, instar anime, vitales spiritus infundere communitati, unde et illa sola censetur justa multitudo, cujus communio in certarum legum et regularum modamine consistit. Dicit enim Sapiens : qui agunt omnia cum consilio sapientie reguntur, et, ut vult lex civilis, leges et constitutiones futuris est dare formam negociis. Ea vero multitudo, qui legis defectum patitur, sub nube confusionis tenebrosa vacillat ; quod apud eruditionis filios, in quibus relucere debet intellecta veritas et prudentie norma , merito reputatur odiosum.

Hinc est quod nos, rector et Universitas Cadomensis, sancta patrum vestigia ceterorumque studiorum generalium morem laudabilem insequi cupientes, volentes etiam juvenes, qui nobis in hac fructifera litteralium scienciarum futuro suscedent, sic erudire ut a spiritu erroris, qui operatur in filios insipientie, nequeant circumferri, ad ordinandum et definiendum certas leges, sive statuta, per nos et nostros successores, ad honorem et incrementum studii, diligenter observanda ; nec non et ad reformanda nonnulla jam pene per non usum aut tractum temporis abolita, decernimus, procedendum. Quorum tenor talis est :

1. *De electione rectoris rubrica.* — In primis, quantum ad electionem rectoris pertinet, qui caput studii debet esse, ea die pro ejus electione constituta, Universitas, debite congregata,

eliget quinque notabiles doctores, sive magistros, aut licentiatos, de quinque facultatibus, theologie videlicet, decretorum, legum, medicine, et artium, singulos de singulis facultatibus; qui sic electi solemniter jurabunt, in manibus tunc rectoris, in presentia ipsius U^s aut deputationum ab eadem, antequam procedant ad futuri rectoris electionem, illum se electuros in rectorem, alium tamen ab immediate precedente, quem scient aut credent secundum suas conscientias idoneum ad ipsius rectoris officium exercendum, quodque in dicta electione non procedent inducti prece, precio, vel alio quovis inordinato favore.

2. *De eodem rubrica.* — Item, pro electione hujusmodi praticanda et exequanda, ordinabitur seu disponetur locus per modum conclavis, in quem convenient ipsi quinque soli de singulis facultatibus electi; cum quibus aut aliquo eorumdem, durante tempore quo ad hujusmodi procedent electionem, nullus alius loquetur ut, omnis cesset subornationis et inductionis suspicio. Supererit quod, extra locum ipsius conclavis, parva candella cerea accensa, spacio unius hore aut hore cum dimidia dumtaxat duratura; infra cujus temporis spacium tenebuntur prefati quinque electores rectorem eligere et nominare, sub pena privationis a sigillo rectorie per annum et emende per U^m arbitrande. In quorum loco alii quinque, de statu ante dicto, per ipsam U^m, in casu predicto eligentur qui modo et forma pretactis ad rectoris electionem procedent

3. *De juramentis a rectore prestandis rubrica.* — Item dictus electus, antequam recipiatur in rectorem, jurabit in presentia U^s, quod fidelis et obediens erit Summo Pontifici et domino nostro Regi; quodque jura, privilegia, libertates, statuta, et conclusiones ipsius U^s, observabit. Similiterque jurare faciet omnes et singulos volentes privilegiis et libertatibus U^s gaudere, aut gradus in ea recipere, antequam littera testimonialis, aut aliud scolaritatis testimonium, eisdem concedatur. Jurabit insuper quod fideliter prefatum rectoris exercebit officium nec per se nec per alium ambiciose procuraverit; quodque capam rigatam, honestam, prout exigit officium deferret, absque ulla innovatione.

4. *De recusantibus officium rectorie rubrica.* — Item statuitur quod, si quis in rectorem debite fuerit electus et ipse causa rationabili, cujus cognitio et decisio ad solam U^m pertinebit, dictum officium noluerit acceptare; sed in recusatone perseveraverit, plectetur pena sex scutorum auri ad U^m aplicanda. Et hoc nisi alias onus rectorie portaverit. Et nichilominus ad alterius electionem procedetur, ita tamen quod predicta pena, sive emenda, non imponetur alicui, nisi pro æmel, etiam si pluries electus, a dicto officio maluerit esse exemptus.

5. *De tempore electionis rectoris rubrica.* — Item quod electio rectoris fiet singulis annis prima die legibili mensis octobris, et durabit usque ad proximam diem legibilem Annunciationis Dominice inde sequuturam. Qua die fiet alterius rectoris electio duratura usque ad primam diem legibilem mensis octobris inde prope sequuturam.

6. *Quis posset eligi in rectorem rubrica.* — Item quamvis in quibusdam U^{bus} non assumatur quis in rectorem, nisi dumtaxat de artium facultate, que ceteris facultatibus est inferior, ut qui rector fuerit sit magis familiaris, et tam magnis quam parvis et mediocribus obsequiosus, ordinatur tamen et constituitur ut honores per facultates et personas habeant distribui; quod doctores in theologia, in jure canonico vel civili, sive in medicina, magistri quoque in artibus, si tales seculares fuerint, et non religiosi, assumi poterunt in rectores, dum tamen magistri in artibus qui ad officium rectoris eligentur, sint ad minus bacchalarii in altera superiorum facultatum.

7. *De habitu rectoris rubrica.* — Item quicumque fuerit in rectorem assumptus, tenebitur de capa rigata et de caputio foderato de variis ejusdem coloris, in panno cum tunica, sibi providere, ut decentius in congregationibus, in actibus scolasticis, et aliis locis solemnibus compareat. Ita, quod rector hiemalis habebit sumere capam in festo omnium Sanctorum, et eadem die facere sermonem ad clerum et laudem et commendationem disciplinarum juxta singulas facultates. Rector vero estivalis capam sumet die lune post Pasca, hora vesperrarum, et die martis, de mane, cum aliquibus notabilibus de U^o, aliquam ecclesiam visitabit.

8. *De contributione ad capam rectoris rubrica.* — Item quicumque recipiet gradum in facultate artium, aut fiet baccalarius in superiori facultate, tenebitur solvere pro capa rectoris summam decem solidorum turonensium recipiendam per receptorem illius facultatis; et duobus rectoribus, qui in illo anno fuerint, equaliter distribuendam et similiter exequo dividentur inter eos juramenta incipientium in artium facultate.

9. *De emolumentis sigilli rectoris et juramentorum rubrica.* — Item quia rector, ratione officii, habet onera portare et expensas facere, statuitur quod pro emolumento sigilli de qualibet testimoniali, adornamento, aut inhibitione exigere possit quindecim denarios; excepto quod decani, aut actu regentes in aliqua facultatum, et qui alias officium rectorie exercuerint. in hujusmodi sigillo gratis expediantur. Similiter, et a quolibet qui in ejus manibus pro scholaritate solitum prestiterit juramentum, percipiat duos solidos cum dimidio et non ultra.

10. *De modo comparendi et concludendi in congregationibus rubrica.* — Item, in omnibus congregationibus generalibus U^a, debebunt comparere doctores et magistri singularum quinque facultatum, nec non licentiati in quatuor facultatibus superioribus maxime, si sub debito juramenti fuerunt evocati; qui omnes vocem habebunt deliberativam in dicta congregatione, quilibet scilicet in sua facultate. Quorum emissis votis, tenebuntur concludere decani a majori parte quinque facultatum in gratiosis; tamen in statutis et ordinationibus per U^m conficiendis, requiretur consensus singularum facultatum tenebunt[ur]que singuli decani facultatum in capis vel epitogiis comparere, et expectare donec rector finaliter concluderit super deliberatis; et hoc nisi legitimum dictis decanis supervenerit impedimentum. In quo casu aliquem notabilem virum, cum decenti habitu, saltem caputio foderato, ad refferendum conclusionem sue facultatis, loco sui, poterunt substituere.

11. *Ut unusquisque determinet facultatem rubrica.* — Item ne sit in distinguendis facultatibus error, aut aliqua confusio, omnes baccalarii in theologia, jure canonico, aut civili, sive medicina, si magistri sint in artibus, reputabuntur de artium facultate quousque ad licentiam pervenerint. Qui illam tunc sequentur facultatem, in quo licentiati extiterint, nisi ex causa

rationabili et legitima, cum ipsis, per decanum ejusdem facultatis, fuerit dispensatum. Qua tamen dispensatione sive licentia adhuc residendi in priori facultate uti poterunt, si legitima causa proposita, de qua cognoscet facultas, ab eis fuerit petita et obtenta. Et si contingat quod in duabus facultatibus superioribus aliquis fuerit licentiat, illam poterit ex duabus eligere quam maluerit et in ea vocem deliberativam reddere. Facta que tali electione ad aliam facultatem, pro deliberando, non transsibit et hoc donec per U^m aliter fuerit ordinatum.

12. *Qui admittantur ad congregationes rubrica.* — Item quod nullus cujuscunque conditionis, admittetur ad congregationem Uⁱ, aut alicujus facultatum, nisi prius specialiter et expresse prestiterit in manu rectoris juramenta consue- ta, que prestare solent incipere volentes in artium facultate. Et sunt ista quod scilicet reverenciam et honorem rectori et suis successoribus exhibebunt, mandatis ejus obedient in hiis que officium rectoris concernunt; intererunt congregationibus, dum fuerint evocati, legitimo cessante impedimento; quodque, jura Uⁱ, franchisias, libertates, et privilegia singularumque facultatum pro posse deffendent, et deffendi procurabunt; quodque, dum intererunt in congregationibus, sive Uⁱ sive facultatum fideliter secundum eorum conscientias deliberabunt, omni favore et odio et alia qualibet corruptella postpositis; quodque decano facultatis sue antiquioribusque magistris et licentiatis exhibebunt reverentiam et honorem; quodque pacem et concordiam servabunt inter facultates similiter inter religiosos et seculares; quodque non revelabunt secreta Uⁱ, sive facultatum, et si quid audierent quod in ipsius Uⁱ, sive alterius facultatum, vergat prejudicium, illud rectori aut decanis facultatum jurabunt revelare. Pro cujus juramenti receptione, rector exigere poterit duos solidos sex denarios et, si aliqui, pro nunc vel alias, in dictis congregationibus Uⁱ aut facultatum inveniantur comparere, qui predicta juramenta non prestiterunt; repellentur a cetu congregationis, donec hujusmodi statutum impleverint cum effectu.

14. *De juramentis faciendis in manu rectoris rubrica.* — Item, quod omnes et singuli qui privilegiis, libertatibus Uⁱ gaudere voluerint et similiter omnes qui baccalaureatum de ce-

tero in quacunq̃ facultate venient suscepturi, priusquam ad hujusmodi gradum admittantur, jurabunt rectori prefato honorem et reverentiam exhibere, et ejus mandatis in licitis et honestis, officium rectorie concernentibus, parere cum effectu; statuta quoque, conclusiones, jura, libertates, et privilegia U^{is} observare et pro posse defendere; atque obedire Summo Pontifici et domino nostro Regi. Et si qui reperti fuerint, omissis hujusmodi juramentis, ad baccalaureatum jam venisse, compellentur per rectorem et decanos, sub pena privationis, hujusmodi prestare juramenta.

14. *De abusibus circa privilegia tollendis rubrica.* — Item licet studia generalia principaliter ordinentur, ut viri ad scientias et gradus acquirendos habiles et idonei promoveantur; atque fructus uberes, pro se et aliis, colligant, tempore opportuno, non ad modicam locorum, in quibus ipsa studia constructa sunt, gloriam et commoditatem; plerumque tamen contigit quod multi nittuntur ad studia, non causa proficiendi, transsire, ut sunt nonnulli abbates, priores, curati alique viri ecclesiastici, seculares, et uxorati mercatores, mechanici et similes ad litteras inepti; sed ea solum intentione ut fraudent ecclesias divinis obsequiis, cessent ab obediencia suorum superiorum, et eximentur ab eorundem jurisdictione, indebite per citationes vexent pauperes et simplices, absolvantur a taliis, jurisdictiones ordinarias effugiant, et perturbent, varios transportus fraudulentos et similia committentes juri dissona, et ecclesiastico statui penitus contraria in prejudicium domini nostri Regis, lesionem rei publice, vituperium et scandalum ipsius U^{is}; Statuitur et ordinatur ad providendum, quod tales abusus decetero non committantur, quod rector jurabit in electione sua in presentia U^{is}, quod pro viribus, sine fraude, conabitur omnes hujusmodi fraudes et abusus auferre et eisdem obviare cum effectu, providebit quod, ne tales abusores et inepti ad scientias acquirendas, recipiantur tanquam scolares, aut privilegiis U^{is} utantur; nec talibus sigillum rectorie aut litteram testimonialem pro scolaritate concedet. Sed illis tantum quos idem rector verissimiliter indicabit, aut fide digno testimonio cognoscet, ad litteras aptos esse et ydoneos aut qui per ipsum rectorem et decanos facultatum casu,

quo de abusu esset suspitio, digni fuerint reputati et privilegiis utantur.

15. *De abusorum punitione rubrica.* — Item quicumque reperi fuerint in privilegiis abuseres cujuscumque status aut conditionis existant, resecabuntur et privabuntur ab U^s; et si casus exigat, plectentur emenda peccuniaria arbitrio conservatoris apostolici, convocatis secum decanis singularum facultatum, taxanda; que quidem emenda in quantum concernet U^m, ad usus communes ipsius U^s committetur.

16. *De testimonialibus expediendis rubrica.* — Item quod rector nulli litteram testimonialem aut sigillum rectorie ad agendum seu conveniendum concedet, nisi habuerit scedulam a suo doctore, vel magistro, sigillatam, aut ejus signo manuali munitam, per quam affirmet talem fuisse aut esse suum verum et continuum scolarem, audivisse que sub eo lectiones ordinarias per majorem partem ordinarii, aut saltem per quatuor menses, et quod intendit continuare, et causa proficiendi in studio residere, nisi forte tales gradum in aliqua facultatum Cadomi receperit, quo casu mitius cum eo agi posset. Si vero pro sua deffensione solum velit expedire litteras protectionis et inhibitorias, poterit eas obtinere sub testimonio alicujus doctoris, quod in una suarum lectionum ordinariarum de proximo comparuit. Si vero fuerit tempus baccaliorum, poterit, in presentia deputatorum U^s, supplicare, quod hujusmodi littere protectionis concedantur, ubi aliter de sua scolaritate fidem facere non valebit, recepto prius ab eo juramento quod in studio intendit continuare

17. *De litteris doctorum regentium certificatoriis pro scolaritate rubrica.* — Item legentes ordinarium et singula regentes facultatum, quolibet anno, jurabunt, in principio ordinarii et congregatione generali U^s, quod nullam litteram certificatoriam scolaritatis expedient cuique, nisi illum noverint esse capacem et audivisse sub eis lectiones ordinarias, modo in superiori articulo designato; et quod idem scholaris, secundum assertionem, quam fecerit, intendit continuare, sine dolo et fraude; nec ipse doctor seu regens pro hujusmodi littera certificatoria scolaritatis aliquid exigere debet. Qui si fuerit absens, legitima causa, post ejus presentiam in proxima congregatione jurabit.

18. *Ut nocturni incessus arceantur rubrica.* — Item ut provideatur insolenciis et effrenate juventuti nonnullorum dissolutam et lubricam vitam ducentium, ex quorum dissolutione seduci possint veri et boni scolares et, sicut ex ove morbida grex totus inficitur, hujus statuti tenore prohibetur ne ipsi studentes de nocte per villam, horis suspectis incedant et loca illicita aut inhonesta frequentare presumant. Qui si reperiuntur vagabundi et de nocte, sine lumine, per villam incedentes, in estate scilicet, incipiendo prima die aprilis et finiando ultima die septembris, post decimam horam a meridie; in hieme vero, incipiendo prima die octobris et finiando ultima die martii, post horam nonam similiter a meridie et hoc absque causa necessaria et honesta, secundum exigentiam casus, per suos doctores et magistros puniantur per carceres vel alias. Qui si forte preventi fuerint per judicem secularem aut ordinarium ecclesiasticum et in carceribus detenti, requirantur per rectorem et suos doctores, modo predicto puniendi et si casus exigat ab U^o ressecentur.

19. *Ut arma subiciantur rubrica.* — Item cum arma statui scolastico penitus disconveniant, prohibetur : ne quis scholaris, doctor aut magister deferat, aut secum defferri faciat, de nocte gladium, arcum, galeam, loricam, aut arma similia. Et si qui reperiuntur in hoc delinquentes, per rectorem et doctores suos, secundum casus exigentiam, puniantur. Quodque in eorum cameris arma talia non habeant, ense dempto, et hoc nisi tales legitime videantur excusandi. Qui, si in talibus commissis preventi fuerint ab aliis iudicibus, per ipsum rectorem et doctores, ut supra, requirantur puniendi.

20. *Ut ludi non frequententur rubrica.* — Item cum frequentatio ludorum palme, tapillorum et similium distrahentium a studio, cui vaccare debent studentes; ac etiam frequentatio tabernarum per sacros canones potissime clericis studentibus et ecclesiasticis viris prohibite sint; precipitur et ordinatur ut omnes a talibus abstineant; quod, si reperiuntur in his delinquentes, per suos doctores et magistros arceantur; si vero obstinati perseverent, ab U^o priventur, cum se reddant incorrigibiles et per talia ineptos ad scientiam acquirendam.

21. *De adjournementis rubrica.* — Item quod nullus presentet

litteras adjor[n]amenti, aut inhibitionis, et protectionis, conservatori privilegiorum regalium aut ejus locum tenenti, ut scilicet sibi decernantur et sigillentur; nisi prius hujusmodi littere sigillo rectorie fuerint munite; per quod constet de ipsius scolaritate, cujus nomine hujusmodi littere levabuntur.

22. *De bursa cancellaria rubrica.* — Item cum per bullam, Uⁱ Parisiensi per Summum Pontificem concessam, super signetis a cancellario pro licencia dandis, sit decism quod aliquid inde recipere injustum est et symoniacum; idcirco statuitur quod antequam aliquis ad licentiam in quacumque facultate presentetur aut admittatur, jurare tenebitur, in presentia decani sue facultatis, quod, occasione hujusmodi licentie recipiende, nichil dedit aut promisit, dedit aut promittet, quovis colore, directe vel indirecte, cancellario aut ejus familiari, sive servitori. Cancellarius jurabit solemmniter in generali congregatione Uⁱ, priusquam ad exercicium licentiarum prestandarum recipiatur, quod nichil accipiet aut per suos accipi permittet, occasione hujusmodi licenciarum, neque aliquam bursam super licenciandos imponet aut impositam sustinebit; simile quoque juramentum prestare tenebitur vicesgerens ejusdem cancellarii in prefata congregatione, priusquam ad impartendum licentias admittatur. Super hoc tamen statuto, ad evitandum anceps perjurium, ex causa per U^m fuit dispensatum.

23. *De sermonibus ad clerum faciendis rubrica.* — Item pro instructione singulorum in fide et bonis moribus, catholicaque doctrina promulganda, ordinatur et statuitur quod in singulis festis solemnibus fiant sermones ad clerum in domo Minorum vel alibi, prout expediens videbitur, si sufficiens fuerit numerus suppositorum facultatis theologie ad hujusmodi sermones continuandos.

24. *Ut in singulis facultatibus observentur propria statuta.* — Item statuitur et ordinatur quod in singulis facultatibus habeantur et observentur propria statuta maxime circa scolasticos actus publice exercendos, et promosionem studentium ad gradum, ne scilicet indigni vel penitus ignorantes vel qui per tempus legitimum non continuaverunt studium, promoveantur, aut cancellario per magistros facultatis quovismodo presenten-

tur, nisi subsit rationabilis causa, pro qua merito debeat cum ipsis in aliquo predictorum dispensari.

25. *De quibus causis ad rectorem cognitio spectabit rubrica.*

— Item statuitur quod in cosis vindicionis, permutacionis, aut locationis librorum et in aliis que libros ipsos concernunt in causis etiam locationis domorum, possunt jurati U^{is}, residentes intra muros, coram rectore trahi et conveniri et coram eo convocatis decanis facultatum, hujusmodi cause valeant discuti ac sommarie et de plano, mediante justicia, terminari.

26. *De bursa capitali et ejus receptore rubrica.* — Item quia ipsa U^{is}, pro usibus publicis, frequenter invenitur subsidiiis pecuniariis indigere, statuitur quod a singulis volentibus in eandem vel gradum acquirere vel ejus libertatibus et privilegiis gaudere, priusquam ad aliquod ipsorum admittatur, exigatur et levetur una bursa, que appellatur capitalis, pro qua recipienda deputetur et committatur unus notabilis magister, in ipsa U^o juratus, et bene residens, cujus erit officium dictam bursam secundum facultates, habito etiam respectu ad expensas ebdomadales, fideliter absque favore vel odio taxare, et taxatam recipere, et de somma recepta nominatim brevetum sive quittanciam sub proprio signo tradere, nomen quoque solventis, diocesim, et quantitatem burse taxate in registro scribere, et pecunias sic per eum receptas ad usus U^{is} legitimos et juxta ejusdem U^{is} conclusiones rectori, decanis, aut deputatis, expedire, de misiis quoque rationes facere, copiam sui registri in libro ad hoc deputato rectori communicare, et semel in anno circa finem cujuslibet ordinarii in presentia rectoris et deputandorum ab U^o rationes et compotum suum reddere, atque in proxima congregatione publica sui compoti manifestare, et pro stipendiis habebit super receptis de qualibet libra turonensium XII denarios, dicti vero auditores compotorum quilibet pro auditione quinque solidos turonensium, preterea ut honores et onera distribuantur de biennio in biennium mutabitur dictus receptor, et per U^{am} novus eligetur.

27. *De bidellis rubrica.* — Item statuitur quod in dicta U^o ordinentur sex bidelli quorum unus sit principalis, qui corpori U^{is} prefatoque rectori obsequatur, eum associando, et congregationes decanis facultatum insinuet; alii vero quin-

que singuli singulis facultatibus deserviant, pronunciando principia, lecturas, congregationes, et similia scolasticos actus concernentia, magistris, licentiatis, et baccalariis suarum facultatum, aliaque servitia debita et consueta faciendo, teneanturque que singuli semel in mense coram rectore se representare, ad audiendum si forte pro utilitate vel honore U^a aliquid intervenerit, in quo debeant, subservire, hoc adjuncto quod pro congregationibus servetur mos laudabilia facultatis theologie, videlicet quod, per aliquem magistrum in artibus, decano ejusdem facultatis presentetur scedula pro congregatione celebranda.

28. *De librariis rubrica.* — Item per dictam U^m ordinentur duo librarii intra muros Cadomenses, quorum erit officium libros de variis facultatibus et scienciis habere et ad hoc opidum Cadomensem undecumque poterunt venales asferre, dominicis diebus et aliis festivis ad sermones et conventiones publicas dicte U^a hujusmodi libros exhibere, aliis vero diebus in suis domibus fenestris apertis ipsos libros venditioni exponere, nec poterunt vendere extra opidum Cadomensem aliquem librum scolasticum, donec per tres dies dominicos illum exposuerint venalem in loco publico, in quo solent fieri sermones U^a, vel per mensem in suis fenestris publicis, et hoc prestabunt juramentum in congregatione U^a et in manu rectoris, priusquam ad hujusmodi officium admittantur, dum tamen pretextu hujusmodi officii habeatur a talliis et similibus exactionibus exemptio.

29. *De pergamenariis rubrica.* — Item quod ordinentur per U^m duo pergamenarii intra muros Cadomenses, quorum erit officium magistris et scholaribus de pergameno providere, mediante justo precio, per rectorem et deputatos U^a, si opus est, statuendo, apreciare etiam pergamenum a forensibus venditioni exponendum, presente rectore et duobus magistris U^a ad arbitrium rectoris convocandis; habebit que rector de qualibet botta pergameni sic venditi viginti denarios turonensium, botta scilicet XXXVI pelles continente, et hoc dummodo tales forenses a talliis et exactionibus immunes et exempti habeantur.

30. *De illuminatoribus et religatoribus librorum rubrica.* —

Item ordinabuntur ab U^o duo illuminatores et duo librorum religatores, qui ante omnia de suo officio fideliter exercendo in manu rectoris U^o debite congregata prestabunt juramentum, et simile facient pergamenarii supra dicti.

31. *De scriba Universitatis rubrica.* — Item ordinabit ipsa U^{as} unum notabilem virum ecclesiasticum tabellionem apostolicum, qui notarius U^o appellabitur, cujus erit officium litteras missivas componere, aut saltem ab aliis compositas grossare et in formam debitam redigere. acta, et conclusiones ipsius U^o registrare, et de hiis, si fuerit requisitus, mediante salario competenti, instrumenta publica conficere, testimoniales etiam veris scholaribus expedire.

32. *Ut Universitas habeat advocatum et procuratorem rubrica.* — Item pro causis et negociis communibus U^{as} prosequendis et in judicio vel extra deffendendis, tam in auditorio ballivi Cadomensis, quam conservatoris ecclesiastici, constituet et habebit ipsa U^{as} advocatum et procuratorem in singulis auditoriis prelibatis.

33. *De pulsatore campane rubrica.* — Item ordinabitur unus pulsator, cujus erit officium pro lectionibus ordinariis aut publicis ceterisque actibus scolasticis singularum facultatum campanam pulsare mediante salario competenti.

34. *De collecta bidellorum rubrica.* — Item bidelli ante dicti singularum facultatum poterunt certa die, semel in anno dumtaxat, a singulis scholaribus sue facultatis petere collectam, dummodo honeste suo officio deserviant, et tenebuntur omnes scholares saltem de honestate ad hujusmodi collectam contribuere.

35. *De portione bidellorum in bursis rubrica.* — Item de bursis, quas habebunt solvere promovendi ad magisterium, licentiam, seu baccalaureatum, in quacumque facultatum aliqua portio assignabitur bidello hujusmodi facultatis, cetera in usus communes facultatis committende juxta morem et consuetudinem cujuslibet facultatum, in quarum taxatione mediocritas erit servanda.

36. *De juramento a licenciendis prestando rubrica.* — Item in licentia recipienda in qualibet facultate, jurabit licencian- dus in manibus cancellarii, aut ejus vicesgerentis, quod non

exponet in festo suo ultra taxam Clementine de magistris, videlicet trium milium grossorum turonensium, quodque similem gradum in alia U^o seu studio non recipiet, nec super hoc juramento dispensationem impetrabit, nec impetrata per alium aut etiam gratis oblata utetur, quodque fidelis et obediens erit Summo Pontifici et domino nostro Regi.

37. *De stipendiis et collecta bidelli rectoris rubrica.* — Item cum provisio necessaria sit bidello principali, qui rectori et corpori U^o obsequia frequenter impendit, statuitur quod ipse bidellus a quolibet aliorum bidellorum quintam partem bursarum a facultatibus provenientium [accipiat], possit que semel in anno in scholis singularum facultatum facere collectam et tenebuntur de honestate auditores in singulis facultatibus, maxime qui privilegiis gaudere aut gradus acquirere pretendunt, aliquid gratuitum erogare.

38. *Ut fiat carta seu registrum de nominibus officiariorum Universitatis et semel in anno legatur rubrica.* — Item quia officarii ab U^o instituti aliquando sint negligentes vel remissi in suis officiis exequendis, pretendunt que nonnulli gaudere privilegiis debitum sui officii non implentes, unde frequenter contingit libertates et jura ipsius U^{is} diminui vel impediri, statuitur et ordinatur quod in carta sive membrana communi inscribantur omnes officarii, ministri, nuncii et servitores, tam in villa Cadomensi quam extra residentes, qui scilicet pro officiariis vel servitoribus U^{is} se gerunt et qui privilegio ejusdem gaudere pretendunt, in quorum locum vel cedentium vel decidentium substituantur alii aut de novo instituuntur similiter inscribendi; ita ut facile cognosci possit eorum numerus in singulis diocesibus et vicecomitatibus quodque teneantur dicti officarii, specialiter pergamenarii semel in trimestri, nuncii in quolibet mense, coram rectore comparere et exhibere obsequium debitum scholaribus illarum partum in quibus sunt instituti.

39. *De eodem rubrica.* — Item quod hujusmodi officiariorum et servitorum nomina singulis annis circa finem ordinarii in congregatione solemni legantur ita ut videri possit et discuti, sed qui fuerint propter contemptum vel negligentiam puniendi vel privandi, et de aliis, ubi casus exegerit, provideri.

40. Que conclusiones transsire debeant in vim statuti rubrica.

— Item quod nulla conclusio vel decisio U^a transseat in vim statuti, nisi fuerit per tres congregationes solemnes concorditer conclusa et confirmata, similiter neque aliquod statutum ex novis emergentibus causis valeat immutari aut abrogari, nisi per tres congregationes generales sub debito juramenti factos contrarium visum fuerit et ordinatum.

41. De interpretatione hujusmodi statutorum rubrica. — Item si quae aliquae difficultates, obscuritates, aut dubia, in precedentibus articulis aut eorum altero supervenerint, ipsa U^a apud se retinuit facultatem hujusmodi ambiguitates et dubia terminandi, interpretandi, declarandi, et diffiniendi, et super ipsis dispensandi.

42. De infractione hujusmodi statutorum rubrica. — Item si quis inveniatur contra hujusmodi statuta vel aliquod eorum temeraria presumptione de facto niti vel insurgere, ex nunc ab ipsa U^a privatus decernitur et tanquam pars toti non conveniens ab eadem resecatur.

Has ordinationes, regulas, et statuta superius articulatim declarata, nos rector et U^a ejusdem studii Cadomensis, solemniter congregata in domo Minorum, anno domini millesimo quadringentesimo quinquagesimo septimo, penultima die aprilis, audita prius eorum publica lectura, pro prima recepimus, et conclusimus, et nichilominus ad pleniorum discussionem et deliberationem pro ipsis visitandis nostros deputatos commisimus; deinde vero eodem anno, vicesima quarta maii, pro secunda; et, vicesima quinta junii, pro tertia, et ad majorem firmitatem, vicesima septembris immediate sequenti ex habundanti, pro finali decisione, statuta predicta conclusimus, rata quoque, grata et acceptata habuimus et auctoritate nostra approbavimus, et confirmavimus, tenoreque presentis scripture confirmavimus, et approbamus, nos et successores nostros, quatenus de jure possumus, ad ipsa inconcusse et inviolabiliter observanda ex nostri animi deliberatione submittentes, in quorum testimonium signa rectoris nostri, quoque scribe presentis scripto duximus apponenda. Datum Cadomi, in pretacta nostra congregatione, vicesima septembris, anno Domini millesimo

quadringentesimo quinquagesimo septimo, solemniter celebrata.
Collatio facta.

[Signé :] LESNAUDERIE, scribe conservationis.

Orig. Bibl. mun. de Caen, in-fol. 63, fol. 8^{re} à 15^{re}.—*Matrol.*,
126^{re}.

4.

REGISTRE DES CONCLUSIONS.

XXX.

RECTORIA MAG NICOLAI MARCI.

1. Quoniam, teste Philosopho, tempus oblivionem inducit, rationem consentaneum, videtur, ut que pro utilitate communi salubriter deliberata sunt et conclusa, non solum memorie, sed etiam licteris commendentur; ut scilicet preteritorum ratio apud eos, qui communitati presunt, esse possit regula futurorum; hominum namque memoria sensim labitur et vix evo breviori perdurat: que vero mandantur licteris ad posteros, certa fide, facile transmittuntur. Unde fit ut, ex omissione scribendi, res et opiniones hominum frequenter vacillent in incerto, rumpaturque quod ante placuit et fiat quod extiterat prohibitum.

2. Hinc est, quod alma mater universitas Cadomensis, ultima die martii anno domini M° CCCC° LVI°, apud Minores solemniter congregata, statuit et ordinavit, quod de cetero rector conclusiones, in congregationibus ejusdem Universitatis habitas, in papyro communi fideliter registraret aut faceret registrari sub designatione temporis et articulorum. Cujus rei gratia fieret

papirus presens, singulis rectoribus in futurum communicanda, ad quam de conclusis et deliberatis, quotiens opus erit, possi- habere recursus, scribe Universitatis nichilominus in redigent dis conclusionibus pretactis suum officium continuante.

3. Datum est supra.

4. *Anno Domini millesimo quadragintesimo quinquagesimo sexto, ultima die martii, tunc rectore magistro Nicolao Marci, celebrata fuit congregatio Universitatis, sub debito juramenti, apud Minores, hora octava, super duobus articulis.*

5. Primus, ad sedandam et pacificandam controversiam inter nonnullos seculares et supposita Universitatis, occasione quorundam nocturnorum excessuum, ut dicebatur, pullulan- tem; super hiis quoque pro futuro providendum, necnon super aliis tangentibus ipsius Universitatis honorem; et 2^a com- munis super supplicationibus et injuriis.

6. Quo ad primum, apertis materiis per Rectorem, et habita deliberatione facultatum, deputati sunt venerabiles viri magis- tri Rogerius de Stampis; officialis Cadomensis, Ricardus de Monasterio, vicesgerens conservatoris apostolici, Thomas Fortin, Nicolaus Michel, ad tractandum et componendum cum domino vicecomite Cadomensi et aliis officiariis regiis, super eo quod idem vicecomes proposuerat multa scandala orta fuisse per nonnullos scolares, de nocte horis prohibitis incedentes et ali- quos seculares; ex adverso dicebant contra jus et rationem se fuisse graviter lesos et injuriatos, etc.; qui quidem deputati de singulis transegerunt; et ad providendum pro futuro, lectum est in congregatione statutum de nocturnis incessibus, et, sub debito juramenti et pena ressecationis, omnibus prohibitum ne de cetero venire presumant contra tenorem hujusmodi statuti. — Itaque controversia sedata est, dati sunt et etiam deputati supradicti ad conveniendum locumtenentem domini baillivi Cadomensis, super eo quod differebat expedire litteram protec- tionis et inhibitionis in forma consueta cuidam nuntio Alencon- nensi: et similiter vicecomitem super eo, quod a Johanne de More, nuntio Constantiensi, exigebatur eadem custuma sive pedagium. — Placuit quod convocaretur magister Jacobus Lepo- ris, et cum effectu sibi satisfaceret de XXI libris restantibus de summa centum librarum, alias eidem pro viagio facto ad curiam

Romanam, gratia confirmationis privilegiorum Universitatis, constituta; et ab eo reciperentur libri in pignus dati, cum quittancia; quod que in confectione librarie communis procederetur, quantum esset possibile.— Deputatus est rector ad scribendum domino decano Rothomagensi, Magistro de Bosco, pro excusatione Universitatis super quadam somma XL libris, in qua pretendebat ipsam Universitatem sibi teneri, ratione viagiorum Turonis factorum. Concluse sunt nominationes pro omnibus hoc anno graduandis in artibus aut de novo graduatis.— Placuit quod expensis Universitatis fieret papirus presens pro regesto rectoris et in qua idem Rector, per se vel per alium, fideliter redigeret conclusiones Universitatis ad majorem memoriam conclusorum et instructionem successorum.

7. Nulle fuerunt supplicationes.

8. *Anno 1457, penultima die aprilis, congregata fuit Universitas, per juramentum, loco et hora consuetis, super tribus articulis.*

9. Primus, ad videndum persolvi magistrum Jacobum Leporis et finaliter cum eo concludendum; super quo conventio jampridem cepta et nuper confirmata cum dicto magistro Jacobo per deputatos Universitatis, videlicet venerabiles viros magistros R. de Stampis, R. de Monasterio, J. Caudel, et Tho. Fortin, placuit; et placuerunt minute obligationis eidem magistro Jacobo per Universitatem passande et quietancie ab eo recipiende, que quidem quietancia et conventio in formam publici instrumenti redacte statim recondite sunt in archa communi Universitatis, et in eadem congregatione restituit ipse Leporis septem volumina librorum juris, que habuerat in pignus pro soma pretacta recepit etiam X libras adhuc restantes de tota predicta soma librarum, quia receptor facultatum juris sibi numeraverat XI libras citra diem supra scripte congregationis et per hoc quieti hinc inde.

10. 2^{us} articulus. Fuit ad audiendam lecturam statutorum nuper ab antiquis excerptorum, et ea pro prima, si expedire viderentur, concludenda nec non super aliis honorem Universitatis tangentibus. Super quo, facta publica lectura statutorum, placuit quod singule facultates, expensis suis, haberent copiam ad amplius deliberandum; quodque ex tunc concluderentur,

pro prima, illi articuli, super quibus controversia non invenitur; quodque lapsis inde XV diebus fieret alia congregatio per iuramentum ad iterum deliberandum super huiusmodi statutis et ea concludenda.

11. Placuit etiam quod per receptorem burse capitalis satisfaceret laboribus scripture facte in huiusmodi statutis; quodque de cetero statuerentur et prefigerentur certi dies in quadragesima, ad expediendum seu sigillandum nominationes; quodque bidellus rectoris, pro convocatione decanorum ad huiusmodi negotium et impressione sigilli; perciperet a nominandis aliquod emolumentum, videlicet de qualibet nominatione II aut III denarios turonenses.

12. 3^{us} articulus. Ad suplicationem magistri Pe. Candel, placuit quod omnes nominationes, in ultima quadragesima expedite, pro absentibus ab Universitate reputarentur quasse, quatenus facere possent in prejudicium presencium.

13. *Eodem anno, XXIII^{us} maii, fuit Universitas congregata, loco et hora consuetis, super 3 articulis.*

14. 1^{us}, ad audiendum relaciones facultatum, et ulterius procedendum super materia statutorum et eadem, si expedire videretur, pro secunda concludendum.

15. 2^{us}, ad disponendum de libris Universitatis et libraria, si et qualiter in illius confectione procederetur, nec non super aliis honorem Universitatis concernentibus.

16. 3^{us} communis.

17. Super primo, placuit concludere pro secunda illa statuta, de quibus inter facultates non erat controversia. Et quia super aliquibus erat difficultas et contentio, maxime super uno de ordine servando in incesso processionum Universitatis, dederunt singule facultates potestatem rectori convocandi aliquos notabiles deputatos de qualibet, et temptare si super dictis difficultatibus concordia posset inveniri, super quo vicibus iteratis convocati sunt deputati.

18. Quo ad secundum, placuit quod procederetur in confectione librarie, et deputati sunt magister Thomas Onfroy, tunc decanus arcium, magister Thomas Fortin, et quidam alii, et placuit libros Universitatis nemini commodari, set in archa reservari usque ad dicte librarie complementum.

19. XXV^{ta} junii, congregata est Universitas, sub debito juramenti, loco et hora consuetis, super 3 articulis.

20. 1^{us}, ad secundo concludendum statuta Universitatis, vel alias super ipsis ulterius deliberandum. Et quo ad istum, placuit concludere pro tertia, illa de quibus non erat controversia : super articulo de ordine processionum, quia non habebatur concordia, placuit quod per rectorem convocaretur Dominus officialis Cadomensis, magister Ro. de Stampis, et cum eo unus doctorum theologie, ad componendum de dicto articulo; qui si non possent convenire fierent deputati Universitatis per juramentum, si vero per hanc viam non inveniretur concordia, fieret congregatio Universitatis : et passaretur hujusmodi articulus de ordine processionum, non in vim statuti, sed per modum conclusionis, videlicet a majori parte facultatum.

21. 2^{us} articulus erat ad passandum procuratorium, nomine Universitatis, ad exemptionem ejus totalem vel in parte de decima, nuper in regno Francie imposita, proseguenda in quadam conventionione que super hoc negotio debebat Lexoviis celebrari, nec non super aliis Universitatis honorem concernentibus.

22. 3^{us} communis. Quo ad istum secundum, passatum est procuratorium pro dicta materia quod secum detulit do. officialis Cadomensis supra nominatus. Habuit Universitas ratum et gratum quidquid deputati super facto librerie facerent aut jam fecissent.

23. Die Beate Marie Magdalenes, congregata est Universitas, apud Minores, super duobus articulis.

24. 1^{us}, ad deliberandum de incesso processionis ad illam diem statute. 2^{us} communis.

25. Placuit ire processionaliter ad ecclesiam parrochiam Beati Johannis de Cadomo, et ibi celebrata est missa solemnis per Reverendum Patrem dominum priorem Sancte Barbare, et habitus est sermo ad populum per venerabilem virum magistrum Johannem Lyenard in theologia licenciatum. Cause processionum generales, pax ecclesie et regni, fructus terre, serenitas acris, status universitatis et opidi.

26. *Eodem anno XIX^o augusti, congregata est Universitas, loco et hora consuetis, super 3 articulis.*

27. 1^{us}, ad audiendum lecturam quarundam litterarum transmissarum a curia regis super facto decime, et ad eligendum ambassiatores pro quadam conventionione Parisius celebranda super distractionem causarum Normannie per iudices Parisienses.

28. 2^{us} ad ulterius procedendum in statutis et libraria communi Universitatis.

29. 3^{us} communis.

30. Quo ad primum lecte sunt in publico littere domini decani Rothomagensis, ad capitulum Rothomagense directe de curia regis, effectum ambassiate transmissæ pro decima continentes, quod scilicet Rex eam libenter admiserat, audiverat, et exaudiverat statuendo quod super provincia Rothomagensi pecunie per modum decime secundum valorem beneficiorum non levarentur, ymo neque secundum taxam antiquam vel reductam. — Lecte sunt etiam littere Reverendissimi Patris Domini Cardinalis Papiensis, familiares et caritentie, ad Universitatem nuper transmissæ. — Electus est pro ambasiatore Universitatis magister N. Michaelis, et conclusum quod roga- rentur illi de villa assumere sibi unum de Universitate ad expensas patrie.

31. Quo ad secundum, de statutis, quod procedatur in illis per deputatos et redigantur; quodque libri Universitatis in communi libraria cum effectu et exponantur et collocentur, presentibus decanis aut aliquibus notabilibus de singulis facultatibus ad hoc saltem vocatis. Et rogaverunt facultatem artium ceteræ facultates, pro quibusdam voluminibus librorum, quæ habebat ipsa facultas ab Universitate in pignus, pro certa quota pecuniarum dudum tradita in usus communes ejusdem Universitatis: quatenus consentiret eadem facultas arcium quod dicti libri, simul cum ceteris in communi libraria reponerentur, manente jure pignoris, et cum bona caucionis littera de pretacta soma. Super quo petivit eadem facultas tempus ad maturius deliberandum.

32. Supplicavit magister R. Le Herice pro quodam nuccio in vicecomitatu Abrincensi, cujus nomen non noverat, cujus

supplicatio est admissa dum tamen haberet assensum scholarium dicti loci.

33. *Prima die septembris, celebrata est congregatio Universitatis, super 2 articulis.*

34. 1^{us}, ad passandum procuratorium pro conventione Parisius celebranda de qua supra et totaliter expediendum ambassiorem pro ea deputatum.

35. 2^{us} communis.

36. Passavit Universitas de communi consensu procuracionem et nominavit procuratores dominum decanum Rothomagensem, Ma G. Roussel, Tho. Fortin, N. Michel et quosdam alios de expedicione pecuniarum; pro dicta ambassata placuit quod sumerentur octo scuta de bursa capitali et a facultate arcium mutuo XVI scuta, de quibus haberet ipsa facultas receptorem burse capitalis obligatum. Consensit etiam facultas arcium quod libri supra dicti, quos habebat in pignus ab Universitate, reponerentur in libraria communi, salvo jure pignoris et cum cautione litteratoria, et ita quod eadem facultas haberet clavem bance in qua collocarentur dicti libri. Negotium tamen dicte ambassate non habuit effectum pro tunc quia conventio, de qua supra, dilata est ad terminum longiorem.

37. Supplicavit magister N. de Vauvilla, pro renovacione sue nominacionis alias obtente, ad collationem Montis Beati Michaelis, quod sibi fuit concessum.

38. *Mercurii qui fuit XXI^a septembris, celebrata fuit congregatio Universitatis, sub debito juramenti, loco et hora consuetis, super 3 articulis.*

39. 1^{us}, ad eligendum novum ambassiorem pro conventionem pretacta Parisius celebranda super quo quidem dilatus fuerat dicte conventionis terminus ad primam octobris; se excusavit magister N. Michel, prius electus, eo quod disposuerat hoc anno legere sententias et ex aliis impedimentis, cujus excusatione per deputatos prius demandatos per dictam congregationem recepta, nominaverunt facultates jurium venerabilem et circumspectum virum magistrum R. de Monasterio, ceterae facultates magistrum Ni. Marci.

40. 2^{us} articulus, ad finaliter concludendum statuta Univer-

sione infra scripta, in communi libraria reponantur et conserventur, et sunt hec volumina: Catholicon, incipiens in 2^o folio « quoque consonantem » et in penultimo « Gallinis »; Biblia incipiens in 2^o folio « litteras legeret » et penultimo « tau signum »; Retractationum Beati Augustini, incipiens in 2^o folio « Jubeas a me » in penultimo « compendium »; aliud volumen continens plures libros ejusdem, incipiens in 2^o folio « arbitrii » in penultimo « vero illi »; ejusdem de Trinitate, incipiens in in 2^o folio « vivaciter » in penultimo « exempli forma ». Ex adversis vero de residua somma LX^{ta} librarum et una, et XXIII^{ta} librarum ex alia, nos nomine quo supra et dicta sex volumina jure pignoris, eidem facultati obligavimus et tenore presencium astringimus et obligamus et pretera consentimus quod dicta facultas habeat clavem bance in qua dicti libri situabuntur alligati, quodque receptor burse capitalis assumatur de suppositis ejusdem facultatis, qui de pecuniis sue recepte, deductis misis et expensis pro facto nostro communi necessariis aut consuetis eidem facultati satisfaciat et predictas summas, quam citius fieri poterit, fideliter persolvat, que omnia rata et grata tenuimus et tenere promissimus, donec de dictis pecuniis prefate facultati legitime fuerit satisfactum. In quorum testimonium sigillum nostrum una cum nostri scribe signo, presentibus duximus apponendum anno Domini MCCCC^o LVII^o, die XXI^a mensis septembris.

45. Istis sic conclusis et conventis, die sabatti, qui fuit XXIII^{ta} ejusdem, repositi sunt prenotati libri cum ceteris libris communibus, in librerie communi, pro initio dicte librerie et in eadem die alligata sunt et incathenata in eadem libraria XXV^o volumina librorum, in quatuor bancis, de duabus vero clavibus similibus, quarum quelibet sufficiebat omnes bancas reserare, juxta prehabita tradita est una decano facultatis artium, magistro Tho. de Talvas.

46. *Prima octobris, celebrata est congregatio, loco et hora consuetis, super 2 articulis.*

47. 1^{us}, ad eligendum novum rectorem.

48. 2^{us}, communis.

Datis intrantibus per singulas facultates, more solito proces-

sum est ad novi rectoris electionem; et electus est venerabilis et discretus vir Magister Petrus Caudelli.

Quoad secundum, post gratiarum actiones datas a rectore precedenti, ad ejus supplicationem habuit Universitas facta per eum in officio grata et advoata.

1^{er} registre des Conclusions de l'Université, folio 1^{ro}.

XXXI.

RECTORIA MAGISTRI PETRI CAUDEL. M CCCC LVII.

1. *Die lune, decima octobris, celebrata est congregatio Universitatis, super duobus articulis.*

2. Primus, ad recipiendum juramenta regentium in singulis facultatibus, super testimonialibus expediendis, juxta statuta Universitatis.

3. 2^{us}, communis super supplicationibus et injuriis.

4. Quantum ad p^{um}, placuit dominis regentibus singularum facultatum jurare quod observarent statuta de testimonialibus expediendis, videlicet quod nulli litteram testimonialem scolaritatis ad agendum expedirent, nisi scirent eum esse scientie capacem et audivisse lectiones ordinarias per tempus requisitum ad usum privilegiorum, videlicet per quatuor menses, aut per majorem partem ordinarii; ad deffendendum vero, nisi scirent eos de proximo comparuisse in una suarum lectionum ordinariarum; quodque pro littera certificatoria scolaritatis nichil exigenter; et hoc promiserunt magistri nostri Ma. Jo. Crasset, Ma. Jo. Foucher, Ma. Tho. Dyonisii, Ma. Gaufridus de Constantino, Ma. Ni. de Vauvilla, Ma. Ri. Le Herice, regentes in facultate theologie; dominus Ro. de Stampis, dominus Ri. de Monasterio, dominus Petrus Julin, dominus Jo. Thesauri,

dominus Jo. Caudelli, regentes in facultate decretorum; dominus Ro. Legoupil, regens in facultate legum; Ma. Jo. Blondel, Ma. Jo. Plusbel, Ma. Jo. Harpin regentes in facultate medicine; item Mag. Ni. Marc, N. Michaelis, J. Bouet, Petrus Caudel, Ro. Presbiteri, Ger. de Lacourt, Na. Lecoeffye, Tho. Onfrey, Ni. Lebas, Jo. Baussen, Quentinus Fabri, Tho. Talvas, Petrus Blondel, Jo. Hardy, Jo. Le Gris, Philippus de Bosco, Guillelmus Hamon, Gui. de Glatigny, Ra. Pastourel, omnes predicti regentes in facultate artium.

5. Quantum ad 2^m, nulle fuerunt supplicationes.

6. *Die martis, decima octava octobris, celebrata est congregatio Universitatis, super tribus articulis.*

7. Primus, ad expediendum ambassiatores electum, videlicet Ma. Ni. Marc, transmittendum Parisius pro conventionem ibidem celebranda.

8. Secundus, super aliquibus tangentibus honorem Universitatis.

9. Tertius, super supplicationibus et injuriis.

10. Quantum ad primum, quia negotium dicte conventionis adhuc erat incertum, placuit majori parti facultatum adhuc differre negotium sue legationis, quousque amplius Universitas esset certificata de his que ibi agerentur et de dominis commissariis qui ibidem convenirent.

11. Quantum ad secundum, convocatus fuit Ma. Petrus Saley, super quodam negotio pendente inter ipsum et Ma. Ni. Michaelis, occasione venditionis, ut dicebat, cujusdam equi, cujus negotium pro dicto Ma. Ni. suscepit Universitas, pro quo pacificando obtulit Universitas dicto Ma. Petro unum scutum super bursam capitalem capiendum pro qua quidem [sonna] tandem contentatus est dictus M. Petrus. Quantum ad hunc articulum, etiam apertum est qualiter statutum erat quod singuli decani comparerent in habitibus decentibus in congregationibus Universitatis, quod tamen plurimi non faciebant et quo ad hoc dispensatum est cum eis usque ad festum Omnium Sanctorum et illa die prefixus est sibi terminus.

12. Quantum ad tertium, supplicavit Ma. Ro. Carbonnel pro renovatione unius nominationis, cui concessa est supplicatio.

13. *Die dominica, XXIII octobris, facta est iterum Universitatis congregatio super duobus articulis.*

14. Primus, ad expediendum dictum ambassiatores, pro dicta conventionem, juxta ordinationem deputatorum.

15. 2^a, super supplicationibus et injuriis.

16. Quantum ad primum, placuit quod Ma. Ni. Marc transiret cum procuratore et instructionibus lectis in ipsa congregatione ad dictam conventionem Parisius celebrandam, ad procurandum ea que essent utilia et honesta pro Universitate. Audite sunt et lecte aliquae minute litterarum, quas secum deferret ad dominos Narbonensem et Lexoviensem episcopos, ad dominum de Estouteville, ad deputatos Trium Statuum Normanie, et ad cives Rothomagenses; que omnes placuerunt.

17. Nulle fuerunt supplicationes.

18. *Die mercurii, decima sexta novembris, celebrata est congregatio Universitatis super tribus articulis.*

19. Primus, ad audiendum relacionem magistri Ni. Marc, qui tanquam ambassiator Universitatis redierat ex conventionem Parisius celebranda; necnon ad audiendum lectionem litterarum Reverendi in Christo Patris Lexoviensis episcopi ipsi Universitati transmissarum.

20. Secundus, super aliquibus tangentibus honorem et utilitatem ejusdem Universitatis.

21. Tertius, communis super supplicationibus et injuriis.

22. Quantum ad primum, audita relatione per Magistrum Ni. Marc super hiis que gesserat infra legationem, habitus est ratus et advoatus et ratus, cui gratias exhibuit Universitas super laboribus assumptis. Exhibuit etiam gratias domino Lexoviensi super graciosis litteris.

23. Quantum ad secundum, aperuit Rector quod circa principium mensis decembris celebranda esset conventio, ex parte virorum ecclesiasticorum hujus provincie, in hoc opido Cadomensi, et quod conveniens esset ibidem proponere aliqua utilia pro Universitate, maxime quantum ad duo; primo ut, si esset possibile, supposita Universitatis ab exactione decime eximenter aut saltem supportarentur; secundo ut quo ad provisionem secundum pragmaticam adinveniretur melior modus et forma

convinctior sine tanto vexationis discrimine. Hic totus articulus ad deputatos remissus est.

24. Quantum ad tertium, supplicavit dictus Ma. Ni., quatinus gratus haberetur quod ita factum est; quod que de pecuniis sibi expeditis restabant adhuc undecim scuta, supplicavit idem quod clericus suus aliquid perciperet, cui oblatum est unum scutum, et ita restabant decem que ipsi Universitati restituit. De quibus deliberavit Universitas, una cum sex aliis que a receptore generali recipiuntur, restitutionem fieri Facultati artium in diminutionem somme pro qua sub cautione obligata est Universitas ipsi facultati. Supplicavit quoque magister Ro. Hequart pro renovatione littere nominationis, pro et nomine Ma. Jo. Le Chappelain ad collationem domini abbatis de Exaquio cujus supplicationi annuit Universitas, decrevitque quod in posterum pro renovatione litterarum nominationis non oportebit in Universitate supplicare, sed quod hoc sufficeret in deputatis dum de nominatione per regestrum constiterit. — Supplicavit etiam Ma. Lucas Ruffy, admissus ad regenciam in facultate artium, quatinus recipiatur ad prestandum juramenta regencium super testimonialibus expediendis, qui receptus est et dicta juramenta prestitit.

25. Non fuerunt alie supplicationes.

26. *Die martis, decime tercia mensis decembris, celebrata est congregatio Universitatis, apud Minores, super duobus articulis.*

27. Primus, ad concludendum processiones ad illam diem assignatas fieri.

28. Secundus, communis, etc.

29. Quantum ad primum, placuit ire processionaliter ad ecclesiam Fratrum Predicatorum ubi celebrata est missa sollemnis per reverendum patrem Dominum abbatem de Ardena et sermo doctoralis ad populum per Ma. Nostrum Ma. Tho. Dyonisii. Cause processionis solite, pax universalis ecclesie, serenitas regni, et felix successus domini nostri Regis, incrementum et salus Universitatis et civium hujus opidi.

30. Quantum ad 2^{um}, supplicavit Robertus Labbey, Ebroidensis diocesis, quatinus recipiatur in officium pergamenarii

apud villam de Bellomonte Le Rogier, cujus supplicationi annuit Universitas, salvis, etc.

31. *Die jovis, XXIII mensis februarii ejusdem anni, congregata est Universitas, super tribus articulis.*

32. Primus, ad concludendum nominationes faciendas pro suppositis Universitatis de anno currente, juxta pragmaticam sanctionem.

33. Secundus, ad disponendum super officio procuratoris Universitatis in Curia conservationis privilegium.

34. 3^a communis super supplicationibus et injuriis.

35. Quantum ad primum, multis apertis per Rectorem concernentibus factum nominationum, placuit unanimiter omnibus facultatibus quod fierent nominationes more solito et concluderentur de illius diei data; quatinus qui de suppositis Universitatis vellent nominari facerent se inscribi infra Pasca. Et electus est irrotulator magister Henricus Cappucii, scriba universitatis, qui pro irrotulatione, et visitatione litterarum nominationis, et signeto suo perciperet a quolibet, pro qualibet littera, quatuor denarios cum obola. Placuit etiam quod quilibet nominatus de novo, qui alias non fuisset nominatus solvat unum grossum, pro communibus usibus Universitatis, quem recipiet dictus irrotulator. Et quia granduandi in facultate artium nondum erant graduati, et ita ex data hujus diei non poterant nominari, placuit quod ipsis assignaretur alia dies, videlicet dies electionis rectoris que fiet ultima legibili ante Pasca. Placuit item Universitati ad tollendum confusionem quamadmodum in precedente anno fuerat conclusum, quod assignarentur certi dies ad expediendum litteras nominationum et assignati sunt dies martis et sabbati. Placuit item etiam quod expensis Universitatis fieret registrum omnium nominationum, ab anno quinquagesimo quo inceperunt currere nominationes in ducatu Normannie, usque ad annum presentem et reconderetur in archa.

36. Quantum ad secundum, non est habita concordia super electione novi procuratoris, maxime quia nondum erat deliberatus Ma. Andreas Le Valloys, qui ad hoc alias fuerat electus, renunciare, quapropter negotium hujus adhuc dilatum est.

37. Quantum ad tertium, supplicavit Ma. Johannes Trophardy

pro renovatione littere nominationis pro et nomine magistri Petri Postel tunc absentis, cujus supplicationi annuit Universitas, salvo jure cujuslibet.

38. Nulle alie fuerunt supplicationes.

39. *Die sabbati, XI^a mensis marcii ejusdem anni, congregata est Universitas, super duobus articulis.*

40. 1^{us}, ad eligendum auditores compoti receptoris burse capitalis nec non ad disponendum ulterius super dicto officio juxta statuta Universitatis.

41. 2^{us}, communis super supplicationibus et injuriis.

42. Quantum ad primum aperuit rector, quomodo ad instantiam receptoris qui volebat reddere compota sua prout fuerat solitum temporibus retroactis, usque de novo statutum esset quod de cetero ille qui esset receptor redderet compota sua semel in anno versus sui finem ordinarii, fecerat pro nunc convocari Universitatem ad dandum deputatos qui audirent hujusmodi compota. Et quo ad hoc, placuit Universitati deputare de qualibet facultate unum cum rectore qui perciperet stipendia juxta statuta videlicet quilibet quinque solidos. -- Aperuit etiam Rector quomodo ex longo tempore Universitas erat debitrice venerabili et spectabili domino Domino decano Rothomagensi in magna somma pecuniarum, etiam ascendente usque ad quadraginta scuta auri, super qua tamen fatebatur recepisse alias viginti scuta, set cum hoc fecerat aliqua et multa viagia et legationes sumptuosas, de quibus non fuerat ei satisfactum. Circa hoc tetigit rector quomodo alias fuerant dati deputati ad finaliter componendum cum eo, videlicet Ma. Ricardus de Monasterio, Ma. Johannes Caudelli et Ma. Thomas Fortin. Ideo placuit universitati quod predicti deputati finaliter componerent cum eo, si possent, ad summam viginti scutorum ac de resta compoti dicti receptoris fieret sibi satisfactum, si ad tantam summam ascenderet, dum tamen placeret Facultati artium habere patientiam pro ista vice, quo ad pecunias sibi debitas ab Universitate; cui benigne annuit Facultas artium. Et hac via finaliter cum eo transactum et satisfactum de dictis pecuniis, que restabant in receptorem plus quam in misiis, in somma XX^{vi} novem libras cum dimidia et quinque denariis.

Quantum ad 2^{am} partem predicti articuli placuit Universitati

continuare receptorem preteritum, videlicet Ma. Nicolaum Candelabri, usque ad finem ordinarii hujus anni, et a fine ordinarii hujus anni usque ad annum revolutum, quo reddet ultimum et finalem suum compotum, nec visa est hujusmodi continuatio derogare statuto cum nundum exercuerit officium illud nisi per dimidium annum citra confectionem ejus.

43. Quantum ad preces supplicaverunt multi pro renovatione litterarum nominationum, quibus supplicationibus annuit Universitas. — Supplicavit item Ma. Johannes Galli quatinus quidam religiosus senis et egritudine confectus, qui alias diu frequentaverat actus scolasticos et lectiones ordinarias in facultate decretorum, quamvis pro nunc non posset ista exercere obstante corporis fragilitate, nichilominus posset et reputaretur gaudere posse privilegiis prout antea gavisus fuerat; cui etiam annuit Universitas.

44. Nulle alie fuerunt supplicationes.

45. *Die veneris, vicesima quarta marcii, congregata est Universitas, apud Minores, super duobus articulis.*

46. 1^{us}, ad eligendum novum rectorum juxta statuta Universitatis.

47. 2^{us} communis, super supplicationibus et injuriis.

48. Quo ad primum placuit Universitati more solito dare de singulis facultatibus singulos intrantes, a quibus conformiter electus est venerabilis et discretus vir Magister Jacobus Pelleve, in artibus magister et in jure civili doctor egregius.

49. Quantum ad secundum, post gratiarum actiones exhibitae Universitati de honoribus impensis precedenti rectori, supplicavit idem rector quatinus idem in iis que gesserat haberetur gratus et advoatus, cujus supplicationi annuit Universitas. Supplicavit etiam Ma. Jo. Plusbel quatinus Ma. Egidus Hermen gauderet nominationibus, sicut ceteri qui pro presentia in studio libere gaudent; cui annuit Universitas quod, si probaret presenciam pro illo anno quod gauderet, alias non videret possibilitem. — Supplicavit item magister noster Ma. Ricardus Le Herice, quatinus Universitas vellet laborare ad absolutionem unius suorum parochianorum a sententia excommunicationis ad instanciam promotoris causarum officii conservationis, quem verisimiliter ostendebat non satis debite fuisse excom-

municatum, cum promotor allegaret quod pro injuriis illatis Universitati ille fuerat citatus et ad procuratorem spectat de causis Universitatis et non ad promotorem, hec materia remissa est ad deputatos. — Supplicavit item dominus Rogerus de Stampis quatinus baccalarii in jure qui non sunt alias graduati, possint sicut graduati gaudere fructu nominationum et nominari per Universitatem, sicut ceteri, que materia etiam remissa est ad deputatos, una cum stipendiis scribe Universitatis pro confectione certarum litterarum, instrumentorum, et procuratorii, et registri publici nominationum factarum ab universitate.

49. Non fuissent alia, etc.

1 Concl., 5 r^o, 6 v^o.

5.

CALENDRIER.

Ce document est emprunté au ms. de la Bibliothèque municipale de Caen, in-fol. 63, fol. 1 et s.; nous l'avons reproduit en supprimant les jours où il n'y avait rien de signalé, sinon la fête. Les notes qui se trouvent dans les colonnes sont d'une incorrection que nous avons dû corriger, parce que ce sont des fautes de sens plus que des incorrections de copiste. Leur lecture est du reste des plus difficiles.

Nota quod, ubi non erit festum in ebdomada, die jous non legetur.

	F. ARTIUM.	MEDICINÆ.	JURIS.	THEOLOGICÆ.
1. a.	n. l.	n. l.	n. l.	
2. b.	festive		resumunt bachalarii	
3. c.	festive			
4. d.	festive			
5. e.	n. l. ultra tertias	n. l. ultra nonas non legitur a meridie [Ecrit. XVII ^o s.].		
6. f.	n. l.	n. l.	n. l.	
7. g.	n. l.	n. l. propter crastinum	crastinum.	resumunt magistri
8. a.	n. l.	n. l.	n. l.	
10. c.	<i>Obitus P. Rogerii Cloutier fondatoris collegii Clotieriani</i> [E. XVII ^o s.]	n. l. ordinarie	n. l.	
11. d.	n. l.	n. l.	n. l.	
13. f.				
15. a.				
17. c.	festive			
19. c.	<i>Obitus magistris Ludovici Raoulin curati sei Salvatoris Cad.</i> n. l. [E. XVII ^o s.]			
20. f.	n. l.	n. l.	n. l.	
21. g.	festive	n. l. ordinarie	n. l. ordinarie.	
22. a.	n. l.	n. l.	n. l.	
25. d.	n. l.	n. l.	n. l.	
27. f.	festive	In die in qua non legitur in ordinario non disputatur nec in die disputatur		
30. b.		In die in qua non legitur in ordinario non disputatur nec in die disputatur		

Quocienscumque in crastinum non legatur, in vigilia non disputatur nisi in F. Jurium.
Quocienscumque in tribus facultatibus scribi non legitur, in quarta non legitur.

— 611 —
n. l. *Obitus domini Aurelianensis celebratur in die SciMauri. — Solemniter missa celebratur per prefatum aut doctor. Theol. vel jur. decanum.* [E. XVII^o s.]
n. l.

FEBRUARIUS HABET DIES XXVIII.

4.	n. l. ultra tertias	n. l. ultra nonas	
2.	n. l.	n. l.	n. l. sermo in Carmelitis.
3.	n. l.	n. l.	
5. Festive			n. l.
9. Festive			
18. Medium ordinarii	n. l.	n. l.	n. l. Obitus de Lesnauderie pro domo differtur aliorum obituum fundatorum more ad diem veneris 4 temporum.
22.	n. l.	n. l.	n. l.
24.			n. l.
29.	Feria 2 ^a et 3 ^a ante cineres non legitur ordinarie et die cinerum non legitur.	Feria 2 ^a et 3 ^a ante cineres non legitur militier nec in die cinerum.	

Disputates ordinarie finiuntur in ebdomada ante carnisprivium. Item non legitur ordinarie a die lune ante carnisprivium usque ad crastinum brandonum nec in die carnisprivii et cinerum legitur.

7. S. Thomas	n. l.	n. l.	n. l.	n. .
12. S. Gregorius	n. l.	n. l.	n. l.	n. l.
21. S. Ben.	n. l.	n. l.	n. l.	n. l.
24. Electio rectoris.	n. l. ultra 3 ^{as}	n. l. ultra nonas.	Missa U ⁱ pro domino Roberto abbate Monis. — <i>Missæ votiva de Spiritu sancto. Eadem die,</i> <i>obitus domini Castrensis cum missa solenni et</i> <i>vigiliis. (E. 47^o s.)</i>	

25. Ann Dñi	n. l.	n. l.	n. l.	In die martis carnis pri- vii usque ad diem lune sequentis non legunt magistri et dicinorum non legitur per bacha- lariora.
30. Nota quod a sabbato in ramis Palmarum,	n. l.	n. l.	n. l.	Sabbato in ramis palmarum cessant lectiones ma- gistrorum usque in crastinum crastini oc- tave Pasche et a feria II ^a ante Pascha usque ad feriam II ^{am} .

exclusive usque post octavas Pasche non legitur ordinarie. Feria 2 ^a ante Pascha non legitur ultra 3 ^{as} . Item a feria II ^a ante Pascha inclusive usque ad feriam II ^{am} sequentem exclusive non legitur.	Nota quod a sabbato in in Ramis Palmarum non legitur ordina- rie usque ad crasti- num crastini post octavas Pasche, nec extraordinarie a die.. usque ad feriam II ^{am} in ebdomada Pasche.	Nota quod vigilia in Ramis Palmarum le- guntur solemniter decretales et ulterius non legitur ordinarie usque ad diem lune post... et a feria X ^a ante Pascha usque ad feriam II ^{am} in oc- tabis Pasche non legitur.
--	---	---

APRILIS HABET DIES XXX.

4. S. Ambrosii	n. l.	n. l.	n. l.	A sabbati in Ramis Palmarum non legitur ordinariæ usque in crastinum crastini Pasche.
46.				
23. Georgii mris	n. l.	n. l.	n. l.	
25. Marci E ^s	n. l.	n. l.	n. l.	
29. Petri mris Pred.				n. l.

4. Jacobi	n. l.	n. l.	n. l.
5. Inv. S. Crucis	n. l.	n. l.	n. l.
6. Joān. Port. Lat.	n. l.	n. l.	n. l.
8.	n. l.	ultra 3 ^a	
9. Nicholay, epi.	n. l.	n. l.	n. l.
16. Renoberti, II ⁱ epi B.	n. l.	n. l.	n. l.
19. Yvonis, conf.	n. l.	n. l.	n. l.
21.			n. l. n. l. Non legitur propter festum facultatis jurium. <i>Obitus magistri Johannis Cathenne in iuribus licentiatii (E. 17. s.)</i> In Rogationibus non legitur ordinarie. Non legitur...
24. Dominici, pred.			
25. Transl. Francisci Urbani, festive.			
28. Germani Paris.			
Nota quod tribus diebus Rogationum ante Ascensionem non legitur in ordinario ; in vigilia vero Ascensionis, non legitur ultra 3 ^a nec ipsa die Ascensionis			
In Rogationibus non legitur ordinarie et vigilia Ascensionis non legitur ultra nonas, similiter in vigiliis Eucharisti.		In Rogationibus non legitur ordinarie et die Ascensionis non legitur et vigilia non legitur ultra 3 ^a .	
Nota quod a vigilia Pentecostes usque ad feriam II ^a m sequentem non legitur, ipsa vero feria II ^a et aliis duobus diebus sequentibus nisi, festum impediat, legitur in extraordinario.		Item non, quia in vigilia Pentecostes leguntur solemniter decretales et usque ad lune post Trinitatem ; et die jovis ejusdem ebdomade, veneris, et sabbati extraordinarie.	
A sabbato Pentecostes similiter ordinarie usque in crastinum crastini post Trinitatem ; et die jovis ejusdem ebdomade, veneris, et sabbati extraordinarie.		A sabbati autem festi Pentecostes exclusive non legitur usque in crastinum Trinitatis, ordinarie et bachelarii resumunt terminata.	

JUNIUS HABET DIES XXX.

4.	In vigilia Trinitatis non legitur ultra tercias.	In vigilia Trinitatis non legitur ultra tercias similiter nec in vigi- lia Eucharistie.
6.	In vigilia Eucharistie non legitur ultra 3 ^{as} nec ipso die aliq.	
11. Barnabe	n. l.	n. l.
19. Gerv. et Prothasii	n. l.	n. l.
23.	n. l. ultra 3 ^{as}	n. l. post nonas.
24. Nat. B. Jo.	n. l.	n. l.
25. Eligii, festive		
26. Jo. et Pauli, festive		
28. Hic deficiunt lec- tiones ordinarie	n. l. ultra 3 ^{as}	
29. <u>Aplor</u> P. et P.	n. l.	n. l.
30. Com. S. Pauli		
	Nota quod a vigilia B. P. et P. <u>Aplor</u> non legitur ordinarie usque ad crastinum crastini Exaltacionis S. C.	Congregatio generalis. Hic finitur ordinarium usque in crastinum crastini Exaltacionis Sancte Crucis.

JULIUS HABET DIES XXXI.

4.	n. l.	n. l.	n. l.
4. Martini <u>epi</u> .	n. l.	n. l.	n. l.
44. Trans. S. Bened. festive.			
44. Trans. S. Exuperi.	n. l.	n. l.	n. l.
48. Arnulphi et Clari.	n. l.	n. l.	n. l.
49. Obitus domini ac magistri Jo. Le Paon, jurium antecessoris, presbiteri.			
20. Margarte.			
22. Marie Magd.	n. l.	n. l.	n. l.
23. Ravenni et Rasiphi.	n. l.	n. l.	n. l.
25. Jacobi et Christophori	n. l.	n. l.	n. l.
26. Anne	n. l.	n. l.	n. l.
28. Pantaleonis mar- tiris et medici.			
31. Germani episcopi			

Nota quod a vigilia B.
Germani non legitur
ordinarie usque ad
novum m ordinarium.

AUGUSTUS HABET DIES XXXI.

1. Petri ad v. Exup. ep̄i B.	n. l.	n. l.	n. l.	n. l.
3. Inv. S. Steph.	n. l.	n. l.	n. l.	n. l.
6. Transfig. Dm̄ni.	n. l.	n. l.	n. l.	n. l.
44. Laurentii.	n. l.	n. l.	n. l.	n. l. in collegiis Sylvano et Portiano (E. XVII ^e s.).
42. Taurini,	n. l. propter crastinum.			
44.	n. l. ultre 3 ^{as} .	n. l. ultra 3 ^{as} .	n. l. ultra 3 ^{as} nec in crastinum.	n. l. meridie (E. XVII ^e s.)
45. Assumpcio.	n. l.	n. l.	n. l.	Sermo in Carmelitis (ef- facé au XVII ^e s.)
46.		Crastina n. l.		n. l.
20. Bernardi abb.	n. l.			
22. Oct. Assump.				
24. Barthol apli.	n. l.	n. l.	n. l.	
25. Ludovi. regis	n. l.	n. l.	n. l.	
26. Resumuntur lectiones ordinarie et incipit <i>Electio decani Artium</i> n. l. in collegiis. primus cursus disputationum.				
28. Augustini ep̄i.	n. l.	n. l.	n. l.	n. l.
29. Decoll. S. Jo.	n. l.	n. l.	n. l.	n. l.

4. Egidii abbatis festive
 7. n. l. ultra 3^{ae} n. l. post 9^{ae} n. l.
*Obitus magistri Joannis Bourget, in juribus
 licentiat, curati de Rochella. (Ecrit. XVII^o s.).*

8. Nat. B. M. n. l. n. l.

9. n. l. n. l. propter crastinum

14. Exalt. S. Crucis n. l. n. l.

15. Oct. Nat. B. M. Resumuntur lectiones
 ordinarie infra cras-
 tinum S. Crucis

16.

Resumunt theologi et
 sunt principia.

17. Feria 6^a h. Temporum, obitus magistri Petri de Lesnauderie cum missa solenni et vigiliis post vespas die proce-
 denti. (Ecrit. XVII^o s.)

19.

A vigilia Beati Mathei
 cessant lectiones ex-
 traordinarie.

20. Laudi epl. C.

21. Mathei apli n. l. n. l.

22. Mauricii, festive

25. Firmini.

27. Cosme et Damiani n. l. n. l.

29. Michaelis. n. l. n. l.

30. Jeronimi. n. l. n. l.

n. l.

OCTOBER HABET DIES XXXI.

- | | | | |
|---|-------------------------------|--|-------|
| 1. Remigii | Electio rectoris | n. l. | n. l. |
| 2. Leodegarii | | | |
| 4. Francisci Dyachoni. | n. l. | n. l. | n. l. |
| 9. Dyonisii | n. l. | n. l. | |
| | u. l. | | |
| 10. Hic resumptur lectiones ordinarie. | | | |
| | | Hic incipit novum ordinarium. | |
| | | <i>Congregatio generatis.</i> | |
| | | (E. XVII ^o s.) | |
| 12. <i>Obitus magistri Reginaldi Maxienne, presbyteri, et canonici Sancti Sepulchri Cadomensis, et collegii Sylvant primarii</i> | | | |
| (E. XVII ^o s.) | | | |
| 15. <i>Vigilia defunctorum et cras missa pro Roberto abbate Montis Sancti Michaelis</i> (Ecriture du XV ^o s. postérieure à la confection du ms.) | | | |
| 16. Mich. in monte | u. l. | n. l. | n. l. |
| Tumba | | | |
| 22. | n. l. ultra 3 ^{aa} . | n. l. ultra 3 ^{aa} nec in cræstinum. | |
| 25. | n. l. | n. l. | |
| 28. Ap̄l̄r Sym. et Jude | n. l. | n. l. | |
| 31. | n. l. ultra 3 ^{aa} . | n. l. ultra tercias a meridiis (E. XVII ^o s.) | |

NOVEMBER HABET DIES XXX.

4. O. S.	n. l.	n. l.	n. l.	
2. Comm. Def.	n. l.	n. l.	n. l. a meridie (E. XVII ^o s.)	
6. S. Leonardi abbas	Obitus M ^{ri} P. de Lesnauderie (Erfacé par E. XVII ^o s.)			
	<i>Differitur hic obitus in feriam 9^{am} & temporum Adventus</i> (E. XVII ^o s.)			
44. Martini	n. l.	n. l.	n. l.	Obitus domini de la Manselière.
20. Eadmondi regis	n. l.			n. l.
22. Cecilie virg.				
24.	n. l. ultra 3 ^{as} .	n. l. post 9 ^{as}		
25. Catherine virg.	n. l.	n. l.	n. l.	n. l. (E. XVII ^o s.)
26. Crastina	n. l.	n. l. propter crastinum		
30. Andree.	n. l.	n. l.	n. l.	n. l.
Nota quod quocienscumque disputatur illa die non legitur post nonas nec in crastinum legitur ordinarie				
disputatur nec legitur ordinarie.				

DECEMBER HABET DIES XXXI.

4. Eligii.					n. l.	
5. Oct. Katherine feast.	n. l. ultra 3 ^{aa} ,			n. l. post nonas,		
6. Nicholay	n. l.			n. l.		
7. Geroboldi	n. l.			n. l.		n. l. <i>Oratio latina in majoribus scolis ex fundatione Calhagnesi Medicine professoris</i> (E. XVII ^o s.)
8. Conceptio	n. l.			n. l.		n. l.
9. Crastina.	n. l.			n. l. propter crastinum	n. l. p. c.	n. l. p. c.
10. Hic incipiunt disputationes de quolibet et durant usque ad ultimam diem legibilem ante Natale.						
13. Lucie festiue						
15. Feria 6 ^a 4. Temporum Obitus Magistri P. de Lesnauderie, missa solemnis per unum de decanis facultatum, et viglie 3 lectionum post vespertas feria precedente et sic de tribus aliis ab eodem fundatis (E. XVII ^o s.)						
16. O sapientia. Abbista die exclusive non legitur extraordinarie usque in crastinum crastini Epyphanie.						Cessant lectiones magistrorum usque in c. c. E.
20.						
24. Vigilia Nat. Dom.	n. l. ultra 3 ^{aa} ,			n. l. ultra 3 ^{aa} .		Ab hoc die n. l. o. u. i. c. c. E. sed leguntur decretales in vigilia Natalis.
25.						Hic leguntur decretales Non leguntur totandis (E. XVII ^o s.)
26.						
27.						
28.	 n. l.			n. l.		n. l.
29.						n. l. in collegiis (E. XVII ^o s.)
30.						resumunt bachelarii.
31.	n. l. ultra 3 ^{aa} ,			n. l. ultra nonas,		

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Cette table forme le complément indispensable de notre travail; non seulement elle renvoie aux pages précédentes, mais elle contient des notes, additions et corrections utiles pour le lecteur. Les chiffres indiquent : les premiers la page du volume de la Société des Antiquaires de Normandie, les seconds le tirage à part.

- | | | |
|---|--|--|
| <p>Abbés, 337, 43; 359, 65; 363, 75.
Absolu, 514, 220.
Absolutions, 308, 14; 309, 15; 380, 86; 395, 101.
Abus, 305, 11; 359, 65.
Acad. Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, 476, 182.
Achat de grades, 376, 82.
Accentuation, 397, 103.
Acta et munimenta Uⁿi Oxoniensis, 354, 60.
Actes, 313, 19; 314, 20.
Adelini (R.), 303, 9.
Adjonction des Arts, de la Théologie et de la Médecine, 330, 36.
Administration, 408, 144; 460, 166.
Affiliation à l'Université, 359, 65.
Agrafes, 399, 105.
Aides, 333 et s., 39 et s.; 346, 52; 358, 64; 305, 11.</p> | <p>Alençon, 338, 44; 340, 46; 525, 231.
Alexandre VI, 304, 10; 308, 14; 378, 84; 441, 147.
Alexandre VII, 344, 20.
Allemagne, 329, 35 (Nation d'A. à Paris).
Alternance, 345, 51.
Amelot de la Houssaye, 476, 182.
Amendes, 381, 87; 412, 118, 413, 119; 448, 154.
Amusements, 399, 105.
Analogie de Caen avec Paris et Oxford, 353 et s., 59 et s.
Analytica, 401, 107.
Anfernet (Michel d'), 465, 171.
Angers, 303, 9; 311, 17; 324, 30; 383, 89; 436, 142; 578, 284.
Angier (Michel), 299 n. 1, 5 n. 1.
Anglais, 303, 9; 318, 24;</p> | <p>319, 25; 322, 28; 324, 30; 325, 31; 331, 37; 381, 87; 382, 88.
Angleterre, 329, 35; 511, 217.
Animaux, 424, 130.
Anneau, 439, 145.
Annonciation, 368, 74.
Anstey (Rev. Henry), 322, 28.
Antiquaires de l'Ouest (Mém. Soc. des), 317, 23.
Antiquaires de Normandie (Mém. de la Soc. des), 296 n. 1, 2 n. 1; 298, 4; 299, 5; 318, 24; 327, 33; 338, 44; 456, 162; 468, 174.
Aphorismes, 424, 130.
Appariteur, 379, 85; 381, 87 et 1 Concl., 175 r^o.
Appel, 383, 89; 417, 123; 578, 284.
Approbation de l'exer-</p> |
|---|--|--|

- cice du recteur, 374, 77.
- Arbaumont (J. d'), 329, 35 (V. Beaune. H.).
- Arche, 410, 416 (V. aussi Bahut. Coffre, etc.).
- Archives, 412, 412; 464, 470; — du Calvados (V. Calvados. Archives nationales, 328, 34).
- Ardenne, 338, 44; 359, 65.
- Argences, 458, 464; 463, 469.
- Argent, 348, 24.
- Aristote, 401, 107; 402, 108; 424, 130.
- Arithmétique, 403, 109.
- Armes, 360, 72.
- Armoiries, 386, 92.
- Articles, 365, 71; 387, 93.
- Art médical, 424, 130; 426, 132.
- Arts, 314, 20; 330, 56; 353, 59; 360, 66; 361, 67; 363, 69; 367, 73; 368, 74; 371, 77; 374, 80; 376, 82; 386, 92; 389, 95; 392, 98; 394 et s., 100 et s.; 395, 101; 407, 113; 444, 450; 451, 157; 455 et s., 161 et s.; 460, 166; 464, 170; 472, 178; 480, 186 (V. aussi Baccalauréat, Bacheliers, Licence, Licenciés, Collège, Maîtres, etc.).
- Aspirants bacheliers, 313, 49.
- Assemblées, 362 et suiv., 69 et s.; 382, 88; 387, 93; 389, 95; 409, 115; 420, 126; 433, 139.
- Assiduité, 362, 68; 401, 107; 425, 131; 431, 137; 437, 143.
- Assistance aux offices, 412, 118; 415, 121.
- Astrologie, 481, 137.
- Attestations, 313, 19; 314, 20.
- Auditeurs des comptes, 386, 92; 414-415, 120-121.
- Auge, 297, 3; 334, 40; 527, 233.
- Aulique, 447 et s., 153 et s.; 450, 156.
- Aunay (Abbé), 338, 44.
- Auvillars (St-Germain-d'), 297, 3.
- Auzerre, 517, 223.
- Avaine (Jacq.), 360, 75.
- Avant faire droit, 379, 85.
- Avocats, 303, 9; 379, 85; 385, 91; 388, 94, et *I Concl.*, XXXIII r., 55 r., 93 r.
- Avoine, 456, 162.
- Avranches, 391, 97; 464, 170.
- Baccalauréat, 401, 107; 423, 129; 436, 142; 437, 143; 444, 150 (V. Arts, Médecine, Droits, Théologie, etc.).
- Bacheliers, 313, 19; 365, 71; 367, 78; 371, 77; 376, 82; 403, 109; 407, 113; 411, 117; 420, 126; 426, 132; 438, 144; 453, 159; 474, 180 (V. Arts, Médecine, etc.).
- Builli, 308, 14; 379, 85 (V. Rouen, Caux, Mantes, Evreux, Caen, Alençon, Cotentin).
- Baiser de paix, 439, 145.
- Bale, 321, 27; 328, 34.
- Bancs, 304, 10; 438, 144; 443, 149.
- Banquet, 427, 133.
- Barante (de), 320, 26.
- Barbery, 359, 65; 462, 168.
- Barbeville, 344, 50.
- Barette, 369, 75; 439, 155.
- Barie, 456, 162.
- Barrières, 355, 61; 389, 95; 520, 226.
- Basin (Th.), 372 et s., 78 et s.
- Basly (Raoul de), 469, 175.
- Batesté, 517, 223.
- Bath, 511, 217.
- Baudy, 528, 234.
- Bayeux, 312, 18; 326, 32; — arch. de, 467, 173; — diocèse de, 375, 81; 462, 168; — év. de, 310, 16; 335, 41; 339, 45; 375, 81; 463, 169; 468, 474; 546, 252; messag., 306, 12; — parchem., 391, 97; — Raoul de, 465, 171; — vicomté, 334, 40; — vins et gabelles, 346, 52.
- Beauchamps, 527, 233.
- Beaumont, parcheminier, 391, 97; 524, 230.
- Beaune (H.), 329, 35; 331, 37; 353, 59; 357, 63; 364, 70; 366, 72; 368, 74; 371, 77; 388, 94; 392, 98; 424, 130; 442, 148; 455, 161.
- Beaurepaire (Ch. de Robillard de), 318, 24; 319, 25; 320, 26; 333, 39; 334, 40; 341, 47; 344, 50; 346, 52; 375, 81; 554, 260; — (Eug. de, 316, 22.
- Bedeaux, 305, 11; — du recteur, 368, 74; 370, 76; 385, 94; 388, 94; 393, 99; 402, 108; 406, 112; 412, 118; 413, 119; 415, 121; 431, 127; 429, 135; 431, 137; 435, 141.
- Bedford, 320, 26; 323,

- 29 ; 327, 33 ; 331, 37 ;
333, 39 ; — (Robert),
338, 44. —
Bekynton (Th.), 336, 42.
Belle-Etoile, abbé, 359,
65.
Bellier (Gir. de), 364,
67.
Bellou-en-Houlme, 339,
45.
Bénéfices, 310, 46 ; 341
et s., 47 et s. ; 528,
234.
Bertin (Vic.), 468, 474 ;
514, 220.
Bessin, 361, 67.
Bible, 445, 454.
Biblicus, 445, 454.
Bibliographie, 426, 432.
Bibliothèque, 304, 40 ;
309, 15 ; — inspec-
tion, 371, 77 ; 387,
93 ; 422, 128 ; 464,
470 ; 391, 97 ; 474,
480 ; — nation., 301,
7 (Imp. bulletins) ;
424, 430 (Imp. catal.
des sciences médica-
les ; — 299 n. 4, 5 n. 4
(Imp. F.) ; — 314, 20
(V. latin 40,066).
Bienvenu, 528, 234 ;
536, 442 ; 547, 253.
Biéville, 301, 7.
Billets d'assiduité, 362,
68.
Bimbenet, 324, 30 ; 362,
68 ; 363, 69 ; 366, 72 ;
368, 74 ; 390 96 ;
393, 99.
Biographie des recteurs
372 et s., 78 et s.
Blès, 323, 29 ; 393, 99.
Blondel (Robert), 374,
80.
Bois (N. du), 595, 304
(V. l'art. suivant).
Bois (collège du), 307,
43 ; 456, 162 ; 465,
47, et Soc. des A.
de N., in-8°, t. X,
p. 231.
Boisne, 372, 78.
Boissier, 353, 59.
Bologne, 564, 270.
Boniface VIII, 335, 41 ;
378, 84.
Bonnets, 365, 71 ; 405,
444 ; 410, 416 ; 416,
422 ; 424, 427 ; 429,
435 ; 437, 443 ; 450,
456.
Bonnin (T.), 298 n. 5,
4 n. 5.
Bordeaux, 456, 162.
Bordeaux (Université),
317, 23.
Bouet, 456, 162.
Bourgeois, 337, 43 ;
413, 419.
Bourgeoisie, 393, 99.
Bourgogne, 320, 26 ;
323, 29 ; 324, 30.
Bourses, 400, 106 ;
414, 417 ; 442, 418 ;
445, 424 ; 425, 431 ;
435, 441 ; 460 et s.,
466 et s.
Boursiers, 462, 168 ;
465, 471 ; 474, 477.
Bouteiller, 524, 230.
Branda, 334, 40 ; 335,
44 ; 375, 84 ; 598,
304.
Bras (le sieur de), 295,
4 ; 349, 25 ; — 525,
29 ; 324, 30 ; 331,
37 ; 339, 45 ; 373,
79 ; 456, 162 ; 465,
474 ; 467, 473 ; 468,
174.
Bretagne, 323, 29 ; 324,
30 ; 386, 92.
Breton (Ch.), 364, 67 ;
— (Th.), 361, 67.
Bréville, 361, 67.
British Museum, 324,
27.
Brunet (J.-Ch.), 304, 7.
Brunville, 456, 162.
Buache, 355, 61.
Bullarum collectio, 378,
84.
Bunel (J.), 302, 8.
Bureau, 385, 94 ; 308°
44 ; 309, 15.
Burke (Sir B.), 316, 22.
Buridan, 397, 403.
Bursa capitalis, 369, 75 ;
385, 94.
Cabarets, 366, 72 ; 444,
420.
Cabaretiers, 393, 99.
Caen, 296, 2 ; 298, 4 ;
299, 5 ; 300, 6 ; 547
et s., 253 et s. —
libraire de, 299 n. 1,
5 n. 4 ; — aides de,
305, 41 ; 306, 42 ; —
appointment avec l'U.
de, 308, 44 ; — bailli
de, 308, 44 ; 317, 23 ;
— siège de 1347, 317,
23 ; — tabellionage
de, 318, 24 ; — imp.
levés par les Anglais,
318, 24 ; — terres des
environs de, 218, 24 ;
— femmes des envi-
rons de, 318, 24 ; —
319, 25 ; 322, 28 ; 325,
31 ; — biblioth. de,
326, 32 ; — 327, 33 ;
— bailli de, 327, 33 ;
— 328, 34 ; 329, 35 ;
331, 37 ; — U. de, 333,
39 ; vicomté de, 334,
40 ; — bailliage de,
334, 40 ; 335, 41 ;
— capitulat. de, 337,
43, — château de,
338, 44 ; — ville de,
339, 45 ; — bailli de,
340, 46 ; — U. de,
342, 48 ; — bour-
geois de, 351, 57 ; —
vicomte de, 354 et s.,
60 et s. ; — bailli de,
354, 60 ; — capitula-
tion de, 347, 53 ; —
bailli de, 349 et s., 55
et s. ; — 347, 53 ; —
Arch. m. de, 347, 53 ;
— N.-Dame de, 346,
52 ; — vins et gabelles
de, 346, 52 ; — bibl.

- m. de, 344, 50; —
bailliage de, 346, 52;
— tabellion. de, 263,
67; — notables de,
361, 67; — vicomte
de, 361, 67; — bibl.
m., 373, 79; — S.
Pierre de, 374, 80; —
bailli de, 395, 101;
396, 102; 384, 87;
382, 88; — S. Sauv.
de, 391, 97; — par-
chem. de, 391 97; —
S. Pierre de, 393, 99;
— biens du bailli de,
397, 99; — député de,
458, 164; — S. Pierre
de, 459, 165; — nation
de, 462, 168; — bailli
de, 468, 174; 469,
175; 476, 185; —
Mat. de la ville de,
479, 185; — Bibl.
municip. de, 358, 64;
— 482, 188; 512,
218; 523, 229; 525,
231.
- Caigneux, 563, 269.
- Caillemer (E.), 316, 22;
325, 31; V. Droit.
- Caisse, 415, 121.
- Calendrier, 610 et s.,
316 et s.
- Calice, 464, 170.
- Calixte III, 304, 10;
377, 83.
- Calvados (Archives du),
313, 19; 355, 64;
361, 67; 377, 83;
386, 92; 459, 165;
464, 170; 465, 171;
469, 175; 474, 180;
479, 185; 482, 188.
- Cambremer (canton de),
297, 3.
- Camériste, 472, 178.
- Campagne, 416, 122.
- Campion, 514, 220.
- Canchy (dime), 346, 50.
- Canonique, 445, 151.
- Cantorbéry, 511, 217;
532, 238; 536, 242.
- Capacité, 358, 64.
- Capuchon, 435, 141.
- Carmes, 451, 157; 494,
200.
- Carême, 399, 105; 401,
107; 412, 118; 415,
121; 427, 133.
- Carentan, parcheminier,
391, 97.
- Carrefours, 399, 105.
- Castiglione, 334, 40 (V.
aussi Branda).
- Castres (obit de l'évêque
de), 397, 13.
- Catalogue, 387, 93;
390, 96.
- Cauchon (P.), 467 et s.,
173 et s.
- Caudebec, 373, 79.
- Caudel, 596, 302; 604
et s., 317 et s.
- Caution, 413, 119.
- Cauvet, 295, 1; 315,
24; 320, 26; 323, 29;
331, 37; 360, 66;
369, 75; 432, 138.
- Caux, 340, 46; 331, 97;
525, 231.
- Caval (N.), 468, 175.
- Ceinture, 439, 145.
- Cerisy, 359, 65.
- Certificats, 313, 19; 314,
20; 387, 93; 401,
107; 403, 109; 425,
131; 431, 137; 437,
143.
- Chace, 322, 28;
- Chaine (r. de la), 355, 61.
- Chaire, 369, 75; 405,
111; 439, 145.
- Chaligant, 563, 269.
- Châlons (évêque de) ,
308, 14; 393, 99.
- Chambres, 472, 178.
- Champagne, 323, 29;
324, 30.
- Chancelier, 304, 10;
335, 41; 357, 63;
375 et s., 81 ets; 377,
83; 402, 108; 404,
110; 426, 132; 428,
134; 430, 136; 437,
- 443; 439, 145; 444,
147; 450, 156; — de
France, 310, 16.
- Chandelle, 368, 74.
- Chandeleur, 413, 119.
- Chants, 399, 105.
- Chape, 365, 71; 370,
76; 399, 105; 410,
116; 416, 122; 424,
127; 452, 158. (D.
de chape du recteur.
V. aux mots Droit et
Recteur.)
- Chapelle, 464, 176.
- Chaperon, 370, 76; 399
105.
- Chapitre II, par. II,
382, 88; — III, par.
II, 377, 83 (lisez :
par. au lieu de part.);
— VI, par. V. 395,
101; — VII, p. II,
n. 2, 406, 112; —
IV, part. III, 440,
416; — IV, part. IV,
n. 2, 450, 156.
- Chapitre de Rouen, 314,
17.
- Charges à vie, 393, 99.
- Charles VII, 296, 2;
305, 11; 317, 23;
325, 31; 337, 43;
346 et s., 52 et s.;
382, 88; 384, 90;
459, 165.
- Charles VIII, 305, 11;
351 57.
- Charles IX, 306, 12.
- Chartrier, 464, 170.
- Chartes anglaises, 296, 2.
- Chatel (Eug.), 298, 4;
302, 8; 316, 22; 372,
78.
- Chatimoine, Tour, 338,
44.
- Cheurre, 519, 225.
- Cheux, 514, 220.
- Chienville, 527, 233.
- Chevalier (Ulysse), 373,
79.
- Chevaliers, 337, 43.
- Choulant, 427, 133.

Chronique de Saint Denis, 299, 5.
Ciel et du monde (Du), 402, 108.
Cingal, 456, 162.
Citation, 305, 11 ; 380, 86.
Citeaux, 338, 44.
Claviger, 415, 121.
Clefs, 369, 75 ; 410, 116.
Clémentines, 436, 142 ; 438, 144.
Cliniques, 425, 131.
Cloches, 337, 43 ; 391, 97.
Cloutier (Le), 307, 13 ; 458, 164 et s.
Cloutier (coll. du), 456 et s., 162 et s.
Coeffy (N.), 315, 21.
Cohue, 354 60.
Collation, 311, 17 ; 375 et s., 81 et s. ; 389, 95 ; 415, 121 ; 426, 132.
Collèges, 303, 9 ; 307, 13 ; 314, 20 ; 323, 29 ; 326, 32 ; 353, 59 ; 361, 67 ; 399, 105 ; 404, 110 ; 407, 113 ; 410, 116 ; 414, 117 ; 414, 120 ; 432, 138 ; 455 et s., 161 et s.
Cologne, 323, 29.
Comédie, 406 112.
Commentariensis, 381, 87.
Commission, 370, 76.
Compétence du conservateur royal, 383, 89.
Comptabilité, 313, 19.
Comptes, 386, 92 ; 414, 120 ; 415, 121 ; 435, 141 ; 464, 167 ; 464, 170 ; 474, 180.
Concile de Bâle, 304, 10.
Concile de Pise, 310, 16.
Conclave, 368, 47.
Conclusions, 313, 19 ; 314, 20 ; 387, 93 ; — du général, 313, 19 ; — de la Fac. des Arts,

409, 115 ; — livres des 418, 124.
1 Concl., I à V v°, 593 et s., 299 et s. ; VIII r°, 377, 83 ; IX r°, 391, 97 ; 456, 16 ; X v°, 377, 83 ; XVIII v°, 440, 146 ; XIX r°, 393, 99 ; XIX r° et v°, 393, 99 ; XIX v°, 360, 66 ; XIX r°. 364, 70 ; XIX v°, 386, 92 ; XXII r°, 375, 81 ; XXII v°, 391, 97 ; XXVII r°, 393, 99 ; XXVIII r°, 391, 97 ; XXIX r°, 461, 167 ; XXXII r°, 456, 162 ; XXXIII v°, 364, 70 ; XXXVII r°, 410, 116 ; XXXX r°, 363, 69 ; XXXX v°, 391, 97 ; 41 v°, 391, 97 ; 41 v°, 42 r° et v°, 43 r°, 379, 85 ; 44 v°, 45 r°, 393, 99 ; 42 r°, 391, 97 ; 46 v°, 393, 99 ; 47 r°, 470, 176 ; 49 r°, 464, 170 ; 50 r°, 391, 97 ; 50 v°, 393, 99 ; 50 v°, 366, 72 ; 52 v°, 391, 97 ; 56 v°, 393, 99 ; 56 v°, 454, 157 ; 57 r°, 393, 99 ; 59 v°, 393, 99 ; 59 v°, 391, 97 ; 60 v°, 391, 97 ; 61 r°, 464, 170 ; 61 r°, 460, 166 ; 62 r°, 393, 99 ; 69 r°, 391, 97 ; 69 r° et s., 418, 124 ; 71 r°, 391, 97 ; 71 r°, 418, 124 ; 72 r°, 393, 99 ; 73 r°, 391, 97 ; 74 v°, 431, 37 ; 76 r°. 393, 99 ; 76 v°, 391, 97 ; 76 v°, 369, 75 ; 78 v°, 391, 97 ; 79 v°, 360, 66 ; 81 v°, 470, 176 ; 81 r°, 393, 99 ; 81 v°, 468, 174 ; 82 v°, 393, 99 ; 88 r°, 393, 99 ; 85 r°, 389, 95 ; 85 r°, 391, 97 ;

87 v°, 391, 97 ; 88 r°, 389, 95 ; 89 r°, 389, 95 ; 90 r°, 390, 99 ; 90 v°, 389, 95 ; 91 r°, 393, 99 ; 92 v°, 389, 95 ; 95 r° et v°, 470, 176 ; 96 v°, 387, 93 ; 100 r°, 364, 70 ; 100 bis r°, 364, 70 ; 101 v°, 411, 117 ; 103 r°, 364, 70 ; 105 r°, 364, 70 ; 108 r°, 393, 99 ; 115 r°, 364, 70 ; 117 r°, 391, 97 ; 118 r°, 464, 170 ; 121 r°, 386, 176 ; 470, 92 ; 126 v°, 391, 97 ; 125, 126 r°, 351, 57 ; 120, 176 ; 132 r° et v°, 404, 110 ; 132-133, 395, 101 ; 134 v°, 391, 97 ; 470, 176 ; 135 r°, 470, 176 ; 136 r°, 393, 99 ; 470, 176 ; 138 r° et v°, 470 et v° 476 ; 141 r°, 393, 99 ; 141-142, 393, 99 ; 144 r°, 395 et v°, 101 ; 145 r°, 396, 102 ; 145 r°, 378, 79 ; 145 r°, 391, 97 ; 147 v°, 391, 97 ; 149 v°, 408, 114 ; 149 r°, 393, 99 ; 157 r°, 471, 177 ; 162 r° et v°, 395, 101 ; 164 v°, 391, 97 ; 165 r° et v°, 471, 177 ; 168 r° et v°, 169 r° et v°, 396, 102 ; 170 v°, 391, 97 ; 171 v°, 395, 101 ; 171 v°, 396, 102 ; 172 r°, 371, 77 ; 172 r° corr. 492, 476, 182 ; 173 r°, 395, 101 ; 174 r°, 394, 100 ; 174 v°, 396, 102 ; 175 r°, 391, 97 ; 175 v°, 475, 181 ; 176 r°, 396, 102 ; 180 r°, 475, 181 v°, 393, 99 ; 182 v°, 391, 97 ; 183 r°, 391, 97 ; 183 v°, 465, 171 ; 183 v° et 184 r°, 475, 181 ; 184 v°, 393,

- 99; 185^{re} et v^o, 396, 102; 186^{re}, 364, 70; 187^{re}, 391, 97; 187^{re}, 391, 97; 188^{re} v^o, 391, 97; 189^{re}, 396, 162.
- II Concl., 34, 35, 36, 297, 3.
- Concordat, 312, 18.
- Condé, parcheminier, 391, 97.
- Conférences, 435, 141.
- Confirmation du Pape, 334, 40; — par Charles VII et les rois de France ses successeurs, 347, 53; — de Louis XI, 349 55; — de Charles VII, 351, 57; — de Pommeroux-en-Forêt, 348, 54.
- Conseil du roi, 374, 80; — (Grand), 306, 12.
- Conservateurs, 298, 4; 301, 7; 304, 10; 308, 14; 359, 65; 363, 69; 377, 83; 461, 107; — apostolique, 335, 41; 377, 83; 442, 148; 460, 166; — royal, 381, 87; 479, 185; 480, 186; 481, 167.
- Constantin l'Africain, 424, 130.
- Constantinople, 427, 133.
- Contumace, 381, 87.
- Convocation, 389, 95.
- Coquille Deslongchamps, 511, 217.
- Cordeliers, 306, 12; — 338, 44; 379, 85; 381, 87; 386, 92; 418, 124; 422, 128; 442, 148; — nef des, 450, 156; — réfectoire, 449, 155; — rue des, 354 et suiv., 60 et suiv.
- Cornwall, 373, 79.
- Cotentin, 305, 11; 308, 14; 340, 46; 340, 52; 361, 67; 525, 331.
- Cotisation, 412, 118.
- Cotton (Bibl. de), 321, 27.
- Cours, 361, 67; 424, 130; 435, 144; 441, 147; 444, 150.
- Coutances, 309, 15; 335, 41; 340, 46; 391, 97; 546, 252; 594, 300.
- Copies, 380, 86; 390, 96.
- Créanciers, 414, 120.
- Crevel, 302, 8.
- Croisiers, 357, 63.
- Croisilles, 344, 46.
- Curés, 359, 65.
- Cursor, 445, 151.
- Dalton, 373, 79.
- Dates d'entrée en exercice du recteur, 368, 74.
- Débiteurs, 414, 120.
- Décime, 308, 14; 393, 99.
- Décret, 436, 142; 369, 75; 442, 148.
- Décrétales, 436, 142; 437, 143; 438, 144; 442, 148.
- Définitif, 379, 85; 380, 86; 381, 87.
- De La Rue, 295, 1; 315, 21; 320, 26; 321, 27; 325, 31; 326, 32; 344, 51; 373, 79; 456 et s., 162 et s.; 459, 165; 461, 167; 465, 171; 468, 174; 469, 175; 470, 176; 511, 217.
- Delisle (L.), 316, 22.
- Délibérations, 416, 122.
- Demandes, 387, 93.
- De origine illius studii, 373, 79.
- Dépenses, 313, 19; 386, 92; 414, 120; 460, 166.
- Deputati, 364 70. (Corr. e sur laquelle les Statuts sont muets, part. e de laquelle les Statuts ne parlent qu'incidemment » (XXIX). Dés, 366, 72.
- Déterminant, 398, 104.
- Déterminant, 401, 107.
- Diner, 379, 75; 426, 132; 441, 147; 450, 155 (V. Banquet, Festins, Repas, etc.).
- Diocèses, 385, 91; 400, 106.
- Diplômes royaux, 477, 183.
- Disputes, 401, 107; 403, 109; 408, 114; 426, 132; 430, 136; 438, 144; 444, 150; 451, 157.
- Distributeurs, 386, 92.
- Distributions, 386, 92; 412, 118; 461, 167.
- Docteurs, 298, 4; 304, 10; 310, 16; 512, 18; 365, 71; 367, 73; 420, 126; 426, 132; 428, 134; 433, 139; 437, 143; 438, 144; 442, 148; 446, 152; 449, 155; 453, 159.
- Doctorat, 429, 135; 439, 145; 449, 155.
- Dôle, 331, 37; 366, 72; 368, 74; 370, 76; 329, 35; 388, 94; 442, 148; — collèges de, 455, 161.
- Doléance, 309, 15.
- Dolonde (M^{re}), 307, 13.
- Domfront, 339, 45.
- Douay, 329, 35.
- Doyens, 364, 70; 370, 76; 389, 95; 408 et s., 114 et s.; 411, 117; 413, 119; 414, 120; 415, 121; 416, 122; 417, 123; 419, 125; 429, 135; 434, 140; 442, 148; 453, 159; 474, 180.
- Droit, 325, 31 (Son enseignement à Caen avant le XVI^e siècle);

Au moment où nous mettons sous presse cette dernière feuille, paraît la brochure dont M. Cailliemer avait bien voulu nous donner une vue générale. *Le Droit civil dans les provinces anglo-normandes au XII^e s.* (Ext. des *Mém. de l'Acad. nat. des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen*, in-8° de 72 p.). En voici le résumé succinct. Il y a eu des juristes (p. 5, M. Cailliemer ne dit pas des professeurs de droit) et ces juristes témoignent de leur existence par les *Petri Exceptiones*, une longue série d'opuscules et la *Practica legum et decretorum a magistro W. de Longo Campo edita*, que M. C. publie l'éminent professeur ne rattache pas à la Normandie le second *Ordo judicarius* que nous avons indiqué (p. 32) et dans lequel il trouve seulement trace d'origine normande (p. 45). Le premier mentionné par nous (*ibid.*) est confirmé par lui comme un monument de juriste normand établi en Angleterre (p. 24 et suiv.). Le passage d'Innocent III est cité tout au long (p. 40 et suiv.).
— de chape, 395, 401;
— de présentation à la moitié des bénéfices étant à la présentation du Roi en Normandie, 344, 47.
(Lisez « Roy en Normandie » au lieu de « Roy de N. » ; — de sceau, 371, 77 ; — de timbre, 369, 75 ; — sur actes passés de notaires, 380, 86.
Droits, 313, 19 ; 314, 20 ; 325, 34 ; 361 et s., 67 et s. ; 374, 77 ; 376, 82 ; 377, 83 ; 432, 488 ; 460, 466 ;

461, 467 ; 461, 467 ; 477, 483 ; — (V. professeurs, bacheliers, etc.)
Drosay, 326, 82 ; 482, 488.
Dublin, 373, 79.
Dubosc, 517, 223.
De Boulay, 328, 84 ; 329, 85 ; 330, 86 ; 335, 41 ; 479, 185 ; 567, 263 ; 559, 268.
Durand IV, 338, 44.
Ecclésiastiques, 359, 65.
Echiquier, 305, 14 ; 543, 249.
Ecole des chartes, 328, 34.
Ecoles, 389, 95 ; 455, 461 ; 306, 12 (V. grandes écoles).
Ecolier, 305, 14 ; 426, 432.
Economique, 406, 112.
Ecouché, 347, 53.
Ecritures et copies, 380, 86.
Edouard III, 324, 30.
Egidius, 424, 130 (V. Gilles de Corteil).
Elmham (Thomas de), 321, 27 ; 323, 29.
Election, 409, 115.
Elenchi, 404, 107.
Elthan, 384, 90 ; 540, 246 ; 537, 243.
Emoluments, 387, 93.
Emprunts, 306, 12.
Enlumineurs, 385, 91 ; 391, 97 ; « seu Ystoriographi », I *Concl.*, 61 r° ; *ibid.*, 48 r° et v°, 49 r° et v°, 64 r°, 66 v°.
Enregistrement, 380, 86.
Enseignement, 397, 103 ; 424, 430 ; 436, 142.
Entrée dans l'Université, 374, 77.
Epée, 366, 72.
Epices, 437, 148.
Epinay-sur-Odon, 466, 472.

Epitoge, 410, 116 ; 452, 158.
Erection de l'Université, 303, 9.
Eslu (Henri), 369, 75.
Estampes, 552, 258 ; 594, 300 et s.
Estouteville (cardinal d'), 340, 16.
Etats, 314, 47 ; 318, 24 (V. Rouen).
Ethique, 406, 112 (V. Morale).
Etiquettes, 309, 15.
Etudiants, 324, 83.
Eugène IV, 303, 9 ; 304, 10 ; 328, 84 ; 334, 40 ; 377, 83.
Evêques (V. Bayeux, Evreux, Lisieux, etc.).
Evrard (Guill.), 328 et s., 34 et s.
Evreux, 313, 24 ; 375, 81 ; 340, 46 ; 525, 231.
Examen, 362, 68 ; 375, 81 ; 403, 109 ; 409, 145 ; 425, 134 ; 437, 143 ; 439, 145 ; — frais d' 414, 147.
Examinateurs, 404, 107 ; 403, 109 ; 414, 117 ;
Exclusion des Normands, restés ou rentrés dans la fidélité du roi de France, de la participation aux bénéfices accordés aux fidèles sujets anglais, 342, 48.
Excommunications, 308, 14 ; 380, 87 ; 395, 401.
Exécuteur, 381, 87.
Exemptions, 306, 12 ; 393, 99 ; 435, 141.
Exeter college, 373, 79.
Expertises, 390, 96.
Expulsion de l'U. par les Mineurs, 363, 69.
Externe, 472, 178.
Extraordinaire, 447, 15 ; 452, 158.

- Facultés, 303, 9; —
statuts, 304, 10; 385,
91; — supérieures
(heures des leçons),
392, 98; 407, 113;
408, 114.
- Faits scolastiques, 389,
95.
- Falaise, vicomté, 334,
40; — vins et gabel-
les, 346, 52; — par-
cheminier, 391, 97.
- Falconbridge, lord, 388,
44.
- Famense, 352, 58. (L'U.
de Caen voit contes-
ter son titre de F.
Bibl. S. Gen., ms. des
Gradués, fol. 137.)
- Farce des Pattes ouain-
tes, par P. de Lesnau-
derie, éd. par T.
Bonnin, Evreux, 1843,
in-8°, VI 32 p.; —
298, n. 5, 4, n. 5,
309, 15.
- Faux, 380, 86.
- Fedeby, 517, 223.
- Félibien, 328, 34.
- Femmes, 300, 6; 318,
24.
- Festina, 400, 106.
- Feullet, 517, 223.
- Fièvres, 427, 133.
- Finances, 411, 117.
- Finé (Oronce), 299 n.
1, 5 n. 1.
- Flandre, 323, 29; 324,
30.
- Fliers, parcheminier,
391, 97.
- Fleurie, 552, 258.
- Florence, 377, 83; 568,
274.
- Foi, 406, 112.
- Fondations, 313, 19;
317, 23.
- Fontenay, 338, 44; 359,
65.
- Formatus, 401, 107;
446, 152; 447, 153;
450, 156.
- Formel, 401, 107.
- Formigny de La Londe
(A. de), 356, 62.
- Formulaire d'Alexandre
VII, 314, 20.
- Fortin, 594, 300 et s.
- Foucher (Jean), 338, 44.
- Fouqueville, 515, 221.
- Frais d'examen, 412,
118; 428, 134; 429,
135; 437, 143.
- Français, 331, 37.
- France, 333, 41.
- Franche-Comté, 329, 35;
353, 59.
- François I, 302, 8; 306,
12.
- François II, 409, 115.
- Fraudes, 509, 118.
- Fripiers, 390, 96.
- Funérailles du recteur,
372, 78.
- Gabelles, 393, 99.
- Gage, 414, 120.
- Galien, 424, 130; 426,
132.
- Gallia Christiana, 338,
44; 375, 81; 468,
174.
- Gants, 365, 71; 400,
106; 410, 116; 416,
122; 421, 127.
- Gasté, 476, 182.
- Généalogie, 406, 112.
- Génération et de la cor-
ruption (De la), 402,
108.
- Généraux des finances,
308, 14; 309, 15;
311, 17; 312, 18;
523, 239.
- Geôlier, 381, 87.
- Géométrie, 403, 109.
- Germain (A.), 353, 59.
- Gervais, 527, 233; 532,
238; 536, 242; 550,
256.
- Gilles de Corbeil, 424,
130; 427, 133.
- Glocester, 511, 217.
- Gombart, 524, 230.
- Gouvis (J. de), 467,
173; 472, 178; 473,
179; 174, 177.
- Grâces, 310, 16.
- Gradués (Ms. des), 352,
58 (à la Bibl. S. Gene-
viève, in-4°, 17, E. F.)
- Grammaire, 472, 178.
- Grand conseil, 306, 12.
- Grand sénéchal, 311, 17.
- Grande-Bretagne (Écri-
vains de la), 321, 27;
325, 31.
- Grandes écoles, 304, 10;
306, 12; 417, 123;
443, 149.
- Grammaire, 397, 103;
401, 107.
- Granville, parcheminier,
391, 97.
- Grassoreille, 328 34.
- Gresse, 313, 19.
- Grouchy (J. de), 470,
176; 471, 177; 475,
181.
- Guerrier, 315, 21; 372,
78.
- Guérinet, 514, 220.
- Guet, 393, 99.
- Guillaume le Conqué-
rant, 325, 31; 327, 33.
- Habits, 390, 96; 416,
122; 421, 127.
- Hachette (L.), 317, 23.
- Haro, 305, 11.
- Harrington, 468, 174,
512, 212.
- Hearnins (Th.), 321, 27.
- Hellot, 372, 78.
- Henri II, 306, 12.
- Henri V, 317, 23; 320,
26; 321, 27; 322,
28; 323, 29.
- Henri VI, 296, 2; 317,
23; 323, 29; 327, 33;
339, 45; 340, 46;
341, 47; 344, 50;
346, 52; 356, 62;
358, 61; 373, 79;
374, 80; 382, 88;
385, 91; 477 et s.,
183 et s.
- Hermant, 375, 81.

- Heures des cours**, 407, 413.
Hippeau, 338, 44.
Hippocrate, 424, 130.
Histoire des animaux, 424, 130.
Histoire de Paris (Soc. de l'h.), 328, 84.
Histoire et bibliographie de la médecine ancienne, 427, 133.
Huet, 293, 1 ; 341, 47 ; 344, 50 ; 385, 91 ; 456, 162 ; 465, 174. 465, 171.
Huissiers, 384, 87 ; 385, 91 ; 388, 94.
Humanités, 397, 103.
Immaculée Conception, introduite comme fête dans l'U. le 10 déc. 66 (*I Concl.*, XXXI^r).
Impôts, 393, 99.
Incarnation, 406, 112.
Inceptio, 429, 135.
Indemnité, 387, 93.
Indulgences, 310, 10.
Injures, 399, 105.
Innocent III, 326 32.
Innocent VIII, 304, 10.
Inscriptions, 313, 19 ; 314, 20.
Inspection, 387, 93.
Installation solennelle, 337, 43.
Interdit, 380, 86.
Interne, 472, 178.
Intrants, 368, 74.
Inventaire, 387, 93 ; — sommaire du fonds de l'U. aux Archives du Calvados, 313-314, 19-20.
Italie (Univ.), 383, 89.
Jacobins, 363, 69.
Jallaght, 373, 79.
Janot Denis, 301, 7.
Jean III, 338, 44.
Jean IV, 338, 44.
Jésuites, 352, 58 ; 455, 161.
Jetons, 433, 139.
Jeu, 473, 179.
Johannitus, 424, 130.
Jolivet (Robert), 456, 162.
Jourdain (Ch.), 316, 22 ; 317, 23 ; 328, 84 ; 330, 36 ; 362, 68 ; 392, 98 ; 479, 185 ; 567, 273.
Jourdain (Mar.), 512, 218.
Journal officiel, 353, 59.
Jours de congé, 435, 141.
Joyaux, 303, 9.
Julin, 603, 309.
Julius, 321, 27.
Juges, 303, 9.
Jurés, 513 et s., 219 et s.
Juvigny (Hugues de), 337, 43.
Kewington, 331, 37 ; 482, 188 ; 484, 190.
La Barre (G. de), 339, 45.
Labbey, 606, 312.
La Couronne, 456, 162.
Lacourt, 604, 310.
La Croix du Maine, 301, 7.
La Fontaine, 532, 238 ; 536, 242 ; 546, 252.
Lagny-s.-Marne, 325, 31.
Laigle, 393, 99.
Lair (J.), 298, 2.
La Loire, 560, 266.
La Londe, 355, 61.
La Longne (J. de) (ballade contre les lansquenets), 299, 5.
La Mare, 307, 13 ; — 308, 14 ; — 470, 176 ; — 475, 181.
Lanternes, 366, 72.
La Scelle, 515, 221.
Latin, 10.066, 314, 20 ; 318, 24 ; 360, 66 ; 458, 164 ; 459, 165 ; 479, 185 ; 482, 188.
Lantuariensis (corr. : Cantuariensis), 511, 217.
Laval, 353, 59.
Lavalley (G.), 316, 22 ; 326, 32 ; 344, 50 ; 358, 64.
La Villette, 552, 258.
Lebas, 604, 310.
Le Brillant (Jean), 459, 165.
Le Caretier, 338, 44.
Le Chappelain, 606, 312.
Léchaudé-d'Anisy (*Extraits des chartes normandes*, *Mém. de la Soc. des Antiq. de Normandie*, in-8°, t. VII et VIII, Caen, 1834), t. II ; 313, 19 ; 314, 20 ; 479, 185 ; 525, 231.
Le Cloutier, 314, 20 ; 458, 164 ; 461, 167 (sur collège Le Cloutier, cs. A. de N., in-8°, t. X, p. 242).
Lecoq, 609, 315.
Lecoq de Biéville, 301, 7 ; 511, 217.
Le Coeffié, 315, 21 ; 456, 162 ; 604, 310.
Leçons, 440, 146 ; — d'ouverture, 389, 95 ; 406, 112 ; 485, 141 ; 487, 143 ; — extraordinaires (heure des), 392, 98 ; — universales et particulières, 424, 130.
Le Coutier, 338, 44.
Lecture, 435, 141.
Le Désert, 361, 67.
Le Fèvre, 514, 220 ; 604, 310.
Le Héricé, 603, 309.
Le Goupil, 604, 310.
Le Gris, 604, 310.
Le Lièvre, 504 et s., 300 et s.
Leland, 322, 28.
Lemaire, 362, 68 ; — 366, 72.
Lemire, 536, 242.
Lemonnier, 514, 220.
Lenfant, 373, 79 ; 374, 80.
Le Noble, 552, 258.

- Le Noir, 514, 220; 512, 218.
 Le Petit, 515, 221.
 Le Plessis - Grimoult, 359, 65.
 Le Portier, 511, 217.
 Le Poulletier, 551, 257.
 Le Prestre, 456, 162; 604, 310.
 Le Prevost, 456, 162.
 Lermite, 532, 238.
 Le Roux, 456, 162.
 Lesnauderie (P. de), 297, 3; 302, 8; 307, 13; 310, 16; 311, 17; 312, 18; 349, 55; 356, 62; 358, 64; 365, 71; 372, 78; 388, 94; 394, 400; 399, 405; 410, 116; 416, 122; 418, 124; 422, 128; 431, 137; 434, 140; 439, 145; 465, 171; 468, 174; 572 et s., 278 et s.; 593, 299.
 Le Sens (G.), 465, 171.
 Le Tailleur (Jehan), 512, 218.
 Le Trésor, 603, 309.
 Lettres, 387, 93; 389, 95; — de protection, 367, 69.
 Le Vallois, 607, 313.
 L'évêque Michel, 339, 45.
 Le Vignerons, 554, 257.
 Libraires, 385, 91; 390, 96.
 Librairie (v. Bibliothèque).
 Licence, 311, 17; 312, 18; 376, 82; 402, 108; 427, 133; 436, 142; 437, 143; 448, 154.
 Licenciés, 303, 9; 313, 19; 365, 71; 411, 117; 420, 126; 438, 144.
 Lieuten' du Roy, 311, 17.
 Lisieux, 546, 250; 597, 303; — (diocèse de), 297, 3; 375, 81; 471, 177; — (évêque de), 301, 7; 314, 17; 335, 41; 373, 79; 375, 81; 377, 83; 467, 173; 605, 311.
 Liste des officiers de l'U., 393, 99.
 Litterae testimoniales, 362, 68; V. certificata.
 Livres, 307, 13; 390, 96; 435, 141; 439, 145; 474, 180.
 Loaye, 517, 223.
 Logements, 362, 68.
 Logicalia, 397, 103.
 Logique, 397, 103; 398, 104; 403, 109.
 Lois, 312, 18; 368, 74; 436, 142; 441, 147.
 London, 322, 28.
 Longues, 359, 65.
 Lorin, 525, 281; 536, 242; 544, 250.
 Lombart, 553, 259.
 Lotrian (Alain), 301, 7.
 Louange de la rhétorique (poème), 299, 5.
 Louange de mariage, 365, 71.
 Louis XI, 305, 11; 317, 23; 349, 55.
 Louis XII, 305, 11.
 Louraille, 514, 220.
 Louvain, 329, 35; 331, 37; 368, 74; 383, 89; 401, 107.
 Loyers, 361, 67.
 Magasin pittoresque, 373, 79.
 Magio, 567, 278.
 Maine, 324, 30.
 Maison, 522, 228.
 Maisonnelles-sur-Ajon, 466, 172.
 Maisons, 323, 29; 354, 60; 361, 67.
 Maître Albert, 398, 104.
 Maître des requêtes, 374, 80; 406, 112; 411, 117; 422, 128; 444, 150.
 Maltrise, 402, 108; 407, 113.
 Maltot, 375, 81; 476, 182.
 Mancel, 296, 2; 301, 7.
 Manneville, 572, 278.
 Mantes (bailli de), 340, 46; 525, 231.
 Marc-Aurèle (E.), 317, 23.
 Marchands, 327, 33; 337, 43; 359, 65; 393, 99.
 Marc, 593, 299; 604, 310 et s.
 Mariage, 318, 24.
 Marie, 517, 223.
 Martainville, 517, 223.
 Matheu, 512 et s., 218 et s.
 Martinet, 472, 178.
 Master of the Rolls, 336, 42.
 Mathématiques, 403, 109.
 Mathilde, 327, 33.
 Matrologe, 296, 2; — (auteur du), 296, 2; — matières du, 296, 2; 298, 4; 302, 8; 331, 37; 332, 38; 339, 45; 340, 46; 342, 46; 344, 50; 346, 52; 349, 55; 355, 61; 358, 64; — 10^{re}, 373, 79; 11^{re}, 369 et s., 75 et s.; 11^{re}, 372, 78; 12^{re}, 389, 95; 12^{re}, 13^{re}, 380, 92; 12^{re}, 13^{re}, 387, 93; 13^{re}, 14^{re}, 392, 98; 19^{re}, 375, 81; 19^{re} et 20^{re}, 376, 82; 19^{re}, 377, 83; 20^{re}, 378, 84; 20^{re}, 379, 85; 20^{re}, 390, 96; 20^{re}, 21^{re}, 380, 86; 21^{re} et 22^{re}, 381, 87; 21^{re}, 391, 97; 21^{re}, 22^{re}, 393, 99; 22^{re}, 444, 150; 23^{re} et 24^{re}, 449, 155; 24^{re} et 25^{re}, 450, 156; 25^{re}, 432, 138; 25^{re}, 443, 149; 25^{re}, 442, 148; 25^{re},

433, 439; 25 v°, 434,
440; 25 v°, 26 r° et
v°, 441, 447; 26 v°,
437, 443; 27 r° à 28
v°, 439, 445; 28, 436,
442; 28 v°, 437, 443;
28 v°, 443, 449; 28
v°, 444, 447; 28 v°,
442, 448; 29 v°, 30
v°, 31 r° et v°, 435,
444; 30 et 31, 429,
435; 31 r°, 444, 447;
31 v°, 430, 436; 31
v°, 375, 81; 31-32,
421, 427; 31 v° 32,
419, 425; 31 v° 32 r°,
422, 428; 32, 400,
406; 32, 405, 411;
32, 406, 412; 32 r°,
408, 414; 32 r°, 394,
400; 32 r° et v°, 418,
424; 32 à 34, 404,
410; 33 v° 34 r°,
415, 421; 34, 416,
422; 34 r°, 408, 414;
34 v°, 394, 400; 36
v°, 422, 428; 37 v°,
418, 424; 37 v°, 474,
477; 39 r°, 458, 462;
39 r°, 458, 464; 39 r°,
467, 473; 39 r°, 468,
474; 49 v°, 479, 485;
50 v°, 482, 438;
56 r°, 374, 80; 88 r°,
365, 71; 125 v°, 304,
n. 1, 7, n. 1; 130 v°,
454, 457; 137 r°,
394, 400; 139 r°,
408, 414; 139 r° et
v° 140, 415, 421;
140-141, 402, 408;
141 v°, 398, 404;
142 r°, 400, 406; 142
v°, 399, 405; 143,
401, 407; 143 v° et
r°, 398, 404; 143 r°
et v°, 400, 406; 143
v°, 404, 410; 143 v°,
405, 411; 144 r°,
405, 411; 144 v°,
402, 408; 144 v°,
406, 412; 144 v°-145,

406, 412; 145 r°,
405, 411; 145 v°; —
146 r°, 416, 422;
147 r°, 410, 416;
147 r°, 411, 417;
147-149, 412, 418;
147-149, 418, 419;
149 r°;—150 r°, 407,
413; 150 v°;—151 r°,
416, 422; 152 r°,
394, 400; 153 r° et v°,
419, 425; 154 r°, 422,
428; 154 r°, 423, 429;
154 r° et v°, 424,
430; 154 r° et v°,
425, 431; 154 v°; —
155 r°, 426, 432;
155 r°, s. 20, 371,
77; 155 r°, 423, 427;
155 r° et v°, 427,
433; 156 v°, s. 26,
420, 426; 156 v°,
428, 434; 157 r°; —
158 r°, 430, 436;
158 r°, s. 43, 420,
426; 159 r°, 433, 439;
159 r° et s., 432, 438;
159 r° et v°, 440, 446;
160 r°, 440, 446; 444,
447; 160 v°, 433, 439;
160 r° et v°, 161 r°,
434, 440; 161, 437,
443; 440, 446; 461
v°, 436, 442; 162 r°
et v°, 439, 445; 163
r°, 433, 439; 163 r°,
443, 449; 163 r° et
v°, 464 r°, 435, 441;
164 r°, 440, 446; 165
r°, 444, 450; 165 r°
et v°, 445, 451;
165 r° et v°, 446,
452; 165 r° et v°,
453, 459; 165 v°,
447, 453; 165 v°,
466 r°, 448, 454; 165
v°, 466 r°, 449, 455;
466 r°, 453, 459; 167
r°, 452, 458; 167 r°
et v°, 468 r°, 447,
453; 167 r° et v°,
453, 459; 167 v°,

445, 451; 167 r°,
468 r°, 451, 457; 168
r°, 446, 452; 168 r°,
448, 454; 168 r°,
453, 459; 168 v°,
449, 455; 168 v°, 450,
456; 169 r°, 454,
460; 183 r° et v°, 377,
83; 185 r°, 377, 83;
189 r° et v°, 490 r°,
377, 83; 193 r° et v°,
376, 82; 194 r° et v°,
378, 84; 291 et s.,
350, 56; 259, 393,
99; 261 et s., 364,
70; 265 r°, 468, 474;
265 v°, 469, 475;
265 v°, 467, 473;
266 r° et v°, 267 r°,
471, 477; 269-275,
472 et s., 478 et s.;
270 v°, 471, 477;
275 v°, 469, 475;
277 r°, 474, 480;
277 v°, 458, 464;
277 v°, 278 r°, 459,
465; 278 r°, 460,
466; 278 r°, 283 r° et
v°, 462 et s. 468 et
s.; 278 r° et v°, au
lieu de 268, 464, 467;
278-279, 464, 467;
279 r°, 460, 466;
280 r°, 459, 465;
280 v°, 458, 464;
281 v°, 461, 467;
282 v°, 460, 466;
283 r° et v°, 459,
465, 462 et s., 468;
305, 393, 99;
325, 367, 73; 367,
393, 99; 414, 372,
78; 474 r°, 301, n. 4,
7, n. 2; 479, 302, 8;
—Ville de C., 393, 99;
Médecin, 323, 29.
Médecine, 305, 44; 314,
20; 330, 36; —doc-
torat, 376, 82; —be-
deau, 393, 99; —
396, 402; 419, 425;
482, 488.

Mellissent (Germain), 305, 14.

Mémoire, 380, 86.

Memoirs of the archbishops of Dublin (The) by John d'Alton Esq. M. R. I. A. Barrister at law Dublin, Hodges and Smith, college Green, 1838; 373, 79.

Menaces, 399, 105.

Mesnil d'Argences, 458, 464; — (S. Gilles du), 463, 469.

Messenger, 305, 11; 306, 12; 308, 14; 309, 15; 311, 17; 312, 18; 385, 91; 391, 97; 393, 99.

Voici la liste de ces officiers que nous avons dressée d'après le *I Concl.*

— Alençon, 72 v°; 92 v°; — Argentan, XV v°; 92 bis, v°; 460 v°; — Auge; 40 r° et v°; 66 v°; 71 v°; 112 v°; 113 v°; 160 v°; — Avranches, XXVI r°; XXXX v°; 43 v°; 452 r°; — Bayeux, XVII r°; 49 r°; 68 r°; 151 v° et r°; 452 v°, 453 r°; — Beaumont-le-Roger, 130 v°; 144 r°; — Bray, 179 v°; — Breteuil, 97 v°; — Briquebec, 67 r°, 68 r°; — Carentan, 43 v°; 126 r°; 127 r°; 131 r°, 133 r°; 136 v°, 146 v°; — Caudebec, 185 v°; — Conches, x r° et v°; 97 v°; — Condé, 91 r°; 116 v°, 117 r°; 134 v°, 135; — Coutances, 75 v°; 76 r°; 97 r°; — Curcy, 91 v°, 92 bis r°; 130 v°; — Domfront, 136 r°; 138 r°, 450 v°; — Evreux,

45 r°; 70 v°; 75 v°; — Falaise, XIII v°; XXXIX v°; 67 r°; — Gavray, 48 r° et v°; — Gaspree, 121 v°; — Gisors, XXVIII v°; 130 v°; — Gournay, 179 v°; — Granville, 97 r°; — Hyesmes, 83 r°; — La Ferté, 179 v°; — Laigle, 92 v°; — Longueville, près Auques, 138 r°; — Montivilliers, XXXI v°; 61 v°; 117 r°; — Montreuil, x r° et v°; XII r°; XXV r°; 127 r°; 133 r°; — Mortain, XII r°; XXV r°; 116 v°; — Orbec, XI v°; XXVIII r°; 71 r°; 102 r°; — Pont-Audemer, 47 v°; 99 r° et v°; 108 v°; — Rouen, 140 v°; 144 r°; 147 v°; — S.-Sauveur-Lendelin, 61 v°; — S.-Silvain, XI r°; 131 r°; 150 v°; — Valognes, XXXIII r°; 46 r°; 47 r°; 47 v°; 185 v°; — Verneuil, 44 r°; — Vire, XXX v°; 72 v°.

Messei, 339, 45.

Messes, 388, 94; 389, 95; 422, 128; 427, 133; 433, 139; 442, 148; 461, 167.

Métaphysique, 402, 108.

Météores, 402, 108; 424, 130.

Métrique, 397, 103.

Michel, 594 et s., 300 et s.; 599, 305; etc.

Middenhorp (J.), 323, 29.

Mineurs, 451, 457; 363, 69; — (cloche des), 447, 153.

Minutes des Rectories, 318, 49; 314, 20.

Miracles, 309, 15.

Mitre, 381, 87.

Mœurs, 366, 72.

Monastères, 323, 29.

Monitoire, 350, 86.

Mons. Nic. des', 338, 44.

Montchauvet (seigneur de), 465, 171.

Montpellier Univ. de), 353, 59.

Mont-S.-Michel (collège du), 456 et s., 162 et s.

Moqueries, 399, 105.

Morale 'cours de), 361, 67; — 395, 101.

Moré, 594, 300.

Morin (Jean), 471, 177.

Mortagne, parcheminier, 391, 97.

Mortain, parcheminier, 391, 97.

Morvillier (Fr. de), 299 n. 1, 5 n. 1.

Moustier, 552, 258; 594 et s., 300 et s.

Musée des Arch. départementales, 369, 75.

Musique, 403, 109.

Nadal, 317, 23; 366, 72; 368, 74.

Naissance, 448, 154.

Narbonne, 605, 311.

Narrative of the expulsion of the English from Normandy, 374, 80.

Nation d'Angleterre à Orléans, 324, 30; — normande à Orléans, 324, 30.

Nativité S. Jean, 368, 74.

Neufve rue, 459, 165, 468, 171.

Neustria pia, 338, 44.

Neuville (Guill. de), 338, 44.

Nicolas V, 304, 10; 377, 83.

Noël, 368, 74; 442, 148.

- Nollant, 515, 521.
 Nombre total des mem-
 bres de l'U., 366, 72.
 Nominations, 306, 12.
 Normandie, 306, 12;
 311, 17; — Etats, 318,
 24; — 322, 28; 323,
 29; 324, 30; 325,
 31; 327, 33; 332,
 38; 338, 39; 344, 47;
 360, 66; — recouvre-
 ment de, 384, 87;
 382, 88; — diocèses
 de, 392, 98; — états,
 440, 146; 458, 164.
 Normands, 318, 24;
 319, 25.
 Normateur, 386, 92.
 Norwick, 511, 217;
 Notaires, 379, 85; 380,
 86; 388, 94; 417,
 123; — apostoliques,
 343, 49; — (impérial),
 339, 45.
 Nourriture, 472, 178.
 Nouvelle biographie gé-
 nérale, 424, 130.
 Obéissance et fidélité au
 Roi, 370, 76.
 Obits, 304, 10; 307, 13;
 310, 16; 312, 18.
 Objet général, 313, 19.
 Objets de prix, 413, 119.
 Obsèques, 406, 112.
 Œillels, 399, 105.
 Officiel, 357, 63; 379, 85.
 Officiers, 303, 9; 306,
 12; 311, 17; 312,
 12; 313, 19; 314, 20;
 385, 91; 393, 99.
 Onfroy, 596, 302; 604,
 310.
 Oporinus (J.), 321, 27.
 Opposition de l'U. de
 Paris, 328, 34 (Ca.
 l'U. de Paris à l'épo-
 que de la domination
 anglaise, par Ch. Jour-
 dain. Ext. du Bulletin
 de l'Académie des In-
 scriptions et Belles-
 Lettres, juillet et août
 1870; tir. à part, p. 18
 et suiv.).
 Orator, 408, 114.
 Orbec (vicomté d'), 334,
 40; — parcheminier,
 391, 97.
 Ordinaire, 305, 11; 447
 et suiv., 153 et s.
 Ordo judicarius (corr.),
 326, 82.
 Ordres, 448, 151.
 Orgue, 338, 44.
 O'Reilly, 317, 23.
 Orfèvre, 369, 75.
 Orléans (Université d'),
 303, 9; 312, 18; 324,
 30; 325, 31; — Antiq.
 d', 362, 68; — 360, 72;
 368, 74; — duchesse
 d', 383, 89; 390, 96;
 418, 124; — Univ.
 d', 442, 148; 443,
 149; 473, 179; 578,
 284.
 Ougard (André), 338,
 44.
 Ouvriers, 359, 65.
 Oxford, 321, 27; 322,
 28; 353, 59; 373, 79.
 Paggium, 567, 273.
 Paiements, 414, 120.
 Pain (J.), 367, 73.
 Palavicinus, 571, 277.
 Palinod, 314, 20.
 Papetiers, 391, 97.
 Papyrus rectoris, 315,
 21.
 Pâques, 404, 110.
 Paraphe, 379, 85.
 Parlement (V. Paris,
 Rouen).
 Parchemin, 391, 97.
 Parcheminiers, 385, 91;
 598, 304; 606, 312.
 Paris (G.), 455, 161.
 Parfouru (G. de), 465,
 171.
 Paris (Paulin), Chron.
 de St-Denis, 299, 5.
 Paris, 325, 31; 334, 37;
 332, 38; — Chapitre
 de, 328, 34; — li-
 braire de, 299 n. 1,
 5 n. 1; 300 et suiv.,
 6 et s.; — Parlement
 de, 299 n. 1, 5 n. 1;
 328 et s., 34 et s.; Pré-
 vost des marchands de,
 328, 34; — Université
 de, 299, 5; 303, 9;
 309, 15; 310, 16;
 312, 18; 328, 34;
 335, 41; 344, 50;
 348, 54; 352 et s.,
 58 et s.; 362, 68; 383,
 89; 397, 103; 427,
 133; 576, 282; 598
 et s., 304 et s.; — rue
 du Fouarre, 398, 104;
 — Sorbonne, 447,
 153; 579, 305.
 Parjure, 376, 82; 380,
 86.
 Parquet, 379, 85.
 Parva Naturalia, 402,
 108.
 Pasquier (Recherches
 historiques. Paris,
 Sergy, 1665, in-f°,
 l. IX, ch. xxviii, p.
 768; ; 297, 3; 329,
 35; 330, 36.
 Pastourel, 604, 310.
 Patrimoine, 360, 66.
 Patriotisme des habi-
 tants de Caen, 318,
 24.
 Pattes ouaintes (farce
 des), 298 n. 5, 4 n. 5.
 Paume, 366, 72.
 Pauvres écoliers, 416,
 122.
 Pavie, 375, 81; 598,
 304.
 Peaux, 391, 97.
 Pellevé, 609, 315.
 Pentecôte, 442, 148,
 Πεντηκοστή, 401, 315.
 Perrez, 517, 223.
 Petrus Hispanus, 397,
 103.
 Philarète, 427, 133.
 Philosophie, 397, 103;
 398, 104; 406, 112;

— morale, 403, 409;
— naturelle, 403, 409.
Physici, 404, 407.
Physique, 402, 108.
Picardie, 323, 29; 324,
30.
Pilori, 381, 87.
Pilotelle (E.), 317, 23.
Pise (Concile de), 310,
16.
Plaisance, 336, 42; 375,
81.
Planètes, 422, 428.
Planta (J.), 321, 27.
Plessis (Ch. du), 316, 22.
Pluquet (biblioth. de),
299, 5.
Plusbel, 315, 21; 604,
310.
Poisson, 323, 29.
Poitiers (Université de),
317, 28.
Police, 378, 84.
Politique, 406, 112; —
d'Henri V et de Bed-
ford, 320, 26.
Pommereux-en-Forêt,
348, 54; 384, 90;
560, 266.
Pont - Audemer, 309,
45; 391, 97; 475,
181; 527, 233.
Pont-de-l'Arche, 338, 44.
Pont-l'Evêque, 297, 3;
310, 46; 527, 233.
Porphyre, 401, 107.
Posteriora, 401, 107.
Postel, 604, 314.
Pourboires, 390, 96;
418, 124.
Poursuite de l'exercice
illégal de la médecine,
420 et s., 126 et s.
Pratensis (Petri), 303, 9.
Pratique, 424, 130.
Préambule, 310, 16.
Prêcheurs, 357, 63;
451, 157.
Précis de Lesnauderie,
358, 64.
Predicabilia, 401, 107.
Predicamenta, 401, 107.

Prélats, 359, 65; 442;
158.
Prémontré (Ordre de),
338, 44.
Prérogatives, 310, 16.
Prestations, 393, 99.
Prétoire, 381, 87.
Prêts, 310, 16; 413,
119; 414, 120; 474,
180.
Prêtres, 431, 137; 471,
177; 478, 179.
Prières, 406, 112; 473,
179.
Prieurs, 359, 65; 434,
110; 452, 155.
Principal, 460, 166;
472, 178; 473, 179;
474, 180.
Principia, 435, 141;
437, 143; 446, 152.
Priors, 401, 107.
Prise en connaissance,
380, 86.
Prisons, 305, 11; 379,
85; 331, 87.
Privilèges (cour des),
298, 4; — des docteurs,
299, 5; — 300, 6; 303,
9; — cour des (cita-
tion), 305, 11; 310,
16; 313, 19; — (l'U.
de Caen a seule p. au
royaume de France),
344, 50; 360, 66;
370, 76; 532, 238.
Prix des cours, 361, 67;
— des leçons, 404,
110.
Procédures, 313, 19;
379, 85.
Procès (formalités préa-
lables), 382, 88.
Processions, 303, 9; 309,
15; 312, 18; 600,
306.
Procès-verbaux, 420,
126.
Procureur du roy à
Rouen, 314, 17.
Procureurs, 385, 91;
388, 94; 607, 313;

— André (1459), ac-
cusé de négliger ses
devoirs, *I Concl.*,
X v°; G. Le Canu
(10 fév. 65), *ibid.*,
XI r°; J. Parisi
(16 août 71), *ibid.*,
45 r°; G. La Penne
(13 déc. 80), *ibid.*,
84 v°; E. Marie (? juin
91), *ibid.*, 146 v°.
Professeurs extraordi-
naires, 361, 67.
Promenades nocturnes,
366, 72.
Promoteur, 379, 85;
380, 86.
Promotions, 389, 95.
Pronostiques, 424, 130.
Protospatarius, 427, 133.
Provisseur, 460, 166.
Publications des privi-
lèges, 310, 46; 520,
226; 527, 233.
Pulsibus (de), 427, 133.
Puteo Cremonensi, 571,
277.
Quête, 389, 95; 415,
141.
Qui peut être membre
de l'U., 358, 64.
Quicherat (J.); 296, 2;
316, 22; 372, 78.
Quittance, 389, 95.
« Quoniam teste Philo-
sopho, primo Politi-
corum... », 358, 64;
593, 299; 600, 306.
Rameaux, 442, 148.
Ratel (J.), 338, 44.
Réaulec, 536, 542.
Réceptions aux actes,
313, 49.
Recettes, 313, 19; 460,
166.
Receveur, 369, 75; 385,
91; 395, 101; 413,
119; — registres des,
418, 124; — 420,
126; 434, 140; 608,
314.
Recherches sur l'Instruc-

- tion publique en Normandie, 375, 84.
 Récidive, 380, 86.
 Réclamations de l'U. de Paris au Parlement et leur issue, 328 et s., 34 et s.
 Recouvrement de Normandie, 384, 87.
 Recteur, 298 n. 2, 4 n. 2; — liste des, 306, 42; — 310, 46; — liste des, 311, 47; — funéraires du, 312, 48; — tribunal du, 313, 49; — 315, 21; 361, 67; 362, 68; 364, 70; 365, 71; 367 et s., 73 et s.; 387, 93; 388, 94; 390, 96; 391, 97; 392, 98; — dr. de chape du, 395, 104; — 396, 102; 460, 166; 461, 167; 473, 179; 476, 182.
 Rectories, 310, 16; 313, 49; 466, 172; — *I Rect.*, 360, 66; 461, 167; 4 r.; 367, 73; rect. J. Lenfant, 369, 75; 374, 80; 423 r^o et suiv., 367, 73, 266 v^o; 367, 73; — *II Rect.*, 365, 71; 370, 76.
 Réfectoire, 326, 92; 472, 478.
 Réforme, 312, 48; — des arts, 391 et s., 100 et s.
 Refus du rectorat, 367, 73.
 Régence, 440, 46; 460, 66.
 Régents, 402, 408; 403, 409; 404, 410; — des collèges, 407, 413; — et non régents de la Faculté des arts, 410, 416; — des collèges, 411, 417; — ès arts, 412, 418; — des collèges, 414, 420; — 415, 421; 416, 422; 420, 426; 426, 432; 430, 436; 445, 451.
 Regimenta accutorum morborum, 424, 130.
 Registres, 386, 92; 387, 93; 409, 415; 412, 418; 474, 480.
 Regnault (Fr.), 299 n. 4, 5 n. 4; 300, 6.
 Regnault (Pierre), 302, 44.
 Réguliers, 453, 459.
 Réjouissance, 404, 410.
 Relieurs, 385, 91; 391, 97; (Th. Voisart, à Avranches (24 mars 70), *I, Concl. XXXX*, v., J. Aubert, puis J. Boudin, à Caen (10 octobre 95), *Ibid.*, 479 r^o).
 Religieux, 360, 66; 402, 408.
 Religion prétendue réformée, 312, 48.
 Religions, 323, 29.
 Rempart, 393, 99.
 Rennes (1417), 318, 24.
 Renouf (Guérin), 308, 44.
 Rentes, 313, 49; 459, 465; 472, 478; 474, 480.
 Réparations, 474, 480.
 Repas, 298, n. 2, 4, n. 2; 404, 410; 410, 416.
 Répertoire des sources historiques du moyen-âge, 373, 79.
 Répétitions, 429, 135; 435, 441; 440, 446.
 Requêtes (maître des), 374, 80.
 Résidence, 416, 422.
 Responsions, 417, 453.
 Rétribution des cours, 441, 447.
 Réunions, 435, 441.
 Reusens, 401, 107; 403, 409; 412, 418.
 Revenus du recteur, 374, 77; — revenus, 414, 417.
 Revers (seigneur de), 465, 471.
 Révision, 380, 86.
 Revue critique d'hist. et de littérature, 353, 59.
 Rhétorique, 299, 5; 397, 403.
 Richomme (Hist. de l'U. de Paris, 299, 5; 329, 35; 364, 70.
 Rinel (J., L. et P. de), 469, 475; 470, 476; 471, 477; 479, 485; — J. de), 511, 217; 524, 230; 520 et s., 226 et s.; 539, 245; 544, 250; 549, 253.
 Rires, 399, 105.
 Robe longue, 405, 414.
 Robert II, 338, 44.
 Rolls (coll. of Master of the), 322, 28; 374, 80.
 Romania, 455, 461.
 Rome, 378, 84.
 Rosay, 524, 230.
 Rouen, Parlement de, 303, 9; — Etats, 314, 47; — Parlement, 311, 47; — Chapitre, 311, 47; — Procureur du Roy à, 311, 47; — Généraux des finances, 314, 47; — Parlement, 312, 48; 323, 29; 334, 37; — Cordeliers de la province de, 338, 44; 340, 46; — bailli de, 340, 46; — Conseil du Roi à, 340, 46; — Concile, 344, 5; — Chapitre, 344, 50; — 354, 57; 355, 61; 374, 80; — Diocèse, 375, 81; 382, 88; — Chapitre, 393, 99; — 458; 464; — doyen du chapitre, 466, 172; — Chanoine, 467,

- 478;—477, 183; 480, 186; 520, 226; 523, 229; 524, 280; 525, 231; 527, 233; 532, 239; 536, 242; 544 et s., 250 et s.; 598 et s., 304 et s.; 599, 305.
- Roussel, 599, 305.
- Rouxel, 515, 221.
- Roy de France, 310, 16.
- Roy (J.), 316, 22.
- Rues, 389, 95; 399, 105.
- Ruffy, 606, 312.
- Sally, 604, 310.
- S. Augustin (Ordre de), 338, 44.
- S. Barbe (prieur de), 338, 44; 359, 65.
- S. Benoît (Ordre de), 338, 44.
- S. Denis, 368, 74; 389, 95.
- Saint - Denis (Jean), 309, 6.
- S. Etienne (l'abbaye de), 337, 43; 338, 44; 359, 65.
- Saint-Etienne-le-Vieux, 327, 33.
- S. Exupère, 476, 182.
- Saint-Germain, 517, 223.
- S. Germain d'Auvillars, 297, 3.
- S. Germain-le-Vasson, 458, 104.
- S. Léger, 476, 182.
- Saint-Lo, 340, 46; — parchemin., 391, 97.
- Saint-Louis (la), 409, 115.
- Saint-Luc, 422, 128; 427, 133; 471, 177.
- S. Martin-de-Laigle, 305, 11; 393, 99.
- Saint-Patrick, 373, 79.
- S. Paul (épître aux Corinthiens), 338, 44; 445, 151.
- S. Sauveur (trésoriers), 306, 12.
- S. Silvain, 309, 15.
- S. Taurin (abbé de), 338, 44.
- S. Yves, 442, 148.
- Sainte-Croix 517, 223.
- S. Geneviève (bibl. de), 352, 58.
- Salisbury, 527, 233; 532, 238; 536, 242.
- Salvatu (J.), 527, 233; 532, 239; 536, 242; 547, 253.
- Sebire, 547, 253.
- Sceau, 369, 75; — du recteur, 380, 86; — 384, 90; 389, 95; du doyen des arts, 409, 115; 418, 124.
- Scribe, 300, 6; 379, 85; 385, 91; 387, 93.
- Secours matériels accordés par Henri VI, 341, 47.
- Séculiers, 360, 66; 453, 159.
- Secrétaire des examens, 411, 117.
- Secrets, 360, 66; 426, 132.
- Seiset, 302, 8.
- Semilly (J. de), 482, 188.
- Sénéchal (gr.), 311, 17.
- Sénèque, 408, 114.
- Sententiaris, 446, 152.
- Séquestre, 395, 101.
- Sergent, 308, 14.
- Sergent (Pierre), 301, 7.
- Serges, 439, 145.
- Serment, 360, 66; 363, 69; — des intrants, 368, 74; — du recteur, 369, 75; — avant la collation des grades, 373, 81; — du bailli, 383, 89; — serment, 400, 106; 404, 110; 405, 114; 409, 115; 412, 118; 426, 132; 436, 142.
- Sermons, 303, 9; 310, 16; 444, 150; 451, 157.
- Services, 386, 92; 461, 167; 471, 177.
- Sextum, 436, 142; 438, 144.
- Shene, 522, 228; 525, 231; 528, 234.
- Signe de croix, 405, 111.
- Signetum, 448, 154.
- Sixte IV, 304, 10.
- Soc. Histoire de France, 373, 79.
- Sommerset, 553, 259, 55, 5 et s., 261 et s.
- Sonneur de cloches, 385, 91; 391, 97 (X. de Semilly, frère de G. de S. (16 nov. 83); J. de Labigne (e. a.) l'Concl., 101 re).
- Sorbonne, 353, 59.
- Sorbonica, 447, 153; 452, 158.
- Soubzmons (Fr. de), 514, 220.
- Souliers, 399, 105.
- Sources manuscrites, 296, 316; 2-22; — vivantes, 316, 22.
- Sous conservateur, 434, 140.
- Stafford, 511, 217.
- Statuts, 304, 10; — des facultés, 304, 10; — du collège du Bois, 307, 13; — 356, 62; — livre des, 369, 75; — de la faculté des Arts, 394, 100; — 419, 125; — de 1439, 356, 60; — de 1439, 484 et s., 190 et s.; — 1457, 356 et s., 60 et s.
- Stevenson, 374, 80.
- Sudelay, 532, 238; 536, 242.
- Suffolk, 511, 217; 544, 250.
- Summulac, 397, 103.
- Summulistac, 398, 104.
- Suppôts, 313, 19; 314; 20.

Suppression momentanée de la faculté des Lois, 348, 54.
 Tabagie, 414, 120.
 Tabellionage, 314, 20.
 Talvas, 602 et s., 306 et s.
 Tapis, 485, 141 ; 439, 445.
 Taxes, 411, 117.
 Temps d'études, 423, 129.
 Tentativa, 446, 152.
 Tentures, 399, 105.
 Terres, 318, 24.
 Testimoniales, 362, 68.
 Theault, 517, 223.
 Théologie, 312, 18 ; 313, 19 ; 314, 20 ; 330, 36 ; — professeur en, 338, 44 ; — docteurs en, 357, 63 ; — intrant de la, 368, 74 ; — bachelier en, 373, 79 ; 374, 80 ; — questions de, 398, 104 ; — enseignement de, 406, 112 ; — écoles de, 430, 136 ; 444, 150 ; — doyen de, 460, 166 ; 461, 167 ; — 474, 160.
 Théophile, 424, 130.
 Theophilus Protospatarius, 427, 133.
 Thopica, 401, 107.
 Thorigny (abbé de), 359, 65.
 Thurot, 397, 103 ; 398, 104 ; 400, 106 ; 401, 107 ; 403, 109 ; 405, 114 ; 407, 113 ; 412, 118 ; 422, 128 ; 425, 131 ; 427, 133 ; 445, 151 ; 446, 152 ; 447, 153 ; 448, 154 ; 449, 155.
 Titres, 313, 19 ; 474, 180.
 Tolérance d'Ecouché, 347, 53.
 Tonsure, 442, 148.
 Tournai, 324, 30.
 Tours, 595, 301.

Toussaint, 427, 133.
 Toutain, 315, 21.
 Τύχη, 421, 130.
 Traité des docteurs et de leurs privilèges, par P. de Lesnauderie, éd. dans Ziletti, 299, 5.
 Travaux de rempart, 393, 99.
 Travers (E.), 470, 176.
 Trégoire, 321, 27 ; 322, 28 ; 366, 72 ; 373, 79.
 Trésor, 418, 124.
 Trésoriers, 306, 12 ; 413, 119 ; 415, 121.
 Tressé (R.), 367, 73.
 Tribunal du conserv. apost., 379, 85 ; — du recteur, 313, 19 ; 370, 76.
 Trinité, 406, 112.
 Troarn, 338, 44 ; 359, 65.
 Trophard, 607, 313.
 Troubles, 395, 101.
 Trunquet, 338, 14.
 Turgis, 556, 262.
 Université. ses premiers historiens, 295, 1.
 — titres, 296, 2 ; — scribe, 296, 2 — 298, 4 ; 303, 9 ; — création, 304, 10 ; — tolérance de Charles VII, 304, 10 ; — création par Charles VII, 305, 11 ; — réforme, 312, 18 ; — Matrologe (v. *Matrologe*).
 Urines, 424, 130 ; 427, 133.
 Urville, 513, 219.
 Vacances, 473, 179.
 Val, 552, 258.
 Valence, Université de, 347, 23 ; 366, 72 ; 368, 74.
 Vallet de Virville, 318, 24 ; 320, 26 ; 324, 30 ; 325, 31 ; 331, 37 ; 338, 44 ; 374, 80.

Valognes, parcheminier, 391, 97.
 Vauville, 599, 305 ; 603, 309.
 Veilles de nuit, 393, 99.
 Vengeons P.), 476, 182.
 Venise, 299, 5.
 Vétel, 515, 221.
 Vérification de la qualité de notaire de la Cour, 380, 86.
 Verge d'argent, 421, 127.
 Vespéries, 449, 155.
 Westminster, 528, 234 ; 550, 256.
 Vêtement, 365, 71.
 Viande, 323, 29.
 Viaticum, 424, 130 ; 427, 133.
 Vicaires, 359, 65.
 Vice chancelier, 434, 140 ; 450, 156.
 Vicomte, 458, 164.
 Vie des universitaires, 360, 66.
 Vigneron, 554, 260.
 Willughby, 527, 233.
 Vin, 437, 143 ; 443, 149.
 Vir, 311, 17 ; — vicomté, 334, 40.
 Visa des certificats de scolarité par le recteur, 370, 76.
 Vivianis, 567, 273.
 Vivres, 323, 29.
 Vols, 395, 101.
 Votes, 360, 66 ; 363, 69 ; 365, 71 ; 409, 115 ; 416, 122 ; 417, 123.
 Wace, 455, 161.
 Wallon, 316, 22.
 Wood (Antonius A.), 322, 28.
 York, 511, 217 ; 524, 230.
 Ysaac, 424, 130.
 Zénon Branda, 335, 41 (V. Branda).
 Ziletti, 299, n. 1, 5, n. 1.

I, 317, 23; — 12: 382, 88.
II, 320, 26.
III, 333, 30.
IV, 356, 62; 358 et suiv., 64 et suiv.; — 11: 369 et suiv., 75 et suiv.; — 14: 365, 71; — 16: 362, 68; — 19: 370, 76; — 22, 23: 382, 88; — 24: 370, 76; — 25: 383, 89; — 26: 379, 85; — 26, 27, 28: 366, 72; — 28: 379, 85; — 32, 33: 383, 89; — 35: 451, 157; — 38: 397, 103; — 40 (lis.: statut, au lieu de par.): 401, 107; — 41: 399, 105; — 43: 402, 108; — 44: 403, 109; — 45: 403, 109; — 47: 404, 110; — 52: 406, 112; — 53: 419, 125; — 54: 422, 128; — 55 à 57: 423, 129; — 58: 425, 131; — 59: 424, 130; — 61: 423, 129; 424, 130; — 61 et suiv.: 426, 132; — 68: 428, 134; 429, 135; — 71, 72: 421, 127; — 76, 77: 431, 137; — 78: 421, 127; — 79: 390, 96; 436, 142; — 81: 436, 142; — 82, 86, 90, 91: 437, 143; 439, 145; — 86: 441, 147; — 88, 89: 436, 142; — 93: 442, 148; — 94, 95 et suiv.: 444, 150; — 96: 459, 159; — 100: 453, 159; — 104: 453, 159; — 106: 365, 71; — 107: 404, 110; 428, 134; — 108: 362, 68; 370, 76; 371, 77; — 114: 391, 97; — 117: 383, 89; 387, 93; 389, 95; 390, 96; — 120: 362, 68; — 126: 412, 118; — 129, 130: 405, 111; — 131: 408, 114; — 137: 452, 158.
V, 337, 43.
VI, 384, 90.
VII, 340, 46.
VIII, 355, 61.
IX, 331, 37; 332, 38; 355, 61.
X, 524, 230.
XI, 340, 46.
XII, 340, 46.
XIII. A. (Corrigez la graphie en supprimant les accents posés à tort), 342, 48.
XIII. B. 344, 50.
XIV, 341, 47.
XV, 384, 90.
XVI, 341, 47.
XVI. 8: 374, 80.
XVII, 345, 51.
XIX, 344, 50; 346, 52.
XX, 346, 52; 391, 97; 393, 99.
XXI, 348, 54; 384, 90; — 6: 385, 91.
XXII, 348, 54.
XXIII, 334, 40; 375, 81; 376, 82.
XXIV, XXV, 335, 41; 377, 83; 378, 84; p. 378, 84 et suiv.
XXIX, 358 et s., 64 et s.; — 2: 369, 75; — 4: 368, 74; — 10: 364, 70; — 10: 364, 70; — 16: 363, 69; — 18, 19, 20: 366, 72; — 20: 376, 82; — 21: 384, 90; — 22: 451, 157; — 23: 390, 96; — 26: 386, 92; — 27: 389, 95; — 29: 391, 97; — 30: 391, 97; — 34: 376, 82; — 38: 391, 97; — 38, 39: 392, 98; — 38, 39: 393, 99; — XXX, 357, 63; — 5: 366, 72; 369, 75.
XXXI, 369, 75.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

VII ^e s., 427, 133. — 1208, 326, 32; — 1294, 378, 84; — 1295, 378, 84; — 1303, 378, 84; — 1340, 324, 30; — 1381, 298 et s., 4 et s.; 299, 5; — 1410, 457, 163; — XV ^e s., 299, 5; 358, 64. — 1417, 325, 31; — 1418, 458, 164; 1422, 325, 31; — 1426, 327, 33; — 1431, 325, 31; 458, 164; — 1432, 320, 26; 323, 29; 324, 30; 382, 88; 477, 183; — 1434, 322, 28; 458, 164; — 1435, 361, 67; — 1436, 318, 24; 331, 37; 333, 39; — 1437, 318, 24; 330, 36; 339, 45; 480, 186; 564, 270; — 1438, 318, 24; 330, 36; 377, 83; 482, 188; — 1439, 337, 43; 339, 45; 356, 62; 358, 64; 361, 67; 382, 88; 394, 100; 484, 190; 568, 274; — 1440, 340, 46; 355, 61; 374, 80; 384, 90; — 512, 218; 520, 226; — 1441, 394, 100; — 1442, 468, 174; — 1443, 355, 61; — 1444, 318, 24; 340, 46; 345, 51; 457, 163; 524, 230; 527, 233; — 1445, 340, 46; 341, 47; 342, 48; 344, 50; 345, 51; 374, 80; 384, 90; 468, 174; 528, 234; 537, 243; 540, 246; —	1446, 341, 47; 345, 51; 544, 250; 547, 253; — 1447, 345, 51; 346, 52; 377, 83; 550, 258; — 1448, 551, 257; — 1449, 373, 79; 374, 80; — 1450, 341, 47; 346, 52; 347, 53; 374, 80; 384, 90; 458, 164; 459, 165; 554, 260; 557, 263; — 1452, 348, 54; 458, 164; 560, 266; — 1455, 364, 68; 377, 83; 459, 165; — 1456, 314, 20; 469, 175; 458, 164; — 1457, 356 et s., 62 et s.; 358, 64; 384, 90; 592 ets., 298 ets.; — 1458, 364, 70; 455, 161; — 1464, 338, 44; — 1467, 456, 162; — 1460, 464, 170; — 1467, 469, 175; — 1471, 373, 79; 393, 99; 469, 175; — 1473, 393, 99; 464, 170; — 1476, 17 fév., 315, 21; — 1477, 418, 124; — 1478, 419, 125; — 1481, 359, 65; — 1482, 468, 174; — 1483, 351, 57; — 1485, 351, 57; — 1487, 351, 57; 465, 171; 465, 171; — 1489, 394, 100; — 1491, 393, 99; 467, 173; — 1493, 395, 101; — 1494, 396, 102; — 1495, 394, 100; 396, 102; 410, 116; — 1496, 465, 171; — 1498, 378, 84; 441, 147; —	XVI ^e s., 358, 64; 388, 94; 394, 100. — 1505, 298, 4; — 1507, 393, 99; — 1508, 435, 141; — 1512, 314, 20; — 1514, 299, 5; 365, 71; — 1516, 299 n. 1, 5 n. 1; — 1519, 312, 18; — 1520, 298, 4; — 1538, 324, 30; — 1562, 465, 171; — 1567, 365, 71; — 1572, 312, 18; 323, 29; — 1581, 312, 18; — 1588, 299 n. 1, 5 n. 1; — 1655, 329, 35; — 1674, 322, 28; — XVIII ^e s., 351, 57; 355, 61. — 1705, 375, 81; — 1706, 385, 91; — 1709, 322, 28; — 1721, 302, 8; — 1727, 321, 27; — 1741, 378, 84; — 1753, 372, 78; — 1759, 355, 61; — 1820, 320, 26; — 1833, 319, 25; — 1840, 299, 5; 329, 35; — 1853, 324, 30; — 1856, 355, 61; — 1850, 397, 103; — 1861, 317, 23; — 1862, 317, 23; — 1863, 317, 23; 373, 79; — 1868, 322, 28; — 1870, 329, 35; — 1872, 375, 81; — 1876, 317, 23; — 1878, 362, 68; 369, 75; 470, 176; 476, 182; — 1881, 328, 34; — 1882, 353, 59; — 1883, 353, 59.
---	--	---



LES FRESQUES

DE

SAINT-MICHEL DE VAUCELLES

PAR

M. EUGÈNE DE BEAUREPAIRE

Le faubourg de Vaucelles, séparé de la ville de Caen par le cours de l'Orne, formait autrefois une localité distincte et indépendante. C'était le siège d'un doyenné important, qui ne comprenait pas moins de trente-quatre paroisses. L'église, située à l'extrémité supérieure du coteau, nous offre quelques parties qui ne sont pas indignes d'attention. Dans le collatéral du midi se trouve enclavée une tour romane, de la fin du XI^e ou du commencement du XII^e siècle, très-bien conservée et de l'effet le plus pittoresque. Sur le côté nord, une porte formant saillie, aujourd'hui masquée, et très-délicatement travaillée, représente le XVI^e siècle. Décrite par M. de Caumont, dans sa *Statistique monumentale du Calvados*, elle a été gravée dans le grand ouvrage de Pugin. La façade principale et la tour à coupole qui la surmontent sont beaucoup plus modernes. Elles furent construites en 1780, par les soins de Robert Fauvel, curé de la paroisse. Ce travail correct, et qui répondait au goût du jour, fut très-favorablement apprécié au moment de son achèvement. Les détails curieux d'ornementation que l'on remarque à l'intérieur, clefs de voûte, armoiries, inscriptions, ont été en outre

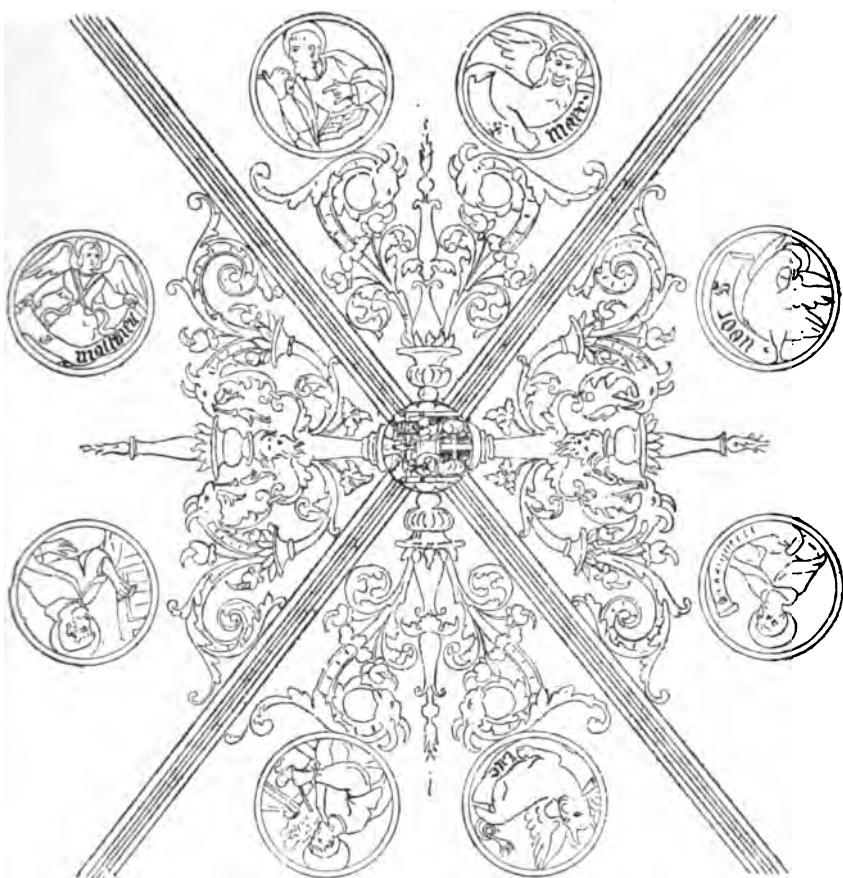
successivement étudiés par beaucoup d'archéologues distingués, au nombre desquels nous devons citer, au premier rang, Raymond Bordeaux et notre laborieux et savant confrère, Georges Bouet.

Tout semblait avoir été dit sur cette église, lorsque des travaux de restauration, entrepris par M. le curé, amenèrent la découverte, sur la voûte du chœur, de peintures dont rien jusque-là n'avait fait soupçonner l'existence.

Au mois de janvier 1882, ayant à placer des vitraux aux fenêtres supérieures, M. l'abbé Rohée crut devoir profiter de cette circonstance pour rétablir les meneaux qui les garnissaient autrefois, et pour raviver les couleurs entièrement effacées de deux magnifiques clefs de voûte, représentant l'une saint Michel terrassant le dragon, l'autre la Très-Sainte-Trinité.

MM. Francis et Aimé Jacquier furent chargés de ce double travail. La restauration des deux clefs de voûte fut confiée par eux à l'habile décorateur de leur maison, M. Chiffié. Aucun choix ne pouvait être plus heureux. Artiste consciencieux et perspicace, M. Chiffié, au moment où il attaquait la première clef de voûte, n'eut pas de peine à constater, sous les éraillures de l'enduit, la présence d'enroulements et d'arabesques qui se prolongeaient au-delà. MM. Jacquier furent avertis, et en faisant tomber avec précaution le badigeon qui recouvrait la voûte, ils s'aperçurent que c'étaient là des décorations accessoires, d'un beau caractère, destinées à relier huit médaillons, de forme circulaire, à la clef de voûte, formant tout à la fois le centre de la travée et de la composition picturale.

En poursuivant leurs recherches, ils reconnurent



également que la travée en avant avait reçu une ornementation analogue formée de huit médaillons et d'enroulements présentant quelques différences dans le dessin, mais appartenant en définitive à la même époque et au même style.

Le reste du chœur n'offrait aucune trace de peinture.

Lorsqu'un nettoyage sommaire des surfaces décorées eut été opéré, on constata qu'autour de la clef de voûte de la première travée représentant la Trinité, l'artiste avait disposé, dans huit médaillons séparés, les quatre évangélistes et leurs quatre attributs, le bœuf, le lion, l'aigle et l'ange.

Autour de la clef de voûte de la seconde travée, au fond du chœur, représentant l'archange saint Michel, apparurent dans huit autres médaillons quatorze saints et saintes, dont les physionomies et les vêtements avaient été considérablement altérés par le temps. Toutefois, grâce aux attributs qu'ils portaient et aux phylactères qui les accompagnaient, on put reconnaître, chacune dans son médaillon, sainte Catherine et sainte Anne; puis, réunis deux par deux dans le même médaillon, saint Eustache et saint Jean-Baptiste; saint Mathurin et saint Maur; saint Christophe et saint Sébastien; saint Martin et saint Nicolas; saint André et saint Jacques de Compostelle; saint Pierre et saint Paul.

Les médaillons de la première travée sont cerclés en noir, ceux de la seconde sont cerclés en jaune.

Ajoutons, pour être complet, que des vérifications ultérieures permirent de retrouver dans la section du fond de la seconde travée, encadrée, pour ainsi dire, dans les enroulements, une *Assomption* qui avait tout d'abord échappé aux investigations.

Toutes ces peintures ont été exécutées à la détrempe, avec une habileté remarquable. Le saint Sébastien et le saint Christophe notamment, hardiment dessinés, révèlent la main d'un artiste expérimenté. Malgré la pauvreté de sa palette et la simplicité de son procédé, son œuvre dans laquelle les contours sont tracés au trait et les couleurs étendues en teintes plates, sans dégradations et sans ombres, produit à l'œil le plus heureux effet. Au point de vue décoratif, cet ensemble original, dans lequel des entrelacs élégants et d'un bon style accompagnent les médaillons et rompent la monotonie de leur disposition symétrique, nous paraît supérieur à beaucoup d'autres compositions moins sobres et plus ambitieuses.

Quant à la date de ces peintures, elle est facile à déterminer. Le caractère des figures, l'agencement des draperies, et surtout le dessin général des enroulements indique nettement le XVI^e siècle. Sans aller chercher ailleurs, on peut retrouver les mêmes motifs ou des motifs analogues dans l'abside de l'église saint Pierre de Caen, qui date de cette époque.

Il est un autre détail qui nous permet d'être plus précis. La clef de voûte de la première travée nous offre, au pied de la représentation de la Trinité, un écusson qui peut se blasonner ainsi : « *D'azur à la croix d'or cantonnée de quatre clefs d'argent.* »

Ces armoiries, qui ont été signalées pour la première fois par MM. Bordeaux et Bouet, sont celles d'une famille La Longny, qui avait des propriétés dans le faubourg de Vaucelles. Un La Longny acheta en 1575 la grande terre d'Urville, et son fils Adam fit reconstruire plus tard, en 1604, l'église de cette paroisse. Il y fut



d'ailleurs inhumé, avec ses deux femmes et son frère, dans une chapelle latérale, près du chœur, où l'on voyait encore, il y a quelques années, leurs quatre statues en pierre blanche.

C'est à la même famille que devait appartenir Pierre La Longny, professeur ès droits, recteur de l'Université de Caen, curé de Quilly et de Vaucelles en 1525. Ce curé de Vaucelles, dont l'abbé De La Rue place la mort en 1554, était poète à ses heures : il composa notamment quelques vers satiriques contre les *Lansquenets*, qui sont arrivés jusqu'à nous.

Il eut pour successeur un de ses parents, Gilles La Longny, professeur ès droits en l'Université, et curé de Vaucelles en 1554. Nous ignorons l'époque de son décès.

Sans vouloir insister autrement, il nous suffira de faire remarquer que l'écusson que nous avons décrit indique, par le fait même de son apposition, que les peintures de la voûte du chœur de l'église ont été exécutées sous l'administration de l'un de ces deux La Longny, Gilles ou Pierre, c'est-à-dire vers le milieu du XVI^e siècle.

A quel artiste maintenant pourrions-nous les attribuer ? Dans la première *Centurie de ses Éloges*, Jacques de Cahaignes nous donne une nomenclature fort précieuse des citoyens illustres de la ville de Caen à cette époque. A côté de magistrats, de financiers, d'administrateurs et d'hommes de guerre, on y voit figurer, avec une réelle satisfaction, des musiciens comme *Baril*, des architectes comme *Hector Sohier* et les deux *Le Prestre*, des fabricants de toile ouvrée ou *belluée* et de bourses tissées d'or et d'argent comme *Graindorge* et *Jacques Le Bouteiller*.

Chose remarquable, le même annaliste a fait aussi dans son ouvrage une petite place à la peinture, et au n° 40, il mentionne un certain Simon Le Pelletier, ornementiste habile et d'une rare fécondité. Il délayait ses couleurs dans de l'eau gommée et peignait sur bois, ainsi qu'on pouvait le voir aux panneaux de l'orgue de Saint-Pierre et aux deux tableaux de la chapelle des Reliques de la même église; il enluminait merveilleusement les manuscrits, il réussissait passablement le portrait et, particularité notable, il couvrait les murs des édifices de peintures à fresque ou à la détrempe. Au dire toujours du même Cabaigues, ce genre particulier de peinture ne fut plus pratiqué à Caen après la mort de Le Pelletier (1).

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble apercevoir dans ces lignes une indication qui mérite d'être recueillie, et peut-être ne serait-il pas téméraire d'attribuer à cet artiste caennais ces peintures d'un faire large, facile, un peu lâché, mais en définitive expressives et d'un bon effet. A défaut de certitude absolue, la conjecture que nous émettons présente, tout au moins, un caractère plausible.

En dehors de leur valeur artistique et des questions d'attribution et de date qu'elles soulèvent, les fresques de Vaucelles ont pour nous un autre genre d'intérêt que nous tenons à signaler. Elles se rattachent, en effet, pour le tout ou pour une notable partie, à l'histoire d'une confrérie ou *charité* qui eut, à un certain moment, une importance et une vogue incontestables.

(1) *Éloges des citoyens de la ville de Caen*, première centurie, par Jacques de Cabaigues. Traduction d'un curieux, p. 175.

Nous voulons parler de la confrérie de saint Michel. En ce qui concerne les peintures de la seconde travée, au centre de laquelle apparaît le saint Archange, la situation est nette, et aucun doute, si léger qu'il soit, ne peut s'élever : aussi croyons-nous utile d'entrer à ce sujet dans quelques détails.

Il serait difficile de dire à quelle époque précise fut établie, dans l'église de St-Michel de Vaucelles, une confrérie en l'honneur de ce saint patron. Ce que nous savons, c'est que, le 16 juillet 1446, le curé, M^e Jehan Allaire, jugea à propos de fondre dans une seule association plusieurs charités « de piéça establies en son église », au nombre desquelles figurait en première ligne celle de « Monsieur saint Michiel archange. »

L'acte d'union avec les ordonnances qui le complètent nous a été conservé et constitue un document du plus haut intérêt, en ce sens qu'il participe tout à la fois des statuts des associations de dévotion et des règlements des sociétés de secours mutuels (1).

Ces constitutions primitives furent profondément modifiées le 15 janvier 1515. Un petit livret, publié à la fin du siècle dernier, par G. Le Roy, imprimeur et libraire à Caen, contient, pour la même confrérie, de nouveaux statuts du 25 mars 1625, approuvés par l'official du diocèse, le 23 octobre 1628, et suivis de règlements aux dates du 24 septembre 1652 et du 28 mai 1772.

(1) Archives du Calvados, fonds des confréries, collection Mancel, ms. n° 126. Nous tenons à remercier ici le savant archiviste du Calvados, M. Chatel, et M. Charles Du Plessis de l'obligeance avec laquelle ils nous ont communiqué les documents qui pouvaient faciliter notre travail.

A cette époque, à la veille même de la Révolution, les revenus de la confrérie se montaient encore à 998 livres 16 sous 6 deniers, comprenant des fermages pour 745 livres et des rentes pour 133 livres 16 sous 6 deniers. Les *calendres* des confrères atteignaient en moyenne la somme de 120 livres.

Malgré les transformations successives qu'elle avait subies, la Charité était encore entourée d'un certain prestige. L'institution toutefois, nous ne saurions le dissimuler, avait reçu de graves atteintes, et l'activité des confrères et des échevins se dépensait le plus souvent en vaines querelles sur des questions de préséance ou d'administration intérieure. La meilleure intelligence ne régnait d'ailleurs pas toujours entre les membres associés et les chapelains. Nous n'en voudrions pour preuve que la requête présentée par ces derniers à l'évêque de Bayeux, Mgr de Rochechouart, pour arriver à une réglementation plus équitable des messes et des fondations.

Les sept chapelains de la confrérie, au nombre desquels était le curé, exposaient notamment que tous les fonds possédés par la confrérie lui avaient été aumônés pour messes et fondations, mais que les honoraires fixés pour leur acquit étaient devenus si modiques, que les suppliants se voyaient forcés de demander l'augmentation de l'honoraire ou la réduction du nombre des offices.

Ramenée à ces termes, qu'expliquait suffisamment la diminution de la valeur de l'argent, la réclamation des chapelains était parfaitement fondée. Elle éveilla cependant de telles susceptibilités, qu'au moment où les intéressés furent appelés à en prendre connaissance,

et à délibérer, il se produisit dans l'assemblée une si vive émotion, que la séance dut être levée et que le registre ne put être signé.

« Estant prêts de signer, nous dit le procès-verbal, il s'est élevé un si grand tumulte par les frères servants et par une quantité d'hommes et de femmes, qu'on a été obligé de se retirer, ce qui est certifié véritable par les soussignés. *Signé* : FAUVEL, curé de Vaucelles; HÉBERT, échevin; GRANDJOUAN, etc... »

La confrérie prolongea son existence pendant une partie de la Révolution. Elle dut la tolérance dont elle fut l'objet à cette circonstance que, dans certains cas déterminés, elle vaquait à l'ensevelissement et à l'inhumation des morts. Pendant l'épidémie de 1584, qui, au dire de Bourgueville, fit à Caen plus de 10,000 victimes, on la vit se dévouer de la façon la plus méritoire à cet office charitable. Les comptes de cette année portent, en effet, la mention suivante : « Esté donné par le conseil des gens d'église, aux frères de la Charité qui portent les corps morts de la contagion, afin de les encourager de persévérer, 18 sous 6 deniers. »

Les mêmes errements étaient encore suivis par la confrérie à la fin du XVIII^e siècle, et c'est pour cela qu'à la date du 1^{er} février 1792, le curé de la paroisse, Hébert, grand-vicaire de Fauchet, évêque constitutionnel du Calvados, essaya de la soutenir en la réorganisant sur de nouvelles bases. Le fait est attesté par une sorte d'arrangement écrit sur papier marqué, qui nous a été communiqué par M. Simon et qui nous paraît intéressant et par sa date et par les énonciations qu'il renferme :

« Nous frères servants de la ci-devant charité de
« Vaucelles, demandants à être et à continuer à être
« utiles pour la sépulture des morts en ladite paroisse,
« et à procurer à Dieu toute l'édification qui dépendra
« de nous de donner aux paroissiens pour le bien de
« la religion, et de nous sacrifier, comme auparavant,
« au bien public, consentons à reprendre nos fonctions
« selon les statuts qui nous seront donnés par le sieur
« curé que nous accepterons et signerons, promettants
« de les observer dans toute leur teneur, selon toutes
« les conditions qui nous seront imposées par luy et
« par ses statuts, les anciens estant abolis et les regar-
« dant comme source de chicane dont nostre église a
« été affligée depuis grand nombre d'années et les
« abandonnant absolument et entièrement, voulant
« vivre dans la paix et dans l'édification, ce que nous
« avons signé au presbytère et ce que ledit curé a
« signé après nous. Ce 1^{er} febvrier 1792.

« *Signé* : Valette, Martin Tachaux, Jean Cingal,
« Joseph Pinchard, Lecomte, J. Jouin,
« Hébert, curé. »

Pendant tout le temps de son existence, la société eut son siège dans la chapelle St-Raphaël, sise dans le collatéral nord de l'église. C'est là que les frères se tenaient et que se trouvait *la table à coffrets* de la charité. A raison de cette affectation, la chapelle était dans une très-large mesure entretenue aux frais de la confrérie. En 1613, elle paie 36 livres au maçon pour faire l'autel de St-Raphaël et de Ste-Barbe ; 15 livres à Crespin Got pour avoir peint les deux images qui sont sur ledit autel et qui sont saint Raphaël et sainte

Barbe, et 54 livres au même peintre pour avoir fait le tableau qui est dans ledit autel et qui est l'histoire de Tobie, et pour avoir peint et doré l'autel. Remarquons en passant que Crespin cumulait la profession de peintre de sujets religieux et celle de peintre doreur décorateur. Il ne devait pas se mêler de sculpture ; car les deux statues qu'il enlumina avaient été taillées par un Rouennais, nommé Pierre Brémontier, lequel reçut douze livres pour son travail, trente sous pour le transport des statues à quai par bateau, et douze sous six deniers pour le transport des mêmes statues du quai aux Meules à l'église de Vaucelles, lieu de leur destination (1).

Comme, aux termes de ses statuts, la confrérie faisait célébrer ses messes hautes et basses et ses services au grand autel, elle contribua aussi aux frais de la décoration, non-seulement de cet autel, mais du chœur tout entier. Elle fit plus : pour loger les deux cloches qui lui appartenaient, ou tout au moins l'une d'elles, elle établit sur le chœur un clocheton en bois qui a été supprimé depuis et qui avait une certaine élévation. En 1638, pour cet objet, elle paie différentes sommes au couvreur et au charpentier. Le dernier, à lui seul, reçoit 115 livres *pour reliquat de compte à raison de son travail pour l'érection de la tour*. Un trou que l'on aperçoit au milieu de la dernière travée de la voûte du chœur, et qui servait au passage de la corde de la cloche, est le dernier vestige qui subsiste aujourd'hui de cet ancien état de choses.

Les peintures du chœur attestent la générosité des confrères et leur zèle pour l'embellissement de l'église,

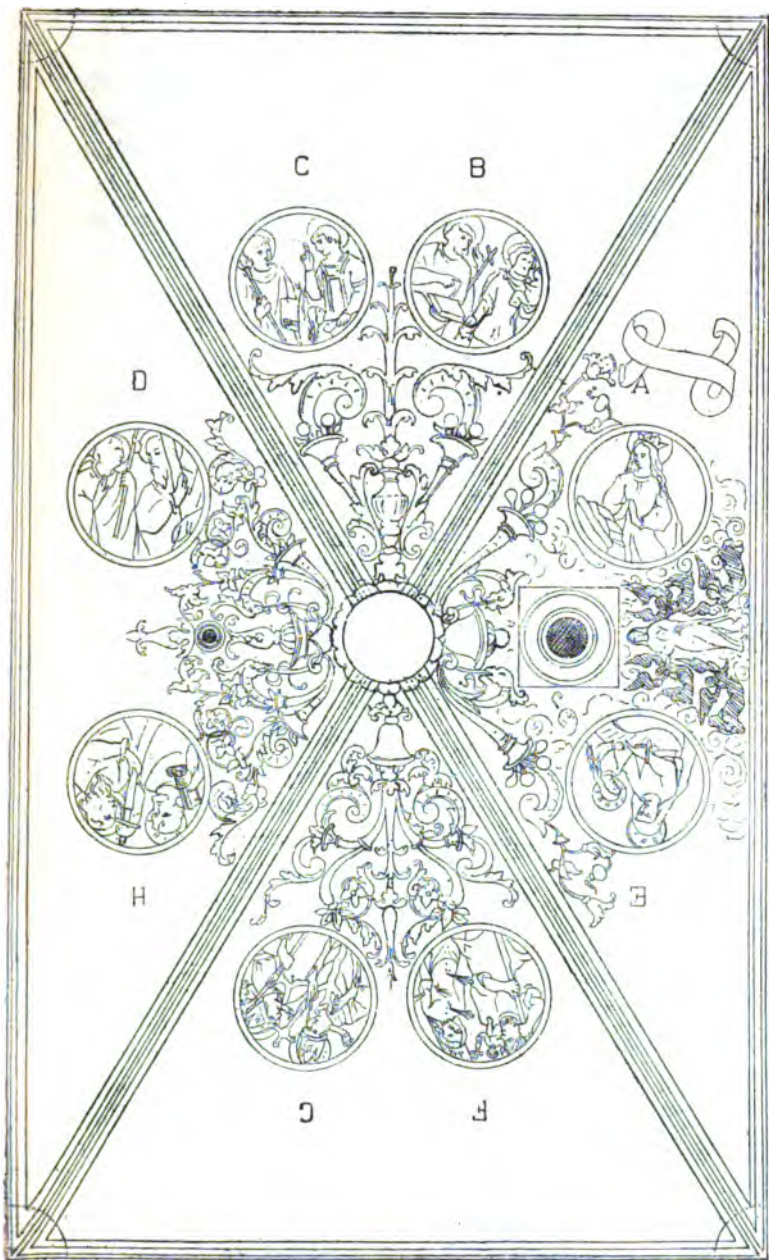
(1) Pièces communiquées par M. Ch. Du Plessis.

mais elles constatent aussi une sorte de main-mise sur le chœur, au profit de l'association. Ces décorations étaient, après tout, une attestation catégorique, sous une forme pittoresque, du droit qui lui avait été reconnu de faire célébrer au grand autel les messes de fondation et les services solennels réglés par les statuts.

Quant aux saints représentés, tant à la clef de voûte que sur les huit médaillons, ce sont tous, est-il besoin de le dire, les patrons reconnus de la confrérie. Les statuts de 1446 les désignent en ces termes : « c'est à sçavoir Monsieur S. Michel archange, Monsieur S. Jehan Baptiste, Monsieur S. Pierre et S. Paul, Monsieur S. Jacques et S. Christophe, Monsieur S. Mor, Monsieur S. Martin, Monsieur S. Mathurin, Monsieur S. Eustache, Madame S. Catherine, Monsieur S. Adrien, Monsieur S. Nicolas, Monsieur S. Sebastien et Madame S. Anne. »

L'énumération par laquelle débutent les statuts de 1625 est conçue en termes à peu près identiques :

« En la quelle charité, fondée au nom et titre de S. Michel en ladite église et paroisse de Vaucelles, sont unies et conjointes les confrairies des bienheureux saints et saintes dont les noms ensuivent, à savoir dudit S. Michel Archange, qui se célèbre le 29^e jour de septembre et le 16^e jour d'octobre, et le 8^e jour de mai ; Messieurs S. Jean Baptiste, qui se célèbre le 24 juin, S. Pierre et S. Paul, le 29^e jour dudit mois, S. Jacques et S. Christophe, le 25^e jour de juillet ; Madame S. Anne, qui se célèbre le 26^e jour dudit mois, S. Eustache, le vingt de septembre, S. Martin, l'onzième de novembre, Madame sainte Catherine, le 25 dudit mois, S. André, le trente dudit mois de novembre, S. Nicolas le sixième



de décembre , S. Maur, le 15^e jour de janvier, S. Sébastien , le 20^e du mois de mai , S. Mathurin, confesseur, le 10 dudit mois de mai. »

Le peintre s'est conformé religieusement à ces indications, et sa composition nous offre dans un ordre un peu différent tous les saints dont les noms se trouvent mentionnés dans les statuts de 1446 et de 1628.

Les peintures de la première travée représentant la Sainte-Trinité au milieu des évangélistes, et le petit médaillon représentant l'Assomption de la Vierge qui figure dans la seconde, prêtent plus à la discussion.

Ces sujets ont peut-être été choisis pour rappeler le souvenir de confréries ayant existé autrefois dans l'église de Vaucelles sous le titre de la *Trinité* ou de *Notre-Dame-d'Août*, ainsi qu'on en rencontre à cette époque dans beaucoup d'autres paroisses de Normandie. Les confréries pieuses étaient si nombreuses quelquefois dans la même église, que c'est là une conjecture qui, si elle ne repose pas sur des preuves positives, ne peut cependant pas être considérée comme inadmissible.

Quelques personnes ont été plus loin. Laisant de côté le médaillon relatif à l'Assomption, ils ont rattaché ceux de la première travée à la confrérie de la Sainte-Trinité pour la Rédemption des captifs que nous voyons fonctionner à l'église de Vaucelles au XVII^e et au XVIII^e siècle.

Après y avoir réfléchi, nous ne croyons pas devoir adopter cette manière de voir. Aucun document ne nous autorise à reporter l'érection de cette confrérie dans l'église de Vaucelles à une date contemporaine de l'exécution de nos fresques. D'un autre côté, la représentation de la Sainte-Trinité, entourée des évangélistes et

de leurs attributs, n'a absolument rien de spécial à l'association établie pour la Rédemption des captifs.

On n'y aperçoit, en effet, ni les deux patriarches de l'ordre *Jean de Matha et Félix de Valois*, ni l'*Ange et les deux Captifs*, ni les *Religieux et les Captifs martyrisés auprès de la Croix*.

L'absence de ces détails est d'autant plus anormale, que l'apposition de ces sujets ou de ces figures sur les tableaux et bannières de la confrérie, était prescrite formellement par les statuts de l'Association.

« Premièrement : il faut désigner le grand autel ou
« chapelle en leur église, non occupée d'une autre con-
« frairie à l'honneur de la *Très-Sainte-Trinité et des*
« *SS. Jean et Félix*, patriarches de l'Ordre en faveur de
« la Rédemption des captifs, y mettant un tableau en la
« manière qui est l'image gravée au commencement
« dudit livre, et faire une bannière blanche de taffetas
« pour porter à la procession, représentant d'un côté la
« *Très-Sainte-Trinité*, et de l'autre, l'*Ange et deux cap-*
« *tifs avec les deux SS. Patriarches* gravés dans ladite
« planche..., puis un tronc au-dessus duquel il y aura
« l'*image de la Rédemption avec plusieurs autres religieux*
« *et captifs martyrisés* (1). »

Dans la notice plus récente et beaucoup plus abrégée, composée, ou tout au moins éditée par le libraire Poisson, nous lisons encore les mêmes recommandations :

« On portera une bannière qui représentera, d'un côté, la *Sainte-Trinité*, et de l'autre, un ange vêtu de blanc,

(1) *La Confrérie de la Très-Sainte-Trinité et Rédemption des captifs*, p. 50. — Voir également le frontispice gravé.

portant sur sa poitrine une croix rouge et bleue et tenant deux esclaves à ses côtés (1). »

Pourquoi d'ailleurs évoquer nécessairement le souvenir d'une seconde confrérie pour l'interprétation de ces fresques ? N'est-il pas certain que la Sainte-Trinité et la vierge Marie étaient les patrons d'honneur, s'il est permis de parler ainsi, de toutes les confréries sans exception. C'est ce qu'expriment tous les actes constitutifs de ces associations, et c'est notamment ce que nous trouvons formellement énoncé dans les statuts de la charité de l'archange St-Michel :

« En l'honneur et révérence de *Dieu notre créateur*,
« de la *glorieuse Vierge Marie*, de Monsieur S. Michel
« et des autres glorieux saints et saintes en l'honneur
« desquels icelle charité a été érigée et constituée (2). »

Si ce point de vue est exact, il n'est pas besoin d'attribuer à deux confréries distinctes les peintures que nous avons décrites. Cette composition, qui forme un ensemble et qui a été exécutée par le même peintre dans toutes ses parties, se rattacherait aussi à une seule et même confrérie, celle de l'archange saint Michel. L'artiste, il est vrai, a réuni aux patrons de la charité, la Vierge placée dans la seconde travée, la Sainte-Trinité dans la première ; mais, en le faisant, il s'est conformé aux idées du temps, à l'esprit général des statuts de toutes ces associations, et aux saines traditions liturgiques.

Bien qu'aucune pièce comptable ne l'établisse, il est pour nous hors de doute que les peintures du chœur

(1) Page 94.

(2) Statuts de 1515. Arch. du Calvados.

ont été exécutées aux frais de la confrérie. Ces largesses étaient au surplus dans ses habitudes et, à différentes reprises, les chapelains, maigrement rémunérés, élevèrent la voix et se plainquirent amèrement de ce qu'ils considéraient comme des dépenses abusives. On pourra juger de la disposition des esprits par un passage d'une requête du 16 juillet 1771, que nous transcrivons textuellement :

« Observent les chapelains qu'ils sont obligés de se
« fournir de linge, d'aubes, à toutes les messes, ser-
« vices et offices, ce qui fait qu'ils ont à peine 8 sols
« pour chaque messe. »

« Enfin, que la charité, toujours pauvre quand il
« s'agit de payer l'honoraire de ses fondations, mais
« toujours opulente pour faire des donations à une
« fabrique plus riche qu'elle, a donné, il y a trois ans,
« 600 livres au Trésor, sous un spécieux prétexte et sans
« d'autres raisons, sinon que les chapelains ne goûteront
« point de cette somme !... »

Les fresques découvertes d'une façon si opportune dans l'église de Vaucelles constituent la seule décoration de ce genre existant aujourd'hui dans la ville de Caen et probablement en Basse-Normandie. Nous avons indiqué les diverses raisons qui lui donnent, à notre sens, un intérêt tout particulier. Qu'il nous soit permis d'ajouter que cette œuvre remarquable d'un peintre de notre pays nous fournit un curieux spécimen de la manière de faire de ces modestes artistes provinciaux, que l'on a méconnus pendant trop longtemps et auxquels nous voudrions voir rendre une plus complète justice. Sauver leurs productions de la ruine est, en attendant, un moyen excellent de les honorer.

Grâce à l'initiative généreuse de M. le curé, grâce au concours si dévoué et si empressé qu'ont bien voulu lui prêter MM. Francis et Aimé Jacquier, grâce aussi à l'habileté de M. Chiffélé, ce résultat si désirable a été atteint. Non-seulement ces peintures ont été débarrassées de l'épais badigeon qui les couvrait, mais encore elles ont été relevées au moyen de calques et restaurées ensuite de la manière la plus fidèle et la plus consciencieuse. La Société française d'Archéologie et la Société des Antiquaires de Normandie ne peuvent que se féliciter d'avoir apporté leur obole à une restauration de tout point satisfaisante.

Pour compléter cette note, nous publions, à la suite, le texte des anciens statuts de la *Confrarie de Monsieur saint Michel*.

In nomine Domini, amen (1).

A tous ceulx qui ces lettres verront et orront l'Official de Caen en Nostre Seigneur. Comme entre les pétitions et requestes que personnes font, celles doibvent estre plustot et hastivement exaucées qui sont à la louange de Dieu et en la réverence de son benoist et glorieux nom et de la glorieuse Vierge Marie sa mère, de tous saints et toutes saintes, lesquels sont au salut des ames.

Sachent tous que par devant nous vindrent et se comparurent Maistre Jehan Allaire, presbtre, curé de l'église parroissiale de Saint Michel de Vaucelles aux forsbourgs de ladite ville de Caen, Monsieur Nicole Le

(1) Ms. n° 26, collection Mancel. Cf. arch. du Calvados, fonds des confréries. Cartulaire relatif à la confrérie de St-Michel de Vaucelles.

Monnier p̄bre , Monsieur Philippe d'Avrenches p̄bre , Monsieur Girres Beaunier p̄bre , Robin Bochier , Raoul Grasset , Pierre Clouet , Sanson Fortin , Gieffroy Raulette , Robin Le Grix , Jehan Bradin , Jehan Lugard , Tregorre Pinchard , Cardin Coudray , et Jehan Le Sénéchal , tous d'icelle parroisse de Saint Michel de Vaucelles , lesquelz meuz d'amour , foy et dévotion envers Dieu , et afin que droit chemin ilz puissent tenir à faire leur sauvement , proposerent et affermerent avoir faict et ordonné un nouvel establissement , en l'honneur et louange que dessus est dict , aux confraries de pièça establies en ladite parroisse de Saint Michel de Vaucelles , dont le nom d'iceux saints et saintes ensuivent : c'est ascavoir Monsieur Saint Michel archange ; Monsieur S. Jehan Baptiste , Monsieur S. Pierre et S. Paul , Monsieur S. Jacques et S. Christophe , Monsieur S. Mor , Monsieur S. Martin , Monsieur S. Mathurin , Monsieur S. Eustace et Madame S. Catherine. Et por l'augmentation du service divin , aussi en l'honneur , louange et révérence de Monsieur S. Audrieu , Monsieur S. Nicolas , Monsieur S. Sebastien et Madame S. Anne , icelles confreries assemblées , unies et jointes ensemble. Et afin que ladite augmentation puisse être continuée au temps advenir , ont estably lesdites confraries estre iointes ensemble et faict ordonnances , les quelz ils ont jurées , sur les saints évangiles de Dieu , garder et entretenir , et les feront jurer , garder et entretenir à ceulx qui en ladite confrarie voudront entrer au temps advenir ; pour et afin que les dites ordonnances soient mieux gardées et entretenues , et que , pour oubliance ou négligence , elles ne soyent aucunement transpassées , nous ont requis que les fassons escrire à ces presentes.

Et, premièrement, ceulx qui sont de présent et voudront entrer au temps advenir en icelle confrarie jureront, sur les saincts évangilles de Dieu, tenir sans enfreindre les ordonnances d'icelle confrarie, et que, tant comme il y aura six frères en icelle, il sera le septième en service quand mestier et requis en sera. Aussi jurera qu'il obéyra bien et deument aux vieulx servans de ladite confrarie en ce qui touchera le faict et prouffict et honneur d'icelle. Et payera por entrée sa devotion, laquelle confrarie est établie en l'église parroissiale de S. Michel de Vancelles, aulx faulsbourgs d'icelle ville de Caen. En laquelle seront tenus les douze serviteurs, chacun jour de la feste d'iceulx saincts et saintes, tenir buffet en ladite église. Et lesquels frères serviteurs y seront tenus estre sur peine de cinq deniers d'amende que payera chacun qui deffaudra. Et, pareillement, seront tenus iceulx serviteurs, chacun jour d'icelles festes, estre en la messe solennelle qui sera dicte à diacre et sousdiacre devant les ymages desdits saincts ou saintes, à l'heure de sept ou huit heures au matin ou environ, sur la peine dessus déclarée, s'ilz n'ont excusation raisonnable. Et sera sonnée demye heure ou environ. Et y aura les vigilles d'iceulx saincts ou saintes, vespres solennelles, esquelles y seront iceulx frères servant et autres, si leur vient en dévotion, pourveu toutes fois que le Curé ne doibve vespres parroissiales pour icelluy jour. Et sera tenu le clerc d'icelle confrarie entre les jours d'iceulx saincts ou saintes vetu d'un sourplix et administrer au chappelain qui dira icelle messe solennelle ce qui lui sera nécessaire à ce faire, sur peine de 2 deniers tournois d'amende. A chacun jour hors icelles festes sera dicte une basse-messe à l'heure que

les frères adviseront que ouvriers et ouvrières y pourront estre devant que aller en besogne. Et chacun autre jour, qui ne sera pas ouvrable, se dira ladite basse messe à l'heure de sept heures au matin ou environ. Item tous ceulx ou celles qui voudront estre receüz en icelle confrarie payeront en deux pris, c'est asçavoir un denier ou maille. Et est entendu que qui plus y met participe plus aux biens faicts d'icelle confrarie. Et ce payeront lesd. deniers ou mailles de ceulx ou celles qui sont de ladite parroisse de St-Michel à chacun dimenche. Et audit jour de dimenche sera au buffet l'un d'iceulx frères servans et le clerc de ladite confrarie pour recevoir ledit argent. Et avec sera tenu ledit clerc aller une foyz la sepmaine faire la cueillette aux hostels d'iceulx fraires ou seurs, si mestier est. Item, si aucun d'iceux frères ou seurs va de vie à trespas en ladite ville ou faubourgs, et que les amys du trespasé le facent asçavoir aux frères servans ou au clerc de ladite confrarie, le leur envoyra la bannière et le luminaire de quatre gros cierges pour convoyer le corps en l'église. Et aura ledit trespasé ou trespasée vigille à troiz leçons, et lendemain une messe à diacre et soubdsdiacre et quatre chappelains ou clerz pour chanter, et lesdits quatre cierges seront ardents durant le service d'icelle confrarie. Et après sera donné aux pauvres à xx d. t. de pain pour l'âme du trespasé ou trespasée. Item, si aucun frère ou seur trespasée hors et il est fait sçavoir aud. frères servants ou clerc, il aura le service et ordonnance comme s'il étoit miz en terre en l'église St-Michel de lad. confrarie. Item, si aucuns des frères ou seurs trespasse en sentence d'excommenge et n'ait de quoy estre absoulz ne avoir la sépulture, les

frères servans luy aideront de dix ou vingt sols tournois des biens de la confrarie pour le faire absoudre, et après ce aura la sépulture et ordonnance de lad. confrarie. Item, si aucun des frères ou seurs devient impotent par aucune fortune ou qu'il soit malade d'aucune maladie par quoy il ne puisse son pain gasgner, il aura des biens de ladite confrarie, selon la volonté des freres servans, jusques à la somme de dix ou vingt sols t., s'il le faict requerre, pourveu qu'il ait bien faict son devoir à ladite confrarie. Item, si aucun des frères ou seurs choit en maladie, par quoy il ne puisse aller à l'église, les frères servans seront tenuz luy faire dire épistre et évangile, une foys la sepmaine, pourveu qu'il demeure en lad. parroisse St-Michel. Item, si aucun des frères ou seurs ont esté ars par fortune de feu, lad. confrarie leur aidera à chacun de dix ou vingt solz t. s'ils le font requerre, pourveu qu'ils ayent faict leur devoir comme dessus. Item, si aucuns des frères sont en discord, l'un avecque l'autre, les freres servans seront tenus à les mettre à accord selon leur puissance et d'icelle aider au droict. Et à ce appelleront leur curé ou vicaire si mestier est. Item, si aucun frère ou seur veult aller en Jérusalem, à Rome ou à St-Jacques en Galice, il aura une messe basse en la ville ou fausbourgs, où il luy plaira eslire. Item, si aucun frère ou seur choit en maladie de mèsellerie, il aura une basse messe et des biens de la confrarie jusqu'à dix ou vingt sols t. s'il le requiert. Item, si aucun des freres ou seurs veut aller demourer hors et se veuille franchir du service et deniers, il payera la somme de xxx s. t. Et tousiours aura participation aux bienfaicts et avecques ce aura l'ordonance de lad. confrarie apres son trespas.

Et s'il advenoit que aucune personne ne se vouldist rendre d'icelle, sinon pour estre franc quicte et exempt du service et deniers d'icelle confrarie, il seroit receu en payant icelle somme de xxx sols t. Et semblablement aura participation aux bienfaicts et l'ordonnance comme dessus est dict. Item, si aucun des frères et seurs est indigent, vienne devers les frères servans, et il sera traicté à la conscience, selon la possibilité de la personne. Item les frères et seurs d'icelle confrarie n'auront point le luminaire ni le service dessus dict s'ils n'y ont esté an et jor, ou sil ne déservent vers lad. confrarie. Item tous frères et seurs, ayant puissance de biens, seront tenuz faire aucun laiz en ladite confrarie, en la fin de leurs jours, pour aider à supporter les grandes charges charitables d'icelle et pour le salut de leurs ames, aussi en recompensation des fautes qu'ils peuvent avoir commises au service de ladite confrarie. Item seront faicts sermons, à chacune d'icelles festes, ou à la grigneur partie, le dimenche précédent d'icelles festes. Et, se davanture survenoit aucun empêchement en l'église ledit jour de dimenche, ils seroient faicts les jours desdites fteses. Item assembleront chacun an, le jour S. Pierre, ou mois de juing, en ladite eglise de S. Michel, apres la messe dicte de la confrarie, les douze frères servans pour eslire et changer freres serviteurs si mestier est, et rendront compte celuy ou ceulx qui auront esté chargez de la réception aux nouveaux frères, pourveu qu'ils n'ayent excusation raisonnable. Item est ordonné que les frères servans serviront un an entier au moins à ladite confrarie, et sans qu'ils puissent prendre congé, pourveu qu'il plaise à la plus saine partie d'iceulx frères et que leur personne le vaille. Item le

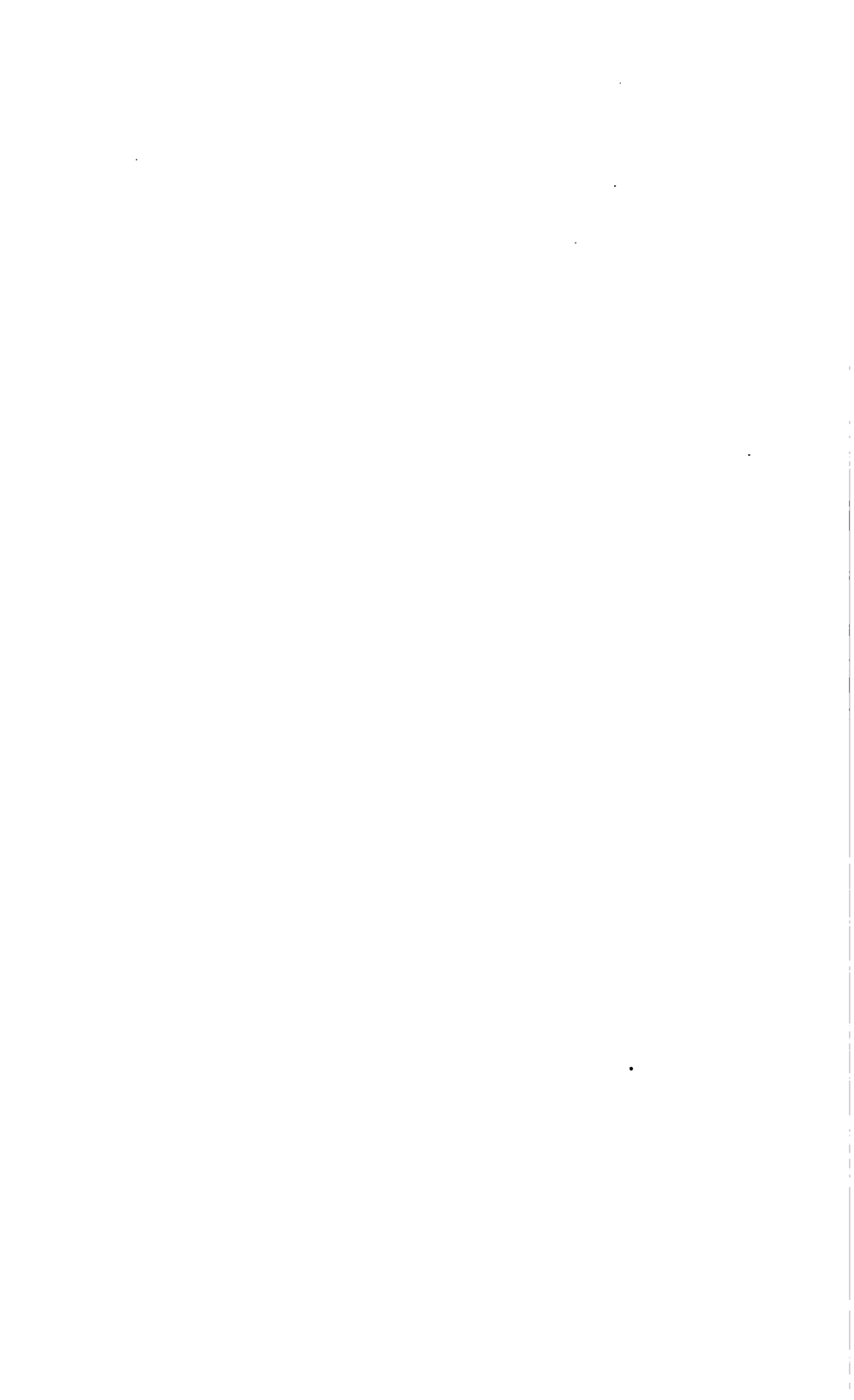
clerc de ladite confrarie sera tenu à chacun siège desdites festes, apres la messe, venir au buffet et rendre compte de sa recepte auxdicts frères servans. Et là se payeront les amendes des défailances de ladite confrarie, sur peine de trois deniers d'amende qui deffaudra. Lesquelles amendes ledit clerc sera tenu enregistrer à son papier à chacune fois que le cas s'offrira. Item, et si est ordonné que, en lad. confrarie y aura le nombre de six ou sept chappelains, de bonne vie et honneste conversation, qui feront et continueront le service divin d'icelle, et aussi aideront à chanter au lieutrain durant le service parroissial. Et, si aucun d'iceux cappelains estoit de vie dissolute et négligent de servir, il seroit débouté d'icelluy service et en seroit mis autre suffisant. Item iceulx chappelains ne seront point mis du nombre des douze frères, tant comme ils soyent aux gaiges d'icelle confrarie. Item est ordonné que ce present estatut sera leu deux fois l'an, c'est ascavoir le jour S. Pierre dessus dict et le jour S. Audrieu, en la présence des frères servans en ladite confrarie. Afin que les chosses dessus dictes ou aucunes d'icelles ne soyent délaissées au temps advenir par négligence ou ignorance, et que le service divin ne soit en aucune manière diminué par longue demeure de temps, les frères dessus dicts jurèrent et promestrèrent, par leurs serments, que tant qu'ils pourront ils continueront, maintiendront les ordonnances et choses dessus dictes, et feront promettre et jurer à ceulx qu'ils recevront, comme dessus est touché. Et en regard des charges et ordonnances dessus dictes, en quoy lad. confrarie est subjecte tenue faire et accomplir, il est a entendre parmy le tout, se lad. confrarie le peult porter. Ainsi n'entendent point les frères dessus nommez estre

subjects, par le serment qu'ils ont fait, en plus avant, que de payer leur denier ou maille tant comme ils auront puissance, et de servir quand en seront requis. Et aussi qu'ils garderont le statut et ordonnance d'icelle confrarie tant comme ils pourront et scauront. Item et si aucune des fêtes desdicts saints ou saintes estoit celebrée en l'eglise deux fois par an, les dits frères servans, appelez avec eux leur curé ou vicaire, pourront eslire lequel jour qu'il leur plaira à faire et dire les vespres et messes solennelles d'iceulx saints ou saintes et, pour ce confermer et approuver, nous ont requis et supplyé très humblement. Pourquoi nous Official dessus dict, considérant les choses dessus dictes estre à la louange de Dieu tout puissant, de la glorieuse Vierge Marie et d'iceulx Saints et Saintes, leur supplication et requeste juste et raisonnable, avons icelle exaucée et exaucons par ces presentes. Et par espécial, pour ce qu'ilz ont juré par devant nous que aulx choses dessus dictes faire et maintenir ils sont meuz en charité par dévotion et dilection et pour le salut de leurs âmes, confermons de nostre autorité les choses dessus dictes, en tant comme à nous appartient y donnons nostre consentement. Et voulons, que si aucuns des dessus dits ou autres d'icelle confrarie vont contre leur serment ès choses dessus dictes qu'ils soyent par nous prins selon droit et justice. En tesmoing de toutes lesquelles choses nous avons fait ces presentes lettres sceller du grand scel de nostre court de Caen. Donné et fait à Caen, le samedi, saisieme jour de juillet, l'an de grace, mil quatre cents quarante six.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Des caractères et de l'extension du patois normand, par M. Charles JONET.. . . .	1
Noëls et Vaudevires du manuscrit de Jehan Porée. Étude critique et historique, par M. Armand GASTÉ.. . . .	212
La fondation de l'Université de Caen et son organisation au XV^e siècle, par M. le comte Amédée DE ROUJEMONT.	291
Les fresques de Saint-Michel de Vaucelles, par M. Eugène DE BEAUREPAIRE.. . . .	648







41

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE.

1^{re} série, 10 volumes in-8° avec atlas, épuisée.

2^e série. 10 volumes in-4° avec planches. Quelques exemplaires des t. X, XI, XII, XIV, XVI, XVII, XVIII, XIX et XX restent encore dans les dépôts de la Compagnie. Prix : le volume, 20 fr.

3^e série. 10 volumes in-4° (t. XXI à XXX). Prix : le volume, 20 fr

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ

Le t. I, in-8° de 578 pages, pour les années 1860 et 1861.
Prix : 8 fr.

Le t. II, in-8° de 688 pages, pour les années 1862 et 1863.
Prix : 8 fr.

Le t. III, in-8° de 564 pages, pour les années 1864 et 1865.
Prix : 8 fr.

Le t. IV, in-8° de 656 pages, pour les années 1866 et 1867.
Prix : 8 fr.

Le t. V, in-8° de 444 pages, pour les années 1868 et 1869,
Prix : 8 fr.

Le t. VI, in-8° de 428 pages, pour les années 1870, 1871, 1872 et 1873. Prix : 8 fr.

Le t. VII, in-8° de 507 pages, pour les années 1874 et 1875. Prix : 8 fr.

Le t. VII supplémentaire, in-8° de xxiv-450 pages, 1875,
Prix : 8 fr.

Le t. VIII, in-8° de 526 pages, pour les années 1876 et 1877. Prix : 8 fr.

Le t. IX, in-8° de 576 pages, pour les années 1878, 1879 et 1880. Prix : 8 fr.

Le t. X, in-8° de 544 pages. Prix : 8 fr.

Le t. XI, in-8° de xvi-634 pages, pour les années 1881 et 1882. Prix : 8 fr.

S'adresser à MM. les libraires F. LE BLANC-HARDEL, Ch. MÉTÉRIE et CHAMPION, ou au Secrétaire de la Compagnie.

DC611
N84K6
12
1884

DATE DUE		

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305



